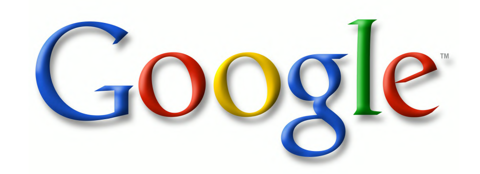




31

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG.

TOME SECOND.

31

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG.

TOME SECOND.

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG,

AU JAPON,

PAR LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

LES ISLES DE LA SONDE, &c.

Traduits, rédigés et augmentés de notes considérables sur la Religion, le Gouvernement, le Commerce, l'Industrie et les Langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le Javan et le Malai;

Par L. LANGLÈS, Conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, et Professeur de Persan, de Tatar-Mantchou, &c. à la même Bibliothèque;

Et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle, par J. B. LAMARCK, Professeur d'Entomologie et d'Helmentologie au Museum national d'Histoire naturelle.

Avec des Planches.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez
BENOÎT DANDRÉ, Libraire-Editeur, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 15.
GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.
OBRÉ, Libraire, rue Traversière-Honoré, n°. 847.

AN IV. [1796.]

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DIXIÈME PARTIE.

Du 4 janvier 1777 au 14 mars 1778.

FIN DE LA TABLE.

EXPLICATION DES PLANCHES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

PLANCHE I.

Figure 1. Pantoufle de paille ordinaire des Japonois. *Fig.* 2. Pantoufle de voyage (toutes deux se lient autour du pied). *Fig.* 3. Semelle de paille pour les chevaux. Les Japonois ne ferrent pas leurs chevaux, mais ils leur mettent la chaussure de paille qu'on voit ici. *Fig.* 4. Etui à rasoir; *a*, l'étui pour deux rasoirs; *b*, le rasoir. *Fig.* 5. Boîte à médicamens; *a*, la boîte avec ses compartimens; *b*, le cordon qui sert à l'attacher; *c*, la boule avec laquelle on les suspend à la ceinture.

PLANCHE II.

Fig. 1. Japonoise dans le costume ordinaire, tenant un luth. *Fig.* 2. Tablette d'encre à écrire, dont les Chinois et les Japonois se servent. *Fig.* 3. Boîte qui renferme, *a*, une tablette pour compter, avec des pions mobiles enfilés dans un fil-de-fer pour désigner les unités et les dixaines; *b*, un peson avec son bassin *c*, et son contrepoids *d*; *e*, une pierre creusée pour y délayer de l'encre qu'on a grattée; *f*, un tiroir pour mettre l'eau à délayer l'encre; *g*, pinceau avec lequel les Chinois et les Japonois écrivent en guise de plume.

PLANCHE III.

Fig. 1. Peson avec son étui; *a*, l'étui ouvert; *b*, le peson qui est en ivoire; *c*, le bassin avec ses cordons; *d*, les cordons avec lesquels on le tient en pesant; *e*, le contrepoids. *Fig.* 2. Brosse

à dents de bois mol. *Fig. 3.* Pinceau à écrire fait avec un chalumeau et des poils de lièvre. *Fig. 4.* Poids sur un ressort très-élastique pour des objets légers.

PLANCHE IV.

Fig. 1. Sac à tabac avec la pipe et son étui ; *a*, l'étui de la pipe en étoffe de soie ; *b*, la pipe dans son étui ; *c*, la pipe en canne avec le bocal et la tête de métal ; *d*, le sac à tabac en soie. *Fig. 2.* Etui de cure-oreille et de cure-dent : *a*, l'étui en corne ; *b*, le cordon avec lequel on l'attache à la ceinture ; *c*, ornemens de soie ; *d*, divers petits instrumens à nettoyer les dents et les oreilles.

PLANCHE V.

Fig. 1. Barre de cuivre du Japon. *Fig. 2.* Chandelle japonoise faite avec de l'huile du *rhus succedanea ; a*, l'extrémité supérieure avec la mèche ; *b*, l'extrémité inférieure, qui est plus mince que l'autre. *Fig. 3.* Couteau cambré pour couper les branches de cannelliers. *Fig. 4.* Couteau arrondi pour écorcer ces branches.

PLANCHE VI.

Fig. 1 et 2. Perruques japonoises. Elles sont faites avec des cheveux comme les nôtres, mais on s'en sert rarement ; *a*, la perruque vue de côté ; *b*, le derrière de cette perruque qui couvre la nuque ; *c*, la partie qui descend sur les oreilles. *Fig. 3.* Soulier chinois. *Fig. 4* et *5.* Miroir japonois ; *a*, le devant ; *b*, le derrière orné de fleurs ; *c*, le manche entortillé d'un rotin fendu (1).

---

(1) Ces miroirs sont de zinc.

PLANCHE VII.

Fig. 1. Stylet dont les Chingulais et les Malabars se servent pour écrire sur les feuilles de palmier : *a a*, le manche en cuivre jaune ; *b b*, le bout de fer ; *c*, la pointe avec laquelle on trace les caractères. *Fig. 2.* Stylet dans son *a* étui de bois ; *b*, la pointe de fer pour graver les lettres ; *cc*, le couteau avec lequel on coupe et l'on taille les feuilles de palmier. *Fig. 3.* Boucle d'oreille d'or que portent les Maures de Ceylan : *a*, le fruit qu'on y enchâsse. *Fig. 4.* Boules ou chaînons d'or en filagramme que portent les Chingulais ; différens modèles de ces boules, sous les lettres *a*, *b*, *c*, *d*. *Fig. 5.* Rituel chingulais écrit ou gravé sur des feuilles de palmier (*licuala*), *a a a*, les feuilles coupées également ; *b b b*, la couverture ; *c c c*, les cordons qui tiennent la couverture et les feuilles.

PLANCHE VIII.

Fig. 1. Boudha, idole de l'île de Ceylan. *Fig. 2.* Offrandes faites à ce dieu ; elles sont d'argent très-mince : *a a*, figures d'hommes ; *b*, de poisson ; *c*, yeux ; *d*, fruit de l'*anacardium* ; *e*, feuilles de *fucus religiosa*.

HISTOIRE NATURELLE.

Pl. II. Marmotte africaine.
Pl. II *bis. Mus Capensis.*
Pl. III. *Mulus fasciatus.*
Pl. IV. *Campanula hispidula.*
Pl. V. *Diosma tetragona.*
Pl. VI. *Echites bispinosa.*
Pl. VII. *Lobelia cardamines.*
Pl. VIII. *Lobelia radicans Japonica.*

MONNOIES JAPONOISES.

Pl. I.
Pl. II. } *Fig.* 1. *Obang*, pièce d'or.

Pl. III. *Fig.* 2. Vieux *kobang*. *Fig.* 3. Nouveau *kobang*.

Pl. IV. *Fig.* 4. Vieil *itchibou*. *Fig.* 5. *Itchibou* commun. *Fig.* 6. Vieux demi-*itchibou*. *Figure* 7. *Kojoubang*. *Fig.* 8. *Koujoukin*. *Fig.* 9. *Kojouitchip*. *Fig.* 10. *Nijou*. *Fig.* 11. *Chounak*. *Fig.* 12. *Gomome-guin*. *Fig.* 13. *Nandjo-guin*.

Pl. V. *Fig.* 14. Grand *itaganne*. *Fig.* 15. Petit *itaganne*. *Fig.* 16, 17, 18, 19.

Pl. VI. *Fig.* 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27. Différens *itaganne*. *Fig.* 28. *Daïkokou*.

Pl. VII. *Fig.* 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35. *Séni* de cuivre. *Fig.* 37. *Joumon-séni*.

Pl. VIII. *Fig.* 37. *Simoni-séni*. *Fig.* 38, 39, 40, 41. Divers *séni* de fer. *Fig.* 42 et 43. *Doosa-séni*.

VOYAGES

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG.

CHAPITRE III.

Des Interprètes Japonois (1).

Ils sont d'une utilité si indispensable pour les négociations politiques et commerciales avec toutes les nations asiatiques en général, et sur-tout avec les Japonois, qu'ils méritent une attention particulière.

Les interprètes sont tous naturels du pays; ils parlent le hollandois plus ou moins bien. Le Gouvernement empêche, autant qu'il est en lui, les Européens d'apprendre le japonois, afin qu'ils ne puissent acquérir par eux-mêmes aucune notion du pays (2). Il salarie quarante ou cinquante interprètes, chargés

(1) Ils se nomment *tjounsi* ou *tchounsi-siou*, (par la bouche.) Les interprètes du premier ordre ont le titre de *fon tchousi*, ou *tchounsi*, (vrais interprètes.) Ils sont au nombre de huit, dont quatre sont qualifiés de *o-tchounsi* (hauts interprètes); l'un d'eux est *ninban* (garde annuel) : en effet, ses fonctions ne durent qu'une année; elles consistent à recevoir et expédier les requêtes des Hollandois. Les interprètes du second ordre se nomment *kikotchounsi* (élèves d'interprète); après les *kikotchounsi*, viennent les *naitchounsi* (interprètes intérieurs), parce que les particuliers Hollandois les emploient pour leurs propres affaires. Voyez l'*Histoire du Japon par Kœmpfer*, t. II, p. 216 et suiv. *Rédacteur.*

(2) Cette adroite précaution du gouvernement Japonois vient encore

du service des Hollandois à la factorerie et dans leurs opérations commerciales.

Les interprètes forment ordinairement trois classes : la première est composée de ceux qui parlent le mieux le hollandois ; ils ont le titre de *premiers interprètes.* Ceux qui sont moins habiles, forment la seconde classe, sous le titre de *sous-interprètes.* La troisième classe renferme les élèves. Ceux-ci s'instruisoient autrefois chez les Hollandois ; et le médecin étoit chargé de leur

---

à l'appui des assertions consignées dans mon traité de l'*Importance des langues orientales pour l'extension du commerce*, &c.

Les Japonois sentent mieux que nous l'incalculable avantage que la connoissance de leur langue donneroit aux Européens qui viennent trafiquer chez eux. En effet, le meilleur moyen de commercer en Asie et d'obtenir la confiance des naturels, est de s'entretenir directement avec eux. Tout négociant obligé d'avoir recours à un interprète, sera souvent trompé; et toute nation assez peu éclairée sur ses propres intérêts pour envoyer des agens qui ne connoissent point les langues ni les mœurs, ni le système politique du pays où ils sont employés, ne jouera qu'un rôle bien secondaire sur la scène politique du monde.

Voilà des vérités qu'il ne faut pas se lasser de répéter, jusqu'à ce que nos Législateurs aient prouvé, par de bons établissemens, qu'ils en sont intimement persuadés. Un motif plus noble et plus philantropique que l'intérêt, devroit les déterminer à propager parmi leurs concitoyens la connoissance des langues étrangères, surtout des langues orientales. Les Littérateurs familiarisés avec ces mêmes langues, y feroient passer nos meilleurs ouvrages politiques, et tenteroient de ranimer l'amour de la Liberté chez des peuples engourdis dans l'esclavage. J'ajouterai qu'il est de notre intérêt, qu'il est de l'intérêt de la cause que nous avons embrassée, d'éclairer les nations asiatiques sur nos véritables principes, et de les prémunir contre les calomnies de toute espèce que les ennemis de la République et ceux de la Liberté ne manqueront pas de répandre dans ces contrées lointaines. Tandis que les Anglois, les Hollandois, les Danois, &c. ont des imprimeries tamoules, persanes, indiennes à Batavia, à Calcutta, à Colombo, &c. pour leurs opérations politiques, pour l'affermissement de leurs établissemens, et pour les progrès des sciences et des arts, nous nous contentons d'admirer leurs travaux, sans chercher à les imiter et à les rivaliser. *Note du rédacteur.*

donner des leçons : maintenant ils vont étudier chez les premiers interprètes : ils avoient aussi la liberté de venir à la factorerie autant de fois qu'il leur plaisoit, et d'entrer dans les chambres des Hollandois ; mais ils ne peuvent plus y paroître que les jours de service ; et alors ils sont accompagnés d'un ou de deux Ottonas. Des écrivains les suivent toujours, soit au vaisseau, soit dans leur collège de l'île de Desima, pour prendre note de tous les objets débarqués ou embarqués, pour viser les passeports, &c. Ils roulent entre eux pour l'avancement ; et jamais on ne les charge de fonctions étrangères à leur emploi. Un ou deux interprètes de chaque classe doivent assister à toutes les discussions politiques ou commerciales, qui ont lieu entre les Japonois et les Hollandois. Ils interprètent verbalement, ou bien traduisent par écrit les demandes ou les plaintes, que les officiers européens veulent présenter au gouverneur. Ils doivent assister aux visites qui se font sur le vaisseau et à la factorerie, et accompagner les ambassades que l'on envoie à la cour.

Plusieurs des anciens interprètes parlent assez purement le hollandois : mais leur langue diffère tellement de celles d'Europe, tant pour la construction que pour les expressions, qu'il leur arrive souvent d'employer les termes les plus plaisans et les tournures de phrases les plus étranges qu'on puisse imaginer : il se trouve même des sujets parmi eux qui ne savent jamais bien le hollandois. Ils l'écrivent avec le pinceau dont ils se servent pour tracer leurs propres caractères sur leur papier ordinaire et de gauche à droite, à la manière européenne ; leur corps d'écriture est une bâtarde très-lisible et très-belle.

Les interprètes recherchent avec empressement les livres des Européens, et tâchent toujours d'en obtenir quelques-uns des marchands nouvellement arrivés des Indes. Ils les étudient avec la plus grande attention, et retiennent fidellement tout ce qu'ils ont appris. Le desir d'acquérir quelques nouvelles connoissances des Européens, les rend souvent importuns. Leur entre-

tien n'est qu'une série non-interrompue de questions sur la physique, la médecine et l'histoire naturelle. Ils finiroient par lasser la patience, et épuiser même la science de l'homme du monde le plus complaisant et le plus instruit. Leur importunité ne doit pas cependant nous empêcher de rendre justice au motif de leur curiosité.

Ils se livrent pour la plupart à l'étude de la médecine, et sont même les seuls de leur nation qui exercent cet art suivant les principes des Européens, et qui sachent administrer les remèdes dont nous nous servons; ils s'en procurent chez le médecin Hollandois : et cette profession est pour eux un moyen sûr d'acquérir de la réputation et de la fortune.

CHAPITRE IV.

COMMERCE des Européens au Japon. — Aujourd'hui exclusivement permis aux Hollandois et aux Chinois. — Principaux articles de ce commerce.

C'EST aux Portugais, comme on sait, que nous devons la découverte d'une route par mer aux Indes orientales, et c'est le hazard qui a procuré à ces hardis navigateurs, la découverte des isles du Japon. Une tempête les poussa sur les côtes de ce royaume vers l'an 1542 (1); ils furent très-bien reçus, et firent

(1) En 1542, selon *Charlevoix*, 2202 ans après la fondation de la monarchie Japonoise, par *Syn-mu*, sous le règne du CVI[e] *Daïry*, ou Empereur héréditaire, et sous le gouvernement souverain du XXIII[e] *Cubosama*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que deux navires, l'un Chinois, l'autre Portugais, abordèrent dans ces isles presque dans le même temps, sans que l'un eût connoissance de l'autre, de manière que ces navigateurs purent s'attribuer avec raison la découverte de ce fameux archipel. Comme l'aventure du navire Chinois n'est connue que par la relation de *Fernand Mendez Pinto*, on

pendant près de cent ans un commerce très-lucratif, que les Espagnols partagèrent ensuite avec eux lorsque les deux nations furent soumises à un même souverain. Les Anglois commercèrent aussi pendant quelque tems avec ces isles lointaines. Mais par un traité passé en 1601 (1), entre l'empereur du Japon et les Hollandois, ceux-ci supplantèrent tous leurs rivaux et conservèrent la possession exclusive du commerce du Japon. Ils en tirèrent dans le commencement un profit immense; mais on l'a ensuite tellement resserré, qu'il se réduit maintenant à bien peu de chose.

Le gouvernement Japonois avoit commencé par leur accorder une toute autre liberté que celle qu'ils ont maintenant. Ils pouvoient envoyer cinq, six et sept vaisseaux dans le port de Firando, avec autant d'or, d'argent et autres marchandises qu'ils jugeoient à propos : leur commerce n'étoit pas limité. Dans la

---

peut, à certains égards, la révoquer en doute. Mais si ce voyageur en a trop dit sur la découverte du Japon, qu'il prétend avoir faite, et qu'il seroit difficile de lui disputer, les autres navigateurs à qui on l'attribue, ont donné dans l'excès contraire. Nous savons seulement que trois marchands Portugais, nommés *Antoine Mata*, *François Zeimato* et *Antoine Pexata*, partis de Dodra, ville du royaume de Cion, dans l'isle de Magaçar, furent jettés, en voguant vers la Chine, sur les côtes du Japon, et abordèrent à Cangochima, dans le royaume de Sechouma, en 1542, c'est-à-dire, la même année que Martin-Alphonse de Sosa, gouverneur-général des Indes, aborda à Goa avec François Xavier. Voyez de plus grands détails sur le commerce des Portugais au Japon, et sur leur expulsion de ce royaume, dans l'*Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais*, par le P. Lafiteau, t. IV, p. 100-107, *édit. in-12*. *Histoire et description générale du Japon*, par le P. Charlevoix, t. II, p. 122 et suiv. *Recueil des Voyages pour l'établissement de la Compagnie des Indes orientales*, t. I, p. 50. *Note du Rédacteur.*

(1) Au mois de mai 1641, selon l'auteur du *Bezittingen der oost Indische Maatschappie* (établissement de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales), p. 13, t. I des *Verhandelingen*, &c. (Mémoires de la société de Batavia), *Rédacteur.*

suite il leur fut enjoint d'établir une factorerie dans l'isle de Desima, près de la ville de Nagasaki, et l'on fixa la somme au-delà de laquelle ne devoit pas se monter leur commerce annuel. Au commencement de ce siècle on restreignit à trois et ensuite à deux, le nombre des vaisseaux qu'ils pourroient envoyer chaque année; enfin ces prohibitions s'étendirent jusque sur la quantité et la qualité de leurs marchandises : ce qui réduisit leur commerce à deux millions de florins (1).

En 1685, à peine la flotte hollandoise étoit-elle entrée dans le port avec une riche cargaison, qu'il arriva un ordre de l'Empereur, qui, sans révoquer la permission accordée aux Hollandois, de déposer dans leur factorerie autant de marchandises de toute espèce qu'ils voudroient, leur prescrivoit aussi de n'en vendre que pour la somme de 300,000 thaëls ou rixdales, l'excédent devant être conservé pour l'année suivante. C'étoit déjà un coup terrible porté au commerce des Hollandois. Un gouverneur, qui n'étoit pas favorablement disposé à leur égard, trouva le moyen de diminuer le gain qu'ils pouvoient faire sur leurs marchandises; et cette perte tourna au profit des personnes en place et des habitans de Nagasaki.

1°. Avant que les marchandises hollandoises fussent mises en vente, on les imposa à raison de tant pour cent, ce qui devoit être payé par les acquéreurs. Il s'ensuivit naturellement une baisse considérable dans le prix des marchandises imposées : les étrangers supportèrent cette perte.

2°. On augmenta à l'égard des Hollandois le cours des espèces, en raison de leur valeur intrinsèque : un kobang, par exemple, qui n'a cours dans le royaume que pour soixante *mas*, leur fut passé en compte pour soixante-huit. Les huit *mas* qu'on leur fit perdre sur chaque kobang, formèrent aussi-tôt un gain immense pour les habitans et les employés de la ville. Quoiqu'il fut

(1) Environ cinq millions de notre monnoie. *Rédacteur.*

permis à la Compagnie hollandoise de vendre jusqu'à la concurrence de 300,000 thaëls (1) de marchandises, elle n'en toucha réellement que 260,000; les 40,000 thaëls de *deficit* furent pour le compte des particuliers, qui, jusqu'à cette époque, avoient eu la faculté de vendre autant de marchandises qu'ils avoient jugé à propos, et au prix qu'ils avoient pu en obtenir: ce fut le chef, les marchands, les capitaines de vaisseaux, les assistans et autres employés, qui supportèrent cette perte.

Outre que les Japonois paient maintenant les marchandises d'Europe moins cher qu'autrefois, elles doivent encore une rétribution de 15 pour 100, nommée *fannagin* (2). Le produit de cet impôt se partage entre les agens du gouvernement et les habitans de la ville.

Après que toutes les marchandises de la Compagnie et celles des particuliers ont été visitées ou déposées dans les magasins, on en avertit les marchands de l'intérieur des terres, et l'on procède à la vente. Les aquéreurs vont voir des échantillons de tous les articles chez le gouverneur de Nagasaki, et font leur soumission tant pour le prix que pour la quantité. Ils viennent ensuite dans l'isle de Désima, ou bien envoient leurs commis pour examiner plus soigneusement les marchandises pendant plusieurs jours de suite; et ils font leurs offres aux Hollandois sans demander à ceux-ci le prix qu'ils mettent à leurs marchandises. Les premières offres sont ordinairement très-foibles, on les augmente quand le vendeur les refuse; enfin on lui demande son prix, il surfait un peu, et si le Japonois a véritablement

(1) 1,200,000 liv.

(2) *Fleur d'argent*, parce qu'ils s'attendent, dit Kœmpfer, à de plus grands avantages que ceux dont ils se sont assurés, qui sortiront, ainsi qu'une fleur, du commerce étranger; ou peut-être qu'ils comparent cet argent aux fleurs et au gain qu'on fait sur les fruits qu'on vend. Les gouverneurs n'ont aucune part à cet argent. *Histoire du Japon* de Kœmpfer, t. II, p. 131-133. *Note du Rédacteur.*

envie de l'article qu'il marchande, on finit par s'accommoder. S'il ne veut pas en donner un prix raisonnable, le propriétaire garde ses marchandises pour l'année suivante, ou bien les fait transporter à Batavia. Les Japonois dans leurs offres comptent par *mas* et non par *thaël :* par exemple, pour un mas de corne de licorne ils offrent huit *mas* d'argent, &c. Le marché étant conclu, on pèse les marchandises et on les transporte à la ville, où les marchands de l'intérieur des terres les achètent au-dessus du prix de la première acquisition.

Ces détails suffisent pour prouver que le commerce des Hollandois n'est plus, à beaucoup près, ce qu'il étoit autrefois. La place de chef de la factorerie de Désima, ne s'accordoit qu'aux plus puissantes recommandations : en effet, deux voyages suffisoient à celui qui l'avoit obtenue pour acquérir une fortune immense. Aujourd'hui un chef qui a fait quatre ou cinq fois le voyage du Japon, a tout au plus de quoi subsister. Il est nommé par le conseil supérieur de Batavia. M. Feith, qui venoit relever M. Armenault, en étoit à son quatrième voyage. Après le départ du vaisseau, il reste à Desima avec douze ou quinze Européens, sans compter les esclaves.

Les Hollandois n'expédient plus chaque année que deux vaisseaux qui partent de Batavia au mois de juin, et reviennent à la fin de la même année. Leur cargaison à leur retour consiste principalement en cuivre du Japon, en camphre brut, en ouvrages de laque, en porcelaines, soieries, saki, riz et soya. Ces derniers articles sont de peu d'importance, et n'exercent que les spéculations de quelques particuliers. Mais le cuivre de cette contrée est le plus fin que l'on connoisse ; il renferme beaucoup d'or ; on le fond en barres longues d'un quart d'aûne et grosses comme le doigt ; elles sont rondes d'un côté et plates de l'autre, d'une belle couleur brillante. On distribue ces barres par caisses d'un pickelon de 125 livres ; on les pèse en présence des officiers japonois, des interprètes, du subrécargue et des

assistans :

assistans : la cargaison est composée de cinq, six ou sept mille caisses. Ce cuivre vient des contrées les plus lointaines de l'isle; on l'amasse dans un magasin particulier, et dès que les vaisseaux sont à moitié débarrassés de leur cargaison, les *kouli* ou valets japonois portent à bord ce cuivre en caisse. Les matelots surveillent ce transport, car les porteurs ne se feroient pas scrupule d'en voler quelques barres, pour les vendre aux Chinois qui les paient plus cher que les Hollandois. Outre le cuivre en barre de la grosseur du doigt, et du poids d'un tiers de livre, que la Compagnie tire du Japon, pour le vendre en grande partie sur la côte de Coromandel, elle s'accommode encore d'une forte partie de camphre brut emballé dans de petits cuviers de bois; elle achète aussi de vastes robes de soie ouatées en soie cardée, de quelques porcelaines, du soya, de saki et fruits confits, &c.

Les marchandises expédiées cette année par la Compagnie pour le Japon, consistoient en une forte partie de sucre en poudre, beaucoup de dents d'éléphans, du bois rouge du Brésil pour la teinture, de l'étain, et même du plomb en grande quantité, un peu de fer en barre, beaucoup d'indiennes fines, du drap de Hollande de différentes qualités et couleurs, du ras, des étoffes de soie, des écailles de tortues, des racines de squine (1) et de costus (2). Les particuliers n'apportent pour leur compte que du safran, de la thériaque, du jus de réglisse, des joncs, des lunettes, des miroirs, des montres, des licornes et autres objets semblables. La Compagnie s'est réservé le droit d'expédier une somme en ducatons d'argent. Il est défendu aux particuliers de trafiquer ce métal, sur lequel ils pourroient faire un certain profit. Quant aux livres écrits en langue hollandoise,

(1) *China. Smilax.* Lin. *Saukira.* Kœmp. *Amœn.* p. 781, t. 782.

(2) *Costus Arabicus.* Cette plante, selon moi, est véritablement congénère des *amomum.* Voyez mes *Illustrat.* Lam.

et qui traitent des sciences et arts, ils ne se vendent pas à la folle enchère, mais on en fait des échanges avantageux avec les interprètes.

Les officiers avoient apporté pour leur compte du camphre brut, des joncs fins, des écailles de tortues, des cornes de licorne, des verreries, de grandes et petites montres, de l'indienne fine, du safran, de la thériaque, du jus de réglisse, des ouvrages de Nuremberg, tels que des miroirs, &c.

Le kambang de cornes d'unicornes (1) s'est vendu cette année assez cher. On en a beaucoup passé en contrebande, sur lesquelles on a fait un gain considérable. Les Japonois attribuent à ces cornes des vertus extraordinaires; ils les croient propres à prolonger la vie, à donner du ton aux esprits vitaux, à renforcer la mémoire; en un mot, ils les regardent comme une panacée universelle, et les emploient dans toutes les maladies. Il n'y a pas long-tems que cet article fait partie du commerce des Hollandois, et c'est le hazard qui leur en a procuré la connoissance. Un chef qui avoit résidé à Nagasaki, de retour en Europe, envoya une belle corne de licorne du Groenland à un interprète Japonois de ses amis: le produit de la vente de cette corne fit la fortune de cet interprète. Aussi-tôt les Hollandois s'empressèrent de tirer d'Europe toutes les cornes qu'ils purent se procurer, et sur lesquelles ils firent d'abord un profit immense. Elles se vendoient au commencement cent kobangs ou six mille

(1) L'unicorne (*monodon monoceros*), est un animal *cétacé*, de la classe des mammaux, qui vivent dans la mer sous forme de poisson. Il constitue un genre fort remarquable par les deux dents de sa mâchoire supérieure, qui sont saillantes et très-prolongées en avant, sur-tout celle qui persiste dans l'âge adulte de l'animal, et qui ressemble à une corne longue, très-droite, et torse en spirale. La licorne des anciens, c'est-à-dire, le singulier quadrupède désigné sous le nom de *licorne*, et représenté sous la forme d'un cheval muni d'une corne droite située au milieu du front, est un animal fabuleux. *Lam.*

rixdalles la catche (1). Mais elles ont ensuite diminué, et sont tombées à soixante-dix, cinquante, et trente kobangs. Vu la proscription du vaste habit de capitai ne (2) et l'impossibilité de faire la contrebande cette année, il a fallu vendre les cornes de licornes à la folle enchère en *kambang;* la catche de cornes s'est payée cent trente-six rixdalles (3), ou huit mas, et cinq kondeyns d'argent du Japon. On en auroit tiré quinze ou seize kobangs, si l'on eût pu en vendre secrètement sur le vaisseau. Les trente-sept catches, quatre thaëls, six mas de cornes que j'avois apportées de Java, me produisirent cinq mille soixante-onze thaëls et un mas; ce qui me mit en état non-seulement de payer mes dettes, mais encore de consacrer mille deux cents rixdalles à ma science favorite.

Un article non moins recherché par les Japonois, et qu'ils paient aussi cher que la corne de licorne, c'est la racine de ninsi, qu'ils appellent *nindji*, etque les Chinois nomment *jom* (4). Il n'y a que ces derniers qui puissent en fournir de bonne et de naturelle. Elle croît dans le nord de la Chine, et surtout dans la Corée. Les Hollandois en apportent de fausse, que l'on mêle avec la véritable; celle que les François portent en Chine ne vaut pas mieux, et c'est simplement de la racine de ginseng. Le vrai ninsi s'est vendu cette année cent kobangs le catche de bonnes et vieilles racines; celles de qualité inférieure ont été données à meilleur marché; les fausses, dont les meilleurs morceaux sont blancs et fendus en deux, et que l'on entremêle avec les véritables, sont une contrebande sévèrement

(1) Cinq quarts de livre.

(2) Voyez, t. I, p. 502.

(3) Cinq cent cinquante livres de France.

(4) Le *djon* ou *djin*, vulgairement *nidji, nindjin*, ou *djin djom*, *som* en chinois, *sousai* en tatar. C'est le fameux *ginsen* dont la racine est tant estimée à la Chine et dans les pays voisins. Voyez la figure de cette plante dans le tome VIII de l'*Histoire du Japon*, par le P. Charlevoix. *Rédact.*

prohibée, et l'on brûle toutes celles que l'on découvre pour prévenir la falsification.

Les articles dont l'exportation est défendue à la Compagnie comme aux particuliers, sont l'argent monnoyé, les cartes géographiques, les livres, ceux au moins qui traitent du pays et de son administration, toutes les armes, particulièrement ces superbes sabres du Japon qui surpassent en force et en bonté tous ceux des manufactures des autres pays.

La porcelaine du Japon n'a rien d'agréable, ni pour les couleurs, ni pour la forme; elle est grossière, massive et bien inférieure à celle que nous tirons de la Chine par Canton; mais elle a l'avantage de ne pas se fendre aisément lors même qu'on l'expose à des charbons ardens. On emballe les porcelaines du Japon dans de la paille, avec tant d'adresse qu'il ne s'en casse pas une seule pièce dans toute la route.

L'excédent du prix des marchandises vendues par échange, que l'on nomme argent de *kambang*, ne se paie pas en espèces sonnantes, dont l'exportation est très-défendue (1); mais on prend des *bons* pour le montant, et l'on tire sur son débiteur, des lettres-de-change payables en objets dont on peut avoir besoin dans le cours de l'année, ou que l'on se propose d'acheter à la foire de l'île. Au reste, ces *kambang* sont toujours bien peu considérables, et sur-tout bien au-dessous du comptant; il faut s'attendre avec cette monnoie à payer les objets le double de leur valeur. Les comptes en *kambang* ne se soldent qu'au commencement de l'année japonoise : avant le départ du vaisseau, chacun dresse ses comptes et les présente au collége des interprètes où l'on scelle les livres. Tout ce dont on a besoin après le renouvellement de l'année, se prend à crédit sur le compte de l'année suivante.

(1) Voyez ci-dessus, p. 11.

Comme le commerce des Hollandois se fait par échange, quatorze jours avant le départ du vaisseau pour Papenberg, on tient une foire dans l'île de Desima, et, moyennant une certaine rétribution, les marchands Hollandois obtiennent du gouverneur la permission d'y transporter leurs marchandises et de les y vendre dans des boutiques construites exprès.

Voici les principaux articles que les particuliers achetèrent cette année : de grandes cruches de terre brune, capables de contenir plusieurs seaux, pour faire rappurer l'eau (1), du saya et du sakki en tonneaux, des robes de soie à la japonoise, des éventails, des ouvrages en laque, des porcelaines fines, grossières, blanches et peintes, des pièces de soie étroites, des ouvrages de savas, des paquets de riz fin, du poids d'une livre (2).

---

(1) On se sert beaucoup de ces cruches à Batavia.

(2) *Olivier de Noort* nous apprend qu'un des articles les plus intéressans du commerce du Japon, étoient de grosses perles rondes et rouges, beaucoup plus estimées que les blanches. Il prétend que ce genre de commerce, et celui des pierres précieuses et de l'or a considérablement enrichi les habitans de ce royaume. Voyez le tome III du *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales*, p. 91. Nous ne répéterons pas ici les détails intéressans et précieux sur le commerce du Japon consignés dans les *Histoires du Japon*, par Kœmpfer, t. II, p. 230 et suiv. et par le P. Charlevoix, t. VI, p. 188, ainsi que dans la savante et exacte *Histoire des établissemens des Européens dans les deux Indes*, t. III, p. 401. Je ne puis néanmoins passer sous silence le projet de Colbert et ses tentatives pour établir un commerce entre la France et le Japon. La mort de l'agent qu'il employa, et qui seul étoit capable de cette importante négociation, fit échouer cet utile projet. Mais nous pourrions encore profiter des instructions dressées par *Carré*. C'est à nos Législateurs à mûrir cette idée; et il me suffit de la leur présenter et de leur indiquer que les instructions dont je parle se trouvent dans le tome IV du *Recueil des Voyages au Nord*, et dans les tomes III et X des *Voyages de Chardin*, édit. *in*-12 de 1711. *Note du Rédacteur.*

CHAPITRE V.

COMMERCE des Chinois au Japon.

LES Chinois (1) font le commerce du Japon depuis un temps immémorial, et sont peut-être les seuls Asiatiques commerçans admis dans ce royaume; privilège que les Hollandois partagent avec eux. Cent et même deux cents vaisseaux chinois, de cinquante hommes d'équipage chacun, abordoient annuellement au port d'Osakka, malgré les rochers et les bancs de sable qui en rendent l'accès si dangereux. Les Portugais leur ayant montré le chemin de Nagasaki, ils préférèrent ce dernier port, et l'autre leur fut interdit.

La liberté dont jouissoient autrefois les négocians Chinois au Japon, a été bien restreinte depuis qu'on les a soupçonnés d'être les agens des missionnaires de Pékin, et qu'ils ont cherché en effet à introduire des livres de la religion catholique, imprimés en Chine (2). On ne les traite pas à présent avec moins de méfiance ni de sévérité, que les Hollandois; il y a même des circonstances où les Japonois se montrent plus intraitables envers ceux-là qu'envers les derniers: on les enferme dans une petite île,

(1) On comprend au Japon, sous le nom de Chinois, non-seulement les sujets de l'empereur de la Chine, mais encore tous ceux qui émigrèrent de ce royaume, après l'invasion et l'établissement des Tatars-Mantchoux en 1644.

(2) Les Chinois chrétiens portoient aussi au Japon des assiettes de porcelaine, sur lesquelles étoient représentés des crucifix et d'autres images relatives au culte catholique. Mais comme ces objets n'entroient qu'en contrebande, le Gouvernement Japonois a fait examiner toutes les caisses venant de la Chine si soigneusement, qu'il a dérouté les pieuses ruses et les spéculations des missionnaires et des marchands Chinois. Voyez la *Description de l'empire de la Chine*, du P. Duhalde, t. II, p. 244, *in-4°*. *Note du rédacteur.*

avec la précaution de les visiter exactement à leur entrée et à leur sortie. Cependant on leur accorde une faveur dont ne jouissent pas les Hollandois ; c'est d'aller à la ville faire leur prière dans un temple : on leur permet aussi d'avoir de l'argent monnoyé du Japon pour leurs dépenses journalières, de manière qu'ils peuvent acheter eux-mêmes tous leurs comestibles à la porte de la ville.

Aussi-tôt qu'un vaisseau Chinois a mouillé dans le port de Nagasaki, on commence par conduire tout l'équipage à terre, de manière que personne ne reste sur le bâtiment, jusqu'au moment où il se prépare à remettre à la voile. Les Japonois se chargent du débarquement de toute la cargaison, et amènent ensuite le navire si près de la côte, qu'il reste à sec sur la vase pendant la basse marée. L'année suivante, ils le chargent d'autres marchandises.

Les Chinois n'ont pas la permission d'envoyer un ambassadeur à l'Empereur du Japon, et c'est pour eux une très-grande épargne, car ce voyage coûte très-cher aux Hollandois, tant pour les frais de la route, que pour les présens qu'il faut distribuer à la cour de l'Empereur.

Malgré la proximité de la Chine et du Japon, les deux langues des naturels sont si différentes, qu'ils ne s'entendent pas. Les Chinois ont autant besoin d'interprète que les Hollandois.

Quoiqu'ils aient la permission de faire un commerce plus considérable du double que celui des Hollandois, quoique leur traversée soit aussi moins longue et bien moins périlleuse, ils gagnent encore moins qu'eux, par les rétributions que l'on exige d'eux au profit de la ville de Nagasaki (elles se montent quelquefois à plus de soixante pour cent), en fannagin (1). Le gouverneur ne perçoit pas cette somme comme un droit de douane sur les marchandises ; mais il ne manque pas de prétexte pour diminuer le

(1) Fleur d'argent. *Voyez* ci-dessus, p. 7.

profit des négocians étrangers pour enrichir les habitans de Nagasaki.

L'exportation de l'argent monnoyé étant rigoureusement défendue, les Chinois sont obligés de prendre des ouvrages de laque, du cuivre et autres marchandises du Japon en échange des leurs, qui consistent ordinairement en soie crue, en drogues médicinales, comme de la racine de ninsi, de la térébenthine, de la myrrhe, du bois de kalombak, en zing, et en livres imprimés (1): mais ce dernier article ne peut être exposé en vente, à moins que des censeurs n'aient lu et approuvé les ouvrages.

Toutes ces marchandises forment la cargaison de soixante-dix bâtimens qui doivent arriver chaque année à trois époques différentes. Le premier arrivage, composé de vingt voiles, vient au printems, et donne lieu, comme les deux suivans, à une foire où se vendent les marchandises nouvellement débarquées. Une seconde flotte de trente vaisseaux aborde en été; une troisième de vingt vaisseaux en automne. Les bâtimens qui mouilleroient même au port, dans ces intervalles, seroient obligés de s'en retourner sans débarquer le plus foible article.

Les bâtimens chinois étant chargés, et prêts à mettre à la voile, des vaisseaux de garde japonois les conduisent hors du port, et même très-avant en pleine mer, pour les empêcher de vendre en

(1) On sait que les Chinois et les Japonois connoissent la typographie depuis un tems immémorial; mais cet art est resté chez eux, comme tous les autres, dans l'enfance. Ils gravent leurs ouvrages sur des planches de bois : l'innombrable multitude de leurs caractères sembleroit à certains égards leur interdire l'usage de nos types mobiles; mais l'on sait qu'un ingénieux typographe allemand, *Breitkopf*, de Leypsick, a trouvé le moyen d'imprimer le chinois avec des caractères mobiles. Le savant *Fourmont* eût bien mieux employé les fonds qu'on lui avoit alloués, à chercher ce procédé qu'à faire graver des milliers de caractères chinois en bois, destinés uniquement à un ouvrage qui n'a pas été exécuté. *Note du Rédacteur.*

contrebande les marchandises dont ils n'ont pu se défaire, et qu'ils sont obligés de rempòrter.

Leurs vaisseaux sont légèrement construits, fort hauts, avec une galerie encore plus haute, une pouppe, et une proue extraordinairement relevées. Leur arrière sur-tout est très-évasé. L'immensité de leur gouvernail et de leurs voiles en rend la manœuvre très-pénible.

Je n'insisterai point ici sur la différence bien prononcée qui existe entre les mœurs, les usages et la langue des Chinois et des Japonois, malgré la proximité de ces deux nations, puisque les premiers, comme je viens de le dire, ont autant besoin d'interprètes que les Hollandois (1). D'habiles voyageurs l'ont déjà suffisamment indiquée. Je me contenterai donc d'observer que les Chinois portent un gillet et de grands pantalons, tandis que les Japonois s'enveloppent dans d'immenses robes-de-chambre. Les premiers ont des guêtres ou des bottes de toile, et des souliers avec des empeignes de cuir. Les derniers marchent les jambes nues, et n'ont que des chaussons à semelles de cuir. Ils diffèrent entre eux pour la religion. Cependant ils se ressemblent beaucoup pour la figure, pour le teint, ont la même écriture; on trouve aussi quelques conformités entre certaines sectes chinoises et japonoises. Ils ont même quelques usages qui leur sont communs, ce qu'on peut attribuer aux émigrations des Chinois dans quelques isles méridionales qui dépendent du Japon, particulièrement à Liquejo, dont les habitans paient encore un tribut annuel à l'empereur de la Chine.

(1) Nous indiquerons, à l'article de la langue japonoise, en quoi elle diffère principalement de la chinoise, quoique les caractères soient les mêmes. *Note du Rédacteur.*

CHAPITRE VI.

Description de la ville et du port de Nagasaki. — Isle de Desima louée aux Hollandois. — Ennuis et mortifications qu'ils y éprouvent.

La ville de Nagasaki (1) est ouverte, sans fossés, murailles ni citadelle. Dans ses rues tortueuses circulent des canaux destinés à recevoir les eaux qui descendent des montagnes voisines, et qui se déchargent dans le port. A l'arrivée des Portugais cette ville n'étoit qu'un misérable hameau; par l'affluence des commerçans étrangers, elle s'est accrue au point où nous la voyons aujourd'hui: elle contient un grand nombre de temples bâtis sur les hauteurs et dans les plus beaux sites. Chaque rue a une porte à ses deux extrémités; par ce moyen, on intercepte toute communication avec les rues voisines: ces portes sont fermées pendant toute la nuit. Les rues n'ont pas plus de trente ou quarante brasses de long, et contiennent un pareil nombre de maisons; elles sont inspectées par un officier qui y demeure. Les maisons ont rarement deux étages. Le second, lorsqu'il y en a un, est fort bas. Dans chaque quartier il y a un bâtiment qui renferme tous les ustensiles nécessaires dans les incendies.

La ville est gouvernée par quatre espèces de maires, qui ont

---

(1) Nagasaki est située dans la partie sud-ouest des isles du Japon, au 33e degré de latitude septentrion. et au 148e 50 min. de long. *Bezittingen der oost Indische maatschappie*, (établissemens de la Compagnie des Indes orientales), p. 13 du t. I des *Verhandelingen van het, &c.* (Mémoires de la société de Batavia, en hollandois). Kœmpfer observe que, malgré la mauvaise orthographe de certains voyageurs qui écrivent *Nangazaki*, il faut prononcer Nagasaki, conformément au mot original, qui est divisé en deux parties. *Note du Rédacteur.*

sous eux des ottonas (1), et un nombre suffisant d'officiers de différens grades, qui leur servent à maintenir une excellente police.

Nagasaki est le seul port du Japon dont l'entrée soit permise

(1) Nous croyons devoir donner un extrait du chapitre de l'*Histoire du Japon*, de Kœmpfer, sur la police et les officiers de Nagasaki.

Cette ville a, depuis 1688, trois *tomosama* (seigneurs) ou gouverneurs; deux restent à la ville, le troisième à la cour, et vient, au bout de deux ans, relever le plus ancien. L'empereur garde leur famille en ôtage. Leur revenu montoit alors à trois mille ou deux mille kokf de riz, c'est-à-dire, de sept à dix mille thaëls. Mais les présens leur font un casuel immense. Leur cour est composée de dix *yoriki* ou conseillers, qu'on nomme aujourd'hui *kiou nindjou*, de trente *doudjou*, nommés aujourd'hui *sita yaka*, d'un certain nombre de pages, des *doosen*, qui sont les assistans des *yoriki*, des *karoo* ou intendans-majordomes, qui sont au-dessus des *yoriki*, des *sodjo* ou gentilshommes introducteurs; enfin, des *iouhadjo* ou valets-de-chambre.

Les autres magistrats et officiers de la ville sont quatre *ninban* (gardiens annuels), dont les fonctions durent une année. Elles consistent à informer le gouverneur de tout ce qui se passe dans la ville. Ces espèces de maires se nomment encore *to-dji-yori-sin* (sénateurs ou anciens), parce qu'on les choisissoit autrefois parmi les habitans les plus âgés de la ville. Les *djoyosi* (chefs perpétuels), sont les lieutenans des *to-dji-yo-ri*. Quatre *nenguiosi* (officiers annuels). Ce sont les agens du maire auprès du gouverneur, à qui ils remettent toutes les missives du premier. Tels sont les officiers municipaux de Nagasaki.

Mais sans nous arrêter aux compagnies d'archers, de tanneurs, &c. nous allons donner la nomenclature des magistrats particuliers de la même ville.

Le principal est l'*ottona* ou commissaire de police. Il y en a un pour chaque rue, avec trois commis nommés *oogoumi*, *oya*, ou *oogoumigadjira* (chefs de la grande communauté). Les habitans de chaque rue se divisent en *goningoumi* (escouades de cinq hommes). Chaque compagnie a son *kogomi-gadjira* (caporal).

Le *fisia* (ou secrétaire-greffier), est encore un officier de la rue.

Le *takoura kakou* (garde joyaux), trésorier, qui garde la caisse commune des habitans de la rue.

Le *nitchi yosi* (messager de la rue), &c. *Note du Rédacteur.*

aux bâtimens étrangers, et encore cette permission est-elle restreinte aux Chinois et aux Hollandois : car si un bâtiment d'une autre nation poussé par la tempête, a le malheur de relâcher ou naufrager sur les côtes du Japon, il en est fait aussi-tôt un rapport bien circonstancié à la cour d'Iédo, et l'on conduit le bâtiment au port de Nagasaki.

Nous y trouvâmes à notre arrivée onze jonques ou vaisseaux chinois, qui avoient mouillé si près de la terre, que durant le reflux ils posoient sur la vase. On en chargea quelques-uns qui partirent tout de suite, mais sept restèrent pour passer ici l'hiver. Comme leur équipage est assez considérable, eu égard à la grandeur du bâtiment, car il se monte quelquefois à soixante-dix et quatre-vingts hommes, il y a annuellement six cents hommes qui vont hiverner dans la petite île de Desima, située auprès de la factorerie hollandoise, vis-à-vis de Nagasaki.

Cette ville est environnée de toutes parts de montagnes élevées et inclinées en pente du côté du port, lequel s'étend du nord au sud sur un mille de long et quatre portées de fusil de large, en formant une courbe du côté de la ville; le fond en est vaseux et profond; les vaisseaux viennent mouiller à une portée de fusil de la factorerie.

Je remarquai que dans ce port le flux et le reflux sont très-considérables, les montagnes escarpées, et que le rivage est très-bas et très-creux. Il contient quelquefois cinquante, cent vaisseaux japonois plus ou moins grands, et une multitude considérable de barques de pêcheurs des environs. Ils ne rament pas à notre manière; mais ils ont une ou deux rames courbées exprès, qu'ils tournent en travers : cette manœuvre est moins fatiguante et le bateau va très-vîte.

Nagasaki est une des cinq villes impériales (1), et la plus

(1) Les *Gokosio* (les cinq villes maritimes et commerçantes), qui sont Miaco, séjour de l'Empereur héréditaire ecclésiastique, dans la province

commerçante de tout le Japon par ses relations avec les étrangers admis dans le royaume. Elle appartient seule à l'Empereur civil, qui reçoit le produit des impositions, et qui nomme deux gouverneurs en son propre et privé nom, en leur conférant une autorité suprême, tant sur la ville même que sur les factoreries hollandoise et chinoise. Ces deux gouverneurs résidoient ensemble à Nagasaki; mais aujourd'hui ils se relèvent alternativement au mois d'octobre; et celui dont le service vient d'expirer, va passer son année de repos à Iédo, où l'on garde sa famille pour gage de sa fidélité. Les appointemens fixes de chaque gouverneur se montent annuellement à dix mille rixdalles, sans compter les sommes extraordinaires que sa place peut lui procurer: mais les présens qu'il est obligé d'envoyer à la cour, l'entretien d'une multitude d'officiers de tout grade et de domestiques, absorbent la majeure partie de son revenu, et il ne peut faire aucune épargne.

L'île de Desima ne forme, à certains égards, qu'une rue de Nagasaki; le gouverneur loue cette île aux Hollandois, y construit des maisons, auxquelles il fait les réparations convenables. Les locataires sont obligés de poser des chassis à leurs frais, de coller des tapis aux plafonds et aux murs, de faire blanchir et de payer en un mot tous les embellissemens et les agrémens qu'ils desirent.

Quand la marée est basse, l'île n'est séparée de la ville que par un fossé; mais au moment du flux elle communique avec

---

d'Yamad-jria; Iédo, séjour du monarque séculier, dans la province de Musasi; Osakka, dans celle de Setz; Sakaï, dans celle d'Yassoumi; et Nagasaki, dans celle de Fisen, à l'extrémité occidentale de l'isle de Kioudjou. Cette ville a tiré son nom des princes dont elle constituoit le domaine. Ce n'étoit qu'un gros bourg à l'arrivée des Portugais, qui ne tardèrent pas à s'y établir. Le commerce extérieur en fit bientôt une place considérable, qui a souvent excité la mauvaise humeur et les inquiétudes des empereurs du Japon. *Note du Rédacteur.*

la terre ferme par le moyen d'un pont; elle n'a au plus que trois cents aunes de long sur cent-vingt de large. Il n'a pas été difficile de renfermer une pareille étendue de terrain dans un enclos de planches avec deux portes; l'une du côté de la ville donne sur le pont, l'autre du côté de la mer. Cette dernière ne s'ouvre que quand il s'agit de décharger ou de charger les vaisseaux étrangers. Des Japonois gardent pendant le jour l'autre porte; elle reste fermée pendant la nuit. Ceux qui entrent ou qui sortent sont visités dans le corps-de-garde placé auprès de cette porte.

Les magasins de la Compagnie, son hôpital, les maisons occupées par les employés, qui sont composées de deux étages, dont le second seul est habité, la partie inférieure servant de magasin : l'on y a pratiqué aussi les locaux nécessaires à une maison, comme cuisine, office, &c. le potager de la Compagnie avec un pavillon forment deux rues traversées par une autre. Non-seulement les grands magasins de la Compagnie que leur construction met à l'abri du feu, mais encore toutes les maisons, sont bâties en bois et en terre glaise, couvertes de tuiles avec des fenêtres de papier et des tapis de paille. Quelques employés de la Compagnie ont dernièrement apporté de Batavia, de petits chassis avec des carreaux de vîtres pour rendre leurs chambres plus claires et jouir de la vue du dehors. La porte qui donne sur la mer est munie de tous les ustensiles nécessaires dans les incendies; à l'autre extrémité se trouve un jardin de plaisance avec un belvedère à deux étages.

Les interprètes ont dans cette île une maison considérable, que l'on appelle le collège des interprètes; il y en a un assez grand nombre pendant que les vaisseaux de la Compagnie sont en cargaison; mais après qu'ils ont mis à la voile, il n'en vient qu'un ou deux chaque jour; on les relève tous les après-midi assez tôt pour qu'ils puissent être rendus chez eux avant la nuit.

Il y a dans la même île une maison pour les *ottona* ou rapporteurs-bourgmestres, qui doivent surveiller tout ce qui se passe dans l'île, et en instruire le gouverneur. Ils ne sont pas moins nombreux que les interprètes pendant le séjour des Hollandois; mais ensuite il n'en reste qu'un ou deux qui sont aussi relevés chaque jour.

Tous ces officiers, gardes et interprètes, doivent surveiller les Hollandois avec la plus grande activité; on monte la garde dans les trois postes situés aux trois extrémités de l'île; on n'en conserve qu'un après leur départ, et l'on fait pendant le jour et pendant la nuit des patrouilles fréquentes autour de l'île. Tel est le petit espace accordé aux Hollandois, et dont il ne leur est point permis de s'écarter; ce séjour devient cruellement ennuyeux pour ceux qui sont obligés d'y passer de deux années une.

Nagasaki et ses environs sont très-mal sains pendant les mois de septembre et d'octobre. A cette époque les naturels et même les étrangers qui se trouvent sur les vaisseaux en rade, sont ordinairement attaqués d'une diarrhée opiniâtre et de ténesme que j'attribuai à l'intempérie du climat; car des soirées très-fraîches succèdent tout-à-coup à des journées d'une chaleur étouffante. La friandise des habitans donne encore plus d'activité à l'influence maligne du climat, par l'usage immodéré qu'ils font des figocaques (1). Ce fruit qu'on apporte de la campagne en grande quantité, est vraiment excellent, quand il a acquis son degré de maturité. Il ressemble beaucoup pour le goût à la prune de reine-claude.

---

(1) *Diospyros kaki*. Espèce de plaqueminier, très-bien représenté dans les plantes coloriées de la Chine, publiées par Buc'hoz (planche 101). Le *sapot-negro* de Sonnerat (*Voyage à la Nouvelle Guinée*, p. 45, pl. 14 et 15), s'en rapproche beaucoup. Voyez *Plaqueminier*, dans mon Diction. *Lam.*

CHAPITRE VII.

OBSERVATIONS de l'Auteur à Desima et à Nagasaki. — Opérations des Hollandois. Du 15 août 1775, au 4 mars 1776.

MON premier soin, en débarquant, fut de me lier avec quelques interprètes, et de me concilier l'amitié des officiers qui fréquentoient notre petite île. Mes connoissances en médecine me donnèrent plus d'une fois l'occasion de leur être utile, ainsi qu'à leurs parens et leurs amis malades. En outre, mes manières franches et ouvertes m'attiroient leur confiance. Je n'étois pas fait pour inspirer de grandes inquiétudes aux inspecteurs du commerce, qui voyoient très-bien que toute mon attention se dirigeoit vers la médecine et la botanique. Je fus même assez heureux pour découvrir dans les plantes sauvages de leur pays des vertus très-utiles, et je me prévalus de ces découvertes pour obtenir une permission qui ne s'accorde jamais à aucun Européen, c'est-à-dire, de parcourir les environs de la ville de Nagasaki pour y ramasser des simples et des graines. Je réussis d'abord dans mes démarches au-delà de mes espérances; mais le gouverneur ne tarda pas à révoquer cette permission, par un motif bien plaisant, qui prouve combien nous inspirons ici de méfiance et de crainte. Quand je demandai la permission de botaniser dans la campagne, le gouverneur, craignant d'introduire quelqu'innovation, chercha dans les journaux japonois si l'on avoit accordé déjà une pareille permission à un chirurgien européen. Il trouva qu'à une époque assez reculée, pendant une épidémie très-meurtrière, les remèdes venant à manquer, un chirurgien hollandois avoit eu la permission d'en aller chercher aux environs de Nagasaki. Tous ses scrupules étoient donc levés. Cependant il examina encore l'affaire de plus près,

et

et découvrit que ce Hollandois n'étoit que chirurgien en second; et comme on savoit que j'étois premier chirurgien, on en conclut que je ne pouvois jouir du même avantage. Une pareille circonstance est souvent d'une grande importance aux yeux des Japonois, qui sont d'une ponctualité inconcevable. Ils se piquent d'exécuter strictement les volontés de leur souverain, sans se mêler de les interpréter ou les faire plier aux circonstances. Quant à moi, je ne fus pas, à beaucoup près, insensible au contre-ordre qui me fut signifié. Mais loin de me décourager, je devins plus pressant que jamais : je tâchai de persuader aux officiers supérieurs, qu'il n'y avoit presque aucune différence entre un chirurgien-major et un chirurgien en second, puisque le premier a dû passer par les grades inférieurs, et que l'autre a droit d'aspirer à cette place. Des observations aussi judicieuses levèrent tous les scrupules du gouverneur, qui me rendit la permission précédemment accordée, mais si tard, que je ne pus en profiter qu'au mois de février. J'avois, à mon grand regret, passé tout l'automne à postuler cette misérable révocation. Heureusement que plusieurs interprètes s'étoient rendus mes élèves en médecine et en chirurgie. Ils traitoient même des malades en ville sous ma direction, et je leur demandois, pour prix de mes leçons journalières, toutes les plantes, fleurs et graines qu'ils pourroient rassembler sur les collines du voisinage. Je recueillis, dans leur conversation, d'excellens renseignemens sur le gouvernement du Japon et sur les mœurs des habitans. Ils me procurèrent aussi des livres et une foule d'objets curieux pour les sciences et les arts.

Le 15 août, on commença par débarquer les bestiaux, tels que bœufs, veaux, cochons, chèvres, moutons et cerfs que l'on envoie chaque année de Batavia. Car les Européens ne pouvant se procurer ici aucune espèce de viande fraîche, il faut en apporter pour la consommation de la factorerie et pour

CHAPITRE VII.

Observations de l'Auteur à Desima et à Nagasaki. — Opérations des Hollandois. Du 15 août 1775, au 4 mars 1776.

Mon premier soin, en débarquant, fut de me lier avec quelques interprètes, et de me concilier l'amitié des officiers qui fréquentoient notre petite île. Mes connoissances en médecine me donnèrent plus d'une fois l'occasion de leur être utile, ainsi qu'à leurs parens et leurs amis malades. En outre, mes manières franches et ouvertes m'attiroient leur confiance. Je n'étois pas fait pour inspirer de grandes inquiétudes aux inspecteurs du commerce, qui voyoient très-bien que toute mon attention se dirigeoit vers la médecine et la botanique. Je fus même assez heureux pour découvrir dans les plantes sauvages de leur pays des vertus très-utiles, et je me prévalus de ces découvertes pour obtenir une permission qui ne s'accorde jamais à aucun Européen, c'est-à-dire, de parcourir les environs de la ville de Nagasaki pour y ramasser des simples et des graines. Je réussis d'abord dans mes démarches au-delà de mes espérances; mais le gouverneur ne tarda pas à révoquer cette permission, par un motif bien plaisant, qui prouve combien nous inspirons ici de méfiance et de crainte. Quand je demandai la permission de botaniser dans la campagne, le gouverneur, craignant d'introduire quelqu'innovation, chercha dans les journaux japonois si l'on avoit accordé déjà une pareille permission à un chirurgien européen. Il trouva qu'à une époque assez reculée, pendant une épidémie très-meurtrière, les remèdes venant à manquer, un chirurgien hollandois avoit eu la permission d'en aller chercher aux environs de Nagasaki. Tous ses scrupules étoient donc levés. Cependant il examina encore l'affaire de plus près, et

et découvrit que ce Hollandois n'étoit que chirurgien en second ; et comme on savoit que j'étois premier chirurgien, on en conclut que je ne pouvois jouir du même avantage. Une pareille circonstance est souvent d'une grande importance aux yeux des Japonois, qui sont d'une ponctualité inconcevable. Ils se piquent d'exécuter strictement les volontés de leur souverain, sans se mêler de les interpréter ou les faire plier aux circonstances. Quant à moi, je ne fus pas, à beaucoup près, insensible au contre-ordre qui me fut signifié. Mais loin de me décourager, je devins plus pressant que jamais : je tâchai de persuader aux officiers supérieurs, qu'il n'y avoit presque aucune différence entre un chirurgien-major et un chirurgien en second, puisque le premier a dû passer par les grades inférieurs, et que l'autre a droit d'aspirer à cette place. Des observations aussi judicieuses levèrent tous les scrupules du gouverneur, qui me rendit la permission précédemment accordée, mais si tard, que je ne pus en profiter qu'au mois de février. J'avois, à mon grand regret, passé tout l'automne à postuler cette misérable révocation. Heureusement que plusieurs interprètes s'étoient rendus mes élèves en médecine et en chirurgie. Ils traitoient même des malades en ville sous ma direction, et [illegible] demandois, pour prix de mes leçons journalières, tout[illegible]ntes, fleurs et graines qu'ils pourroient rassembler su[illegible]es du voisinage. Je recueillis, dans leur conversati[illegible]llens [illegible]gnemens sur le gouvernement du Japo[illegible]s mœurs des habitans. Ils me procurèrent aussi des [illegible]ne foule d'objets curieux pour les scien[illegible]

Le 15 août, on com[illegible] bestiaux, tels que bœufs, veaux, [illegible] que l'on envoie cha[illegible] Européens ne pouvant se [illegible] fraîche, il faut en ap[illegible]

CHAPITRE VII.

Observations de l'Auteur à Desima et à Nagasaki. — Opérations des Hollandois. Du 15 août 1775, au 4 mars 1776.

Mon premier soin, en débarquant, fut de me lier avec quelques interprètes, et de me concilier l'amitié des officiers qui fréquentoient notre petite île. Mes connoissances en médecine me donnèrent plus d'une fois l'occasion de leur être utile, ainsi qu'à leurs parens et leurs amis malades. En outre, mes manières franches et ouvertes m'attiroient leur confiance. Je n'étois pas fait pour inspirer de grandes inquiétudes aux inspecteurs du commerce, qui voyoient très-bien que toute mon attention se dirigeoit vers la médecine et la botanique. Je fus même assez heureux pour découvrir dans les plantes sauvages de leur pays des vertus très-utiles, et je me prévalus de ces découvertes pour obtenir une permission qui ne s'accorde jamais à aucun Européen, c'est-à-dire, de parcourir les environs de la ville de Nagasaki pour y ramasser des simples et des graines. Je réussis d'abord dans mes démarches au-delà de mes espérances; mais le gouverneur ne tarda pas à révoquer cette permission, par un motif bien plaisant, qui prouve combien nous inspirons ici de méfiance et de crainte. Quand je demandai la permission de botaniser dans la campagne, le gouverneur, craignant d'introduire quelqu'innovation, chercha dans les journaux japonois si l'on avoit accordé déjà une pareille permission à un chirurgien européen. Il trouva qu'à une époque assez reculée, pendant une épidémie très-meurtrière, les remèdes venant à manquer, un chirurgien hollandois avoit eu la permission d'en aller chercher aux environs de Nagasaki. Tous ses scrupules étoient donc levés. Cependant il examina encore l'affaire de plus près,

et

et découvrit que ce Hollandois n'étoit que chirurgien en second; et comme on savoit que j'étois premier chirurgien, on en conclut que je ne pouvois jouir du même avantage. Une pareille circonstance est souvent d'une grande importance aux yeux des Japonois, qui sont d'une ponctualité inconcevable. Ils se piquent d'exécuter strictement les volontés de leur souverain, sans se mêler de les interpréter ou les faire plier aux circonstances. Quant à moi, je ne fus pas, à beaucoup près, insensible au contre-ordre qui me fut signifié. Mais loin de me décourager, je devins plus pressant que jamais : je tâchai de persuader aux officiers supérieurs, qu'il n'y avoit presque aucune différence entre un chirurgien-major et un chirurgien en second, puisque le premier a dû passer par les grades inférieurs, et que l'autre a droit d'aspirer à cette place. Des observations aussi judicieuses levèrent tous les scrupules du gouverneur, qui me rendit la permission précédemment accordée, mais si tard, que je ne pus en profiter qu'au mois de février. J'avois, à mon grand regret, passé tout l'automne à postuler cette misérable révocation. Heureusement que plusieurs interprètes s'étoient rendus mes élèves en médecine et en chirurgie. Ils traitoient même des malades en ville sous ma direction, et je leur demandois, pour prix de mes leçons journalières, toutes les plantes, fleurs et graines qu'ils pourroient rassembler sur les collines du voisinage. Je recueillis, dans leur conversation, d'excellens renseignemens sur le gouvernement du Japon et sur les mœurs des habitans. Ils me procurèrent aussi des livres et une foule d'objets curieux pour les sciences et les arts.

Le 15 août, on commença par débarquer les bestiaux, tels que bœufs, veaux, cochons, chèvres, moutons et cerfs que l'on envoie chaque année de Batavia. Car les Européens ne pouvant se procurer ici aucune espèce de viande fraîche, il faut en apporter pour la consommation de la factorerie et pour

l'approvisionnement du vaisseau, durant son retour (1). Ces bestiaux restent dans l'écurie dans l'île de Desima. Cette étable est ouverte pendant l'été, et fermée dans l'hiver. On les nourrit de feuilles et d'herbes, que des domestiques japonois vont ramasser aux environs de la ville. En hiver, on donne à ces animaux du riz, de la paille de riz, et de jeunes branches d'arbre.

Je n'oubliai point d'examiner l'herbe qu'on leur apportoit régulièrement trois fois par jour, et j'y trouvai des plantes très-rares, que je jugeai dignes de figurer dans les herbiers d'Europe. Ces découvertes me rendirent encore plus pénible l'espèce de captivité où l'on tient ici les Européens. J'enviai le sort de nos pigeons, qui sont moins suspects et moins gênés que des hommes attirés par le goût du commerce et le desir de s'instruire sur ces rives lointaines, à travers mille périls.

Le 16 et les jours suivans, on s'occupa de transporter à terre les habits, les meubles et les provisions des officiers, ainsi que le vin, la bière et autres comestibles. On débarque ces objets avant les marchandises, et c'est ordinairement l'occupation des trois premiers jours.

Le 4 septembre, les Japonois visitèrent le vaisseau. Les marchandises des particuliers qui ne devoient pas être exposées en vente, furent envoyées à terre; on travailla bientôt au transport de celles destinées à être vendues. Les objets qu'on auroit oubliés dans le tumulte du débarquement, ne pouvoient plus sortir du bâtiment, ni passer dans le commerce. On visita ensuite très-attentivement le vaisseau, à l'exception du fond de cale et de la *sainte-barbe*.

---

(1) Les Japonois n'ont ni moutons ni cochons Le petit nombre de bœufs et de vaches qu'on trouve chez eux, sont de la plus petite espèce; on les emploie quelquefois au labourage, mais on n'en mange pas la chair, et l'on ne fait pas même usage du lait. (*Thunberg.*)

Il ne fallut pas moins que tout le reste du mois pour débarquer toutes les marchandises appartenantes à la Compagnie.

A peine fut-il à moitié déchargé, qu'on commença d'y embarquer des barres de cuivre enfermées dans des caisses. Comme notre vaisseau étoit le seul de la Compagnie qui eût fait cette année le voyage du Japon, l'on y mit cargaison et demie, c'est-à-dire, six cent soixante-dix caisses, pesant chacune un pickel ou cent vingt livres (1).

Nous reçûmes à bord la visite de plusieurs princes et des deux gouverneurs (2) de la ville de Nagasaki; ils eurent la curiosité de venir voir notre vaisseau amiral à trois ponts. Il y avoit très-long-tems qu'il n'en étoit venu au Japon d'aussi grand et d'aussi beau. Un interprète, attaché depuis trente ans à la factorerie hollandoise, m'assura n'en avoir pas encore vu de pareil.

Nous perdîmes, vers la même époque, un de nos matelots, qu'on avoit transporté avec d'autres malades, dans l'infirmerie de l'île. Dès que le gouverneur de Nagasaki en fut instruit, il donna la permission de l'enterrer. Des Japonois furent chargés de visiter le cadavre, ce qu'ils firent avec beaucoup d'exactitude. Ils l'enfermèrent ensuite dans un cercueil de planches, et le conduisirent de l'autre côté du port, où il fut enterré. On prétendit qu'ils ne tarderoient pas à l'exhumer pour le brûler selon leur usage. C'est sur quoi je n'ai pu me procurer de renseignemens bien certains.

Après avoir été obligé de coucher quelque tems à bord du navire auprès de Papenberg, je fus enfin relevé, dans le mois de novembre, par le médecin qui me laissoit sa place pour retourner à Batavia. Je m'attendois à demeurer ici au moins un an. On mit à la voile peu de jours après son arrivée, et quatorze Européens restèrent isolés, avec quelques esclaves et quel-

(1) Voyez ci-dessus, p. 21.

(2) Voyez ci-dessus, p. 8.

ques Japonois, dans une solitude séparée du reste du monde, et resserrés dans l'étroite enceinte de l'île de Desima.

L'Européen condamné à passer le reste de sa vie dans cette solitude, seroit réellement enterré vif. Le bruit des grandes révolutions des empires ne retentit jamais jusqu'ici. Les gazettes du Japon, et encore moins celles des pays éloignés, n'y parviennent pas. Etranger à tout ce qui se passe sur la scène du monde, on peut végéter ici dans la nullité morale la plus absolue. L'esprit n'a point d'aliment, la volonté est nulle, et le plus sage parti est de se dépouiller de toutes ses facultés impératives pour s'identifier, pour ainsi dire, avec celles des naturels, qui vous épargnent la peine de commander, et ne vous laissent que le soin d'obéir. Au reste, telle est à-peu-près la manière d'être de tous les Européens dans la plupart des comptoirs de l'Inde. Ils se dédommagent de cette gêne perpétuelle, par un luxe ridicule et sans bornes.

On a ici, comme à Batavia, l'habitude d'aller passer toutes les soirées chez le chef, après avoir fait le tour de l'île et quelques promenades dans les deux rues. Ces visites durent depuis six heures jusqu'à onze et même minuit : ce qui fait un genre de vie bien monotone, et bon seulement pour des automates, dont toutes les jouissances sont renfermées dans une pipe et dans leur sac à tabac.

Les Hollandois n'ont ici des esclaves que pour le service intérieur et domestique de leur maison, car les Japonois font le reste. Ils procurent tous les comestibles nécessaires et tous les ustensiles du ménage. Les uns sont cuisiniers et accommodent très-bien à la manière hollandoise; on mange ici beaucoup de riz, comme à Batavia; cependant on fait tous les jours à Nagasaki du pain de froment, qu'on apporte aux Européens dans leur île; d'autres sont domestiques et parlent assez bon hollandois, quoiqu'ils ne fassent pas le service d'interprètes. On en donne quatre au chef, un au secrétaire, et un au médecin pour les

accompagner dans leur voyage à la cour. Quant aux ouvriers dont les Hollandois peuvent avoir besoin, le gouverneur leur donne une permission particulière pour aller dans l'île de Desima.

Lorsque le froid devient piquant, et que le vent souffle avec violence de l'est et du nord, on allume du feu dans les chambres. Les portes et les fenêtres des appartemens n'en sont pas mieux fermées. Nous avions pour notre chauffage du charbon qu'on nous apportoit de la ville, et que nous placions tout allumé dans une grande marmite de cuivre à larges bords au milieu de la chambre, où cette chaleur se conservoit pendant quelques heures.

Le médecin, le secrétaire, les assistans et autres officiers de la Compagnie, ont chacun deux ou trois belles chambres, sans compter les magasins où ils peuvent également se loger. Mais ils sont obligés de les tapisser et de les meubler à leurs frais. Leur couvert est mis chez le chef à midi et au soir, aux dépens de la Compagnie. Ainsi leur dépense, comme on le voit, ne peut être considérable, à moins qu'ils ne se constituent en frais pour des femmes, ou qu'ils ne fassent entre eux des soupers fins.

Pendant le séjour du vaisseau auprès de Papenberg, on y apporta beaucoup de cuivre, de camphre, et toutes les marchandises appartenant aux particuliers. Cependant on ne chargeoit que de deux jours l'un. On embarqua aussi les provisions de voyage, comme de l'eau, &c.

Les officiers de tous grades et les interprètes, sont obligés de faire un mortel mille par eau pour assister au chargement. On place aussi des vaisseaux de garde, mais à une assez grande distance pour observer les Hollandois. Ceux-ci peuvent alors profiter de leurs chaloupes, qu'on leur a rendues, pour se promener dans plusieurs îles du voisinage. Les officiers japonois, qui les accompagnent, ne les empêchent pas de s'y amuser et d'aller par-tout où il leur plaît. Quand ils restent un peu trop long-

tems dans les grandes îles qui sont habitées, les vaisseaux de garde approchent de cette île pour les surveiller. Les habitans des villages nous considèrent toujours avec étonnement, et ne peuvent s'accoutumer à nos grands yeux ronds; c'est pour cela qu'ils crient, en nous voyant, *Hollanda o-me.*

Je profitai du tems qu'il me fallut rester à bord, pour botaniser dans les îles voisines et à Papenberg. Je rassemblai, pendant l'automne, beaucoup de graines, de plantes, d'arbustes exotiques, que je mis sur le vaisseau qui retournoit à Batavia, pour qu'on les envoyât ensuite en Europe.

Le 14 octobre 1775, on conduisit le vaisseau hollandois du port de Nagasaki à Papenberg, pour y mouiller et prendre le reste de sa cargaison.

Papenberg (1) est une petite île formée par une montagne pointue et escarpée de deux côtés, mais accessible de deux autres. On peut même monter sur sa cîme en moins d'un quart-d'heure. On dit qu'elle doit son nom aux moines Portugais qui furent précipités de cette île dans la mer pendant les persécutions exercées contre eux par les Japonois. Nous vîmes, au pied de cette montagne, des bâtimens chinois, qui, ayant presque toute leur cargaison, n'attendoient qu'un bon vent pour mettre à la voile.

Vischerseyland (2), situé auprès de Papenberg, ne forme qu'une colline longue et plate. Ces deux îles ne sont pas habitées.

Mon devoir m'obligeoit de rester à bord, jusqu'à ce que je fusse relevé par mon prédécesseur, qui devoit partir pour Batavia. Le jour du départ est fixé par le gouverneur, et cet ordre s'exécute sans le moindre délai, quelque contraire que puisse

(1) Isle des Papistes. Les Japonois la nomment *Takaboco*, ou *Taka-jama* (le pic des bambous.) *Histoire du Japon*, par le P. Charlevoix, t. VIII, p. 3. *Rédacteur*.

(2) L'île des pêcheurs.

être le vent, et quelque tempête qu'il fasse. Le vent fut ce jour-là si contraire, qu'il fallut employer plus de cent barques pour remorquer notre vaisseau. Il seroit difficile de peindre le spectacle qu'offroient ces longues files de nacelles attachées par des cordes à un immense bâtiment qu'elles s'efforçoient de remuer, et les rameurs japonois s'animant par des chants cadencés.

Au moment où nos gens levèrent l'ancre, on leur rendit leur poudre, leurs armes, la caisse de livres, et l'on ramena à bord les malades de l'hôpital.

En mettant à la voile on tire le canon pour saluer la ville de Nagasaki, la factorerie et les deux gardes impériales.

Le 1er janvier 1776, nous célébrâmes le renouvellement de l'année. Plusieurs Japonois vinrent partager nos amusemens et contribuer à rendre la fête plus gaie. La terre étoit absolument nue et dépouillée de toute végétation. Il faisoit, depuis quelque tems, un froid rigoureux et continuel; cependant nous vîmes arriver à midi les *banjos* supérieurs et inférieurs, les *ottona*, les interprètes et sous-interprètes, les visiteurs, les inspecteurs et autres Japonois employés pour le commerce de la Compagnie des Indes; tous en habit de gala et en grande cérémonie, vinrent à notre factorerie souhaiter une heureuse année. Le chef, à qui ils rendirent une visite particulière, les retint à dîner. Comme tous les mets étoient accommodés à l'européenne, nos convives firent peu de dégât. A la vérité, ils mangèrent tous de la soupe, mais se contentèrent de goûter de quelques autres mets, tels que les cochons de lait rôtis, les jambons, les salades, les tartes, les tourtes, et autres pâtisseries. Malgré leur sobriété, il ne resta rien sur les plats, parce qu'ils mettoient sur une assiette les morceaux qu'on leur présentoit; et quand l'assiette étoit remplie, ils l'envoyoient à la ville, avec un papier sur lequel étoit écrit le nom de la personne à laquelle ce message étoit destiné. On en expédia plusieurs de cette epèce. Les Japonois ne mangent pas habituellement de viande, de

beurre ou autre comestible conservé dans le sel. Ils les réservent comme remèdes pour certaines maladies. Ils font, par exemple, des boulettes de beurre salé qu'ils avalent chaque jour pour la pulmonie. Après le repas, nous les régalâmes de *sakki* chaud, que l'on prend dans des jattes de bois vernies.

Dans ces grands galas, le chef fait venir plusieurs courtisanes de la ville, pour servir du sakki, et tenir compagnie aux filles de l'île. Elles servirent, dans l'après-dînée, différens mets sur de petites tables quarrées, ornées d'une pomme de pin assez artistement faite. Les feuilles étoient de soie verte, saupoudrées d'un léger duvet de coton, pour représenter la neige. Elles vous servent le sakki assises sur les talons, à la manière du pays, et non pas debout. Elles exécutèrent, pendant toute la nuit, plusieurs danses japonoises, et à cinq heures du matin, nos convives se retirèrent (1).

Ce fut à-peu-près vers cette époque qu'il m'arriva un événement peu important en soi-même, mais qui me causa cependant beaucoup d'inquiétude et d'embarras dans notre paisible solitude.

Mes facultés ne me permettant pas d'acheter un esclave pour me servir, un subrécargue avoit eu la complaisance de m'en prêter un, que je devois garder jusqu'à ce qu'il vînt le reprendre l'année suivante. Cet esclave avoit une femme et des enfans à Batavia, et il s'étoit flatté de la douce espérance de revoir cette année des objets si chers. Ce contre-tems le mit au désespoir, et n'espérant pas de rien obtenir de son maître, il s'avisa de se sauver et de se cacher, sans que l'on pût savoir ce qu'il étoit devenu, ni pourquoi il avoit pris la fuite. Le premier jour on se contenta de le chercher parmi les autres, mais ce fut en vain. Le lendemain les interprètes et les Japonois qui étoient dans

(1) Je me propose de revenir sur ces courtisanes, et je leur consacrerai même un chapitre particulier; leur existence civile mérite d'être connue.

l'île



l'île de Desima firent des recherches encore plus exactes, mais tout aussi infructueuses que la veille. Enfin, le troisième jour, le gouverneur envoya de la ville un grand nombre d'interprètes et de *banjos* de différens grades; la journée entière se passa en perquisitions, et ce ne fut que vers le soir qu'on déterra mon homme dans le coin d'un vieux magasin. Si on ne l'eût pas retrouvé, on auroit donné des ordres pour le chercher dans tout le canton, et l'affaire eût été portée à la cour d'Iédo.

Les Japonois auroient fait d'autant plus de bruit, qu'ils craignent l'introduction d'un étranger dans leur pays. Ce qui est, à la vérité, très-difficile, pour ne pas dire impossible. Mon malheureux esclave essuya, pour cette escapade bien pardonnable, un rigoureux châtiment; il reçut des coups de bâton et fut mis aux fers. Les Japonois voulurent bien se contenter de cette satisfaction, et tout fut assoupi.

Le 20 janvier on solda le compte des Hollandois, et toutes les lettres-de-change passées à leur profit furent liquidées. Les interprètes, les marchands, les acheteurs, et tous ceux qui avoient quelque créance à réclamer se rendirent dans le bureau de la trésorerie. Quiconque a de l'argent à recevoir, doit se présenter en personne, car on ne paie pas aux fondés de procuration.

Le 7 février, je fis mes premières courses botaniques dans les environs de Nagasaki, d'après la permission que j'eus tant de peine à obtenir du gouverneur. J'étois accompagné de plusieurs interprètes et sous-interprètes, de banjos de différens grades, de compradores, et d'une multitude d'employés. Cette nombreuse suite me devenoit assez coûteuse, par les rafraîchissemens qu'il falloit leur offrir dans les auberges qui se trouvoient sur la route, et la dépense se montoit quelquefois à seize ou dix-huit rixdalles. Mais je n'avois pas la complaisance de modérer mon pas sur le leur, et il falloit qu'ils me suivissent sur les collines et à travers les montagnes. Je fis régulièrement ces promenades une fois, et souvent deux fois la semaine, jusqu'au

départ de l'ambassadeur hollandois, que je suivis à la cour de l'Empereur.

Le 11 février, nous commençâmes à nous occuper des préparatifs pour notre voyage d'Iédo, car le moment de notre départ approchoit.

Quoique l'ambassadeur fasse le chemin par terre, on envoie beaucoup d'objets par mer à Simonoseki, à Fiogo, et dans d'autres ports. On embarqua donc aujourd'hui, sur un grand bâtiment, plusieurs caisses de vin en bouteilles, de la bière également en bouteilles, des liqueurs, des ustensiles de cuisine, des coffres vuides destinés à recevoir les marchandises que nous nous proposions d'acheter en revenant. Ce bâtiment devoit cingler vers Simonoseki, et nous y attendre pour nous transporter de là à Fiogo.

Cette journée et les suivantes furent employées à disposer les présens que l'on destinoit à l'empereur civil, au prince héréditaire, aux sénateurs et aux principaux seigneurs de la cour. Ces présens consistoient en draps de différentes couleurs et qualités, en indiennes fines, en soieries, &c. On les emballa dans de grandes caisses, qu'on ne voulut point exposer aux caprices de l'élément liquide. Il fallut les transporter sur des bêtes de somme l'espace de trois cent vingt milles.

Le 18 février étoit le dernier jour de l'année des Japonois. Ils employèrent la veille et le jour à solder tous leurs comptes et à terminer toutes leurs affaires de l'année, parce qu'ils entament ensuite un nouveau compte jusqu'au mois de juin, époque où ils soldent tout.

Les Japonois ne sont pas moins usuriers que les Chinois, et prennent dix-huit et vingt pour cent d'intérêt. Le créancier qui n'a pas exigé le paiement avant le renouvellement de l'année, est déchu de sa créance.

La nouvelle année des Japonois et des Chinois commence le 19. Alors chacun met son habit de cérémonie, qui est ordi-

nairement d'une belle étoffe blanche à carreaux bleus, conduit toute sa famille en visite, et le mois se passe presque entièrement en festins et en divertissemens.

Le 22 février (1) et jours suivans on fit à Nagasaki et dans les environs, cette fameuse cérémonie, si affligeante pour les bonnes ames chrétiennes. Les Japonois foulèrent aux pieds la croix et les images de Jésus et Marie. Malgré le desir que j'avois de connoître les circonstances de cette étrange cérémonie, je ne pus trouver qu'un officier hollandois qui ait eu occasion d'en être témoin, comme il se rendoit auprès du gouverneur de la ville pour conférer avec lui sur les préparatifs de notre voyage à la cour d'Iédo; ce qui dément formellement l'assertion aussi fausse que ridicule de quelques écrivains, qui prétendent que les Hollandois ne sont admis au Japon qu'après avoir foulé aux pieds les images les plus révérées parmi les chrétiens. J'ajouterai qu'on n'exige même d'eux aucune formalité capable d'effaroucher la conscience la plus timorée : or, celle dont je parle n'est imposée qu'aux naturels de tous les endroits où le christianisme avoit jetté autrefois quelques racines. Le Gouvernement emploie ce moyen pour s'assurer de la complète extirpation de cette religion, et éterniser la haine pour les Portugais, qui l'ont introduite. Tous les habitans, excepté le gouverneur et ses gens, sont obligés de marcher sur les figures dont je viens de parler. On soutient les petits enfans sous les bras, de manière que leurs pieds puissent au moins y toucher. Des inspecteurs assemblent les domiciliés de chaque quartier, les appellent par leur nom, et veillent à ce que tout se passe avec ordre et décence. Cette cérémonie dure quatre jours à Nagasaki. Ensuite on porte les images dans les environs, pour y remplir les mêmes formalités. Quand tout est fini, on les dé-

(1) Qui répondoit au 4 de djogats, ou premier mois de l'année japonoise. *Rédacteur.*

pose dans un endroit pour l'année suivante. Elles sont en cuivre, et d'une demi-aune de proportion (1).

Le 25 février, le chef, accompagné de quelques subrécargues et assistans, des interprètes, se rendit à la ville pour prendre congé du gouverneur avant de partir pour Iédo.

Le 2 mars, toutes nos malles furent visitées; la caisse qui contenoit des médicamens, fut aussi-tôt transportée au magasin pour y être gardée sous le scellé jusqu'au moment de notre départ. Cette caisse est ordinairement assez grande. Les médicamens dont elle est remplie proviennent de l'apothicairerie dirigée par le médecin, et située tout près de sa demeure.

---

(1) Cette cérémonie se nomme *Iefoumi*, et se pratique particulièrement à Nagasaki, dans le district d'Omoura, et dans la province de Boungo. Je n'ai pu découvrir l'époque de son institution, mais je crois qu'elle doit remonter au commencement de 1600, c'est-à-dire, vers le tems où les Jésuites furent expulsés du Firando. Leurs intrigues et leur complaisance à modeler la religion de Jésus sur celle de Chaka, leur avoient valu un grand nombre de partisans, qu'ils appelloient des *convertis*. Ils devinrent suspects au gouverneur de la province, qui fit massacrer plusieurs de ces convertisseurs, et chassa les autres. Voyez le *Recueil des Voyages de la Compagnie*, t. IV, p. 211; *Histoire du Japon*, par Kœmpfer, t. I, p. 306, et t. II, p. 128; *id.* par Charlevoix, t. VII, p. 336. *Rédacteur*.

CHAPITRE VIII.

JOURNAL de l'ambassade de la Compagnie hollandoise à l'empereur civil du Japon, à Iédo. Du 4 mars au 25 juin 1776.

LE 4 mars 1776, l'ambassadeur partit de l'île de Desima pour Iédo. Ce départ est ordinairement fixé au 15 ou au 16 du premier mois de l'année japonoise (1). Notre ambassade n'étoit composée que de trois Européens. M. Feith, ambassadeur, moi, qui l'accompagnois en qualité de médecin de la légation, et M. Kohler, son secrétaire. Nous avions une suite assez considérable, car elle se montoit à deux cents personnes, tant officiers qu'interprètes, valets, esclaves, &c. tous Japonois. En passant devant le corps-de-garde placé auprès du pont qui joint la ville à la factorerie, nous fûmes soigneusement visités. Mais nos malles et notre bagage, qui étoient scellés, passèrent debout. Tous les Hollandois et les Japonois employés à la factorerie, tels que les ottona de la ville, les premiers et sous-interprètes, ainsi que leurs élèves, les compradores en chef et en second, les banjos et sous-banjos, les inspecteurs des kouli ou valets, et beaucoup d'autres, nous accompagnèrent et traversèrent la ville de Nagasaki avec nous. Les derniers nous suivirent jusqu'à un temple situé hors l'enceinte de la ville, où nous fîmes une pause. Là nous régalâmes toute la compagnie de sakki. Les Japonois qui ne devoient pas être de notre voyage se rangèrent, suivant leur qualité, le long du chemin, et

(1) Le 4 mars 1776 répondoit au 15 djogats. Le départ de l'ambassade hollandoise est une fête pour les habitans de Nagasaki, sans doute à cause du spectacle qu'offre le cortège. *Rédacteur.*

formèrent deux haies longues d'un demi-mille, entre lesquelles nous passâmes. Cette marque de déférence flatta beaucoup la vanité des Hollandois.

Le gouverneur de Nagasaki avoit chargé un banjos de la conduite de l'ambassade, tant en allant qu'en revenant. Cet officier voyageoit dans un grand norimon (1), et l'on portoit devant lui une pique pour marque de sa dignité. On lui avoit donné plusieurs sous-banjos pour exécuter ses ordres. Le premier interprète, homme d'un certain âge, étoit chargé de faire la dépense pendant toute la route, et de pourvoir à tout. L'on ne sauroit trop louer sa prévoyance et son économie : à la vérité, il y trouve aussi son compte. La Compagnie hollandoise dont il a ménagé les fonds, car c'est elle qui défraie toute cette karavane, le récompense largement de sa bonne gestion. Cet interprète est porté dans un cango.

Deux cuisiniers japonois de la factorerie préparent les mets des Hollandois qui mangent à la table de l'ambassadeur. Le gouverneur nous donna, parmi beaucoup de domestiques, six Japonois, qui entendoient et parloient le hollandois.

Les cuisiniers partoient toujours avant le corps de la karavane, afin que nous trouvassions notre repas tout prêt en arrivant à la station, soit à midi, soit au soir. Ils emportoient les provisions nécessaires ; de plus, une table, trois siéges plians, du linge, &c. de manière qu'en arrivant, nous étions sûrs de trouver le couvert mis. Ils avoient aussi avec eux des écrivains chargés de tout le détail et de tenir un état de la dépense.

L'ambassadeur, son secrétaire et moi avions chacun un excellent norimon magnifiquement vernis. On étoit moins bien traité du tems de Kœmpfer, car ce médecin et le secrétaire

---

(1) On trouvera plus bas la description du norimon et des autres voitures japonoises. *Rédacteur.*

d'ambassade furent obligés alors de faire la route à cheval, exposés au froid et à toutes les injures du tems (1).

Les norimons sont des espèces de caisses de carrosses, faites de planches très-minces et de cannes de bambou, avec des fenêtres sur le devant, et sur les deux côtés aux portières. On peut s'y asseoir à l'aise, et même s'y coucher en pliant un peu les jambes. L'intérieur est revêtu de belles étoffes de soie et de velours découpé. Dans le fond est un matelas de velours avec une couverture de la même étoffe. On a le dos et les coudes appuyés sur des traversins, et l'on est assis sur un coussin rond, percé dans le milieu. Sur le devant sont une ou deux tablettes, où l'on peut mettre une écritoire, des livres et autres objets. On baisse les fenêtres des portières pour se procurer de l'air, ou bien on les ferme avec des rideaux et des stores de bambous. Je ne connois point de voiture plus commode. C'est une espèce d'appartement ambulant. Il faut y rester très-long-tems pour se sentir un peu fatigué. L'extérieur de la caisse est vernissé et orné de peinture. Un bâton passé en travers par-dessus l'impérial, sert à la porter sur les épaules. Le nombre des porteurs est proportionné au rang du voyageur. Ils sont au moins six, et quelquefois plus de douze. La moitié des porteurs marche à vuide pour relever les autres. Ils chantent de tems en tems pour s'amuser et soutenir leurs pas en mesure (2).

Outre les effets que nous avions envoyés en avant par mer, nous chargeâmes encore plusieurs chevaux et porteurs de petites malles qui renfermoient nos habits, de lanternes, d'une quantité de vin et de bière de Hollande suffisante pour notre consommation journalière; d'un déjeûner en porcelaine du

---

(1) *Histoire du Japon*, t. II, p. 294 et suiv. Il décrit soigneusement tout le harnois du cheval et tous les objets nécessaires aux voyageurs. *Rédacteur*.

(2) On voit que les norimons ressemblent parfaitement aux *paleky* des Indiens, que nous nommons *palenkins*. *Note du Rédacteur*.

Japon, pour prendre le thé que l'on fait même en marchant, pour en avoir de prêt à toutes les heures de la journée. Les Européens préfèrent un bon verre de vin ou de bière à ce breuvage, qui délabre l'estomac. Nous avions toujours sous nos pieds, dans le norimon, une bouteille de vin et une autre de bière, avec des tartines de beurre dans une boîte oblongue vernie.

Comme tous les voyageurs sont obligés de porter avec eux leurs lits, nous avions aussi les nôtres qui étoient composés de couvertures, de coussins et de matelas en étoffes de soie ou en velours ciselé. On affecte, dans tous ces objets, une magnificence capable d'inspirer une haute idée de l'opulence et de la puissance de la Compagnie des Indes.

Nos Japonois alloient à pied ou à cheval; chacun d'eux avoit un chapeau de forme conique, attaché avec un cordon sous le menton, un éventail, un parasol et quelquefois un vaste manteau de papier huilé, aussi léger qu'une plume. Ceux qui alloient continuellement à pied, comme les cochers et les domestiques du dernier étage, avoient pour chaussure des brodequins très-minces, et s'étoient pourvus de plusieurs paires de souliers de paille. Ils avoient soin de retrousser leur robe pour être plus agiles.

Cette nombreuse karavane, composée d'une multitude d'individus de tout rang, les uns à pied, les autres à cheval ou en litières, offroit un spectacle très-gai et sur-tout très-curieux pour des étrangers. Partout nous recevions les mêmes honneurs que les seigneurs du pays. On nous gardoit si soigneusement, qu'il ne pouvoit nous arriver aucun accident; nous étions servis avec une exactitude et même une recherche qui ne nous laissoit rien à desirer: on alloit au-devant de tous nos besoins, de manière que nous n'avions d'autre occupation que de boire, de manger, de lire, d'écrire pour notre amusement, de dormir, et de nous placer dans nos litières.

La

La première journée, nous passâmes auprès de Fimi, à deux milles de Nagasaki, à une lieue, ou plutôt, un mille. Plus loin nous trouvâmes Jagami, et nous allâmes coucher à Isafaja, qui est à quatre milles de Jagami.

Nous dînâmes à Jagami, et nous y fûmes même traités avec une affabilité dont je n'avois pas encore trouvé d'exemple dans le cours de mes voyages. Suivant la coutume générale du pays, l'hôte vint au-devant de nous sur la route, et nous pria avec toutes les démonstrations imaginables de respect, de descendre chez lui, en nous protestant que nous serions les bien-venus. Après que nous eûmes accepté son offre, il s'empressa de nous devancer; et quand nous arrivâmes, il nous présenta une bagatelle sur une petite table; bientôt on servit le thé et tout ce qui étoit nécessaire pour fumer : nous ne touchâmes à rien : on nous conduisit ensuite dans les chambres qui nous étoient destinées, et où nous trouvâmes la table mise. Après avoir pris un verre de liqueur pour nous ouvrir l'appétit, nous dînâmes, prîmes notre café, et songeâmes à continuer notre route, dès que nos fumeurs eurent chargé et allumé leurs pipes.

Nous reçûmes ici cinquante thaëls japonois, ou à-peu-près autant de rixdalles de Hollande. C'est la Compagnie qui accorde cette petite gratification pour subvenir aux faux-frais de la route. Tout est si bien calculé, qu'il ne vous reste rien de cette somme; c'étoit la première monnoie japonoise que j'eusse vue. Nous avions déjà fait des dépenses sur cette gratification; les étrennes que j'avois données pour la nouvelle année à mes domestiques de Desima et à mes porteurs de norimon, se montoient à plus de dix rixdalles.

Le lendemain 5 mars nous continuâmes notre marche : nous fîmes trois milles pour aller dîner à Omoura, et nous allâmes coucher à Sinongui, à cinq milles plus loin. Dans son premier voyage à la cour de l'empereur en 1691, Kœmpfer se rendit à

Sinongui par une autre route (1), et traversa la baie d'Omoura. Mais pour l'éviter, nous fîmes un plus long détour en prenant par Isafaja, sans passer cependant par la grande baie de Simabara, comme fit Kœmpfer l'année suivante, à son second voyage à la cour (2).

Le 6 nous fîmes trois lieues dans la matinée pour nous rendre à Orissino, où nous visitâmes les bains sulfureux : nous fîmes encore trois milles et demi avant de dîner, à Takkivo. L'après-midi à Oda en passant auprès de Svota, trois milles et demi; de-là à Otsinsou où nous couchâmes, deux milles et demi.

Les bains chauds, ou plutôt bouillans, sont enfermés dans une enceinte, avec une belle maison qui en dépend pour la commodité des malades. Ils sont assis dans des baignoires où viennent aboutir des tuyaux, qui, en tournant des robinets, leur procurent autant d'eau froide et d'eau chaude qu'ils en veulent. Le même local renferme des chambres très-commodes pour se reposer et dormir après le bain, et des promenades charmantes. On trouve un grand nombre de ces établissemens au Japon, parce que les naturels prennent les bains dans beaucoup de maladies, telles que la vérole, la paralysie, la gale, les rhumatismes, &c.

Svota est connu pour ses cruches d'une terre brune et bien cuite. Ce sont les plus grandes que l'on connoisse; car elles contiennent plusieurs tonnes. Les Hollandois en achètent une grande quantité qu'ils transportent à Batavia ou dans d'autres comptoirs de l'Inde, où ils les vendent très-avantageusement; elles servent à contenir l'eau dont on fait sa boisson journalière. Elle s'y conserve très-fraîche, très-pure et très-saine, car elle y dépose tout son sédiment.

Nous n'avions eu, depuis notre départ de Desima, que des

---

(1) *Histoire du Japon*, tome II, p. 382.

(2) *Id.* tome III, p. 158.

chemins montagneux et pénibles ; mais une fois entrés dans la province de Fisen, nous trouvâmes une contrée plus fertile, des villages plus voisins les uns des autres et plus considérables ; car certains ont un demi-mille de long, et ne sont quelquefois séparés du suivant que par un ruisseau, un pont, &c.

Toute la contrée est soigneusement cultivée : on y voit des champs de riz, &c.

La province de Fisen est aussi connue par ses belles porcelaines. J'en avois déjà vu beaucoup à la foire de la factorerie ; mais dans mon voyage je n'oubliai pas de recueillir tous les renseignemens possibles sur les lieux. On pétrit cette porcelaine avec une terre très-blanche et très-fine, qui ne se travaille qu'avec beaucoup de peine ; mais on est bien récompensé de ses peines, par l'extrême blancheur et le diaphane de la porcelaine (1).

Le 7 nous traversâmes la grande rivière de Kassagava : à un mille au-delà est située la ville de Sanga, longue d'un mille et demi ; et trois milles plus loin une autre ville moins considérable, nommée Kansaki. Nous dînâmes à moitié chemin à Fiosabara ; nous passâmes ensuite par Nakabara, à deux milles de Kansaki, par Todoriki, à un peu plus d'un mille, et nous couchâmes à Taysero, qui est à un mille de Todoriki.

(1) L'ancienne porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine. Celle d'aujourd'hui a un peu dégénéré ; on croit même que le secret de préparer la matière est en partie perdu. On n'en fabrique que dans la province de Figen, et l'on tire l'argille du voisinage d'Arésima et de Sourata. Il est probable que les Japonois ont reçu ce secret, ainsi que beaucoup d'autres procédés relatifs aux arts, des Chinois, qui fabriquoient déjà de la porcelaine sous la dynastie des Hans, c'est-à-dire, cinq cents ans avant l'ère vulgaire ; tandis que les Japonois, qui apportèrent leur premier tribut à la Chine en 57 de notre ère, étoient encore à demi-sauvages, et n'avoient ni sciences, ni arts. Voyez *Histoire du Japon*, par Charlevoix, t. I, p. 56 ; *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, &c. des Chinois*, t. II, p. 464 et 465. *Note du rédacteur.*

Sanga, capitale de la province, a une forteresse environnée de fossés et de remparts, où demeure le prince du pays. On monte la garde à la porte de la ville. Elle est bâtie avec la même régularité que les autres villes du Japon, ses rues sont larges et bien alignées. Plusieurs canaux la traversent en différens sens, et font ainsi circuler l'eau dans les rues.

Quoique les villages du Japon soient presque aussi longs que les villes, on les distingue aisément. Ils n'ont qu'une seule rue, les villes en ont plusieurs; elles sont environnées de fossés, de murailles, et la plupart munies de citadelles.

Les habitans de cette province sont d'une taille bien inférieure à ceux de Desima. La différence est encore plus sensible dans les personnes du sexe. Quoiqu'assez bien faites et d'une figure même agréable, elles ont le talent de s'enlaidir au point de se rendre difformes en s'arrachant les sourcils : cet épilement, comme la noirceur des dents à Nagasaki, annonce que la personne est en puissance de mari.

Nous couchâmes à Taysero, quoique Kœmpfer prétende que, de son temps, il étoit défendu de s'y arrêter comme dans un endroit de mauvais augure. Un événement tragique arrivé pendant un voyage semblable à celui que je faisois, avoit donné lieu à ce préjugé superstitieux. Le banjos et le premier interprète ayant eu querelle, le banjos tua celui-ci et se poignarda ensuite lui-même.

Le 8 mars nous fîmes environ dix milles pour nous rendre à Iska. Nous trouvâmes sur notre route de très-hautes montagnes, et des villages de différentes grandeurs. D'abord Farda, à deux milles; ensuite Djamayo, à un mille : nous y dînâmes. Une haute montagne longue d'un mille et demi sépare cet endroit de Fiamito, très-bel endroit où nous nous reposâmes pour nous régaler de sakki, ainsi que nos officiers. Nous donnâmes, selon l'usage du pays, un foible présent à notre hôtesse, environ sept mas et cinq konderyns. Un mille et

demi plus loin, à Oulsini, nos porteurs se reposèrent un moment.

En traversant la province de Tsikoudsen, nous étions toujours escortés par un officier que le prince du pays avoit envoyé au-devant de nous, pour nous complimenter et nous accompagner sur tout son territoire. Malgré l'état d'abjection où l'on tient les Européens dans leur factorerie, et le mépris des Japonois pour les étrangers, il n'en est pas moins vrai que, dans le cours de notre voyage, tant en allant qu'en revenant, non-seulement nous fûmes reçus par-tout avec le plus grand empressement, mais on nous témoigna même beaucoup de respect, et l'on nous rendit les mêmes honneurs qu'aux Princes du pays, quand ils vont avec tout leur cortège à la cour de l'Empereur. A notre arrivée sur les frontières des différentes provinces, nous étions sûrs de trouver un officier chargé par son maître de nous offrir tous les secours nécessaires en hommes, en chevaux, en vaisseaux, et qui nous accompagnoit jusqu'à l'autre frontière, où il étoit remplacé par un officier de la province voisine. Le peuple nous saluoit aussi profondément, et nous témoignoit autant de respect qu'à ses Princes, en s'inclinant et posant le front contre la terre (1), quelquefois aussi en nous tournant le dos. C'est une manière assez bizarre d'exprimer qu'ils se croient indignes de fixer une personne de votre rang.

Les chemins, dans toute l'étendue du royaume, sont bien entretenus, larges et garnis de fossés pour l'écoulement des eaux. Comme les seigneurs du pays, ainsi que les Hollandois, sont obligés de faire tous les ans un voyage à la cour de l'Empereur, on sable la route, on la balaye, et l'on enlève toutes les ordures et les crottes des chevaux avant qu'ils ne passent. On a soin d'arroser dans les chaleurs pour abattre la poussière.

(1) Cette manière de saluer, que l'on nomme *battre la tête*, est commune aux Japonois et aux Chinois. *Rédacteur.*

Enfin, pour entretenir le bon ordre et éviter toute rixe entre les voyageurs, on a poussé la précaution au point d'établir un réglement qui oblige tous ceux qui vont du côté de la capitale de prendre la droite du chemin, et ceux qui en reviennent la gauche. Je puis assurer que l'on ne voyage pas avec autant d'agrément et de facilité dans beaucoup d'Etats de l'Europe qu'au Japon. Au reste, l'entretien des chemins est d'autant plus facile, que l'on n'y connoît pas nos voitures à roues qui crèvent tous les nôtres. Ils sont ordinairement bordés de haies vives, parmi lesquelles j'ai souvent reconnu des arbustes à thé.

Les milles sont inscrits sur des poteaux qui indiquent aussi le chemin dans les carrefours, pour empêcher les voyageurs de s'égarer.

Tant d'attention et de prévoyance étonnera la plupart de mes lecteurs, qui regardent sans doute les Japonois comme une nation à peine sortie de la barbarie, et bien éloignée de ce haut degré de civilisation dont nous nous vantons. Il n'en est pas moins vrai que l'entretien de nos routes est très-négligé, tandis que celles du Japon offrent tous les agrémens imaginables. A la vérité, les noms des administrateurs à qui l'on doit de sages établissemens, ne sont pas fastueusement inscrits sur un marbre, parce qu'ils croient tous ne faire que leur devoir.

Les milles sur toutes les routes sont mesurés du pont de Niponbas, situé dans la ville d'Iédo.

J'ai déjà remarqué que les voitures à roues étoient absolument inconnues dans toute l'étendue du royaume. Les voyageurs aisés vont à cheval ou se font porter dans des cangos ou dans des norimons. Les pauvres vont à pied et ont des souliers de paille, ou plutôt des semelles sans empeignes, qui sont attachées avec des cordons de paille. Ils ont aussi des brodequins ou demi bottes qui sont fixés derrière le gras de la jambe avec des boutons, ou liés par le haut avec des cordons; et au lieu de leur longue robe, ils mettent souvent des pantalons de toile, qui

leur tombent sur le mollet. Les soldats les serrent vers la moitié de la cuisse. Leurs cavaliers ont une plaisante figure. Ils sont souvent plusieurs juchés sur un cheval, quelquefois même toute une famille. Le père est au milieu de la selle, les jambes alongées sur le col de la monture. La femme sur le côté dans un panier, les enfans dans un autre. Un homme à pied conduit le cheval par la bride.

Les riches se font porter dans des cangos ou chaises plus ou moins grandes et magnifiques, selon leur fortune et leurs dignités. On est assez mal à l'aise dans les plus petites, car il faut s'y tenir assis sur ses talons. En outre, elles sont ouvertes de tous les côtés, et n'ont qu'une petite impériale. Il n'y a que deux porteurs.

Les cangos proprement dits, plus grands et plus commodes que les chaises dont nous venons de parler, sont fermés sur les côtés, mais peu brillans. Ils ont une forme à-peu-près quarrée.

Mais la plus belle et la plus commode est le norimon dont j'ai donné la description (1). Comme il exige un certain nombre de porteurs, il n'y a guère que les personnes en place qui s'en servent. On trouve, dans toutes les auberges, des porteurs qui vous offrent leur service. Ils supportent une très-longue marche avec des fardeaux très-pesans; car outre la voiture et le voyageur, ils ont souvent sur les épaules des paquets accrochés à une perche ou bien à un bambou. Ils font communément un mille japonois à l'heure, et dix à douze milles par jour.

Le 9, nous continuâmes notre marche : à trois milles et demi de notre couchée, nous trouvâmes la rivière de *Rogata*, qu'il nous fallut traverser. Un mille et demi plus loin, Koyanosa, où nous dînâmes; trois milles au-delà, Korosoki, et à la même distance, Kokoura.

Cette dernière ville, l'une des plus grandes et des plus com-

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 39.

merçantes de tout le Japon, a un mille japonois de long. Une rivière la traverse et va se jetter dans la mer. Malheureusement on a laissé le port se combler, au point qu'il n'y a plus que les barques et les petits bâtimens qui puissent y entrer. Elle forme un quarré oblong. On a établi des corps-de-garde à toutes les portes. A l'une des extrémités de la ville et près de la rivière, est une belle citadelle bien fortifiée à la manière du pays, environnée de murailles et de fossés, et flanquée de hautes tours. Le prince de la province de Kokoura y réside avec sa cour.

A quelque distance de cette ville, deux jeunes gentilshommes vinrent à notre rencontre de la part de ce prince; ils nous firent traverser la ville pour nous conduire à notre auberge. Nous y fûmes bien logés et traités. Nous ne partîmes que le lendemain après-midi.

Selon un usage établi depuis long-tems, nous distribuâmes ici une petite gratification d'un thaël et cinq mas, environ une rixdalle et demie (1), aux valets que le gouverneur de Nagasaki nous avoit donnés pour nous servir pendant tout le voyage.

Nous occupions, dans toutes les auberges, le corps-de-logis de derrière, qui est le plus commode de la maison. Il donne toujours sur un parterre orné de différens arbustes, de buissons, de plantes et de pots de fleurs, où l'on peut se promener. Il y a tout auprès une salle de bains pour l'usage des étrangers.

Les plantes qui ornent le plus communément ces parterres, sont le pin sauvage (2), l'azalée des Indes (3), la chrysanthème des Indes (4), &c. Je remarquai aussi deux arbres nommés, l'un,

---

(1) Six livres de notre monnoie. *Rédacteur.*

(2) *Pinus silvestris.*

(3) *Azalea Indica. Tsutsusi.* Kœmpf. *Amœn*, t. 846.

(4) *Chrysanthemum Indicum.* Cet arbuste intéressant pour la beauté de ses fleurs, et qui sert, en effet, dans les Indes et à la Chine, à l'ornement des parterres, est cultivé à Paris depuis quelques années. Il y fleurit très-tard, c'est-à-dire, vers la fin de

aukuba,

aukuba, et l'autre *nandina*, qui, selon un préjugé du pays, portent bonheur à la maison dont ils dépendent. Le corps de bâtiment qui donne sur la rue forme un attelier ou une boutique. La cuisine et les appartemens des gens de la maison sont dans l'intérieur. Les étrangers occupent la partie la plus reculée et la plus tranquille, où ils ne peuvent être incommodés par le bruit de la rue.

Les maisons, en général, sont spacieuses, mais elles n'ont jamais plus de deux étages. Le bas seul est habité. Le reste sert de grenier. Elles ont un extérieur très-singulier, mais très-propre. On les croiroit d'abord construites en pierres, par l'industrieuse disposition des morceaux de bambou entremêlés de mortier, qui forment la cage. L'intérieur se distribue en plusieurs chambres, selon le goût du propriétaire. Les cloisons qui forment ces distributions intérieures, sont simplement des chassis sur lesquels on colle du papier fort et transparent. Ces chassis s'ajustent avec autant de célérité que de justesse dans deux coulisses pratiquées aux planchers supérieur et inférieur. C'est ainsi que dans notre voyage on formoit aussi-tôt des chambres pour nous et pour les gens de notre suite. On n'oublioit pas non plus la salle à manger, qui étoit plus grande que les autres chambres. Ces cloisons se placent et se déplacent en un moment. Les voisins ne voient pas bien ce qui se passe les uns chez les autres, mais ils s'entendent très-distinctement. Les Japonois n'ont aucun meuble, pas même de bon lit. Il nous falloit donc étendre tout simplement sur des nattes nos matelas et nos couvertures. Les naturels qui nous accompagnoient en faisoient de même; leur lit étoit encore plutôt prêt et plutôt enlevé que le nôtre. Au

---

l'automne. Ses fleurs, dans notre climat, ont leur réceptacle chargé de petites paillettes sétacées, ce qui leur donne le caractère véritable des *anthemis*. D'après cette observation, il sera nécessaire de ne plus les ranger parmi les chrysanthèmes. *Lam.*

lieu de nos traversins doux et moëlleux, ils posent leur tête sur un morceau de bois cylindrique et vernis, de manière que leur coëffure n'est nullement dérangée. Leur robe, qui leur sert de couverture, est bientôt passée et attachée. Ainsi on peut deviner que leur toilette du matin ne les occupe pas long-tems. Ils ne connoissent pas plus que les autres nations asiatiques, l'usage des tables et des chaises. Ils s'asseyent les jambes croisées sur le tapis de paille qui couvre le plancher de l'appartement. Chaque convive a devant soi un plat, sa tasse de bois vernis et son couvert placés sur une petite table basse et quarrée.

Mais il est tems, je crois, de ramener le lecteur dans notre hôtellerie, où l'on nous tint dans une magnifique captivité; car il ne nous fut point permis de parcourir la ville. Nous en partîmes donc le 11 mars au soir, sans avoir pu satisfaire notre curiosité. Nous traversâmes dans un yacht la baie de Simonoseki, laquelle a, dit-on, trois milles de large. Nous passâmes la nuit dans une auberge.

Entre Kakoura et Simonoseki on voit un rocher très-haut dans la basse marée, mais qui est presque à fleur d'eau pendant le reflux. On me raconta qu'un vaisseau monté par l'empereur Taïko, heurta contre ce rocher, et y fit naufrage. L'empereur fut assez heureux pour se sauver; néanmoins le capitaine désespéré de sa mal-adresse, s'ouvrit lui-même le ventre, selon l'atroce coutume des Japonois. Une pierre de taille d'une aune en quarré a été placée sur le rocher, pour conserver le souvenir de ce tragique événement.

Quoique Simonoseki ne soit pas la résidence d'un prince du pays, ni même d'un des Grands de l'empire, sa situation en fait une place importante. Son port est assez connu et même très-fréquenté. On y voit jusqu'à trois cents vaisseaux de différentes grandeurs. Tous les navigateurs commerçans qui font le cabotage entre les côtes orientales et les côtes occidentales, soit

en allant, soit en venant, laissent ici quelques articles, et sont sûrs d'y trouver un asyle dans une tempête, ou s'ils sont accueillis par des vents contraires.

Le commerce par terre n'est pas moins avantageux pour cette ville que celui par mer. Il s'y rend une foule de négocians de tous les points de l'empire. On trouve même ici un grand nombre d'articles qu'il seroit difficile de se procurer, et surtout de voir réunis ailleurs, parce que le commerce des autres villes et ports consiste principalement dans les marchandises ou dans les productions de la province même où ils sont situés.

L'officieuse et prévoyante hospitalité des Japonois ne pouvoit laisser manquer un endroit aussi fréquenté que celui-ci de l'établissement qui leur paroît indispensable, et auquel ils n'attachent aucune immoralité. Les voyageurs trouvent à Simonoseki des maisons consacrées à la volupté, dont l'accès fut défendu aux Hollandois : nous n'eûmes que la permission de nous promener dans les rues de la ville, les portes étant bien soigneusement fermées.

Simonoseki est située à une extrémité la plus grande des îles qui composent le royaume du Japon, nommée Nipon ; cette île contient les deux capitales des deux souverains. Un grand chemin conduit de cette ville à Iédo; mais il est si escarpé et si montagneux, que nous ne le suivîmes pas.

On ramasse ici, sur les côtes, une plante marine (1) nommée *ava-nori* en japonois. Lorsqu'elle est sèche, on la fait griller et on la rape. La poudre fine qu'elle rend se mange avec du riz cuit, ou bien on la mêle avec de la soupe de *miso*.

Les Chinois apportent ici, dans de petites bouteilles de verre vert et bien transparent, du tabac aussi fin que celui d'Espagne, que l'on prend pour les catharres (2). L'alternative du froid et

(1) *Ulva*.

(2) Le tabac que les Chinois portent au Japon leur vient d'Europe, particulièrement de Portugal. Les bou-

du chaud rend ces espèces d'incommodités très-communes.

Nous arrêtâmes, pour les prendre à notre retour, deux articles essentiels, d'un débit avantageux, du riz, qui est ici excellent, et du charbon pour la cuisine et le chauffage des appartemens.

Le 12 mars, nous nous embarquâmes sur un grand vaisseau japonois, long de quatre-vingt-dix pieds, que la Compagnie hollandoise loue chaque année à Fiogo. Elle paie quatre cent quatre-vingts rixdalles pour un voyage de cent trente petits milles, qui ne dure pas plus de huit jours quand le vent est bon. Un autre bâtiment monté par les gens de notre suite et chargé de nos bagages, marchoit de conserve avec nous.

Nous occupâmes la cabine, nos banjos eurent une chambre particulière d'un côté, et les Hollandois la plus grande partie de l'autre; car cette portion du bâtiment étoit divisée en deux parties; l'une formoit une très-petite chambre pour l'ambassadeur tout seul, le secrétaire et moi couchions dans l'autre, qui étoit un peu plus grande, et qui servoit aussi de salle à manger. Les interprètes et les employés occupoient le reste du bâtiment. C'étoit un des plus grands que l'on construise dans les chantiers du Japon. Il avoit environ vingt-cinq pieds de large sur l'arrière, et étoit extrêmement évasé au milieu, à cause de l'immense grandeur de son gouvernail, que l'on pouvoit lever à volonté. Cette étrange forme est prescrite par le Gouvernement, et il est expressément défendu aux constructeurs de s'en écarter, afin d'empêcher les navigateurs japonois de perdre les côtes de vue et d'aller en pleine mer. La quille est très-élevée tant à l'avant qu'à l'arrière. Ces vaisseaux sont en sapin ou en cèdre, mais bien moins forts que ceux des Euro-

---

teilles de verre dans lesquelles ils l'enferment pourroient aussi former pour nous un article de commerce. *Voyez* dans les *Mémoires concernant l'Histoire, les Arts et les Sciences des Chinois*, t. VIII, p. 267, une *Notice* intéressante *sur les objets de commerce à importer à la Chine*. Note du Rédact.

péens. Ils ne portent qu'un mât dans les tems calmes, et vont assez rapidement à la rame. Quand ils mouillent dans un port, ils s'appuient sur deux poteaux plantés exprès pour leur servir d'affourche, et l'on couche le mât sur le pont; et pour peu qu'il fasse froid ou qu'il pleuve, on étend la voile sur tout le bâtiment, ce qui fait un excellent abri pour les gens de l'équipage. Il y a bien un pont, mais la cabine en occupe la plus grande partie, et son toît forme un autre pont sur lequel on peut marcher, et l'on couche le mât. Dans les grands bâtimens et dans les yachts, cette cabine est capable de contenir un grand nombre de personnes. On peut aussi la distribuer comme l'intérieur des maisons, en différentes chambres, toutes fort bien tapissées, avec des nattes de paille de riz sur le plancher. Cette cabine est plus large que le vaisseau, et excède d'une bonne aune de chaque côté, ce qui ne produit pas un très-bel effet. L'intérieur est éclairé par des fenêtres percées sur les côtés.

Enfin, nous mîmes à la voile pour Kamiro, ville située à trente-six milles de Simonoseki. A peine avions-nous fait sept milles, qu'un vent contraire s'élevant nous força de mouiller à Nakassima. Comme loin de baisser il sembloit nous menacer d'une tempête, il fallut lever l'ancre et rétrograder de quatorze milles pour nous refugier dans un port plus sûr et plus commode que celui où nous voulions d'abord relâcher. Nous attendîmes trois semaines à Kaminoseki, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le vent eût fait place à un autre plus favorable et moins violent. Le tems étoit tellement rafraîchi, qu'il nous fallut faire du feu dans nos chambres, et, malgré cette précaution, nous gagnâmes encore des rhumes.

Après avoir attendu long-tems, nous vîmes enfin s'élever un vent favorable. Nous levâmes l'ancre et tirâmes droit vers Djino-Kamorou, où nous surgîmes. Pendant cette courte traversée, nous voguâmes toujours entre des îles de toutes grandeurs : ces parages en sont remplis.

Par-tout où nous mouillions, les Japonois se hâtoient d'aller à terre pour se baigner. En voyage ou chez eux, ils ne manquent pas un jour de se laver. On trouve, non-seulement dans les villes, mais encore dans les villages, des bains publics, où les pauvres même sont admis moyennant quelques liards. Mais par une coupable économie de la part des baigneurs, et par une insouciance étonnante des particuliers, ce qui entretient la propreté chez les autres peuples devient ici une source intarissable de maladies contagieuses, telles que la galle, &c. La même eau servant souvent à plusieurs personnes, on devine aisément les inconvéniens qui doivent en résulter.

Nous continuâmes notre navigation jusqu'à Miteraï, à travers une quantité innombrable d'îles et par un canal étroit qui sépare deux provinces.

Le port de Miteraï est vaste et sûr; c'est pourquoi on y voit quelquefois un grand nombre de vaisseaux qui viennent s'y refugier dans les tems orageux.

Enfin, nous profitâmes du vent qui venoit de s'élever pour continuer notre pénible et dangereuse navigation, et nous mîmes vingt-six jours pour nous rendre à Fiogo.

Je vis, dans les intervalles de beau tems, des troupes innombrables de canards, particulièrement de l'espèce nommée sarcelle de la Chine (1), qui n'étoient pas même épouvantés des coups de fusil. Ils ressembloient de loin à de petites îles. Loin de fuir à notre approche, ils ne paroissoient pas s'appercevoir qu'il y eût parmi nous un de leurs plus implacables ennemis. J'en faisois en effet un assez grand carnage, autant par friandise que par amusement.

Fiogo est situé dans la baie et en face même d'Osakka, à dix ou treize milles de mer. Cette ville a un port très-vaste et ouvert du côté du midi. Cette exposition le rendoit très-dange-

---

(1) *Anas galericulata*. Sarcelle de la Chine. *Buff.*

reux, et l'on ne venoit y mouiller qu'en tremblant, jusqu'à ce que l'empereur Féki eût fait construire une digue qui rompt la violence des vagues. Cette digue a coûté des sommes incalculables. Une foule d'ouvriers y ont perdu la vie. Elle s'élève très-peu au-dessus de la surface de la mer : je l'aurois prise volontiers pour un banc de sable lorsque nous la tournâmes pour entrer dans le port où nous trouvâmes plus de cent vaisseaux, qui, comme nous, venoient y surgir et déposer différens objets pour Osakka. Comme le bras de mer qu'il faut traverser pour se rendre à cette dernière ville est peu profond, et conséquemment impraticable pour les grands bâtimens, on sent toute l'importance du port de Fiogo. Cette ville s'étend, comme Nagasaki, le long du port, du rivage et sur les montagnes voisines. Elle est grande, belle, et sur-tout très-peuplée.

Kœmpfer raconte qu'il s'embarqua ici pour Osakka dans de petits bateaux (1). Pour nous, nous quittâmes notre grand vaisseau, et prîmes le chemin de Kansaki, où nous nous embarquâmes de nouveau pour Osakka, qui n'en est qu'à trois milles.

Le 8 avril au matin, nous dînâmes à Isinomia. Nous allâmes ensuite à Amagasaki, grande ville bien fortifiée, située sur le bord de la mer : deux milles plus loin nous nous reposâmes et nous fîmes encore un mille pour arriver à Kansaki, village bâti auprès d'une grande rivière. Des bateaux nous transportèrent de-là jusqu'à l'embouchure de la grande rivière, qui vient se décharger dans la baie d'Osakka, après avoir traversé la ville.

Le maître de la maison où nous devions loger, vint au-devant de nous en bateau, et nous remontâmes avec lui la rivière à travers les faubourgs qui la bordent des deux côtés. De nombreux

(1) *Histoire du Japon*, t. II, p. 404. *Rédacteur.*

bâtimens amarés sur le rivage, annoncent assez combien cette ville est commerçante. Après avoir passé plusieurs ponts, les portes et des corps-de-garde postés sur les deux rives, nous nous trouvâmes dans l'enceinte même de la ville.

Nous y fûmes très-agréablement logés et parfaitement bien traités. Notre hôte revêtu de son plus bel habit, avec un air prévenant et du ton le plus affable et le plus respectueux, vint nous souhaiter, par le moyen de notre interprète, la prompte et heureuse fin de notre pénible voyage. Un de ses domestiques nous apporta son présent sur une de ces petites tables quarrées, dont j'ai eu déjà occasion de parler. Ce présent consistoit en quelques belles oranges, à l'écorce épaisse; d'autres plus petites nommées *mécans*, dont l'écorce est mince, et quelques figues (1). Ce présent étoit recouvert d'un morceau de papier soigneusement plié et attaché avec des cordons de papier doré, à l'extrémité desquels pendoit un morceau de varec qu'on y avoit collé; des morceaux de la même plante étoient dispersés à l'entour. Tout cela fait partie du cérémonial, et prouve leur estime pour leurs hôtes.

On nous servit à notre soupé un gros poisson nommé *abrame*, qui me parut excellent.

Arrivés à Osakka nous payâmes notre passage au capitaine qui nous avoit conduits avec assez de prudence jusqu'à Fiogo dans son navire, et qui s'étoit chargé de faire transporter nos effets jusqu'ici. Je lui donnai pour ma part six thaëls, sept mas et cinq konderyns aux matelots. Il fallut en outre que chacun de nous comptât trois thaëls à ceux qui avoient eu soin de nos norimons, six thaëls aux domestiques qui nous avoient été envoyés par le gouverneur. Le total formoit environ seize rixdalles.

Nous ne séjournâmes à Osakka que vingt-quatre heures. Nous

(1) Fruit du *diospyros kaki*, espèce du plaqueminier.

allâmes



allâmes chez plusieurs marchands à qui nous fîmes des commandes pour notre retour, en leur laissant les modèles auxquels il falloit qu'ils se conformassent. Les principaux articles étoient des insectes de cuivre fondu ou de bois vernissé, des éventails de différentes grandeurs, du papier à écrire et à tapisser, et plusieurs autres curiosités du pays.

Osakka est une des cinq villes impériales du Japon (1), dépendantes directement de l'empereur civil. Elle est soumise à la même administration que Nagasaki; elle a deux gouverneurs qui se relèvent et résident alternativement à la ville et à la cour: sa situation avantageuse sur le bord de la mer, et en même tems au centre du royaume, en a fait une des places les plus commerçantes du Japon. Les denrées y abondent de toutes parts, et y sont à très-bon compte. Des fabricans et des négocians très-riches, trouvent ici tous les moyens d'exercer leurs spéculations. Le rez-de-chaussée de la plupart des maisons qui donnent sur la rue est occupé par un attelier ou une boutique, dont l'étalage artistement disposé attire les chalands. La rivière d'Iedogava que nous remontâmes à la voile pour arriver dans cette ville, la traverse en longueur, et y circule par le moyen de différens canaux creusés pour favoriser le commerce. On passe ces canaux et la rivière même sur les ponts de cèdre du Japon, dont quelques-uns ont cinquante à soixante brasses de long.

Les agrémens de toute espèce que l'on trouve ici, ont déterminé une foule de riches particuliers à s'y établir. La dépense de ceux-ci, l'industrie des artistes, et l'activité des négocians, ont fait d'Osakka le Paris du Japon.

La citadelle construite à l'une des extrémités de la ville, avec de bonnes fortifications à la manière du pays, peut avoir un mille en quarré. Deux gouverneurs absolument indépendans

(1) Voyez ci-dessus, l'énumération de ces villes, dans ma note de la p. 20. *Rédacteur.*

de ceux de la ville y commandent alternativement chacun pendant trois années: celui qui n'est pas en fonction reste à la cour. Et dès qu'il arrive à Osakka, son prédécesseur est obligé de partir pour rendre compte de sa gestion à l'empereur. — Mais il est tems de reprendre notre route.

Comme il nous restoit encore treize milles pour nous rendre à Miaco, nous partîmes le 9 de très-grand matin.

Il ne faisoit pas encore jour quand on vint nous réveiller : on nous laissa à peine le tems de prendre une tasse de café et de préparer nos tartines de beurre pour déjeûner : il fallut nous placer dans nos voitures. Des hommes avec des flambeaux marchoient devant nous en chantant, car il faisoit encore très-obscur. Arrivés à un grand village nommé Morikuts, à deux milles d'Osakka, nos porteurs se reposèrent un moment et allèrent ensuite tout d'une traite à Firakata, autre village encore plus grand que le précédent, et qui en est à trois milles. Nous prîmes ici quelques rafraîchissemens. Nous nous reposâmes ensuite à Iodo, qui est à un mille au-delà, et nous ne dînâmes que fort tard à Fusimi, à un peu plus d'un mille d'Iodo, petite ville riche et belle. Son pont nommé Iodobas, l'un des plus grands du royaume, a quatre cents pas de long. La citadelle qui la protège, est bien bâtie à l'extrémité de la ville : un prince souverain y fait sa résidence.

Fusimi, qui n'est qu'un simple village, a cependant trois milles de long, et s'étend jusqu'à Miaco, dont il est proprement un faubourg.

Je ne crois pas avoir jamais fait de voyage plus agréable que celui-ci, excepté dans la Hollande, où le paysage ne le cède en rien à celui que j'avois alors le bonheur de contempler et de parcourir. Que ne puis-je offrir une légère esquisse de ce ravissant tableau ! Mais comment une plume aussi peu exercée que la mienne se hasarderoit-elle à décrire des sites pittoresques ornés de champs soigneusement cultivés, et de nombreux

villages qui semblent se toucher, et dont le voyageur ne peut pas souvent discerner les limites? Pendant toute cette journée nous crûmes voyager plutôt dans une rue que sur un chemin.

J'apperçus pour la première fois quelques charrettes. Ces voitures à roues, les seules que l'on connoisse au Japon, ne sont en usage que dans les environs de Miaco. Elles sont petites, et n'ont que trois roues d'un seul morceau de bois scié, deux par derrière et une en devant, avec des bandages de cordes pour les empêcher de s'user; quelques-unes de ces roues sont absolument faites à la manière européenne, avec des rais et des moyeux, mais non ferrées et très-fragiles. J'ai vu dans la ville des voitures qui n'avoient que deux roues et qu'un seul bœuf traînoit. Celles-ci étoient encore plus grossièrement construites que les autres. Il est expressément ordonné aux conducteurs de n'aller que sur les bas-côtés des routes. Et comme il y en a un très-grand nombre, il leur est également enjoint de ne partir de chez eux que le matin, et de n'y rentrer que dans l'après-midi, afin d'éviter les embarras.

On trouve dans toutes les auberges des moindres villages de petits gâteaux de farine de riz blancs ou verds; les voyageurs et nos porteurs en achetoient pour manger avec du thé, qu'on tient toujours prêt.

Nous occupâmes à Miaco le second étage d'une hôtellerie; nous n'étions pas ordinairement logés si haut. On nous donna la permission d'ouvrir nos grandes malles pour y prendre du linge blanc, des habits, et tout ce qui nous étoit nécessaire pour le reste du voyage jusqu'à Iédo.

Pendant les quatre jours que nous restâmes à Miaco, le grand juge et les deux gouverneurs de la ville nous donnèrent audience; ils nous régalèrent de thé verd, de tabac et de pâtisserie. On nous porta à ces audiences dans nos norimons, et nous leur offrîmes des présens au nom de la Compagnie hollandoise.

Miaco est la plus ancienne capitale du Japon, et en même tems la ville la plus commerçante et la plus grande de ce royaume. C'est, sans doute, sa situation qui lui a valu la majeure partie des avantages dont elle jouit. Elle se trouve en effet presqu'au milieu de la province, dans une plaine longue d'un mille d'Allemagne et large d'un demi-mille. Les négocians y ont attiré des ouvriers et des artistes très-habiles, et l'on s'y procure tous les objets imaginables de nécessité et de luxe, particulièrement des ouvrages vernissés, des velours, des étoffes en soie, or ou argent, du cuivre, des soyas, des draps et des armes excellentes.

C'est encore ici que l'on affine ce beau cuivre du Japon, après l'avoir fait fondre, et que l'on frappe toute la monnoie.

Les prêtres attachés à la cour du Daïri cultivent la littérature, et forment ici une espèce d'académie, et la plupart des ouvrages japonois sortent des presses de cette ville.

Nous reçûmes ici du premier interprète la valeur de trois cents rixdales (1) en kobangs nouvellement battus, pour acheter dans la route des marchandises ou des objets de curiosité. Le secrétaire de légation, ainsi que moi, fûmes obligés de rembourser cette somme en *kambangs* sur les capitaux que nous avions à Nagasaki.

Nous reçûmes la visite de plusieurs marchands à qui l'on permit de nous venir voir, et nous leur commandâmes des ouvrages de soya et de lack, des éventails et autres colifichets.

Le 14 avril nous partîmes de Miaco, et avant d'avoir fait un mille nous nous reposâmes à Keagui; un peu plus loin nous fîmes encore une pause à Iaco Tchaïa; nous passâmes à Fasiri, qui n'étoit guère à plus d'un mille de notre dernière station, et à une pareille distance d'Isaba, ou Oïts, où nous dînâmes. Oïts est situé auprès d'un lac du même nom, qui, quoique très-étroit,

(1) 1200 liv. argent de France. *Rédacteur.*

est d'une longueur extraordinaire, car il a au moins quarante milles japonois. Suivant les anciennes annales de ce royaume, ce lac se forma dans une seule nuit par un tremblement de terre; tout-à-coup le sol s'affaissa et fut inondé. Ce lac favorise infiniment le transport des marchandises, et établit une grande circulation entre tous les pays situés dans ses environs.

Comme il ne renferme que de l'eau douce, je fus surpris d'y trouver des saumons. Ce poisson est très-rare, pour ne pas dire introuvable, dans toutes les Indes orientales; le premier que je vis pouvoit peser environ dix livres. On nous en servit souvent pendant le reste de notre voyage; nous en fumâmes pour notre retour; mais ils ne me parurent pas aussi-bien préparés ni aussi gros que ceux d'Europe.

L'après-midi nous fîmes un mille pour arriver à Tsetta; à Sekinova un mille; et à Kousats, où nous couchâmes, un peu plus d'un mille : ce dernier village contient au moins cinq cents maisons ou ménages. Auprès de Tsetta nous passâmes une rivière sur un pont de trois cents cinquante pas de longueur, construit suivant les règles de l'architecture japonoise, avec beaucoup d'ornemens et des gardes-foux. Ce pont traversoit une petite île qui n'étoit séparée du village que par un bras de rivière très-étroit.

Le lendemain 15 avril, notre journée fut de plus de onze milles dans la riche et fertile province d'Omi, dont les villes et les villages sont si voisins, qu'ils semblent se tenir. Je me contenterai de citer les principaux endroits que nous traversâmes; savoir, Menoki, Issibe, Nasoumi, Isami, Minakouts, Ono, Matchou, Fitchoma, Inofara, Sava, et Sakanosta. Nous dînâmes à Minakouts, ville assez considérable; je vis sur ma route beaucoup de Japonois qui étoient venus pour consulter le médecin hollandois, et en recevoir des remèdes. La plupart avoient de grosses glandes dures, des chancres, ou la maladie vénérienne; presque tous les vérolés me parurent incurables, faute d'avoir été traités à tems.

Nous entrâmes le soir très-tard dans la province d'Isi, et nous couchâmes dans la ville de Seki.

Le 16, nous eûmes encore une route aussi variée, aussi pittoresque que les jours précédens; car la province d'Isi est très-peuplée, très-fertile et bien cultivée, et le chemin étoit presque par-tout bordé de maisons; les villages semblent aussi se toucher. Mais notre odorat payoit avec usure les jouissances que nos yeux nous procuroient, ou, pour mieux dire, la fétidité infecte de l'air nous rendoit insensibles aux charmes du paysage. Nous fûmes même contraints d'avoir les fenêtres de nos norimons presque toujours fermées, et en voici la cause. Les lieux d'aisance de chaque maison sont généralement ouverts du côté de la rue, de manière que les passans peuvent lâcher de l'eau dans une grande cruche enterrée à fleur du sol. Ces ordures, et d'autres immondices que l'on ramasse bien soigneusement pour l'engrais des terres, répandent une putridité horrible et insupportable dans les grandes chaleurs sur-tout; car il n'y a point de parfum ou d'anti-méphitique capables de la neutraliser. Ces réservoirs ont bien leur utilité pour l'agriculture, mais rien ne compense, selon moi, l'incommodité et même l'insalubrité des miasmes qui s'en exhalent. Ils attaquent sur-tout les yeux; beaucoup de jeunes gens et tous les vieillards ont les paupières ensanglantées et chargées de plaies et de pus.

Nous fîmes aujourd'hui dix milles japonois; nous dînâmes à Tchakousi, et couchâmes à Kvana, ville considérable, après avoir traversé Nosin, Kamirouïammi, Moirino da. S[illegible]no, Soutski, Oïvaki, Iokaïts, grande ville, Tomida et Mais[illegible].

Depuis Iokaïts jusqu'à Iédo nous côtoyâmes presque toujours le rivage de la mer, et nous passâmes à gué plusieurs rivières considérables sur lesquelles on ne peut construire de pont, à cause de leur débordement dans les grandes pluies.

Nous fûmes accueillis à Iokaïts par trois religieuses mendiantes: chacune d'elles s'étoit attachée à un de nos norimons,

dans l'espoir d'obtenir quelqu'aumône des Hollandois. Nous ne les fîmes point attendre pour leur donner une belle pièce d'argent. D'après cette première largesse elles s'obstinèrent à nous suivre l'espace de quelques lieues ; alors nous changeâmes une pièce d'or en petites monnoies de cuivre nommées *seni*, qui s'enfilent dans un cordon, et nous leur donnions quelques-unes de ces pièces de tems en tems.

Ces trois filles me parurent très-jeunes ; elles pouvoient avoir de seize à dix-huit ans ; leur tournure décente, et leur costume propre et honnête, contrastoient avec leur métier. Les interprètes nous dirent que c'étoient les filles des prêtres des montagnes, nommés *Iammabos;* ils m'assurèrent que ce contraste dont je me plaignois me paroîtroit encore plus choquant, si je connoissois leurs mœurs. Elles sont tolérées moyennant un tribut annuel qu'elles paient au temple d'Isi. Ces malheureuses sont connues dans le pays sous le nom de *komano bikouni.*

Nous couchâmes dans une belle et vaste hôtellerie de Kvano, ville grande, belle et bien fortifiée de l'Osvari, l'une des plus riches provinces appartenantes aux princes particuliers. Cette ville est environnée de fossés et de murs avec deux citadelles flanquées de hautes tours, qui produisent un très-bel effet. On a pratiqué dans les murailles de la ville des ouvertures oblongues par lesquelles les soldats de la garnison peuvent lancer leurs flèches sans être exposés à celles de l'ennemi.

Le 17 avril nous passâmes la baie de Mia, qui peut avoir sept milles de large. Cette traversée mérite d'être décrite.

Nous nous embarquâmes à Kvana, dans un grand bâtiment, avec notre suite et nos bagages ; mais arrivés à l'entrée du port de Mia, nous trouvâmes l'eau si basse, qu'il fallut entrer dans de petits bateaux, qui touchoient encore le fond. Deux hommes marchant dans la vase poussoient à bras chacune de ces barques, de manière que nous fîmes un assez long trajet autant par terre que par eau.

Quoique Mia soit bâtie sur le bord de la mer, on voit que les vaisseaux ne peuvent en approcher; ils s'arrêtent à une certaine distance, et nous en vîmes à l'ancre un assez bon nombre.

Cette ville n'a aucune fortification, mais elle n'en est pas moins commerçante et peuplée. La grande rue aboutit à un chemin qui longe la rivière, et conduit à Nogaia, capitale de la province d'Ovari, à deux milles de Mia.

Nous partîmes après le dîner pour aller coucher à Tchiriou; quatre milles plus loin. Nous passâmes par Kassadera, Maroumi, Singo et Imo-Kava.

Le 18 avril nous dînâmes à Okosaki, ville forte de la province de Mikava. Je remarquai sur la route Ousida, Osama et Iafagui. Après le dîner, nous allâmes voir le pont de bois de cette ville, qui passe pour être le plus long que l'on connoisse dans tout le Japon. Il a cent cinquante-huit brasses, et a coûté trente mille kobangs, environ trois cents mille rixdalles (1). Le prince particulier de la province réside dans la citadelle, qui est bien fortifiée, avec de hautes tours et de bonnes murailles.

L'après-midi nous fîmes plus de sept milles pour nous rendre à Iots-sida ou Iosida, par Kaguinoico, Fousikava, Motosikou, Akasaki, Goiou, Diakasen et Iootsia. La contrée me parut plus montagneuse que toutes celles que nous avions parcourues. Nous avions, jusqu'à présent, voyagé dans des plaines et des vallées aussi fertiles que bien cultivées.

Le 19 à midi, nous arrivâmes à Array, petite ville sans murailles, située sur le bord d'une grande baie. En supposant que le fond réponde à la situation et à l'apparence de ce port, il n'y en auroit pas de plus sûr au monde; on pourroit même le rendre inexpugnable en le fortifiant suivant les principes des Européens : d'Ietsida jusqu'ici on compte cinq milles.

(1) Un million deux cents mille liv. argent de France.

Nous

Nous passâmes par Imouri, Ftagava, Ietsouri-iamamoura, Siraska et Moto-Siraska.

Tous les voyageurs, et sur-tout les princes du pays qui vont à la cour, sont visités dans cette petite ville par des préposés de l'empereur. Parmi les articles dont ils doivent soigneusement empêcher l'introduction, comme capables d'exciter ou de favoriser les troubles dans le pays, on sera étonné de trouver les femmes accollées avec les armes.

Nous dînâmes très-bien; tout notre bagage fut soigneusement visité, mais avec beaucoup d'honnêteté. Nous rendîmes visite aux officiers de l'empereur, et nous nous embarquâmes ensuite sur des bateaux plats pour nous rendre de l'autre côté de la baie, dans une ville nommée Maïsakki. Nous en partîmes l'après-midi, et allâmes coucher sept milles plus loin, à Mitske, après avoir passé par Sinovara, Nimboutsdo, Tammamats, ville considérable, Tindjenmats, où nous prîmes un bateau pour traverser la rivière de Tindigava, et enfin, par Ikeda et Daïsoïn.

Le lendemain 20 avril, nous fîmes quatre milles avant midi, et nous dînâmes à Kakegava, ville importante et bien fortifiée. Nous vîmes sur la route, Mikano-Foukouroy, Nakouri et Firagava, et l'après-midi Iammafano, Nisaka, Kikougava, Kanaia et la rivière d'Oïngava, qui coule à quatre milles de Kakegava; cette rivière, ou plutôt ce torrent est un des plus dangereux de toute la contrée. Il grossit prodigieusement dans les grandes pluies; son cours est très-rapide, et il va directement se décharger dans la mer; des pierres que ses eaux détachent des rochers voisins remplissent son lit.

On ne sauroit trop louer les sages mesures du gouvernement japonois, pour faciliter aux voyageurs le passage des rivières ou des ruisseaux sur lesquels on ne peut construire de pont; l'on est sûr d'y trouver des bateaux ou des porteurs toujours tout prêts à vous conduire à l'autre bord. Ces

précautions redoublent encore dans les endroits où le courant ne permet pas l'usage des bateaux ; alors les porteurs sont en plus grand nombre : ces hommes, qui connoissent bien le fond, vous portent, et répondent de vous sur leur tête. Le prix du passage varie suivant la profondeur et la longueur du courant ; mais ils ne demandent jamais une somme exorbitante.

Les préparatifs de notre transport m'inspirèrent quelqu'effroi ; il étoit difficile de se voir tranquillement porté dans un norimon par des hommes qui avoient de l'eau jusqu'à la ceinture, et que d'autres soutenoient pour les empêcher d'être renversés par la force du courant, qui n'étoit pourtant pas extrêmement haut. On prit les mêmes précautions pour faire passer les chevaux et nos bagages ; plusieurs hommes conduisoient un seul cheval. Nous donnâmes à chacun des *passeurs* qui avoient porté notre norimon, deux chapelets de ces *seni* de cuivre enfilés. Après cette heureuse traversée, il ne nous restoit plus qu'un demi-mille pour nous rendre à notre couchée de Simada, village long d'un quart de lieue.

Nous nous y reposâmes pendant deux jours et deux nuits, et le 23 avril, nous fîmes plus de dix milles pour aller coucher à Ieseri, en passant par différens villages, tels que Cetto-Fousida-Avoumi, Okabe, Outsnoïa, Mariko où nous dînâmes ; ensuite la rivière d'Abikava, Foutcho et Gouribara.

Le 24 avril, notre journée devant être de treize milles, nous fûmes sur pied de très-grand matin ; dîné à Kambara, à quatre milles de notre couchée, en passant par Ieseri-Noakits, Okits-nofrasava et Ioui. L'après-midi, nous traversâmes en bateau la grande rivière de Fousikava ; les endroits remarquables sont, Mito-Itsiban ou Siro-Sakki, Iosivaro, Kasivabara, Iponmats, Farra-Noumatso, Kisigava et Misima.

Nous longeâmes le rivage de la mer jusqu'à Farra, où nous nous engageâmes dans une contrée vaste et montagneuse, abondante en sapins et autres arbres. La rivière de Fousikava est

très-dangereuse ; d'après les ordres exprès du Gouvernement, on ne la passe qu'à un seul endroit, où nous trouvâmes en effet des bateaux qu'il est très-difficile de gouverner ; car les rameurs, malgré leurs efforts, dérivèrent considérablement, tant à cause de la largeur et de la profondeur, que par la force du courant.

Depuis plusieurs jours nous voyions le sommet de la montagne de Fousi; le plus près que nous en approchâmes fut à Iosivara. Cette montagne, la plus haute de toute l'île, est continuellement couverte de neiges. Sa cîme, d'une blancheur éblouissante, brille à travers les nues dont elle perce le flanc. Large par le bas, et terminée en pointe, elle représente assez bien un pain de sucre ou la corne d'un rhinocéros. Les Japonois qui vont y faire des pélerinages au dieu des vents, comptent six milles du pied au sommet, et mettent trois jours à y monter. La descente en est aisée, mais rapide ; c'est l'affaire de quelques heures : on se sert pour cela de traîneaux de paille que l'on s'attache autour du corps.

Plusieurs enfans des environs vinrent nous divertir en faisant la roue sur les pieds et sur les mains, le long du chemin, qui étoit très-sablonneux. Du fond de nos chaises-à-porteurs, nous leur jettâmes quelques petites pièces de cuivre.

Nous prolongeâmes notre marche si avant dans la nuit, qu'il fallut allumer des flambeaux et des lanternes pour éclairer nos porteurs.

La journée suivante devoit être encore bien plus fatigante, car nous avions à franchir la montagne nommée *Fakonié*. La matinée fut consacrée à monter sur le sommet de la montagne, et l'après-dînée à la descendre.

Je marchai pendant cette journée beaucoup plus long-tems que je ne me fis porter. Je descendois souvent de mon norimon, et je côtoyois les arbrisseaux et les arbres sauvages qui couvrent la croupe de la montagne. C'étoit mon premier pélerinage botanique depuis notre départ de Nagasaki : si d'une part je sou-

lageois mes porteurs, de l'autre j'exerçois les jambes des interprètes et des sous-banjos chargés de ne pas me quitter et de se relayer auprès de moi, car on me suivoit, pour ainsi dire, à la piste. Quoiqu'il ne me fût pas permis de m'écarter de la route, je faisois de tems à autre de petites excursions sur les rochers, que j'escaladois de manière à embarrasser mes fidèles acolytes; ceux-ci n'avoient pas fait, comme moi, un apprentissage de voltige dans les forêts et les montagnes de l'Afrique. Le tems qu'ils mettoient à descendre d'un pied mal assuré les escarpemens que j'avois sautés, je l'employois à rassembler dans mon mouchoir des plantes rares qui commençoient à fleurir.

Parvenus au sommet de la montagne, nous n'eûmes plus qu'un quart de mille à descendre jusqu'à Fakonié. Nous y dînâmes, et commandâmes plusieurs objets de bois en lack pour notre retour. Nous visitâmes ce beau village situé presque sur le sommet d'une immense montagne, où je fus aussi étonné de trouver un bel étang d'eau douce abondamment fourni de poissons de toute espèce, sur-tout de saumons : on nous en servit sur notre table. Au milieu de cet étang est une petite île.

Malgré la pente rapide de la route que nous parcourûmes dans la matinée, les champs étoient presque par-tout bien cultivés; et je remarquai deux endroits assez considérables, Skavaro Iamanakka, et Kapto-Ies.

Le village de Fakonié peut contenir cent cinquante maisons, quoique situé sur la croupe d'une montagne nullement favorable à la culture. Il s'étend jusque sur le bord d'un lac qui en portoit autrefois le nom, et qui est environné de montagnes. Ce lac, long d'un mille, et large quelquefois d'un quart, ne paroît pas avoir dans certains endroits deux portées de fusil.

Nous quittâmes enfin à regret ce charmant endroit, et tout en descendant la montagne, je ne manquai pas de recueillir des

plantes, des fleurs et des graines des différens végétaux qui se trouvoient le long de la route ou aux environs. Nous vîmes beaucoup de cascades et de canaux pratiqués par les habitans pour arroser leurs plantations, et pour leur consommation journalière. Au pied de la montagne nous fûmes visités dans un corps-de-garde impérial devant les préposés de l'empereur, qui restèrent assis pendant la visite de nos personnes et de nos effets.

C'est ici le second corps-de-garde que l'on rencontre en allant des provinces occidentales à Iédo. La direction des chemins est telle, que tous les voyageurs sont obligés de passer la montagne de Fakonié, et ensuite par cet étroit défilé, qui est fermé par des portes et soigneusement gardé. Les commis de l'empereur doivent visiter tous les voyageurs, saisir les armes que l'on voudroit introduire dans le pays, et empêcher les femmes d'en sortir. Ce dernier ordre regarde particulièrement les épouses des fonctionnaires publics, que l'on garde à la cour comme des otages de la fidélité et de la probité de leurs époux. On demande aux hommes l'exhibition de leurs passeports, et l'on arrête ceux qui n'en ont pas. Non content de toutes ces précautions, l'empereur a fait construire un mur qui sépare des provinces septentrionales le territoire de la capitale.

Après cinq heures de marche, nous couchâmes à Odovara. Les endroits les plus remarquables sur cette route sont, Fatta, Kava-Batta, Iamoto et Kasamats. A peu de distance d'Iamoto sont des bains avec un établissement pour la commodité des malades, suivant le rapport des interprètes.

Le 26 nous traversâmes de bonne heure dans des bateaux plats et très-minces, une rivière assez rapide nommée Sakkava; nous longeâmes ensuite le rivage de la mer jusqu'à la rivière et la ville de Fousima.

Nous dînâmes à Koïso, à quatre milles d'Odovara; nous notâmes sur la route Misava et Kosink-Sikf. Nous allâmes cou-

cher sept milles plus loin, à Totska. Nous traversâmes à Fi-raska la rivière de Banningava, ensuite Nanko, Kvada, la ville de Fousisava et Fokano-Sikos.

La Banningava est une de ces rivières impétueuses, sur lesquelles on n'a pu construire de pont; on la passe dans des bateaux plats construits exprès. Ici finit le pays des montagnes; une plaine à perte de vue leur succède.

La ville de Totska est située sur une espèce de cap très-élevé qui s'avance dans la mer. En sortant nous longeâmes le rivage jusqu'à la capitale, où nous arrivâmes le 27 avril. Cette dernière journée fut de dix milles, à travers un pays bien peuplé, soigneusement cultivé, en un mot aussi beau, aussi fertile que celui que nous avions parcouru la veille. Les villes et les villages se touchent. La route est couverte de nombreuses bandes de voyageurs, qui semblent se presser pour entrer dans la ville.

Le matin nous passâmes par Sinamo, Odogaia, Kanagava, Souroumi et Kavasakki, où nous dînâmes. Dans l'après-midi nous traversâmes la rivière de Kokogava, de-là à Omouri, Obotoki, Okido et Sinagava.

Ce dernier endroit, ainsi que Takanava, sont deux faubourgs de la ville impériale d'Iédo. Le premier s'etend à deux milles japonois de la ville, et longe le rivage de la mer. Nous nous y reposâmes une heure pour prendre quelques rafraîchissemens, et sur-tout pour jouir de la magnifique perspective qu'offre la plus grande ville du Japon, et peut-être du monde entier.

Le port est peu profond et rempli de vase, de manière que les gros bâtimens ne peuvent mouiller qu'à cinq milles de la ville, les médiocres à deux milles, et les petits, ainsi que les barques, viennent se ranger par centaines sur plusieurs lignes selon leur grandeur et leur cargaison. La nature, comme on voit, a pourvu à la sûreté de la ville du côté de la mer, sans opposer cependant des obstacles invincibles au transport des marchandises.

Si tous les objets nouveaux et intéressans dont nous étions environnés, excitoient notre curiosité, les naturels nous le rendoient bien. Ils accouroient en foule autour de nous ; beaucoup de femmes de distinction se faisoient apporter dans leurs norimons, et paroissoient de très-mauvaise humeur quand nous jugions à propos de baisser nos stores. Tous ces norimons posés à terre et rangés autour des nôtres, sembloient former un petit village ambulant, dont les maisons disparoissoient dans un clin-d'œil.

Après avoir traversé Sinagava et Takanava, deux faubourgs qui ne consistent qu'en une seule et longue rue, je m'apperçus par le grand nombre des passans, par les corps-de-gardes, et sur-tout au silence de nos porteurs qui marchoient d'un pas plus ferme et plus égal, que nous étions entrés dans la ville. Nous ne tardâmes pas à passer sur le pont de Niponbas, long d'une quarantaine de brasses, et d'où l'on compte les distances sur tous les grands chemins de l'empire. Après avoir passé le corps-de-garde posté à l'entrée de la ville, nous marchâmes une mortelle lieue à travers une grande rue, pour nous rendre à l'hôtel ordinaire de l'ambassadeur Hollandois. Nous entrâmes par une porte cochère, et une allée très-longue nous conduisit dans la seconde aîle de la maison : l'entrée ni l'extérieur n'avoient rien de grand ni de beau, cependant nous trouvâmes au second des appartemens assez propres, mais qui ne convenoient pas encore, selon moi, à l'ambassadeur envoyé de si loin par une puissance respectable : on en jugera par la distribution de notre local. Une grande chambre servoit à la fois d'antichambre, de salle à manger et de salle d'audience pour l'ambassadeur qui avoit une chambre à coucher particulière ; le secrétaire et moi couchâmes dans la même chambre, où l'on pratiqua une cloison. Voilà, sans oublier une petite salle particulière pour le bain, en quoi consistoit le local dont il fallut nous contenter pendant notre séjour à Iédo. Nos fenêtres don-

noient sur une petite rue, presque continuellement remplie d'enfans, qui crioient dès qu'ils croyoient appercevoir seulement notre ombre. Ils montoient quelquefois sur les murs des maisons situées en face de nos appartemens, pour tâcher de nous voir.

Au reste, nous avions fait ce voyage très-agréablement et en bonne santé; le secrétaire seul avoit éprouvé quelqu'attaque de goutte.

La route que nous prîmes pour nous rendre dans cette ville, la plus reculée de tout l'Orient, n'est pas tout-à-fait la même que celle de Kœmpfer, ou plutôt de l'ambassadeur que ce médecin accompagnoit, et nous ne nous arrêtâmes pas dans les mêmes endroits. Notre voyage par mer nous retarda considérablement, et nous arrivâmes plus tard qu'aucune des ambassades précédentes. Ce retard me procura le plaisir de voir le printems dans tout son éclat, et même les approches de l'été. Si ce voyage eût été d'un mois plus court, notre retour à Nagasaki eût été accéléré d'autant : ainsi, je n'aurois pas eu occasion de voir une foule d'arbres et de plantes en fleurs, et de recueillir des graines.

Dans le cours de notre voyage, nous traversâmes quatorze provinces, qui sont, Omoura, Fisen, Tsikoungo, Tsikoudsen, Boudsen, Iammasino, Omi, Isi, Ovari, Mikava, Tootsmy, Sourounga, Sagami et Mousasi : nous passâmes auprès de Nagatto, Souvo, Aki, Bingo, Bitsico, Bidsiou, Farima et Sidsiou.

A peine arrivés à Iédo, nous reçûmes les visites de quelques savans de la ville, qui avoient obtenu du gouvernement une permission particulière de nous voir; car jusqu'au jour de l'audience il nous étoit défendu de sortir et de recevoir qui que ce fût. Cependant le sénat fit une exception en faveur de cinq médecins et de deux astronomes, qui vinrent en grande cérémonie nous féliciter de notre heureux voyage, et nous exprimer la joie que leur causoit notre arrivée. Ils furent reçus dans notre salle d'audience par l'ambassadeur, le secrétaire,

crétaire, les interprètes, les officiers et moi. Ils prolongèrent leur visite pendant quelques heures; après les complimens d'usage, ils m'entreprirent comme celui des trois Européens qui avoit le plus cultivé les sciences. Les astronomes, qui se nommoient Sakaki-Bousin et Soubokava-Soulo, me questionnèrent principalement sur les éclipses. Les Japonois ne sont pas en état de les calculer à la minute, ni même à l'heure. Comme il falloit que les demandes et les réponses passassent par la bouche des interprètes, il y avoit toujours beaucoup d'incertitude et de louche dans notre conversation; cependant les objets que nous traitions exigeoient la plus grande précision. En outre, je n'étois pas toujours en état de résoudre les doutes de mes Japonois, car je n'avois pas sous la main les livres nécessaires. J'ai déjà avoué mon inexpérience en astronomie.

J'avois plus de facilité pour m'entretenir avec les médecins, parmi lesquels il y en avoit même deux qui entendoient un peu le hollandois, et les interprètes eux-mêmes étoient initiés dans la médecine.

Le doyen de ces médecins, nommé Okada-Iosin, vieillard de soixante-dix ans, prenoit assez volontiers la parole au nom de ses collègues. Il me questionna principalement sur les *cancer*, les fractures, les hémorrhagies du nez, les clous et écrouelles, les abcès, les phimosis, les esquinancies, les maux de dents et les hémorrhoïdes. Kourisouki-Dofa, jeune médecin, parloit ordinairement après le doyen; Amano-Reosioun et Fakousmato-Dosin se contentoient d'écouter, et ne revinrent pas souvent, tandis que les autres me rendirent ensuite de fréquentes visites sans cérémonie, et les prolongeoient très-avant dans la nuit. Je leur donnois des leçons de physique, de botanique, particulièrement de médecine et de chirurgie. Le plus jeune, nommé Katsragava-Fodjou, étoit médecin ordinaire de l'empereur, et portoit sur ses habits les armes impériales.

Ce jeune homme, d'un caractère aimable et enjoué, m'amenoit souvent son ami Nagava-Sounnan, un peu plus âgé que lui, et médecin d'un prince du pays. Tous deux, le dernier surtout, parloient passablement le hollandois, et avoient puisé dans des ouvrages écrits en cette langue ou en chinois, quelques notions d'histoire naturelle, de minéralogie, de zoologie et de botanique (1). A l'amour de la science ils joignoient celui d'être utiles, et une docilité peu commune. Je secondois d'autant mieux leurs bonnes dispositions, que je trouvois en eux des connoissances bien importantes qui manquoient aux autres.

Les interprètes avoient bien voulu prendre la peine d'emboucher pour moi la trompette de la renommée, de manière qu'une réputation supérieure à mon mérite m'avoit devancé dans cette capitale; tout le monde attendoit avec impatience un docteur Hollandois beaucoup plus savant que les chirurgiens ordinaires de la Compagnie, qui sont à la vérité pour la plupart très-ignorans. La brillante collection d'instrumens de chirurgie que j'avois apportée de Paris et d'Amsterdam, me donnoit encore un nouveau relief à leurs yeux. Quoique leur assiduité me devînt quelquefois importune, elle me procura souvent des heures agréables et même de l'instruction; ils m'apportoient des drogues, des minéraux, des plantes, et des fleurs, que je faisois sécher pour les conserver dans mon herbier; ils m'apprenoient les noms japonois de ces végétaux, et je leur donnois en échange les noms hollandois et latins : je joignois à cette nomenclature une notice de leurs vertus et des usages auxquels les Européens les emploient.

---

(1) Les Hollandois leur ont apporté plusieurs bons livres de botanique, de médecine et de chirurgie, tels que *Jonston. historia naturalis*, *Dodonei herbarium*, le *Gazophylacium* de Woyt, la traduction hollandoise de l'ouvrage de *Heister*, et un bel exemplaire des *plantes* de *Munting*. (Thunberg.)

On reconnoît aisément les médecins, parce qu'ils se rasent entièrement la tête, ou qu'ils portent tous leurs cheveux (1).

Nous ne sommes pas encore installés à Iédo, que me voici déjà enfermé dans ma chambre, soutenant des thèses avec les docteurs. Il est tems de nous déprisonner et de promener le lecteur dans les rues de cette belle ville; elle m'auroit encore paru plus charmante, sans la crainte continuelle du feu et les fréquens incendies auxquels elle est exposée, malgré les précautions de la police. Il y en eut plusieurs pendant notre séjour, mais ils furent promptement éteints. Celui de 1772 fut terrible, et fait une bien triste époque; notre chef, qui en avoit été témoin, nous en fit une description déchirante. Le feu se manifesta vers midi, et brûla sans interruption jusqu'au lendemain huit heures du soir; il s'étendit sur six milles de longueur et trois milles de large.

L'hôtel des Hollandois fut consumé, et les Hollandois qui l'habitoient changèrent trois fois de logis pendant la nuit: ils se refugièrent enfin dans un temple.

Les maisons d'Iédo ont, comme toutes celles des autres villes du Japon, deux étages, dont le premier est rarement habité: elles sont couvertes de tuiles.

Nous distribuâmes, en arrivant, de légères gratifications à ceux qui nous avoient accompagnés. Les domestiques reçurent quatre rixdalles, les porteurs de norimons trois, les valets de norimons autant, et trois rixdalles sept mas et cinq konderins à deux domestiques particuliers ou valets-de-chambre.

On nous annonça notre audience publique pour le 18 mai. On ne fixe le jour qu'après l'arrivée de l'ambassadeur, dont le voyage dure plus ou moins long-tems. Ce jour-là nous fûmes

(1) Les Japonois ne conservent qu'une touffe de cheveux sur le sommet de la tête, à-peu-près comme les Tatars et les Chinois. *Rédacteur.*

prêts de très-grand matin; nous avions pris nos plus beaux habits de soie et d'argent ou galonnés d'or; le cérémonial exigeoit que nous eussions nos épées, et un ample manteau de soie semblable à celui des prêtres, attaché derrière le dos. Après avoir bien déjeûné nous nous fîmes porter au palais impérial dans des norimons. Nos présens étoient déjà envoyés à l'empereur, au prince héréditaire, aux sénateurs et aux personnes en place. On les avoit rangés dans les chambres par où nous devions passer.

Cette promenade me procura l'occasion de voir la manière dont un Grand se fait porter dans son norimon; les bâtons ne posent pas sur les épaules des porteurs, mais ils les tiennent à la main et le plus haut qu'ils peuvent, en courant de toutes leurs forces et levant les talons très-haut. Ces norimons passent avec la rapidité d'une flèche. On sent qu'il n'y auroit pas moyen de faire beaucoup de chemin de cette manière; aussi les Grands ne l'adoptent-ils que dans les villes et aux fêtes publiques.

Nos porteurs firent un long trajet dans la ville avant d'arriver dans le quartier où l'empereur fait sa résidence. C'est une espèce de ville environnée de remparts et de fossés pleins d'eau, sur lesquels s'abattent des ponts-levis. Elle a cinq milles de circonférence; outre le palais de l'empereur, on y voit celui du prince héréditaire, qui en est séparé par de larges fossés remplis d'eau, par des murailles en pierres avec des portes, et différentes fortifications. La citadelle intérieure, qui est la plus grande, a de belles rues bien larges, et de superbes maisons qui appartiennent aux princes du pays, aux sénateurs et à tous les agens de l'empereur: leur famille que l'on garde en ôtage, les occupe toute l'année.

Outre le corps-de-garde de la première porte, il y en a un à la seconde, composé journellement de mille hommes. C'est-là que nous descendîmes de nos norimons, et l'on nous con-

duisit dans une chambre où nous attendîmes une heure entière la permission d'entrer dans l'intérieur du palais. On nous fit avancer à la fin entre deux haies de soldats bien habillés et bien armés, qui bordoient le chemin jusqu'à la porte même du palais.

Cet édifice est construit sur une hauteur, et quoiqu'il n'ait qu'un étage, il est plus élevé que les autres maisons, et occupe un terrain considérable. Il nous fallut attendre encore une grande heure dans une espèce d'antichambre. Nos officiers japonois s'assirent sur leurs talons, à la mode du pays; le défaut d'habitude (1) nous rendoit cette posture incommode et même insupportable; nous alongeâmes nos jambes, et nos vastes manteaux nous servirent à les couvrir. Cette draperie eut dans ce moment un genre d'utilité auquel nous n'avions jamais songé. Au reste, la multitude de curieux qui venoient nous examiner et nous questionner, ne nous laissa pas le tems de nous ennuyer, et jamais heure ne me parut plus courte. Parmi ces curieux se glissèrent plusieurs princes, mais toujours *incognito;* leur dignité eût été sans doute compromise s'ils eussent paru aussi avides d'instructions que le commun des hommes; et dans les pays même les plus éloignés, le desir de s'instruire semble une *dérogeance* à la grandeur. Cepandant il étoit toujours bien aisé de les reconnoître, par le bruit sourd qui les précédoit, et par le silence qui régnoit ensuite dans les appartemens intérieurs. Leur curiosité nous donna beaucoup d'oc-

---

(1) Notre auteur auroit pu ajouter l'*incommodité* des vêtemens; car rien de plus incommode que les ligatures placées au-dessus et au-dessous de la rotule du genou, l'une pour les bas, l'autre pour les culottes, deux portions de notre costume qui me paroissent aussi ridicules que gênantes, mais qui caractérisent assez bien le siècle où on les a substituées à un vêtement élégant et commode, qui ne pouvoit manquer de reprendre faveur sous un régime qui exige le développement de toutes les forces morales et physiques. *Note du Rédacteur.*

cupations. Ce qui fixa le plus leur attention, ce fut notre manière d'écrire; ils nous prièrent de tracer quelques mots sur des morceaux de papier ou sur leurs éventails, et nous montrèrent des fragmens d'écriture des Hollandois qui nous avoient précédés, et qu'ils conservoient comme un objet extrêmement rare et précieux.

Enfin arriva l'heure de l'audience. Les cérémonies furent toutes différentes de celles qui eurent lieu du tems de Kœmpfer (1). L'ambassadeur seul fut présenté à l'empereur, et nous attendîmes qu'il vînt nous retrouver. Le cérémonial de l'audience est peu de chose : en entrant dans la salle, l'ambassadeur tombe à genoux, baisse la tête jusqu'à toucher la terre, en posant ses mains sur les nattes : c'est la manière dont les Japonois témoignent leur soumission et leur respect. Il se relève ensuite et on le ramène dans l'antichambre. Il fallut, après son retour, que nous restassions encore assez long-tems dans cet antichambre pour recevoir les visites et répondre aux questions de plusieurs courtisans, parmi lesquels on prétend que l'empereur se mêla, pour voir de plus près les Hollandois : il est de moyenne taille, d'une forte complexion, et peut avoir quarante ans passés. Le silence de l'assemblée nous annonçoit la dignité de ceux qui venoient nous entretenir ; nos officiers et nos interprètes tâchoient de les connoître par le moyen de leurs amis, et nous faisoient part des indications qu'on leur avoit données.

Quand la curiosité de nos illustres importuns fut satisfaite, on voulut bien accorder quelque chose à la nôtre, et nous eûmes la permission de parcourir une partie des appartemens du palais; nous vîmes la salle d'audience où notre ambassadeur avoit été admis. On l'avoit reçu d'abord sur un plancher non

(1) Voyez *Histoire du Japon*, t. III, p. 91. *Redacteur.*

couvert de nattes qui conduisoit à la salle d'audience, dont les portes s'ouvroient par le moyen d'un ressort. Le plancher étoit divisé en trois compartimens élevés d'un degré les uns au-dessus des autres, et larges d'environ dix pas chacun, de manière qu'à vue d'œil l'ambassadeur étoit à trente pas de l'empereur, qui, pendant l'audience, s'étoit tenu debout, ayant le prince héréditaire aussi debout à sa droite; à gauche étoient placés les présens de l'ambassadeur : ils avoient l'air d'être empilés les uns sur les autres. A droite en sortant de cette salle, on trouve *la salle aux cent nattes*, ainsi nommée à cause du nombre de nattes qui en couvrent le plancher. Elle étoit remplie de tous les Grands du royaume, des sénateurs, des princes, de toutes les personnes que leur emploi appelloit à cette cérémonie : elle a trois cents aunes suédoises de circonférence, et cent cinquante de large.

Les autres appartemens que nous visitâmes n'avoient aucuns meubles; des nattes de paille blanche couvroient les planchers; les portes et les linteaux étoient bien vernissés, et toutes les ferrures dorées.

En sortant des appartemens de l'empereur, nous passâmes au palais du prince héréditaire, qui n'en est séparé, comme je l'ai déjà dit, que par un pont-levis. Quoique le prince ne fût pas encore de retour, nous fûmes reçus et complimentés de sa part; ensuite on nous conduisit à nos norimons.

La journée étoit déjà très-avancée, et notre déjeûné avoit eu tout le tems de passer; mais l'étiquette exigeoit que nous visitassions de suite les six sénateurs ordinaires et les six sénateurs extraordinaires, chacun dans son hôtel. Heureusement qu'ils n'étoient pas encore revenus du palais impérial; leurs officiers nous firent l'accueil le plus agréable. Leurs femmes et leurs enfans nous considérèrent avec beaucoup d'attention. Chaque visite fut l'affaire d'une demi-heure; on nous introduisoit ordinairement dans une grande salle où les femmes pouvoient

nous considérer tout à leur aise à travers un rideau très-clair, sans être vues, excepté dans un hôtel où, non-seulement on leva le rideau, mais on nous invita même à avancer au milieu de la salle. Deux officiers de la maison étoient chargés de nous recevoir en l'absence du maître, et l'on ne manquoit pas de nous offrir une tasse de thé verd chaud, du tabac à fumer, et de la pâtisserie sur de petites tables. Nous bûmes quelques tasses de thé, mais nous ne touchâmes pas au tabac, et nos interprètes firent porter les pâtisseries à notre auberge, où nous arrivâmes à la fin du jour épuisés de besoin et de lassitude. Au reste, je ne crois pas avoir acheté trop cher le spectacle varié que nous eûmes dans ces différentes visites, et sur-tout l'admirable perspective dont nous jouîmes dans cette portion élevée de la ville, d'où l'on découvre la plaine et son immense étendue : les Japonois évaluent son circuit vingt un milles ou vingt-une heures de marche.

Le lendemain 19 mai, nous nous présentâmes chez les officiers du temple, que nous pourrions nommer templiers, chez les deux commissaires de la ville, et chez les deux commissaires des étrangers.

Le 23, nous eûmes notre audience de congé inpromptu; l'empereur et le prince héréditaire nous reçurent au milieu du conseil assemblé. Les deux jours suivans furent employés à recevoir les présens des seigneurs de la cour. L'empereur et le prince héréditaire nous avoient remis les leurs à l'audience; mais ceux des Grands furent envoyés à notre hôtel. Ils consistoient en robes de soie du Japon, d'une étoffe très-fine à fleurs sur un fond noir, avec de grandes manches ouatées en soie et en coton. Chaque sénateur ordinaire en donne dix à la Compagnie, chaque sénateur extraordinaire cinq, chaque templier cinq, chaque gouverneur autant, le gouverneur et le commissaire de Nagasaki deux seulement. Notre banjos en reçut deux, le secrétaire et moi deux, l'ambassadeur en garda

quatre

quatre pour lui : les autres furent empaquetées, et on en fit un nombre de ballots proportionné aux bureaux de la Compagnie, pour les expédier en Europe par la voie de Batavia.

Parmi les nombreuses visites que nous reçûmes à notre auberge, j'ai oublié de parler d'une femme chassée par son mari, qui vint demander l'aumône à l'ambassadeur. Elle s'étoit fait couper les cheveux, et alloit ainsi par-tout la tête nue et rasée. On nous dit que c'étoit un usage reçu parmi les femmes répudiées, n'importe pour quelle raison.

La ville d'Iédo est immense (1), et sa population répond à son étendue. Outre ses nombreux habitans, une multitude d'étrangers y abonde de tous les coins du royaume. Les maisons ont au plus deux étages; chaque famille a la sienne qui suffit pour plusieurs ménages. Le devant est occupé par des atteliers ou des boutiques, où l'on tend des espèces de bannes pour empêcher les passans de regarder et de distraire les ouvriers. Les marchands ne manquent pas d'étaler sur le devant de leurs boutiques des échantillons de leurs marchandises. Les principales rues, celles au moins par où nous passâmes, étoient fort larges et fort longues. Cette ville a deux gouver-

(1) Iédo, qu'on prononce aussi *Ynedo*, est situé au 35e degré 32 min. de latitude nord, dans une plaine au fond d'une baie poissonneuse. Il est à remarquer que les Jésuites se sont insinués et même installés dans les principales villes du Japon, telles que Nagasaki, Arima, Facata, Cocoura, Nagatsou, Osakka, Sakaï, Fococou, Miaco, &c. &c. mais jamais à Iédo. Ils étoient parvenus à y former plus de cinquante maisons de leur ordre; les Franciscains en eurent trois à Nagasaki, Osakka et Fouchimi; les Dominicains trois à Nagasaki, Fougetzou, Figen; les Augustins trois à Nagasaki et à Ousouqui, au royaume de Boungo. Les Japonois ont fini par expulser tous ces moines, aussi intrigans que fanatiques, et ils sont encore maîtres chez eux, malgré les tentatives et les manœuvres des convertisseurs et des marchands européens. On peut consulter, sur les progrès des Jésuites au Japon, la *Nouvelle Histoire du Japon*, où il est traité de la chrétienté, &c. par Pigneyra, *passim*. (*Note du Rédact.*)

neurs comme Nagasaki, des bourgmestres et des commissaires (1) pour chaque rue.

Outre son palais dans la citadelle situé tout près de celui de l'empereur, chaque seigneur a un ou plusieurs hôtels en ville, où sa famille peut se refugier en cas d'incendie, ou dans toute autre circonstance désastreuse.

On voulut vendre ici à l'ambassadeur un petit meuble garni de plusieurs tiroirs, haut d'un quart d'aune et large d'une demie, en vieux lacque bien supérieur à celui qu'on fait aujourd'hui, tant pour le vernis que pour le fini des fleurs qui étoient bien relevées en bosses. Mais le prix étoit aussi bien différent, il nous parut même exhorbitant; on ne vouloit pas le donner à moins de soixante-dix kobangs ou quatre cent vingt rixdalles.

Les deux médecins de la cour, mes fidèles disciples, ne manquoient presque pas un seul jour de venir me voir. Leur assiduité aux leçons que je leur donnois avec un vrai plaisir, leur procura une foule de connoissances que n'ont pas les médecins japonois. Ils savoient déjà discerner les symptomes d'une foule de maladies, et les traiter d'après les mêmes procédés que nous suivons en Europe: ils commençoient à prévoir et même à prévenir les accidens. Ils soignèrent différentes personnes sous ma direction, et je leur indiquois les remèdes qu'ils devoient administrer. On vint un jour me consulter sur un malade du premier rang dans le palais de l'empereur. Je demandai le sexe, l'âge du malade, et autres circonstances dont un médecin doit être instruit; et comme on s'obstina à ne répondre à aucune de mes questions, je crus d'abord ne devoir ordonner aucun remède.

Les grands seigneurs se montrent rarement à leurs vassaux, encore moins aux étrangers. Les personnes du sang impérial

---

(1) Des *ottona*.

sont presque invisibles, et l'on ne sait le nom de l'empereur qu'après sa mort. Ainsi je ne pouvois jamais espérer de voir mon illustre malade; cependant le danger croissant de jour en jour, on m'avoit permis de lui adresser la parole, à condition que je ne le verrois pas, ni que je ne lui tâterois pas le pouls, mais que je me tiendrois dans un appartement voisin, et séparé de sa chambre à coucher par une portière de tapisserie et les rideaux fermés : tant de gênes auroient rendu ma présence parfaitement inutile. Je me déterminai donc à charger mes élèves qui se formoient de plus en plus, à me donner tous les renseignemens qu'ils pourroient obtenir, les remèdes furent bientôt administrés; et la malade, qui étoit probablement une princesse du sang, ne tarda pas à recouvrer la santé.

J'avois apporté de Hollande du mercure préparé pour les maladies vénériennes; mais les médecins qui ne savent pas administrer ce remède aussi sûr que dangereux, ne vouloient pas m'en prendre. Ils ont bien quelqu'idée de ses effets, relativement à la salivation qu'il excite, mais ils le croient pernicieux : j'entrepris de les désabuser. Je donnois donc aux médecins du pays et aux interprètes de petites doses de sublimé, en leur indiquant comment ils devoient le faire dissoudre dans l'eau et l'administrer mêlé avec quelques sirops. Ils firent prendre de cette solution à plusieurs malades avec beaucoup de précaution, et me rendoient journellement un compte bien exact des effets qu'il produisoit. Ils furent bientôt en état de se passer de mes instructions; la célérité des cures excita autant leur étonnement que leur reconnoissance, et ils paroissoient tout disposés à les attribuer à une puissance surnaturelle; mais je me gardai bien d'abuser de leur crédulité, et me félicitai d'avoir appris à cette nation le moyen de se délivrer d'un fléau dont elle éprouve les ravages autant qu'aucun autre peuple de la terre.

Les Japonois n'ont nulle idée de l'anatomie ni de la circulation du sang. Pour tâter le pouls ils prennent successivement les deux mains du malade, ne sachant pas que les battemens sont égaux, puisque tout le sang part du cœur. Cette cérémonie seule dure un quart-d'heure. Les médecins se hasardent quelquefois à saigner, mais très-rarement et toujours en tremblant. Je tâchois de les enhardir et de les familiariser avec cette opération, qui est aussi simple que salutaire dans une foule de circonstances; enfin je me défis de mes lancettes à ressort et de quelques autres instrumens de chirurgie, en faveur de mes deux élèves favoris qui étoient en état de s'en servir.

Mes disciples me demandèrent de leur donner, avant mon départ, un certificat de leur exactitude à suivre mes leçons, et des progrès qu'ils avoient faits. Je me prêtai d'autant plus volontiers à leurs desirs, qu'il ne s'agissoit que d'attester la vérité, et de leur laisser une marque de ma reconnoissance et de mon amitié. Je leur délivrai donc ce certificat écrit en hollandois. Leur joie, en recevant ce précieux diplôme, ne peut mieux se comparer qu'à celle qui brille sur le front de nos jeunes médecins qui viennent de recevoir le bonnet ou les lettres de docteur; et je n'étois pas moins satisfait qu'eux-mêmes d'avoir été utile à des hommes qui, pendant mon séjour, et même après mon départ, n'ont cessé de me donner des preuves de la plus sincère amitié, que l'éloignement même n'a pas refroidie; car plusieurs années après mon retour en Europe, j'ai entretenu une correspondance suivie avec eux, et plusieurs interprètes japonois de mes amis. Je leur ai envoyé quelques présens que je savois devoir leur être agréables, et j'ai reçu en échange des graines précieuses pour le jardin botanique d'Upsal, et différens morceaux d'histoire naturelle pour la collection de l'académie.

Notre départ fut irrévocablement fixé au 25 mai, parce que

l'empereur civil (1) devoit se rendre le 30 du même mois (2) au fameux temple de Niko (3), à trente-six milles est d'Iédo, où l'on devoit célébrer une grande fête. Ce voyage, que l'on remettoit d'année en année depuis trois ans, avoit exigé les plus grands préparatifs.

Comme il n'y a nulle différence pour le costume entre les deux souverains, les grands et les simples particuliers, ils n'ont d'autre moyen de se faire distinguer dans les fêtes et dans les cérémonies, que par une suite nombreuse. Cette multitude d'officiers et de valets de tous les étages, exige des préparatifs immenses, quand leur maître entreprend seulement de découcher. Il fallut, pour le voyage de l'empereur, construire des maisons sur la route, et envoyer en avant des provisions de toute espèce : les officiers devoient être logés à la proximité de leurs maîtres, suivant l'importance de leurs fonctions, pour pouvoir se rendre exactement à leur poste.

En l'absence du souverain, le palais, ou plutôt la citadelle, devoit être confiée à la garde du prince de Mito, du gouverneur d'Iédo et de quelques sénateurs. Les ordres les plus précis avoient déjà été expédiés dans tout le pays pour surveiller les incendies, empêcher les émeutes, et prévenir tous les accidens capables de troubler la marche. On distribua entre les sénateurs, les princes du pays et les gens de la suite de l'empereur, une somme de deux cent quatre-vingt mille kobangs, ou cent soixante mille rixdalles. Cet immense cortège, qui devoit mettre trois jours pour se rendre au temple de Niko, se reposa le quatrième. La fête étoit fixée au 17 siguats (4), et

(1) Le koubo.

(2) Le 13 *siguats*.

(3) Ou Nitquo, l'une des plus hautes montagnes du Japon, située dans la province de Couzouqui, à trois journées d'Iédo ; elle est célèbre par un temple qui attire un grand nombre de pélerins. *Note du Rédacteur.*

(4) 3 juillet 1776.

le lendemain l'on se mettoit en route pour revenir à la ville. En sortant d'Iédo le 25 mai, nous rencontrâmes déjà de nombreux détachemens envoyés en avant; ils se suivoient de très-près. A la veille du départ de sa majesté japonoise, chaque corps de troupe n'étoit pas à une demi-heure de marche l'un de l'autre; elles défilèrent ainsi jusqu'au lendemain cinq heures du matin. Alors l'empereur et le prince héréditaire se mirent en marche avec leur innombrable suite. Les interprètes nous assurèrent que outre les officiers et les valets, il s'y trouveroit beaucoup de vieillards, des mendians, des bourreaux, et des hommes avec des cercueils (1). Rien n'échappe au génie des prévoyans maréchaux-des-logis.

Le 25 mai, nous prîmes pour retourner à Nagasaki le même chemin par lequel nous étions venus, nous arrêtant pour nos repas et notre couchée à-peu-près dans les mêmes endroits et dans les mêmes auberges.

Le premier jour nous dînâmes à Kavasakki, et nous couchâmes à Totska.

Le lendemain avant de partir, nous achetâmes plusieurs petits cartons très-beaux, et remplis de charmantes coquilles artistement disposées sur du coton cardé et collées avec de la colle de riz pour les empêcher de s'entrechoquer. Les Hollandois les revendent avec avantage, ou bien en font cadeau à leurs amis d'Europe. J'en choisis un assez grand nombre de très-rares, et même inconnues, qui figurent maintenant dans le cabinet d'histoire naturelle de l'académie d'Upsal.

Nous dînâmes à Koyso, et nous couchâmes à Odovara. J'admirai sur la route un pin (2), dont les branches horizontales et immenses formoient un vaste berceau sous lequel on pou-

(2) Baljor.

(2) *Pinus sylvestris*. C'est bien le *pinus sylvestris* du *Flora Japonica*, p. 274; mais est-ce celui de Linné, qui est si commun en Europe? Ce qu'on dit ici de son port suffit pour en faire douter. *Lam.*

voit se promener; elles s'étendoient à la distance de plus de vingt pas, et étoient soutenues par des poteaux. Aucun des sapins que j'avois vus jusqu'alors, n'étoit comparable à celui-ci.

Le 27, nous passâmes la montagne de Fakonié, où nous retrouvâmes encore nos jeunes importunes, dont le maintien nous avoit paru si modeste. Après avoir dîné dans le village de Fakonié, nous prîmes et payâmes les marchandises que nous avions commandées à notre premier passage (1), et nous allâmes coucher sur le revers de la montagne de Misima.

Les habitans pendent à l'extérieur de leurs maisons des paquets d'angrec moniliforme (2), plante parasite et errante qui ne fixe pas ses racines en terre. Elle peut subsister sans eau et sans aucune espèce de nourriture; elle croît et fleurit ainsi pendant plusieurs années. Ils cultivoient aussi par amusement l'acrostique hastée (3) dans des pots. Cette plante réussit difficilement en Europe.

Le 28, dîné à Iosivara, couché à Kambara. Cette fois-ci je considérai plus attentivement la haute montagne de Fousi, qui sembloit d'un côté s'étendre fort loin en pente par le bas. La cime étoit très-élevée, et brilloit par sa blancheur à travers les nuages dont elle étoit environnée.

Le 29, nous fîmes environ sept milles jusqu'à Soutsio. Le lendemain nous couchâmes à Smada, et le 31 il fallut nous arrêter à Nissaka, et y rester trois jours, à cause de l'affluence des voyageurs, et sur-tout des seigneurs de province qui s'y trouvèrent.

Nous achetâmes, à Foutchou, des corbeilles de différentes grandeurs, et des armoires à tiroirs en joncs finement tres-

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 62.

(2) *Epidendium nionile.* Plante de la famille des orchides.

(3) *Acrostichum bastotum.* Nouvelle espèce d'acrostique, figurée dans la *Flora Japonica*, page 331, tab. 34. C'est une plante de la famille des fougères. *Lam.*

sés : les habitans de ces cantons excellent dans ces bagatelles.

Comme nous revînmes d'Iédo dans la saison des pluies (1), les cousins (2) nous tourmentèrent souvent, sur-tout pendant la nuit ; ils nous empêchoient même de dormir. Nous eûmes recours au moyen que les naturels emploient pour se préserver de ces insectes ; ce sont des rideaux très-amples, d'une étoffe verte et assez claire pour laisser circuler l'air ; on les attache au plancher, et on en enveloppe son lit, en ne laissant qu'une seule ouverture par le bas. On emporte aisément ces rideaux avec soi.

Après nous être reposés plus long-tems que nous n'aurions voulu, nous nous remîmes en marche le 4 juin, et ce jour-là nous ne pûmes faire que deux milles jusqu'à Kakigava.

Les jours suivans jusqu'au 11 du même mois, nous suivîmes exactement notre précédent itinéraire. Nous dînâmes à Mitske, Array, Okasakki, Isiakousi, Minakouts et Isiba : nous couchâmes à Fammamats, Iosida, Tchiriou, Kvana, Seki, Kousats et Miaco.

Nous rencontrâmes des mendians sur la route d'Iédo à Miaco ; ils étoient presque tous blessés au pied ; ce qui m'étonna d'autant plus, qu'il est rare de voir un Japonois mal fait ou estropié.

On trouve encore dans cette province beaucoup d'yeux rouges et chassieux, sur-tout parmi le peuple, les vieillards et les enfans ; j'attribuai cette infirmité au charbon dont on fait usage dans l'intérieur des maisons, et aux cruches d'urines placées devant chaque porte.

---

(1) C'est ce qu'on appelle, dans l'Inde, la mousson pluvieuse ; elle commence au mois de mai, et finit en septembre. Voyez *an Indostany vocabulary*, &c. *London*, *1789*, p. 601. *Note du Rédacteur.*

(2) *Culex irritans.* Espèce de cousin non décrite.

Le

Le 12 juin, le maréchal-des-logis de la cour, ou, comme on le nomme ici, le grand juge (1), nous donna audience, ainsi que les deux gouverneurs de la ville, qui nous firent la même réception que les Grands d'Iédo. Ce grand maréchal (2) nous donna en échange des présens que nous lui offrîmes, cinq grandes robes; et chacun des gouverneurs une somme en argent à l'ambassadeur seulement, à-peu-près de la valeur de vingt-une rixdalles. Cette somme étoit, comme tous les présens de cette espèce, enveloppée à la manière du pays dans du papier du Japon, et formoit un paquet oblong, collé aux deux extrémités; on écrit sur les deux côtés la note du contenu. La plupart de ces paquets qui renferment des sommes plus ou moins fortes, ont été faits par le directeur même de la monnoie, qui inscrit le montant sur l'enveloppe; ils passent souvent par plusieurs mains, et il est responsable du contenu quand on les ouvre.

L'après-midi je reçus une visite du médecin du Daïri. C'étoit un homme entre les deux âges; il se nommoit *Oguino-Saffiogue-Ie-no-sa-kon; Oguino* est son nom de famille, *Ie-no-sa-kon* son surnom, et *Saffiogue*, un titre d'honneur que lui a conféré le Daïri. Il apporta plusieurs plantes, pour la plupart nouvellement cueillies, et dont il desiroit connoître les vertus. Il me demanda aussi des avis sur diverses maladies. Comme nous nous servions d'interprètes pour notre conversation, ce médecin fut très-surpris lorsqu'il me vit écrire le nom d'une plante en caractères japonois, pour le lui donner plus exactement.

Les Hollandois voyagent avec beaucoup plus de liberté en revenant de la cour qu'en y allant. C'est pourquoi nous eûmes la permission de visiter les plus beaux temples de Miaco et les mieux situés. Ils sont ordinairement bâtis sur le penchant des montagnes voisines des villes, et conséquemment dans la

(1) Du Daïri, ou empereur ecclésiastique. *Rédacteur.*

(2) *Groot rechter* en hollandois. *Rédacteur.*

plus heureuse position pour la perspective. Quelques-uns ont des viviers dans lesquels les moines nourrissent des tortues noires (1) pour leur amusement; le plus beau et le plus digne de fixer l'attention des curieux à Miaco, est le temple de *Daïbout*. Il est soutenu par quatre-vingt-seize colonnes avec des vestibules très élevés, mais en même tems très-étroits. L'édifice semble avoir deux étages qui rentrent l'un dans l'autre avec un double toit, dont le supérieur est soutenu par des piliers peints, et qui ont plus d'une brasse de circonférence. L'intérieur du temple est pavé en carreaux de marbre blanc, ce que je n'avois encore vu dans aucun édifice public ou particulier du Japon. L'unique défaut de celui-ci, étoit de n'être pas suffisamment éclairé à raison de son immensité.

La statue de *Daïbout* est au milieu : elle me parut également propre à inspirer de l'effroi et du respect par sa grandeur vraiment colossale; les épaules touchent les deux piliers entre lesquels elle est placée, et peuvent avoir quinze ou seize aunes suédoises de largeur; néanmoins elle m'a paru assez bien proportionnée, et les interprètes m'assurèrent que six hommes pouvoient s'asseoir commodément à la manière japonoise sur la paume de sa main : cette statue est assise elle-même comme les statues indiennes, les jambes croisées sur un piédestal haut d'une brasse; elle a de longues oreilles, les cheveux crépus et longs, le corps couvert d'une draperie, la main droite élevée, la gauche placée sur l'estomac. Cette idole, aussi-bien que ses adorateurs, tirent leur origine de l'Inde. Ils sont venus au Japon par la Chine ou par Siam, dans le tems où tous les marchands étrangers avoient un libre accès dans ce royaume, et pouvoient y venir trafiquer avec leurs propres bâtimens (2).

---

(1) *Testudo Japonica.*

(2) Miaco, dit le jésuite Pigneyra, est la ville où le diable a le plus de pouvoir, et où l'idolatrie est plus en règne. Le Daïri est lui-même le chef de ses bonzes et de ses temples. Il y

Je n'étois pas encore revenu de l'étonnement que m'avoit causé la vue de ce colosse, quand nous entrâmes dans un autre temple qui ne le cédoit pas au précédent en grandeur ni en magnificence. Sa prodigieuse longueur sembloit compenser ce qui lui manquoit en largeur et en hauteur. Il étoit consacré à *Quanvon* : sa statue, à trente-six mains, étoit environnée de celles des innombrables dieux et esprits qui lui sont subordonnés. Auprès de lui on voyoit six héros d'une taille gigantesque, mais moins grands que l'idole. Ils sembloient avoir une place particulière. Les autres statues étoient disposées sur douze lignes que l'on distinguoit bien aisément par la différence de leur taille. Celles qui remplissoient les deux lignes intérieures les plus voisines du dieu étoient dorées, et avoient chacune vingt mains; derrière celles-ci on en voyoit d'autres de grandeur ordinaire et debout, et celles des derniers rangs étoient plus grandes que les premières. Chacune d'elles en portoit de plus petites sur la main et sur la tête, de manière qu'il me fut impossible de les compter : on me dit qu'il y en avoit trente-trois mille trois cent trente-trois (1).

Mais il est tems de sortir de ces monumens trop durables de la stupidité humaine. Reprenons notre route pour admi-

---

en a bien dans Miaco plus de cinq cents en tout, sans compter une infinité de petites chapelles de camis dispersées à l'entour de ces temples. Cette ville renferme une des six grandes universités du Japon, dont quatre sont situées aux environs de la ville; on comptoit dans chaque université plus de trois mille cinq cents étudians, vers 1540. Les Jésuites ont eu long-tems une maison à Miaco. Selon un missionnaire, cette ville est à quatre-vingt-dix milles ou deux cent soixante-dix lieues d'Italie de Nagasaki; et selon un autre, à six cents milles. Voyez *De rebus Japonicis*, *Indicis*, *Peruanis*, &c. p. 116 et 330, *Rerum à societate Jesus in oriente gestar*, 1568, p. 65; *Nouvelle Histoire du Japon*, par Pigneyra, p. 39, 40, &c. *Note du Rédacteur*.

(1) Ce nombre mystique de trois multiplié par trois, se retrouve dans les principales religions anciennes de l'Asie. Voyez le chapitre *de la Religion*. Rédacteur.

rer les productions de la nature. Le 13 juin nous dinâmes à Fousimi.

Un peu après le coucher du soleil, nous prîmes de petits bateaux pour descendre la rivière jusqu'à Osakka, où nous arrivâmes le lendemain matin après une navigation nocturne des plus agréables.

Nous passâmes à Osakka deux journées extrêmement agréables; nous ne nous étions pas encore autant amusés dans tout notre voyage. Nous parcourûmes la ville en norimon : nous assistâmes à des comédies et des danses, et nous vîmes la plus grande partie des nombreuses curiosités que renferme cette ville. J'examinai sur-tout avec une attention particulière des plantes très-artistement disposées dans un jardin, des collections d'oiseaux du pays, et une fonderie de cuivre où l'on coule ce métal en petites barres.

Je me promenai dans la rue des oiseaux, où l'on en voit en effet une grande quantité : ils ont été apportés de tous les coins du royaume. On expose les uns en vente, et l'on montre les autres pour de l'argent.

Il y a aussi dans cette ville un jardin botanique bien soigné, mais sans orangerie; on y cultive tous les arbres, les arbustes et les plantes qui croissent dans l'étendue du royaume.

Comme les gardiens ont la permission d'en vendre, je dépensai tout l'argent dont je pouvois alors disposer, pour me procurer des plantes et des arbustes empotés; tels que des érables (1), dont l'exportation hors du royaume est sévèrement défendue; une espèce de palmier semblable au sagou (2), et auquel les Japonois attachent un grand prix, à cause de sa moëlle nourrissante. Ils ne savent pas que le même arbre croît en Chine. Je transplantai tous ces individus dans une grande caisse que l'on

(1) Sur-tout les plus belles espèces du pays.

(2) *Cycas revoluta.*

relia avec des cercles et de la ficelle pour éviter tout accident. Cette caisse fut embarquée pour Nagasaki. Je la joignis à une autre que j'avois faite à la factorerie hollandoise. Je les envoyai ensuite à Batavia, d'où on les expédia pour le jardin botanique d'Amsterdam.

Nous visitâmes tous les temples (1), et les deux gouverneurs de la ville nous donnèrent audience.

On nous fit la galanterie de fondre du cuivre en notre pré-

---

(1) Il existe à Osakka un temple dédié à *Daïbout*, qui ne le cède guère à celui que la même divinité a dans la ville de Miaco. Il fut construit vers 1614 de l'ère vulgaire, par Fendeyori, fils du Taïcosama, souverain ecclésiastique du Japon. Cet édifice, selon *Pigneyra*, coûta plus de trois millions, et renferme plus de mille statues d'idoles colossales, sans compter les petites. On devoit en faire la dédicace dans la huitième lune, c'est-à-dire, à la fin de septembre 1614. Trois mille bonzes s'étoient réunis pour assister à cette fête solemnelle; mais le tuteur de ce jeune prince voulant le supplanter, lui chercha querelle au sujet d'une inscription placée sur la principale cloche du temple de *Daïbout*, et vint interrompre la fête en mettant le siège devant Osakka. Cette guerre finit par la mort de Fendeyori, et le vainqueur fonda la dynastie des rois civils, qui occupent encore le trône du Japon. Les Jésuites avoient une maison dans cette ville. Le 4 septembre 1596, elle fut presque entièrement renversée de fond en comble par des tremblemens de terre, qui commencèrent à minuit et se succédèrent avec une violence et une rapidité inconcevables pendant le reste de la nuit. Au bruit effroyable que l'on entendoit sous ses pieds, dit un missionnaire, on eût cru que les puissances infernales en venoient aux mains. Les superbes édifices construits par les ordres de Taïco, furent renversés. On regretta sur-tout une tour d'une construction et d'une élégance surprenantes, sur laquelle étoit gravée cette inscription : *ecouquinimo iagoura* (tour où l'on observe la lune). Cette tour, à sept étages, venoit d'être terminée; on se proposoit d'y faire monter des ambassadeurs chinois; ils auroient vu, du sommet, cent quatre-vingt mille hommes, cavaliers et fantassins, manœuvrer dans la plaine. Les greniers d'abondance, remplis de toutes sortes de comestibles, furent également renversés. Voyez la *Nouvelle Histoire du Japon*, composée en espagnol par le P. Louis Pigneyra, p. 658, *Histor. relatio de legatione regis Cinens.* p. 854 et 360 du t. II du recueil intitulé, *De rebus Japonicis, Indicis et Peruanis.* (*Note du Rédacteur.*)

sence, à la vérité après que j'eus vivement insisté auprès de notre chef et des officiers qui nous conduisoient. Les procédés de cette fonte sont beaucoup plus simples que je ne l'avois imaginé. La fonderie peut avoir dix à douze aunes suédoises de large; une niche semblable à une cheminée, s'élève contre une des murailles : dans le fond de cette niche et au niveau du plancher, est un foyer dans lequel on avoit déjà fondu de ce métal avant notre arrivée, avec des soufflets à la main. Dans une portion du fond de cette même salle, on avoit supprimé le plancher pour y creuser un trou oblong d'une demi-aune de profondeur, lequel contenoit dix barres de fer quarrées, posées à un doigt l'une de l'autre et sur un de leurs angles, de manière qu'elles présentoient un autre angle en dehors, et non pas un de leurs côtés plats. On étendit sur ces barres une toile à voile, que l'on arrêta sous les barres par leur propre poids; on couvrit ensuite cette toile d'eau à la hauteur de deux pouces, et l'on versa, avec des cuillers de fer, le métal dans ces espèces de moules hydrauliques. Chaque jet produisoit dix à onze barres longues d'un quart d'aune; on s'empressoit de les retirer pour en couler d'autres, et l'on renouvelloit l'eau de tems en tems.

Nous ignorions jusqu'à présent en Europe que les Japonois coulent leur cuivre dans l'eau, à-peu-près de la même manière que nous autres Suédois coulons dans l'eau du plomb fondu sur la tête des petits enfans malades. C'est à ce procédé qu'il faut attribuer la belle couleur brillante du cuivre du Japon. Graces aux bons offices de quelques interprètes de mes amis, j'eus le bonheur d'obtenir une caisse qui renfermoit du cuivre dans différens états, depuis la pyrite (1) jusqu'au dernier degré de raffinement, des restes de fonte et du minerai brut

(1) *Matrix.*

du même métal avec sa terre, enfin le résidu de la première et de la seconde fonte.

Cette caisse est déposée dans le cabinet minéralogique de l'académie d'Upsal; j'ai eu la satisfaction de voir qu'elle a fixé l'attention de mon ancien maître et respectable ami le professeur Bergman; ce savant a paru charmé d'apprendre la manière de fondre le cuivre dans l'eau, que je lui détaillai comme on vient de la lire.

On nous montra ensuite beaucoup de cuivre fondu en barres, comme on le vend aux Hollandois (1), et en gâteaux ronds ou quarrés, plus ou moins grands, selon l'usage auquel on le destine, soit pour faire des chauderons, des casseroles et autres ustensiles de ménage.

Je remarquai ici une distinction entre les valets d'auberge; les petits garçons se nomment *kodom*, les grands domestiques, *todokos*. Tous les domestiques portent sur leurs habits la marque ou les armes de leur maître, qui sont aussi empreintes sur tout son mobilier. Cet usage, généralement répandu dans tout le Japon, prévient les vols, car chacun reconnoît aisément ce qui lui appartient, et les larrons ne tardent pas à être découverts.

Le 15 juin nous partîmes pour Fiogo, c'est-à-dire, que nous nous disposâmes à faire la traversée. Nous montâmes le bâtiment destiné à nous conduire à Simonoseki. Ce voyage-ci fut

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 13 et suivantes. Le cuivre du Japon renferme beaucoup d'or, et les naturels ont appris, depuis quelque tems, des Européens sans doute, l'art d'extraire cet or; ce qui chagrine beaucoup les Brahmanes de la côte de Coromandel, qui ne croyoient pas déroger à la dignité de leur caste sacrée, en s'occupant du départ de ces métaux. Au reste, tous les détails que nous donne ici notre voyageur sur la fonte du cuivre, sont d'autant plus précieux, qu'on ne trouve rien de semblable dans Kœmpfer, ni dans Charlevoix, ni dans les différens recueils de lettres latines des missionnaires au Japon, que j'ai compulsées avec la plus grande attention. *Note du Rédacteur.*

heureux et court, car peu de jours après nous être embarqués, nous abordâmes à Fiogo, d'où nous allâmes à Kokoura, et le jour même de la mi-été au matin, nous partîmes directement pour Nagasaki, en suivant bien exactement le même itinéraire qu'à notre premier passage.

Nos porteurs de norimons reçurent à Fiogo une rixdalle et cinq mas, que nous leur donnâmes pour leurs peines, et nous payâmes, selon l'usage, sept mas et cinq konderyns à notre hôtesse de Famits-loge, pour nous avoir régalé de sakki.

Avant notre arrivée à Nagasaki, nos malles furent scellées pour pouvoir les déposer dans les magasins de la Compagnie sans être visitées, car tout le reste de notre bagage fut soumis aussi-bien que nous-mêmes à cette incommode cérémonie. Je voulois cependant passer une foule d'objets défendus, tels que des monnoies rares, des cartes géographiques, &c. et j'aurois été désespéré de compromettre qui que ce fût; c'est pourquoi je fourrai mes cartes géographiques parmi d'autres papiers; j'enveloppai mes grosses pièces de monnoie avec des emplâtres, et je cachai les plus petites dans des souliers.

Enfin nous arrivâmes sains et saufs à la factorerie de Nagasaki, le 25 juin; nos amis nous reçurent avec les plus vives démonstrations de joie : ils nous attendoient avec impatience. Comme notre voyage avoit été plus long que de coutume, ils n'étoient pas sans inquiétude sur notre compte.

En renvoyant nos domestiques, nous donnâmes à chacun d'eux un thaël et cinq mas.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Position et climat du Japon. — Observations météorologiques.

Le Japon est situé à l'extrémité orientale de l'Asie (1). Trois grandes îles et plusieurs petites composent ce royaume, qui s'étend depuis le 30e degré de latitude-nord jusqu'au 41e, et depuis le 143e jusqu'au 161e de longitude de l'île de Ténériffe. Il est conséquemment de quelques degrés plus oriental que la Suède. Il y a même huit heures de différence entre ces deux pays pour le lever du soleil, de manière qu'il est midi à Iédo quand il n'est encore que quatre heures du matin à Stockholm.

Les Européens nomment cet état Japan ou Japon, les Chinois *Sippon* ou *Je-puen* (2), et les naturels *Nipon* ou *Nifon*.

---

(1) Le Japon, dit un ancien missionnaire, est situé presque sous le même climat que l'Italie et l'Espagne; sa longueur est d'environ mille quatre-vingts milles, et sa largeur de neuf cents milles; il est à trois mille neuf cents milles de Goa, la capitale des établissemens portugais dans l'Inde, et à six mille lieues du Portugal. On y fait deux récoltes par an, l'une de froment, dans le mois de mai, et l'autre de riz, dans le mois de septembre. La température de l'air, en été, est la même que dans l'Inde; il se divise en soixante-six royaumes ou principautés, &c. Vid. *De rebus Japonicis, Indicis, &c. Epistolæ*, t. II, p. 6. *Note du Rédacteur.*

(2) Je crois qu'il vaut mieux lire *ge-pen*, deux lettres chinoises, qu'on peut rendre en français par *lieu propre du jour* ou *du soleil*, parce qu'il est situé, relativement à la Chine, dans une contrée où le soleil semble sortir de l'Océan pour éclairer le reste de la terre. Le plus ancien nom connu que les Chinois aient donné à ces îles, est *yang-kou* (magasin du soleil); ils les ont ensuite appellés *nou-koue* (royaume des esclaves). Cette dénomination étant injurieuse pour ceux à qui ils la donnoient, ils se déterminèrent à la changer en celle de *ge-pen*. — *Nipon* ou *nifon* est une altération de ce mot, et signifie, en japonois, *fondement*, origine du soleil, de *ni* (feu, soleil), *pon* (base, fondement); les naturels le nomment encore *ten-ka* (sous le ciel), comme si

Ces îles ne sont connues que depuis quelques siècles. On croit que c'est le même pays dont Marc Paul le Vénitien a entendu parler en Chine sous le nom de *Zipangri*. Les Portugais sont les premiers Européens qui en aient fait la découverte.

---

leur pays étoit unique sous le ciel....

Selon les géographes chinois, « le » *gepen* proprement dit est formé de » trois iles principales, qui se subdi- » visent en cinq *ki*, et ces cinq *ki* en » sept *tao*. Le *ki* est une espèce de » terrain qui contient mille *ly* en quar- » ré ; le *tao* forme une généralité d'où » dépendent plusieurs villes. Les sept » *tao* du *ge-pen* contiennent cent quinze » villes, comparables, pour la force, » aux *tcheou* ou villes du second ordre » en Chine, et sept cent quatre-vingt- » sept *kiuns* ou villes du dernier ordre. » Les plus petites villes contiennent » au moins mille familles, et les plus » grandes environ vingt mille.

» Le nombre des royaumes compris » sous le nom de *ge-pen*, a beaucoup » varié. Il a été un tems où il s'est » monté à plus de cent ». *Note tirée de l'Introduction à l'Histoire des Peuples qui ont été ou qui sont actuellement tributaires de la Chine*, ouvrage composé par ordre de l'empereur *Kang-hi*, traduit par *Amiot*. Ce précieux manuscrit historique forme deux cahiers petit *in-folio*, d'environ cent cinquante pages chacun pour le texte, et trois autres cahiers, de même format, contenant des modèles de l'écriture des nations décrites dans les deux premiers. Il a été envoyé par le savant traducteur à la bibliothèque nationale.

Les liaisons connues des Japonois avec les Chinois datent de l'an 247 avant l'ère vulgaire, selon les historiens chinois, et de l'an 209, selon Kœmpfer. A cette époque, un savant médecin, qui vouloit se soustraire aux persécutions d'un tyran de la Chine, feignit d'aller chercher pour lui le breuvage de l'immortalité, et se rendit au Japon, où il porta la civilisation, les arts et les sciences utiles à la vie. Sa mémoire est encore chère aux habitans de ces iles. Vers l'an 57 de l'ère vulgaire, des Japonois allèrent en Chine et en rapportèrent une foule de connoissances précieuses; ainsi on ne peut pas révoquer en doute l'origine de leur civilisation.

Les historiens ne sont pas aussi parfaitement d'accord sur l'origine des habitans même : sans vouloir remonter à la construction de la tour de Babel, comme fait Kœmpfer, je m'honore de partager l'opinion du célèbre auteur de l'*Esprit des Loix*, et je les regarde comme descendans des Tatars, aussi-bien que les Chinois, les Indiens et les Egyptiens : je ne crois pas même trop

Trois négocians portugais, nommés Antonio de Mota, Francisco Zeimato, Antonio Peixota, montés sur un jonque ou grand bâtiment chinois, qui cingloit de Siam vers la Chine, furent jettés par une bourasque sur les côtes du Japon. A leur

---

contredire en cela certains historiens chinois, qui prétendent que les Japonois sont une colonie de leur nation. L'émigration qui eut lieu sous l'empereur *Ou-y*, en 1195 avant l'ère vulgaire, est favorable à leurs prétentions. Le *Toug-kien-kang-mou* dit que les peuples orientaux de la Chine, fatigués de la tyrannie de *Ou-y*, s'embarquèrent en grand nombre, hommes, femmes et enfans, et allèrent chercher des établissemens dans les îles voisines, où ils fondèrent des colonies. Ainsi d'après ce texte, quoiqu'en dise le savant Deshauterai**e**s, la supposition du P. Couplet, qui croit que ces émigrés ont pu peupler les îles du Japon, est d'autant moins déraisonnable, qu'il ne nous reste aucuns monumens historiques des relations directes des Japonois avec les Tatars. Au reste, on ne peut méconnoître le caractère tatar sur la physionomie de ces deux nations, et cet ectype vaut bien les témoignages les plus authentiques des historiens : en outre, il importe peu que l'une soit un démembrement de l'autre, ou que toutes deux descendent immédiatement de la mère souche, pourvu que cette souche soit connue; et nous croyons l'avoir découverte sur le plateau de la Tatarie, qui est véritablement l'*officina generis humani*. Voyez *Tabula chronolog. monarch. Sinic.* p. 9; *Histoire générale de la Chine, &c.* par le P. Mailla, t. I, p. 228; *Mémoires concernant l'histoire, les sciences et le arts, &c. des Chinois*, t. II, p. 497, et l'*Esprit des Loix*, t. III, p. 166.

Les géographes arabes et persans n'ont qu'une idée très-confuse des îles situées à l'orient et dans la mer de la Chine, et il est à-peu-près impossible de reconnoître celles qu'ils veulent désigner sous les noms de Senf, de Komar et de *Sila* ou *Sili*. Suivant la description qu'ils en donnent, ces dernières répondroient assez bien à celles du Japon. « Sili ou Sila est situé, dit Aboulfedhâ, » vers l'extrémité orientale de la Chine » supérieure. On y va rarement : elles » sont parmi les îles de la mer orien- » tale, comme les iles Fortunées (Ca- » nary), et les iles des Filles immor- » telles dans l'Océan occidental, avec » cette différence que les premières sont » habitées, cultivées et très-fertiles, » et les occidentales, désertes et in- » cultes ». Voyez *Aboulfedhâ, XVe table de la Chine*.

A'bdolmohal, cité par d'Herbelot (*Bibliothèque orientale*, p. 810, au mot

retour à la Chine, et d'après la relation qu'ils firent de ce qu'ils avoient vu, des Portugais, accompagnés de missionnaires, s'embarquèrent pour ces parages. On n'est pas d'accord sur l'époque de cette importante découverte; les uns la font remonter à

Sila) dit que « Sila ou Sili est le nom » d'une des îles de l'Océan oriental » située aux extrémités de la Chine, » entre la ligne équinoxiale et le premier climat ».

Bakouy parle, dans son premier Climat, de Chylâ, ville à l'extrémité de la Chine, située dans un endroit si sain, « que ses habitans n'ont jamais de » maladies ». *Chylá* est le même mot que *Sylá*, en supprimant les trois points diacritiques du *chyn*, ajoutés par le copiste ou par l'auteur lui-même, qui n'écrivoit ceci que d'après des notions très-incertaines.

L'*Edrissy*, connu parmi les savans sous le nom de géographe Nubien, parle, ch. X du premier Climat, p. 38 de la traduction latine des *Maronites*, des îles *Saïla*, qui sont nombreuses et voisines les unes des autres. « Il » s'y trouve une ville que les voya- » geurs ne veulent plus quitter quand » ils y ont séjourné, tant le pays est » fertile et abondant en commodités de » la vie : l'or y est si commun, que les » habitans font des chaînes de ce métal » à leurs chiens, et des colliers à leurs » singes ».

Le lecteur sent combien toutes ces indications sont vagues et inexactes. Il sera un peu moins mécontent, tout en se plaignant de leur laconisme, de deux marchands arabes qui commerçoient dans toutes ces mers vers 230 de l'hégire (960 de l'ère vulgaire); ils parlent de certaines îles nommées *Sila*, qui sont probablement les mêmes que celles-ci : on va en juger par leur texte « même. Au-delà du continent de la » Chine.... du côté de la mer, on trouve » les îles *Silá*, habitées par des peuples » blancs, qui envoient des présens à » l'empereur de la Chine. Ils sont per- » suadés que s'ils ne lui envoyoient pas » des présens, la pluie du ciel ne tombe- » roit pas dans le pays. Personne des » nôtres n'est allé jusque-là pour pou- » voir nous en apporter des nouvelles : » ils ont des faucons blancs ». ***Ancienne » relation des Indes et de la Chine, de » deux voyageurs mahométans***, traduite de l'arabe par Renaudot, p. 48, et p. 60 du texte arabe, intitulé, ***Selcelet ál-tewárykh oué ál-bilád oué álbouhhour oué al-néou'a él-ismák oué fyhi i'lm ál felek*** (Chaînes des histoires des villes, des mers, des différentes espèces de poissons, avec un Traité de la sphère), manuscrit arabe, *in-4°*, n°. 597 de la bibliothèque nationale.

Le géographe *Turk* (Hhadjy-Khal-

1535, d'autres la fixent à 1542, quelques-uns à 1548, et même plus tard (1).

Ces îles n'offrent que des montagnes, des collines et des vallées; les plaines y sont rares et peu étendues; des mon-

---

fah), dont le volumineux ouvrage a mérité les honneurs de l'impression à Constantinople, n'a fait que copier quelques-uns des auteurs que je viens de citer.

Les auteurs Grecs et Latins, ceux au moins qui nous restent, ne parlent pas du Japon. Quelques écrivains européens ont cru le reconnoître dans la χρυσῆ, *chryse* ou *aurea Chersonesus*; mais c'est un de ces problèmes géographiques que l'on ne résoudra jamais. Il est incontestable que les anciens connoissoient les contrées situées au-delà du Gange, et ils avoient une foule d'objets d'arts et de luxe, qui nous prouvent leurs relations avec les habitans des extrémités septentrionales et orientales de l'Asie. Cependant, parmi le petit nombre de leurs ouvrages échappés à la fureur des barbares, nous ne trouvons rien de positif sur la Chine ni sur le Japon. M. Thunberg observe très-bien que Marc Paul le Vénitien, qui a passé plusieurs années à la cour de Koblaï-Khân, vers 1280, est le premier Européen qui ait parlé de ce royaume. Il prononçoit la première syllabe du nom à la manière vénitienne, et les Tatars, de qui il l'avoit appris, y avoient ajouté une terminaison conforme à l'esprit de leur idiôme.

Depuis Marc Paul jusqu'en 154... on n'entendit plus parler de ces îles en Europe, et l'on ne concevoit rien aux détails donnés par ce voyageur sur le Zipangri. Il faut convenir que jusqu'à la publication de l'ouvrage de Kœmpfer, nous n'avions d'autres relations du Japon que celles des missionnaires. Malgré les impostures absurdes qu'elles renferment, il est possible de tirer parti, sur-tout de leurs nombreuses *Epistolæ annuæ*, comme on peut le voir par les notes qu'elles m'ont fournies. *Note du Rédacteur.*

(1) En lisant attentivement le voyage de Pinto, je crois découvrir qu'il n'aborda au Japon qu'en 1545, et non pas en 1542, comme le prétend le P. Charlevoix, d'après qui j'avois fait la note de la page 7. Dans le cas où ce voyageur auroit bien observé la chronologie des événemens, la priorité appartiendroit, sans difficulté, aux trois négocians portugais qui abordèrent dans ce royaume en 1542. Voyez la note citée ci-dessus, et les *Voyages adventureux de Fernand-Mindez Pinto*, p. 628 et suiv. *Note du Rédacteur.*

tagnes et des rochers escarpés hérissent les côtes baignées par une mer orageuse et toujours agitée. Tous ces parages sont peu connus des Européens, et ce n'est même qu'en tremblant qu'ils se hasardent dans ceux que les navigateurs fréquentent. Ils ne trouvent, de tous côtés, que bas-fonds, sable et mauvais ancrage. Autrefois les Portugais et les Hollandois mouilloient à Firando; mais ce port est maintenant fermé comme tous les autres, excepté celui de Nagasaki (1).

Nous avons déjà vu que dans la rade d'Iédo l'eau étoit si basse, que les petits bateaux approchent difficilement du rivage; les gros bâtimens sont obligés de s'arrêter à une grande distance. Un vaisseau Européen ne pourroit pas approcher du rivage de plus de cinq milles.

Parmi les plus hautes montagnes du Japon, on cite celle de Fousi (2), dont la cime perce les nuages : on l'apperçoit à la distance de plusieurs milles.

La plus grande partie des montagnes est couverte de bois; on cultive celles qui ne sont pas trop escarpées.

La qualité du terroir des vallées et des plaines varie; mais généralement le sol est composé de terre grasse ou de sable, quelquefois de l'un et de l'autre mêlés ensemble; il est au total assez bon. La culture, les engrais, la pluie et la chaleur contribuent infiniment à sa fertilité.

La chaleur, en été, est extrêmement vive, et ne seroit pas même supportable, si le vent de la mer ne procuroit de la fraîcheur. Il en est de même du froid; quand les vents nord et nord-est soufflent en hiver, ils semblent donner au froid une nouvelle activité, et le font même paroître plus piquant qu'il ne l'est réel-

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 9. Ils furent expulsés de Firando en 1640, et on démolit tous les édifices construits par les Chrétiens. *Note du Rédacteur.*

(2) Voyez ci-desus, p. 87.

ement, car au milieu de certaines bouffées de vent, on croit sentir des traits de glace qui pénètrent dans le corps.

Le tems est continuellement variable, et il pleut presque toute l'année, sur-tout vers la mi-été, dans les mois nommés, à cause de cela, *mois pluvieux* (1). L'on a attribué à ces pluies abondantes la fertilité et la grande population de ce royaume. On entend souvent gronder le tonnerre; les ouragans et les tremblemens de terre sont assez fréquens.

On aura une juste idée du climat du Japon, en jettant un coup-d'œil sur mes observations météorologiques, dont j'ai dressé un tableau qu'on trouvera ci-après. Comme c'est jusqu'à présent les seules observations de ce genre faites au Japon, je les donne dans tous leurs détails; elles ont été faites en grande partie dans les cantons méridionaux, d'abord dans l'île de Desima, près de Nagasaki, pendant notre voyage à la cour d'Iédo, et dans cette ville même. Je me suis servi du thermomètre de Fahrenheit, qui est divisé en cent douze degrés, avec un verre double et du vif argent, qui, comme on sait, marque le plus léger changement de température. Il étoit toujours attaché en dehors de nos fenêtres, en plein air, du côté du nord. Le point de congélation est au 32e degré.

La plus grande chaleur, à Nagasaki, a été de 98 degrés au mois d'août, et le plus grand froid de 35 degrés, dans les matinées du mois de janvier. Le froid vint, cette année-ci, plus tard que de coutume, et dura moins long-tems; nous allumâmes aussi plus tard le feu de nos cheminées.

Quoique je n'eusse pas de baromètre, voici cependant les observations que j'ai pu faire.

1°. Les vents E. N. et N.-E. sont très-froids, les vents S. O. et S.-O. plus chauds; ces derniers viennent du côté de la mer. Quand il pleut, le tems ne tarde pas à s'adoucir.

---

(1) *Satsouki.*

2°. En été, le vent S. qui est très-frais, souffle presque toujours avant midi à Nagasaki, celui d'E. règne durant la nuit et le matin.

3°. Le soir, quand le brouillard tombe et que les nuages s'assemblent, il ne manque guère de pleuvoir pendant la nuit; mais quand le tems se lève vers l'aurore, il fait beau pendant toute la journée.

4°. Si le ciel, en hiver, se couvre du côté de l'E. et du S., c'est signe de pluie et de vent; mais quand il s'éclaircit du côté de l'O. et du N., le tems se met au beau.

5°. En décembre et en janvier nous vîmes à Desima voltiger en l'air une neige fine, qui fondoit avant d'arriver à terre. On nous dit que les années précédentes il en étoit tombé beaucoup qui avoit même séjourné quelque tems sur la terre sans se fondre.

6°. Il tonne et il pleut rarement en juin et en juillet; mais les orages sont fréquens dans les soirées et pendant les nuits d'août et de septembre.

7°. Durant les vingt-six jours que nous passâmes à Iédo, le tems a toujours été humide et le ciel couvert : matin et soir, il tomboit une pluie plus ou moins forte. On ressentit aussi plusieurs tremblemens de terre très-foibles, et auxquels nous ne fîmes pas même attention.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

1775. Septembre.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	74	85	87	84	
2	76	85	88	86	
3	86	88	90	88	Tems couvert.
4	86	80	89	87	
5	83	81	81	80	Pluie fine.
6	76	82	84	81	
7	75	81	87	85	
8	75	81	82	78	Tems couvert.
9	73	80	81	80	
10	71	81	83	81	
11	75	75	76	76	Pluie. Soleil sur le soir.
12	74	79	82	79	
13	67	79	80	80	
14	72	79	80	79	
15	76	81	81	79	
16	72	80	80	77	
17	72	82	82	80	
18	73	79	83	79	
19	70	80	81	80	
20	72	81	81	79	
21	72	79	80	80	
22	71	81	82	80	
23	75	82	82	79	
24	70	81	82	79	
25	70	78	81	70	
26	69	77	81	76	
27	69	77	79	78	
28	71	77	78	77	
29	71	79	80	78	
30	68	78	82	81	

1775. Octobre.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	71	79	84	82	
2	69	80	83	81	
3	74	81	82	81	
4	72	81	82	80	
5	72	81	84	82	
6	72	82	83	82	
7	72	81	84	84	
8	77	84	88	84	
9	74	84	86	85	
10	76	84	86	85	
11	78	84	85	84	
12	77	79	80	77	
13	68	77	79	78	
14	67	76	76	78	
15	70	75	80	86	
16	70	76	78	76	
17	70	72	75	74	Tems couvert. Pluie.
18	70	73	74	72	
19	70	72	73	73	
20	70	73	75	73	
21	71	73	75	72	
22	71	72	73	72	Pluie.
23	70	71	73	72	
24	66	68	68	65	
25	63	65	66	69	Pluie sur le soir.
26	66	70	71	70	
27	63	64	65	64	Tems couvert.
28	60	66	67	60	
29	64	68	70	70	Tems couvert. Pluie fine.
30	63	68	69	68	
31	60	68	70	68	

1775. NOVEMBRE.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	64	72	73	75	S.
2	77	73	71	70	
3	60	68	70	68	
4	59	66	66	64	
5	64	68	70	71	Tems couvert. Pluie fine.
6	70	76	78	78	Pluie avant midi.
7	76	74	76	72	
8	67	67	67	62	Beau soleil.
9	58	63	64	62	
10	56	63	63	63	L'haleine étoit visible au
11	60	61	64	64	matin.
12	59	63	66	65	
13	60	61	63	61	
14	60	60	60	60	N.
15	60	62	63	61	
16	52	66	68	62	
17	52	68	71	64	
18	53	67	68	60	
19	55	64	64	63	L'haleine étoit visible. Le
20	57	64	65	64	therm. marquoit 55-60.
21	52	64	66	63	
22	56	61	62	56	
23	48	60	61	56	
24	52	60	60	57	
25	55	56	59	53	
26	53	58	59	55	Pluie.
27	50	58	60	55	
28	45	60	61	58	
29	53	64	67	65	
30	60	67	68	66	Il plut toute la nuit.

1775. Décembre.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	58	58	68	54	
2	56	68	68	68	
3	66	68	70	70	Tonnerre et pluie.
4	59	67	67	59	
5	48	48	48	44	
6	39	52	53	51	
7	41	55	57	52	
8	40	56	59	56	
9	45	59	60	56	
10	46	60	60	56	
11	51	59	59	59	
12	56	64	64	60	Pluie fine.
13	51	64	66	60	Pluie.
14	48	62	63	60	
15	52	59	59	56	L'haleine étoit visib. Pluie.
16	44	55	56	52	
17	51	54	54	55	Pluie.
18	48	55	56	55	
19	47	57	56	55	
20	50	60	61	57	
21	56	63	60	56	Pluie.
22	47	50	47	47	N. Grêle.
23	42	52	52	48	Gelée bl. Pluie sur le soir.
24	38	55	55	54	
25	50	54	52	56	Pluie.
26	45	58	61	56	
27	56	63	64	66	Pluie.
28	57	62	63	57	
29	54	59	54	54	Forte pluie.
30	56	57	59	55	
31	48	53	57	54	

1776. JANVIER.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	52	58	60	54	
2	50	55	54	50	
3	42	51	54	48	
4	38	54	56	54	
5	52	60	64	58	Pl. au soir et pend. la nuit. E.
6	66	63	68	70	Pluie.
7	57	60	58	56	Pluie suivie de soleil.
8	54	52	52	46	Pluie. N.
9	40	46	44	46	
10	43	52	54	48	
11	44	52	52	54	Tems couvert, pluie.
12	59	60	60	55	Pluie.
13	44	52	50	50	
14	42	50	52	48	
15	38	50	52	50	Gelée.
16	47	54	54	52	Pluie.
17	44	52	52	50	
18	48	50	48	46	Tems couvert. N.
19	38	42	42	40	N. Grand froid, neige.
20	35	48	50	46	Glace épaisse sur l'eau.
21	36	50	50	50	Tems couvert, pluie.
22	47	52	54	50	N. Pluie.
23	44	52	50	48	Pluie et grêle. N. O.
24	40	48	44	44	N. Pluie.
25	44	48	48	46	
26	36	55	56	55	Gelée blanche, glace.
27	48	62	62	58	
28	44	54	50	50	
29	36	55	56	50	
30	48	58	58	61	Pluie. N. O.
31	60	56	56	52	Pluie. N. O.

1776. FÉVRIER.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	42	48	48	48	Pluie, neige. S. O.
2	43	51	50	50	
3	40	52	56	52	
4	46	56	58	56	
5	50	60	60	58	O. Soleil.
6	60	64	66	62	
7	47	54	54	51	
8	48	57	51	52	
9	46	48	48	48	Pluie.
10	48	54	58	56	
11	48	52	52	50	
12	48	52	52	50	
13	42	44	50	48	Pluie, neige.
14	44	48	48	46	
15	42	50	50	46	
16	42	52	55	52	
17	44	52	52	50	
18	42	54	54	50	
19	44	54	56	52	
20	44	56	58	52	
21	52	58	58	56	Pluie fine.
22	60	62	63	60	Pluie fine.
23	52	54	54	50	
24	44	54	58	52	
25	48	56	58	54	Pluie fine.
26	56	50	50	48	Pluie.
27	40	50	52	48	
28	44	55	52	51	
29	46	55	56	51	

1776. Mars.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	46	54	56	52	
2	44	56	60	50	
3	44	56	56	56	
4	56	60	62	58	Départ pour la cour.
5	55	61	62	58	
6	50	62	63	55	
7	58	54	54	52	Pluie.
8	47	59	56	52	
9	44	58	56	52	
10	44	56	56	52	Pluie.
11	51	56	56	56	
12	54	58	58	58	Tonnerre et pluie.
13	60	62	62	62	Pluie.
14	62	60	62	60	Pluie au matin.
15	58	55	55	56	Pluie.
16	62	62	60	56	
17	54	66	76	66	
18	56	60	60	52	Pluie.
19	60	66	62	62	
20	56	68	68	56	
21	58	72	72	70	Pluie fine.
22	68	68	68	62	Pluie au matin.
23	53	60	70	68	
24	64	68	66	64	Pluie fine.
25	64	68	70	58	
26	58	64	64	60	
27	56	58	56	55	
28	60	60	60	56	Pluie au matin.
29	52	56	58	56	
30	58	55	64	56	
31	54	58	54	55	

1776. AVRIL.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	56	58	58	56	
2	60	68	68	60	
3	62	60	60	58	
4	60	66	64	62	
5	60	66	60	60	
6	60	77	77	70	
7	60	68	72	70	
8	62	72	74	70	A *Osakka.*
9	60	72	74	70	
10	60	60	60	58	
11	58	60	60	60	A *Miaco.*
12	62	60	64	62	Pluie.
13	56	58	56	50	Pluie.
14	48	58	60	58	
15	56	56	56	56	Pluie.
16	58	58	58	62	Pluie.
17	62	70	70	70	
18	62	66	68	66	
19	64	66	66	66	Pluie.
20	64	66	66	64	
21	60	60	60	60	Pluie.
22	56	56	58	58	
23	50	56	60	54	
24	48	66	70	66	
25	60	70	68	64	Pluie et tonnerre.
26	52	70	72	58	
27	58	70	76	68	
28	62	65	66	72	
29	60	68	68	68	Pluie fine.
30	60	68	70	66	

1776. MAI.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	54	72	74	68	Arrivée à *Iédo.*
2	72	72	72	68	Pluie fine.
3	64	64	64	64	
4	60	70	72	68	
5	66	70	72	68	
6	56	70	70	68	Pluie sur le soir.
7	58	64	64	64	Forte pluie.
8	62	70	76	72	Pluie et tonnerre.
9	66	72	74	68	
10	64	66	66	62	Pluie et tonnerre.
11	56	64	68	64	
12	58	70	72	68	
13	58	70	72	70	
14	68	74	76	72	
15	68	74	76	72	
16	70	76	78	74	Pluie.
17	70	78	76	72	
18	60	70	72	70	
19	64	74	76	74	
20	70	72	76	76	
21	66	70	74	68	
22	62	72	76	74	
23	68	74	76	76	Pluie fine.
24	68	80	82	78	
25	74	80	76	76	
26	76	74	80	70	Départ d'*Iédo.*
27	64	76	78	72	
28	66	74	74	72	
29	68	70	72	74	Pluie fine.
30	72	72	72	66	Pluie.
31	66	78	78	68	

1776. Juin.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	68	72	72	70	
2	66	76	78	74	Pluie au matin.
3	68	76	84	78	
4	64	76	76	74	
5	72	76	78	80	Pluie et tonnerre.
6	64	66	66	64	
7	64	66	66	64	A *Miaco*.
8	64	66	66	68	Pluie.
9	65	70	70	70	
10	64	80	74	70	
11	68	80	82	76	A *Osakka*.
12	68	76	78	76	
13	72	72	72	76	Pluie.
14	76	76	76	72	Pluie.
15	70	72	74	76	
16	72	78	84	80	
17	74	78	78	76	
18	76	78	78	74	Pluie.
19	74	74	74	72	
20	74	76	76	72	
21	75	76	66	76	
22	76	76	76	76	
23	80	76	76	76	A *Kokora*.
24	76	84	84	80	
25	76	80	84	82	
26	76	82	78	74	Forte pluie à midi.
27	76	82	80	76	Pluie.
28	76	84	84	84	Pluie.
29	78	82	84	82	A *Desima*.
30	80	82	84	82	

1776. Juillet.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	80	84	88	82	Pluie au matin.
2	80	84	84	80	Pluie au matin.
3	80	84	86	80	
4	78	88	88	84	
5	82	90	90	84	
6	84	90	90	84	
7	82	89	89	82	Tems couvert.
8	80	84	85	80	Forte pluie et tonnerre.
9	78	76	78	76	Pluie.
10	78	80	80	76	Coups de vent et ondées.
11	76	80	80	76	
12	72	80	80	78	
13	80	86	84	80	
14	76	80	86	80	
15	84	88	90	78	
16	78	80	85	82	
17	80	84	84	80	Forte pluie.
18	80	86	86	80	
19	82	84	84	82	
20	80	88	92	84	
21	80	91	92	86	
22	82	88	88	86	
23	84	88	88	84	
24	84	88	88	85	
25	82	84	84	83	Ondées.
26	82	90	91	84	
27	82	88	88	84	
28	84	86	88	84	Ondées.
29	84	78	78	79	Forte pluie et tonnerre.
30	82	85	85	82	
31	82	88	88	86	

1776. Aout.

Jours.	Matin.	Midi	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	86	93	93	88	Pluie et tonnerre.
2	84	88	88	82	Forte pluie.
3	79	80	82	80	
4	80	92	95	84	
5	84	95	98	84	
6	80	96	98	88	
7	82	96	98	92	
8	80	92	96	88	
9	84	96	98	86	
10	86	88	86	86	Pluie.
11	78	86	86	82	
12	80	90	92	88	
13	88	90	93	88	
14	86	96	96	90	
15	84	86	86	82	Forte pluie.
16	80	85	86	84	Petite pluie.
17	78	90	92	86	
18	78	90	92	84	
19	76	88	90	84	
20	86	88	90	84	Pluie sur le soir.
21	82	92	94	86	
22	82	86	86	82	Pluie.
23	80	88	88	82	Pluie.
24	82	90	90	84	
25	80	90	92	86	
26	80	92	94	84	
27	82	92	92	86	
28	82	88	88	86	
29	82	90	90	84	
30	82	89	90	86	
31	80	90	90	84	Pluie au matin.

1776. Septembre.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	80	88	90	84	Pluie au matin.
2	80	84	84	78	Pluie et tonnerre.
3	72	84	86	78	
4	70	88	90	80	
5	76	90	94	86	
6	77	90	90	88	Pluie sur le soir.
7	80	94	94	80	Forte pluie et tonnerre.
8	80	94	94	88	
9	82	94	96	88	
10	80	92	94	86	
11	80	90	90	82	Pluie et tonnerre.
12	80	86	96	84	
13	78	88	90	86	
14	82	82	82	80	Forte pluie et tonnerre pendant trois jours.
15	80	78	78	78	
16	78	80	80	80	
17	76	82	80	76	
18	74	82	82	76	
19	63	80	82	75	
20	68	84	84	76	
21	68	82	82	76	
22	72	78	78	76	
23	68	78	78	76	
24	65	80	82	78	
25	70	82	80	72	
26	64	80	82	72	
27	60	78	82	74	
28	60	80	80	76	
29	60	82	82	76	
30	60	82	82	74	

1776. Octobre.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	62	86	86	78	
2	72	86	86	80	
3	76	82	82	76	
4	66	84	84	78	
5	70	82	84	78	
6	64	82	82	78	
7	66	82	84	78	
8	62	82	84	78	
9	64	84	86	78	
10	68	84	86	80	
11	74	80	80	80	Pluie et tonnerre.
12	72	76	76	78	
13	66	74	82	74	
14	72	80	80	80	
15	70	74	74	68	
16	64	64	64	64	Tems couvert.
17	60	66	64	62	Pluie fine.
18	62	66	66	64	Pluie fine.
19	62	68	68	68	
20	66	66	66	62	Pluie.
21	62	66	66	66	Pluie.
22	64	68	68	66	
23	58	70	70	66	
24	58	74	74	70	
25	60	76	76	74	
26	64	80	82	76	
27	72	76	76	70	
28	70	80	80	76	Pluie et tonnerre.
29	68	70	72	68	
30	58	74	74	66	
31	64	74	74	66	

ADDITIONS DU *RÉDACTEUR*.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Nagasaki en 1779 (1).

JANVIER.

Le thermomètre a	monté à	58.
	descendu à	27.
Hauteur moyenne	au matin	36.
	à midi	44.
	au soir	42.
Le vent a soufflé pendant	vingt-huit jours	N. O.
	trois jours	S.

Une tempête a duré deux jours.

Il a plu trois fois.

Une gelée.

FÉVRIER.

Le thermomètre a	monté à	60.
	descendu à	33.
Hauteur moyenne	au matin	36.
	à midi	47.
	au soir	41.

(1) Tirées et traduites des *Verhandeling. van het Batav. genootschap* (Mémoires de la société de Batavia, t. II, pages 84-87). On me saura gré, peut-être, d'avoir rassemblé les seules observations de ce genre qui existent jusqu'à présent sur le Japon. Celles-ci ne le cèdent en rien à celles du professeur Thunberg : elles ont été recueillies par un savant physicien hollandois, qui a inséré une foule de notices précieuses sur le Cap de Bonne-Espérance, sur les îles de la Sonde, et sur le Japon, dans les *Mémoires de la société de Batavia*, que j'ai eu occasion de citer souvent dans mes notes. (*Langlès.*)

Le vent a soufflé pendant	vingt-cinq jours	du N. E. et N.
	trois jours	S.

Il est tombé quatre fois de la pluie,
Et deux fois du givre.

Mars.

Le thermomètre a	monté à	66.
	descendu à	29.

Hauteur moyenne au matin	48.
à midi	52.
au soir	48.

Le vent a soufflé pendant	sept jours	N.
	neuf jours	E.
	six jours	S.
	et neuf jours	O. et S. O.

Il a plu huit jours.
Tempête pendant deux jours.

Avril.

Le thermomètre a	monté à	69.
	descendu à	39.

Hauteur moyenne au matin	52.
à midi	62.
au soir	53.

Le vent a soufflé pendant	quinze jours	N.
	huit jours	S.
	cinq jours	E.
	trois jours	O.

MAI.

Le thermomètre a	monté à	80.
	descendu à	40.
Hauteur moyenne au matin		62.
	à midi	70.
	au soir	64.
Le vent a soufflé pendant	cinq jours	E.
	quinze jours	N.
	six jours	S.
	cinq jours	O. et S. O.

JUIN.

Le thermomètre a	monté à	84.
	descendu à	56.
Hauteur moyenne au matin		70.
	à midi	83.
	au soir	71.
Le vent a soufflé pendant	cinq jours	E.
	sept jours	N.
	quatorze jours	du S. E. au S. O.
	cinq jours	O.

Il a plu quatorze fois.
Tonné deux fois.
Deux tempêtes.

JUILLET.

Le thermomètre a	monté à	92.
	descendu à	73.
Hauteur moyenne au matin		83.
	à midi	91.
	au soir	93.

Le vent a soufflé pendant	trois jours	O.
	six jours	E.
	dix-sept jours	S.
	cinq jours	N.

Il a plu quatre fois.
Tonné une fois.

Aout.

Le thermomètre a	monté à	98.
	descendu à	76.

Hauteur moyenne au matin	84.
à midi	88.
au soir	84.

Le vent a soufflé pendant	six jours	E.
	quatorze jours	S.
	dix jours	N.
	un jour	O.

Septembre.

Le thermomètre a	monté à	92.
	descendu à	60.

Hauteur moyenne au matin	76.
à midi	88.
au soir	84.

Le vent a soufflé pendant	onze jours	S.
	quinze jours	N.
	trois jours	E.

Il a plu onze fois.

OCTOBRE.

Le thermomètre a	monté à	79.
	descendu à	48.

Hauteur moyenne	au matin	60.
	à midi	0.
	au soir	62.

Le vent a soufflé	quatre jours	S.
	et pendant le reste du mois	N.

Il a plu six fois.
Tremblement de terre du 9 au 11.
Tempête le 28.

NOVEMBRE.

Le thermomètre a	monté à	79.
	descendu à	32.

Hauteur moyenne	au matin	48.
	à midi	52.
	au soir	48.

Le vent a continuellement soufflé N.
Il a plu neuf fois.
Neigé une fois.
Tempête le 15 et le 16.

(*LANGLÈS, Rédacteur.*)

CHAPITRE X.

Portrait, caractère des Japonois.

Ils sont généralement bien faits, alertes et bien dispos, forts, musculeux. Cependant ils ne pourroient lutter avec les habitans du nord de l'Europe. Les hommes sont d'une taille ordinaire, d'un embonpoint raisonnable ; j'en ai vu même plusieurs d'une assez vaste corpulence ; leur teint est tantôt basané, cuivré, brun ou blanc. Les habitans de la campagne, qui ne se couvrent pas la partie supérieure du corps en été, sont très-hâlés. Mais les femmes aisées, qui ne sortent presque jamais sans voile, ne le cèdent pas pour la blancheur à nos plus belles Européennes.

Les Japonois ont, ainsi que les Chinois, des yeux d'une configuration toute particulière ; au lieu de former un ovale plus ou moins arrondi comme ceux des autres peuples, ils sont oblongs, très-enfoncés, et toujours clignotans, avec une prunelle brune ou plutôt noire, et un sourcil très-haut. Une autre marque caractéristique dans le même organe, c'est que la fontaine de l'œil chez les deux nations n'est pas ronde comme chez les autres hommes, mais étranglée et pointue, ce qui rend leur regard perçant ; ils ont la tête grosse et emmanchée sur un col très-court, les cheveux noirs, épais et luisans, à cause de l'huile dont ils les oignent : leur nez, quoiqu'applati, est gros et épatté.

Le moral de cette nation est moins original que leur physionomie, et, comme celui de toutes les autres, un mélange de bonnes et de mauvaises qualités. Cependant, somme totale, les premières l'emportent sur les dernières. Ils allient l'esprit à la prudence, la docilité à l'amour de la justice, et à une

certaine indépendance. Actifs, sobres, économes, loyaux et pleins de courage, ils rachètent par ces qualités et ces vertus, la superstition, l'orgueil et la méfiance, souvent bien fondée, qu'on pourroit leur reprocher (1).

La nation Japonoise a constamment déployé dans toutes ses entreprises beaucoup de fermeté, et autant d'intelligence qu'il est possible d'en avoir avec des sciences encore au berceau. D'après la légère esquisse que je viens de tracer, on ne sera pas tenté de les classer parmi les nations sauvages : quant à moi, je ne les croirois point déplacées auprès de bien des nations policées. La forme de leur gouvernement, leur manière de se conduire à l'égard des étrangers, leurs arts, la culture de leurs terres, l'abondance qui règne dans le royaume, enfin mille autres circonstances, prouvent à la fois leur esprit, leur fermeté et leur

(1) On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le portrait des Japonois, tracé par le jésuite François-Xavier, qui a séjourné assez long-tems dans ces îles. « Les Japonois, autant que j'ai pu » en juger, dit-il, surpassent en vertu » et en probité toutes les autres nations » découvertes jusqu'ici. Ils sont d'une » humeur douce, ennemis des fourbe- » ries, passionnés pour les honneurs, » et les préfèrent à tout. L'indigence » est très-commune parmi eux, mais » nullement déshonorante, quoiqu'ils » la supportent avec peine. Les Grands » n'en sont pas moins respectés par le » peuple, et le plus pauvre d'entre eux » peut, sans dot, obtenir en mariage » une roturière, tant ils préfèrent les » dignités aux richesses. Ils se traitent » respectivement avec beaucoup d'é- » gards; ils estiment infiniment le mé- » tier des armes. A peine ont-ils atteint » quatorze ans, qu'on les voit s'exercer » à manier l'épée et le poignard. Ils » n'endurent aucun geste ni aucun pro- » pos offensans. Tempérés dans le man- » ger, ils le sont moins pour la boisson. » Faute de connoître l'usage du raisin, » ils font du vin (du sakki) avec du » riz; ils n'aiment ni les dés, ni aucun » jeu intéressé, persuadés qu'il est » honteux de prendre des passe-tems » qui nous inspirent des idées de ra- » pacité. Je ne me rappelle point d'a- » voir vu dans les pays chrétiens, ou » barbares, aucune nation qui ait au- » tant d'aversion pour le vol ». Voyez *Rerum à societate Jesu in Orient. gestar. ad an. usque 1568 commentarius. Dilingæ, 1574*, p. 65 et 66. *Note du Rédacteur.*

courage. Ils ne connoissent point cette ridicule coquetterie, si générale parmi les autres nations de l'Asie et celles de l'Afrique. Je n'ai pas retrouvé sur eux les coquilles, les perles de verre et les plaques d'acier poli de mes Hottentots et de mes Caffres, ni toutes les bagatelles d'or et d'argent d'Europe. De bonnes étoffes de leurs manufactures, des habits propres, des mets sains et savoureux, des armes excellentes, voilà ce qu'ils recherchent.

Ils ne sont pas même étrangers aux idées de liberté. Je ne prétends point que cette divinité, si chérie et si peu connue, ait fixé chez eux son séjour; mais il me suffira de dire que la justice et la sévérité de leurs loix, les préservent des maux de la licence. Le despotisme même auquel ils sont soumis, n'exclut pas entièrement la justice, et l'on a eu tort de prétendre que la dernière classe du peuple étoit esclave. On pourroit donc en dire autant de nos domestiques et de nos soldats, que l'on traite plus durement que la populace du Japon. La meilleure preuve que l'on puisse donner de l'amour des Japonois pour la liberté, c'est leur horreur pour le commerce des esclaves, dont les prétendus républicains Hollandois tirent un profit si considérable, et qu'ils traitent si indignement. Tous les Japonois sont égaux devant la loi, elle protège le petit comme et même contre le grand. La sévérité des peines et la prompte exécution des arrêts, préviennent bien des crimes.

Quant à leurs relations avec les étrangers, il n'y a pas, dans toute l'Asie, de nation qui les surveille d'aussi près, et qui se soit aussi sagement préservée de leurs ruses et de leurs violences. A la vérité ils ont pris des mesures dont on ne voit d'exemple nulle part, mais que la conduite des Européens justifie pleinement (1). Il est défendu aux naturels, sous peine de mort,

(1) Les Hollandois ont sans doute leurs raisons pour se plaindre de ce qu'ils appellent la méfiance des Japonois; mais le petit nombre de voyageurs qui ont fréquenté cette nation, Beniowski, entre autre, déposent en

de sortir du royaume, ou de s'écarter des côtes, et aucun étranger, excepté un très-petit nombre de Chinois et de Hollandois que l'on garde encore soigneusement à vue comme des prisonniers d'état, n'a la permission de séjourner au Japon.

L'égalité règne dans le costume, et l'on ne reconnoît chez eux les gens de distinction ou riches que par le nombre de domestiques qui servent dans l'intérieur de la maison, et accompagnent leur maître lorsqu'il sort, pour porter sa canne, ses souliers, son parasol, sa lanterne et tout ce dont il a besoin.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire, que les Japonois sentent la dignité de l'homme, et leur croire quelques notions d'égalité ou de liberté. Au contraire, il n'y a peut-être pas de nation sur la terre aussi-bien façonnée au joug de ses maîtres, et qui tienne autant à toutes ces vaines formalités de petitesse hiérarchique : on leur inculque dès leur plus tendre enfance les principes de soumission à leurs princes et à leurs parens. L'exemple des aînés sert de guide aux plus jeunes, et cette docilité leur épargne les réprimandes et les châtimens dont nous accablons nos enfans. Les inférieurs témoignent leur respect envers leurs supérieurs par de profondes inclinations ; ils exécutent leurs ordres avec une ponctualité surprenante. Les personnes de même rang se saluent en s'abordant et en se quittant. Ce salut consiste généralement à incliner le corps et la tête en avant, en posant les mains sur les genoux et même sur les os des jambes ou sur les pieds. Ils se baissent en proportion de leur respect pour la personne qu'ils saluent. Quand on leur adresse la parole, ou qu'ils présentent quelque chose, ils ne manquent jamais d'incliner la tête. Si un homme du peuple

---

faveur de sa loyauté, de sa générosité et de son hospitalité envers les étrangers. On nous dispensera de transcrire le passage d'un ouvrage qui est entre les mains de tous les amateurs de ce genre de littérature. *Mémoires de Beniowski*, t. I, p. 251. *Note du Rédacteur.*

rencontre dans la rue une personne de distinction, il s'arrête tout court jusqu'à ce qu'elle soit passée.

Si les deux passans sont d'égale condition, ils s'arrêtent tous deux, s'inclinent et s'en vont tout inclinés chacun de son côté. En entrant dans une maison ils se mettent à genoux, baissent la tête; ils répètent ce même mouvement de tête avant de se lever pour s'en aller.

Cette nation ne le cède, pour la curiosité, à aucune de toutes celles que j'ai visitées. Ils considèrent bien attentivement tout ce que les Européens apportent et ce qu'ils ont sur eux : ils s'informent de tout. Comme le médecin de légation passe pour le plus instruit de tous les Hollandois, il est plus particulièrement exposé à leurs importunes interrogations, soit dans la factorerie de la petite île de Desima, soit pendant le voyage à la cour, ou son séjour à Iédo. Cest pour eux un oracle, de qui ils attendent satisfaction sur tout ce qu'ils lui demandent. Leurs questions roulent particulièrement sur les mathématiques, la géographie, la physique, la pharmacie, la zoologie, la botanique et la médecine. J'ai déjà parlé de l'attention avec laquelle on nous examina chez l'empereur et les Grands d'Iédo. Chapeaux, épées, habits, boutons, galon, montre, cannes, bagues, &c. &c. ils inventorièrent tout ce que nous portions de la tête aux pieds, et voulurent même avoir des modèles de notre écriture (1).

Ce peuple est peu inventif, et n'exerce son industrie que sur les objets véritablement nécessaires; mais tout ce qui sort de ses mains est d'un fini précieux; rien n'est comparable à l'éclat et à la beauté de ses ouvrages en cuivre ou autre métal, ceux en bois réunissent la délicatesse à la solidité. On n'a pas encore pu égaler la beauté de leurs laques et la bonté de la trempe de leurs sabres.

Il est impossible de se former une idée, à moins d'en avoir

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 78.

été

été témoin oculaire, de la patience et des soins minutieux avec lesquels les laboureurs cultivent leurs champs.

C'est au Japon sur-tout que j'ai trouvé cette sage et utile économie qu'il ne faut pas confondre avec l'avarice, et à laquelle je ne fais pas difficulté d'accorder le nom de vertu, puisque son contraire est un des vices les plus dégoûtans. Cette vertu, dis-je, est également pratiquée dans le palais de l'empereur, et dans la chaumière du pauvre. Celui-ci sait se contenter du peu qu'il possède; l'homme opulent ne dissipe pas ses trésors en profusions injurieuses pour l'indigence et funestes aux mœurs. De-là l'heureuse ignorance de ces deux fléaux si communs chez nos sages nations européennes, la *disette* et la *cherté*, mots dont on trouve à peine les synonymes dans la langue japonoise.

Parmi les nombreux habitans de cet empire, il est rare de rencontrer un mendiant, et même un indigent (1). Leurs desirs sont aussi bornés que leurs besoins, et ils n'ont aucuns de ces défauts nés de l'extrême misère et qui l'entretiennent : les ivrognes sont aussi rares que les mendians. Ils ne perdent point leur terrain ni leur tems à la culture du tabac, et des plantes auxquelles l'oisiveté et la satiété ont donné quelque valeur. Grace à leur ignorance en chymie, ils ne se sont pas encore avisés d'extraire des breuvages empoisonnés, des grains destinés à leur procurer une nourriture saine et facile.

La propreté est encore une des qualités essentielles de ce

(1) Le lecteur n'aura pas l'impolitesse de ranger dans cette classe les jeunes importunes de la montagne de Fakonié, et nous n'avons pas encore oublié la différence qu'établissoit la pieuse galanterie française entre les salés moines mendians et les jolies *hirondelles de carême* : or, ces trois jeunes filles étoient des religieuses attachées à un temple des environs. Leur règle leur impose le devoir de pourvoir à tous les besoins des saints bonzes chargés de desservir le temple, et qui s'engraissent des aumônes de toutes espèces que leur rapportent leurs jolies pourvoyeuses. *Note du Rédacteur.*

peuple. Elle brille sur leurs vêtemens, dans leurs maisons et sur leur table; elle dédommage bien de la frugalité des mets. Ils prennent presque tous les jours des bains chauds que l'on prépare chez eux; les voyageurs en trouvent de tout prêts dans les auberges et à très-bon compte.

J'ai eu souvent occasion d'admirer la patience et la bonté des Japonois, particulièrement envers les marchands européens, qui ne craignoient pas de s'attirer leur mépris ou leur haine par des tromperies honteuses. Malgré sa fierté naturelle, cette nation est pleine de douceur et de bienveillance, sensible aux moindres témoignages d'amitié, mais inébranlable aux injures et aux menaces.

La justice n'est pas ici un mot vuide de sens; chacun l'observe à l'égard de ses concitoyens, et le despote lui-même n'oseroit y manquer envers ses voisins. Il n'y a point d'exemple qu'un empereur du Japon ait eu la manie des conquêtes (1). Mais en récompense, leur histoire est pleine de traits héroïques qui prouvent avec quel courage les Japonois ont toujours défendu leurs foyers contre les incursions des étrangers. Fidèles aux principes de leurs ancêtres, ils ne sont point tentés d'envahir les domaines de leurs voisins, ni d'adopter des mœurs étrangères. On retrouve dans leurs tribunaux les mêmes principes que nous admirons dans leur conduite politique. Leurs procès sont bientôt terminés, et l'on ne connoît pas ces sollicitations qui influencent si souvent les décisions des juges. Un coupable reconnu pour tel, ne trouve aucun appui; il est jugé et exécuté sans égard

(1) Cependant les Japonois ont fait plusieurs incursions en Chine, et surtout dans la Corée, qu'ils envahirent même en 1552, et gardèrent jusqu'à la mort de *Ping sieou-ki* leur roi, en 1564; mais c'étoit uniquement des représailles ou des guerres défensives, comme on peut le voir dans l'*Histoire générale de la Chine*, traduite par le P. Mailla, t. X, p. 322 et suivantes. *Note du Rédacteur.*

pour sa fortune ni pour son rang, et personne ne se hasarderoit à intercéder pour lui.

D'après un caractère aussi prononcé, si les relations des Européens avec les Japonois ont éprouvé tant de variations, ce n'est pas ceux-ci qu'il faut en accuser, et nous devons convenir qu'ils n'ont jamais été les premiers à violer les traités, ni même à y changer un seul mot.

On peut voyager dans toute l'étendue de l'empire avec une parfaite sécurité, on ne connoît pas les voleurs de grands chemins; et les larcins même sont si rares, que les Européens, en allant à la cour, ne s'occupent point beaucoup de veiller sur leurs effets, et n'en perdent cependant aucun. A la vérité, le bas peuple ne se fait pas scrupule de dérober du sucre et du cuivre, quand on transporte ces objets du port aux magasins de la factorerie hollandoise, ou des magasins au port. Mais la duplicité et les tromperies des Européens contribuent à lever les scrupules des Japonois, et justifient leur méfiance et les précautions qu'ils prennent tant envers ceux-ci qu'envers les Chinois. Leurs troubles intestins et leurs fréquentes guerres civiles (1) ont, sans doute, contribué à renforcer leur caractère naturellement soupçonneux.

La superstition, si universelle parmi les Japonois de tous rangs, et qu'ils portent même au plus haut degré, est un effet naturel du peu de progrès qu'ils ont fait dans les sciences,

---

(1) Le systême politique de ce royaume a naturellement engendré une suite non interrompue de guerres civiles, plus sanglantes les unes que les autres; le Daïri, qui réunissoit autrefois le sceptre et l'encensoir, avoit sans cesse à lutter contre ses généraux; un de ceux-ci s'est enfin érigé en empereur civil, nommé *Koubo*, et le *Daïri* n'est plus qu'un mannequin sacré; mais les princes particuliers qui ressemblent beaucoup à nos anciens barons et seigneurs à donjons, cherchent à secouer le joug du Koubo; tous ces tyrans et tyranneaux se disputent la propriété des hommes au prix de leur sang.

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

(*Note du Rédacteur.*)

des principes erronés de leur religion, et sur-tout de la fourberie de leurs prêtres. Ce n'est pas seulement dans leurs vœux et dans des pratiques pieuses que se manifeste leur superstition; elle préside encore à l'administration des remèdes, au choix des jours consacrés à leurs opérations les plus simples, &c. Par une combinaison assez naturelle à l'esprit humain, ils savent allier cette foiblesse avec l'orgueil et la fierté qui constituent la base de leur caractère. Ils prétendent tirer leur origine des dieux. Cette ridicule prétention leur est commune avec plusieurs peuples d'Asie, qui ne font pas le moindre doute de compter le soleil, la lune parmi leurs ancêtres, et d'appeller les planètes, les constellations et les signes du zodiaque leurs frères et sœurs : de-là ce profond mépris pour les Européens, qui ne se sont jamais avisés de s'établir une pareille généalogie. On leur pardonne volontiers leurs fripponneries; on peut même oublier leurs actes d'injustice; mais la plus légère marque d'orgueil ou de dédain de leur part, seroit un crime irrémissible. Le caractère hautain des Portugais a seul causé leur ruine au Japon; le même ridicule anéantiroit également le commerce des Hollandois, qui ne se soutiennent que par une modestie et une patience à toute épreuve.

Le courage invincible de cette nation excuse, à certains égards, sa fierté. Depuis les tems les plus reculés, il n'y a pas d'exemple qu'elle ait été vaincue ni envahie par aucune puissance étrangère. Ouvrons leurs fastes, et nous y verrons des traits de courage qu'on pourroit regarder comme fabuleux, s'ils n'étoient racontés par des hommes dignes de foi, et appuyés sur des autorités incontestables. La première incursion des Tatars dans une partie du Japon eut lieu en 799 de l'ère vulgaire (1). Leur flotte, chargée d'une armée innombrable, périt

(1) C'étoit des descendans de ces deux cent mille Tatars qui, selon le jésuite Couplet, fondirent en 711 sur la partie septentrionale de la Chine, et

par la tempête dans une seule nuit ; le lendemain, le Général Japonois attaque les débris de cette armée et les extermine complètement ; il n'en resta pas un seul pour porter la nouvelle de leur défaite. En 1281, ils remportèrent une victoire, non moins complète que la première, sur deux cent quarante mille Tatars, qui vinrent fondre une seconde fois sur le Japon (1).

---

se retirèrent, emportant avec eux un immense butin. *Note du Rédacteur.*

(1) Cette incursion, qui arriva quinze ans après celle des Tatars en Chine, a été décrite par Marc Paul le Vénitien, qui se trouvoit à cette époque même à la cour de Koublaï-Khan, que les Chinois nomment *Tché-Yuen.* Nous ne répéterons pas les détails donnés par ce voyageur, dont la relation est entre les mains de tout le monde. On pourra la comparer avec l'histoire de la même expédition, tirée des auteurs Chinois, et consignée dans l'*Histoire des peuples qui sont ou qui ont été tributaires de la Chine*, traduite par le savant Amyot. Manusc. de la Bibl. nation. déjà cité, p. 98.

« La seizième année de *Tché-Yuen* (1279 de l'ère vulgaire), *Ché-Tsou* se trouvant maître de toute la Chine par la réduction de toutes les places qui avoient tenu jusqu'alors pour les *Soung*, pensa sérieusement à tourner ses armes du côté du Japon. Il assembla son conseil et lui proposa son dessein ; il dit : « La famille des *Soung* est éteinte, tout » le monde me regarde à présent comme » le seul empereur de la Chine ; la plu» part des royaumes tributaires m'ont » déjà reconnu pour tel, et ont en» voyé leurs ambassadeurs pour me » rendre hommage ; les Japonois n'ont » encore fait aucune démarche. A en » juger par leur conduite, on diroit » qu'ils veulent me braver ; il est tems » de leur faire connoître quelle est la » puissance des Mongoux ».

« Un des favoris de ce despote imbécille voulut lui faire quelques observations sur le danger et l'inutilité d'une pareille entreprise ; mais rien n'étoit capable de modérer l'ambition démesurée de *Ché-Tsou*, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, s'emparer du Japon ».

« Il tenta d'abord la voie de la négociation, et envoya un nommé *Tousi-Tsoung* à la tête de quelques autres, pour faire entendre raison aux Japonois. Ceux-ci n'en tinrent compte, et massacrèrent même les envoyés. L'empereur en reçut la nouvelle la seconde lune de l'année suivante, dix-septième de *Tché-Yuen* (1280) ; il prit son dernier parti, nomma des généraux, assigna soixante-dix mille hommes de troupes réglées, et vouloit les faire partir

Au commencement du dix-septième siècle, à l'époque de l'expulsion des Portugais, ils entreprirent d'extirper la religion chrétienne, et ne laissèrent pas la plus légère trace de son existence. La persécution dura quarante années, pendant les-

---

sans délai, si son conseil ne s'y fût opposé. Tous ceux qui le composoient représentèrent qu'une telle expédition exigeoit de grands préparatifs, et qu'il falloit du tems pour les faire. L'empereur se rendit à leurs raisons, et ordonna qu'on ne négligeât rien pour la faire réussir ».

« A la huitième lune de la même année, le roi de Corée représenta à l'empereur qu'une armée de soixante-dix mille hommes ne suffiroit pas pour la conquête du Japon; elle fut portée à cent mille; elle alla se joindre à celle des Coréens, qui fournirent pour leur part neuf cents vaisseaux de guerre, cent mille boisseaux de grains, dix mille hommes de troupe de ligne, et quinze mille pour la marine. Les Chinois se chargèrent de les armer ».

« La dix-huitième année de *Tché-Yuen* (1281), vers la fin de la huitième lune, on reçut à la Chine la déplorable nouvelle du naufrage de la flotte à l'approche du Japon. « Toutes les troupes, » dit l'historien, qui étoient sous le » commandement des généraux *Sang-» Ouen-Hou*, *Si-Tou-Houng-Sa-Tsieou*, » *Ly-Ting-Tsin-Sang-Tcheng* et autres, » furent accueillies d'une furieuse tem-» pête qui les submergea dans les flots. » Sur dix personnes à peine put-il s'en » sauver une ou deux; en conséquence, » l'empereur donna un édit par lequel » il enjoignoit à tous les mandarins qui » se trouveroient sur les lieux par où » devoient passer les infortunés restes » de ses troupes, de leur fournir des » vivres et tout ce qui leur étoit néces-» saire le long de la route ».

« Le P. Gaubil place la flotte à la vue des *Ping-hou-ti* (c'est l'île de Firando), lorsque s'éleva cette furieuse tempête qui la submergea; et c'est à la vue des *Ou-Loung-Chan*, dit l'historien chinois. Il peut se faire que *Ou-Loung-Chan* soit le nom que les Chinois donnent à quelques montagnes de l'île de *Ping-Hou* ou *Firando*. Le P. Gaubil fait faire soixante-dix mille Chinois ou Coréens prisonniers par les Japonois, et fait tuer trente mille Mongoux. L'historien que je consulte actuellement dit simplement « que la tempête submer-» gea presque tout, et qu'à peine de » dix personnes il s'en sauva une ou » deux ». Ce sont ses expressions. Je profite de cette occasion pour dire que, de l'aveu même du P. Gaubil, *l'Histoire de Gentchiskan et de toute la dynastie des Mongoux* ses successeurs, imprimée en France sous son nom, n'étoit qu'un ouvrage ébauché, auquel il travailloit encore de tems en tems pour le rendre digne du titre qu'il porte. J'ai entre les mains un exemplaire de

quelles périrent plusieurs milliers d'individus. Au dernier siège on compta trente-sept mille morts. Je pourrois encore citer d'autres exemples plus récens du courage vraiment héroïque des Japonois. En 1630, un de leurs jonques vint pour trafiquer à l'île de Formose, appartenante à la Compagnie hollandoise des Indes. Pierre Nuytz, gouverneur de l'île, reçut très-mal les marchands Japonois, qui ne manquèrent pas de se plaindre en arrivant chez eux. C'étoit un outrage d'autant plus grand à leurs yeux, qu'il venoit d'une nation étrangère, pour laquelle ils ont le plus profond mépris. Cependant le prince ne se sentoit pas en état d'en tirer raison : ses gardes, non moins indignés que lui, vont le trouver, et après lui avoir exprimé combien ils partagent sa juste colère : « Nous ne mériterions pas, lui disent-ils, de veiller » à votre sûreté, si nous n'étions pas aussi chargés de défendre » votre honneur et celui de notre nation. C'est donc à nous » à tirer vengeance de cet outrage ; nous n'attendons que vos » ordres pour vous amener le coupable enchaîné, ou vous » apporter sa tête. Les dangers de la mer, le nombre de ses » gardes et les fortifications de sa citadelle, ne pourront le » soustraire à notre juste courroux : sept de nous suffisent pour » cette expédition ». Après avoir obtenu la permission qu'ils demandoient, ils se concertent ensemble, se rendent à Formose et demandent audience. A peine sont-ils admis auprès du gouverneur, que mettant tous à la fois le sabre à la main, ils le font prisonnier et l'emmènent à leur vaisseau. Cette expédition se fit en plein jour à la vue de la garde et de tous les gens de l'hôtel, sans que qui que ce fût osât tenter seulement de délivrer

---

l'imprimé, dont presque toutes les marges surchargées de corrections et de changemens écrits de la main de l'auteur, sont une preuve évidente que lorsqu'il composa son ouvrage, il n'avoit pas, sur la langue qu'il interprétoit, les lumières qu'il acquit ensuite » : *Hist. des peuples tribut. &c.* pages 85 et suiv. du man. de la Biblioth. nation. *Note du Rédacteur.*

le gouverneur. A la première tentative, ces forcenés lui auroient fendu la tête d'un coup de sabre (1).

Un peuple aussi juste, mais en même tems aussi fier et aussi courageux, doit être implacable envers ceux qui l'ont offensé : en effet, je n'ai jamais vu d'hommes aussi haineux et aussi vindicatifs; leur courroux ne s'exhale pas au-dehors, mais ils le concentrent bien profondément, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger; ils ne s'amusent pas à répondre aux insultes ni aux injures, si ce n'est quelquefois par un souris amer et malin, et par un long *œ œ œ;* mais ils conservent une haine profonde, que les excuses ni les tems, ni même les services, ne peuvent détruire. Loin de faire la plus légère impolitesse à leurs ennemis, ils les accueillent avec des dehors de cordialité capables de tromper quiconque ne les connoîtroit pas, et ils saisissent la première occasion de vous nuire ou de vous perdre (2).

---

(1) Voyez l'*Histoire civile et naturelle du Japon*, par Kœmpfer, t. III, p. 320.

(2) Ce caractère odieux, qui efface, selon moi, toutes les qualités imaginables, est bien celui d'un peuple opprimé et avili par le despotisme sacerdotal et politique. *Note du Rédacteur.*

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Noms et costume des Japonois.

Ils ont, comme nous, nom de famille et nom d'individu. Les noms de famille sont immuables, et l'on ne s'en sert que pour signer des écrits, auxquels on appose aussi son cachet; il précède toujours le nom particulier, ce qui est diamétralement opposé à notre usage. C'est ainsi que les botanistes citent le nom générique d'une plante avant son nom spécifique. Le nom individuel est celui par lequel on les interpelle, et ils en changent plusieurs fois dans le cours de leur vie. Le nom que les parens donnent à un enfant au moment de sa naissance, se change aussi-tôt qu'il a atteint l'âge viril; il change celui-ci en prenant une charge quelconque, et réitère ce changement toutes les fois qu'il monte en dignité. On donne à l'empereur et aux princes un nouveau nom après leur mort. Celui qu'ils portent de leur vivant est une espèce de secret d'état.

Les femmes changent plus rarement de noms; elles prennent ceux des plus belles fleurs.

Les hommes qui occupent les premières dignités de l'empire, reçoivent des titres analogues à ces mêmes dignités. L'empereur ecclésiastique y ajoute des noms d'honneur.

Les Japonois peuvent se flatter d'avoir véritablement un costume national. C'est en effet le même pour toutes les classes de la société, depuis les empereurs jusqu'au dernier de leurs sujets. Il n'est point changé depuis deux mille ans (1), tant pour

(1) Cette assertion ne paroîtra ni incroyable ni même surprenante à ceux qui ont quelques notions sur l'Asie. On sait, par exemple, que les mœurs des Arabes bédouins n'ont pas changé depuis Abraham, qui étoit lui-même

les hommes que pour les femmes. Il consiste en une ou plusieurs longues robes, de même forme pour tous les états et pour tous les âges. Les riches en ont d'étoffes de soie très-fine; celles des pauvres sont en toile de coton. Les robes des femmes leur tombent sur les talons; les plus élégantes y ajoutent une queue. Celles des hommes leur couvrent le gras de jambe. Les voyageurs, les soldats et les ouvriers la relèvent, ou bien en portent de si courtes qu'elles ne leur viennent qu'aux genoux. Les hommes prennent des étoffes unies; mais les femmes préfèrent celles à fleurs, tissues en soie ou en or. Les robes d'été n'ont point de doublure, ou n'en ont qu'une très-légère. Celles d'hiver sont chaudement ouattées en soie ou en coton. Les hommes se contentent de porter une seule robe; les femmes en mettent quelquefois trente, quarante, cinquante et même davantage; mais elles sont si fines et si claires, qu'elles pèsent à peine toutes ensemble quatre ou cinq livres. Celle de dessous tient lieu de chemise; c'est pourquoi elle est blanche ou bleue. Toutes ces robes s'attachent avec une ceinture large comme la main pour les hommes, et d'une demi-aune pour les femmes, en outre assez longue pour faire deux fois le tour de leur corps et se nouer en rosette avec deux bouts flottans. Les femmes font ce nœud très-grand; sa position indique si celle qui le porte est mariée ou non. Les filles ont ce nœud derrière le dos, les femmes mariées en devant. Les hommes passent différens objets dans leur ceinture, tel que leur sabre, leur éventail, leur pipe, leur bourse à tabac, celle à médicamens. Les robes n'ont point de collet; elles sont très-échancrées, et le col reste nud, sans cravate ni fichu.

---

un cheykh ou un émyr du désert; leur hospitalité est toujours la même, et ils n'ont pas réformé l'usage de dépouiller les étrangers, conformément à la mission d'Ismaël, l'un de leurs anciens cheykh, qui doit *dresser ses tentes contre ses frères*. Voyez *Genèse*, chap. XVI, vers. 9, et la préface du *Voyage de d'Arvieux dans l'Arabie heureuse*, p. vj. *Note du Rédacteur.*

Les manches sont d'une ampleur démesurée ; elles ont au moins une demi-aune de large, et l'entrée est cousue à moitié, ce qui forme un sac dans lequel ils enfoncent leurs mains quand ils ont froid, ou bien ils y serrent du papier et autres objets comme dans une poche. Les manches des jeunes filles sont si larges, qu'elles traînent presqu'à terre.

Le costume des Japonois a l'avantage de ne pas leur faire perdre beaucoup de tems à leur toilette. Ils se déshabillent avec la même célérité ; ils ôtent leurs manches, défont leur ceinture, et leurs robes tombent.

Quoique la robe soit la pièce principale et caractéristique du costume Japonois, ce costume a quelques variations eu égard à l'âge, à la qualité, au sexe, à la profession des personnes. Ainsi, les ouvriers, les pêcheurs et les matelots se déshabillent pour travailler ; tantôt ils sont presque nuds avec une ceinture qui leur couvre les parties naturelles, passe entre leurs cuisses, et vient s'attacher sur le dos ; et tantôt ils se contentent d'ôter leur robe, et de la laisser pendre à leur ceinture.

Les gens riches portent des pantalons et une robe de soie aussi fine que de la gaze, et très-courte, par-dessus les autres. Elle ne leur descend pas au-dessous de la taille, et n'est pas arrêtée par une ceinture. Elle se noue avec un ruban par devant et par derrière. Du reste, cette demi-robe, tantôt verte et tantôt noire, est de la même forme que les grandes pour les manches et pour la coupe du collet. En arrivant dans le lieu de leur travail journalier, où il ne se trouve point d'étrangers qui leur soit supérieur, ou en rentrant chez eux, ils ôtent cette robe de dessus, et la plient fort proprement.

Leurs pantalons sont d'une toile fort mince, mais très-serrée, faite avec une espèce de chanvre, et jamais en soie ni en coton. Ils s'attachent au-dessus des hanches et descendent sur la cheville du pied. Ils ressemblent à un jupon de femme ; ils sont cousus par le bas entre les jambes, et ouverts des deux

côtés dans les deux tiers de la longueur. Derrière la ceinture de ces pantalons se trouve un petit ais de bois carré d'un quart de long et couvert de la même étoffe. Il est attaché avec des rubans. Ces culottes sont vertes, brunes ou noires. J'en ai vu quelques-unes en *succatas*, étoffe du Bengale.

Les pantalons de dessous ou caleçons, ne servent qu'en voyage, et l'on n'en voit qu'aux personnes qui marchent beaucoup, et aux soldats qui ont des robes écourtées pour être plus agiles.

Il me reste à parler de l'habit de cérémonie ou de *compliment;* car c'est ainsi que les Japonois appellent l'habit qu'ils mettent dans les fêtes, ou lorsque les inférieurs vont rendre leurs devoirs à leurs supérieurs. Les grands le mettent aussi pour aller à la cour. Cet habit se passe par-dessus la robe qui constitue l'habit national. Il est composé de deux pièces de la même étoffe. La pièce inférieure est le pantalon dont je viens de parler en toile bleue, imprimée en fleurs blanches. La pièce supérieure et la principale, est un gilet peu différent de leurs demi-robes, et plissé sur leurs deux épaules, ce qui leur donne une immense largeur.

Tous ces habits sont, partie en soie, partie en coton ou en lin. Cette dernière matière se tire d'une espèce d'ortie. Les étoffes des gens riches surpassent en finesse et en légèreté toutes celles des Indes et de l'Europe. Mais comme elles n'ont pas une demi-aune de large, elles ne font point partie des articles du commerce des Hollandois. Les gens du peuple portent des étoffes de coton, matière ici très-abondante et à bon compte. Les Japonois font encore une étoffe assez singulière, et même rare parmi eux, avec l'écorce du mûrier à papier (1).

---

(1) *Morus papyrifera*. Cet arbre intéressant par l'utilité de son écorce pour faire du papier ou de la filasse, est fort singulier par le caractère de ses chatons femelles et fructifères, et mérite d'être séparé du genre mûrier, pour

Le tissu de cette étoffe ressemble à celui du papier; elle est d'une grande finesse et blanche comme de la toile de coton. Les femmes s'en font des robes. On en fabrique avec des fleurs pour les personnes âgées, qui ne les portent qu'en hiver quand elles n'ont point chaud, avec deux ou trois robes.

En général l'habit Japonois est ample, chaud et commode. On s'en débarrasse aisément, ne gêne aucun mouvement; et comme il ne prend pas la taille, la façon n'exige ni art ni travail. Il n'est pas, à la vérité, très-commode pour le voyage, ou quand il fait du vent ou du mauvais tems, ni même pour travailler.

Comme les robes tombent sur les talons, elles tiennent chaud aux cuisses et aux jambes, sans qu'ils aient besoin de bas. Les gens du peuple et les soldats dont les robes sont courtes, enveloppent leurs jambes avec des guêtres en toile de coton. J'en ai vu plusieurs à Nagasaki qui avoient des chaussons de chanvre et des semelles de coton. Ils les portent dans l'hiver pour se garantir du froid. Ils les attachent à la cheville du pied.

Les souliers, où plutôt les sandales des Japonois sont la plus misérable pièce de leur habillement. Ceux des riches et des pauvres ne varient point pour la forme; c'est tout simplement une semelle tressée en paille de riz, ou en brins de joncs fendus,

---

être considéré comme un genre particulier, distinct de tous les autres. Depuis long-tems, en Europe, l'individu mâle y est seul cultivé et connu. Ce n'est que depuis environ huit ans qu'on s'est procuré à Paris l'individu femelle, qui y fleurit et fructifie chaque année. Les fleurs viennent sur des chatons sphériques, hispides, à-peu-près de la grosseur des chatons du platane; ces chatons, devenus fructifères, offrent un réceptacle commun sphérique, autour duquel on voit des graines arrondies, lenticulaires, jaunes, élevées chacune sur un réceptacle particulier, columniforme, tendre, succulent, long de six ou sept lignes, d'un blanc jaunâtre ou oranger, transparent, échancré à son sommet. C'est dans l'échancrure de ces pivots ou supports succulens, qu'est située la graine, comme dans une pince particulière. *Lam.*

sans empeigne ni quartier. Sur le devant de cette semelle est posé en travers un ruban de paille, doublé de toile pour ne pas écorcher la peau. Un autre cordon tout rond, de la grosseur du doigt, est attaché d'un bout à l'extrémité de la pantoufle, et de l'autre au cordon transversal. Il s'engage entre le pouce et le premier orteil du pied pour maintenir la chaussure, qui, faute de quartier, vacille et fait un bruit semblable à celui de nos pantoufles. Leurs sandales de voyage ont trois cordons de paille avec lesquels on les lie au pied et à la jambe. Ils ont soin d'en porter plusieurs paires, pour pouvoir en changer ou remplacer celles qui viennent à s'user. On en trouve aussi à acheter à très-bon compte dans les villages et les villes situés sur les grandes routes. Pour le peu qu'il pleuve ou qu'il fasse de la boue, les pantoufles sont bientôt percées, et le voyageur a les pieds mouillés. Leur prix est proportionné à leur durée; elles ne coûtent que quelques senis (1). Les chemins, et sur-tout les bords des ruisseaux où ils s'arrêtent pour se laver les pieds, sont jonchés de vieilles chaussures. Quand il fait trop vilain, ils portent de hautes semelles de bois, évuidées par le milieu. En dessous est un cordon ou une courroie qu'on passe entre les doigts du pied, de manière qu'ils peuvent marcher sans se mouiller. Quelques-uns attachent leurs souliers de paille sur des semelles de bois. Au reste, ils se déchaussent tous avant d'entrer dans leurs maisons, et laissent leurs chaussures sur un marche-pied voisin de la porte. Quelquefois un domestique s'en charge. Ils marchent pieds nuds dans les appartemens, pour ne pas salir leurs nattes qui sont très-propres.

Lorsque les Hollandois résidant au Japon, sont obligés de rendre visite aux naturels, établis près de la factorerie, dont les appartemens sont garnis de nattes, au lieu de leurs souliers

(1) Le seni est une des plus petites monnoies du Japon; il vaut au plus un sol. *Rédacteur.*

à l'européenne ; ils mettent des claques rouges, vertes ou noires, qu'ils peuvent quitter en entrant dans la maison. Ils ont dans ces claques, des souliers de toile de coton avec des boucles. Ces souliers, fabriqués au Japon, peuvent se laver aisément : on en fait en satin noir qui sont moins salissans.

Leur coëffure, c'est-à-dire, l'arrangement de leurs cheveux, est aussi uniforme que leur costume. Les hommes se rasent jusqu'à la nuque, et laissent un rond de cheveux autour du toupet et de la nuque. Ils pommadent bien ces cheveux, les lient sur le sommet de la tête avec un cordon de papier. Ils taillent ensuite l'extrémité des cheveux qui excèdent cette ligature de la longueur du doigt. Ils graissent cette espèce de houppe avec de l'huile, et la laissent flotter sur le sommet de la tête : voilà toute leur frisure. Ils se rasent la tête régulièrement tous les deux jours. Les prêtres et les médecins ne gardent pas du tout de cheveux, et leur tête, complètement tondue, les fait aisément reconnoître. Les garçons ne commencent à se raser qu'à l'époque où la barbe leur vient.

Les femmes gardent également leurs cheveux, à l'exception de celles qui sont séparées de leur mari. J'en vis une à Iédo qui avoit les cheveux coupés et rasés. Rien n'étoit plus hideux. Elles relèvent ordinairement leurs cheveux autour de leur tête, et les oignent avec de l'huile ou autres matières grasses. Quelques-unes, telles que les filles non mariées et les servantes, les disposent sur les deux côtés de la tête comme des aîles, ou bien elles font des nœuds avec les extrémités, à-peu-près comme les campagnardes suédoises. Elles attachent ce nœud avec un large peigne de bois vernissé ou d'écaille, selon leurs facultés. Quelques-unes entremêlent ce nœud de bagatelles de la même matière, et dispersent quelques fleurs dans leurs cheveux. Ces fleurs remplacent pour elles les perles, les diamans de nos belles Européennes. Elles n'ont pas encore poussé le luxe jusqu'à charger leurs oreilles d'ornemens.

Les Japonois ne se couvrent jamais la tête, soit en hiver, soit en été, à moins qu'ils ne soient en voyage. Alors ils s'attachent avec un ruban, sous le menton, un chapeau de forme conique, tissu en paille. J'en ai vu aussi de pareils à plusieurs pêcheurs. J'ai rencontré sur les routes des femmes qui avoient un bonnet semblable à une soupière renversée. L'étoffe de ce bonnet étoit d'or, ou brochée en or. Ils se garantissent de la pluie et du soleil par le moyen de leurs parasols.

Outre les guêtres, le pantalon et le chapeau, qui sont uniquement à l'usage des voyageurs, ils ont encore un manteau pour la pluie, sur-tout quand ils vont à pied ou à cheval. Ce manteau ample, mais court, et de la même forme que leurs robes, est en gros papier huilé. Les premiers domestiques des gens de qualité portent de ces manteaux; et nous autres, dans notre voyage à la cour, nous fûmes obligés d'en donner aux nôtres, quand nous passâmes dans les endroits où l'on en fait.

Les Japonois ont soin de faire mettre leurs armes sur quelques-uns de leurs habits, particulièrement sur leurs robes longues ou courtes. On les applique tantôt sur les bras et tantôt entre les deux épaules, pour prévenir les vols ou les trocs qui sont si faciles par la ressemblance des étoffes, des couleurs et de la forme des vêtemens.

Au lieu de mouchoir, ils ont du papier fin à écrire, tant pour se moucher que pour s'essuyer la bouche, les doigts, et les aisselles quand ils suent.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Gouvernement du Japon.

Le Japon est composé de trois îles principales, et d'une foule de petites, qui se partagent en sept grandes divisions, ou bien en soixante-huit provinces (1) et six cent quatre juridictions.

(1) Le jésuite Froès compte soixante-six royaumes ou provinces au Japon, et le prince *Quabacondon* plus de soixante (*ampliùs sexaginta status vel ditiones*). Voyez *de rebus Japonicis, &c.* p. 165. « Il (le Japon) comprend soixante-six royaumes, dit le Père Pigneyra, dont les uns sont grands, la plupart petits, comme pouvoient être anciennement en Espagne les royaumes de Grenade, de Valence, de Séville, &c. Malgré la multitude de ces royaumes, on y parle toujours la même langue, ce qui est un grand avantage pour la prédication de l'évangile ».

« Les Japonois sont aguerris, braves, courtois, fiers, recherchés dans leurs discours et dans leurs manières; ils sont aussi riches en traités sur la politesse que les Espagnols en romans : leur première attaque est terrible, mais ils ne tardent pas à se ralentir et à s'affoiblir. Ils attachent une grande importance à la bonté et à la bonté de leurs sabres, et sont susceptibles sur le point d'honneur, &c. Les rois ou princes de ces royaumes s'appellent *Tono*, et quelquefois *Yacata*. Ils tirent leurs surnoms de leurs royaumes; ainsi le prince de *Figen* se nomme *Figen dono*. On dit que les Japonois avoient des rois six cents ans avant l'ère vulgaire ».

« Ces *Tono* ont au-dessus d'eux un roi souverain qui leur donne et leur ôte leurs états, selon son bon plaisir. Celui-ci se nomme *Tencadono*, c'est-à-dire, seigneur de la monarchie ou de ce qu'il y a sous le ciel. Celui aujourd'hui régnant (en 1600) se nomme *Yxeyasa* : dès qu'il fut seigneur de tout le Japon, il se fit nommer *Xongoun*, et ensuite *Coubo*, titres particuliers à l'empereur, qui prend encore ceux de *Quambàco*, *Taïco* et *Taïsou*, mots qui signifient dictateur, capitaine, généralissime; ils y ajoutent encore *Sama* (seigneur), comme *Taïcosama*, *Coubosama* ». *Nouvelle Histoire du Japon*, page 11 de l'Avertissement. (*Rédacteur.*)

Le *Coubo*, ou empereur séculier, est aujourd'hui maître de tout l'empire ; il commet dans chaque province un prince chargé de la gouverner. Les gouverneurs de la première classe se nomment *Daïnio*, ceux d'une classe inférieure *Siomio*. L'empereur se réserve le droit de les déposer et de les punir, s'ils commettent quelques fautes. Il les exile dans des îles voisines (1); quelquefois même il les condamne à mort. Tous ces gouverneurs sont obligés de venir une fois par an à la cour, où ils séjournent six mois, et d'y laisser leur famille en ôtage.

Outre leur empereur civil, les Japonois craignant, sans doute, de manquer de maître, en ont un ecclésiastique, qui ne s'occupe absolument que des affaires de la religion et du clergé. Ce grand pontife prétend descendre en ligne directe des plus anciens souverains, et se vante d'une généalogie non interrompue depuis plus de deux mille ans. On voit qu'il ne le cède point en noblesse aux meilleures familles d'Allemagne ; et je conseillerois à nos gentilshommes de prendre leurs généalogistes au Japon. Quoi qu'il en soit, il paroît que les premiers habitans avoient un gouvernement patriarchal, et chaque père de famille

(1) On les relègue dans une île à quarante lieues est de la côte d'Iédo, vers la pleine mer. Cette île, nommée *Faït-siensima*, a une lieue de circuit. Les côtes sont escarpées ; il n'y a ni anses ni ports ; l'accès en est difficile et dangereux, et des corps-de-garde distribués le long du rivage, empêchent les exilés d'avoir la moindre communication avec les étrangers ou les pêcheurs. Ces soldats sont relevés tous les mois, autant que la saison le permet : on y porte des vivres pour les détenus ; ils consistent en riz, écorces d'arbres et autres alimens peu nourrissans et de dure digestion. Ils logent dans de petites cabanes qui ne les garantissent ni des rigueurs de l'hiver, ni des chaleurs de l'été. Ils sont en outre obligés de recueillir la soie des vers qu'on nourrit dans cette île, de la préparer, de la blanchir, et d'en faire le nombre de pièces d'étoffes auxquelles ils sont imposés. *Notes sur le Japon, par Carron, à la suite du voyage de Hagenaer*, t. V, p. 430 et 431 *des Voyages de la Compagnie des Indes orientales.* (*Note du Rédacteur.*)

gouvernoit les siens. Ces chefs se sont ensuite réunis sous un seul.

L'histoire authentique du Japon ne remonte qu'à six cent soixante ans avant notre ère vulgaire, c'est-à-dire, au règne de *Syn-Mou*, dont la famille, dès-lors célèbre, s'appelloit *Ten-sio-Daï-Syn.*

Syn-Mou fut le fondateur de la monarchie japonoise, ou réforma la constitution du pays, promulgua de nouvelles loix, et imagina une manière de compter les années plus juste et plus simple que les précédentes, connue encore aujourd'hui sous le nom de *Nin-O*. Les empereurs de cette race se sont qualifiés pour la plupart de *Daïri*, quelques-uns de *Mikaddo*, *Daï*, *Taï*, *Ten-sio* et *Vo* (1).

---

(1) J'ajouterai ici une courte notice sur le gouvernement du Japon avant cette dernière révolution, faite sur les lieux mêmes par un missionnaire. « L'administration, dit ce jésuite, est » divisée en trois parties; le pontife de » la religion tient le premier rang : » toutes les affaires ecclésiastiques, pu- » bliques et particulières, ressortissent » de lui. Les nouvelles sectes de bonzes » n'ont de consistance qu'autant qu'il » les a sanctionnées par un décret au- » thentique; il confirme les *Toundos* » ou évêques nommés par les princes, » il peut aussi en créer; il accorde les » privilèges et les immunités dans l'ad- » ministration civile. Ce pontife est élu » par le peuple; les Chinois donnent » leur voix au plus sage et au plus » savant, mais c'est la naissance et la » fortune qui détermine le choix des » Japonois. Sa puissance est très-éten- » due; il reçoit des impôts considéra- » bles, et lutte souvent avec les rois » séculiers. Le reste de l'administration » repose sur deux chefs revêtus d'une » grande autorité. Le chef d'honneur, » nommé *Vo*, est héréditaire et placé » au rang des dieux; il lui est défendu » de mettre le pied à terre, sous peine » de déchéance. Il ne sort jamais de » chez lui et ne se laisse pas voir; on » le porte en litière, ou il marche sur » des échasses de bois. Il se repose » sur une chaise, avec un poignard » d'un côté et des flèches de l'autre. » Sa tunique de dessous est noire, celle » de dessus rouge et d'une étoffe extrê- » mement claire. Il porte un bonnet à » deux pendans, comme les mitres de » nos évêques; il a sur le front une » marque rouge et blanche, il mange

On en comptoit cent dix-neuf à l'époque où je vins au Japon. Le pouvoir de ces despotes a beaucoup varié. On peut le diviser en trois époques. Depuis la fondation de leur dynastie jusqu'en 1142 de notre ère, ils exercèrent un pouvoir absolu et sans bornes, qu'ils partagèrent ensuite avec les gouverneurs ou généralissimes. En 1583, ce dernier s'empara de toute l'autorité civile, et ne laissa au Daïri que les affaires ecclésiastiques; mais sans rien diminuer des égards, je dirai même du culte qu'on lui rend (1); car les naturels n'ont pas moins de respect pour lui que pour leurs dieux. Il sort rarement de son palais, afin de ne pas exposer sa personne sacrée aux injures de l'air, ni aux rayons du soleil; mais dans la crainte sur-tout d'être vu par un homme. Quand il se décide à se promener dans ses jardins, il se fait porter sur les épaules de ses valets, de manière que ses pieds ne touchent pas la terre. On fait un signal pour avertir

---

» dans des assiettes de porcelaine; c'est » lui seul qui, dans tout le Japon, distribue les titres honorifiques, dont » les naturels sont si curieux, et qu'on » reconnoît par les caractères avec les- » quels ils signent leurs écrits, et qu'ils » changent en montant en dignité. Tous » les Grands du royaume ont des en- » voyés auprès du *Vo*, et n'épargnent » pas les présens pour obtenir ses » bonnes graces; de manière que sans » revenu fixe il est prodigieusement » riche. Trois causes peuvent le dégra- » der : 1°. s'il touche la terre du pied, » comme nous l'avons déjà dit; 2°. s'il » commet un meurtre; 3°. s'il a de l'a- » version pour la paresse et l'oisiveté. » Cependant on ne le punit jamais de » mort. — Le chef de la justice, nom- » mé *Quingue*, dont l'autorité est par- » tagée entre deux ministres, nommés » l'un *Enge*, l'autre *Coxou*, juge tous » les différends, décide les guerres qui » lui paroissent justes, punit les fac- » tieux, &c. » Voyez *Rerum à societate Jesu in orient. gestar. usque ad ann. 1568*, p. 162 *et sequent.* (*Note du Rédacteur.*)

(1) On me dispensera de répéter, pour l'éclaircissement du texte de notre auteur, les détails qui se trouvent dans les *Histoires du Japon, de Kæmpfer et de Charlevoix* : ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde. *Rédacteur.*

les étrangers de se retirer ; car personne ne doit l'approcher. On fit un de ces signaux pendant notre séjour à Miaco. Ce vice-dieu imbécille naît, vit, ou plutôt végète et meurt dans l'intérieur de son palais, d'où il ne sort pas une seule fois dans sa vie. Ses cheveux, sa barbe et ses ongles sont des objets sacrés, que l'on n'ose nettoyer ni tailler pendant le jour. On saisit le moment de son sommeil pour faire sa toilette pendant la nuit et à la dérobée. Sa sainteté ne mange jamais deux fois dans la même assiette, et l'on casse tous les vases dont elle s'est servi, de peur qu'ils ne tombent entre des mains impures. Cette étrange manière de laver sa vaisselle, oblige de n'employer sur sa table que de la porcelaine très-commune. Il ne porte pas non plus deux fois le même habit; mais on les donne aux gens de sa maison. Il n'y a guère que les habitués de sa cour qui sachent son nom de son vivant, et on ne le publie que long-tems après sa mort. Sa cour est composée, en grande partie, de ses parens qui ont des dignités, ou obtiennent des bénéfices et des abbayes. Il a douze femmes, parmi lesquelles se trouve une impératrice. L'intérieur du palais offre un luxe éblouissant, mais qui n'est pas encore comparable à celui qu'il étaloit avant de perdre son autorité civile. Ses finances sont réduites aujourd'hui au produit de la ville de Miaco et de son territoire, et de quelques droits sur le trésor du Coubo, sans oublier cependant les sommes qu'on lui paye pour les titres qu'il distribue. Ce droit lui appartient encore, et forme la plus riche partie de son revenu, qui n'est pas toujours suffisant pour les dépenses de sa cour.

Le Coubo et le prince héréditaire reçoivent de lui leurs titres honorifiques, et en obtiennent pour les principaux officiers de leur cour.

Les ecclésiastiques en dignités, se distinguent à la cour et dans les temples par un habit qui indique leur rang. Je rencontrai auprès d'un couvent situé dans les environs de Nagasaki, un de

ces prélats qui portoit un pantalon qui lui tomboit sur les talons, et un large manteau à queue traînante. Ce personnage, d'ailleurs très-aimable, s'entretint long-tems avec moi par le moyen des interprètes. Sa conversation m'auroit paru plus intéressante sans les plantes dispersées autour de son temple, et qui me donnoient continuellement des distractions.

Le Daïri avoit autrefois la liberté de transférer sa cour partout où bon lui sembloit, dans toute l'étendue du royaume. Maintenant elle est fixée à Miaco, ville considérable, environnée de murs, de fossés, de bastions et de portes. Au milieu de cette ville est situé le palais du Daïri, flanqué de hautes tours et édifices pour loger les gens de sa maison, et tous ses officiers supérieurs et inférieurs. L'empereur civil y entretient un gouverneur en son nom et une garde, autant pour sa propre tranquillité que pour la sûreté du Daïri. Il confie ordinairement ce poste important à un vieillard d'une expérience et d'une sagesse reconnues.

Ce gouverneur, loin d'amasser de la fortune, dépense une grande partie de la sienne, et finit souvent par se ruiner. C'est le seul séculier de toute la cour du Daïri; il entre dans tous les détails de l'administration intérieure du palais et des affaires ecclésiastiques, expédie les passeports pour l'intérieur du royaume, jusqu'à la cour du Coubo. Il nous donna audience à notre passage à Miaco. Enfin, on peut regarder cet officier comme le mentor du Daïri, qui n'est plus que le mannequin de l'empereur civil. Sa cour est l'asyle des sciences et des arts : c'est l'unique université du royaume où l'on forme et l'on entretienne les élèves; on leur enseigne particulièrement la poésie, l'histoire du Japon, les mathématiques, &c. Ils se livrent aussi à la musique, que les femmes aiment passionnément. Tous les almanachs se font ici et s'impriment à Isie (1). Quoique le Daïri

(1) Voyez ci-dessus la description de Miaco, p. 89 et suiv.

ait perdu toute influence dans les affaires civiles, cependant il jouit encore d'une telle considération, que le Coubo étoit obligé chaque année, ou à une certaine époque, de lui rendre ses devoirs en personne, ou de lui envoyer une ambassade qui lui offroit, selon l'usage, des présens considérables.

Ioritomo et plusieurs de ses successeurs, remplirent eux-mêmes cette formalité; mais les derniers souverains l'ont négligée au point de la laisser entièrement tomber en désuétude. Maintenant les princes du pays et les Hollandois eux-mêmes, en allant à Iédo, ne demandent plus d'audience au Daïri.

On comptoit soixante-seize empereurs de cette dynastie en 1142; à cette époque éclatèrent des dissensions intestines entre les princes du pays. Pour réduire les mutins et rétablir la paix, il fallut confier le commandement de l'armée à un généralissime plein de courage et d'intelligence. Ioritomo, c'étoit le nom de cet officier, parvint en effet à tout appaiser; mais il retint aussi pour lui-même et pour ses successeurs une partie du pouvoir suprême, qui se trouva divisé entre le Daïri et ses généraux. Les choses subsistèrent dans cet état plus long-tems qu'on ne croiroit, car ce ne fut qu'en 1585 que s'effectua la division complète des pouvoirs (1). Taïco-Sama, fils d'un paysan,

(2) L'histoire de cette révolution mémorable se trouve consignée dans un de ces recueils des lettres des Jésuites, d'où j'ai déjà tiré plusieurs notes. Ce précieux morceau historique, intitulé *De initio et origine discordiæ inter Taciosamam et Quabacondoneum ejus nepetem*, contient dix-sept pages *in*-8°. Ne pouvant en donner la traduction, j'en extrairai le passage le plus utile pour l'histoire. « L'unique but de Taïcosama étoit d'assurer l'empire du Japon à sa postérité : mais n'ayant pas d'enfant, il adopta trois neveux et leur distribua un certain nombre de provinces. La mort enleva rapidement les deux premiers; le troisième, doué de grandes et excellentes qualités, selon les missionnaires, et même assez bien disposé pour le christianisme, avoit le goût, ou plutôt la fureur de verser le sang humain; son plus agréable passe-tems étoit de remplir les fonctions de bourreau. Son oncle, après avoir long-

s'étoit élevé, par son mérite personnel, au grade de général. Après avoir réduit sous son obéissance tous les princes du pays, il enleva au Daïri la portion d'autorité civile qu'il avoit jusqu'alors conservée.

Depuis Ioritomo, premier souverain laïc, jusqu'à Iévaron, qui régnoit lors de mon séjour au Japon, l'on comptoit quarante-un *Coubo*, qui avoient tous résidé à Iédo. Ces souverains ne gouvernent pas entièrement par eux-mêmes et d'après leur seul et bon plaisir. Ils ont six conseillers, personnages âgés et expérimentés. Outre les présens considérables en productions de sa province, que chaque prince est obligé de porter à la cour, le Coubo tire encore des revenus considérables de ce qu'on appelle *domaines de la couronne*, qui consistent en cinq provinces impériales et villes, qui ont les mêmes titres et sont gouvernées par des *Bougios*. Les impôts se perçoivent en nature; chaque province donne une partie de ses productions. Le prince est obligé d'entretenir, avec les impôts qu'on lui paie, tous les officiers de sa cour, ses troupes, les grands chemins, de faire à ses frais, chaque année, un voyage à la cour d'Iédo.

Les cinq domaines impériaux produisent cent quarante-huit *man* douze cents *kokf* de riz, ce qui fait environ quarante-quatre milliards quatre cents millions de sacs de vingt livres.

En 1692, époque du séjour de Kœmpfer au Japon, le Daïri régnant se nommoit *Kenseokvo-Tei;* il étoit monté sur le trône, ou, ce qui est plus vrai, il avoit été revêtu du vain titre de souverain en 1687.

Voici les noms de ceux qui lui ont succédé jusqu'à présent :

---

tems hésité, fut obligé de lui ordonner de se fendre le ventre, et il termina lui-même sa carrière très-tristement». *De rebus Japonicis*, p. 263. Voyez aussi *De Christianis apud Japonios triumphis*, à P. Trigaultio, p. 372 et seq. cap. XVI, *belli ozacensis eventus*. (*Rédacteur.*)

Naka-no-Mikaddo-no-In, monta sur le trône en . . . . 1709, mourut en 1735.

Sakoura-Matié-no-In, ... 1735, ——— 1746.

Momo-Zou-no-In, ... 1747, ——— 1761.

Zeutoo-go-sio, ... 1762, ——— 1769.

Figasi-Jamma-no-In, ... 1770,

régnoit encore en . . . . 1776.

Depuis le retour de Kœmpfer en 1693 jusqu'à mon arrivée, on comptoit six Coubo ou empereurs civils, savoir :

Coubo-Tchinayos, qui étoit alors âgé de quarante-trois ans, et qui en avoit régné déjà douze ou treize; son règne entier fut de vingt-neuf.

Ye-Nob-koo lui succéda en . . . . . 1709, mourut en 1712.

Ye-Tsou-Kou-koo, ... 1713, ——— 1716.

Yosi-Moune-koo, ... 1717, ——— 1751.

Ye-Syege-koo, ... 1752, ——— 1761.

Mina-Moto-Ye-Far-Koo monta sur le trône en 1761, et l'occupoit encore au moment de mon départ en 1776 (1). Il a reçu du

(1) Voici la même liste, tirée des *Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap der Konsten en wetenschappen*. (Mémoires de la société de Batavia), 2 deel. p. 149 et 150.

Empereurs ecclésiastiques et civils du Japon, depuis le voyage de Kœmpfer.

Les empereurs ecclésiastiques se nomment *Dario*, *Tenno* ou *Mikado*. Le dernier dont parle Kœmpfer, étoit le cent quatorzième, et se nommoit,

	Années japonoises.	Ere vulgaire.
114 *Vigasi-Tamano-In*, régnoit en	2347	1687
115 *Nakano-Mikadono-In*, ...	2369	1709
116 *Sakoura-Matino-In*, ...	2395	1735
117 *Momo-Zomo-In*, ...	2407	1747
118 *Zinto-Yosio*, ...	2422	1762
119 *Kinseo-Quotey*, ...	2430	1770

Daïri, qui seul a le droit de conférer les titres, celui de *Djo-Ji-Tsi-ji-nay-Day-sin-Souje-no-Tay-Sio-Zei-Ji-Tay-Siogoun. Mina-Moto* est son nom de famille, *Ye-Farou* son nom particulier, *Koo* un titre qui répond à celui de sieur ou seigneur, et qu'on ne donne qu'aux personnes de la plus haute distinction. Le prince héréditaire, qui pouvoit avoir alors douze ans, se nomme *Mina-Moto-no-Ye-Moto-Koo*. Le Daïri lui a donné le titre de *Sou-Nieji-Day-nagou*.

Ces notes, uniquement utiles aux chronologistes, ne vaudront pas aux yeux de bien des lecteurs, le prix qu'elles m'ont coûté. On ne peut se les procurer que dans la ville même d'Iédo, où il m'a fallu employer les bons offices de plusieurs amis.

Chaque province est administrée par un prince qui y réside, et qui est responsable de sa gestion au Coubo. Les revenus de son gouvernement lui appartiennent, à condition qu'il entretiendra les routes, qu'il soldera une armée, &c. Il est obligé en outre, comme nous l'avons observé, de faire chaque année un voyage à la cour d'Iédo, avec une suite et des présens proportionnés à l'importance de son gouvernement. Il faut aussi qu'il soutienne sa famille auprès de la cour, où on la garde comme ôtage de sa fidélité. Ces princes ou gouverneurs éta-

---

Les empereurs civils depuis le Coubosama, qui régnoit du tems de Kœmpfer, sont :

	Années japonoises.	Ere vulgaire.
36 *Tsaïna-Josi-Koo*, qui régnoit en	2340	1680
37 *Yenob-Koo*, ...	2369	1709
38 *Yet-Soukoo-Koo*, ...	2373	1713
39 *Yosi-Moune-Koo*, ...	2376	1716
40 *Yesi-Gou-Koo*, ...	2405	1745
41 *Yeval-Koo*, ...	2422	1762

(*Note du Rédacteur.*)

blissent leur résidence dans de grandes villes situées au bord de la mer ou de quelque grande rivière, et environnées de murailles et de fossés. Le château du gouverneur est ordinairement bâti à une extrémité de la ville; il a une grande étendue; ses murailles, ses fossés, ses tours et ses portes lui donnent beaucoup de ressemblance avec celui du Coubo. Il est composé de trois corps-de-logis bien solidement fortifiés. Le prince occupe l'édifice intérieur; les Grands de sa cour logent dans le second; le troisième, ou le corps-de-logis extérieur, sert à caserner les officiers et les soldats.

Non-seulement le systême du gouvernement est conçu de manière à rendre le peuple heureux, conformément à ses préjugés et à sa manière d'être, mais c'est encore le but de tous les gens en place. Ils travaillent sans cesse à maintenir l'ordre, et à protéger le foible contre le fort (1).

---

(1) Qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques obserservations de l'auteur de l'*Esprit des Loix*, sur le gouvernement Japonois; elles contredisent un peu l'opinion de notre voyageur, que je soupçonne, d'après ses propres écrits, d'un peu de prévention en faveur d'une nation dont il n'a reçu, à la vérité, que les témoignages d'estime dus à ses qualités et à ses talens. Mais revenons à Montesquieu. « Le peuple Japonois, » dit-il, a un caractère si atroce, que » ses législateurs et ses magistrats n'ont » pu avoir aucune confiance en lui; ils » ne lui ont mis devant les yeux que » des juges, des menaces et des châtimens; ils l'ont soumis pour chaque » démarche à l'inquisition de la police. » Ces loix qui, sur cinq chefs de familles, en établissent un comme magistrat sur les quatre autres; ces loix » qui, pour un seul crime, punissent » toute une famille ou tout un quartier; » ces loix qui ne trouvent point d'innocens là où il peut y avoir un coupable, sont faites pour que tous les » hommes se méfient les uns des autres, » pour que chacun recherche la conduite de chacun, pour qu'il en soit » l'inspecteur et le juge ». En effet, on croiroit volontiers que nos comités révolutionnaires ont été imaginés au Japon. Le même auteur attribue la rigueur des loix de cet empire et la cruauté des châtimens, au matérialisme qui y domine, la religion dominante n'of-

Les villages sont situés communément le long des grandes routes. Ils ne diffèrent des villes, qu'en ce qu'ils n'ont qu'une seule rue, et qu'ils ne sont pas environnés de murailles. Ils couvrent en longueur l'espace d'un demi-mille, et quelquefois d'un mille.

Les rues des villes ont des portes qui se ferment et s'ouvrent à une certaine heure ; elles peuvent avoir de vingt à soixante brasses de long. Il y a dans chacune un commissaire (*ottona*), des officiers de police, un corps-de-garde, des ustènsiles pour les incendies.

A la distance de deux, ou tout au plus de quatre heures de chemin, on trouve des postes bien montées en chevaux et autres bêtes de somme, avec des hommes qui se chargent de vous conduire, moyennant un prix très-raisonnable. Les chemins sont larges et bien entretenus, ce qui est d'autant plus facile, que l'on ne connoît point ici nos voitures à roues, et que les voyageurs se font porter dans des litières par des hommes, ou vont à pied.

Comme il y a au Japon plusieurs rivières considérables, sur

---

frant aucun avenir au-delà de cette vie. En outre, la sévérité de ces loix en empêche l'exécution. « Il est vrai, » ajoute le même auteur, que le caractère étonnant de ce peuple opiniâtre, capricieux, déterminé, bizarre, » qui brave tous les périls et tous les » malheurs, semble à la première vue » absoudre ses législateurs de l'atrocité » de leurs loix. Mais des gens qui naturellement méprisent la mort, et qui » s'ouvrent le ventre pour la moindre » fantaisie, sont-ils corrigés ou arrêtés » par la vue continuelle des supplices, » et ne s'y familiarisent-ils pas? Un législateur sage auroit cherché à ramener les esprits par un juste tempérament de peines et de récompenses, » par des maximes de philosophie, de » morale, &c. &c. Mais le despotisme » ne connoît pas ces ressorts, il ne » mène pas par ces voies; il peut abuser » de lui, mais c'est tout ce qu'il peut » faire. Au Japon il a fait un effort, il » est devenu plus cruel que lui-même ». *De l'Esprit des Loix*, tom. I, II et III, *passim. Note du Rédacteur.*

lesquelles il est impossible de construire des ponts, le gouvernement a soin d'y entretenir des bateaux et des hommes qui passent les voyageurs à bras. Les moindres villages ont plusieurs petites auberges, où l'on trouve toujours du thé et d'autres boissons toutes prêtes.

CHAPITRE XIII.

De la Religion du Japon. — Des différentes Sectes de ce royaume. — Description de leurs Temples. — Etablissement, progrès et extirpation du Christianisme au Japon. — Partisans de Con-fou-tsée.

Le même systême religieux règne dans toutes les îles du Japon; mais il se divise en une multitude de sectes (1), qui se tolèrent réciproquement avec beaucoup d'indulgence. Il subsiste même entre elles une sorte d'union et d'harmonie. Elles ont un chef commun qui est le *Daïri* (2). Son pouvoir et ses

---

(1) Ces sectes se réduisent à deux principales, comme on va le voir. Elles ont pour base le lamisme ou chamanisme, d'où sont également dérivées les religions des Hindoux, des anciens Egyptiens, des Hébreux, des Chrétiens, &c. *Note du Rédacteur.*

(2) *Daïri*, seigneur; il a encore le titre de *Vo* ou *Codai* (race élevée), *Tenca* (prince céleste), *Taï-Ten-Siu* (fils du ciel), *Mikaddo* (prince), *Dao* (grand). Après leur mort on les met au rang des *camis* ou demi-dieux, à-peu-près comme on canonisoit les anciens papes. Les saints de l'église catholique correspondent parfaitement aux camis des Japonois et à tous ces demi-dieux de l'Inde, du Tibet, &c. Je terminerai cette note par un aveu bien piquant du jésuite Charlevoix, t. I, p. 262 de son *Histoire du Japon.* « Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au » milieu de ce chaos informe de reli- » gion, on apperçoit tant de traces du » christianisme, que *nous n'avons pres-* » *que pas un mystère, pas un dogme, ni* » *même une pratique de piété, dont il* » *semble que les Japonois n'aient eu quel-*

fonctions ressemblent assez à celles du pape. Chaque secte a ses temples et ses idoles qui sont très-nombreuses, et pour la plupart hideuses. Il y a des dieux pour toutes les professions, à-peu-près comme chez les Grecs et les Romains. Conséquemment on trouve ici des dieux de tout étage. Au milieu de ce fatras d'absurdités et de superstitions, les Japonois ont encore conservé une idée, bien confuse à la vérité, de l'Être suprême. Ils me semblent avoir essayé de le représenter d'une manière imposante, ou au moins gigantesque dans deux temples. Je remarquai dans l'un une statue de bois si colossale, que le creux de sa main pouvoit contenir six hommes assis à la mode du pays. Les épaules avoient cinq brasses de large.

L'autre idole étoit environnée de trente-trois mille trois cent trente-trois dieux inférieurs, pour indiquer, sans doute, la multitude de ses attributs et de ses pouvoirs (1).

Les temples sont ordinairement bâtis hors l'enceinte des villes, sur des éminences et dans les plus beaux sites. Ils sont très-nombreux; des chemins bordés de cyprès y conduisent; chacun de ces temples est desservi par une multitude de prêtres, dont les fonctions se bornent à entretenir la propreté dans le lieu saint, allumer les lampes et les bougies, et à renouveller l'encens et les fleurs qu'on sait être les plus agréables à l'idole.

» *que connoissance* ». Pour expliquer cette conformité, le docte jésuite n'est pas avare de conjectures. Je me réserve d'étendre, dans une de mes notes, son observation sur les principaux peuples de l'Asie, et je proposerai une solution moins orthodoxe, mais peut-être plus vraisemblable. *Note du Rédacteur.*

(1) Les anciens dieux de l'Inde sont aussi entourés d'une multitude innombrable de dieux subalternes. Les géans sculptés dans les caves de Salcette, d'Eléphanta et dans le voisinage, sont appuyés sur des nains et entourés de personnages d'une taille médiocre, et qu'on peut regarder comme des demi-dieux. Voyez la *Description de ces cavernes artificielles et des sculptures qu'elles renferment*, pages 59 et suiv. de la *Description du Pégou*, trad. de l'angl. de W. Hunter. *Rédacteur.*

Ils ne font pas d'office, et ne chantent aucun hymne. Les portes du temple restent ouvertes toute la journée; les dévots peuvent y entrer à toute heure pour y faire leurs prières, ou bien déposer leurs aumônes. L'accès n'en est défendu à aucun étranger, pas même aux Hollandois, que l'on y loge quand les auberges se trouvent pleines; comme cela nous arriva pendant notre voyage à la cour.

Quoique l'on ne reconnoisse point de secte dominante, il y en a deux infiniment plus répandues que les autres, celles de *Sinto* et de *Boudsdo;* le culte du premier est originaire du pays, et le plus ancien; mais il a maintenant peu de partisans. Le second a été apporté du continent de l'Asie; sa nouveauté lui a donné une grande vogue.

La religion de Sinto (1) étoit très-simple avant que l'on y introduisît une foule de pratiques et de cérémonies étrangères. Son origine se perd dans la nuit des tems, et il y a tout lieu de présumer que les idées simples et pures de son fondateur ont été obscurcies, et à-peu-près dénaturées par ses successeurs. Cependant ils reconnoissent encore aujourd'hui un Être suprême, qui a fixé son séjour au plus haut des cieux. C'est en son nom qu'ils prononcent les sermens les plus sacrés; mais ils ne lui

(1) La religion des *Sin* ou des *Camis:* ces deux mots sont synonymes et signifient *habitans des cieux*. Les *Camis* sont les sept esprits célestes qui composent la première dynastie des souverains Japonois, et les cinq demi-dieux de la seconde dynastie, qui ont régné plusieurs milliers d'années. On sait que les Péruviens, les Hindoux et les Egyptiens admettoient aussi des dynasties célestes antérieures à leurs rois mortels. La religion de Sinto est établie au Japon depuis un tems immémorial; suivant une tradition vulgaire, elle y fut apportée d'un pays occidental très-éloigné. Cette tradition, jointe au système d'après lequel cette religion est conçue, nous porte à croire qu'elle est venue de l'Inde ou du Tibet. La facilité avec laquelle elle s'est, pour ainsi dire, fondue dans celle de *Foé* ou *Bouddo*, prouve l'identité de leur origine. *Note du Rédacteur.*

rendent aucun culte ; ils le croient trop au-dessus d'eux pour avoir besoin de leurs hommages et de leurs adorations. Ils s'adressent à une multitude de dieux inférieurs qu'ils disent être chargés de présider à la terre, à l'eau, à l'air, &c. et de la volonté desquels dépend le sort des mortels. Ils n'ont que des idées bien vagues et bien incertaines de l'immortalité de l'ame, des récompenses et des châtimens qui l'attendent après la destruction de son envelöppe mortelle. Ils présument cependant que les ames des gens de bien ont un séjour particulier sous le ciel ; que celles des méchans errent de tous côtés en punition de leurs crimes. Ainsi, l'on voit qu'ils n'admettent pas le dogme de la métempsycose. Le but de leur doctrine est de rendre les hommes vertueux pour cette vie, et tous les sectateurs travaillent à conserver la pureté de l'ame, et une conscience irréprochable, à cultiver la vertu, et obéir aux loix du pays qu'ils habitent. Ils ne mangent pas de viande ; ils ont de la répugnance à verser le sang (1), et évitent l'attouchement d'un cadavre. En violant un de ces trois points de discipline, on se rend impur pour un tems plus ou moins long. Je crois reconnoître sur ce point une coïncidence parfaite entre la loi de *Sinto* et celle de *Moyse*. Mais voici une idée qui n'est, sans doute, venue que d'après coup à quelques imbécilles ; c'est de prétendre que les ames des renards deviennent des démons, et ils n'en reconnoissent pas d'autres. A la vérité ces animaux sont très-dangereux, et commettent de grands dégâts (2).

---

(1) Par une conséquence de leur aversion pour le sang, ils s'abstiennent de lait, persuadés que le lait est aussi du sang blanc. (*Pensano che il latte sia sangue dell animale seben di colore bianco.*) Voyez *Relatione della venuta degli ambasciatori Giaponesi a Roma*, da Gualtieri, page 3. *Note du Rédacteur.*

(2) « Quand le démon s'est emparé d'un homme, dit un missionnaire, les Japonois prétendent que le renard l'a assailli, car ils donnent au démon le nom de cette bête. Parmi les nom-

Les

Les sectateurs de cette religion sont profondément persuadés que leurs dieux connoissent et voient tout, et qu'il est inutile de leur faire quelques demandes. Ils leur construisent cependant des temples, observent des jours de fêtes. Ces dieux se nomment *Sin*, ou *Kami* (1).

Les *mia* (2) ou temples sont distribués en plusieurs compartimens, avec des galeries, des fenêtres et des portes, qu'on peut ôter et changer selon l'usage du pays. Des nattes de paille recouvrent le plancher; et le toit excède les murs de l'édifice, de manière à former tout autour une galerie très-élevée, sous laquelle on se promène.

Les temples des sectateurs de Sinto, ne renferment aucune image visible de la divinité. On voit seulement dans quelques-uns une petite figure renfermée dans une boîte, et qui représente le dieu subalterne à qui le temple est dédié. Au milieu du temple est ordinairement placé un grand miroir de métal fondu et poli, pour indiquer aux hommes que les dieux décou-

---

breuses formules aussi ridicules que superstitieuses qu'ils emploient pour chasser les démons, je me contenterai d'en citer une dont je fus témoin. Une princesse d'Osakka prétendoit être possédée du démon; on tua tous les chiens de la ville, pour effrayer, disoit-on, le renard enfermé dans son ventre. On imagine bien que cette boucherie de chiens ne fut pas plus efficace contre l'épilepsie de la princesse, que le dévouement de plusieurs Iammabos et autres Bonzes, qui s'étoient immolés pour elle au démon ». Voyez *Historica relatio de rebus a societ J. gest.* p. 451. *Note du Rédacteur.*

(1) Dieux ou esprits. Le savant Père Georgi trouve beaucoup de ressemblance entre les *Kamis* des Japonois et les trois Καμηφις, *Camephis*, dieux tutélaires des anciens Egyptiens. Je le répète, les dieux pénates ne sont pas les seuls objets de ressemblance qui existent entre les Chamans et les anciens Egyptiens, les Grecs, les Chrétiens, &c. *Note du Rédacteur.*

(2) *Demeures des ames vivantes.* Kœmpfer prétend qu'on en compte vingt-sept mille sept cents au Japon, en y comprenant sans doute les chapelles dépendantes des temples principaux. *Note du Rédacteur.*

vrent les souillures cachées de leur cœur, aussi distinctement qu'eux-mêmes apperçoivent dans ce miroir les taches de leur visage.

Je fus frappé plus d'une fois du recueillement avec lequel les Sintoïstes approchent de ces temples dans tous les tems; ils n'osent pas y entrer quand ils se croient souillés, mais alors ils commencent par bien se laver, mettent leurs plus beaux habits, se lavent encore auprès de la porte en dehors du temple. Ils entrent avec beaucoup de gravité, se placent devant le grand miroir, baissent la tête respectueusement jusqu'à terre, se tournent de nouveau devant le miroir, font leur prière, et présentent quelque don. Après ces cérémonies ils sonnent une petite cloche (1) pendue dans le temple, et se retirent. Le reste du jour est consacré à la joie et au plaisir. Les desservans de ces temples se partagent en deux classes : quant à ceux qui veillent à la garde et à l'entretien du temple, ce sont des laïcs ignorans et que l'on choisit tels, pour qu'ils ne soient pas même tentés de pénétrer les mystères et de les divulguer. Ils se rasent la barbe, laissent croître leurs cheveux, qu'ils couvrent d'un chapeau vernis, garni de cordons de soie flottans, et portent une vaste robe (2). Les clercs initiés dans les mystères de la religion, exigent d'eux le serment de ne rien divulguer.

Depuis l'introduction de la secte de Boudsdo au Japon, celle de Sinto a admis différens dogmes et pratiques qui lui étoient absolument étrangers. Malgré ces innovations, c'est encore

---

(1) On voit aussi une sonnette dans le temple de *Chaca* au Tibet, et les moines de sa secte se rassemblent au son d'une cloche à deux battans, pour faire la prière. *Alphabet. Tibetan.* p. 405 et 446. *Note du Rédacteur.*

(2) Ce costume ressemble beaucoup à la barrette et aux vêtemens des cardinaux; il suffit de jetter un coup-d'œil sur les gravures de l'*Alphabetum Tibetanum* du *P. Georgi*, pour être frappé de la ressemblance du costume des lamas avec celui des prêtres catholiques. *Note du Rédacteur.*

aujourd'hui la moins déraisonnable de tout l'empire. C'est la religion du *Coubo*, qui est obligé d'aller une fois par an en personne, ou bien d'envoyer un ambassadeur à quelque temple, pour assister au service divin, et offrir de riches présens.

La doctrine de *Boud* (1) a été apportée au Japon des côtes

(1) *Boud*, *Boudsdo*, *Chaca* ou *Foé*, sont le même personnage, comme on le verra ci-après, page 165. Toutes les nations chez lesquelles il est connu, et elles sont très-nombreuses, s'accordent à lui donner une origine céleste, et le font naître d'une mère vierge. *Chaca Boutta iit*, en tibétain, signifie *fils unique*, *premier-né*. *Boud*, en persan et en sanskrit, désigne une *idole*. On nous dispensera de raconter toutes les fables fabriquées sur ce personnage. Mais nous ajouterons de nouveaux détails à ceux que donne notre voyageur sur la secte des Boudsoïstes ou Foïstes, et c'est d'après les idées de ceux-ci que nous tracerons une courte notice sur la vie de leur fondateur.

Nous n'essaierons pas de fixer l'époque de l'introduction de cette religion au Japon; il paroît qu'elle y a été apportée de la Chine par la presqu'île de Corée. Quoique les sectateurs se nomment *Boudzo*, le nom de *Foé* ou de *Boudzo* qu'ils donnent à leur législateur, indique assez leur origine chinoise.

Cette religion, telle qu'elle existe maintenant à la Chine et au Japon, se divise en *extérieure* et en *intérieure*. Elle admet l'immortalité et la transmigration de l'ame, des lieux de châtimens et de récompenses. *Foé* est une divinité descendue sur la terre pour le bonheur du genre humain. Un juge des enfers prononce sur le sort des ames, à-peu-près comme l'Yam-Rajah des *Hindoux*. Ces ames sont retenues aux enfers suivant leur conduite passée, et retournent ensuite animer des corps d'hommes ou de bêtes.

On prétend que la religion a été longtems cachée au vulgaire. On ne l'enseignoit aux étudians qu'à proportion de leurs progrès et de leur sagesse. Les initiés assurent que *Foé* ou *Chaca*, sur le point de quitter ce monde, avoua en confidence à ses disciples favoris, que jusqu'alors il n'avoit fait que leur enseigner une religion enveloppée de métaphores et de symboles adaptés à l'entendement de la multitude, mais que toute la science se réduisoit à ce point-ci : « Tout vient de l'espace dans lequel » tout doit se confondre. Les choses diffèrent entre elles pour la forme et » non pour les particules de matière » qui les composent. La masse générale » sert indifféremment à former un lion, » un homme ou un autre animal; après

occidentales de l'Inde, c'est-à-dire, de Coromandel, de Malabar, et de Ceylan. Boudha, qui est incontestablement le même que Boudsdo, passe pour un ancien prophète des Brahmanes, né dans l'île de Ceylan, mille ans environ avant Jésus-Christ; on

---

» avoir perdu leur figure par la dissolution, ils sont mêlés et confondus. » Ainsi toutes les créatures animées ou » inanimées viennent du même principe, qui n'est sujet à aucun changement ».

Les sectateurs de la *doctrine intérieure* ne se prosternent point devant des idoles, et ne croient pas à la métempsycose. Quelques missionnaires l'ont appellée la doctrine du *néant* ou de la *non-existence*, et ont traité ses partisans d'*athées;* mais je lui trouve plutôt une étonnante ressemblance avec le culte *nerghenni* ou de l'être invisible des Hindoux. Il semble fondé sur l'opinion d'une cause universelle, d'un principe généralement répandu. Les uns prétendent que ce *premier principe* n'a ni vie, ni intelligence, ni volonté, ni forme, mais que c'est l'essence qui donne la vie à tout ce que nous voyons, et que de son union avec la matière ou de sa séparation résulte la vie ou la mort; que la cause première est seule immortelle, et que le plus grand bonheur dont puissent jouir les hommes est l'entière distraction de toutes les choses mondaines, même de leur propre existence. Après un certain nombre d'années, l'univers doit tomber dans le chaos et se reformer ensuite; ces dissolutions et reproductions successives n'ont pas eu de commencement, et se continueront durant toute l'éternité.

D'autres, comme *Goutama*, ancien prophète Hindou, et auteur d'un traité de métaphysique, donnent deux ames à l'espèce humaine; l'une subtile, constitue le principe intellectuel; l'autre, plus grossière, préside aux sens.

Les partisans de la *doctrine intérieure* se nomment *Chenchus* au Japon. Ce sont, pour la plupart, des personnes de la première distinction, qui ont aussi la plus grande admiration pour la doctrine de Confucius.

Les *tiras* ou temples de *Foé*, sont très-nombreux au Japon, situés sur des hauteurs et renfermant une multitude d'idoles et de figures en bas-relief. Celle à laquelle s'adressent ordinairement les hommages, représente trois personnes en une; c'est une imitation de la Trinité des Hindoux, *Brimha*, *Vichnou* et *Chiva*.

Je doute fort que *Foé* soit l'auteur de cette religion; il est possible qu'il l'ait apportée de l'Inde ou du Tibet à la Chine. Nous ne révoquons pas en doute son existence, comme l'ont fait quelques savans, mais nous nous bornerons

le regarde comme le fondateur de cette secte, qui s'est insensiblement répandue dans toutes les Indes orientales et presqu'aux dernières extrémités de l'Asie. Elle ne réussit à la Chine que long-tems après y avoir été introduite. Elle passa en Corée,

---

à rapporter le témoignage des auteurs les plus dignes de foi.

Fo ou *Foé* naquit d'un prince de l'Inde douze cents ans avant l'ère vulgaire. Il se nomma d'abord *Checa* ou *Chaca*, et se fit appeller *Foé* à l'âge de trente ans. Sa doctrine ne pénétra dans la Chine que vers l'an 60 de l'ère vulgaire, sous le règne de l'empereur *Ming*, qui, d'après un songe, envoya des ambassadeurs dans l'Inde pour étudier sous les Brahmanes, et ils rapportèrent la religion de *Foé*, qui fit de grands progrès vers l'an 420. Les incarnations de Foé suffiroient pour prouver son origine indienne, quand elle ne seroit point attestée par l'histoire. Les temples de la Chine sont remplis d'images qui représentent ses diverses métamorphoses. Sans vouloir nous engager dans des discussions chronologiques aussi incertaines que superflues, nous nous croyons autorisés, d'après les fragmens originaux, conservés dans plusieurs anciennes langues asiatiques, à retrouver le même législateur dans le *Boutta* des anciens gymnosophistes, le *Sammana Kantama* des Pégouans, le *Samana-Condom* des Siamois, le *Foé* des Chinois, l'ancien *Boudso* ou *Chaca* des Japonois, le *Vichnou* des Hindoux dans une de ses incarnations, le *Lama* des Tibétains, le *Baouth* des Chingulais, le *Thic-ca* des Tunquinois, le *Thoth* des Egyptiens, le *Boa* des Tunguses, le *Torus* des Lapons, l'*Ouden* ou *Woden* des nations gothiques, auquel le mercredi est encore consacré sous le nom de *Woden tag*, *Wednesday* en anglais (*Boud-var* en sanskrit), *Mercurii dies;* Mercure, Hermès, Thoth et Boudh n'étoient que le même personnage.

La comparaison des livres ou des fragmens originaux qui nous restent de ces différens législateurs, vient encore à l'appui de l'identité que je veux établir, et c'est au Tibet qu'il faut chercher le prototype original. Le Lama est le souverain pontife, le père spirituel des Chinois, des Tatars et de l'Asie septentrionale. C'est au temple de Lhassa que les prêtres de ces contrées vont étudier la théologie et le tibétain, qui est la langue sacrée de ces différentes nations ou hordes tatares.

En reconnoissant le Tibet ou le plateau de la Tatarie pour le berceau des sciences, et cette supposition n'est pas totalement dénuée de fondement, on explique très-naturellement une foule d'identités frappantes qui se trouvent

et enfin chez les Japonois, qui la reçurent avec enthousiasme, et l'amalgamèrent avec celle de Sinto. Elle a enfanté plusieurs superstitions monstrueuses. En voici les principaux dogmes.

1°. L'ame de tout être animé est immortelle.

2°. Elle est susceptible de récompense et de punition après l'extinction de la vie.

3°. Il y a différens degrés de béatitude et de damnation.

4°. Les ames des méchans vont habiter le corps des animaux pendant un certain tems, à l'expiration duquel elles sont cor-

---

entre les plus anciens peuples, et qui ont donné lieu à des suppositions ridicules. On n'a pas besoin, par exemple, d'envoyer une colonie d'Egyptiens pour peupler la Chine, qui devoit être habitée long-tems avant qu'on songeât aux moyens de rendre l'Egypte habitable. Nos missionnaires, convaincus de la ressemblance qui existe entre la religion de Brahma et celle de Moyse et de Jésus, n'auroient pas imaginé gratuitement des apôtres prêchant dans les Indes une religion dont les Brahmes connoissoient mieux qu'eux toutes les bases. Tout s'explique naturellement, en admettant cet ancien peuple savant, si heureusement imaginé, ou plutôt retrouvé par l'ingénieux, le savant et trop infortuné *Bailly*. On voit les sciences et les arts descendre de la Tatarie dans la Chine, dans l'Inde et dans l'Egypte, et passer de-là dans des contrées plus éloignées, qui conservent encore les idées théologiques, lithurgiques et cosmogoniques du lamisme. Elles se trouvent, par exemple, dans le Pentateuque, qui n'est qu'un extrait d'anciens livres égyptiens anéantis, dans les cinq Vedes, dans les cinq Kings. Je n'entreprendrai pas de développer ces idées dans une note; il me suffira, pour le moment, d'indiquer les ouvrages que doivent consulter ceux qui voudront les méditer et les approfondir. *Alphabetum Tibetanum*, autore P. Georgio, anno 1771, *passim ;* Crawford's *Sketches chiefly relating to the history, religion, laws, learning, and manners of the Hindoos, &c.* seconde édition, 1792, t. II, p. 136—164. *Historia de la provincia de Philipinas*, por el Padre Rod. Murillo. *Ayeen Akbery or the institutes of the emperor Akber*, translated from the Persian, by Gladwin, tome III, p. 157, chap. of the doctrine of *Bood. Litteræ annuæ PP. Societ. Jesu.* Les ouvrages de *Duhalde*, de *Kæmpfer*, de *Charlevoix*, de *Mailla*, &c. &c. *Note du Rédacteur.*

rigées et purifiées ; alors elles reviennent animer des corps humains.

Ils appellent l'Être suprême, Amida (1) ; et le diable, Iemma.

Les temples sont ouverts tous les jours, pendant toute l'année, et très-fréquentés, sur-tout les jours de fêtes, par des gens qui sortent des villes pour s'amuser.

Les principales fêtes sont d'abord le premier de chaque mois ; ces jours là les personnes en place se parent pour rendre visite à leurs supérieurs et à leurs amis, et les féliciter du renouvellement de la lune. C'est un usage généralement observé dans tout le Japon depuis un tems immémorial. Le premier jour de la pleine lune, c'est-à-dire, le 15 du mois, est encore une fête. Le peuple la célèbre avec plus de dévotion que la première, car ce jour-là il y a plus d'affluence dans les temples qu'au commencement du mois. La troisième fête est la moins importante ; elle arrive le 28, c'est-à-dire, la veille de la nouvelle lune.

---

(1) Le P. Georgi prétend, avec assez de vraisemblance, que l'*Amida* des Japonois est l'*Anubis* des Egyptiens. En effet, il a une tête de chien comme Anubis, et tient à la main un cercle d'or qu'il mord ; cet instrument ressemble beaucoup au cercle égyptien qui représentoit le Tems. On le nomme aussi *Ometo*, et on le représente indifféremment sous les deux sexes, tantôt comme un jeune homme nud, et tantôt avec le visage d'une femme qui a les oreilles percées. On lui élève des statues auprès du rivage de la mer, sur des rochers escarpés, et des dévots, accompagnés d'une nombreuse musique, viennent danser devant l'idole et se précipitent dans la mer avec des poids attachés aux mains et aux pieds. On retrouve la même frénésie chez les Hindoux, qui se noient dans le Gange en l'honneur d'*Issouren* et de *Vichnou*. Le même dieu se nomme encore *Qouanon* ou *Qouamvon*, et c'est alors le *Moutch aoutar* ou *Vichnou* incarné en poisson. Il a aussi beaucoup de ressemblance avec le *Canopus* des Egyptiens, divinité hydraulique, qui présidoit à la mer et aux fleuves. *Alphabet. Tibetan. pars prim.* p. 133 et 134. *Jablonski pantheon Ægyptiac. pars I. Rédacteur.*

Outre ces fêtes des mois, il y en a cinq autres grandes dans le cours de l'année.

La première est le jour même de la nouvelle année; chacun met son plus bel habit, sort de très-bon matin pour faire son compliment à ses supérieurs, à ses parens et à ses amis; le reste de la journée se passe en plaisirs et en repas. On va même visiter les temples. Quelques-uns se font des présens de peu d'importance. L'ancien de la famille donne à souper. A cette époque il y a un mouvement universel qui dure trois jours : tout le mois se passe en fêtes et en repas.

La seconde fête arrive le trois du troisième mois.

La troisième, le cinq du cinquième mois.

La quatrième, le sept du septième mois.

La cinquième, le neuf du neuvième mois.

Ces jours et ces mois étant du nombre impair, on les regarde comme malheureux. Les Japonois croient anéantir leur funeste influence, en suspendant toute espèce de travail, pour les consacrer uniquement aux plaisirs, aux visites, au service divin, qui n'est pas à la vérité bien long. Ils remettent ordinairement leurs noces, leurs festins, et toutes leurs parties de plaisir à ces jours là, persuadés qu'il n'y a pas de plus grandes jouissances pour les dieux, que de voir les hommes se divertir. Voilà des dieux de bonne compagnie, et d'un caractère plus aimable que le nôtre, qui recommande des privations de toute espèce.

Certains temples sont infiniment plus célèbres que d'autres; on y va en pélerinage de toutes les parties du royaume, avec autant d'empressement que les Musulmans en témoignent pour visiter le temple de la Mekke. Celui d'Isie, sur-tout consacré à *Tensio-daï-Sin* (1), le plus ancien et le plus grand des dieux

(1) Ce *Tensio-Daï-Syn* est le souverain des dieux terrestres, le père des monarques ecclésiastiques du Japon, et des Japonois mêmes. Son nom signifie *un grand esprit*, répandant les rayons célestes, la vie, l'ame, la lu-

de

de l'empire, attire une affluence prodigieuse de pélerins. C'est peut-être l'un des plus vieux, et en même tems l'un des plus petits temples du Japon. Il est près de tomber de vétusté, malgré les soins qu'on prend pour l'étayer. Il ne contient qu'un miroir; des morceaux de papier blanc sont suspendus aux murailles, pour indiquer que personne d'impur ne doit en approcher, ni ne peut plaire à dieu, et que son œil voit tout. L'empereur ne pouvant se rendre en personne à ce temple, ne manque pas d'y envoyer un représentant en ambassade chaque année. C'est un pélerinage que les personnes des deux sexes doivent faire une fois en leur vie, n'importe à quel âge. Beaucoup de dévots le font tous les ans (1). On y voit rarement les Grands, car ils savent ici, comme par-tout ailleurs, s'affranchir des devoirs qui les gênent ou ne s'accordent pas avec leurs plaisirs. Quoiqu'il n'y ait pas de saison affectée pour ce pélerinage, la plus favorable est le printems. L'un des principaux avantages qu'il procure, est l'indulgence plénière pour toute l'année. Nous rencontrâmes des milliers de pélerins en allant à la cour; la plupart avoient l'air pauvre et l'étoient en effet, car ils ne subsistoient que d'aumônes sur la route. Ils portoient, selon l'usage du pays, leurs lits, qui n'étoient qu'une simple natte de paille attachée sur leur dos. Plusieurs avoient un gobelet de bois pour boire, et recevoir les aumônes qu'on leur donnoit. Le nom du maître étoit ordinairement écrit sur son gobelet, pour qu'on pût le reconnoître dans le cas où il viendroit à mourir en route.

---

mière, et il tient parmi les demi-dieux la même place que l'*Horus* des Egyptiens : on peut le confondre aussi avec *Amida*, qui a quelquefois la tête environnée d'une auréole. *Alphab. Tibetan.* p. 150. *Note du Rédacteur.*

(1) Il est aisé de reconnoître la ressemblance de ce pélerinage avec celui des Chamans au temple de Lhassa; des Hindoux au temple de [illegible]agrenat; des Arabes à la *Kéabeh* ou maison quarrée de la Mekke, bien long-tems même avant Mohhammed; des Juifs au temple de Jérusalem. *Note du Rédacteur.*

Arrivés à Isie, les pieux pélerins sont conduits au temple par un prêtre, à qui ils font un petit présent; celui-ci qui ne veut pas rester en arrière à leur égard, a la générosité de leur accorder une boëte d'indulgences plénières pour toute l'année; ce sont de petites lames d'étain très-minces renfermées dans une boëte oblongue. Ils font leur prière avec recueillement et humilité, et se retirent.

Outre les prêtres attachés aux églises, il y a encore différens ordres de religieux plus ou moins révérés; l'ordre des aveugles, est peut-être un des plus originaux qui existe, puisqu'il n'est composé que d'aveugles, et se trouve disséminé dans tout l'empire. L'ordre des *Jammabos* (1), ou moines des montagnes, mérite aussi quelqu'attention. Sa fondation remonte à plus de douze cens ans. Le général qui réside à Miaco, distribue les dignités aux moines selon le mérite qu'il leur reconnoît. Ces marques de distinction consistent en un cordon attaché au col et orné de franges d'une longueur proportionnée à leur dignité. Ils portent un sabre au côté gauche, et à la main une canne à pomme de cuivre, avec une coquille (2) qui leur sert de trompette. Ils sont coëffés d'un bonnet, portent sur le dos un sac ou une gibecière, et une paire de souliers, qu'ils ne mettent que pour gravir sur les montagnes; ils ont dans l'autre main un chapelet. Ces moines mènent une vie pénible et cruelle. Ils sont obligés de traverser une fois par an des forêts très-dangereuses,

---

(1) *Soldats des vallées* (*miles convallium*). Selon le jésuite Gaspard Villela, ces imposteurs, pour s'acquérir une réputation de sainteté, se tourmentent cruellement, courent, veillent, mangent peu, pratiquent en un mot toutes les stupides et effroyables mortifications des Bonzes de la Chine, des Brahmanes de l'Inde, &c. *Rédacteur.*

(2) *Murex tritonis.* Le P. Georgi l'appelle *concha marina*, et dit qu'un homme à longue queue s'élève hors de cette coquille pour prier *Qouamvon.* Elle est aussi sacrée chez les Tibétains que chez les Japonois. *Alphabet. Tibetan.* p. 143, 145. *Rédacteur.*

et de monter sur le sommet des plus hautes montagnes. La pureté du corps est pour eux un devoir sacré, c'est ce qui les oblige de se baigner souvent dans l'eau froide. Ils ne vivent que de racines et d'herbes ramassées sur les montagnes. Ils marchent presque toujours pieds nuds, et se mêlent, comme nos Bohémiens du Nord (1), de guérir beaucoup de maladies, de faire recouvrer les objets volés, de dire la bonne aventure, &c.

Les vœux sont encore un genre de superstition aussi commun parmi les Japonois que chez nous. Un de nos meilleurs interprètes, avoit fait celui de ne porter jamais de souliers; il fit avec nous dans l'hiver de 1776, le voyage d'Iédo, et resta les pieds nuds pendant les plus grands froids sans être incommodé.

Il y a plus de mille ans qu'il existe des monastères de femmes au Japon (2); mais ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi nombreux que ceux des états catholiques de l'Europe.

Le général de chaque ordre réside à Miaco; les communautés des prêtres attachés au service des églises et des monastères ont un supérieur; les ordres monastiques ont aussi leur procureur à Iédo auprès de l'empereur laïc, pour décider les affaires temporelles qui concernent le clergé, ou pour juger ceux qui sont accusés de quelque crime. Mais avant de mettre le coupable à mort, il faut que l'arrêt soit signé par le général de l'ordre. Ainsi dans l'antre même du despotisme, les prêtres trouvent encore le moyen de se soustraire à l'autorité du despote.

La religion chrétienne s'introduisit au Japon peu de tems après que les Portugais en eurent fait la découverte. L'arrivée des premiers jésuites dans la province de Bungo, remonte à l'année 1549 (3). Ils se répandirent dans tout le royaume par le moyen

(1) Connu sous le nom de *Zigènes*, en latin *Cingari*. *Rédacteur*.

(2) Ces religieuses se nomment *Hamacata;* elles sont du même ordre que les Bonzes *Leguïxil*. *Note du Rédacteur*.

(3) François Xavier arriva dans cette province le 5 août 1549. La guerre ci-

des renseignemens que leur donna un jeune Japonois, qui vint exprès se faire baptiser à Goa. Ce néophyte indiqua aussi aux Portugais tous les avantages qu'ils trouveroient à venir commercer dans sa patrie. Ceux-ci avoient alors la liberté de trafiquer, de prêcher dans les Indes, et même par-tout où bon leur sembloit. L'entreprise réussit au-delà de leurs espérances, sur-tout pour le spirituel. Plusieurs princes Japonois, tels que ceux d'Arima, de Boungo, d'Omoura et plusieurs autres, embrassèrent le christianisme. Des Portugais épousèrent des naturelles, et s'établirent dans le pays. Enfin les missionnaires acquirent une telle consistance, qu'ils envoyèrent une ambassade de Japonois au pape Grégoire XIII avec de riches présens (1).

---

vile entre le Daïri et son premier officier, qui venoit de le dépouiller de toute l'autorité civile, n'étoit pas encore éteinte. Pour diminuer l'influence du Daïri et de ses prêtres, l'usurpateur accueillit les chrétiens : ces encouragemens et le zèle des missionnaires firent bientôt un nombre de prosélytes capables d'inquiéter le nouvel empereur. La conduite audacieuse des prélats et même des simples prêtres n'étoit pas faite pour le rassurer. A sa mort, arrivée en 1598, on comptoit au Japon un million huit cent mille chrétiens. Voyez les *Litteræ annuæ PP. societatis Jesu*, &c. *Note du Rédacteur.*

(1) Cette ambassade a donné lieu à deux ouvrages très-curieux sur le Japon, l'un en italien, intitulé, *Relationi della venuta degli ambasciatori Giaponesi a Roma, &c. raccolta da Guido Gualtieri, 1586, Roma, in-8°.* un vol. L'autre, *De missione Legatorum Japonensium ad Romanam curiam, rebusque in Europâ ac toto itinere animadversis dialogus ex ephemeride ipsorum legatorum collectus ac in linguam latinam conversus ab Eduardo de Sande, Macao, 1590, in-4°.* japonois-latin. Ce dernier ouvrage est extrêmement rare et curieux. Je n'ai pu me le procurer dans les bibliothèques publiques de Paris, quelques recherches que j'aie faites. Nous apprenons par le premier, que trois princes Japonois ayant embrassé le christianisme, voulurent profiter du retour d'un visiteur des Jésuites en Europe pour envoyer une ambassade au vicaire de Jésus-Christ. Ils partirent du Japon avant le 1er février 1582, et le 13 avril 1586 ils se rembarquèrent à Lisbonne pour retourner au Japon. Ils essuyèrent des dangers, des fatigues incroyables. *Fecero vela in alto*, dit

Ces succès et les immenses richesses que leur produisoit le commerce, enflèrent tellement l'orgueil des Portugais, qu'ils ne tardèrent pas à se rendre odieux à leurs hôtes. Dès 1589, des ordres rigoureux pour exterminer tous les chrétiens (1), furent promulgués et exécutés avec tant d'activité, que dans le cours de l'année suivante, il y eut plus de vingt mille personnes mises à mort. Ces persécutions n'empêchoient pas les conversions, car elles montèrent à plus de douze cents en 1591 et 1592; le Coubo lui-même nommé *Fide-Iori*, ainsi que sa cour et son armée, avoient embrassé le christianisme; il ne tenoit donc qu'aux Portugais de se maintenir parmi des hommes si favorablement disposés à leur égard. Avec de la prudence ils auroient évité la persécution et l'anathême dont ils furent frappés. Mais la conduite insolente d'un de leurs évêques envers un prince Japonois, aigrit encore les esprits. Le différend eut lieu sur la route d'Iédo; l'offensé se plaignit au Coubo en arrivant à la cour, et l'on vit en 1597 les persécutions recommencer avec plus de violence que jamais. Toute espèce de prédication fut sévérement interdite, et la plus grande partie du clergé chassée. On relégua les négocians dans l'île de Desima. Sur ces entrefaites les Portugais ne méditoient rien moins que de détrôner l'empereur : cette conspiration fut découverte par les Hollandois qui étoient alors en guerre avec eux : dans un vaisseau qu'ils leur prirent, se trouva une lettre d'un officier Japonois nommé *Moro*, adressée au roi de Portugal, pour l'instruire

---

Gualtieri, *dove andando essi tuttavia come s'ha da credere combattendo con l'onde e borasche di quel grande Oceano*, p. 156. *Note du Rédacteur.*

(1) Cet édit portoit : « Non que la religion soit mauvaise en elle-même, mais » parce qu'elle prescrit des choses positivement contraires à celles déjà reçues qu'elle refuse même de tolérer; » l'exercice de deux religions si opposées, peut occasionner des troubles, » qu'il est de notre devoir de prévenir ». *Note du Rédacteur.*

du complot. D'autres lettres du même *Moro* à Macao, et sur le même objet, confirmèrent le contenu de la première. Le gouvernement ordonna que tous les chrétiens qui ne voudroient pas abjurer, seroient chassés ou mis à mort. Cette persécution dura quarante années sans se ralentir, et ne finit qu'après l'anéantissement radical du christianisme au Japon, et la destruction du commerce des Portugais dans ces îles. Trente-sept mille chrétiens réduits au désespoir, s'étoient refugiés dans la forteresse de Simmabara. Après y avoir été assiégés et forcés, on les massacra tous en un même jour. On peut juger de la conduite des Portugais par un préjugé que les Japonois ont long-tems conservé, et dont ils ne se sont peut-être pas encore entièrement défaits. Ils croyoient les vices des chrétiens absolument inséparables de leurs opinions religieuses. Il faut convenir que certains dogmes exclusifs et même atroces contribuent beaucoup à entretenir chez les catholiques l'orgueil et l'intolérance. Ils prirent les mesures les plus fortes pour prévenir le rétablissement de cette religion et écarter les Portugais. Aucun vaisseau de cette nation n'est reçu dans leurs ports, et ils s'assurent tous les ans par la cérémonie de *l'Ifoumi* (1), qu'il ne subsiste plus parmi eux un seul papiste.

Les philosophes et les moralistes sont autant révérés que les ministres de la religion, et les sectes philosophiques rivalisent les sectes religieuses. Les auteurs des premières n'ont pas moins d'adhérens que les fondateurs de celles-ci. Parmi ces philosophes ou moralistes, le plus suivi et le plus estimé est *Spito* ou *Koosi*, connu en Europe sous le nom de Confucius. Tout le monde sait que ce philosophe est Chinois. Il naquit quatre cents ans après Boudsdo. Quoique ses sectateurs ne reconnoissent pas proprement d'Être suprême, ils n'en font pas moins consister le bonheur dans une vie irréprochable, admettent les récompenses et les

(1) Voyez ci-dessus, p. 34 et suiv.

peines, mais pour ce monde-ci seulement. Ils reconnoissent une ame ou une intelligence universelle qui anime l'univers; mais ils n'admettent aucune espèce de divinité, et n'ont point conséquemment de culte. Les principaux points de leur doctrine consistent :

1°. A pratiquer la vertu;
2°. A rendre à chacun ce qui lui appartient;
3°. A observer les règles de la politesse envers tout le monde;
4°. A bien administrer;
5°. A agir et parler avec franchise (1).

Ils ne brûlent point les morts à la manière des sectes religieuses, mais ils les mettent dans un cercueil pour les enterrer, comme nous faisons en Europe (2). Non-seulement le suicide est permis, mais il passe même pour un acte d'héroïsme.

Au reste, les dogmes religieux et moraux des Japonois modernes, ne sont pas, à beaucoup près, tels qu'ils les ont reçus de leurs ancêtres. On y reconnoît une foule d'inventions nouvelles, qui en rendent l'origine presque méconnoissable; tandis que dans les anciens dogmes on trouvoit des vestiges irrécusables de la divine loi de Moyse (3).

(1) Notre voyageur oublie le culte des ancêtres, qui prouve contre l'athéisme et le matérialisme dont il croit avoir convaincu les sectateurs de Confoutsée. *Rédact.*

(2) Les Chinois enterrent toujours leurs morts, et c'est parmi eux un acte de dévotion ou de prévoyance de préparer leur bière lorsqu'ils sont en bonne santé; ils ont leur dernière demeure plusieurs années avant d'y entrer, ils y font des changemens ou des embellissemens, suivant leur fantaisie et leurs moyens. *Rédacteur.*

(3) Je n'ai pas cru devoir dénaturer les idées orthodoxes de notre auteur; elles viennent à l'appui des miennes. A la vérité, nous ne sommes pas tout-à-fait d'accord sur la chronologie, car il semble croire que la *divine loi de Moyse* est antérieure, et a servi même de fondement aux dogmes dont il parle. Pour moi, je suis persuadé qu'elle leur est postérieure, et que le législateur hébreu, quel qu'il soit, a tout simplement traduit les livres des Egyptiens, qui les avoient reçus eux-mêmes des Indiens. Cette explication, à la vérité,

du complot. D'autres lettres du même *Moro* à Macao, et sur le même objet, confirmèrent le contenu de la première. Le gouvernement ordonna que tous les chrétiens qui ne voudroient pas abjurer, seroient chassés ou mis à mort. Cette persécution dura quarante années sans se ralentir, et ne finit qu'après l'anéantissement radical du christianisme au Japon, et la destruction du commerce des Portugais dans ces îles. Trente-sept mille chrétiens réduits au désespoir, s'étoient refugiés dans la forteresse de Simmabara. Après y avoir été assiégés et forcés, on les massacra tous en un même jour. On peut juger de la conduite des Portugais par un préjugé que les Japonois ont long-tems conservé, et dont ils ne se sont peut-être pas encore entièrement défaits. Ils croyoient les vices des chrétiens absolument inséparables de leurs opinions religieuses. Il faut convenir que certains dogmes exclusifs et même atroces contribuent beaucoup à entretenir chez les catholiques l'orgueil et l'intolérance. Ils prirent les mesures les plus fortes pour prévenir le rétablissement de cette religion et écarter les Portugais. Aucun vaisseau de cette nation n'est reçu dans leurs ports, et ils s'assurent tous les ans par la cérémonie de *l'Ifoumi* (1), qu'il ne subsiste plus parmi eux un seul papiste.

Les philosophes et les moralistes sont autan[illegible]érés que les ministres de la religion, et les sectes philos[illegible] rivalisent les sectes religieuses. Les auteurs des pr[illegible]'ont pas moins d'adhérens que les fondateurs de celles-[illegible] ces philosophes ou moralistes, le plus suivi et le plu[illegible]t *Spito* ou *Koosi*, connu en Europe sous le nom de Con[illegible]t le monde sait que ce philosophe est Chinois. Il naquit [illegible]s ans après Boudsdo. Quoique ses sectateurs ne re[illegible]pre-ment d'Être suprême, ils n'en font pas [illegible] dans une vie irréprochable, ad[illegible]

(1) Voyez ci-dessus, p. 34 et suiv[illegible]

peines, mais pour ce monde-ci seulement. Ils …
ame ou une intelligence universelle qui anime …
ils n'admettent aucune espèce de divinité, et …
séquemment de culte. Les principaux points …
consistent :

1°. A pratiquer la vertu;

2°. A rendre à chacun ce qui lui appartient;

3°. A observer les règles de la politesse …

4°. A bien administrer;

5°. A agir et parler avec franchise (1).

Ils ne brûlent point les morts à la …
gieuses, mais ils les mettent dans un …
comme nous faisons en Europe (2). …
est permis, mais il passe même pour …

Au reste, les dogmes religieux et …
dernes, ne sont pas, à beaucoup près, …
leurs ancêtres. On y reconnoît une …
qui en rendent l'origine presque …
les anciens dogmes on trouvoit …
divine loi de Moyse (3).

(1) Notre voyageur …
des ancêtres, qui prouve …
me et le matérialisme do…
convaincu les sectateurs …
Rédact.

(2) Les Chinois en…
leurs morts, et c'est …
de dévotion ou de pr…
par… bière lors…
… leur …

… ions
… dic-
… et
… voulu
… et l'a-
… prendre
… pour la

… eux vocabu-
… le *Dictionna-*
… me le titre man-
… été imprimé; mais
… freres Européens et
… au Japon. Ce volume

Nota. La première édition du Dictionnaire de Calepin parut en 1503. Le

Z

CHAPITRE XIV.

De la langue japonoise. — Règles grammaticales de cette langue. — Vocabulaire japonois. — Notice de quelques ouvrages.

Le Japonois est à-peu-près inconnu en Europe. Sa dissemblance avec toutes les langues de notre continent, nous le rend très difficile. On l'écrit perpendiculairement comme le Chinois (1), mais les caractères ne sont pas les mêmes; et les deux langues diffèrent tellement, malgré la proximité des peuples qui les parlent, qu'ils ont besoin d'interprètes pour s'entendre. Au reste, le Chinois passe ici pour une langue savante, que l'on

est trop simple, trop vraisemblable, et n'offre rien de comparable à l'histoire merveilleuse d'une poignée de fugitifs, ignorans autant qu'ignorés, cependant auteurs et possesseurs exclusifs d'un livre que des nations cent fois plus nombreuses et plus anciennement civilisées qu'eux, ont été trop heureuses de copier, et assez ignorantes pour le dénaturer et oublier même son origine. Malheureusement cette histoire n'est pas très-conforme aux annales de l'antiquité, d'après lesquelles j'ai conçu mon sytsême; mais, en récompense, elle est fondée sur la révélation, qui, comme l'observe *Voltaire*, n'a rien de commun avec la raison. *Note du Rédacteur.*

(1) Les anciens Syriens ou Chaldéens écrivoient aussi perpendiculairement, comme nous l'apprenons par ce vers latin :

E cœlo ad stomachum religit Chaldæa lituras.

C'est ce que le scholiaste de Denis de Thrace et Eustathe de Thessalonique appellent χαμαὶφορον.

Diodore de Sicile nous apprend que les habitans d'une île située entre les tropiques, celle de Taprobane, que l'on croit être aujourd'hui Ceylan, écrivoient aussi de haut en bas; les Oighours, différentes hordes Mongoles et Tatares, particulièrement les Mantchoux, ont conservé la disposition et la forme de l'ancien chaldéen ou stranghélo. Voyez mon *Alphabet tatar-mantchou*, placé à la tête du premier volume du *Dictionnaire mantchou-français: Note du Rédacteur.*

cultive

cultive comme beaucoup de sciences qui viennent aussi de la Chine.

Je ne me laissai pas rebuter par les difficultés de l'idiôme, et j'étudiai pendant l'automne avec mes bons amis les interprètes, qui m'apprirent non-seulement à parler, mais encore à écrire. Leur sûreté et la mienne exigeoient qu'ils me donnassent leurs leçons en secret. Pendant mon voyage à la cour, j'avois l'attention de noter tous les mots que j'entendois : ce recueil, joint au dictionnaire dont j'ai parlé, me forma un vocabulaire assez étendu. Je comptois d'abord beaucoup sur les secours de mes compagnons Hollandois, qui, selon moi, devoient avoir journellement besoin de demander une foule d'objets dans cette langue. Mais il n'y en avoit pas un seul parmi eux qui eût songé à se former seulement un vocabulaire de mots usuels; à plus forte raison n'avoient-ils aucune idée du génie même de cette langue.

Depuis deux cents ans que les Hollandois ont des relations suivies avec les Japonois, ils auroient pu former un ample dictionnaire des deux idiômes, infiniment utile pour leurs agens et leurs résidans à Désima, quand ils n'auroient pas même voulu travailler pour les savans : mais l'ignorance, la paresse et l'avidité mal entendue, ne leur ont jamais permis d'entreprendre un travail aussi avantageux pour le commerce que pour la littérature.

A force de recherches je parvins à déterrer un vieux vocabulaire latin, portugais et japonois, rédigé d'après le *Dictionnarium Calepini*, par les moines Portugais. Comme le titre manquoit, je ne pus savoir en quelle année il avoit été imprimé; mais l'avant-propos m'apprit que la société des freres Européens et Japonois (1), y avoit travaillé de concert au Japon. Ce volume

(1) *Societas Fratrum Europæos simul et Japonicrum.*

Nota. La première édition du Dictionnaire de Calepin parut en 1503. Le

in-4°, imprimé sur papier du pays, contenoit neuf cent six pages, sans compter le titre et le dernier feuillet où se trouvoit l'*errata*. Il étoit très-usé, et avoit été endommagé par le feu à l'un des coins. Il appartenoit au plus ancien des interprètes, qui l'avoit hérité de ses pères, et qui attachoit tant de prix à cet ouvrage, que ni le chef Hollandois ni moi, ne pûmes le déterminer à nous le céder, quelque somme et quelqu'objet que nous ayons pu lui offrir en échange.

Dans mes travaux secrets avec les interprètes, je suis parvenu à rassembler les principales règles de la langue et un vocabulaire assez étendu. En le rédigeant suivant l'ordre alphabétique, j'ai tâché, autant qu'il a été possible, de rassembler les dérivés auprès de leurs racines, et de placer les mots suivant le rapport qu'ils ont entre eux; j'ai eu soin en outre de les réunir par le moyen d'une accolade. Mais je crois devoir faire précéder le *vocabulaire* de quelques règles grammaticales.

Les Japonois n'ont pas les diphtongues qui se trouvent dans les langues européennes, ni même les voyelles e, è, u; ils manquent aussi des lettres L, (du moins celle-ci a la même prononciation que l'R,) P et CH. Peu de mots commencent par une voyelle, et aucuns ne commencent par E.

P. Collado publia à Rome une grammaire et un petit vocabulaire japonois-italien, avec une instruction pour la confession; mais le japonois est écrit en caractères latins : en outre, l'ouvrage, qui ne forme qu'un petit volume *in*-4°, très-mince, a été composé en Italie plusieurs années après que l'auteur fut de retour du Japon. Le P. Charlevoix regrette que de tous les ouvrages composés sur la langue japonoise par les anciens missionnaires, après un long séjour dans le pays, aucun ne soit parvenu jusqu'à nous. J'ai été assez heureux pour en découvrir un dans les dépôts provisoires de la République; c'est une grammaire japonoise, composée en portugais par le P. Rodriguez, missionnaire zélé et savant, dont il est fait souvent mention dans les *Litteræ annuæ*, et autres ouvrages relatifs à l'église du Japon.

On trouve aussi un petit vocabulaire dans le t. II des *Verhandelingen van het Bataviaasch*, &c. (Mém. de la société de Batavia.) *Note du Rédacteur.*

Ils ont beaucoup de prononciations qu'on ne peut pas exactement marquer ou exprimer avec les caractères des langues de l'Europe; on écrit la même lettre de plusieurs manières. Par exemple, *bossou*, *fossou*, *hossou*, *tousi*, *tsousi*, *tchousi*, *fisa*, *fidja*, *sourou*, *tsourou*, *sorou*, *sourou*, *dsi*, *dji*; *tsi*, *fa*, *ha*, *farra*, *varri*, *gue*, *ke*, *jovi*, *sovi*, *ioka*, *ioukka*, *kamo*, *game*, *je*, *ji*, *odosou*, *osossou*, *skni*, *tsikni*, &c.

C'est pourquoi l'on confond ces lettres, en écrivant aussi-bien qu'en parlant, ou l'on se sert de l'une au lieu de l'autre, beaucoup plus souvent que dans aucune autre langue; cela se fait principalement avec l'R, l'L, l'F et l'H, &c. Par exemple:

R et *L*.	Farrou,	Fallou.
	Salou,	Sarou.
H et *F*.	Hamma,	Famma,
	Fanna,	Hanna.
	Fagourou,	Hagourou.
	Fajimarou,	Hajimarou.
	Fakama,	Hakama.
B et *K*.	Toriaguibaba,	Toriaguikaka.
B et *M*:	Fitomosi,	Fitobosi.
K et *G*.	Kourouma,	Gourouma.
F et *B*.	Fas,	Bas.
P et *F*.	Nipon,	Nifon.
K et *F*.	Fourogui,	Kourogui.
	Krombo,	Forombo.
D et *T*.	Metori,	Mendori.

Beaucoup de mots ont la même prononciation, et diffèrent pour la signification; on les écrit aussi avec différentes lettres. Par exemple:

Fas, *bord*, *fourchette*, *pont*, *huit*.
Fongui, *dessus*, *genièvre*.

Fanna, *fleur*, *nez*.
Kava, *ruisseau*, *peau*.
Tchi, *terre*, *sang*, *lait*, *mammelle*, *dedans*.
Tamma, *boule*, *balle*, *goutte*.

Beaucoup de mots ont plusieurs formes. On en trouve assez d'exemples dans les vocabulaires. Voyez, entre autres, *Fara*.

Il s'y trouve aussi des exemples de plusieurs mots synonymes ou tout-à-fait différens pour exprimer la même idée.

Les voyelles dans le corps des mots ne se prononcent pas. Par exemple :

Aboura,	*lisez* abra.	Foukaï,	*lisez* f'kaï.
Kokora,	kokra.	Foukaka,	f'kaka.

A la fin de la plupart des mots, les voyelles *i* et *ou* ne se prononcent pas du tout, ou très-peu et foiblement. Exemple :

Semekou,	*prononcez*	semekv.
Torou,		torr'.
Tchakou,		tchakf.
Sori,		sorr'.
Abramoussi,		abramouss.

Les infinitifs des verbes se terminent ordinairement en *ou*, *ourou*, ou *orou*, et en *f* ou *v*, après quelques consonnes. Par exemple :

Sourou, *faire*.
Okourou, *offrir*.
Jafourou, *lier*, *bander*.
Sikou, *contraindre*.
Sasitou, *éveiller*.
Ansourou, *considérer*.
Isamou, *gâter*.
Nagakv, *gratter*.
Iakf, *brûler*, *cuire*.
Nitourou, *dormir*.
Atsourou, *présumer*.
Nagourou, *coucher*.
Akinevou, *faire trafic*.
Nakou, *pleurer*.
Nomikomou, *engloutir*.
Assjivarou, *fouetter*.
Migakf, *frotter*.

Mais *ou* à la fin de l'infinitif ne se prononce que rarement ou très-foiblement. Exemple :

Je dorou,		je dor'.
Makou,		makv.
Koutagou,		koutag'.
Tsomourou,		tsoumour.
Vakou,		vakv.
Kakarou,	*prononcez*	kakar'.
Samkesoukou,		samkesoukf.
Fourou,		four'.
Nosomou,		nosom'.
Navassou,		navass'.
Tobou,		tob'.

Un très-grand nombre de verbes se forment par la composition du substantif ou de l'adjectif qui marque l'objet, avec le verbe *sourou*, faire. Exemple :

Ogamor sourou, *prier Dieu.*
To do kourou, *indiquer.*
Tchakf torr, *mesurer.*
Ni sourou, *imiter.*
Fousi sourou, *raccommoder* (littéralement, *faire un lambeau ;* fousi, *lambeau*).
Song sourou, *perdre.*
Sorin sourou, *ensevelir.*
Oumakoutchi sourou, *baiser* (littéralement, *donner une bouche douce*).
Simegui sourou, *coller.*
Fki bouko, *respirer.*
Karoukou sourou, *faciliter.*
Mitsouki sourou, *seringuer, pomper.*
Tsouguin sourou, *raconter.*
Fento sourou, *répondre.*
Sivo sourou, *sauter.*
Sosoun sourou, *habiller.*
Kimono tchaks sourou, *refroidir.*
Sounso sourou, *compter.*
Siras sourou, *indiquer, faire connoître.*
Motchi sourou, *se servir.*
Katou sourou, *rapporter, raconter.*
Fato sourou, *défendre* (vetare).

Rinkin sourou, *dorer*.
Skono sourou, *diminuer*.
Fvo tsourou, *pêcher*.
Suodat sourou, *augmenter*.
Jasouri sourou, *limer*.
Jantsouri sourou, *voyager*.
Iso sourou, *masquer*.
Konne sourou, *marier*.
Sakai sourou, *confiner*, *être apparenté*.
Kase sourou, *aider*.
Kouskve sourou, *peigner*.
Fisatat sourou, *tomber à genoux*.
Keso sourou, *farder*.
Roui sourou, *discerner*.
Soubakki hakvo, *saliver*.
Tchan nourou, *gaudronner*, *poisser*.
Tsouo sourou, *échauffer*.
Kake sourou, *demander* (poscere).
Matsiga sourou, *séparer*.
Tsouben sourou, *déclarer*.
Kabi sourou, *moisir*.

On trouve dans le vocabulaire, la plupart desdits substantifs et adjectifs qui forment ces verbes composés. Par exemple : *mitsouke*, pompe, seringue; *song*, perte, dommage; *kvoussi*, peigne. Si l'on veut les comparer avec ces verbes, on verra de quelle façon ceux-ci sont composés. Exemple : *song sourou*, faire une perte; *avoir*, dommage, (perdre); *kvoutsi sourou*, faire avec le peigne, peigner.

Le parfait se termine en *ta*. Par exemple :

Damassan, *tromper*.
Soumenirou, *songer*.
Motchi sourou, *user*.
Vassourou, *oublier*.
Song sourou, *perdre*.
Makourou, *gâter*.
Jaksakou, *promettre*.
Kakourou, *pâlir*.
Damasta, *j'ai trompé*.
Soumenita.
Motchi ita.
Vassoureta.
Song sita.
Maketa.
Jakso sita.
Kono fanna vakareta, *ta fleur se fane*.

Le participe et les autres adjectifs dérivés des verbes, ont aussi la terminaison en *ta*; ainsi on forme du verbe

Farourou, *s'enfler*, le PARTICIPE, Farreta, *enflé*, *gonflé*.

Kemoura sourou, *fumer*.	Kemota, *fumé*.
Jabourou, *casser*.	Jaboureta, *cassé*.
Kirou, *trancher*, *couper*.	Kitta, *tranché*, *coupé*.
Vatsourou, *infecter*.	Vatsouta, *infecté*.
Asisourou, *suer*.	Assista, *suant*.
Kokorobirou, *fendre*.	Kokorobita, *fendu*.
Kasouiourou, *compter*.	Kasoiouta, *compté*.
Stomourou, *mériter*.	Stometa, *mérité*.
Kavarou, Tchiagan, } *changer*.	Kavota, Tchigota, } *changé*.
Midskourou, *trouver*.	Mitskita, *trouvé*.
Motchi ourou, *user*.	Motchi ita, *usé*.
Vakourou, *pâlir*.	Vakareta, *pâle*.
Osourourou, *effrayer*.	Osoroutska, *effrayé*.
Sinnorou, *mourir*.	Sinta, *mort*.
Kase fouky, *refroidir*	Kase finta, *refroidi*.
Jassou, *maigrir*.	Jassita, *maigri*.
Skoksourou, *habiller*.	Soukouksta, *habillé*.

Beaucoup de substantifs et d'adjectifs se forment du verbe avec les mots *mono*, homme, chose, ou *koto*, chose. Par exemple :

Atsouraje mono, *chose* ou *marchandise dont on est convenu du prix, ou qu'on a accordée*.

Ogamou soure mono, *adorateur; celui qui prie ou demande*.

Fodo kouro mono, *accusateur*.

Sasisou mono, *qui contraint ou qui pousse*.

Itami mono, Jamai mono, } *malade*.

Nosoumi mono, *choses dérobées*.

Damas koto, *tromperie*.

Jaka koui mono, *viande qui sent le brûlé*.

Makie mono, *choses lacquées*.

Hanna koto, *durable*.

Iro mono, *coquet*.

Kourou monoje, *araignée*.

Ire mono, *boîte*.

Lorsque deux substantifs sont placés de suite, le génitif précède, et le nominatif y est joint moyennant la particule *no.* Les substantifs composés se forment de la même manière. Par exemple :

Tori no sou, *nid d'oiseau.*
Tori no sejorou, *chant d'oiseau.*
Ous no ni kou, *viande de bœuf.*
Kvouno no je, *araignée.*
Kousira no kava, *graisse de baleine, huile de baleine.*
Memi no itami, *douleur d'oreille.*
Tori no kabilou, *créte de coq.*
Souvo no firou, *flux de la mer.*
Fisa no sarra, *genou.*
Jakima no ninjo, *figure de porcelaine.*
Mougui no ka, *farine de froment.*
Hanna no mis, *eau de roses.*
Mis no karakouri, *eau jaillissante.*
Ous no ko, *veau (le petit de la vache).*
Kousera no foung, *ambre.*
Ski no semekf, *respiration difficile.*
Te no goi, *essuie-main, mouchoir.*
Te no ki, *gand.*
Ken no ki, *pince à arracher les poils de la barbe.*
Tamago no karra, *coque d'œuf.*
Me no tamma, *prunelle de l'œil.*
Onago no titi, *couleur de lait.*
Tippo no tamma, *balle à fusil.*
Sitsouguets no joko, *rayon du soleil.*
Sanfi no ito, *corde d'un instrument de musique.*
Naka no varka, *mauvais ami.*
Naka no joukka, *d'un caractère honnête.*
Meganne no je, *étui à lunettes.*
Kougui no ki, *tenailles.*
Ki no kava, *corde, cable.*
Naka no jaka, *bon ami.*
Kousira no figue, *côte de baleine.*

Les pronoms sont :

Vatakos, *je, moi.*
Omai, *tu, toi.*
Ano fito, *il, lui, elle.*
Ore, *à moi.*
Vatsks domo, *même, nous.*
Omagaita, *vous.*

Ano

Ano fitats, ano fito tatchi, *eux, elles.*
Miskara, sibong, *moi-même.*
Onasikv, onaskoto, *lui-même, le même.*
Kore, *ce, celui, cette, celle.*
Kore va, *celui-là.*
Dare, *qui.*
Dare ga somotska, *le livre duquel* (cujus liber).
Koriva nannika, *cela est.*
Fito, *quelqu'un.*
Foko, bets, *un autre.*
Stotso soutsou, *chacun.*
Dare monai, *personne, aucun.*
Vataks fito no, *mon.*
Ano fito no, *son* (ejus, maris).
Ano fito tatsa, *son* (ejus, feminæ).
Sokomotto, hannata, *votre.*
Kannajamma, *mes.*
(Okatsa, niobo, *femme.*)
Vataki niobo, *ma femme.*
Omai no okatsa, *ta femme.*
Ano fito no fotcho, } *son couteau.*
Ano fito no haka, }

Il faut observer qu'on se sert de mots tous différens, pour dire *tu* et *vous*, à mesure que celui à qui on parle est plus ou moins qualifié, ou de plus basse condition. On dit :

Omai, quand on parle à ses égaux et à ses amis.

Vari, à des gens de moindre qualité que soi.

Neous, à des gens encore plus inférieurs.

Niguiats, à des gens de la plus basse condition.

Kojats, est très-impoli.

Samma; c'est le mot dont on se sert envers ses supérieurs, ou des personnes de plus haute qualité ou condition que nous-mêmes, et il tient à-peu-près lieu de *seigneur* et *monsieur*.

Hannata. C'est un autre mot dont on se sert envers les gens de plus haute qualité, et envers ceux qu'on veut honorer.

Sakomotto, se dit au singulier.

Omaigata, pluriel.

Il en est de même des pronoms *il* et *elle*. *Ano fito*, se dit communément; mais *anno vari*, seulement quand on parle à des gens de basse condition.

La même observation a aussi lieu concernant le verbe *donner*;

en certains cas on dit *fourerou*, en d'autres *fourou*. Lorsqu'on veut dire donne ou donnez, on dit ordinairement *ose tsouke jare*, et *jarre;* mais lorsqu'on veut parler avec politesse et respect, on dit *kouoda fare*.

Ce qui suit peut servir d'exemple d'adverbes, de prépositions, et d'autres particules.

Daiboung, oka, kaikoto, taksan, *beaucoup*.
Jouki, housoumi, misomi, *plus*.
Skounai, *moins*.
Soubong, *assez*.
Ioke inni, *tout-à-fait assez*.
Amali, *trop*.
Amali okina, *trop grand*.
Amali komaka, *trop petit*.
Kokoro josi, joukka, *bien*.
Asi no joukka, *cela est d'un bon goût*.
Varika, varikoto, *mauvais*.
Sougouren, *plus mauvais, pis*.
Karoukou, karouka, *facilement*.
Sevastine, *à peine*.
Ine, inne, jaija, *non*.
Naka, is, ine, *ne, ne pas, pas*.
Vataks, *rien*.
Nanni mo naka, *rien du tout*.
Hai, ai, hei, *oui*.
Do, *comme, comment*.
Ka, *concernant*.
Ka no koto, *concernant la chose, à cet égard*.
Sotai, *tout ensemble*.
Sougoureta, *excepté*.
Damare, tomagui, *tranquillement*.
Oioso, okata, *à-peu-près*.
Onatikou, atsoume, atsoumourou, *ensemble*.
Hamma, *en longueur*.
Tchi, naka, outsi, *au-dedans*.
Oki, *au-dehors*.
Massougourni, *tout droit*.
Oka, *loin, de loin*.
Oka, toka, *loin de, il s'en faut autant*.
Motoni, *près, proche*.
Motoni, tongari, *le plus proche*.
Dokou, *où* (ubi).
Koko, *ici*.
Koro kara Nagasaki mode, *d'ici à Nagasaki*.
Miteraii ini, *à Mitéraï*.
Fisen saste Siguiseni, *de Fisen à Siguisen*.
Assoko, *là*.
Sote, *par-tout*.
Dokke, *nulle part*.

Oumi vattam, *par mer, par eau.*
Kentou ni, *dans le voisinage.*
Matta, *de nouveau, derechef.*
Matta koui, *reviens.*
Sitta, timmo, *sous, dessous.*
Sougui, ove, *sur, dessus.*
Ni, *après.*
Ousiro, oura, *derrière.*
Moiji, *avant.*
Moukav, *contre.*
Motoni, *auprès.*
Tourou, *par.*
Made, *à, en, dans.*
No, *de.*
Tata, *outre.*
Atai, *entre.*
Derou, *de* (ex).
Mavari, *pour.*
So, ko, korriganni, *quand, si.*
Nase, natcheni, *pour cela.*
Nassi, nassii nareva, *puisque, car.*
Matta, ava, *ou* (aut, sive).
No, *et.*
Faredornos arvatenkasa, *mais.*

Les noms de nombres sont :

1 *Fitots, its.*
2 *Fitats, ni.*
3 *Mits, san.*
4 *Iots, fi.*
5 *Itouts, go.*
6 *Mots, rok.*
7 *Nanats, sits.*
8 *Iaats, gnat, fats.*
9 *Kokonots, kjou, kvou.*
10 *Tovo, jou.*
11 *Jouits.*
12 *Jouni.*
13 *Jousan.*
14 *Jousi.*
15 *Jougo.*
16 *Jourok.*
17 *Jousits.*
18 *Joufats.*
19 *Joukjou.*
20 *Nitchou.*
21 *Nijouits.*
25 *Nijougo.*
30 *Sanjou.*
40 *Sijou.*
50 *Gojou.*
60 *Rogjou.*
70 *Sitsijou.*
80 *Gaatchou, fatsijou.*
90 *Koutchou.*
100 *Tchako, fjak.*
1000 *Ikvang, ten.*
10000 *Mang.*
100000 *Ogv.*

Fang, san, sambang, *demi.*
Hambong, *la moitié.*
Stootsfang, *un et demi.*
Sigaitchi, *un quart.*
Kire, *une partie* (pars).
Fito, fire, *petit morceau.*
Souï, *paire.*
Itsin, *une paire.*
Tcho, tchosan, *deux à deux.*
Fang, *impair.*
Tchoka fanka, *pair et impair.*
Rioso, *tous les deux.*
Sakki itcho, *une tasse de sakki.*
Rosoko itcho, *une chandelle.*
Ippio, *un sac de sucre;* nifio, *deux sacs de sucre;* sanpio, *trois;* sifio, *quatre,* &c.
Ikvang me, *mille maas* ou *cent thaëls.*
Hasima, *premièrement.*
Softe kara, *tantôt l'un, tantôt l'autre.*

ADVERBES DE TEMS.

Konjits, konisi, kjo, *aujourd'hui.*
Kesa, *ce matin.*
Souguita, senjets, sakkousits, kinno, *hier.*
Ototoi, ikakousits, *avant-hier.*
Mionits, asta, ass, *demain.*
Osa, *matin.*
Firou, *midi.*
Firou mai, *avant midi.*
Firou sougi, *après-midi.*
Jou, joserri, *soir.*
Konjo, kombang, *ce soir.*
Jasin, *hier au soir.*
Jonaka, *minuit.*
Kara, *depuis.*
Kinno kara, *depuis hier.*
Toso, joni, *toujours.*
Tabibati, sessets, *souvent.*
Itchido, *une fois.*
Tsouine, *jamais.*
Mada, *encore.*
Madanai, *pas encore.*
Aida, jone, tskitetsora, aritoukiva, *quelquefois.*
Tamma tamma, *rarement.*
Keto, itoke, *il n'y a guère.*
Itou, *si, quand.*
Otski, *peu à peu.*
Hajaks, fajakv, faiso, *vîte.*
Imma, ositsouki, atsko, otska, *d'abord, tout-à-l'heure.*
Sosteko, sostekara, *aussi-tôt que.*
Osouka, *tard.*
Joube jori osonatto, *plus tard.*
Osonatta, *il est tard.*
Nandoki? *quelle heure est-il?*

Senk jo, *enfin.*
Hajai, haje, fajakou, *de bonne heure.*
Fito toki, *une heure.*
Fita toki, *deux heures.*
Nan doki go, *à quelle heure.*
Kokonots toke, *midi* (*à douze heures*).
Guats, guets, tsouka, *mois.*
Konguits, *dans ce mois.*
Reiguits, *dans le mois prochain.*
Kono tsi tassini, *le premier de ce mois.*
Nanka no outsini, *dans sept jours.*
Kjannin, *il y a un an.*
Miaganin, *il y a deux ans.*

Les couleurs s'appellent ainsi :

Siro, *blanc.*
Fouro, kouro, *noir.*
Ki, *jaune.*
Akai, *rouge.*
Tcha iro, *brun* (*couleur de thé*).
Avo, avokei, fanna oro, *bleu.*
Fai iro, nesoumiro, *gris.*
Majogui, *verd.*
Mojogui, *verdâtre.*
Mouruusakki, *couleur de pourpre.*

Plusieurs objets que les Japonois ont reçus des étrangers, ou que les étrangers leur ont fait connoître, ont conservé leurs noms hollandois ou portugais, comme :

Tabako, *tabac.*
Portugal abra, *huile d'olive.*
Bir, *bière.*
Unicorn, *unicorne.*
Boter, *beurre.*
Karta, *carte.*
Lancetta, *lancette.*
Pang, *pain.*
Savon, *savon.*
Flasco, *flacon.*
Diamant, *diamant.*
Saffran, *safran.*
Baso, *plat.*
Ducaton, *ducat.*
Gans, *oie.*
Kakami biduro, *glace* (c'est-à-dire, *vitre à miroir*).
Aderlaten, *saigner.*
Skerbekken, *bassin dont les barbiers se servent quand ils rasent la barbe.*
Fork, *fourchette.*

Kananor isi, *sanguine*, *hématite* (parce que les Portugais ont été les premiers qui l'ont apportée au Japon de Cananor, ville des Indes orientales).
Tabacco ore, *tabatière.*
Tinta, *vin d'Espagne.*
Boter no kas, *beurre et fromage.*
Kapitein, *capitaine.*
Krokodil, *crocodile.*
Pokk, *le mal vénérien.*
Fige savon, *savon pour la barbe.*
Banco, *banque.*
Faka, *couteau.*
Biduro, *miroir.*
Kopp, *coupe*, *tasse.*
Teriak, *thériaque.*
Vein, *vin.*

Il faut ajouter encore quelques exemples de la conjugaison, de la construction et de l'usage des verbes, de la construction des phrases et des façons de parler.

Jarro, jarou, *donnez.*
Vataks jarou, *je donne.*
Vataks jatta, kavasta, *j'ai donné.*
Vataks mionitchi jarri marou, *je donnai hier.*
Vataks jarritai, skavastai, *je donnerai.*
Anofito kakarimas, *il écrit.*
Anofito kakarimasta, *il a écrit.*
Vatakoutidomo kakimassita, *nous avons écrit.*
Anofito kakarimassou, *il écrira.*
Vatakousi domo kakimassou, *nous écrirons.*
Anofitotats kakasimatsourou, *ils écriront.*
Ano fito souko ode gouserimas kakakoto, *il veut écrire.*
Ano fito hollanda moisi kakarimas, *il écrit hollandois.*
Ano fitotats jomarimass, *ils lisent.*
Ano fitotats somats jomari nassi ta, *ils ont lu le livre.*
Ano fitotats ima jomarimassourou, *ils liront bientôt.*
Ano fitotats jokomoto skanimasting, *ils ne liront pas.*
Vataks tasen gouserimass, *je me porte bien.*

Omai foksai ni gouserimass ? *vous portez-vous bien ?*
Anosto gokiguin jo gouserrimass, *il se porte bien.*
Anofh soksai ni gouserrimass, *elle se porte bien.*
Gokiguin jo gouserrimaska ? *comment te portes-tu ?*
Jo gouserimassour, *je me porte bien.*
Mada jagassou gouserrimaska ? *se porte-t-il bien ?*
Anofto okassan jo serrimas, *sa femme se porte bien.*
Kinoso samma konits ikagava vatarinassourou ? *comment se porte M. Kinoso aujourd'hui ?*
Sibon gososo noserrimasse, *je souhaite que vous vous portiez bien.*
Itami, *malade, maladie.*
Vatakvs itami massita, *je suis malade.*
Kinno ova omai iva itamsida nasserrimassinka ? *as-tu été malade hier ?*
Omai no itami de gouserrimaska ? *quelle maladie as-tu ?*
Vatakos jakfso itasta sita, *je l'ai promis.*
Kono fanna vakareta, *la fleur est flétrie.*
Vataks nanni itasimasourka ? *que dois-je faire ?*
Omai jouva konits nanni nasserrimos ? *que fais-tu aujourd'hui ?*
Omai je nenaserrimassita ? *ne dors-tu pas ?*
Vataks nejemassin, *je ne peux pas dormir.*
Omai fimosouva gouserrimassinka ? *as-tu faim ?*
Vataks tatemassou, *je veux manger.*
Ma kara dora tosa gouserrika ? *jusqu'à quel endroit avons-nous voyagé ?*
Miteraji ini, *jusqu'à Miterai.*
Tonin va okai iri naserrimaska ? *partiras-tu dans cette année ?*
Me guin mo oidinaserrimaska ? *retourneras-tu l'année prochaine ?*
Nassini osoki vidinaserrimakas ta ? *pourquoi es-tu retourné si tard ?*
Ko kini itou ortoki naserrimastaka ? *quand es-tu venu ici ?*
Iahsin, *hier au soir.*
Osakka its olassi naserimastakæ ? *quand es-tu parti d'Osakka ?*

Koni tsi tastini, *le premier de ce mois.*

Fajo gotchaks naserrimasta, *tu es retourné ici bien vîte.*

Nanka no outsini, *dans sept jours.*

Na nimo fousio na koto vagourrimassinka? *n'as-tu pas eu de malheurs?*

Inne, *non.*

Koki nanni sini oide naserrimasta? *qu'as-tu à faire ici?*

Kouni vo mini·kimasta, *je vais voir le pays.*

Nagasaki va do gouserrimasta? *que dis-tu de Nagasaki?*

Kakkono tokoro degouserrimassoro, *c'est un endroit agréable.*

Anata va kokoni fisassou torri na serrimassinka? *resteras-tu quelque tems ici?*

Lai guits mado torio itassimajou, *je resterai ici jusqu'au mois prochain.*

Soste kara doki dide naserrimassourka? *où iras-tu alors?*

Fisen sasse Siguiseni, *à Fisen, et de-là à Siguisen.*

Nando ki gouserrika? *quelle heure est-il?*

Kokonots toke, *douze heures (midi).*

Kase va joukka, *il fait du vent favorable.*

Seti matta hassemka? *quand ferons-nous voile?*

Fir sougui ni, sivo no jonerri sidaini, *après-midi, au retour du flux.*

Mis souga kitso soura ka, *cette eau est toute noire.*

Kokava soundo foukai, *ici l'eau est profonde.*

Vatakousi imo omoinass, *je le crois bien.*

Omai je assoko nanni naserrimatour? *qu'as-tu là?*

Vataks assoko kanni no gouserrimas, *j'ai ici de l'argent.*

Omai guin gouserrimasourou? *tu as de la monnoie d'argent?*

Vataks nanni gouserrimas? *qu'ai-je?*

Nanni mo naka, *rien du tout.*

Nanni no ono sami, degoserrimatka? *que veux-tu avoir?*

Kadeski, no gouserrimas, *je te remercie, je ne veux rien avoir.*

Nanni no ire kanaserretaka? *qu'achètes-tu?*

Vataks

Vataks kavannou, *je n'achète rien.*
Anofso kavarrimasta, *il achète.*
Omai nanni kainaserrou? *que veux-tu acheter?*
Vatats domo nanni kaimassou? *que voulons-nous acheter?*
Omaigata nanni kainasata? *qu'ont-ils acheté?*
Makiemono va takai, *les choses laquées coûtent cher.*
Toko osodatta, *elles ont coûté plus cher.*
Vataks faraimass, *je paie.*
Anofso faraimasta, *il paie.*
Vataks niobo faraimaita, *ma femme paie.*
Omai no okatsan faraimassour, *ta femme paie.*
Vataks smai imo sourou, *je suis prêt depuis long-tems.*
Kotoba atsoume, *conversation, entretien.*
Matousiro samma no ie o ooite kadassari, *montrez-moi la maison de M. Matousiro, s'il vous plaît.*
Aska no torrari de gouserrimassou, *c'est la maison prochaine.*
Kadeski no gouserrimassou, *je te remercie de ce que tu me l'as montrée.*
Matousiro samma it de gousarrimassoukou? *M. Matousiro est-il au logis?*
Tata ima dererrimasta, *il vient de sortir.*
Doki osi de naserrimastoukou? *où est-il allé?*
Kensjo ni, *dans le voisinage.*
Fajo okajiri na jerrimassourka, nasarri mouosourirou? *reviendra-t-il bientôt?*
Vataks no so omemassourou, *je le crois bien.*
Matousiro samma de gouserrimaska? *est-il chez M. Matousiro?*
Anata de gouserrimassa, *c'est lui.*
Ano oimba jo minoseri? *vois-tu ces échelles-là?*
Ai, jo gouserrimassou, *oui, je les vois bien.*
Osouvari na serrimassinka? *vous plaît-il de vous asseoir?*
Nando ni videnaserrimasse, *oui, dans la chambre intérieure.*

Ana to ni kota souguika gouserrimassou, *j'ai quelque chose à te demander.*

Dari kara de gouserrimaska? *au nom de qui ?*

Anatano Osakka no faborikara, *au nom d'un de tes amis à Osakka.*

Nava do mousmaska? *comment s'appelle-t-il?*

Gorobe to mosimoussou, *il s'appelle Gorobe.*

Konotsio ni kaite gouserrimassourou, *cette lettre te le dira.*

VOCABULAIRE JAPONOIS,

Rédigé par ordre alphabétique et suivant l'étymologie des mots.

A

Abramoussi, *punaise.*

Abounaka, *danger.*

Abounaikoto, *dangereux.*

Aboumi, *étrier.*

{ Aboura, *huile.*
Tomosi abouri, *huile qu'on brûle dans les lampes.*
Aboura simorou, *pressoir pour presser l'huile.*
Abra no kava, *huile de baleine.* }

Afirou, *cane privée ou domestique.*

Afo, *fou.*

Agaganni, akaganni, *cuivre.*

{ Agourou, *se lever.*
Fi no agourou, *le soleil se lève.* }

Agarouts, *souliers de paille.*

Agourou, iajagourou, okourou, nedo, askourou, *offrir.*

Agourou, tokourou, kiourou, *fondre, liquéfier.*

Agui iva, *poisson rôti.*

Aida, *examiner, faire l'essai.*

Aijoki, *angoises.*

Aioubou, *courir.*

Aijoumi, *pas* (passus, gressus).

Kanjo aiou, sanjo, ajou, *faire son compte avec quelqu'un.*

Akfta, *saleté. souillure.*

Aki, *cheval.*

{ Aki, *vuide.*
Akvorou, *vuider.* }

Akibonou, jo no aki, *il fait jour, le jour commence.*

Aksingou, *éternuer.*

Akourou, *ouvert.*
Akerou, *ouvrir.*
Akoubi, *la bouche ouverte.*
Akoubou, *bayer, béer, regarder.*

Amai, amaka, *doux* (dulcis).

Amarou, *courageux, brave.*

Amar, itame, *fort douloureux, très-pénible.*

Ama sakki, *lie de sakki.*

Ame, *pluie.*
Ame no fiourou, *il pleut.*

Andon, *lampe.*

Ane, *sœur aînée.*
Ani, *frère aîné.*

Anna, ana, *trou.*
Kagui ana, *forure.*

Annesa, *guide.*

Ansourou, *considérer.*

Arai, areka, *grossier.*

Arare, *grêle.*

Arassou, *flot, onde.*

Aratarnou, *visiter.*

Araou, *laver.*

Aravarourou, *faire savoir.*

Sosa arme, *impossible.*

Arou, alou, *avoir.*

Arouka, *de long, en longueur.*

As, *roseau, canne.*

Asa, *tache.*

Asi, *sueur.*
Asi sourou, *suer.*

Asi, *goût.*

Asivou, *goûter.*

Ajivan, *épreuve, essai.*

Assai, assaka, *bas* (en parlant de l'eau, *non profondus*).

Assegaro, *vîte.*

Assi, *pied.*

Assoubi, *plaisir.*
Assoubia, assoubiso, *bordel.*

Atarassi, *nouveau, frais, crud.*

Aterou, *toucher.*

Atska, *chaud.*
Atsourourou, *chauffer, échauffer.*

Atsoumarou, *assembler.*
Kotabouvatsoume, *conversation, discours, entretien.*

Atsourou, *deviner.*

Atsourajou, *commander, ordonner.*
Atsouraje mono, *chose commandée, par exemple, chez un ouvrier.*

Atsousa, atsoumi, *gros.*

Attamanna, *douleur de tête.*

Aou, *être juste, s'accorder.*

Ava, *écume.*
Ava tatsourou, *jetter de l'écume, mousser.*
Ava torou, *écumer, ôter l'écume.*

Avasirou, *hier.*

Avosoumi, *amidon.*

B

Babo, *frère aîné.*
Babo, bakka, baka, *fou, enragé.*
Baibai, *faire trafic.*
Bakari, *seul.*
Bakkemono, *spectre, fantôme.*
Bakkoutji, bakkoutsi, *cartes, dés.*
Bakkoutjiousou, bakoutsou, *jouer aux cartes, aux dés.*
Bang, ban, *garde, guet, patrouille.*
Bansourou, *être de garde, être en faction, patrouiller.*
Banjo, *corps-de-garde.*
O ban, *garde de l'empereur.*
Jo bang, *guet.*
Bannin, *soldat.*
Bas, fas, *pont.*
Bas, fas, *bord.*
Bas, fas, *petit bâton dont les Japonois se servent au lieu de fourchette.*
Bea, fea, *chambre, poële, cahute.*
Beko, bekko, bekogame, *tortue, écaille de tortue.*
Beooso, *paravent, écran.*
Biakdan, *sandale.*
Biki, *maladie.*
Biki mono, *malade.*
Biosa, *mal-sain.*
Birodo, *velours.*
Bo, *nud, dénué.*
Bobo, *parties honteuses des femmes.*
Bo, *tronc, souche.*
Boos, *prêtre.*
Bosi, *bonnet.*
Bossi, *oreiller.*
Bossou, fossou, hossou, *sec, sécher.*
Botan, *bouton.*
Botan gane, *boutonnière.*
Boudo, *raisin.*
Bouginsa, *riche.*
Bougou, *ouate.*
Bougoukoura, *arsenal.*
Boumavassou, *compas.*
Bourei, boule, *incivil, impoli.*

D

Daikou, *charpentier.*
Daimio, *gouverneur d'une province, sénateur du royaume.*
Dai nagou famma, *prince royal.*
Daivo, *rhubarbe.*
Dakka, *haut.*
Damassou, *tromper.*
Damas koto, *tromperie.*

Damateorou, *se taire.*
Damo, *cavale.*
Dare monai, *aucun, personne* (nullus, nemo).
Debakotcho, *hachoir.*
Di, dijoung, *gain.*
Ding sourou, *jaloux.*
Djijokf, *entier.*
Dobine, *vaisselle de porcelaine.*
{ Dokou, *venin.*
{ Dookou, *empoisonner.*
Dombouri, *jatte.*
Domense, *riz fin, pour en faire des soupes ou potages.*
Donna, *stupide.*
Dons, *damas.*
Don teng, *brouillard.*
Dote, *rempart.*
{ Dsi, tsi, dji, *terre.*
{ Djisin, *tremblement de terre.*
{ Dsima, *isle.*
Doutsai, *exilé.*
Doutso, *mal de tête.*

F

{ Fa, *feuille.*
{ Torino no sa, *plume.*
{ Toobou fanne, *ailé.*
{ Fa, ha, *dent.*
{ Faguis, hano, tami, *mal de dents.*
{ Hanigaki, *dentifrice.*
Fagane, hagane, *acier.*
Faguirou, *bouillir, faire bouillir.*
{ Fagourou, hagourou, *nud, dénué.*
{ Fagourou, *écorcher.*
Fagueta, *usé.*
Faisouki, *crachoir.*
{ Faijo, saijaki, *vîte.*
{ Faijakou, *progrès.*
{ Faisourou, *adorer.*
{ Faisourou mono, *adorateur.*
Fajai, ajai, hajakv, sajakv, *protéger, défendre.*
{ Faka, haka, *couteau.*
{ Orisaka, *couteau de poche.*
Fisasi, *parasol.*
Fakaro, *guerre.*
{ Fako, hako, hago, *coffre, caisse.*
{ Fokomots hako, *coffre pour y mettre la munition de bouche.*
Fakka, f'ka, *cimetière.*
Fakko, foussigo, *escalier.*
Fam, *de plusieurs couleurs, bigarré.*
Fandai, *table.*
Fankou, *presser, serrer.*
Fang, hang, *sceau.*

Fanna, hanna, *fleur.*
Fanna sako, *fleurir.*
Fanna iki, fanna tsouba, *bouquetier.*
Hanna no mis, *eau rose.*
Fannab hataki, *jardin de fleurs, parterre.*

Fannajomi, *épouse* (sponsa).
Fannamoko, *époux* (sponsus).
Fanna, *coin, angle.*

Fanna, fana, hana, *nez* (nasus).
Fanna nosou, *narines.*
Fanna torou, *moucher le nez.*
Fannagami, fannaganni, *mouchoir.*

Fanna tabaco, *prendre du tabac.*
Fanna tabaco ire, *tabatière.*

Fanna meganni, *lunettes.*
Fannou, *ruer,* (*comme un cheval*, &c.).

Fara obi, *cordon du nombril.*
Faravatta, *entrailles.*

Farai, faraou, *payer.*

Fara, faradate, faratats, farika, varri, varika, varouka, farakaki, varikakouse, kouse no varika, innovari, *mauvais, méchant, malin, contraire.*
Farikakatsourou, varoukakatsourou, *se fâcher, se mettre en colère.*
Fandatsourou, *être fâché, être en colère.*
Varoukakotosourou, *faire du mal.*
Mone no varika, *avoir dégoût.*
Faratate sosourou, *fâcher, faire tort.*
Varika koto jou, *médire.*
Varri fiourou, *mauvais tems.*
Nako no varka, *mauvais ami.*

Fari, bari, *aiguille.*
Fisifari, tomebari, tenefari, *épingle.*
Fari sasa, *pelote.*
Fari ire, *aiguillier.*
Fari no mimiso, *trou d'aiguille.*

Farourou, *s'enfler.*
Farami, *grosse* (gravida).

Farou, fallou, *pâter.*
Fake, *grand pinceau à pâter.*
Simeji fasamou, *coller.*

Fasa, kasa, *mère.*
Fajime, *commencement.*
Fasogami, *grand papier pour envelopper des présens.*

Fassami, faſſami, *ciseaux.*
Fassami kirou, *couper avec des ciseaux.*

Fassigo, *échelle.*
Fakko fassigo, *escalier.*

Fasi, hasi, fosi, *honte, pudeur.*
Fassirou, *avoir honte.*

Fatskassikou, kaajassou, *honteux, pudique.*

Fassimourou, *conseiller, exhorter.*

Fassoura, *pieu.*

Fatahi, *champ, terre labourable* (ager).

Fato, *pigeon.*
Ie sato, *pigeon domestique.*
Jamma fato, *pigeon ramier.*

Fato, *interdit, prohibition.*
Fato sourou, *interdire, défendre.*

Fats miets, *miel.*
Fatsnar mono, *doux.*

Fataorou, *tramer, faire de la toile.*

Faou, *ramper.*

Febasi, *tenaille, pincette.*

Feko, momosiki, *caleçons.*

Fakami, hakami, *culottes.*

Fento, fensi, *réponse.*
Fento sourou, *répondre.*

Fi, *soleil.*
Fi no agourou, fi no de, *le soleil se lève.*
Fi no iri, *le soleil se couche.*
Fisasi, *parasol.*
Fitoke, *oadran solaire.*
Fi, finoko, *feu* (ignis).
Fibatsi, *réchaud.*
Finava, *mèche.*
Fitobousou fitomousou, *allumer.*

Kosokf nifits kourou, *allumer la chandelle.*

Fiakkouje, *cerveau.*

Fias, *affront, honte.*

Fidda, *pli, flexion.*

Figasi, *orient.*

Figue, *barbe.*

Kousira no figue, *côte de baleine.*

Figuesouri, *galoches de bois.*

Figui, *partial.*

Fii, *estomac.*

Fiko, *oindre.*

Fiko, *tirer, filer, remorquer.*
Nomen fiko, *filer du coton.*

Fiko fune, *canot à remorquer.*

Tsimba fiko, *boiter.*

Fiki doussi, *cassette, écritoire.*

Fikou, *rompre, déchirer.*
Fikiagourou, *guinder en haut.*
Fikisako, *rompre, casser.*
Fiki kouri kaajasa mahou, fihikouroukajassou, *tourner.*

Fikni, *bas,* (humilis).

Fimma, *plaisir, envie.*

Fimmo, *nœud.*

Fimose, *faim.*

Fing, *pauvre.*
Finong, *mendiant.*

Fio, *coffre.*

Fiogou, *parchemin.*

Fioko, *poulet.*
Fioko no komourou, *couver.*

Ito fioma, *ficelle.*

Fira, fisattai, *plat*, *plaine*, *surface*.
Firataka, *plat*, *uni*, *plein*.
Firosa, firoi, firoke, *large*, *largeur*.
Habanna firoke, *ample*, *spacieux*.

Finoi, finosi, *fer à repasser*, *carreau*.
Fino fisourou, *repasser*.

Firakourou, *se fendre*, *crever*.
Fionassi, fionako mono, *paresseux*.
Fire, iohofiri, *nageoire*.
Firio, *dragon*.
Firombo, fiombo, korombo, *esclave*.
Firosourou, *noter*.
Firoui, *sec*.
Fouvo no firou, *flux* (fluxus maris).

Fisa, fisa no sarra, *genou*.
Fisa tatsoure, *se mettre à genoux*, *être à genoux*.

Fisagourou, *briser*.
Fisi fari, *aiguille*.
Fisa, fissja, *écrivain*, *notaire*, *secrétaire*.
Fisie sou, *conter*.
Fito, no to kourou, *entrer*.
Joukki fito, *honnête homme*.
Tonari fito, *voisin*.
Nagousami fito, *il me fâche*.
Fuusaivai no fito, *malheureux*.
Soukouguin ota fito, *débiteur*, *endetté*.
Kimono fitouka, *courageux*.
Me no fitome, *prunelle de l'œil*.
Fito, firo, *toise*.
Fitsoki, *incendiaire*.

Fitousi, fitsousi, tsitsouse, *brebis*.
Fitsousinotki, *agneau*.
Osoko fitojousi, *bélier*.

Fiouri, *tems* (tempestas).
Joui fiouri, *beau tems*.
Joukka fiouri, *beau tems*.
Varri fiouri, *mauvais tems*.
Kitsi fiouri, *tempête*.
Ame no fiouro, *il pleut*.
Inki no fiouro, *il neige*.

Fiva, *libre*.
Fjakso, *paysan*, *laboureur*.
Fojoutji, *amorce*.
Fo, *joué*.
Fogueta, hogueta, *soufflet*.
Fobari, hobari, *index*, *répertoire*, *liste*.
Fodatsourou, *séparer*.
Fodokossou, *aumônes*.
Foi iourou, *gronder*.
Fojou, *injure*, *outrage*.
Foki, fousi, *balai*, *houpe*.
Fomerou, *louer*, *donner des louanges*.
Fone, *jambe*, *os*.

Fono,

Fono, *flamme.*

Fono no tsouga, *tendon.*

Fong, foung, fouso, *boue, merde.*

Kousera no foung, *ambre* (littéral. *merde de baleine*).

Fori, folou, *fosse.*

Forin, *creuser, fouiller, fouer.*

Foka, *fosse à l'eau.*

Fosi, *étoile.*

Fossimi, *astronome.*

Fosi, *borne.*

Fosso, felo, *nombril.*

Foso, *petite vérole.*

Fossi, *bourguemestre, maire.*

Fotcho, *couteau.*

Fta, *serrure.*

Ftong, *couverture, tapis, couverture de lit.*

Ftookai, *ami.*

Fouda, *plume, pinceau.*

Fouiking, *torchon.*

Foujou, *hiver.*

Foukai, *profond.*

Foukf, fiohf, *venter, souffler.*

Foukose, *vent.*

Foukonose no foukf, *le vent se lève.*

Foukokefs, *éteindre en soufflant.*

Foujigo, *soufflet.*

Tjammera fouki, *trompette.*

Fukitsirassou, *s'envoler.*

Foukouro, fougoure, *sac, bourse.*

Jtamma fougoure, *les bourses.*

Kame foukouro, *bourse à argent.*

Foundo, *poids.*

Founo, fne, *vaisseau.*

Kara fne, *vaisseau vuide.*

Founin jou, *mal de mer.*

Founson, *auberge, hôtellerie.*

Fourerou, *donner, rendre.*

Fouro, *cuve.*

Fouroganni, *fer.*

Fourou, fourourou, *trembler.*

Fourouje, fourouje, *vieux, âgé.*

Fourou, *baigner.*

Fourou, sourou, *sonner.*

Sourigannou, *cloche.*

Fourou, *cribler.*

Fous, *membre.*

Fousai vai, *malheur.*

Fousai vai no fito, *malheureux.*

Fouse, *lambeau, guenille.*

Fousi sourou, *raccoutrer, rapiéceter.*

Fouse, *chanson.*

Outa no fousi, *chanter.*

Fousina, *histoire, accident, aventure.*

Fousiouna, *incommode.*

Fouska, *volonté.*

Fousoko, *manquer.*

Foubago, *jumeaux.*

G

Gaïo, *majesté.*
Gateng, *esprit, raison.*
Ganne, *écrevisse.*
Gaskoi, *vîte, prompt, adroit.*
Gataisen, *qui n'est pas marié.*
Gatting sourou, *cligner.*
{Gue, ke, *vue.*
{Joui ke, *belle vue.*
Guetta, *soulier de bois.*
{Vaka guimi, *prince.*
{Vaka guimi gatta, *princesse.*
Gogo, *fille.*
Te no gri, *mouchoir, essuie-main.*
{Goko, *rayon.*
{Setfouguets no goko, *rayon du soleil.*
{Gokourako, *séjour des bienheureux.*
Gonokoubo, *cou, nuque, chignon.*
Goso, *jeune camarade.*
Gosagoumma, *charrette.*
Gotai, *corps mort.*
Gouaijako, *pillule.*
Gouansits, *jour du nouvel an.*
Gounjo, *émail.*
Gouva, *amer de bœuf.*

H

Habanna firoka, *ample, spacieux.*
Hai, fai, finohai, *cendre.*
Iegoura soum, *suie, noir de fumée.*
Hai, *mouche.*
Hainoso, *poumons.*
{Hakari, *petites balances.*
{Hakarou, koukarou, *peser.*
{Hanassi, *histoire, accident, aventure.*
{Iksanno hanassibo, *livre qui contient des aventures et des actions héroïques.*
Hanna koto, *durable.*
Harafoss, *à jeun.*
Hari saimoks, *poutre, solive.*
Hassi, *mauvais, misérable.*
Hassika, *cuivre jaune, laiton.*
Hassirou, *faire voile.*
Hato fato, *pavillon, bannière.*
Hatasoo, fatasouo, *épars, bâton de pavillon.*
Havari, *manteau.*
Hebi, *serpent.*
Hei, *planche*
{Hibiki, *son, ton,* (sonus, tonus).
{Fibika, *écho.*
Hobasi, *mât.*

Honni, honnio, koto, *durable.*
Honoo, *ventre.*
Honou, *planter.*
Hoo, *voile.*
Hongourou, homakou, *hausser les voiles.*
Hogoroussou, *baisser les voiles.*
Horano hai, *coquilles*, *limasse.*
Houngohf, *patrie.*

I (voyelle).

Moi, ibi, *flamme.*
Ibibikako, *ronfler.*
Ibiganni, *anneau*, *anneau d'or.*
Idorou, *s'asseoir*, *être assis sur des nattes à la japonoise.*
Ië, ie, *maison.*
Ie fato, *pigeon domestique.*
Iedoga, *hôtellerie*, *auberge*, *logis.*
Ienousi, *louage*, *loyer* (*des maisons*, *du logis*).
Iens, *nid* (*des oiseaux*).
Meganne no gue, *étui à lunettes.*
Mano ie, kourou mone ie, *toile d'araignée.*
Omosiri ifito, *content.*
Igava, *puits.*
Igue, *aiguillon*, *épine.*
Igoko, *remuer.*
Ijon, *se quereller*, *disputer.*
Ikari, *ancre.*
Ikakarou, *ancrer.*
Ikarou, *être fâché*, *être en colère.*
Ike, *étang*, *vivier.*
Ikedor, *supplément*, *appendice.*
Iki, *haleine.*
Iki tsoukv, *respirer.*
Iki no semekv, *courte haleine.*
Iktorou, *vivant.*
Fanna iki, *bouquetier.*
Ikkin, *aune.*
Ikoubakv, *uni*, *d'accord.*
Ikousa, *guerre.*
Iksanno, hanna sibo, *relation ou récit d'exploits de guerre.*
Inasouma, inahikanni, *éclair.*
Inno, itammou, kintamma, *testicule.*
Inotchi, *vivre.*
Inou, in, *chien.*
Inou, *sauvage*, *farouche.*
Iquang, *mille.*
Iremono, *boîte.*
Fari ire, *aiguillier.*
Tabako ire, *tabatière.*
Irio, *golfe*, *baie.*

G

Gaïo, *majesté.*
Gateng, *esprit*, *raison.*
Ganne, *écrevisse.*
Gaskoi, *vîte*, *prompt*, *adroit.*
Gataisen, *qui n'est pas marié.*
Gatting sourou, *cligner.*
{Gue, ke, *vue.*
{Joui ke, *belle vue.*
Guetta, *soulier de bois.*
{Vaka guimi, *prince.*
{Vaka guimi gatta, *princesse.*
Gogo, *fille.*
Te no gri, *mouchoir*, *essuie-main.*
{Goko, *rayon.*
{Setfouguets no goko, *rayon du soleil.*
{Gokourako, *séjour des bienheureux.*
Gonokoubo, *cou*, *nuque*, *chignon.*
Goso, *jeune camarade.*
Gosagoumma, *charrette.*
Gotai, *corps mort.*
Gouaijako, *pillule.*
Gouansits, *jour du nouvel an.*
Gounjo, *émail.*
Gouva, *amer de bœuf.*

H

Habanna firoka, *ample*, *spacieux.*
Hai, fai, finohai, *cendre.*
Iegoura soum, *suie*, *noir de fumée.*
Hai, *mouche.*
Hainoso, *poumons.*
{Hakari, *petites balances.*
{Hakarou, koukarou, *peser.*
{Hanassi, *histoire*, *accident*, *aventure.*
{Iksanno hanassibo, *livre qui contient des aventures et des actions héroïques.*
Hanna koto, *durable.*
Harafoss, *à jeun.*
Hari saimoks, *poutre*, *solive.*
Hassi, *mauvais*, *misérable.*
Hassika, *cuivre jaune*, *laiton.*
Hassirou, *faire voile.*
Hato fato, *pavillon*, *bannière.*
Hatasoo, fatasouo, *épars*, *bâton de pavillon.*
Havari, *manteau.*
Hebi, *serpent.*
Hei, *planche*
{Hibiki, *son*, *ton*, (sonus, tonus).
{Fibika, *écho.*
Hobasi, *mât.*

Honni, honnio, koto, *durable.*
Honoo, *ventre.*
Honou, *planter.*
Hoo, *voile.*
Hongourou, homakou, *hausser les voiles.*
Hogoroussou, *baisser les voiles.*
Horano hai, *coquilles, limasse.*
Houngohf, *patrie.*

I (voyelle).

Moi, ibi, *flamme.*
Ibibikako, *ronfler.*
Ibiganni, *anneau, anneau d'or.*
Idorou, *s'asseoir, être assis sur des nattes à la japonoise.*
Ië, ie, *maison.*
Ie fato, *pigeon domestique.*
Iedoga, *hôtellerie, auberge, logis.*
Ienousi, *louage, loyer (des maisons, du logis).*
Iens, *nid (des oiseaux).*
Meganne no gue, *étui à lunettes.*
Mano ie, kourou mone ie, *toile d'araignée.*
Omosiri ifito, *content.*
Igava, *puits.*
Igue, *aiguillon, épine.*
Igoko, *remuer.*
Ijon, *se quereller, disp*[illegible]
Ikari, *ancre.*
Ikakarou, *ancrer* [illegible]
Ikarou [illegible] *lère* [illegible]
Ike, *étang, vivier.*
Ikedor, *supplément, appendice.*
Iki, *haleine.*
Iki tsoukv, *respirer.*
Iki no semekv, *courte haleine.*
Iktorou, *vivant.*
Fanna iki, *bouquetier.*
Ikkin, *aune.*
Ikoubakv, *uni, d'accord.*
Ikousa, *guerre.*
Iksanno, hanna sibo, *relation ou récit d'exploits de guerre.*
Inasouma, in[illegible]kanni, *éclair.*
Inno, itar[illegible]tamma, *testicule.*
Inotchi [illegible]
Inou, [illegible]
Inou [illegible] *farouche.*
[illegible]*e.*
[illegible]*uillier.*
[illegible] *tabatière.*
[illegible] *baie.*

Fanna, hanna, *fleur.*
Fanna sako, *fleurir.*
Fanna iki, fanna tsouba, *bouquetier.*
Hanna no mis, *eau rose.*
Fannab hataki, *jardin de fleurs, parterre.*

Fannajomi, *épouse* (sponsa).
Fannamoko, *époux* (sponsus).
Fanna, *coin, angle.*

Fanna, fana, hana, *nez* (nasus).
Fanna nosou, *narines.*
Fanna torou, *moucher le nez.*
Fannagami, fannaganni, *mouchoir.*

Fanna tabaco, *prendre du tabac.*
Fanna tabaco ire, *tabatière.*

Fanna meganni, *lunettes.*
Fannou, *ruer*, (*comme un cheval*, &c.).

Fara obi, *cordon du nombril.*
Faravatta, *entrailles.*

Farai, faraou, *payer.*

Fara, faradate, faratats, farika, varri, varika, varouka, farakaki, varikakouse, kouse no varika, innovari, *mauvais, méchant, malin, contraire.*
Farikakatsourou, varoukakatsourou, *se fâcher, se mettre en colère.*
Fandatsourou, *être fâché, être en colère.*
Varoukakotosourou, *faire du mal.*
Mone no varika, *avoir dégoût.*
Faratate sosourou, *fâcher, faire tort.*
Varika koto jou, *médire.*
Varri fiourou, *mauvais tems.*
Nako no varka, *mauvais ami.*

Fari, bari, *aiguille.*
Fisifari, tomebari, tenefari, *épingle.*
Fari sasa, *pelote.*
Fari ire, *aiguillier.*
Fari no mimiso, *trou d'aiguille.*

Farourou, *s'enfler.*
Farami, *grosse* (gravida).

Farou, fallou, *pâter.*
Fake, *grand pinceau à pâter.*
Simeji fasamou, *coller.*

Fasa, kasa, *mère.*
Fajime, *commencement.*
Fasogami, *grand papier pour envelopper des présens.*

Fassami, faſſami, *ciseaux.*
Fassami kirou, *couper avec des ciseaux.*

Fassigo, *échelle.*
Fakko fassigo, *escalier.*

Fasi, hasi, fosi, *honte, pudeur.*
Fassirou, *avoir honte.*

Fatskassikou, kaajassou, *honteux, pudique.*
Fassimourou, *conseiller, exhorter.*
Fassoura, *pieu.*
Fatahi, *champ, terre labourable* (ager).
Fato, *pigeon.*
Ie fato, *pigeon domestique.*
Jamma fato, *pigeon ramier.*
Fato, *interdit, prohibition.*
Fato sourou, *interdire, défendre.*
Fats miets, *miel.*
Fatsnar mono, *doux.*
Fataorou, *tramer, faire de la toile.*
Faou, *ramper.*
Febasi, *tenaille, pincette.*
Feko, momosiki, ~~*caleçons*~~.
Fakami, hakami, *culottes.*
Fento, fensi, *réponse.*
Fento sourou, *répondre.*
Fi, *soleil.*
Fi no agourou, fi no de, *le soleil se lève.*
Fi no iri, *le soleil se couche.*
Fisasi, *parasol.*
Fitoke, *cadran solaire.*
Fi, finoko, *feu* (ignis).
Fibatsi, *réchaud.*
Finava, *mèche.*
Fitobousou fitomousou, *allumer.*
Kosokf nifits kourou, *allumer la chandelle.*
Fiakkouje, *cerveau.*
Fias, *affront, honte.*
Fidda, *pli, flexion.*
Figasi, *orient.*
Figue, *barbe.*
Kousira no figue, *côte de baleine.*
Figuesouri, *galoches de bois.*
Figui, *partial.*
Fii, *estomac.*
Fiko, *oindre.*
Fiko, *tirer, filer, remorquer.*
Nomen fiko, *filer du coton.*
Fiko fune, *canot à remorquer.*
Tsimba fiko, *boiter.*
Fiki doussi, *cassette, écritoire.*
Fikou, *rompre, déchirer.*
Fikiagourou, *guinder en haut.*
Fikisako, *rompre, casser.*
Fiki kouri kaajasa mahou, fihikouroukajassou, *tourner.*
Fikni, *bas*, (humilis).
Fimma, *plaisir, envie.*
Fimmo, *nœud.*
Fimose, *faim.*
Fing, *pauvre.*
Finong, *mendiant.*
Fio, *coffre.*
Fiogou, *parchemin.*
Fioko, *poulet.*
Fioko no komourou, *couver.*
Ito fioma, *ficelle.*

Fira, fisattai, *plat*, *plaine*, *surface*.
Firataka, *plat*, *uni*, *plein*.
Firosa, firoi, firoke, *large*, *largeur*.
Habanna firoke, *ample*, *spacieux*.

Finoï, finosi, *fer à repasser*, *carreau*.
Fino fisourou, *repasser*.

Firakourou, *se fendre*, *crever*.
Fionassi, fionako mono, *paresseux*.
Fire, iohofiri, *nageoire*.
Firio, *dragon*.
Firombo, fiombo, korombo, *esclave*.
Firosourou, *noter*.
Firoui, *sec*.
Fouvo no firou, *flux* (fluxus maris).

Fisa, fisa no sarra, *genou*.
Fisa tatsoure, *se mettre à genoux*, *être à genoux*.

Fisagourou, *briser*.
Fisi fari, *aiguille*.
Fisa, fissja, *écrivain*, *notaire*, *secrétaire*.
Fisie sou, *conter*.
Fito, no to kourou, *entrer*.
Joukki fito, *honnête homme*.
Tonari fito, *voisin*.
Nagousami fito, *il me fâche*.
Fuusaivai no fito, *malheureux*.
Soukouguin ota fito, *débiteur*, *endetté*.
Kimono fitouka, *courageux*.
Me no fitome, *prunelle de l'œil*.
Fito, firo, *toise*.
Fitsoki, *incendiaire*.

Fitousi, fitsousi, tsitsouse, *brebis*.
Fitsousinotki, *agneau*.
Osoko fitojousi, *bélier*.

Fiouri, *tems* (tempestas).
Joui fiouri, *beau tems*.
Joukka fiouri, *beau tems*.
Varri fiouri, *mauvais tems*.
Kitsi fiouri, *tempête*.
Ame no fiouro, *il pleut*.
Inki no fiouro, *il neige*.

Fiva, *libre*.
Fjakso, *paysan*, *laboureur*.
Fojoutji, *amorce*.
Fo, *joué*.
Fogueta, hogueta, *soufflet*.
Fobari, hobari, *index*, *répertoire*, *liste*.
Fodatsourou, *séparer*.
Fodokossou, *aumônes*.
Foi iourou, *gronder*.
Fojou, *injure*, *outrage*.
Foki, fousi, *balai*, *houpe*.
Fomerou, *louer*, *donner des louanges*.
Fone, *jambe*, *os*.

Fono,

Fono, *flamme.*
Fono no tsouga, *tendon.*
Fong, foung, fouso, *boue, merde.*
Kousera no foung, *ambre* (littéral. *merde de baleine*).
Fori, folou, *fosse.*
Forin, *creuser, fouiller, fouer.*
Foka, *fosse à l'eau.*
Fosi, *étoile.*
Fossimi, *astronome.*
Fosi, *borne.*
Fosso, felo, *nombril.*
Foso, *petite vérole.*
Fossi, *bourguemestre, maire.*
Fotcho, *couteau.*
Fta, *serrure.*
Ftong, *couverture, tapis, couverture de lit.*
Ftookai, *ami.*
Fouda, *plume, pinceau.*
Fouiking, *torchon.*
Foujou, *hiver.*
Foukai, *profond.*
Foukf, fiohf, *venter, souffler.*
Foukose, *vent.*
Foukonose no foukf, *le vent se lève.*
Foukokefs, *éteindre en soufflant.*
Foujigo, *soufflet.*
Tjammera fouki, *trompette.*
Fukitsirassou, *s'envoler.*
Foukouro, fougoure, *sac, bourse.*
Jtamma fougoure, *les bourses.*
Kame foukouro, *bourse à argent.*
Foundo, *poids.*
Founo, fne, *vaisseau.*
Kara fne, *vaisseau vuide.*
Founin jou, *mal de mer.*
Founson, *auberge, hôtellerie.*
Fourerou, *donner, rendre.*
Fouro, *cuve.*
Fouroganni, *fer.*
Fourou, fourourou, *trembler.*
Fourouje, fourouje, *vieux, âgé.*
Fourou, *baigner.*
Fourou, sourou, *sonner.*
Sourigannou, *cloche.*
Fourou, *cribler.*
Fous, *membre.*
Fousai vai, *malheur.*
Fousai vai no fito, *malheureux.*
Fouse, *lambeau, guenille.*
Fousi sourou, *raccoutrer, rapiéceter.*
Fouse, *chanson.*
Outa no fousi, *chanter.*
Fousina, *histoire, accident, aventure.*
Fousiouna, *incommode.*
Fouska, *volonté.*
Fousoko, *manquer.*
Foubago, *jumeaux.*

G

Gaïo, *majesté.*
Gateng, *esprit*, *raison.*
Ganne, *écrevisse.*
Gaskoi, *vîte*, *prompt*, *adroit.*
Gataisen, *qui n'est pas marié.*
Gatting sourou, *cligner.*
{Gue, ke, *vue.*
{Joui ke, *belle vue.*
Guetta, *soulier de bois.*
{Vaka guimi, *prince.*
{Vaka guimi gatta, *princesse.*
Gogo, *fille.*
Te no gri, *mouchoir*, *essuie-main.*
{Goko, *rayon.*
{Setfouguets no goko, *rayon du soleil.*
{Gokourako, *séjour des bienheureux.*
Gonokoubo, *cou*, *nuque*, *chignon.*
Goso, *jeune camarade.*
Gosagoumma, *charrette.*
Gotai, *corps mort.*
Gouaijako, *pillule.*
Gouansits, *jour du nouvel an.*
Gounjo, *émail.*
Gouva, *amer de bœuf.*

H

Habanna firoka, *ample*, *spacieux.*
Hai, fai, finohai, *cendre.*
Iegoura soum, *suie*, *noir de fumée.*
Hai, *mouche.*
Hainosò, *poumons.*
{Hakari, *petites balances.*
{Hakarou, koukarou, *peser.*
{Hanassi, *histoire*, *accident*, *aventure.*
{Iksanno hanassibo, *livre qui contient des aventures et des actions héroïques.*
Hanna koto, *durable.*
Harafoss, *à jeun.*
Hari saimoks, *poutre*, *solive.*
Hassi, *mauvais*, *misérable.*
Hassika, *cuivre jaune*, *laiton.*
Hassirou, *faire voile.*
Hato fato, *pavillon*, *bannière.*
Hatasoo, fatasouo, *épars*, *bâton de pavillon.*
Havari, *manteau.*
Hebi, *serpent.*
Hei, *planche*
{Hibiki, *son*, *ton*, (sonus, tonus).
{Fibika, *écho.*
Hobasi, *mât.*

Honni, honnio, koto, *durable.*
Honoo, *ventre.*
Honou, *planter.*
Hoo, *voile.*
Hongourou, homakou, *hausser les voiles.*
Hogoroussou, *baisser les voiles.*
Horano hai, *coquilles, limasse.*
Houngohf, *patrie.*

I (voyelle).

Moi, ibi, *flamme.*
Ibibikako, *ronfler.*
Ibiganni, *anneau, anneau d'or.*
Idorou, *s'asseoir, être assis sur des nattes à la japonoise.*
Ië, ie, *maison.*
Ie fato, *pigeon domestique.*
Iedoga, *hôtellerie, auberge, logis.*
Ienousi, *louage, loyer (des maisons, du logis).*
Iens, *nid (des oiseaux).*
Meganne no gue, *étui à lunettes.*
Mano ie, kourou mone ie, *toile d'araignée.*
Omosiri ifito, *content.*
Igava, *puits.*
Igue, *aiguillon, épine.*
Igoko, *remuer.*
Ijon, *se quereller, disputer.*
Ikari, *ancre.*
Ikakarou, *ancrer.*
Ikarou, *être fâché, être en colère.*
Ike, *étang, vivier.*
Ikedor, *supplément, appendice.*
Iki, *haleine.*
Iki tsoukv, *respirer.*
Iki no semekv, *courte haleine.*
Iktorou, *vivant.*
Fanna iki, *bouquetier.*
Ikkin, *aune.*
Ikoubakv, *uni, d'accord.*
Ikousa, *guerre.*
Iksanno, hanna sibo, *relation ou récit d'exploits de guerre.*
Inasouma, inahikanni, *éclair.*
Inno, itammou, kintamma, *testicule.*
Inotchi, *vivre.*
Inou, in, *chien.*
Inou, *sauvage, farouche.*
Iquang, *mille.*
Iremono, *boîte.*
Fari ire, *aiguillier.*
Tabako ire, *tabatière.*
Irio, *golfe, baie.*

Irio, *nécessaire.*

Irio, *frais, dépens.*
Ire, *rentes, intérêts.*

Iro, *couleur.*
Irotskourou, *teindre.*

Iro iro, *divers, différent, plusieurs.*

Iro mono, *coquet.*

Irou, *tirer,* (jaculari).

Irou, *rôtir.*

Iro, ourourou, *se coucher.*
Fi no iri, *le soleil se couche.*

Isa, *médecin.*

Isi, iva, *pierre,*
Isnomi, *tailleur de pierre.*
Kade isi, *caillou.*

Isi no vari, *mauvais, méchant.*

Issou, *revenger, se venger.*

Isjoudbi, *baudrier, ceinturon.*

Iso, *éternel.*

Iso, *rivage.*

Iso sourou, *déguiser, masquer.*

Issibio, *canon.*

Ogui isou, *rossignol.*

Isoumi, *bain.*

Ita, *aller, marcher.*

Ita, *ais, planche.*

Ita dakka, *cerveau.*

Itamou, *perdre, corrompre.*
Itami, *douleur, maladie.*
Itami mono, *malade.*
Itamose, *douloureux, pénible.*
Amar itame, *très-douloureux.*
Itama, *douleur de tête.*
Memi no itami, *douleur des oreilles.*

Itas, *fait, expédié, achevé.*

Itasouro, *paresseux.*

Itjimaï, *feuille (de papier).*

Itjiri, *lieue.*

Ito, *fil, filet, cordon, corde.*
Ito fioma, *ficelle.*
Samsi no ito, *corde à violine.*

Itoma, *congé.*
Itomagoi, *congédier, déplacer.*

Itoigo, *fraise.*

Ivan, *de bonne humeur, plaisant, allègre.*

Ivo, *poisson.*
Ivo tsourou, *pêcher.*
Agui ivo, *poisson rôti.*

Ivo, *soufre.*

J (consonne).

Ja, *dard.*

Jatsousou, *carquois.*

Jabourou jako, *rompre, casser.*

Jagamou, *oblique, de travers.*

Jagui, *bouc.*

Ouki, jai nikni, *faire de son mieux.*

Jakima no ninjo, *figures de porcelaine.*

Jokohaba, *largeur, latitude.*

{ Jaksakou, *promettre.*
Jaksoksta, *promesse.*

Jako, *servir, mériter.*

{ Jakounin, *charge, emploi, office.*
Jakourio, *salaire, appointement, paiement.*

{ Jakv, *brûler, cuire, boulanger.*
Pan jako, *cuire du pain.*
Skoui jakv, *cuire de la chaux.*
Kvassi, *feu, ce qui est cuit, pâtisserie.*
Jakvang, *chaudière, chauderon.*
Jetcha kvang, *chauderon de cuivre.*

{ Jamai mono, *malade.*
Oufsouri jamai, *maladie contagieuse.*

Jamarou, *dissuader.*

{ Jamma, *mont.*
Jamma fouto, *pigeon sauvage.*

{ Jammome, *veuve.*
Otokogammome, *veuf.*

Janne, *toît.*

Jarite, *servante.*

Jarri, *pique.*

Jarou, *donner.*

Jassinaou, *augmenter, agrandir.*

{ Jassita, *maigre.*
Jassou, *devenir maigre.*

{ Jassoumou, *tranquillité, repos.*
Jassoumou, jassou d'orn, *se reposer.*

Jassourou, *ongle.*

{ Jasouri, *lime.*
Jasouri fourou, jasouri kakourou, *limer.*

Jantsiri fourou, *changer de lieu.*

Jassara, kana, *bon, doux, traitable.*

{ Je, *image, tableau, portrait.*
Jesou, *dessiner, peindre.*
Jesourou, jedorou, *faire un portrait.*
Jekako, *peintre qui fait des portraits.*

Je, i, *ours.*

Jeda, *branche.*

{Jeikf, *faire l'enivré.*
{Jeikfsari, *être enivré.*

Jenotsouki, *heureux.*

{Jenso, *poudre à tirer.*
{Jensoja, *magasin à poudre.*

Jeta, *guérir.*

Jetski, itskourou, *commander, ordonner.*

Jing, *espion.*

{Jino, *grand-père.*
{Jitsofo, *beau-père.*
{Jitsoubo, anofasa, *belle-mère.*
{Joutsjousi, *beau-fils.*

Jo, sjo, jouka, *bête, bétail.*

Jobou, *crier, appeller.*

Jogorou, *pleurer.*

{Jogore, *sale, salope.*
{Jogara, *souiller.*

Jois, *vif, allègre, qui a de l'esprit.*

Jogogarou, *lent, tardif.*

Jokabara, *côte* (costa).

Jokofiri, *nageoire, aîleron.*

Jokita, jo oidena naserimmasta, *soyez le bien-venu.*

Jome, sjome, *cheval de selle.*

Jomego, *femme, épouse* (uxor).

Jomou, *lire.*

Jonaka, *cela ne vaut pas.*

Jongo, *à travers.*

Joniro, *secrétaire.*

Joosi, joussinaiko, *fils adoptif.*

{Josourou, *corriger.*
{Joisou, *correction.*

{Jori, sori, sorri, *rasoir.*
{Sorou, jorou, *raser.*

Jorisi, *bourguemestre, maire.*

Jorjoukf, fito no to kourou joukf, *entrer.*

{Jorosi, jouso, *putain, fille de joie.*
{Jorousia, *bordel.*

Jos, *canne, roseau.*

{Josari, jorou, *nuit.*
{Jobang, jabang, *guet.*
{Jodossi, *coucher, passer la nuit.*

Josi, *faire ses nécessités.* (On le dit aussi des animaux).

{Josi, *se laver.*
{Josi, *lave-main.*

Josourou, *joindre, combiner.*

Jotsassi, *quadrupède.*

Jounin jon, *qui a le mal de mer.*

Jovai, jovaka, *foible.*

{Jou, *lire, parler.*
{Mono jou, *aborder, parler à quelqu'un.*

Jouaki, jouno aki, *il fait jour.*

Joubi, *doigt.*

{Joui, joukka, joka, *bon, beau.*
{Joui fiouri, jousouka fiouri, joui teng, *beau tems.*

Joui ke, *belle vue.*
Joukou fito, *honnête homme.*
Naka no joka, naka josi, *bon ami.*
Kami joui, *barbier ou coëffeur.*
Jouka, *planche, pavé.*
Jouki, *neige.*
Jouki no fiourou, *neiger.*
Jouksouri, *riche.*
Joume, joumemirou, *songe.*
Joumi, *arc.*
Joumi, *deuil.*
Nai joura, *paralysie, affoiblissement.*
Notchi joura, *se servir, user.*
Joure, *fantôme.*
Jsoukamo jouro, *addition, supplément.*
Jourosikkou, *agréable.*
Jouroujoujakv, *onguent, baume.*
Jourou jorijaji, *assembler.*
Karou, jourou, *raconter.*
Jourousi, *permettre.*
Jourous, *permis.*
Fiourousse, *permission, pardon.*
Joussougou, *rincer, laver.*

K

Ka, *moucheron.*
Ka, *froment.*
Mougui no ka, mouguiko, *farine de froment.*
Kabe, *mur, muraille.*
Kabi, moosessoure, *chancissure.*
Kabi sourou, *moisir, chancir.*
Kabirou, *pourrir, se carrier.*
Kabouto, kabito, fouri, no kabito, *crête, touffe de plumes.*
Kagui, *clef.*
Kagui anou, *trou de la serrure.*
Kagui, *ombre.*
Kagui, *tabac en poudre.*
Kagou, *prendre du tabac.*
Kagoumou, *mouette.*
Kai, *coquille.*
Horano kai, *escargot, limaçon.*
Kainotamma, *perle.*
Kaika, *piquer, démanger.*
Kaiki, *sorte d'étoffe de soie.*
Kairou, *s'en aller, sortir.*
Kaja, katche, *rideau, tour-de-lit.*
Taka, *lit.*
Kajerou, kajourou, *tourner, changer.*
Kajesskou, *casser.*
Kajir, *dégoût.*
Kajossou, *rendre.*
Kajoujourou, kasoujoura, *raconter, conter.*

Kakarou, *toucher.*
Kakarou, *afficher, accrocher.*
Kakkiganne, *croc.*
Kake, *goutte.*
Kake soura, *gager.*
Kakisi, *canal.*
Kaksou, *cacher.*
Kakourou, *coller, attacher.*
Jasouri kakourou, *limer.*
Kakourou, *flétrir.*
Kakv, *écrire.*
Kakv, *corne.*
Kakva, *safran.*
Kaman, *toucher.*
Kambang, *enseigne, marché, foire, vente publique, folle enchère.*
Kame, *tortue.*
Bekko game, *carlet.*
Kami, *dieu.*
Kami, *cheveu.*
Kami ini, *barbier, coëffeur.*
Kami, *rasoir.*
Katsoura, *perruque.*
Kami gami, *papier, papier à écrire.*
Minokami, mitogami, miso katchigami, *papier à faire des chassis qui tiennent lieu de vitres.*
Kara kami, *papier peint ou de plusieurs couleurs pour faire des tapis.*
Kinkara kami, *papier doré.*
Faso gami, *grand papier pour envelopper et orner les présens.*
Tannogami, *papier à faire des mouchoirs.*
Kaminari, *tonnerre.*
Kamkousourou, *rendre facile, faciliter.*
Kamadou, *cuisine.*
Kammaboku, *fricadelles.*
Jamaro kana, *bon, doux, traitable, paisible.*
Kanago, *garniture.*
Kane, kame, *argent, monnoie* (pecunia).
Kane foukouro, *bourse* (*à argent*).
Kang, *froid.*
Kasa fuoko, foukasi, *refroidir, rafraîchir.*
Kanosis, *cerf.*
Kajou, *compter* (numerare).
Kansjo, agiou, *faire son compte avec quelqu'un.*
Kanso, *réglisse.*
Kapto, *harnois, cuirasse.*
Kara f'ne, *vaisseau vuide.*
Karaganne, *métal.*
Kara kami, *papier pour faire des tapis.*
Mis no katakouri, *eau de source.*
Karas, *moutarde.*

Karasou,

Karasou, *corneille.*
Katasse no karassou, *ingrat.*
Kari, *chasser.*
Tamago no karra, *coque.*
Kavara, *sec.*
Karrourou, *sécher.*
Karou, *prêter*, *emprunter.*
Karidassou, *prêter.*
Karta, *carte.*
Karta outsou, *jouer aux cartes.*
Kasa, *chapeau.*
Kasannou, kasannorou, *doubler*, *redoubler.*
Kasannarou, *double.*
Kase, *vent.*
Mokao kase, *vent contraire.*
Kasca, *maréchal*, *forgeur.*
Kanasiki, *forge.*
Kanasoutchi, *marteau.*
Kasirou, kousera, *baleine.*
Kasira no fige, *côte de baleine.*
Abra no kava, kasiro no ava, *lard de baleine, huile de baleine.*
Kousera no soung, *ambre.*
Kassa, *galle.*
Kassei, *aide.*
Kasse sourou, *aider.*
Kata, katsou, *gagner.*
Kata, *épaule.*
Katabon, *paleron.*
Katagosakv, *emplâtre.*
Kata ki, *ennemi.*
Katamourou, *tirer*, *traîner.*
Katanna, *sabre.*
Kataskenai, *merci*, *grace.*
Katasike no gosarimasou, *remercier.*
Karassou, *ingrat.*
Katats, *figure.*
Katsou, *vaincre.*
Katsoujetosi, *faim.*
Kava, *rivière.*
Kava, *peau.*
Ki no kava, *corde.*
Kavarra, *tuile.*
Kavarou, *relever*, *descendre* (*la garde*).
Kavatta, *joli.*
Kavoutou, *changer.*
Kavonso, *loutre.*
Kavou, kao, kato, *acheter.*
Akibito, *marchand.*
Aki varou, *trafiquer*, *faire négoce.*
Kedamono, okami, *marchandise.*
Kedamono, *animal*, *bête.*
Kega, *blessure.*
Kekvairo, *chirurgien.*
Kekejoroo, *château*, *citadelle.*
Kemono, *dent.*
Kemono, *laine.*

Kemori, *fumer, parfumer.*
Kemoura sourou, *fumer (de la viande, &c.)*
Kemota, *fumé.*
Kemourou, *suie, noir de fumée.*
Ken, *épée.*
Ken no ki, *pincettes.*
Kerai, *serviteur, valet.*
Fouko kess, *venter, souffler.*
Kase no fouko, *il fait du vent.*
Keseja, *bordel.*
Kesourou, *racler, gratter, frotter.*
Ketta, *chapitre, section, compte.*
Ketsou masoko, *chopper, broncher.*
Ki, *tenaille.*
Kougui no ki, *tenaille.*
Ki no kava, *corde.*
Ki, gui, *marcher, marcher dessus.*
Te ne ki, *gant.*
Kiassou, *éteindre.*
Kibis, *talon.*
Kiekou, *apprendre* (discere).
Kekv, *apprentif, écolier.*
Kiking, *famine.*
Kikkona, *beau.*
Kikv, *entendre, écouter.*
Kimeona, *miracle.*
Kisoutsakourou, *admirer, être surpris.*
Kimmo, *foie.*
Kimona, *habit, vêtement.*
Kimono tjakv sourou, *s'habiller.*
Kimono kirou, *être habillé.*
Kimono fitika, *courageux.*
Kimousme, komousme, *fille, pucelle.*
Kin, *or* (aurum).
Kinsing, *monnoie d'or.*
Kin kinsourou, *dorer.*
Kinfako, *ce qui est doré.*
Kin karakami, *papier doré à faire des tapis.*
So king, *drap, toile, mouchoir.*
Foui king, *torchon.*
Kingo, *adieu.*
Kinkisti ousi, *bœuf.*
Kinno, *soie.*
Kinno, *hier.*
Kinno doko, *triste.*
Kinnou kioudas, *flocon, fleuret.*
Kiodai, *frère.*
Kire, *panneau.*
Kirou, kourou, *couper, trancher.*
Tsami kourou, *couper avec les ciseaux.*
Koubi kirou, *couper la tête.*
Kirou, *ruer, regimber.*
Fito no to kirou joukv, *entrer.*
Kireina, *pur.*
Kisane, *impur.*
Kisannai, *laid, vilain.*
Kiserou, *pipe.*

Kisi, *faisan.*
Kijou, *confisquer.*
Kitchijai, kitchisai, *enragé, qui radote.*
Kitsi fiouri, *tempête.*
{Kitska, *fort, robuste.*
{Kitska, *peine, effort.*
Kitsne, *renard.*
Kitta, *nord, vent du nord.*
Kivatta, *coton.*
Kiets, tchi, dsi, *sang, hémorroïdes.*
Kiajomi, komai, komaina, komohanna, *fourche, fourchette.*
{Ko, komaka, *petit, mignon, fin.*
{Koguirou, *accourcir, rendre plus petit.*
{Ko no, ous no ko, *veau.*
{Fio ko, *poulet.*
{Fitsounino ki, *agneau.*
Kodomo, *enfant.*
Ko, *poudre.*
{Koaka, kovai, kovatka, *dur.*
{Kodo isi, *caillou.*
Kobossou, koborourou, *détruire.*
Kogotamma, *canif.*
Kogousourou, *geler.*
Kouri, *glace.*
Koja, kooja, kago, *nid, cabaret, taverne.*
Koje, *fiente, fumier.*
Kojekari, koui no kari, kakarou, *enroué.*
{Kojourou, kojerou, *gras.*
{Kojesto orou, *il est gras.*
{Tokoura, *lard.*
Koki, *mousse.*
{Kokf, *terre, pays.*
{Kods fi, *gouverneur d'une province.*
Omini koki masse, *voilà ce que je vais montrer.*
Kokoroubirou, *se fendre, crever.*
{Koksing, *porte de ville.*
{Koksing banjo, *corps-de-garde à la porte d'une ville.*
Kokourrou, *cœur.*
Kokourou, *essayer, tâcher.*
{Kome, *riz.*
{Skikome, *riz battu.*
{Matchigome, *riz blanc.*
{Komougui, *froment.*
Tchousi komo, *charger* (*un vaisseau*).
Fioko no komourou, *couver, faire éclore.*
Konisoumi, *souris.*
Konogano, *tel.*
Konogotoko, *comprendre.*
Kono kousa, *herbe connue.*
Konogorou, *présent* (præsens).

Konomou, *vouloir.*
Konomou, *envie.*
Konoman, *qui n'a pas envie.*

Konoserou, *hareng.*
Konotoi, *cigogne.*

Konrei, *mariage.*
Konresourou, *se marier.*
Konreisi, *noce.*

Kooke, *plat* (patina).
Kooroussou, *allaiter.*
Korri satto, *sucre.*

Korossou, *tuer.*
Toto koroussou, *massacrer.*

Kosakou, katagasako, *emplâtre.*
Kosi, *teigne.*
Koski, *mendiant.*
Kossou, *étendre*, *répandre.*
Kossouto, kojouto, *beau-frère.*
Ko sosi, *trucheman.*
Kotcho, *poivre.*

Kotoba, gotoba, *parole*, *discours.*
Kotai, *réponse.*
Kotai sourou, *répondre.*
Tattose kotoba, *proverbe.*
Kotobe atsoume, *discours*, *conversation.*
Varika kotojou, *médire.*

Kotskai, *messager*, *exprès.*
Koto, *chose.*
Damas koto, *tromperie.*
Hanna koto, *durable.*
Kovake, *ambre jaune*, *succin.*

Koubi, *tête.*
Koubi kirou, *couper la tête.*
Konokoubo, *nuque*, *chignon.*

Koudamono, *gageure.*

Koubion avasourou, *combiner*, *joindre.*
Koubiroo, *alliance*, *contrat.*

Koudamono, *gageure.*
Koudari, *voyager.*
Koudassou, *purgation.*
Kouguiou no ki, *tenailler.*
Kouimono, kousmos, soukomots, *viande*, *mets*, *vivres.*
Kouisakf, *égrener*, *être aigu.*
Koujamo, *triste.*
Koukouri, *coussin.*
Kouma, *étalon.*
Koungui kiri, *clou.*
Kouni, kouno, kirouno, *pays*, *royaume.*

Koura, koutoura, *magasin.*
Bougou koura, *arsenal.*

Kourou, *venir.*

Kourouma, gourouma, *roue*, *charriot*, *charrette*, *moulin.*
Momen kourouma, *rouet à filer.*
Kouroubakas, *rouet*, *rouleau*, *tour.*
Fiki kourou ajassou, *tourner.*

Kasok misits kourou, *allumer la chandelle.*
Kourousa kousa, kvousa, *herbe.*
Kousagou, *emporter en raclant.*
Nogokousou, *sciure.*
Kousai, *mauvaise odeur.*
Kousai, *puer, sentir mauvais.*
Kousva no abra, *huile de baleine.*
Kousamou, *sentir* (odorari).
Kousame sourou, *refroidir.*
Kouse, kouse no vartika, *mauvais.*
Kousigui, *miracle.*
Kousokf, *paon.*
Kousougourouf, *chatouiller.*
Kousounrika, *chatouilleux.*
Kousou, *crible.*
Kouts, kvoutcho, *bouche.*
Kvoutchi sou, ama koutchi, *baiser.*
Koutchi bassi, *bec.*
Koutchi mava, *serpent.*
Kouttona, *joli.*
Koundas, *diarrhée.*
Kvanin, *dévotion.*
Kvang, *anse, oreille, manche.*
Kvanosi, *coffre, cercueil.*
Tetcha vang, *chaudron de cuivre.*
Kviamaski, *plaindre.*
Kvoubi, *cou.*
Kinno kvoudas, *velu, cotonné.*
Kvoumo, *araignée.*
Kvoumo no je, *araignée.*
Kvoura, *selle.*
Kvoura soukouri, *sellier.*
Kourasou, *passe-tems.*
Kvousari, *chaîne.*
Kvoussi, *peigne.*
Kvoaske sourou, *peigner.*
Kvousouri guesouri, *médecine.*
Kvoutsou, kouts, *soulier.*
Kvoutsoú, tskoukouri, *cordonnier.*

M (1)

Ma vatta, *ouatte.*
Madossou, *casser.*
Magourou, *courbé.*
Makou, *rouler, entortiller, envelopper, lier ensemble, tourner.*

(1) On a déjà observé, page 178, que les Japonois confondent la prononciation de l'L avec celle de l'R. *Rédacteur.*

Makou, *rouleau*, *rouet.*
Mani, *rond.*
Mavarou, *autour.*
Mavarou, *tournoyer*, *aller çà et là.*

Makido, *poulie.*

Maki mome, *étroit.*
Maki mome, *bande*, *écharpe.*
Marou, *cercle.*
Makoura, *coussin.*

Makie sourou, *lacquer.*
Makie mono, *choses lacquées.*

Makoto, *vérité.*

Makato naramou, *qui n'est pas sûr*, *dangereux.*
Makourou, *perdre* (*en jouant*).

Makourou, *accorder*, *faire prix.*
Makouts, *foyer*, *forge.*
Mame, *fève.*
Manakou, *cligner*, *faire signe de la tête*, *de la main.*
Mangots, *pleine lune.*
Manje tsoumou, *charger.*
Mannabou, *exercer.*
Manriki, *grue.*
Mara, *les parties honteuses de l'homme.*
Omini koki massi, *je vais faire voir.*
Vataks kousioutchi okouri masso, *je vais accompagner quelqu'un à la porte.*

Masourou, *méler.*

Matchi, *rue.*
Matchi sotomatchi, *ville.*

Matchijai, *faute*, *défaut.*
Matchijai, *différence.*
Matchijai, *en arrière.*
Matchi jome, *riz blanc.*
Matchiou kourou, matche, *attendre.*
Matsesari, *résine.*
Mavarou, *peindre.*

Me, *œil.*
Meagui, *sourcil.*
Matakakou, *coup-d'œil.*
Me no tamma, me no fitome; *prunelle de l'œil.*
Meganni, fanna meganni, *lunettes.*
Meganno no je, *étui à lunettes.*
Mosi meganne, *microscope.*
Io meganne, *télescope.*
Mekvoura, memokf, *aveugle.*

Mei, *tout*, *tous.*
Mei fits, *tous les jours.*
Mei bang, *toutes les nuits.*

Mes, *riz cuit* (oriza cocta).
Mesirasi, *joli.*
Messoudo, *meurtrier.*
Metchou, *charpie.*
Metorou, *époux.*
Mi, *serpent.*

Mi, miko, *chair, viande.*
Ous no miko, *de la viande de bœuf.*

Miague, *don.*
Miako, *cour de l'empereur.*

Miako, *pouls.*
Miako tollou, *tâter le pouls à quelqu'un.*

Midassou, mitassou, miskedassou, mikkedassou, mioskourou, *trouver.*
Fats miets, *miel.*
Nogoks mifits kourou, *allumer la chandelle.*
Migakf, *écurer.*
Migui, *côté droit.*
Mikatsoki, *nouvelle lune.*
Makimi, *ligne, raie.*
Mime, *visite.*
Mime, *obscur, sombre.*

Mimi, *oreille.*
Mimi no itami, *douleur d'oreille.*
Fari no mimi so, *trou d'aiguille.*

Mimotchi, *enceinte, grosse.*
Minamo, *sud.*
Minassigo, *orphelin.*
Minato, *baie, port.*
Min mente, *visage.*
Minoganni, mosokatchiganni, *papier à fenêtres.*
Mio, *chat.*
Mioban, *alun.*

Mirou, *voir, regarder.*
Mirou, *vue.*
Mirou, *montrer.*
Kokourou mirou, *essayer.*
Sousi mirou, *prédire, pronostiquer.*
Miavassourou, *regarder.*
Midassou, *avoir la figure de.*

Mis, *eau.*
Mis no karakouri, *eau de sources.*
Sivo mis, *eau de mer.*
Hanna no mis, *eau de rose.*

Mise, *boutique.*
Misi, massou, *je montrerai.*
Masimai, *dame parée.*

Misirou, *connoître.*
Miste oiha, *connu.*
Miste ourba, *herbe connue.*

Miskanne, *vif.*

Mistsouki, mitsouki, *pompe, seringue.*
Mistsouki sourou, mitsouki soukosourou, *pomper, seringuer.*

Mits, *chemin.*
Mitsouki mono, *revenue.*
Mitskouri, *empaqueter, emballer.*
Modor, *dégoût, aversion.*

{Modorou, *s'en aller.*
Modossou, *se retirer.*

Mogo, *valet d'écurie.*

Mogo, *marqué de la petite vérole.*

{Moi ibi, *flamme.*
Moisi, monsi, *lettre.*
Mojossou, mojourou, *brûler.*

Mojo, *tache.*

Makao kouse, *vent contraire.*

Dare monai, *personne* (nemo), *aucun, nul.*

Mome, *mesure.*

Mokimome, *étroit, épais.*

{Momen fikv, *filer du coton.*
Nibassimourou, *filer de la soie.*
Momen kourouma, *rouet à filer.*
Monsje, *araignée.*

Momo, *hanche.*

Momo, sotomomo, *rein, reins.*

Momo fiko, *caleçons.*

Momou, *délivrer.*

Mone, *poitrine.*

Mong, *porte de la maison.*

Mono, *homme, personne, chose, effets.*

Nota. On trouve aussi ce mot-là très-souvent composé avec d'autres; alors il forme plusieurs sortes de substantifs et d'adjectifs. Par exemple : *faisoura mono*, adorateur ; *makie mono*, choses lacquées; *itami mono*, malade, &c.

Mono jou, moosourou, mousmesou, *parler à quelqu'un.*

Moran, *mendier.*

Nisou, monassou, *altérer, corrompre.*

Mone no varika, *avoir dégoût.*

Mori, *forêt, bois.*

{Morou, *qui coule, qui fait eau.*
Morou, *couler, faire eau.*

Mosagourou, *plaindre.*

Mosi meganne, *microscope.*

Moolsi, *fouet.*

Motcha, *hâter.*

Motchi, agourou, *élever.*

Motchi joura, *se servir, user.*

Tori motchi vanna, *glu.*

{Mootsou, *tirer, traîner.*
Mootsou, motte, *enlever, emporter.*

Tamago mootsou, *pondre.*

Motamerou, *empêcher.*

Mosomourou, *faire la guerre.*

{Mouggui, mougui, omouggui, *bled.*
Mouguiko, mougui no ke, *farine, farine de froment.*

Mouko,

Mouko, *peler*, *écaler*, *écailler*.
Moura, *contraindre*.
Miori, *tort*, *injustice*.
Miorou sknimourou, *crépir*, *blanchir*.
Mousme, *fille*, *sœur*.

N

Na, *nom*.
Tsouna, no na, *corde*.
Naats, *printems*.
Nabakv, *champ*, *campagne*.
Naga, *baie*, *golfe*.
{ Nagai, *long*.
{ Nagasan, *longueur*.
Nagakv, *racler*, *ratisser*, *raper*.
Nagomotchi, *coffre*.
Nagari, *ruisseau*.
Naguisa, *côte* (litus, ripa).
Nagoari, nagadaki, *noce*.
Noko, nakv, *miauler*.
Nemoutaka, nemoutakai, *assoupi*, *paresseux*.
Neran, *attraper*, *atteindre*.
Nerava, *vallée*.
Neriakv, *onguent*.
{ Nesi, *vis* (cochlea, epitonium).
{ Nesirou, *tourner*, *travailler au tour* (tornare).
Nesoukou sourou, *emballer*, *empaqueter*.
Nesoumi, *pincer*.
Nets, *fièvre*.
Netamni, *envie*, *jalousie*.
Netarami, netamo, *envieux*, *jaloux*.
{ Niakv sourou, *charger*.
{ Niakv tsoumou, *charger un vaisseau*.
Niassou, *cuire*.
Niguir, *têtu*, *revêche*.
Niguiri, *desireux*, *convoiteux*, *avide*.
Nigai, nigaka, *amer*.
Nigoserrou, *adieu*.
Nikai, *galetas*.
Nikaai, *logis*, *étage*.
Nikke, *cannelle*, *cinnamome*.
Oukija nikni, *faire tout ce qu'on peut*.
Nikousouk, *muscade*.
{ Nikvouni, *peine* (pœna).
{ Nikvoumou, *punir*.
Nima, nimba, *cheval de bât*.
Nimakv, *robe des Japonois*.
{ Ningjo, *figure*, *image*, *poupée*.
{ Jakima no ningjo, *figure de porcelaine*.
Nin jiri, nitourou, *aller au lit*.

Niobo, *femme, épouse.*
Niovi, niovi, *odeur.*
Nis, *ouest, vent d'ouest.*
Nisi, nite, *faux.*
Nisamonoussou, *altérer, corrompre.*
Nisi, *arc-en-ciel.*
Nioubai, *saison ou tems de pluie.*
Niskaka, *court, petit.*
Nisoumi, *souris.*
Nisourou, *imiter.*
Nitchi, *soleil.*
Nivatassou, *livrer, remettre, rendre.*
No, ne, particule conjonctive dont les Japonois se servent pour combiner deux substantifs ou un verbe et un substantif. Par exemple: *kvouna no je*, araignée (voyez *Kvouna*), *me no tamma* (voy. *Me* et *Tamma*); *otai no fouse*, chanter une chanson; *ame no fiourou*, il pleut.
No noi, *coudre, broder.*
Noats, *été* (æstas).
Nobori, *faire un voyage, partir.*
Nodono kavakou, *soif.*
Nodor, *cou.*
Nogai, *apprivoiser.*
Nogon, *essuyer, torcher, nettoyer.*
Nogou, *ôter.*
Nogori, *reste.*
Nogourou, *monter, grimper.*
Noko, *scie* (serra).
Nokogousou, *sciure.*
Nokouriganni, *agio.*
Nomi, *puce.*
Nomou, *boire.*
Nomikomou, *avaler.*
Nomimono, *trait, coup* (quand on boit).
Nomojoui, *être enivré.*
Tabako nomou, *fumer du tabac.*
Nommi, *hachoir.*
Nori, *bouillie, colle de farine, amidon.*
Nori, *fer à repasser.*
Noro, *boue, bourbe, vase.*
Nororou, *mouillé, humide.*
Norassou, *mouiller.*
Norou, *monter (à cheval).*
Tanna nosou, *narine.*
Nosoumou, *voler, dérober.*
Nosibito, nosto, *voleur.*
Nougou, *se déshabiller.*
Nour, *sommeil.*
Nourou, *dormir.*
Nourou, *goudron.*
Nourou, *goudronner.*
Tassa nourou, *demander* (interrogare.)

O

O, *grand.*

O bang, *garde de l'empereur*, *corps-de-garde.*

O, *cul.*

Oari, *fin* (finis).

Obatera, *canot* ou *chaloupe des Hollandois.*

{Obojouri, *sensation*, *sentiment.*
{Obojourou, *sentir* (sentire).

Obouvatta, *boyau.*

{Odori, *danse.*
{Odorou, *danser.*

Odossou, ossorourou, osirourou, *s'étonner*, *s'effrayer*, *avoir peur*, *craindre.*

Osirou, otourouska, okourasi, okanne, *épouvanté*, *effrayé.*

Otoroussik, *effroyable.*

{Ogannousourou, *prier Dieu.*
{Ogannousourou mono, *qui prie Dieu*, *adorateur.*

Ogui, *éventail.*

Oguitsoukouri, *celui qui fait des éventails.*

Ogous irou, *rossignol.*

{Oikjo, nikjo, *anis.*
{Oikjossi, *eau-de-vie d'anis.*

Oja joubi, ajoubi, *pouce* (pollex.)

Ojourou skorou, *roide.*

Ojougou, *nager.*

Okahara, *dyssenterie.*

Okasi, *tour* (turris).

Okaski, *ridicule.*

Okatsa, *femme.*

Okfsabiri, *mode*, *usage.*

Oki, *cuve.*

Okittori, *quittance.*

{Okou, okv, *mettre.*
{Okirou, *se lever.*
{Okiteorou, *être éveillé.*
{Okaisou, *éveiller.*

Okouro, *présent* (donum).

Okourou, *ensevelir.*

{Okourrou, *accompagner à la porte.*
{Vataks kousi outchi okouri massa, *je vais accompagner quelqu'un à la porte.*

{Omassiroi, omoste, *plaisant*, *de bonne humeur.*
{Omosiri ifito, *agréable.*

Omini koki vassi, *je veux montrer.*

Omaka, omolaka, *pesant.*

Omakasi, *stribord.*

Omotte, *visage.*

Omou, *perroquet.*

Onago, *servante.*
Onago no titi, *laitière.*
Onago, *mon cher.*

Onaskamanou, *comparer.*

Onassijoni, *universel*, *général.*

Oni, *diable.*

Orisaka, *couteau de poche.*

Orirou, *descendre de cheval.*

Ori, *graisse.*
Ori sakki, sakki no ori, *lie de sakki.* (Voyez *Sakki*).
Kajete orou, *il est gras.*

Oros, *lâche*, *détaché*, *délié.*
Ilog oroussou, *amener les voiles.*

Orou, *plier.*

Osiennomits, *manière*, *façon.*

Osirou osijorou, *enseigner.*

Osoussi, *juge principal*, *juge souverain* (judex superior).

Ota, *accommoder.*

Otakadnisi, *papier royal.*

Otchijaki, *huître.*

Otchirou, *tomber.*

Otoko, *homme* (vir).
Otoke jamimome, otohajoki, *veuf.*
Otoko fitsjousi, *bélier.*
Otori, ondari, *coq.*

Ottona, *officier de police dans une rue ou autre partie d'une ville.*

Ovamou, *ouvrir*, *découvrir.*

R

Rei, *cloche.*

Resourou raiguisourou, *saluer*, *faire son compliment.*

Ri, itchri, *lieue*, *mille.*

Rinsi, *galerie.*

Rinsjo, *gonorrhée.*

Riosi, *pécheur* (piscator).

Rioukenfourou, *dorer.*

Ro, *cire.*
Rosoko, *bougie.*
Rosoki statti, *chandelier.*

Ro, *aviron*, *rame.*
Roosou, *voguer*, *ramer.*

Roja, *prison.*

Roko, *honneur.*

Rokouseo, *vert-de-gris.*

Rosin, *âge.*
Riosin, *père et mère.*

Roui, *sorte.*
Roui sourou, *assortir.*

S

Sabani nourou, *coucher ensemble* (concubitum exercere).

Sabir, *rouille.*
Sabirrou, *se rouiller.*
Sabita, *enrouillé.*

Hari saimokf, *poutre, solive.*

Sagourou dassou, *transporter, emmener.*

Sairo, *valet, laquais.*

Saisi, *cuiller.*

Saivai, *heureux.*

Saja, *étui.*

Saji, *dés* (talus, tessera).

Tajorou, *sec.*

Sori ne sajorou, *chant des oiseaux.*

Sakkai, *bornes, frontières.*
Sakkai sourou, *confiner.*

Sakkana, *poisson.*

Sakkara, *trésor.*

Sakki, *boisson qui est faite avec du riz* (potus ex oryſa coctus).
Ama sakki, ori sakki, sakki no ori, *la lie de cette boisson.*

Sakourou, sarourou, souroùrou, sosourou skousaroumou, *user, ruiner.*

Fanna sakv, *fleurir.*

Same, *peau de requin.*

Samka, *charge ou emploi public.*

Samma, *seigneur.*
Deinagon samma, *prince royal.*

Samma, *fenêtre.*

Sommifikou, *seul.*

Samou, samkesoukou sansourou, *enfanter.*
Soisang tjomang, *avorton.*

San, *poudre.*

Sanjosourou, sannosourou, *compter.*
Sanjo ajou, *faire son compte avec quelqu'un.*
Sanjobea, *comptoir* (*des négocians*).

Sanne, *noyau.*

Sansakagui, *ceinture, écharpe.*

Sansi no ito, *corde* (fides).

Saoka, sigoi, *fort, robuste.*

Sapi, *dépenses, frais.*

Sara, *pucelage.*

Sara, *assiette.*

Sarase, *toile de coton.*

Seikf sarou, *être enivré.*
Sarassouri, *faire l'enivré.*

Fisa no sarra, *genou.*

Sar, sarou, salou, *singe.*

Sarou, *séparer.*

Sasisou, *irriter*.
Sassaferi, *tresse*, *galon*.
Sassigari, *passe-port*.
Sato, *métairie*.
Satto, *sucre*.
Korisatto, *sucre candis*; sirosatto, *cassonnade*.
Satrajaki, *confiture*.
Savarri, *ordinaires* (*des femmes*).
Se, *couper* (*avec des ciseaux*).
Seguio, *aumône*.
Soifits, *ennemi*.
Seisi, *serment*.
Sekfits, *crayon*.
Sekis, *seuil*.
Sekka, sikka, *peine* (pœna).
Semai, semaka, sebouka, *étroit*.
Semekv, *court*.
Isi no semekv, *courte haleine*.
Senaka, *dos*.
Sendo, *batelier*, *maître*, *patron du navire*.
Seng, *bouchon*.
Sensi, *colique*.
Senkjou, *pluvieux*.
Seri, seribetta, *charrue*.
Seteng, *clair*.
Senjits, sakkousits, *hier*.
Setsoujin, *privé*, *lieux*.
Siaio, *musc*.
Sibaja, *drame*, *spectacle*, *théâtre*.
Sibaida, *acteur*.
Sibandohou, *repas*.
Sibarou, sihourou simorou, *tourner*, *presser*, *serrer*, *étouffer*, *tourmenter*.
Sibomou, *traire* (*une vache*).
Simorou, *presse*, *pressoir*.
Simarou, sitsnaki, sitonaka, *inquiet*, *accablé*, *tourmenté*.
Sigai, sigajo, sining, *égal*.
Siguito, *travailler*.
Sikakf, *quarré*.
Sime, simai, *fin* (finis).
Simai, smai, *prêt*, *fait*, *achevé*.
Simoau, *expliquer*.
Simalo, svambo, *avare*.
Simegui, *colle*.
Simegui sourou, *collé*.
Sin, *Dieu*.
Sing, singoso, *cœur*.
Sinsjo, *sincère*.
Sine navassou, *impartial*.
Sinsou, *nacre de perle*.
Sino, *crible*.
Sinokai, *cendre*.
Sinovalka, *grossier*.
Sintjou, *laiton*.

Sindou sioumorou, *mourir.*
Sinda, sining, *mort* (mortuus).

Sinkiorou, *moucher la chandelle.*
Sinkiri, *mouchettes.*

Sinsok sourou, *laver les pieds.*
Sio, *plaisir.*
Sioki, *loi.*
Sioga, *gingembre.*
Sioki, *bœuf.*
Sirami, soubisirami, *pou.*

Sirou, *savoir.*
Sirous, *marque.*
Misirou, *connoître.*
Sirai sourou, *dénoncer.*
Osirou, osijourou, *apprendre, enseigner.*
Sisso, *précepteur, qui enseigne, maître.*
Sirio, siriouro, *diligence, application.*

Sirio, *ame.*
Siro, so, *citadelle.*

Sirobe, sirobai, *chaux.*
Sirassoumi, *terre grasse, argille, craie.*
Siro satto, *cassonnade.*
Siro jinso, *salpêtre.*
Sirome, *blanc de plomb*

Sikoui, skoui, tsikoui, *chaux.*
Skoui mourou, *crépir, blanchir.*
Skoui jaks, *cuire de la chaux.*

Sivo, *sel.*
Sivo sourou, *saler.*
Sivo mis, ousivo, *eau salée.*

Sis, *cochon.*
Ino sis, *sanglier.*
Kano sis, *cerf.*
Sis, *lion.*

Sisoukamai, *de longue durée.*
Sisoumou, *tomber, aller au fond.*

Siti, *gage* (pignus).
Sitchi irourou, *déposer* (pignus deponere).

Sito, sta, *fardeau, charge.*
Sitkoutoumou, *grand mouchoir.*
Fitssugjo, *sortir.*
Fitsouguets nogoko, *rayon du soleil.*

Sivo, *rivière.*
Suo no varika, *contre le courant.*

Sivamoki, *toux.*
Sjakv (1), sjakf, *mesure.*

(1) Je crois que *sj* doit se prononcer *dj*, et non *si*; mais l'auteur n'ayant pas donné d'éclaircissement sur son orthographe ni sur la prononciation, nous avons cru devoir copier fidellement son texte. *Rédacteur.*

Sjakv torrou, sjakv outsou, *mesurer, prendre la mesure.*
Sjas, *satin.*
Sjo, *lettre* (epistola).
Sjomi, *pur, propre.*
Sjoguats, *nouveau.*
Sjou, *apprivoisé, privé.*

Sjougui, *sur, de travers, au-dessus.*
Sjoumansi, *croix.*
Sjoumonsi, *carrefour.*

Sjour, *sauce, bouillon.*

Skai, *rassasié.*
Skai sourou, *rassasier.*
Skai, sakki, *colique.*

Skai, *proche.*
Skai sourou, staknarou, *s'approcher.*
Skamajorou, *prendre.*

Skassa, *citoyen.*
Skegami, tsoukigami, *perruque.*
Skagui, skedakiki, *allumette.*
Snobimirou, *attendre, être aux écoutes.*

So, *éléphant.*
Sogue, sogui, *ivoire.*

So, sjo, joots kouri, *serrure.*

Sobai, *faire trafic, négocier.*
Sonin, *marchand.*

Sobe, setome, stomefito, *charge, emploi.*
Sonin, sobainin, sokounin, *qui a une charge ou un emploi public.*

Sobing, *urine.*
Sobin sourou, *faire de l'eau, uriner.*

Sobo, *bled sarrazin.*
So tekaki, *concubine.*
So dan, *en argent comptant.*
Sojougou, tsigou, *abus.*

Sokf, sakv, *mèche.*
Rosokv, *bougie.*

Somodatsou, *escarpé.*
Somourou, *teindre.*
Somots, *ventre.*

Song, *dommage, perte.*
Song sourou, *perdre.*

Sono, *camphre.*
Sora, *air* (aer).
Sori, *pantoufles ou souliers de paille.*
Sorin sourou, *ensevelir.*
Sorona, sosikima, *bon, doux* (mansuetus, lenis).
Sosa game, *impossible.*
Sosimou, *jeûner.*
Sosonoko, sosonofone, *mouton.*
Sosoutesourou, *se déshabiller.*
Sosousourou, *se refroidir.*

Sotchou,

Sotchou, *eau-de-vie, boisson spiritueuse.*
Soto matchi, *ville.*
Soso momo, *rein, jambon.*
Sosomourou, stomourou, *servir.*
Ssjo, ssjone, *commode.*
Ssou, *carte géographique.*
Stabarou, *ventre.*
Stajoumi sourou, *lire à quelqu'un.*
Stamourou, *précipiter.*
Stosone, *jambe.*
Sou, *vinaigre.*
Souire, *vinaigrier.*
Souikou, *aigre.*
Tori nosou, *cage, nid d'oiseau.*
Soubakki, *salive, crachat.*
Soubakki hakv, *cracher.*
Souberou, *glissant, uni, poli.*
Soudatsourou, *augmenter, agrandir.*
Sougourrou, *couler, s'écouler.*
Souguita, *écoulé, passé.*
Sougoroko outsou, *jouer aux dés.*
Souissi, *matelot.*
Souita, soukv, *mon cher.*
Soukamo jouro, *supplément, appendice.*
Soukkikakourou, *pousser.*
Soukoun, *poisson.*
Soukourou, *trafic défendu.*
Soum, soumi, *encre.*
Soussou hakv, *encrier.*
Soum, soumi, *charbon.*
Isousoumi, *charbon de pierre.*
Fegoura soum, *suie, noir de fumée.*
Soumebito, *prisonnier.*
Soumire, *venin.*
Souragoso, *mentir.*
Sourihago, *blessure.*
Sourria, *hypothèque.*
Sourou, firorou, fourou, serou, jorou *ou* jourou, sourourou, tatsourou, toukourrou, Kata tsourou, *faire.* Ce mot est fort souvent composé avec un nom, et ainsi on forme un grand nombre de verbes. Par exemple : *song sourou*, perdre ; *missouki sourou*, seringuer ; *ivosourou*, pêcher ; *jasou sourou*, limer ; *avou sourou*, ôter l'écume. (Voy. les *Observations grammaticales.*)
Soukouri, tsoukouri, *celui qui fait quelque chose.* Par exemple : *kvoura soukouri*, sellier ; *kouroutsou tsoukouri*, cordonnier ; littéralement, fai-

seur de selles, faiseur de souliers. (Voyez *Kvoura*, *Kouroutsou*).

Sourou, *soupe*.

Sourousou, *marque*, *signe*, *indice*.

Sourousi sourou, *marquer*, *signer*, *indiquer*.

Sousi, *trait*, *raie*, *ligne*, *veine*.

Sousimirou, *prédire*, *deviner*.

Sousou, *étain*.

Soutsoumou, *guinder*.

Souvo no firou, *flux et reflux*.

T

Tabako, *tabac*.
Fanna tabak, *tabac en poudre*.
Tabako ire, *boîte à tabac*.
Fanna tabako ire, *tabatière*.
Taboko nourou, *fumer du tabac*.

Tabi, *voyage*.

Tabi sourou, *voyager*.

Tagui taki gui, *bois*.

Taiko, *tambour*.

Taisits, *intéressant*, *important*.

Taki, *cascade*.

Takka, *faucon*.

Takkai, *cher*, *qui coûte*, *de grand prix*.
Takkava, *dommage*, *désavantage*.

Takv, *cuire*.

Tamagatta, *cris*.
Tame ikatsoukv, *soupirer*, *gémir*.

Tamma, *boule*, *balle*, *boulette*, *trousse*, *ballot*, *rouleau*.
Tippo no tamma, *balle à fusil*.
Me no tamma, me no fitoma, *prunelle de l'œil*.
Tamago, *œuf*.
Tamago no karrou, *écaille*, *coque*.

Tang, *glaire*, *fiel*.

Tango, *sceau*.

Tankiri, *réglisse*.

Tanna, *semence*.
Tannemakv, *semer*.

Tannomi, *prière*, *demande*.
Tannomou, *prier*.

Tansjo nitchi, *jour de naissance*.

Tarou, *merluche*, *stockfisch*.

Tassa mourou, *sain*, *qui se porte bien*.
Tassa nista, *santé*.

Tassi jori, *âgé*.

Tassourou, *époux*.

Tasdena, tadsana, *bride*.

Taskani, *sûr*, *certain*.

Tatakv, *frapper*, *claquer.*
Tatake, *faire battre quelqu'un.*

Tats, *dragon.*

Tatsimourou, *chercher.*

Tatsou, *être debout, s'arrêter, se tenir.*

Tatsourou tsoukourou tsoumou, *demeurer.*

Tattami, fattami, *nate.*

Tattouje kottobe, *proverbe.*

Taouts, *charrue.*
Tojajassou, *labourer.*

Tavarou, tavarourou, torrourou, tavareta, *tomber, brancher, renverser.*

Te, *main.*
Tekobous, *poing.*
Te ne ki, *gant.*
Te no goi, *mouchoir.*
Te ne bari, tomebari, *épingle.*

Tefikv, *souffrir.*

Tefong, *laid.*

Tegami, *lettre* (epistola).

So tekaki, *concubine.*
Tetenassigo, *bâtard.*

Ten, *ciel.*

Ini teng, *beau tems.*

Don teng, *temps nébuleux.*

Teppo, tippa, *fusil, mousquet.*
Tippo no tammou, *balle.*

Tera, *temple, école.*

Tesou, *hôte.*

Tete, toto, *père.*

Tets, *fer.*
Tetcha kvang, *chauderon de fer.*
Tchidass, *vase de fer.*

Timbo, tembin, *balance.*

Kimono tchakv sourou, *s'habiller.*

Tchaire, tchaa, *thé.*
Tchavang, *tasse à thé.*

Tchan, *goudron.*
Tchannourou, *goudronner.*
Tchan souna, *cable goudronné.*

Tchamintoserou, *relier un livre.*

Tchammerafouki, *trompette.*

Tchi, tchi, tchi, *lait, mamelle.*
Tchibousa, *mamelon, tettin.*
Onago no titi, *de couleur de lait.*

Tchijan, *changer.*

Tchijirou, *cueillir.*

Tchimba, *boiteux.*
Tchimba fikv, *boiter.*
Tchikifito, *paralytique.*

Tchi, matchi, *rue.*

Tchodo, *net.*

Tchoosi, *clou de gérofle.*

Tchono, stono, *hache, coignée.*

Tchitchin, *lanterne de papier.*

Tchou, ssoune, *commun, vulgaire.*
Tchoumi jou, *leçon.*
Tchousing, *rapport, nouvelle.*
Tchousin sourou, *rapporter.*
To, *porte.*
To, *tour* (turris).
Tage, *sommet de montagne.*
Tobose, *riz rougeâtre.*
Tobou, *sauter en bas.*
Todokourou, *avertir.*
Todokourou totokef, *plaindre, se plaindre.*
Togou, *aiguiser.*
Toi, *roquelaure.*
To meganni, *perspective, télescope.*
Toka, *tems.*
Tokei, *montre.*
Tokei jessi, *horloger.*
Fi toke, *cadran solaire.*
Tosi, *an, année.*
Tokv, *lâcher.*
Tokv, *gain, profit.*
Toma, *torchon.*
Tomagourou, *effrayé.*
Tommarigue, *ongle, griffe.*
Tomosi aboura, *huile de lampe.*
Tomotti, *avant* (*d'un vaisseau*).
Tonari fitou, *voisin.*
Todom arou, torni, *demeurer, habiter.*
Toobou, *voler* (volare).
Toobou fanne, *aile.*
Tobi, *vautour* (accipiter).
Tori, torri, tcho, *oiseau.*
Tori no sou, *nid, cage.*
Tori no sajourou, *chant des oiseaux.*
Tori mootchi vanna, torrimoto, *glu.*
Tori no fa, *plume.*
Torri, otorri, ondari, *coq.*
Metori, mendori, *poule.*
Tori no kabito, *crête.*
Toohf sourou, *faire plus grand.*
Tora, torra, *tigre.*
Toro, *lanterne de vitre.*
Torrou, torou, *prendre, ôter.*
Ouke torou, *recevoir, accepter.*
Tori oussourou, *envoyer chercher.*
Torajorou, *empoigner.*
Fanna torou, *se moucher.*
Torimossou, *aide.*
Toriaguibaka, toriaguikaka, *sage-femme.*
Sjakv torrou, *prendre mesure, mesurer.*
Tosin, *seul.*
Tosigoro, *propriétaire.*
Toso kourossou, *tuer.*
Stokorossi, *meurtre.*
Tsaje, *canne.*

Tsora, *visage.*
Tsi, moi si, mousi, *lettre* (littera).
Tsijo, *moëlle.*
Tsitsing, *négligence.*
Tsouba, *lèvre.*
Tsouben sourou, *traduire, interpréter.*
Tsousi, *intepréte, trucheman.*
Ossousi, *premier trucheman.*
Kosousi, *trucheman en second.*
Tsoubomi, *bouton.*
Foni no tsougai, *nerf.*
Tsouje, *tronc, souche, billot.*
Tsoujoi, *ample, spacieux.*
Tsoujou, tsougou, tsoumourou, *tirer, mettre en perce, verser.*
Tsouk, *plaisir, envie.*
Tsouki, *lune.*
Mikatsouki, *nouvelle lune.*
Mangueso, *pleine lune.*
Vassoukf, *clarté de la lune.*
Tsouga, *attacher, coller.*
Tsoukv, *piller, fouler aux pieds.*
Tsoukv, *charrue.*
Tsoukamma tsourou, *demander* (quærere ex aliquo).
Tsoume, *ongle.*
Tsoumou tsoutoume, *empiler, couvrir.*
Viakf tsoumou, *charger un vaisseau.*
Tsoutsoumi, *ballot, paquet.*
Tsoumarou, *remplir.*
Tsouna, *sable.*
Tsouna, tsouna no na, *corde, cable.*
Tsounkv, *corne.*
Tsourou, *exposer, étaler.*
Tsouribai, *panneaux, filet.*
Tsouroubi, *sequ.*
Tsousinde, *dévot.*
Tsousoukou, *cher, qui coûte.*
Tsousoukf, *suivre.*
Tsoutsoubi iro, *cruche, pot.*

O U

Oude, *bras, coude.*
Ouje, *frippon.*
Oukejan, oukesan, *bourg, fort, citadelle.*
Ouke torou, ouki terou, oukoro, *accepter ou recevoir un présent.*
Ouki, jaki nikni, *faire tout ce qu'on peut.*
Ouma, *cheval.*
Ouma koutchi, *un baiser.*
Ouma koutchi sourou, *baiser.*
Oumaka, *délicat.*
Oumaresi, *jour de naissance.*

Ouma, *mer* (mare).
Oumi, *pus*, *matière*.
Ounagui, *anguille*.
Ou, ousagui, ov, *lièvre*, *lapin*.
Ounsing, *bain chaud*.
Oura, *semelle*.
Ouranam, *deviner*.
Ourou, *vendre*.
Ourourou, *périr*.

Ous, *vache*, *bœuf*.
Kinkir ousi, *taureau*.
Ous no ko, kous, *veau*.
Ous no nikou, *viande de bœuf*.

Ous, *moulin*.
Ousou, *moudre*.

Ousourou, *caille*.
Oussoui, *fin*.
Ousoui, *mentir*.
Outagou, *douter*.

Outa, *chanson*.
Outai, *chanter*.
Outai no fouse, *chanter une chanson*.

Outchokourou, *accompagner hors de la maison*.

Outsou, voutsou, *battre*, *tirer* (*un fusil*).
Bakkoutchi outsou, *jouer aux dés*.
Karta outsou, *jouer aux cartes*.
Outsouri jamai, *contagion*.
Outskoroussou, *tuer* (mactare).
Outsivaro, *casser*, *rompre*.

Outtokouri, *soufflet*.
Ousousi, *copie*.
Outsousou ousousou, *copiste*.
Ouvassa, *bruit* (fama).

V

Vaga, *propre* (proprius).
Vaguerou, *signifier*, *déclarer*.
Vaguisassin, *petit sabre*.

Vakai, vagaki, *jeune*.
Vakai mono, *plus jeune*.
Vaka guimi, *prince*.
Vaka guimi, gatta, *princesse*.

Vaki, *côté*.
Vakev, *couper*, *trancher*.
Vakirou, *décider*, *finir*.

Vakourou, *partager*.
Vakarourou, *s'écarter*.
Vakourou, *mûre*.

Vang, *tasse*, *coupe*.
Tcha vang, *tasse à thé*.

Vanjits, *raison*, *cause*.
Tori motchi vana, *glu*.
Varan, *rire*.
Varo, *hache*.
Vassourou, *négliger*.

Vatarou, *aller de l'autre côté, voyager par mer.*
Vatassou, *quitter.*
Vatsourou, *infecter.*
{Vatta, *ouatte de coton.*
{Mavatta, *ouatte de soie.*

Voici encore quelques observations sur les synonymes de la langue japonoise.

Mono, en japonois, signifie une personne et un bien : il s'écrit différemment selon sa signification, mais la prononciation est la même.

Ssougui de bois de cèdre (1), avec un point dessus ; l'orthographe de ce mot varie selon sa signification. Il en est de même pour le mot *kang*, qui signifie *froid* et *chaud*.

Fas désigne de petites broches de bois vernis, dont les naturels se servent pour manger, à-peu-près comme nous faisons avec nos fourchettes (2), un *pont*, et le *bord* d'une table, ou de toute autre chose.

Ils ont trois mots pour exprimer hier ou la veille ; savoir, *kinno*, *sindjits* et *sakkousits*.

Quoique le mot *iguang* désigne un mille, on ne l'emploie que pour les paiemens, et quand il s'agit de compter de l'argent ; ainsi mille thaëls ou mille mas se disent *iguang me*.

Les deux sabres que portent les personnes de distinction se nomment *samraï* ; les hommes du peuple n'en portent qu'un, et celui-là s'appelle *tchonen*.

On me montra beaucoup de livres imprimés dans le royaume, parmi lesquels il s'en trouvoit un imprimé par les Portugais lorsqu'ils y étoient établis. Ce volume, de format *in*-4°, étoit entiérement en caractères et sur papier japonois, à l'exception du titre sur lequel je lus *Racvyoxu* (3), mot que l'interprète

(1) *Cupressus* et *juniperus*.

(2) C'est ce que les voyageurs nomment bâtonnets : les Chinois s'en servent aussi pour manger. *Rédacteur.*

(3) Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque publique de Leyde ; il

ne put me traduire en hollandois; il me dit simplement que c'étoit un vocabulaire japonois, sans un seul mot portugais. Vers le milieu de la page étoient les armes de Portugal, de forme oblongue; au bas on lisoit :

In Collegio Japonico Societatis Jesu,

Cum facultate superiorum.

ANNO M. D. XCVIII.

Ce livre pouvoit avoir un pouce d'épaisseur.

L'un de mes disciples, le studieux Sunnan, me donna un ouvrage de botanique en huit volumes, imprimé en japonois, renfermant la description de quelques plantes, avec des figures détestables : chaque volume étoit épais d'une ligne ou deux au plus.

Je parcourus encore d'autres ouvrages de botanique plus ou moins volumineux, et ornés de figures grossièrement exécutées, tel que le *Sooqua-Ienso*, herbier divisé en trois parties, qui ne traite que des plantes indigènes du Japon; le *Morokousi-Koomoosi*, espèce d'histoire naturelle générale en plusieurs parties, qui renferme la description de différentes plantes, animaux, tant quadrupèdes qu'oiseaux et poissons, avec un *Traité des arts et métiers*, de l'*Economie rurale et domestique*, orné de figures. On dit que cet ouvrage a d'abord été publié en Chine. Il en existe un autre intitulé *Kimoosi*, réimprimé au Japon en treize parties *in*-4°, plus beau et mieux soigné que le précédent.

Foko-no-Iamma-Kousa est le titre d'un bel herbier, divisé

est porté sur le catalogue de ladite bibliothèque, p. 308, mais sans indication du contenu. *Note du Rédacteur.*

en

en deux parties et en huit volumes, avec des figures moins mauvaises et plus distinctes que les autres. J'en vis encore un autre en sept volumes, mais dont j'ignore le titre.

On m'offrit l'acquisition d'une ichtiologie imprimée en japonois, en deux parties *in*-4°. Les poissons du Japon y étoient assez bien gravés; l'enluminure me frappa; j'y remarquai une exactitude et une intelligence qui feroient honneur à nos artistes européens (1).

CHAPITRE XV.

Administration de la police intérieure du Japon.

L'extrême sévérité des loix du Japon n'en arrête pas l'exécution, et c'est à l'inflexibilité des juges qu'il faut attribuer la rareté des délits (2). Quand la loi a parlé, on ne s'avise pas de l'interpréter, ni de la commenter; on n'a pas non plus d'égard pour le rang du coupable. On inculque aux enfans, dès le plus bas âge, le respect des loix et l'horreur des crimes qu'elles punissent. Les vieillards donnent journellement aux jeunes gens des exemples de cette soumission aveugle, et contribuent ainsi à les fortifier dans les principes qu'on leur a inspirés. Les plus légères fautes sont punies de mort, comme des infractions aux loix du royaume, lesquelles ne sont pas moins sacrées que la religion. Les amendes et toutes les punitions pécuniaires leur

(1) Voyez à la tête du premier volume de l'*Histoire du Japon*, de Kœmpfer, une longue et curieuse notice de livres japonois. *Rédacteur.*

(2) La fidélité scrupuleuse que je me suis prescrite, ne me permet pas d'altérer ni de modifier le texte de mon auteur; mais je ne puis m'empêcher d'observer que ce qu'il dit ici ne me paroît pas parfaitement d'accord avec ce qu'on lit plus bas, page 238. *Note du Rédacteur.*

paroissent contraires à la justice et à la raison; ils ne veulent pas que les richesses assurent à leurs propriétaires l'impunité des crimes. Tous les meurtriers sont punis de mort, ainsi que leurs parens et tous ceux qui ont négligé de secourir la personne attaquée lorsqu'ils le pouvoient. La même peine est prononcée contre ceux qui tirent le sabre, contre les contrebandiers et leurs complices, c'est-à-dire, les vendeurs et acheteurs. Toutes les sentences de mort passent sous les yeux du conseil d'Iédo, qui les signe après que l'affaire a été bien instruite par un tribunal légalement institué pour recevoir toutes les dépositions à charge et à décharge. On coupe la tête aux criminels avec un sabre dans la prison. C'est le supplice le plus usité. On les met quelquefois en croix, ou on leur fait subir d'autres tortures; alors ces exécutions sont publiques (1).

Les coupables que l'on ne juge pas dignes de la mort, sont enfermés pour le reste de leur vie, ou exilés dans quelques îles éloignées, et leurs biens confisqués.

Tous les habitans d'une rue se trouvent quelquefois impliqués dans un crime commis auprès de leurs maisons, et sont punis aussi rigoureusement que le coupable même. Les maîtres sont responsables de leurs valets, les parens de leurs enfans, à proportion du peu de soin qu'ils ont mis à les surveiller ou à les instruire; car on regarde la faute de ceux-là comme une suite naturelle de cette négligence, que les juges punissent aussi rigoureusement que la complicité.

Les prisons ne sont pas plus belles au Japon qu'en Europe;

---

(1) Notre auteur oublie d'observer que les gentilshommes ont ordinairement le choix de la mort, et qu'ils se la donnent eux-mêmes en se fendant le ventre avec un sabre court. Un de leurs amis se tient auprès du mourant pour lui prêter la main s'il venoit à foiblir ou à s'évanouir au milieu de cette affreuse opération. Voyez la gravure qui représente le supplice d'un noble Japonois, dans les *Observations de Caron sur le Japon*, t. II, p. 19 de la collection de *divers Voyages curieux* de Melchisédech Thévenot. *Note du Rédacteur.*

mais elles doivent être beaucoup plus saines, à cause de la propreté qu'on y entretient (1). Il y a une chambre pour donner la question aux accusés, une autre pour les exécutions secrètes, une cuisine, une salle à manger et une salle de bains.

Les impôts ne sont pas également répartis dans tout le royaume; ils diffèrent pour les habitans de la ville et pour ceux de la campagne. Outre les présens considérables que le Coubo reçoit annuellement des princes particuliers et de la compagnie hollandoise, il tire encore un certain revenu de plusieurs villes et provinces désignées pour son entretien.

Les princes particuliers touchent le revenu de leur gouvernement et des villes qu'il contient, et ce revenu est proportionné à l'étendue de la province, à sa situation, à sa population et à sa culture. Les maisons sont imposées d'après l'espace de terrain qu'occupe leur façade sur la rue, sans y comprendre les présens à faire aux gens en place, et la somme fixée pour l'entretien des temples.

La ville de Nagasaki, par exemple, renferme quatre-vingt-dix rues et soixante-deux temples, dont les revenus sont évalués près de trois mangokf.

La taille que paient les habitans de la campagne est proportionnée au produit de leurs champs, et s'acquitte assez volontiers en riz. Les forêts et les champs peu cultivés paient moins.

Un trésorier est chargé de percevoir ces impositions. Les champs sont divisés en trois classes, suivant leur fertilité. Celui

---

(1) Le sensible et philantrope Howard, le patron des prisonniers, auroit encore pris des leçons d'humanité dans les cachots de la Chine et du Japon. Nous regrettons qu'il n'ait point lu les *Voyages de Fernand-Mendez Pinto*, avant de composer son précieux ouvrage sur les prisons : il y auroit vu que des sociétés de consolateurs sont uniquement occupées à la Chine du soin d'adoucir le sort des malheureux prisonniers, et que des avocats sont chargés de les défendre. *Réd.*

paroissent contraires à la justice et à la raison; ils ne veulent pas que les richesses assurent à leurs propriétaires l'impunité des crimes. Tous les meurtriers sont punis de mort, ainsi que leurs parens et tous ceux qui ont négligé de secourir la personne attaquée lorsqu'ils le pouvoient. La même peine est prononcée contre ceux qui tirent le sabre, contre les contrebandiers et leurs complices, c'est-à-dire, les vendeurs et acheteurs. Toutes les sentences de mort passent sous les yeux du conseil d'Iédo, qui les signe après que l'affaire a été bien instruite par un tribunal légalement institué pour recevoir toutes les dépositions à charge et à décharge. On coupe la tête aux criminels avec un sabre dans la prison. C'est le supplice le plus usité. On les met quelquefois en croix, ou on leur fait subir d'autres tortures; alors ces exécutions sont publiques (1).

Les coupables que l'on ne juge pas dignes de la mort, sont enfermés pour le reste de leur vie, ou exilés dans quelques îles éloignées, et leurs biens confisqués.

Tous les habitans d'une rue se trouvent quelquefois impliqués dans un crime commis auprès de leurs maisons, et sont punis aussi rigoureusement que le coupable même. Les maîtres sont responsables de leurs valets, les parens de leurs enfans, à proportion du peu de soin qu'ils ont mis à les surveiller ou à les instruire; car on regarde la faute de ceux-là comme une suite naturelle de cette négligence, que les juges punissent aussi rigoureusement que la complicité.

Les prisons ne sont pas plus belles au Japon qu'en Europe;

(1) Notre auteur oublie d'observer que les gentilshommes ont ordinairement le choix de la mort, et qu'ils se la donnent eux-mêmes en se fendant le ventre avec un sabre court. Un de leurs amis se tient auprès du mourant pour lui prêter la main s'il venoit à foiblir ou à s'évanouir au milieu de cette affreuse opération. Voyez la gravure qui représente le supplice d'un noble Japonois, dans les *Observations de Caron sur le Japon*, t. II, p. 19 de la collection de *divers Voyages curieux* de Melchisédech Thévenot. *Note du Rédacteur.*



mais elles doivent être beaucoup plus saines, à cause de la propreté qu'on y entretient (1). Il y a une chambre pour donner la question aux accusés, une autre pour les exécutions secrètes, une cuisine, une salle à manger et une salle de bains.

Les impôts ne sont pas également répartis dans tout le royaume; ils diffèrent pour les habitans de la ville et pour ceux de la campagne. Outre les présens considérables que le Coubo reçoit annuellement des princes particuliers et de la compagnie hollandoise, il tire encore un certain revenu de plusieurs villes et provinces désignées pour son entretien.

Les princes particuliers touchent le revenu de leur gouvernement et des villes qu'il contient, et ce revenu est proportionné à l'étendue de la province, à sa situation, à sa population et à sa culture. Les maisons sont imposées d'après l'espace de terrain qu'occupe leur façade sur la rue, sans y comprendre les présens à faire aux gens en place, et la somme fixée pour l'entretien des temples.

La ville de Nagasaki, par exemple, renferme quatre-vingt-dix rues et soixante-deux temples, dont les revenus sont évalués près de trois mangokf.

La taille que paient les habitans de la campagne est proportionnée au produit de leurs champs, et s'acquitte assez volontiers en riz. Les forêts et les champs peu cultivés paient

Un trésorier est chargé de percevoir ces impositi champs sont divisés en trois classes, suivant leur ferti

(1) Le sensible et philantrope Howard, le patron des prisonniers, auroit encore pris des leçons d'humanité dans les cachots de la Chine et du Japon Nous regrettons qu'il n'ait point lu *Voyages de Fernand-Mendez* avant de composer son pr vrage sur les prisons : que des sociétés de con uni- ées soin x pri- t char-



ne put me traduire en hollandois; il me dit simplement que c'étoit un vocabulaire japonois, sans un seul mot portugais. Vers le milieu de la page étoient les armes de Portugal, de forme oblongue; au bas on lisoit :

In Collegio Japonico Societatis Jesu,

Cum facultate superiorum.

ANNO M. D. XCVIII.

Ce livre pouvoit avoir un pouce d'épaisseur.

L'un de mes disciples, le studieux Sunnan, me donna un ouvrage de botanique en huit volumes, imprimé en japonois, renfermant la description de quelques plantes, avec des figures détestables : chaque volume étoit épais d'une ligne ou deux au plus.

Je parcourus encore d'autres ouvrages de botanique plus ou moins volumineux, et ornés de figures grossièrement exécutées, tel que le *Sooqua-Ienso*, herbier divisé en trois parties, qui ne traite que des plantes indigènes du Japon; le *Morokousi-Koomoosi*, espèce d'histoire naturelle générale en plusieurs parties, qui renferme la description de différentes plantes, animaux, tant quadrupèdes qu'oiseaux et poissons, avec un *Traité des arts et métiers*, de l'*Economie rurale et domestique*, orné de figures. On dit que cet ouvrage a d'abord été publié en Chine. Il en existe un autre intitulé *Kimoosi*, réimprimé au Japon en treize parties *in*-4°, plus beau et mieux soigné que le précédent.

Foko-no-Iamma-Kousa est le titre d'un bel herbier, divisé

---

est porté sur le catalogue de ladite bibliothèque, p. 308, mais sans indication du contenu. *Note du Rédacteur.*

en

en deux parties et en huit volumes, avec des figures moins mauvaises et plus distinctes que les autres. J'en vis encore un autre en sept volumes, mais dont j'ignore le titre.

On m'offrit l'acquisition d'une ichtiologie imprimée en japonois, en deux parties *in*-4°. Les poissons du Japon y étoient assez bien gravés; l'enluminure me frappa; j'y remarquai une exactitude et une intelligence qui feroient honneur à nos artistes européens (1).

CHAPITRE XV.

Administration de la police intérieure du Japon.

L'EXTRÊME sévérité des loix du Japon n'en arrête pas l'exécution, et c'est à l'inflexibilité des juges qu'il faut attribuer la rareté des délits (2). Quand la loi a parlé, on ne s'avise pas de l'interpréter, ni de la commenter; on n'a pas non plus d'égard pour le rang du coupable. On inculque aux enfans, dès le plus bas âge, le respect des loix et l'horreur des crimes qu'elles punissent. Les vieillards donnent journellement aux jeunes gens des exemples de cette soumission aveugle, et contribuent ainsi à les fortifier dans les principes qu'on leur a inspirés. Les plus légères fautes sont punies de mort, comme des infractions aux loix du royaume, lesquelles ne sont pas moins sacrées que la religion. Les amendes et toutes les punitions pécuniaires leur

(1) Voyez à la tête du premier volume de l'*Histoire du Japon*, de Kœmpfer, une longue et curieuse notice de livres japonois. *Rédacteur*.

(2) La fidélité scrupuleuse que je me suis prescrite, ne me permet pas d'altérer ni de modifier le texte de mon auteur; mais je ne puis m'empêcher d'observer que ce qu'il dit ici ne me paroît pas parfaitement d'accord avec ce qu'on lit plus bas, page 238. *Note du Rédacteur*.

paroissent contraires à la justice et à la raison; ils ne veulent pas que les richesses assurent à leurs propriétaires l'impunité des crimes. Tous les meurtriers sont punis de mort, ainsi que leurs parens et tous ceux qui ont négligé de secourir la personne attaquée lorsqu'ils le pouvoient. La même peine est prononcée contre ceux qui tirent le sabre, contre les contrebandiers et leurs complices, c'est-à-dire, les vendeurs et acheteurs. Toutes les sentences de mort passent sous les yeux du conseil d'Iédo, qui les signe après que l'affaire a été bien instruite par un tribunal légalement institué pour recevoir toutes les dépositions à charge et à décharge. On coupe la tête aux criminels avec un sabre dans la prison. C'est le supplice le plus usité. On les met quelquefois en croix, ou on leur fait subir d'autres tortures; alors ces exécutions sont publiques (1).

Les coupables que l'on ne juge pas dignes de la mort, sont enfermés pour le reste de leur vie, ou exilés dans quelques îles éloignées, et leurs biens confisqués.

Tous les habitans d'une rue se trouvent quelquefois impliqués dans un crime commis auprès de leurs maisons, et sont punis aussi rigoureusement que le coupable même. Les maîtres sont responsables de leurs valets, les parens de leurs enfans, à proportion du peu de soin qu'ils ont mis à les surveiller ou à les instruire; car on regarde la faute de ceux-là comme une suite naturelle de cette négligence, que les juges punissent aussi rigoureusement que la complicité.

Les prisons ne sont pas plus belles au Japon qu'en Europe;

(1) Notre auteur oublie d'observer que les gentilshommes ont ordinairement le choix de la mort, et qu'ils se la donnent eux-mêmes en se fendant le ventre avec un sabre court. Un de leurs amis se tient auprès du mourant pour lui prêter la main s'il venoit à foiblir ou à s'évanouir au milieu de cette affreuse opération. Voyez la gravure qui représente le supplice d'un noble Japonois, dans les *Observations de Caron sur le Japon*, t. II, p. 19 de la collection de *divers Voyages curieux* de Melchisédech Thévenot. *Note du Rédacteur.*

mais elles doivent être beaucoup plus saines, à cause de la propreté qu'on y entretient (1). Il y a une chambre pour donner la question aux accusés, une autre pour les exécutions secrètes, une cuisine, une salle à manger et une salle de bains.

Les impôts ne sont pas également répartis dans tout le royaume; ils diffèrent pour les habitans de la ville et pour ceux de la campagne. Outre les présens considérables que le Coubo reçoit annuellement des princes particuliers et de la compagnie hollandoise, il tire encore un certain revenu de plusieurs villes et provinces désignées pour son entretien.

Les princes particuliers touchent le revenu de leur gouvernement et des villes qu'il contient, et ce revenu est proportionné à l'étendue de la province, à sa situation, à sa population et à sa culture. Les maisons sont imposées d'après l'espace de terrain qu'occupe leur façade sur la rue, sans y comprendre les présens à faire aux gens en place, et la somme fixée pour l'entretien des temples.

La ville de Nagasaki, par exemple, renferme quatre-vingt-dix rues et soixante-deux temples, dont les revenus sont évalués près de trois mangokf.

La taille que paient les habitans de la campagne est proportionnée au produit de leurs champs, et s'acquitte assez volontiers en riz. Les forêts et les champs peu cultivés paient moins.

Un trésorier est chargé de percevoir ces impositions. Les champs sont divisés en trois classes, suivant leur fertilité. Celui

(1) Le sensible et philantrope Howard, le patron des prisonniers, auroit encore pris des leçons d'humanité dans les cachots de la Chine et du Japon. Nous regrettons qu'il n'ait point lu les *Voyages de Fernand-Mendez Pinto*, avant de composer son précieux ouvrage sur les prisons : il y auroit vu que des sociétés de consolateurs sont uniquement occupées à la Chine du soin d'adoucir le sort des malheureux prisonniers, et que des avocats sont chargés de les défendre. *Réd.*

qui défriche une terre abandonnée, ne paie aucune redevance pendant deux ou trois ans. Pour ne point léser les intérêts du prince ni ceux des particuliers, on mesure les terres deux fois par an, d'abord au printems, et alors elles sont généralement inondées pour la culture du riz; et vers le tems de la moisson. La taille est excessive; elle monte, dans certains endroits, à la moitié et même aux deux tiers du produit des terres. Quand il s'agit d'asseoir la taille, on fait scier le bled ou le riz qui couvre une certaine quantité de terrain, et le produit donne une base assez juste pour le total. Toutes les terres appartiennent au prince du pays ou à la couronne; le cultivateur n'en a que l'usufruit, et conserve cette espèce de fief tant qu'il l'exploite bien.

Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler de l'excellente police des villes, de la tranquillité et de la sûreté qu'on y trouve. Chaque ville a quatre bourgmestres, qui occupent la présidence à tour de rôle pendant une année; le président se nomme *Ninban;* chaque rue a son *Ottona* ou commissaire de police, qui doit rendre compte au bourgmestre de tout ce qui arrive. Il a sous lui plusieurs sergens. Il est obligé de tenir un registre exact des naissances, des morts, des mariages, des voyageurs, des déménagemens et emménagemens; il accommode les différends survenus entre les habitans, fait arrêter les coupables, et a le droit même de les mettre aux fers. Il est nommé par les habitans propriétaires de la rue, et conséquemment payé sur la caisse particulière de la même rue. Les simples locataires n'ont pas droit de voter pour cette nomination.

Chaque *Ottona* a trois adjoints pour l'aider dans ses fonctions, un secrétaire pour dresser les procès-verbaux, et un caissier : ses sergens lui servent d'espions, et lui rapportent tout ce qui se passe dans son arrondissement.

Toutes les rues ont des portes qu'on ferme au moindre mouvement séditieux, de manière à couper toute communication

et à pouvoir arrêter les mutins, qui ne trouvent aucune issue pour s'échapper.

Les fréquens incendies qui ravagent les villes et les villages ont rendu le gouvernement et les particuliers très-attentifs. Les habitans, locataires ou propriétaires, montent personnellement la garde, et forment deux corps-de-garde de nuit, pour lesquels on a le plus grand respect. Il est défendu, sous peine de la vie, de les attaquer. L'un de ces corps-de-garde reste toujours à son poste, et reçoit aisément du renfort quand il en a besoin; l'autre fait des rondes, que l'on peut nommer *patrouilles de sûreté pour le feu*.

D'autres corps-de-garde sont distribués dans tous les endroits où ils paroissent nécessaires, et les patrouilles se mettent en marche à la fin du jour. Ces gardes sont doubles à Iédo. L'une est uniquement chargée d'indiquer l'heure, en frappant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; on précipite les deux derniers coups, pour indiquer qu'il n'en reste plus à frapper. Chaque rue a sa garde qui annonce l'heure aux portes de presque toutes les maisons. La garde pour le feu se reconnoît aisément, en ce qu'elle traîne par les rues une canne de bambou fendue, ou une barre de fer, munie à l'extrémité d'un anneau de même métal, qui rend un son désagréable. Chaque rue est fermée par une porte auprès de laquelle se trouve une échelle, les sentinelles y montent pour voir s'ils ne découvriront pas quelque germe d'incendie dans les quartiers voisins. On a soin de ménager sur les toits un carré garni d'un garde-fou, où l'on place une cuve toujours pleine d'eau en cas d'incendie. En outre, on a soin, dans plusieurs endroits, de construire des magasins en pierre, où les marchandises peuvent être en sûreté. Dans un cas pressant les habitans y transportent leurs meubles et autres effets précieux. Les murs extérieurs de ces édifices sont garnis de clous à crochets, pour y pendre des nattes mouillées, qui les préserveroient de l'excessive ardeur du feu si les maisons voisines étoient incendiées.

On peut entrer dans les auberges, et même dans les cabarets, sans craindre d'y être insulté ou querellé; car il est rare d'y rencontrer de ces ivrognes, si communs dans les pays les plus policés de l'Europe. On n'oublie aucun moyen de prévenir les malversations des magistrats et de tous les gens en place : outre les sermens qu'on exige d'eux, on a soin de les changer et de les renouveller presque tous les ans.

Je ne sais si c'est à la rigueur des châtimens et à l'inflexibilité des loix, qu'il faut attribuer la rareté des exécutions; mais il y en a au Japon beaucoup moins que dans d'autres pays d'une population égale à celui-ci. On prétend, à la vérité, que beaucoup de coupables trouvent les moyens de s'évader, et même qu'on les leur procure (1).

Les interprètes m'étonnèrent beaucoup en m'apprenant que certaines loix ne désignoient pas le châtiment à infliger au crime contre lequel on les avoit faites; conséquemment beaucoup de forfaits peuvent rester impunis (2). Est-ce oubli ou prudence de la part du gouvernement? Pour que personne ne puisse alléguer cause d'ignorance, non-seulement on publie les loix en pleine chaire, comme cela se pratique dans plusieurs états catholiques de l'Europe, mais elles sont écrites en gros caractères et exposées publiquement sous des grillages, aux portes des villes et au milieu des villages, sous la surveillance de tous les citoyens. Les loix prohibitives sont courtes, ne parlent pas du châtiment, et n'ont rien de ces formules menaçantes qui hérissent les nôtres.

---

(1) Voyez ma note au commencement de ce chapitre, page 233. Ici le texte de notre auteur me paroît plus conforme à la vraisemblance, et vient à l'appui de la profonde observation de Montesquieu, citée dans ma note de la page 155 de ce volume. *Rédacteur.*

(2) Solon n'avoit pas fait de loix contre le parricide, parce qu'il ne pouvoit pas supposer la possibilité de ce monstrueux forfait. Est-ce dans ce sens qu'il faut interpréter le silence des loix japonoises? J'en doute. *Rédacteur.*

Auprès des villes et des villages, du côté du couchant, on rencontre beaucoup de croix (1), de poteaux et autres instrumens patibulaires, qui ont plus servi autrefois qu'aujourd'hui.

CHAPITRE XVI.

Courtisannes. — Maisons de débauche.

Dans les moindres villages, comme dans les plus grandes villes, on trouve des maisons publiques de débauche; elles sont très-belles, d'une superbe apparence, et situées en général auprès des temples. Il y a deux de ces maisons à Kaminoski, lesquelles renferment en tout quatre-vingts prostituées, et quatre à Mitérai. J'ignore le nombre des habitantes de celle-ci, mais je sais qu'on en compte cent dans la petite ville de Djeno-Kamerou.

Surpris de la multitude de ces établissemens, et de la protection spéciale dont ils sembloient jouir parmi un peuple aussi délicat et aussi policé que celui-ci, je cherchois tous les moyens de résoudre ce problême. A force de recherches et de questions, j'appris qu'ils ne datoient pas de très-loin; ils ne remontent qu'aux guerres que le *Coubo* ou empereur civil, alors simple généralissime, fit au *Daïri* ou empereur ecclésiastique, pour lui enlever l'autorité suprême, et pour ne lui laisser que celle qu'il conserve encore dans les affaires ecclésiastiques.

---

(1) Les patiens sont liés et non pas cloués sur les croix, et on leur perce le flanc avec une pique. Le lecteur n'exigera pas que nous nous appesantissions sur des détails aussi révoltans. Les amateurs et les érudits en ce genre peuvent consulter les *Observations de Caron sur le Japon*, t. II du recueil des *Voyages de Melchisédech Thévenot*; ils y trouveront la description et la représentation des principaux supplices usités au Japon. *Note du Rédacteur.*

Le Daïri, qui étoit alors en bas âge, fut obligé de se réfugier à Simonoseki avec sa nourrice et toute sa cour, laquelle n'étoit composée, comme aujourd'hui encore, que de femmes. Il paroît que dans cette triste conjoncture le vice-dieu japonois, dont aucun homme ne peut approcher (1), avoit un peu perdu de la vénération qu'il inspire; car il s'enfuit, ou plutôt sa nourrice qui l'emmenoit courut avec tant de précipitation, qu'ils tombèrent tous deux dans l'eau et se noyèrent. Les suivantes arrivées à Simonoseki sans leur maître, ne savoient plus comment subsister; elles eurent recours à un genre d'industrie peu décent pour toutes autres que les compagnes du *représentant* d'un dieu créateur. Telles furent l'origine sacrée et les augustes fondatrices des temples de volupté si communs au Japon.

Les prostituées sont rangées sous différentes classes qui portent des noms particuliers, et elles ne jouissent pas toutes d'une égale considération.

Celles de Simonoseki se nomment encore *Ioroussi*, nom qui leur est commun avec les douze concubines du Daïri, sans compter sa légitime épouse; les autres *Keise* ou *Kese* ou *Simonoseki :* ce dernier mot désigne une forteresse renversée de fond en comble, emblême assez juste de la vertu de ces femmes.

La dernière classe de ces prostituées se nomme *Faifats*, mot dérivé de *Faiguin*, ancienne monnoie d'argent de bas aloi, de la valeur d'un konderyn : elles se taxent elles-mêmes à huit konderyns (2).

Je ne sais s'il faut placer parmi les prostituées ou les mendiantes

(1) A l'exception, je crois, des prêtres attachés à son service. *Rédacteur.*

(2) En Perse, les prostituées du haut parage portent le nom du prix de leurs faveurs; ainsi l'on dit, nous souperons avec la *Vingt a'bbâcy*, avec la *Cent cheráfy*. *Rédacteur.*

diantes les *Ofiakv*, qui portent le nom et suivent l'exemple d'une femme qui étoit folle et débauchée.

Au reste, malgré la publicité de ces maisons de débauche, et l'espèce de sanction que leur donne le gouvernement, les Japonois sages et honnêtes conviennent de leur indécence et de leur immoralité.

Il est inutile de dire qu'une ville aussi commerçante, aussi fréquentée par les étrangers que Nagasaki, ne manque pas de ces mauvais lieux : les Hollandois et les Chinois y vont dépenser des sommes considérables, dont l'acquisition leur coûte tant de peines et de dangers.

L'étranger ou le célibataire qui desire charmer les ennuis de sa solitude, s'adresse à un *mercure* qui vient tous les jours dans l'île pour des commissions de cette espèce. Avant la fin du jour, il vous amène une jeune fille avec sa petite suivante, que l'on nomme ordinairement *Kabro*. Celle-ci va chercher chaque jour à la ville la nourriture de sa maîtresse, et la lui prépare; elle fait son thé, a soin de sa toilette, et s'acquitte de toutes ses commissions.

Vous pouvez garder votre compagne aussi long-tems que bon vous semble, même des années; vous avez aussi la liberté de la changer quand vous le jugez à propos, mais il faut rester au moins trois jours avec elle. Celle-ci est obligée de se présenter chaque jour aux Banjos des portes de la ville, de leur dire si elle veut rentrer ou rester. Le louage de cette beauté vénale est de huit mas, que l'on paie à son maître, sans compter sa nourriture et les présens qu'il faut lui faire de tems en tems, comme des robes de soie, des ceintures, des ornemens de tête et autres bijoux.

Les Européens secouent ici tous les préjugés de leur pays et de leur religion, et s'accoutument très-bien à *vivre à la japonoise*. Loin de regarder la continence comme une vertu, les naturels n'attachent aucune honte au vice opposé, et ne se font

pas scrupule de fréquenter ces maisons de débauche ; elles sont protégées par les loix et par le souverain : les gens de distinction même s'y donnent des rendez-vous pour se régaler de sakki, &c. Il faut avouer, à la honte de la nation japonoise, que ces établissemens ne sont pas moins contraires à l'humanité qu'aux mœurs. Les parens qui ont plus de filles qu'ils ne peuvent en nourrir, les vendent dès qu'elles ont atteint l'âge de quatre ans, à un de ces officieux personnages, tels que celui qui pourvoit aux besoins des Hollandois dans leur île. Dès leur bas-âge, ces petites infortunées font le service d'esclave, chaque prostituée en a au moins une à ses ordres; mais dès qu'elles ont atteint l'âge de douze, quinze ou seize ans, on leur donne, avec beaucoup de cérémonies, le titre de femmes libres, et elles supplantent souvent celles qu'elles ont servies.

Il leur arrive rarement d'avoir des enfans des Européens. On prétend que l'arrêt du malheureux fruit de ce commerce illicite est tout prononcé, sur-tout si c'est un garçon : on le fait périr au sortir du sein de la mère. D'autres m'assurèrent qu'on gardoit soigneusement cet enfant, et qu'à l'âge de quinze ans on l'envoyoit à Batavia sur un des vaisseaux de la compagnie des Indes. Au reste, je ne puis ajouter foi à la cruauté que l'on impute aux Japonois, et il n'y a pas d'exemple qu'ils aient renvoyé de ces enfans à Batavia. J'ai vu, pendant mon séjour à Desima, une petite fille âgée d'environ six ans, qui ressembloit beaucoup à son père européen, et qui demeuroit avec lui toute l'année.

Ce qui paroîtra encore plus extraordinaire que tout ce que je viens de raconter, c'est que ces prostituées, après avoir demeuré plusieurs années dans ces maisons où elles ont été vendues et élevées dès leur bas-âge, rentrent dans la société sans le moindre déshonneur, et trouvent souvent à se marier d'une manière très-honnête et très-avantageuse.

La continence, comme je l'ai déjà observé, n'est pas la vertu

favorite de cette nation, qui paroît très-portée à la luxure : ils n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de la pudeur. Les femmes ne se couvrent pas dans le bain, lors même qu'elles peuvent être vues par les Hollandois, ou qu'ils passent auprès d'elles.

Les hommes n'ont qu'une femme, qu'ils ne tiennent pas enfermée, comme font les Chinois et autres peuples de l'Asie; elles ont la liberté de sortir et de fréquenter les hommes (1). Ainsi j'eus toute facilité de voir et d'examiner le beau sexe, soit dans les rues de Nagasaki, soit dans les maisons. On distingue aisément par le fard les femmes mariées de celles qui ne le sont pas. Ces dernières en portent aussi quelquefois. Elles ne se rougissent que les lèvres et non pas les joues : la couleur qu'elles emploient se nomme *bing*. Si elles en mettent légèrement, leurs lèvres ne sont que rouges; mais elles deviennent violettes quand la couche est un peu forte, et c'est pour elles un grand degré de beauté. J'examinai soigneusement ce fard, et je reconnus qu'il étoit fait avec la fleur du carthame ordinaire (2).

Les femmes mariées se distinguent encore plus aisément des filles par leurs dents noires. Ce genre de beauté, auquel elles

(1) Les femmes sont responsables de leur mari; on les arrête, on les punit, on les fait même mourir, quand ceux-ci se soustraient à la poursuite de la justice par la fuite. Les Missionnaires parlent d'une Japonoise qui fut ainsi crucifiée à la place de son mari; en arrivant au lieu du supplice, les bourreaux voulurent la faire mourir avant de l'attacher sur la croix, comme c'est l'usage envers ceux qui ne sont pas coupables de grands crimes, et sur-tout envers les femmes (*como se acoustembre hazer a los que tienen menores culpas, y en espicial a mugeres*). Mais cette héroïne, à la vérité un peu fanatisée, rejetta leur insolente et cruelle pitié. Elle répondit qu'elle vouloit mourir sur la croix même comme Jesus. Voy. *Relacion anual de las Cosas, &c. de la Comp. de Jesus, en 1600 et 1601, en Valodid, 1604*, p. 333 et 334. *Note du Rédacteur.*

(2) *Carthamus tinctorius.*

attachent un grand mérite, feroit fuir les hommes de certains pays. En effet, rien de plus dégoûtant et de plus hideux qu'une large bouche armée de deux rangées de dents noires et luisantes.

Le noir qu'elles emploient se nomme *ohagouro* ou *canni;* c'est un mélange d'urine, de limaille de fer et de sakki, qui pue et qui est très-mordant. Il s'attache si fortement sur les dents, qu'on ne peut l'enlever qu'en se frottant et grattant les dents pendant plusieurs jours; il faut en outre avoir la précaution de couvrir bien soigneusement ses lèvres et ses gencives en se servant de cette drogue corrosive, qui rendroit la chair toute bleue. Certaines filles prennent cet ornement, dès qu'elles ont un amant ou qu'elles sont fiancées.

CHAPITRE XVII.

Mœurs et usages des Japonois.

Les Japonois, comme tous les autres Orientaux, ne rendent jamais de visites, soit à leurs compatriotes, soit aux étrangers, sans se faire précéder de quelques présens, qui sont ordinairement de peu de valeur; mais ce seroit le comble de l'impolitesse de paroître les *mains vuides.* Ce présent consiste en poisson frais ou autre bagatelle semblable, soigneusement arrangée sur une table faite exprès et recouverte de papier. Quand des naturels de distinction, tels que les princes et autres, se proposoient de venir à notre bord, ils envoyoient au capitaine un petit baril de sakki et des sèches (1) fendues et séchées. Les Japonois et les Chinois aiment beaucoup ces mollusques.

Quoique très-susceptibles, comme on voit, sur l'article de

---

(1) *Sepiæ.*

la politesse, ils ne croient pas y manquer en lâchant des vents par la bouche, et les rots qui choquent avec raison nos préjugés et notre odorat, ne leur causent pas la moindre répugnance (1).

Pendant notre séjour dans la rade de Kamiro, nous couchions toujours à bord, mais on ne nous empêchoit pas d'aller visiter les auberges et les temples de la ville.

J'y remarquai, comme à Simonoseki, des espèces de pages nommés *kodons*, que les habitans donnent au maire de la ville pour le servir : ce sont des enfans de bourgeois très-bien habillés, portant de longues culottes comme les personnes de distinction : après un certain tems ils sont relevés par d'autres.

La coëffure des femmes me frappa par son originalité; c'est une espèce de bonnet en ouatte de soie blanche, lissé en dessus avec la colle; il leur couvre le devant de la tête, est relevé sur le côté, et s'attache sous le menton. Elles ne portent, dit-on,

(1) Gualtieri observe judicieusement que les Japonois, dans leurs usages, dans leurs discours et dans leurs cérémonies, semblent avoir pris le contre-pied de tout ce que nous faisons (*come se à posta si fossero ingegnati di fare, in ogni cosa, il reversico de gli altri*). La même observation peut s'étendre à presque toutes les nations asiatiques. Par exemple, « pour témoigner notre respect nous ôtons notre chapeau, ils ôtent leurs souliers; nous nous levons, et ils s'asseyent; car c'est chez eux une grande impolitesse de se tenir debout en recevant une visite; pour sortir nous nous couvrons d'un manteau, ils mettent un large pantalon, qu'ils ôtent en entrant dans une maison. Une chevelure blonde et des dents blanches sont de grandes beautés aux yeux des Italiens; ici ce sont des difformités : les petits-maîtres et les élégantes se teignent en noir les cheveux et les dents. Les femmes enceintes, au lieu de vêtemens larges et aisés, se serrent si fortement, qu'on craint à chaque instant de les voir avorter; mais elles prétendent que sans cette précaution leur fruit ne viendroit pas à bien. A peine sont-elles accouchées, qu'on lave la mère et l'enfant avec de l'eau froide, et on leur donne un peu de nourriture très-légère ». *Relatione de-la venuta degli ambasciatori Giaponesi à Roma*, p. 9. *Note du Rédacteur.*

cette coëffure qu'en hiver. Je ne puis imaginer comment elle leur tient chaud.

Toutes les femmes honnêtes ou publiques portent du rouge, celles qui sont mariées s'arrachent les sourcils; c'est un nouveau raffinement de coquetterie, dont nos petites maîtresses pourront faire leur profit : on voit que celles du Japon ne sont pas moins ingénieuses que les nôtres pour se défigurer (1).

J'observai avec satisfaction la manière dont ils élèvent leurs enfans. Ils les bercent en chantant les actions héroïques de leurs grands hommes. Dès qu'ils ont atteint l'âge de raison, l'on se contente de leur faire des remontrances en y joignant des leçons-pratiques de vertu, par les bons exemples qu'on leur met journellement sous les yeux. Jamais on ne les frappe, et je n'ai pas vu, pendant mon séjour au Japon, un seul exemple de ces châtimens inhumains et honteux que nos nations orgueilleuses et civilisées d'Europe prodiguent à leurs enfans, en dépit des sages observations de nos philosophes.

Ils ont des écoles publiques où l'on enseigne à lire et à écrire. J'y suis entré plusieurs fois, mais il ne m'a pas été possible d'y rester long-tems, à cause du tintamare épouvantable des enfans, qui lisent tous à la fois (2).

(1) Il y a tout lieu de croire que l'usage immodéré du thé produit sur les Japonoises le même effet que sur les Chinoises; elles sont toutes d'une pâleur mortelle. Ces dernières se fardent avec la terre de Niencheu, et dès l'âge de trente à trente-cinq ans, leur teint est entièrement gâté par le fard. Les drogues dont il est composé paroissent encore plus dangereuses que notre carmin et la laque de Carthame, qui font cependant éclater l'épiderme par les violens acides dont ils sont avivés. *Réd.*

(2) Les Japonois n'envoient pas leurs enfans aux écoles avant l'âge de sept ans; plus jeunes, ils les croient incapables d'aucune application. Les maîtres n'emploient ni les coups, ni même les menaces. On se contente d'exciter leur émulation par l'amour de la gloire, par l'exemple de ceux qui ont appris beaucoup en peu de tems, qui ont illustré leur famille et sont parvenus aux premiers honneurs.

Dans tous les villages où nous passâmes en allant à la cour d'Iédo, il fallut essuyer de la part des petits enfans des algarades semblables à celles dont j'ai déjà parlé en arrivant à Nagasaki ; ils s'assembloient autour de nos norimons, et les suivoient en criant *hollanda o me !* (1)

Les noces et les enterremens des Japonois ne sont pas, à beaucoup près, aussi pompeux que ceux des Européens et de plusieurs nations asiatiques.

Ils choisissent, pour recevoir la bénédiction nuptiale, un site pittoresque élevé, hors l'enceinte des villes : les jeunes époux, accompagnés de leurs parens, et tenant un flambeau à la main, s'avancent vers un autel fait exprès : tandis que le prêtre marmote quelques prières, la jeune personne, placée à sa droite, allume son flambeau à une lampe, le fiancé allume ensuite le sien à celui de son épouse. Après cette courte cérémonie, les

---

D'après le caractère prononcé et connu de cette nation, il est certain qu'on n'obtiendroit rien des enfans avec les coups. C'est donc à ce caractère national, et non pas à la tendresse et à la raison, qu'il faut attribuer la conduite sage et modérée des parens à l'égard de leurs enfans. Les Japonois, ni même aucun peuple dont l'ame a été flétrie par le despotisme ou l'anarchie et par les préjugés religieux, n'offriront jamais des exemples de tendresse paternelle et de piété filiale. Le témoignage presqu'involontaire des missionnaires vient à l'appui de mon observation : les jésuites Maffée et Villela, conviennent que « les » femmes enceintes prennent souvent » des remèdes, que les bonzes leur don» nent ou leur enseignent pour se faire » avorter, ou bien elles ont la cruauté » d'écraser leurs enfans avec le pied » quand elles s'ennuient de les allaiter » ou qu'elles n'ont pas le moyen de les » élever ». M. de Paw a énergiquement reproché la même atrocité aux Chinois ; il attribue avec raison ces horribles et nombreux enfanticides au gouvernement vicieux et à la sordide avarice de cette nation prétendue philosophe. Voyez *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*, p. 63 et suiv. *Maffei*, *Historia Indica*, p. 530, édit. *in-8°*. *Villelæ*, *Epistolæ*, p. 46. *Note du Rédacteur.*

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 507.

assistans leur font leur compliment de félicitation. Un homme doit se contenter d'une femme, et n'en peut prendre plusieurs comme à la Chine. Les femmes jouissent d'une pleine liberté. Quoique le divorce soit permis, il est rare qu'on profite de cette permission. Il est très-avantageux pour un père de famille d'avoir beaucoup de filles, sur-tout si elles sont jolies, parce que, pour obtenir sa bien-aimée, un jeune homme est obligé de faire des présens à son futur beau-père (1).

Quoique la pudeur ne soit pas une des qualités distinctives de cette nation, un mari se croit déshonoré par l'inconduite de sa femme, et il se poignarde lui-même s'il y a des preuves d'infidélité. Ces loix rigoureuses ne regardent que le beau sexe; les hommes sont plus indulgens pour leurs propres foiblesses, car ils ont des concubines dans leurs propres maisons, qui ne sont, à la vérité, regardées que comme des servantes : leurs enfans n'ont aucun droit à l'héritage du père.

Ils brûlent ou ils enterrent leurs morts; ils ne brûlent plus maintenant que les morts de qualité : cet usage étoit autrefois beaucoup plus général qu'aujourd'hui. Ils dressent le bûcher tantôt en plein air et tantôt dans une petite maison de pierres avec une cheminée, destinée à ce funèbre usage. On recueille la cendre dans un vase précieux que l'on conserve quelque tems chez soi, et que l'on enfouit ensuite dans la terre; la veuve et les enfans portés dans un norimon, des prêtres et une foule de personnes des deux sexes, suivent le convoi. Un prêtre, après avoir chanté un hymne, secoue trois fois sur le tombeau un

(1) Les filles n'apportent d'autre dot que leur trousseau. Malgré la liberté dont elles jouissent, les adultères sont très-rares; à la vérité, les loix sont très-sévères sur cet article, et tout mari qui trouve sa femme tête à tête avec un homme a droit de les poignarder tous deux. En son absence, son père, ses frères, et même ses enfans, ont le même droit de venger son honneur. *Observations sur le Japon*, par Carron, p. 25. *Note du Rédacteur.*

flambeau

flambeau qu'il jette aussi-tôt par terre ; un enfant du mort ou un parent le ramasse, et met le feu au bûcher. Les cadavres de ceux qu'on enterre sans les brûler sont placés dans un cercueil, précisément comme s'ils étoient assis à la manière du pays.

La tendresse des enfans envers leurs père et mère se manifeste encore après leur mort; ils brûlent des parfums pendant toutes les cérémonies de l'enterrement, et plantent des fleurs sur leur tombeau, qu'ils viennent visiter pendant plusieurs années, quelques-uns même jusqu'à la fin de leur vie; d'abord toutes les semaines, ensuite tous les mois, enfin une fois au moins par an à la fête des lanternes, qui se célèbre en l'honneur des ancêtres (1).

On voit dans le voisinage des hameaux et de tous les endroits habités, particulièrement sur les hauteurs et auprès des chemins, un grand nombre de pierres sépulcrales, debout et chargées d'une multitude de figures et avec des lettres dorées. Quelques-unes sont brutes et sans la moindre sculpture. J'appris que l'on dresse une pierre semblable à chaque inhumation. On place devant ces pierres une ou deux grosses cannes de bambou remplies d'eau, de feuilles et de fleurs. On reconnoît aisément les cimetières de très-loin, par le grand nombre de ces pierres ainsi dressées.

Nous rencontrâmes sur la route, en allant à Iédo, beaucoup de princes, de gens de qualité plus ou moins opulens, avec une

---

(1) On peut voir une longue description d'un magnifique convoi que le P. Frojus vit à Miaco, dans les Lettres de ce jésuite, p. 194. *Varenius* l'a transcrite en entier dans sa *Descriptio regni Japoniæ. Amstelodami, Elzevir, 1649*, p. 204–209. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces cérémonies sont à-peu-près les mêmes que celles des Hindoux, rapportées par Crawford, dans ses *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos*, seconde édition. *London, 1792*, t. II, p. 33. *Note du Rédacteur.*

assistans leur font leur compliment de félicitation. Un homme doit se contenter d'une femme, et n'en peut prendre plusieurs comme à la Chine. Les femmes jouissent d'une pleine liberté. Quoique le divorce soit permis, il est rare qu'on profite de cette permission. Il est très-avantageux pour un père de famille d'avoir beaucoup de filles, sur-tout si elles sont jolies, parce que, pour obtenir sa bien-aimée, un jeune homme est obligé de faire des présens à son futur beau-père (1).

Quoique la pudeur ne soit pas une des qualités distinctives de cette nation, un mari se croit déshonoré par l'inconduite de sa femme, et il se poignarde lui-même s'il y a des preuves d'infidélité. Ces loix rigoureuses ne regardent que le beau sexe; les hommes sont plus indulgens pour leurs propres foiblesses, car ils ont des concubines dans leurs propres maisons, qui ne sont, à la vérité, regardées que comme des servantes : leurs enfans n'ont aucun droit à l'héritage du père.

Ils brûlent ou ils enterrent leurs morts; ils ne brûlent plus maintenant que les morts de qualité : cet usage étoit autrefois beaucoup plus général qu'aujourd'hui. Ils dressent le bûcher tantôt en plein air et tantôt dans une petite maison de pierres avec une cheminée, destinée à ce funèbre usage. On recueille la cendre dans un vase précieux que l'on conserve quelque tems chez soi, et que l'on enfouit ensuite dans la terre; la veuve et les enfans portés dans un norimon, des prêtres et une foule de personnes des deux sexes, suivent le convoi. Un prêtre, après avoir chanté un hymne, secoue trois fois sur le tombeau un

(1) Les filles n'apportent d'autre dot que leur trousseau. Malgré la liberté dont elles jouissent, les adultères sont très-rares; à la vérité, les loix sont très-sévères sur cet article, et tout mari qui trouve sa femme tête à tête avec un homme a droit de les poignarder tous deux. En son absence, son père, ses frères, et même ses enfans, ont le même droit de venger son honneur. *Observations sur le Japon*, par Carron, p. 25. *Note du Rédacteur.*

flambeau

flambeau qu'il jette aussi-tôt par terre; un enfant du mort ou un parent le ramasse, et met le feu au bûcher. Les cadavres de ceux qu'on enterre sans les brûler sont placés dans un cercueil, précisément comme s'ils étoient assis à la manière du pays.

La tendresse des enfans envers leurs père et mère se manifeste encore après leur mort; ils brûlent des parfums pendant toutes les cérémonies de l'enterrement, et plantent des fleurs sur leur tombeau, qu'ils viennent visiter pendant plusieurs années, quelques-uns même jusqu'à la fin de leur vie: d'abord toutes les semaines, ensuite tous les mois, enfin une fois au [illegible] par an à la fête des lanternes, qui se célèbre en l'honneur des ancêtres (1).

On voit dans le voisinage des hameaux et de tous les [illegible] habités, particulièrement sur les hauteurs et auprès des chemins, un grand nombre de pierres sépulcrales, debout et chargées d'une [illegible] de figures et avec des lettres dorées. Quelques-unes sont [illegible] à moindre [illegible] que l'on [illegible] une pierre semblable [illegible] place devant ces pierres une ou deux [illegible] remplies d'eau, de feuilles et de fleurs. On [illegible] les cimetières de très-loin, par le grand nombre [illegible] ainsi dressées.

Nous rencontrâmes sur la route, en allant [illegible] de princes, de gens de qualité plus ou [illegible]

(1) On peut voir une longue [illegible] tion d'un magnifique [illegible] que le P. Frois [illegible] dans les Lettres de ce jésuite, I, 194. Varenius l'a transcrite en entier dans sa Descriptio regni Japonia. Amsterdam, Elzevir, 1649, [illegible] Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces [illegible] [illegible] ces lanternes [illegible] dans ses [illegible] history, religion, [illegible] of the Hindoos, second [illegible] don, 1792, t. II, p. [illegible] doctor.



suite proportionnée à leur rang, qui alloient rendre leur hommage à l'empereur. Très-peu revenoient. La plupart nous laissèrent en arrière, et il falloit nous arrêter pour laisser passer les gens d'un rang supérieur, à moins que nous ne fussions assez heureux pour arriver avant eux. Mais si nous avions le malheur de dîner ou de coucher dans quelques petits endroits en même tems que ces brillans voyageurs, il falloit leur abandonner l'unique auberge passable, et nous refugier dans quelque misérable gargote. Il nous arriva même une fois d'être obligés de passer deux jours dans un temple situé hors d'une ville, faute de porteurs, de chevaux et autres objets nécessaires pour continuer notre route. Les illustrissimes voyageurs avoient eu l'impolitesse de tout accaparer.

Certains princes se font accompagner de plusieurs centaines, et même de plusieurs milliers d'hommes qui marchent en ordre; leurs bagages sont chargés sur des chevaux; on porte une partie de leurs armes et des marques de leur dignité très-loin en avant de leurs norimons, et une autre auprès des portières. Quelques-uns faisoient précéder leur voiture par un ou deux chevaux de main; leursvalets portoient sur le poing un ou plusieurs faucons dressés pour la chasse, et attachés par la patte avec une chaîne. Leur bagage consistoit en coffres de différentes grandeurs, lits, service pour le thé, parasols, évantails, chapeaux, pantoufles pour les valets. Le silence le plus profond régnoit par-tout où ils passoient; le peuple se prosternoit la face contre terre pour leur témoigner son profond respect. Les porteurs de norimon avoient la livrée du maître, dont les armes étoient empreintes sur tout son mobilier. La plupart, en passant auprès de nous, baissoient les stores de leurs norimons; d'autres, au contraire, les levoient pour nous saluer. Quelques-uns poussèrent la politesse jusqu'à nous envoyer un de leurs officiers pour nous complimenter et nous souhaiter un bon voyage.

Quand nous précédions l'arrivée d'un de ces seigneurs dans

une ville ou dans un village, nous nous amusions à voir les préparatifs que l'on faisoit dans la maison destinée à les recevoir, et nous nous placions dans une grande rue pour voir défiler le cortège. Comme les rideaux du norimon étoient ordinairement relevés, nous pouvions considérer le prince tout à notre aise; il étoit assis et ressembloit aux hommes du peuple pour le teint, pour l'air et même pour l'habillement: il n'en différoit absolument que par le train.

Tous les princes sur le territoire desquels nous passâmes ne manquoient pas d'envoyer à notre rencontre sur les frontières de leurs provinces un officier pour nous complimenter. Jamais nous n'eûmes la permission de rendre visite à ceux même qui résidoient dans les villes situées sur notre passage; cet honneur seroit devenu trop onéreux à la Compagnie par les présens considérables dont on a coutume de faire précéder ses visites. Des raisons politiques empêchoient ceux-ci de venir nous voir; l'empereur verroit ces démarches de très-mauvais œil; il craindroit que les Hollandois ne se liassent avec ces princes, et les conséquences de ces liaisons ne tourneroient pas à son avantage. En outre, le prince ne voudroit paroître devant nous qu'avec tout l'éclat qu'il croit convenable à son rang, et cette vanité lui deviendroit très-dispendieuse. Ces considérations et ces ridicules préjugés ne retinrent pas cependant un prince vraiment aimable et avide d'instructions. Nous fûmes bien étonnés de le voir arriver *incognito* un soir dans notre auberge; il n'étoit accompagné que de deux cavaliers. Il resta chez nous fort tard, et nous entretint de différens objets avec autant de sagacité que de grace. On parla du Japon, et plus encore de l'Europe. Il examinoit avec la plus grande attention tous les petits ustensiles dont nous nous servions dans le moment.

CHAPITRE XVIII.

Observations zoologiques faites au Japon.

Les Japonois élèvent peu d'animaux domestiques, ce qui les dispense de consacrer une portion de leurs îles à des pâturages, qui sont autant de terrains perdus pour l'agriculture.

Il n'y a guère que les princes qui entretiennent quelques chevaux; mais en y joignant ceux que l'on emploie au transport des voyageurs et de leurs bagages, on ne trouvera pas autant de chevaux dans tout le Japon que dans certaines villes de Suède. Ils n'ont aucune idée de nos chevaux de carrosse si fringans, de nos jolis chevaux de main, ni de ces monstrueux chevaux d'équipages militaires.

Les vaches et les bœufs sont encore plus rares, parce qu'ils n'en mangent pas la viande, et ne savent tirer aucun parti du lait ni du suif. On attelle quelquefois ces animaux aux charrettes, ou bien on s'en sert pour labourer les champs qui restent inondés pendant une partie de l'année. On ne voit des cochons (1) qu'à Nagasaki; ces vilains animaux causent de grands dégâts dans les terres cultivées, quand on n'a pas soin de les tenir enfermés : la race en a été probablement apportée de la Chine.

Ils n'ont ni moutons, ni chèvres; celles-ci dévasteroient leurs champs; ils se passent aisément de la laine des premiers, par le moyen du coton et de la soie. Cependant j'ai vu plusieurs Japonois amener dans l'île de Desima des brebis dont la garde leur étoit confiée, ou qui leur avoient été abandonnées par des chefs Hollandois, prêts à retourner à Batavia.

Les chiens sont les seuls animaux inutiles du pays, on les

(1) *Sus scrofa.*

nourrit par superstition (1); les chats servent à l'amusement des femmes; elles en ont par ton et par goût.

Les Japonois n'élèvent d'autres volailles que des poules et des canards, uniquement pour les œufs dont ils sont très-friands.

---

(1) Nous n'adopterons pas l'opinion de Kœmpfer sur le profond respect des Japonois pour les chiens, et sur le soin tout particulier qu'ils en ont. Ces animaux sont sous la protection spéciale de l'empereur, puisque le meurtrier d'un chien est puni de mort. Ce voyageur attribue la faveur dont ils jouissoient de son tems, aux préjugés superstitieux de l'empereur, qui étoit né sous la constellation du chien, l'un des douze signes célestes des Japonois, et raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Un Japonois portoit son chien mort sur le sommet d'une montagne très-élevée, pour l'enterrer suivant l'ordre du souverain. Ce fardeau aggravoit encore les fatigues du chemin ; il maudissoit la naissance de l'empereur et ses ordres ridicules. Un de ses amis qui l'accompagnoit lui dit, pour l'engager à la patience, que si l'empereur étoit né sous le signe du cheval, son fardeau seroit bien plus lourd ».

La vénération des Japonois pour les chiens est bien antérieure au tems de Kœmpfer, et subsiste encore aujourd hui ; je ne puis l'attribuer qu'aux services rendus par ces animaux à leurs ancêtres, à l'époque de leur établissement dans ces îles ; c'est aussi la reconnoissance qui leur avoit érigé une espèce de culte dans toute l'Egypte. *Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam* (a). « Les chiens sont vénérés par des villes » entières, et Diane ne l'est par personne ».

En effet, il y avoit une ville et un district qui portoient le nom de cet animal (*Cynopolis* et le *nôme Cynopolite*).

Les Egyptiens portoient deux chiens d'or dans les processions. Hérodote nous apprend que quand un chien mouroit de mort naturelle dans une maison, tous les habitans étoient obligés de se raser la tête et le corps entier ; pour un chat, on ne se rasoit que les sourcils. « C'est que le chien, dit le savant *l'Archer*, étoit consacré à Anubis, qu'on représentoit avec une tête de chien (b);

(a) Le vénérable et savant Dusaulx a judicieusement observé que Juvenal relégué dans la haute Egypte, a peut-être ignoré qu'à plus de cent cinquante lieues de lui on révéroit Diane dans la basse Egypte, où son culte étoit si célèbre, que les Egyptiens lui donnèrent le nom de *Bubastis*, à cause du temple fameux qu'elle avoit à Bubaste. *Herodot. lib. II, cap. 137 et 154.* Voyez *Satires de Juvenal*, traduites par Dusaulx, p. 552 de la seconde édition. *Rédacteur.*

(b) Diodor. Sicul. Bibl. histor. lib. I, §. 87.

attachent un grand mérite, feroit fuir les hommes de certains pays. En effet, rien de plus dégoûtant et de plus hideux qu'une large bouche armée de deux rangées de dents noires et luisantes.

Le noir qu'elles emploient se nomme *ohagouro* ou *canni;* c'est un mélange d'urine, de limaille de fer et de sakki, qui pue et qui est très-mordant. Il s'attache si fortement sur les dents, qu'on ne peut l'enlever qu'en se frottant et grattant les dents pendant plusieurs jours; il faut en outre avoir la précaution de couvrir bien soigneusement ses lèvres et ses gencives en se servant de cette drogue corrosive, qui rendroit la chair toute bleue. Certaines filles prennent cet ornement, dès qu'elles ont un amant ou qu'elles sont fiancées.

CHAPITRE XVII.

Mœurs et usages des Japonois.

Les Japonois, comme tous les autres Orientaux, ne rendent jamais de visites, soit à leurs compatriotes, soit aux étrangers, sans se faire précéder de quelques présens, qui sont ordinairement de peu de valeur; mais ce seroit le comble de l'impolitesse de paroître les *mains vuides.* Ce présent consiste en poisson frais ou autre bagatelle semblable, soigneusement arrangée sur une table faite exprès et recouverte de papier. Quand des naturels de distinction, tels que les princes et autres, se proposoient de venir à notre bord, ils envoyoient au capitaine un petit baril de sakki et des sèches (1) fendues et séchées. Les Japonois et les Chinois aiment beaucoup ces mollusques.

Quoique très-susceptibles, comme on voit, sur l'article de

(1) *Sepiæ.*

la politesse, ils ne croient pas y manquer en lâchant des vents par la bouche, et les rots qui choquent avec raison nos préjugés et notre odorat, ne leur causent pas la moindre répugnance (1).

Pendant notre séjour dans la rade de Kamiro, nous couchions toujours à bord, mais on ne nous empêchoit pas d'aller visiter les auberges et les temples de la ville.

J'y remarquai, comme à Simonoseki, des espèces de pages nommés *kodons*, que les habitans donnent au maire de la ville pour le servir : ce sont des enfans de bourgeois très-bien habillés, portant de longues culottes comme les personnes de distinction : après un certain tems ils sont relevés par d'autres.

La coëffure des femmes me frappa par son originalité; c'est une espèce de bonnet en ouatte de soie blanche, lissé en dessus avec la colle; il leur couvre le devant de la tête, est relevé sur le côté, et s'attache sous le menton. Elles ne portent, dit-on,

---

(1) Gualtieri observe judicieusement que les Japonois, dans leurs usages, dans leurs discours et dans leurs cérémonies, semblent avoir pris le contre-pied de tout ce que nous faisons (*come se à posta si fossero ingegnati di fare, in ogni cosa, il reversico de gli altri*). La même observation peut s'étendre à presque toutes les nations asiatiques. Par exemple, « pour témoigner notre respect nous ôtons notre chapeau, ils ôtent leurs souliers; nous nous levons, et ils s'asseyent; car c'est chez eux une grande impolitesse de se tenir debout en recevant une visite; pour sortir nous nous couvrons d'un manteau, ils mettent un large pantalon, qu'ils ôtent en entrant dans une maison. Une chevelure blonde et des dents blanches sont de grandes beautés aux yeux des Italiens; ici ce sont des difformités : les petits-maîtres et les élégantes se teignent en noir les cheveux et les dents. Les femmes enceintes, au lieu de vêtemens larges et aisés, se serrent si fortement, qu'on craint à chaque instant de les voir avorter; mais elles prétendent que sans cette précaution leur fruit ne viendroit pas à bien. A peine sont-elles accouchées, qu'on lave la mère et l'enfant avec de l'eau froide, et on leur donne un peu de nourriture très-légère ». *Relatione de-la venuta degli ambasciatori Giaponesi à Roma*, p. 9. *Note du Rédacteur.*

cette coëffure qu'en hiver. Je ne puis imaginer comment elle leur tient chaud.

Toutes les femmes honnêtes ou publiques portent du rouge, celles qui sont mariées s'arrachent les sourcils; c'est un nouveau raffinement de coquetterie, dont nos petites maîtresses pourront faire leur profit : on voit que celles du Japon ne sont pas moins ingénieuses que les nôtres pour se défigurer (1).

J'observai avec satisfaction la manière dont ils élèvent leurs enfans. Ils les bercent en chantant les actions héroïques de leurs grands hommes. Dès qu'ils ont atteint l'âge de raison, l'on se contente de leur faire des remontrances en y joignant des leçons-pratiques de vertu, par les bons exemples qu'on leur met journellement sous les yeux. Jamais on ne les frappe, et je n'ai pas vu, pendant mon séjour au Japon, un seul exemple de ces châtimens inhumains et honteux que nos nations orgueilleuses et civilisées d'Europe prodiguent à leurs enfans, en dépit des sages observations de nos philosophes.

Ils ont des écoles publiques où l'on enseigne à lire et à écrire. J'y suis entré plusieurs fois, mais il ne m'a pas été possible d'y rester long-tems, à cause du tintamare épouvantable des enfans, qui lisent tous à la fois (2).

(1) Il y a tout lieu de croire que l'usage immodéré du thé produit sur les Japonoises le même effet que sur les Chinoises; elles sont toutes d'une pâleur mortelle. Ces dernières se fardent avec la terre de Niencheu, et dès l'âge de trente à trente-cinq ans, leur teint est entièrement gâté par le fard. Les drogues dont il est composé paroissent encore plus dangereuses que notre carmin et la laque de Carthame, qui font cependant éclater l'épiderme par les violens acides dont ils sont avivés. *Réd.*

(2) Les Japonois n'envoient pas leurs enfans aux écoles avant l'âge de sept ans; plus jeunes, ils les croient incapables d'aucune application. Les maîtres n'emploient ni les coups, ni même les menaces. On se contente d'exciter leur émulation par l'amour de la gloire, par l'exemple de ceux qui ont appris beaucoup en peu de tems, qui ont illustré leur famille et sont parvenus aux premiers honneurs.

Dans tous les villages où nous passâmes en allant à la cour d'Iédo, il fallut essuyer de la part des petits enfans des algarades semblables à celles dont j'ai déjà parlé en arrivant à Nagasaki ; ils s'assembloient autour de nos norimons, et les suivoient en criant *hollanda o me !* (1)

Les noces et les enterremens des Japonois ne sont pas, à beaucoup près, aussi pompeux que ceux des Européens et de plusieurs nations asiatiques.

Ils choisissent, pour recevoir la bénédiction nuptiale, un site pittoresque élevé, hors l'enceinte des villes : les jeunes époux, accompagnés de leurs parens, et tenant un flambeau à la main, s'avancent vers un autel fait exprès : tandis que le prêtre marmote quelques prières, la jeune personne, placée à sa droite, allume son flambeau à une lampe, le fiancé allume ensuite le sien à celui de son épouse. Après cette courte cérémonie, les

---

D'après le caractère prononcé et connu de cette nation, il est certain qu'on n'obtiendroit rien des enfans avec les coups. C'est donc à ce caractère national, et non pas à la tendresse et à la raison, qu'il faut attribuer la conduite sage et modérée des parens à l'égard de leurs enfans. Les Japonois, ni même aucun peuple dont l'ame a été flétrie par le despotisme ou l'anarchie et par les préjugés religieux, n'offriront jamais des exemples de tendresse paternelle et de piété filiale. Le témoignage presqu'involontaire des missionnaires vient à l'appui de mon observation : les jésuites Maffée et Villela, conviennent que « les » femmes enceintes prennent souvent » des remèdes, que les bonzes leur donnent ou leur enseignent pour se faire » avorter, ou bien elles ont la cruauté » d'écraser leurs enfans avec le pied » quand elles s'ennuient de les allaiter » ou qu'elles n'ont pas le moyen de les » élever ». M. de Paw a énergiquement reproché la même atrocité aux Chinois ; il attribue avec raison ces horribles et nombreux enfanticides au gouvernement vicieux et à la sordide avarice de cette nation prétendue philosophe. Voyez *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*, p. 63 et suiv. *Maffei*, *Historia Indica*, p. 530, édit. *in-8°*. *Villelæ*, *Epistolæ*, p. 46. *Note du Rédacteur.*

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 507.

assistans leur font leur compliment de félicitation. Un homme doit se contenter d'une femme, et n'en peut prendre plusieurs comme à la Chine. Les femmes jouissent d'une pleine liberté. Quoique le divorce soit permis, il est rare qu'on profite de cette permission. Il est très-avantageux pour un père de famille d'avoir beaucoup de filles, sur-tout si elles sont jolies, parce que, pour obtenir sa bien-aimée, un jeune homme est obligé de faire des présens à son futur beau-père (1).

Quoique la pudeur ne soit pas une des qualités distinctives de cette nation, un mari se croit déshonoré par l'inconduite de sa femme, et il se poignarde lui-même s'il y a des preuves d'infidélité. Ces loix rigoureuses ne regardent que le beau sexe; les hommes sont plus indulgens pour leurs propres foiblesses, car ils ont des concubines dans leurs propres maisons, qui ne sont, à la vérité, regardées que comme des servantes : leurs enfans n'ont aucun droit à l'héritage du père.

Ils brûlent ou ils enterrent leurs morts; ils ne brûlent plus maintenant que les morts de qualité : cet usage étoit autrefois beaucoup plus général qu'aujourd'hui. Ils dressent le bûcher tantôt en plein air et tantôt dans une petite maison de pierres avec une cheminée, destinée à ce funèbre usage. On recueille la cendre dans un vase précieux que l'on conserve quelque tems chez soi, et que l'on enfouit ensuite dans la terre; la veuve et les enfans portés dans un norimon, des prêtres et une foule de personnes des deux sexes, suivent le convoi. Un prêtre, après avoir chanté un hymne, secoue trois fois sur le tombeau un flambeau

(1) Les filles n'apportent d'autre dot que leur trousseau. Malgré la liberté dont elles jouissent, les adultères sont très-rares; à la vérité, les loix sont très-sévères sur cet article, et tout mari qui trouve sa femme tête à tête avec un homme a droit de les poignarder tous deux. En son absence, son père, ses frères, et même ses enfans, ont le même droit de venger son honneur. *Observations sur le Japon*, par Carron, p. 25. *Note du Rédacteur.*

flambeau qu'il jette aussi-tôt par terre ; un enfant du mort ou un parent le ramasse, et met le feu au bûcher. Les cadavres de ceux qu'on enterre sans les brûler sont placés dans un cercueil, précisément comme s'ils étoient assis à la manière du pays.

La tendresse des enfans envers leurs père et mère se manifeste encore après leur mort ; ils brûlent des parfums pendant toutes les cérémonies de l'enterrement, et plantent des fleurs sur leur tombeau, qu'ils viennent visiter pendant plusieurs années, quelques-uns même jusqu'à la fin de leur vie ; d'abord toutes les semaines, ensuite tous les mois, enfin une fois au moins par an à la fête des lanternes, qui se célèbre en l'honneur des ancêtres (1).

On voit dans le voisinage des hameaux et de tous les endroits habités, particulièrement sur les hauteurs et auprès des chemins, un grand nombre de pierres sépulcrales, debout et chargées d'une multitude de figures et avec des lettres dorées. Quelques-unes sont brutes et sans la moindre sculpture. J'appris que l'on dresse une pierre semblable à chaque inhumation. On place devant ces pierres une ou deux grosses cannes de bambou remplies d'eau, de feuilles et de fleurs. On reconnoît aisément les cimetières de très-loin, par le grand nombre de ces pierres ainsi dressées.

Nous rencontrâmes sur la route, en allant à Iédo, beaucoup de princes, de gens de qualité plus ou moins opulens, avec une

---

(1) On peut voir une longue description d'un magnifique convoi que le P. Frojus vit à Miaco, dans les Lettres de ce jésuite, p. 194. *Varenius* l'a transcrite en entier dans sa *Descriptio regni Japoniæ. Amstelodami, Elzevir, 1649*, p. 204 — 209. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces cérémonies sont à-peu-près les mêmes que celles des Hindoux, rapportées par Crawford, dans ses *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos*, seconde édition. *London, 1792*, t. II, p. 33. *Note du Rédacteur.*

assistans leur font leur compliment de félicitation. Un homme doit se contenter d'une femme, et n'en peut prendre plusieurs comme à la Chine. Les femmes jouissent d'une pleine liberté. Quoique le divorce soit permis, il est rare qu'on profite de cette permission. Il est très-avantageux pour un père de famille d'avoir beaucoup de filles, sur-tout si elles sont jolies, parce que, pour obtenir sa bien-aimée, un jeune homme est obligé de faire des présens à son futur beau-père (1).

Quoique la pudeur ne soit pas une des qualités distinctives de cette nation, un mari se croit déshonoré par l'inconduite de sa femme, et il se poignarde lui-même s'il y a des preuves d'infidélité. Ces loix rigoureuses ne regardent que le beau sexe; les hommes sont plus indulgens pour leurs propres foiblesses, car ils ont des concubines dans leurs propres maisons, qui ne sont, à la vérité, regardées que comme des servantes : leurs enfans n'ont aucun droit à l'héritage du père.

Ils brûlent ou ils enterrent leurs morts; ils ne brûlent plus maintenant que les morts de qualité : cet usage étoit autrefois beaucoup plus général qu'aujourd'hui. Ils dressent le bûcher tantôt en plein air et tantôt dans une petite maison de pierres avec une cheminée, destinée à ce funèbre usage. On recueille la cendre dans un vase précieux que l'on conserve quelque tems chez soi, et que l'on enfouit ensuite dans la terre; la veuve et les enfans portés dans un norimon, des prêtres et une foule de personnes des deux sexes, suivent le convoi. Un prêtre, après avoir chanté un hymne, secoue trois fois sur le tombeau un

(1) Les filles n'apportent d'autre dot que leur trousseau. Malgré la liberté dont elles jouissent, les adultères sont très-rares; à la vérité, les loix sont très-sévères sur cet article, et tout mari qui trouve sa femme tête à tête avec un homme a droit de les poignarder tous deux. En son absence, son père, ses frères, et même ses enfans, ont le même droit de venger son honneur. *Observations sur le Japon*, par Carron, p. 25. *Note du Rédacteur.*

flambeau

flambeau qu'il jette aussi-tôt par terre ; un enfant du mort ou un parent le ramasse, et met le feu au bûcher. Les cadavres de ceux qu'on enterre sans les brûler sont placés dans un cercueil, précisément comme s'ils étoient assis à la manière du pays.

La tendresse des enfans envers leurs père et mère se manifeste encore après leur mort ; ils brûlent des parfums pendant toutes les cérémonies de l'enterrement, et plantent des fleurs sur leur tombeau, qu'ils viennent visiter pendant plusieurs années, quelques-uns même jusqu'à la fin de leur vie ; d'abord toutes les semaines, ensuite tous les mois, enfin une fois au moins par an à la fête des lanternes, qui se célèbre en l'honneur des ancêtres (1).

On voit dans le voisinage des hameaux et de tous les endroits habités, particulièrement sur les hauteurs et auprès des chemins, un grand nombre de pierres sépulcrales, debout et chargées d'une multitude de figures et avec des lettres dorées. Quelques-unes sont brutes et sans la moindre sculpture. J'appris que l'on dresse une pierre semblable à chaque inhumation. On place devant ces pierres une ou deux grosses cannes de bambou remplies d'eau, de feuilles et de fleurs. On reconnoît aisément les cimetières de très-loin, par le grand nombre de ces pierres ainsi dressées.

Nous rencontrâmes sur la route, en allant à Jedo, beaucoup de princes, de gens de qualité plus ou moins opulens, avec une

(1) On peut voir une longue description d'un magnifique convoi que le P. Frojus vit à Miaco, dans les Lettres de ce jésuite, p. 294. Varenius l'a transcrite en entier dans sa Descriptio regni Japoniæ. Amstelodami, Elzevir, 1649, p. 204-209. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces cérémonies sont à-peu-près les mêmes que celles des Hindous, rapportées par Crawford, dans ses Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos, seconde édition. London, 1792, t. II, p. 35. Note du Rédacteur.

cette coëffure qu'en hiver. Je ne puis imaginer comment elle leur tient chaud.

Toutes les femmes honnêtes ou publiques portent du rouge, celles qui sont mariées s'arrachent les sourcils; c'est un nouveau raffinement de coquetterie, dont nos petites maîtresses pourront faire leur profit : on voit que celles du Japon ne sont pas moins ingénieuses que les nôtres pour se défigurer (1).

J'observai avec satisfaction la manière dont ils élèvent leurs enfans. Ils les bercent en chantant les actions héroïques de leurs grands hommes. Dès qu'ils ont atteint l'âge de raison, l'on se contente de leur faire des remontrances en y joignant des leçons-pratiques de vertu, par les bons exemples qu'on leur met journellement sous les yeux. Jamais on ne les frappe, et je n'ai pas vu, pendant mon séjour au Japon, un seul exemple de ces châtimens inhumains et honteux que nos nations orgueilleuses et civilisées d'Europe prodiguent à leurs enfans, en dépit des sages observations de nos philosophes....

Ils ont des écoles publiques où l'on enseigne à lire et à écrire. J'y suis entré plusieurs fois, mais il ne m'a pas été possible d'y rester long-tems, à cause du tintamare épouvantable des enfans, qui lisent tous à la fois (2).

---

(1) Il y a tout lieu de croire que l'usage immodéré du thé produit sur les Japonoises le même effet que sur les Chinoises; elles sont toutes d'une pâleur mortelle. Ces dernières se fardent avec la terre de Niencheu, et dès l'âge de trente à trente-cinq ans, leur teint est entièrement gâté par le fard. Les drogues dont il est composé paroissent encore plus dangereuses que notre carmin et la laque de Carthame, qui font cependant éclater l'épiderme par les violens acides dont ils sont avivés. *Réd.*

(2) Les Japonois n'envoient pas leurs enfans aux écoles avant l'âge de sept ans; plus jeunes, ils les croient incapables d'aucune application. Les maîtres n'emploient ni les coups, ni même les menaces. On se contente d'exciter leur émulation par l'amour de la gloire, par l'exemple de ceux qui ont appris beaucoup en peu de tems, qui ont illustré leur famille et sont parvenus aux premiers honneurs.

Dans tous les villages où nous passâmes en allant à la cour d'Iédo, il fallut essuyer de la part des petits enfans des algarades semblables à celles dont j'ai déjà parlé en arrivant à Nagasaki; ils s'assembloient autour de nos norimons, et les suivoient en criant *hollanda o me!* (1)

Les noces et les enterremens des Japonois ne sont pas, à beaucoup près, aussi pompeux que ceux des Européens et de plusieurs nations asiatiques.

Ils choisissent, pour recevoir la bénédiction nuptiale, un site pittoresque élevé, hors l'enceinte des villes: les jeunes époux, accompagnés de leurs parens, et tenant un flambeau à la main, s'avancent vers un autel fait exprès: tandis que le prêtre marmote quelques prières, la jeune personne, placée à sa droite, allume son flambeau à une lampe, le fiancé allume ensuite le sien à celui de son épouse. Après cette courte cérémonie, les

---

D'après le caractère prononcé et connu de cette nation, il est certain qu'on n'obtiendroit rien des enfans avec les coups. C'est donc à ce caractère national, et non pas à la tendresse et à la raison, qu'il faut attribuer la conduite sage et modérée des parens à l'égard de leurs enfans. Les Japonois, ni même aucun peuple dont l'ame a été flétrie par le despotisme ou l'anarchie et par les préjugés religieux, n'offriront jamais des exemples de tendresse paternelle et de piété filiale. Le témoignage presqu'involontaire des missionnaires vient à l'appui de mon observation: les jésuites Maffée et Villela, conviennent que « les » femmes enceintes prennent souvent » des remèdes, que les bonzes leur don» nent ou leur enseignent pour se faire » avorter, ou bien elles ont la cruauté » d'écraser leurs enfans avec le pied » quand elles s'ennuient de les allaiter » ou qu'elles n'ont pas le moyen de les » élever ». M. de Paw a énergiquement reproché la même atrocité aux Chinois; il attribue avec raison ces horribles et nombreux enfanticides au gouvernement vicieux et à la sordide avarice de cette nation prétendue philosophe. Voyez *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*, p. 63 et suiv. *Maffei*, *Historia Indica*, p. 530, édit. in-8°. *Villelæ*, *Epistolæ*, p. 46. *Note du Rédacteur.*

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 507.

assistans leur font leur compliment de félicitation. Un homme doit se contenter d'une femme ; et n'en peut prendre plusieurs comme à la Chine. Les femmes jouissent d'une pleine liberté. Quoique le divorce soit permis, il est rare qu'on profite de cette permission. Il est très-avantageux pour un père de famille d'avoir beaucoup de filles, sur-tout si elles sont jolies, parce que, pour obtenir sa bien-aimée, un jeune homme est obligé de faire des présens à son futur beau-père (1).

Quoique la pudeur ne soit pas une des qualités distinctives de cette nation, un mari se croit déshonoré par l'inconduite de sa femme, et il se poignarde lui-même s'il y a des preuves d'infidélité. Ces loix rigoureuses ne regardent que le beau sexe; les hommes sont plus indulgens pour leurs propres foiblesses, car ils ont des concubines dans leurs propres maisons, qui ne sont, à la vérité, regardées que comme des servantes : leurs enfans n'ont aucun droit à l'héritage du père.

Ils brûlent ou ils enterrent leurs morts; ils ne brûlent plus maintenant que les morts de qualité : cet usage étoit autrefois beaucoup plus général qu'aujourd'hui. Ils dressent le bûcher tantôt en plein air et tantôt dans une petite maison de pierres avec une cheminée, destinée à ce funèbre usage. On recueille la cendre dans un vase précieux que l'on conserve quelque tems chez soi, et que l'on enfouit ensuite dans la terre; la veuve et les enfans portés dans un norimon, des prêtres et une foule de personnes des deux sexes, suivent le convoi. Un prêtre, après avoir chanté un hymne, secoue trois fois sur le tombeau un

---

(1) Les filles n'apportent d'autre dot que leur trousseau. Malgré la liberté dont elles jouissent, les adultères sont très-rares; à la vérité, les loix sont très-sévères sur cet article, et tout mari qui trouve sa femme tête à tête avec un homme a droit de les poignarder tous deux. En son absence, son père, ses frères, et même ses enfans, ont le même droit de venger son honneur. *Observations sur le Japon*, par Carron, p. 25. *Note du Rédacteur.*

flambeau

flambeau qu'il jette aussi-tôt par terre ; un enfant du mort ou un parent le ramasse, et met le feu au bûcher. Les cadavres de ceux qu'on enterre sans les brûler sont placés dans un cercueil, précisément comme s'ils étoient assis à la manière du pays.

La tendresse des enfans envers leurs père et mère se manifeste encore après leur mort ; ils brûlent des parfums pendant toutes les cérémonies de l'enterrement, et plantent des fleurs sur leur tombeau, qu'ils viennent visiter pendant plusieurs années, quelques-uns même jusqu'à la fin de leur vie ; d'abord toutes les semaines, ensuite tous les mois, enfin une fois au moins par an à la fête des lanternes, qui se célèbre en l'honneur des ancêtres (1).

On voit dans le voisinage des hameaux et de tous les endroits habités, particulièrement sur les hauteurs et auprès des chemins, un grand nombre de pierres sépulcrales, debout et chargées d'une multitude de figures et avec des lettres dorées. Quelques-unes sont brutes et sans la moindre sculpture. J'appris que l'on dresse une pierre semblable à chaque inhumation. On place devant ces pierres une ou deux grosses cannes de bambou remplies d'eau, de feuilles et de fleurs. On reconnoît aisément les cimetières de très-loin, par le grand nombre de ces pierres ainsi dressées.

Nous rencontrâmes sur la route, en allant à Iédo, beaucoup de princes, de gens de qualité plus ou moins opulens, avec une

(1) On peut voir une longue description d'un magnifique convoi que le P. Frojus vit à Miaco, dans les Lettres de ce jésuite, p. 194. *Varenius* l'a transcrite en entier dans sa *Descriptio regni Japoniæ. Amstelodami, Elzevir, 1649*, p. 204-209. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces cérémonies sont à-peu-près les mêmes que celles des Hindoux, rapportées par Crawford, dans ses *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos*, seconde édition. *London, 1792*, t. II, p. 33. *Note du Rédacteur.*

suite proportionnée à leur rang, qui alloient rendre leur hommage à l'empereur. Très-peu revenoient. La plupart nous laissèrent en arrière, et il falloit nous arrêter pour laisser passer les gens d'un rang supérieur, à moins que nous ne fussions assez heureux pour arriver avant eux. Mais si nous avions le malheur de dîner ou de coucher dans quelques petits endroits en même tems que ces brillans voyageurs, il falloit leur abandonner l'unique auberge passable, et nous refugier dans quelque misérable gargote. Il nous arriva même une fois d'être obligés de passer deux jours dans un temple situé hors d'une ville, faute de porteurs, de chevaux et autres objets nécessaires pour continuer notre route. Les illustrissimes voyageurs avoient eu l'impolitesse de tout accaparer.

Certains princes se font accompagner de plusieurs centaines, et même de plusieurs milliers d'hommes qui marchent en ordre; leurs bagages sont chargés sur des chevaux; on porte une partie de leurs armes et des marques de leur dignité très-loin en avant de leurs norimons, et une autre auprès des portières. Quelques-uns faisoient précéder leur voiture par un ou deux chevaux de main; leursvalets portoient sur le poing un ou plusieurs faucons dressés pour la chasse, et attachés par la patte avec une chaîne. Leur bagage consistoit en coffres de différentes grandeurs, lits, service pour le thé, parasols, évantails, chapeaux, pantoufles pour les valets. Le silence le plus profond régnoit par-tout où ils passoient; le peuple se prosternoit la face contre terre pour leur témoigner son profond respect. Les porteurs de norimon avoient la livrée du maître, dont les armes étoient empreintes sur tout son mobilier. La plupart, en passant auprès de nous, baissoient les stores de leurs norimons; d'autres, au contraire, les levoient pour nous saluer. Quelques-uns poussèrent la politesse jusqu'à nous envoyer un de leurs officiers pour nous complimenter et nous souhaiter un bon voyage.

Quand nous précédions l'arrivée d'un de ces seigneurs dans

une ville ou dans un village, nous nous amusions à voir les préparatifs que l'on faisoit dans la maison destinée à les recevoir, et nous nous placions dans une grande rue pour voir défiler le cortège. Comme les rideaux du norimon étoient ordinairement relevés, nous pouvions considérer le prince tout à notre aise; il étoit assis et ressembloit aux hommes du peuple pour le teint, pour l'air et même pour l'habillement: il n'en différoit absolument que par le train.

Tous les princes sur le territoire desquels nous passâmes ne manquoient pas d'envoyer à notre rencontre sur les frontières de leurs provinces un officier pour nous complimenter. Jamais nous n'eûmes la permission de rendre visite à ceux même qui résidoient dans les villes situées sur notre passage; cet honneur seroit devenu trop onéreux à la Compagnie par les présens considérables dont on a coutume de faire précéder ses visites. Des raisons politiques empêchoient ceux-ci de venir nous voir; l'empereur verroit ces démarches de très-mauvais œil; il craindroit que les Hollandois ne se liassent avec ces princes, et les conséquences de ces liaisons ne tourneroient pas à son avantage. En outre, le prince ne voudroit paroître devant nous qu'avec tout l'éclat qu'il croit convenable à son rang, et cette vanité lui deviendroit très-dispendieuse. Ces considérations et ces ridicules préjugés ne retinrent pas cependant un prince vraiment aimable et avide d'instructions. Nous fûmes bien étonnés de le voir arriver *incognito* un soir dans notre auberge; il n'étoit accompagné que de deux cavaliers. Il resta chez nous fort tard, et nous entretint de différens objets avec autant de sagacité que de grace. On parla du Japon, et plus encore de l'Europe. Il examinoit avec la plus grande attention tous les petits ustensiles dont nous nous servions dans le moment.

CHAPITRE XVIII.

OBSERVATIONS zoologiques faites au Japon.

Les Japonois élèvent peu d'animaux domestiques, ce qui les dispense de consacrer une portion de leurs îles à des pâturages, qui sont autant de terrains perdus pour l'agriculture.

Il n'y a guère que les princes qui entretiennent quelques chevaux; mais en y joignant ceux que l'on emploie au transport des voyageurs et de leurs bagages, on ne trouvera pas autant de chevaux dans tout le Japon que dans certaines villes de Suède. Ils n'ont aucune idée de nos chevaux de carrosse si fringans, de nos jolis chevaux de main, ni de ces monstrueux chevaux d'équipages militaires.

Les vaches et les bœufs sont encore plus rares, parce qu'ils n'en mangent pas la viande, et ne savent tirer aucun parti du lait ni du suif. On attelle quelquefois ces animaux aux charrettes, ou bien on s'en sert pour labourer les champs qui restent inondés pendant une partie de l'année. On ne voit des cochons (1) qu'à Nagasaki; ces vilains animaux causent de grands dégâts dans les terres cultivées, quand on n'a pas soin de les tenir enfermés: la race en a été probablement apportée de la Chine.

Ils n'ont ni moutons, ni chèvres; celles-ci dévasteroient leurs champs; ils se passent aisément de la laine des premiers, par le moyen du coton et de la soie. Cependant j'ai vu plusieurs Japonois amener dans l'île de Desima des brebis dont la garde leur étoit confiée, ou qui leur avoient été abandonnées par des chefs Hollandois, prêts à retourner à Batavia.

Les chiens sont les seuls animaux inutiles du pays, on les

(1) *Sus scrofa.*

nourrit par superstition (1); les chats servent à l'amusement des femmes; elles en ont par ton et par goût.

Les Japonois n'élèvent d'autres volailles que des poules et des canards, uniquement pour les œufs dont ils sont très-friands.

---

(1) Nous n'adopterons pas l'opinion de Kœmpfer sur le profond respect des Japonois pour les chiens, et sur le soin tout particulier qu'ils en ont. Ces animaux sont sous la protection spéciale de l'empereur, puisque le meurtrier d'un chien est puni de mort. Ce voyageur attribue la faveur dont ils jouissoient de son tems, aux préjugés superstitieux de l'empereur, qui étoit né sous la constellation du chien, l'un des douze signes célestes des Japonois, et raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Un Japonois portoit son chien mort sur le sommet d'une montagne très-élevée, pour l'enterrer suivant l'ordre du souverain. Ce fardeau aggravoit encore les fatigues du chemin ; il maudissoit la naissance de l'empereur et ses ordres ridicules. Un de ses amis qui l'accompagnoit lui dit, pour l'engager à la patience, que si l'empereur étoit né sous le signe du cheval, son fardeau seroit bien plus lourd ».

La vénération des Japonois pour les chiens est bien antérieure au tems de Kœmpfer, et subsiste encore aujourd'hui ; je ne puis l'attribuer qu'aux services rendus par ces animaux à leurs ancêtres, à l'époque de leur établissement dans ces îles ; c'est aussi la reconnoissance qui leur avoit érigé une espèce de culte dans toute l'Egypte.

Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam (*a*).

« Les chiens sont vénérés par des villes » entières, et Diane ne l'est par personne ».

En effet, il y avoit une ville et un district qui portoient le nom de cet animal (*Cynopolis* et le *nôme Cynopolite*).

Les Egyptiens portoient deux chiens d'or dans les processions. Hérodote nous apprend que quand un chien mouroit de mort naturelle dans une maison, tous les habitans étoient obligés de se raser la tête et le corps entier ; pour un chat, on ne se rasoit que les sourcils. « C'est que le chien, dit le savant *l'Archer*, étoit consacré à Anubis, qu'on représentoit avec une tête de chien (*b*);

(*a*) Le vénérable et savant Dusaulx a judicieusement observé que Juvenal relégué dans la haute Egypte, a peut-être ignoré qu'à plus de cent cinquante lieues de lui on révéroit Diane dans la basse Egypte, où son culte étoit si célèbre, que les Egyptiens lui donnèrent le nom de *Bubastis*, à cause du temple fameux qu'elle avoit à Bubaste. *Herodot. lib. II, cap. 137 et 154.* Voyez *Satires de Juvenal*, traduites par Dusaulx, p. 552 de la seconde édition. *Rédacteur.*

(*b*) Diodor. Sicul. Bibl. histor. lib. I, §. 87.

Les comestibles que leur sol fournit et que leur apportent les Chinois et les Hollandois, dispensent du soin d'entretenir une nom-breuse basse-cour pour fournir à leur subsistance.

Le loup (1) nommé *okame*, vit dans les contrées septentrionales du Japon.

Le renard (2) est détesté dans tout le royaume. Il y a des chiens (3) domestiques et sauvages : ces derniers se nomment *iammasoug* en japonois. On les confond avec le *jackal.*

On trouve des chats (4) dans toutes les maisons; ils diffèrent beaucoup entre eux pour la couleur.

Les rats (5) du Japon ne diffèrent en rien des nôtres, ni pour la grosseur, ni pour la manière de vivre.

Les lièvres (6) ne sont pas très-communs, car on nous en apportoit bien rarement à la factorerie.

Les buffles (7) ont une bosse sur le dos. J'en vis plusieurs

---

aussi Virgile (*a*) et Ovide (*b*) appellent-ils ce dieu *latrator Anubis ;* Properce (*c*) et Prudence (*d*), *latrans Anubis.* Les Egyptiens rendoient de plus grands honneurs aux chiens qu'aux autres animaux (*e*); mais Cambyse ayant fait tuer le bœuf Apis, et tous les autres animaux ayant refusé d'y toucher, excepté le chien, celui-ci déchut beaucoup des honneurs qu'on lui avoit jusqu'alors rendus. On l'avoit cependant encore en grande vénération, comme on le voit par ce passage d'Hérodote, et par la guerre que les habitans de Cynopolis (*f*) firent à ceux d'Oxyrinchis, qui l'avoient tué et l'avoient mangé ». Voy. l'*Histoire d'Hérodote*, traduite du grec, &c. par l'Archer, liv. II, chap. LXVI, t. II, p. 56 et 287; *Clemens Alexandr. Stromat.* V ; *Histoire du Japon*, par Kœmpfer, t. I, p. 200. *Note du Rédacteur.*

(1) *Canis lupus.*

(2) *Canis vulpes.* Voyez ci-dessus, p. 254.

(3) *Canis familiaris.*

(4) *Felis catus.*

(5) *Mus ratus.*

(6) *Lepus timidus.*

(7) *Bos taurus.* (Variété à dos bossu.)

(*a*) Æneid. lib. VIII, vers. 698.

(*b*) Metamorphos. lib. IX, vers. 692.

(*c*) Lib. III, eleg. XI, vers. 41.

(*d*) Apotheos. vers. 196.

(*e*) De Iside et Osiride.

(*f*) Idem. ibid.

attelés à des charrettes dans les environs de Miaco. Les vaches, que les naturels emploient au labour, sont de la plus petite espèce.

Les chevaux (1) ne parviennent qu'à une taille très-médiocre.

On montroit à Iédo un animal inconnu aux Japonois. Les interprètes nous en firent une description si étrange, que nous fûmes tentés de le voir, et nous reconnûmes que c'étoit un louveteau pris à l'extrémité septentrionale de l'île, que l'on avoit amené dans cette ville pour le montrer comme une rareté. On le gardoit bien soigneusement enchaîné au milieu du corps et par les pattes, mais il n'avoit pas encore acquis la moitié de la grosseur ordinaire des loups, et paroissoit très-timide. Les spectateurs apprirent avec étonnement que ces animaux étoient communs chez nous, devenoient gros et forts, qu'ils se rassembloient en troupes nombreuses, et exerçoient de grands ravages.

Je pourrois encore indiquer plusieurs quadrupèdes du Japon, tels que les cerfs, les ours, les tigres, &c. &c. qui sont dispersés dans les cantons les plus méridionaux et les moins fréquentés de ces îles; mais n'ayant pas eu occasion de voir seulement leur robe, je préfère garder le silence que d'en parler d'après de simples rapports, sur la fidélité desquels je ne pourrois point compter. Je passe donc aux oiseaux.

Quoique les bords du fleuve de Miaco soient par-tout cultivés et habités, ils servent aussi d'asyle à une multitude innombrable de pélicans (2), de canards et autres oiseaux sauvages, qui font leurs nids sur les sapins plantés le long du chemin.

Une belle espèce de hérons blanchâtres (3) nettoie les champs des vers et des insectes malfaisans. Ils sont si apprivoisés, qu'ils suivent, pour ainsi dire, pas à pas les cultivateurs qui bèchent

(1) *Equus caballus.*
(2) *Pelicani.*
(3) *Ardea.*

ou labourent leurs terres. Les services que rendent ces oiseaux leur servent de sauve-garde, et personne ne songe à les effrayer ni à les inquiéter. C'est à cette bienveillance générale pour eux que j'attribuai leur familiarité.

Je vis aussi beaucoup de poules et d'oies domestiques et sauvages. Ces derniers se refugient par troupes dans les courans qui séparent les îles : là ils sont à l'abri des poursuites des chasseurs. On en rencontre quelques-uns aussi dans l'intérieur des terres, mais je ne pus m'en procurer une collection aussi complète que je l'aurois desiré, parce que l'usage des armes à feu m'étoit sévèrement interdit. Voici les seules espèces que je suis parvenu à examiner de près.

Le coq et la poule (1), le corbeau (2), l'oie (3), la sarcelle (4), qu'on apportoit quelquefois pour notre table ; le héron (5), qui suit le laboureur dans les champs ; la caille (6), le bouvreuil (7), le gros bec de riz (8), et le pigeon ramier (9)

Les Japonois préfèrent le poisson aux viandes les plus exquises, et leur industrieuse avidité va chercher les habitans de la mer jusqu'au fond de ses abîmes. Il me fut donc très-facile d'en faire de belles et nombreuses collections, que je conservois dans l'esprit-de-vin, et que j'envoyai en Europe par Batavia. Mais différens accidens survenus pendant mon retour, m'ont privé des individus les plus précieux que j'avois apportés avec moi.

Kami-kiri-mousi est le nom qu'ils donnent à un gros capricorne (10), qui a des raies blanches sur les élytres.

Leurs *ote gaki* (11), ainsi nommées parce qu'elles ne sont

---

(1) *Phasianus gallus.*

(2) *Corvus corax.*

(3) *Anas anser.*

(4) *Galericula* et *querquedula.*

(5) *Ardea alba* et *majoro.*

(6) *Tetrao coturnix.*

(7) *Loxia pyrrhula.*

(8) *Loxia oryzivora.*

(9) *Colomba œnas.*

(10) *Cerambix rubus.*

(11) Ces mots japonois signifient *huître tombante.*

point

point attachées contre les rochers comme les huîtres ordinaires. Elles ont une forme oblongue et un excellent goût, et sont très-grosses. Les naturels en mangent beaucoup cuites avec une sauce, et l'on en apporte quelquefois aux Hollandois dans leur île.

Je vis aussi dans notre cuisine une belle espèce de perche rayée (1), longue de six pouces, que les Japonois nomment *ara*.

Parmi les comestibles que l'on venoit vendre dans notre île, je remarquai des œufs de poissons salés, légèrement pressés et séchés, et qui ressembloient à un morceau de fromage : on les mangeoit cruds comme du caviar (2).

Le *daine* (3) est un poisson dont les nageoires du ventre se terminent en grosses pointes. Après avoir arraché la peau, qui est dure et couverte de pointes, on fait cuire ce poisson, dont la chair est ferme et de très-bon goût.

Ils ont assez ingénieusement nommé *ketama kara* (4) un autre poisson, si venimeux, que celui qui en mangeroit paieroit de sa vie une pareille imprudence. Les naturels ont bien raison de dire qu'il a placé le chevet de son lit au nord, parce que c'est l'usage parmi eux de tourner la tête des agonisans du côté du nord.

Les Japonois mangent beaucoup de seiches (5) qu'ils font

---

(1) *Perca picta.*

(2) Le caviar est un aliment préparé avec les œufs d'esturgeon. Voyez les *Voyages de Pallas*. M. Thunberg dit un peu plus bas : « On sale et l'on presse » les œufs d'un gros poisson pour les » manger comme de la viande avec du » riz ; ce mets se nomme *kara soumo* ». Je n'ai pas cru devoir insérer cette phrase dans le texte, car je crois que c'est une répétition de ce qu'on vient de lire. Ne voulant pas manquer à la scrupuleuse fidélité dont je me suis fait une loi, j'ai cru devoir la rapporter en note. *Note du Rédacteur.*

(3) *Sciæna Japonica.* (*Matskasa* en japonois.)

(4) Poisson mortel. *Tetraodon hispidus.*

(5) *Sepia octopodia.* (*Ika* en japonois.)

sécher, et qui sont à très-bon marché, parce que l'on en pêche d'immenses quantités sur toutes les côtes.

Les ruisseaux qui coulent des montagnes de Fakonié nourrissent un poisson nommé *Iammanco*, qui a des nageoires rouges. Séché et réduit en poudre, c'est un excellent remède pour les maux de sein.

Les Japonois distinguent différentes espèces de pleuronectes ou soles (1), sous les noms de *kali*, *makotche*, *inga kotche* et *isaka kotche*.

J'ai vu à Iédo des anomies appellées vitres chinoises, à cause de l'usage qu'on y fait de ces coquilles (2); des nautiles papiracées (3), des porcelaines de Bourbon (4), des cicindeles (5), des ïules communes (6), des cloportes (7), des cloportes de mer (8), des hippocampes, petits poissons connus sous le nom de *chevaux marins* (9); des sarcelles communes (10).

Kœmpfer prétend que le lac de Fakonié (11) nourrit une petite espèce d'hareng qu'on trouve rarement ailleurs que dans la Baltique, où il est très-commun; mais je n'en vis pas même à Fakonié. J'appris que ce lac avoit été produit par un de ces tremblemens de terre si fréquens dans tout le pays, et principalement dans les contrées septentrionales. Les grands cèdres qui se sont enfoncés avec le terrain, et dont les plongeurs rapportent des

(1) *Pleuronectes.*

(2) *Anomia plecatella.* (*Seki yen* en japonois.)

(3) *Argonauta*, argot d'Ietsigo. (*Takafoune* en japonois.)

(4) *Cipræa mauritanica.* (*Kinokoui* en japon.)

(5) *Cicindela Japonica d'osi.* (*Hammao* en japon.)

(6) *Iulus terrestris.* (*Iasoude* en japon.)

(7) *Oniscus asellus.* (*Saori soki*, c'est-à-dire, insecte domestique ou de maison.)

(8) *Oniscus oceanicus.* (*Founa mousi*, insectes des vaisseaux.)

(9) *Syngnathus hippocampus.* (*Kayba* en japon.)

(10) *Anas querquedula* (*Kamo* en japon.)

(11) Voyez ci-dessus, p. 68.

morceaux du fond du lac, déposent en faveur de cette tradition.

Quoique ce royaume soit environné par la mer, les amphybies n'y sont pas communs. Les interprètes m'assurèrent qu'il s'y trouvoit des serpens; mais ils ne purent jamais m'en procurer un seul. Ils me montrèrent quelques tortues (1), et je sais aussi que l'on voit souvent courir dans les cantons montagneux de la province de Fakonié, une espèce de lézard long et mince (2), que les interprètes prenoient pour un scinque marin (3), et que les naturels nomment *sandjo no ivo*. On en vend de secs dans beaucoup de boutiques. Il y en a plusieurs enfilés à une cheville de bois. Ce lézard pris en poudre, passe pour excellent corroborant. On le donne pour la pulmonie et pour les vers des enfans.

On pêche à Miteraï une sorte d'huître nommée *sigaki*, qui a un goût exquis.

Le rivage, aux environs d'Iédo, abonde en huîtres et autres coquillages de toutes espèces.

On mange aussi beaucoup d'anguilles, aussi belles que singulières (4); une espèce de goujon (5), deux espèces de silure (6), un callyonyme (7), la daine cuirassée (8), deux espèces de perches (9), le saumon (10), un hareng (11), la trompette ou petimbe (12), le cyprin doré (13), deux tétraodes (14), le coffre cornu (15), l'hippocampe (16), la torpille (17).

---

(1) *Testudo Japonica.*

(2) *Lacerta Japonica. Lacerta stincus.*

(3) *Stincus marinus.*

(4) *Murena nebulosa, picta, annulata fasciata*, et *aphictus cinereus.*

(5) *Gobius poletta.*

(6) *Silurus maculatus, lineatus.*

(7) *Callyonymus Japonicus.*

(8) *Sciæna cataphracta.*

(9) *Perca lineata* et *picta.*

(10) *Salmo salore.*

(11) *Clupea thriza.* Le caillcu-tassart. *Encyclop.*

(12) *Fistularia tabacaria.*

(13) *Cyprinus aureus.*

(14) *Tetraodon hispidus* et *ocellatus.*

(15) *Ostracion cornutus.*

(16) *Syngnatus hippocampus.* Petit cheval marin.

(17) *Raja torpedo.*

On pêche les baleines avec des harpons sur les côtes du Japon, et j'en ai vu souvent de gros morceaux exposés en vente dans les marchés de Nagasaki. Les Japonois se nourrissent de la chair, emploient les côtes à plusieurs usages, et tirent de l'ambre gris des entrailles de ce cétacée. On me montra des morceaux de cet ambre gris tout fraîchement extraits, et qui étoient encore mols.

Il m'a été assez facile d'attraper des insectes pendant mon séjour à la factorerie et mon voyage à la cour. Quelques-uns ont été déjà décrits, d'autres sont encore absolument inconnus (1).

---

(1) *Anobium ruficolle.*
Coccinella Japonica, 4-pustulata.
Chysomella æstuans, pallida.
Dermestes violaceus.
Cicindela Japonica, catena.
Scarabeus æruginosus. (*Fama mousi* en japonois.)
Hister unicolor.
Mordella nasuta, aculeata.
Ptinus fur.
Meloë proscarabeus.
Cassida nobilis, vesicularis.
Silpha æstiva.
Buprestis rustica.
—Ignita, villata, elegans.
Cerambix rubus.
Lampyris Japonica, compressa.
Staphylinus erythropterus, riparius.
Forficula auricula.
Cimex grandis, guttigerus hispidus, clavatus, trigonus unipunctatus, fullo, sordidus, chinensis, brumeus anchora, cornutus, niger, andreæ, colon, augur, ocellatus.
Blatta orientalis, germanica, gigantea.
Mantis religiosa, maculata, nasuta.
Grillus nasatus.
Acheta grillo-talpa.
Papilio argiolus, rapæ, c *album, thrax, hecabe, protheus, ascanius, phlæas, cardus, niphe.*
Sphynx atropos.
Bombyx lubricipeda.
Noctua serici, chi, paranympha.
Phalæna nymphæata, prunata, immutata, amataria.
Pyralis ocellaris.
Tortrix viridana.
Hemerobius perla grandis.
Agrion, puella virgo.
Panorpa Japonica.
Apis mellifica.
Vespa parietum.
Musca carnaria, Japonica, albifrons, cesar, melluca, vibrans, domestica, fimetaria cynipsea, pluvialis.
Stomoxys calcitrans.
Typula phalenoïdes, ruficollis, femorata.
Culex pipiens.
Oniscus oceanicus, asellus.

Rien de plus agréable, et même de plus magique, dans les soirées d'été, que l'effet produit par les lampyres ou vers-luisans du Japon (1). Cette espèce de mouche a sur la queue deux petites tumeurs qui jettent une lueur phosphorique et bleuâtre, à-peu-près comme nos vers luisans d'Europe; mais ceux-ci n'ont point d'aîles; et restent collés tranquillement sur les buissons de genièvre. Les lampyres, au contraire, voltigent tantôt haut, tantôt bas, et ressemblent à un ciel couvert d'étoiles errantes.

Je vis aussi une mouche noirâtre, que les Japonois nomment *semi*, et une autre à queue blanche, qu'ils appellent *abou*.

Les interprètes me parlèrent d'une production singulière de la nature, qu'ils nomment *tatsou-kaso*. Quoiqu'ils ne pussent la comprendre, la manière dont ils la considéroient et dont ils me la présentèrent, piqua ma curiosité. Ils me parlèrent d'un ver rampant durant l'été, et qui se métamorphose en plante dans l'hiver. Ils m'en montrèrent d'abord le dessin; mais après m'être procuré l'objet en nature, je reconnus un papillon métamorphosé en fève, et qui s'enfonçant dans la terre pendant l'hiver, s'attachoit aux racines d'une plante; c'est un des remèdes que leur apportent les Chinois. Il passe pour un puissant corroboratif.

Les habitans des provinces septentrionales du Japon ramassent beaucoup d'escargots et autres coquilles, qu'ils collent sur du coton avec de la pâte de riz, pour les vendre aux Hollandois qui vont à la cour. Ces coquilles sont jolies; on préfère sur-tout les petites. Les principales espèces (2) furent servies sur nos tables; nous les mangions cuites et fricassées.

Monoculus polyphemus.
Pulex irritans.
Pediculus humanus.
Julus terrestris.
Lepisma saccharina.
Cancer diogenes, astacus et dorsipes.

(1) *Lampyris Japonica.*

(2) *Ostrea pleuronectes et gigas.*
Venus chione et meretrix.

Je recueillis pour moi diverses espèces de vers testacés et des coraux.

Les vagues rejettent sur le rivage des opercules diverses. J'y

---

Sepia octopodia, sepiola. } Mollusques.
Asterias rubens. }

Lepas mitella, balanoydes.

Mya truncata, fossile.

Solen vagina, legumen, bullatus, strigillatus.

Tellina solidula, delicatula, lactea, albida.

Donax scripta, irus.

Cardium rusticum.

Venus virginea, decussata, læta, deflorata, tigerina, rotundata, cancellata, verrucosa pectinata exoleta et chione, nommée *hamagai* en japonois, et *meretrix sigakf* en japon.

Mactra violacea, glabrata, solida, lutraria, stultorum.

Arca antiquata, undata, pella, barbata, noæ.

Spondylus gæderopus.

Chama antiquata, lazarus.

Mytilus hirundo, barbatus, bilocularis, margaritiferus.

Ostrea lima, pellucens, plica, maxima, folium,

—Fornicata pleuronectes et gigas.

Anomia hysterophorus, terebratula, plicatella.

—Lacunosa, cepa.

Pinna nobilis.

Argonauta argo.

Conus spectrum.

Cypræa mauritiana, serpentis.

Voluta mercatoria.

Buccinum galea, spiratum, nitidulum, lapillus.

Bulla naucum, amplustre, ampulla, physis, spelta.

Murex tritonis, aluco, saxatilis, antiquus.

Strombus luhuanus.

Trochus conulus, vestiarius Pharaonis.

Turbo bidens, ungulinus.

Nerita canrena.

Haliotis tuberculata.

Patella ungarica, saccharina, unguis.

—Nubecula, barbara, cærulea.

Serpula arenaria, triquetra, spirorbis.

Madrepora porpita.

Isis entrocha.

Tubipora musicalis, nommé *iva kik* en japonois, et *teredo.*

Umbilici veneris. (Des opercules.)

Tubipora musica. (*Lounkouv sangadou.*)

Spongia. (*Ounivata* en japonois.)

Gorgonia ramosa. (*Oumoumats* en japonois.)

Corallina rubra. (*Sangadu* en japon.)

Sango sio en japonois.

Millepora. (*Djougouts* en japonois.)

observai des éponges marines, une gorgone rameuse, du corail rouge de Kamakou et de Sangami, une coralline grosse et rouge de l'île de Siousima, dans la province de Samoski, des millepores. Je trouvai beaucoup de belemnites sur les montagnes.

CHAPITRE XIX.

Minéraux du Japon.

L'or et l'argent sont d'autant plus communs au Japon, que ce royaume renferme de nombreuses mines de ces métaux, lesquelles ne le cèdent pas à celles du Pérou. Les Portugais et les Hollandois ont été quelquefois assez adroits pour en obtenir de riches cargaisons; mais afin de prévenir les inconvéniens inséparables de la trop grande abondance du numéraire, il n'est permis de tirer qu'une certaine quantité de matière, et on ne peut ouvrir ou exploiter une mine sans l'ordre exprès de l'empereur, qui prélève pour lui les deux tiers du produit; l'autre tiers appartient au prince de la province où est située la mine.

Dans certains endroits le sable est mêlé de particules d'or, mais particulièrement de cuivre.

La mine d'or qui produit en même tems l'or le plus fin et en plus grande abondance, est située dans la plus grande des trois îles de Nipon, près de Sado.

On place celle de Sourouma immédiatement après celle-ci. On sait, à n'en pas douter, qu'il y a plusieurs mines d'or très-riches à Satsouma, Tsikoungo, et dans l'île d'Amakousa. On emploie ce métal pour battre monnoie, pour faire des galons et des étoffes; mais on n'en exporte pas de lingots.

Selon toutes les apparences, l'argent a été autrefois beaucoup plus commun au Japon qu'il ne l'est maintenant, parce qu'on en a considérablement exporté. Les Japonois conviennent qu'il

est chez eux plus rare que l'or ; ce dernier métal se maintient cependant à un taux plus haut que le premier. Ils reçurent avec plaisir une quantité assez considérable de ducatons hollandois que la Compagnie leur envoyoit. On prétend qu'il existe des mines d'argent dans la province de Bingo et dans les parties septentrionales près de Kattamis, sans oublier deux îles auxquelles leurs mines précieuses et abondantes ont valu le nom de *Ginsima* et *Kinsima* (île d'or et île d'argent).

L'argent sert à battre monnoie et à garnir différens ustensiles.

Les mines de cuivre sont très-communes dans toute l'étendue du royaume, et constituent la richesse de plusieurs provinces en particulier : ce cuivre contient beaucoup d'or ; le plus fin et le plus souple vient de Sourouga, Atsingo, Kyno-Kouni ; le cuivre de Kyno-Kouni est le plus souple, mais celui de Sourouga est plus riche en or. Les marchands Hollandois et Chinois en achètent de grandes quantités. On emploie le cuivre à fabriquer de petites pièces de monnoie de peu de valeur, à garnir une foule d'ustensiles, à faire des ouvrages de sova, des marmittes, des chauderons, &c.

Le fer est le métal le moins commun dans tout le Japon ; il y en a cependant quelques mines dans les provinces de Minasaka, Bitchou et Bisen. Les étrangers n'en apportent pas de dehors et n'exportent pas celui du pays. On s'en sert pour fabriquer des sabres et autres armes, des couteaux, des ciseaux.

Quelques-uns de mes amis me donnèrent de l'ambre, qui se nomme *nambou* en japonois. Il y en avoit de jaune clair et de jaune foncé, quelquefois même de rayé. On m'assura que c'étoit une production indigène de ces îles : on y trouve aussi beaucoup de soufre, sur-tout dans une île située tout près de Satsouma. On m'assura que les provinces septentrionales produisoient du charbon de terre.

Les agates rouges sont très-communes, comme j'ai pu en juger moi-même par la grande quantité de ces pierres que les naturels

naturels emploient à faire des boutons pour leurs vêtemens ou pour former leurs boëtes à tabac. Ils leur donnent ordinairement la forme d'un papillon ou d'un autre insecte.

On me fit présent à Iédo d'une grosse pierre calcaire qui se forme, me dit-on, dans le ventre des chevaux. Les Hollandois la nomment en effet *paarde steen* (1). Je ne pus obtenir aucun éclaircissement sur sa formation et son accroissement. On m'assura seulement qu'elle ne se trouve que dans les chevaux qu'on tient à l'écurie dans les environs d'Iédo. Je fus donc obligé de m'en tenir à des probabilités. Je présume que l'eau qu'on donne à ces animaux contient des principes calcaires, qui forment un sédiment dans leur estomac. Ce sédiment se condense et s'accroît, par l'inaction dans laquelle ils restent. Ces pierres acquièrent la grosseur de la tête d'un enfant. On m'en donna ensuite de plus petites qui n'avoient pas de noyau; elles étoient cannelées et par tranches très-pressées.

On m'apporta aussi différens minéraux et fossiles, dont je n'indiquerai que les principaux.

Du minerai d'or de *Simar* (2), de l'*asbest* non mûre (3), du minerai de cuivre de Simotske, d'*Asio Jamma*, ou montagne d'Asio; un morceau de minerai du même métal (4) apporté de la Chine. Il contenoit beaucoup de soufre, et on le fait calciner pour en obtenir une poudre excellente pour la toux; un morceau de terre blanche (5), métamorphosée en porcelaine par l'action du feu.

J'ai donné tous ces objets au professeur Bergmann à Upsal, ainsi que plusieurs autres minéraux du Cap, du bézoar, des pierres précieuses, une asbest blanche et molle, dont les fils (6) très-fins peuvent servir à faire des étoffes; de l'arsenic rou-

(1) Pierre de cheval.
(2) *Kin nob* en japonois.
(3) *Isivata* en japonois.
(4) *Simoo seki*. Idem.
(5) *Sekisi*. Idem.
(6) *Sekima*.

ge (1), du sable jaune de coquille (2), de la pierre de lar (3), d'une belle couleur de chair; de la pierre ponce (4), et une autre pierre poreuse et cassante (5), du cinabre en poudre (6), une espèce de pierre tendre qui porte le nom de l'endroit d'où on la tire (7), du marbre blanc (8), de la litharge de plomb, de la mine de cuivre (9), une huile (10) fine de la montagne de Sinano, du salpêtre (11), du sédiment (12) de terre cuit dans les bains chauds, des pétrifications végétales et autres (13) des montagnes de Fakonié.

CHAPITRE XX.

NOURRITURE des Japonois. — Manière dont ils apprêtent leurs principaux mets. — Leurs boissons. — Leur tabac. — Notice sur quelques autres objets de leur économie domestique.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde plus abondant en comestibles, que les îles du Japon : le sol même et les mers voisines en procurent de toutes les espèces, que l'art sait encore multiplier.

Les Japonois ne se bornent pas aux alimens bons et salubres par eux-mêmes, mais ils savent encore préparer beaucoup de

---

(1) *Ovoo* ou *kigouam seki*.

(2) *Ava sna* en japonois, c'est-à-dire, *sable à grains*.

(3) *Sakou sekis* et *isou vatta*.

(4) *Karouisi*.

(5) *Tsourara isi*.

(6) *Jou*.

(7) *Tsougaro isi*, et *togara ibi*.

(8) *Nikko isi*, et *nikkorosik*.

(9) *Soi no me guin*.

(10) *Kososo no abra*.

(11) *Siso inso*.

(12) *Boosou*.

(13) *Phytolithas lytophylta*. (*Konofaisi*.)

viandes et d'herbages naturellement dangereux ou malfaisans. Tous leurs mets sont coupés par morceaux, et accommodés avec des sauces délicieuses. Le maître de la maison n'a pas la peine de découper les viandes et de les servir à ses convives. Chacun s'assied sur des tapis carrés avec une petite table devant soi ; les domestiques posent un plat sur chaque table ; c'est une portion toute faite dans la cuisine, et dressée dans un vase bien propre de porcelaine ou de bois vernissé. Ces espèces de plats ou de jattes ont un couvercle, et sont d'une grandeur ordinaire.

Le premier service consiste ordinairement en poissons et en potages au poisson. On boit le bouillon à même la jatte, et on mange le poisson avec des bâtonnets de bois vernissés, qu'ils manient si adroitement de la main droite, qu'ils peuvent ramasser le plus petit grain de riz. Ces bâtonnets leur tiennent lieu de fourchettes et de cuillers. A peine un plat est-il vuide qu'un autre lui succède : on sert le dernier dans une tasse bleue de porcelaine avec son couvercle. Les plats sont apportés par des valets qui se tiennent à genoux auprès des convives pour les servir. L'usage est de se saluer réciproquement et très-profondément avant de se mettre à table. — Les femmes ne mangent pas avec les hommes, et malgré ma haute estime pour les cuisiniers japonois, j'avoue qu'ils ne m'ont pas servi de mets capables de remplacer le plus bel ornement de nos tables.

Ils font ordinairement trois repas, un à huit heures du matin, un autre à deux heures d'après-midi, et le dernier à huit heures du soir. Quelques-uns mangent indistinctement à toutes les heures de la journée quand ils ont faim, et leur cuisinier est obligé de tenir des mets tout prêts pour chaque instant de la journée.

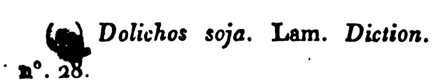
Ils n'ont pas d'autre pain que du gruau de riz extrêmement blanc et d'un goût exquis. Ils en mangent avec toutes les viandes.

Le peuple mange trois fois par jour, c'est-à-dire, à tous ses repas, de la soupe de *miso* faite avec des poissons et des por-

reaux. Ces *miso* ressemblent beaucoup aux lentilles; ce sont de petites fèves de *dolic* du Japon (1). Le *miso* ou la sauce de soya constitue la principale nourriture des Japonois. Les personnes de tous les rangs, grands ou petits, riches ou pauvres, en mangent plusieurs fois par jour pendant toute l'année. Voici de quelle manière on la prépare. On fait cuire les fèves jusqu'à ce qu'elles soient un peu amollies. On les mêle avec égale quantité d'orge ou de froment; on laisse fermenter ce mélange pendant vingt-quatre heures dans un endroit chaud; on y ajoute ensuite une même quantité de sel et deux fois et demie autant d'eau; on conserve le tout dans un pot de terre bien fermé, pendant deux mois et demi, en observant de le remuer pendant les premiers jours. Après le tems nécessaire, on presse cette liqueur et on la conserve dans des tonneaux. Les habitans de certaines provinces font mieux leur soya que d'autres. Au reste, plus il vieillit, plus il se bonifie et s'éclaircit. Il est toujours brun, et son principal goût est une salure agréable. Ils se nourrissent aussi de poisson bouilli ou frit dans l'huile.

Ils mangent beaucoup d'oiseaux domestiques ou sauvages. Les pauvres, dans plusieurs endroits, ne vivent que de chair de baleine. Cette chair, comme on sait, est extrêmement grossière, rougeâtre et même dégoûtante. J'en ai vu souvent exposée dans les rues de Nagasaki, en allant à bord de notre navire.

Ils emploient, pour accommoder leurs mets (2), plusieurs


Dolichos soja. Lam. *Diction.* n°. 28.

(2) Ils mettent du sel dans la plupart de leurs ragoûts, car ils l'aiment beaucoup, ainsi que le sakki et l'eau chaude; l'abstinence de ces alimens pendant le carême, étoit pour eux une grande privation, dont les missionnaires leur savoient infiniment de gré. *En la quaresma unos non comian sal que entre ellos se tiene por grande penitencia, otros non bivian vino, ni el cha, ni agua caliente que son las cosas ordinarias que biven*, &c. Voyez *Relacion annual de las cosas que han hechos los Padres de la C. de J. en India oriental y Japon*, en

espèces d'huiles. Les plus communes se tirent de la graine de sesami, de tsoubaki (1), de kiri (2), d'abrasin (3), d'azedarach, &c. Ils se servent aussi quelquefois d'huile de sumac du Japon, &c. (4) et de *guigko*. Ils mettent beaucoup de champignons dans leurs ragoûts et des fruits de morelle mélongène (5), ainsi que des racines de patates (6), des carottes, des oignons et des fèves.

Le dessert est composé de figues, de kaki, de marrons, de noisettes, de poires. On est quelquefois assez heureux pour transporter ce dernier fruit sain et sauf jusqu'à Batavia. Ils ont aussi des oranges, des citrons, des apelsines, des pompelmouses (7), des raisins, &c. &c.

Parmi les nombreux poissons qui servent à la nourriture des Japonois, je me bornerai à indiquer ceux qui ont l'honneur de figurer sur les tables des grands et des riches.

Le tay, par exemple, que les Hollandois nomment *steen braason*, coûte si cher, qu'on le réserve pour les jours de fêtes et de *gala*.

La persegue rayée (8) est un des plus beaux poissons que je

1600 et 1601, p. 384. *Note du Rédacteur.*

(1) *Camellia Japonica.* Arbrisseau toujours verd, que l'on cultive au Japon et à la Chine dans les jardins, à cause de la beauté de ses fleurs : il a beaucoup de rapports avec le thé. Voy. *Camelli* du Japon dans mon Dict. vol. I, p. 572, et mes *Illustrations des genres*, planche 594. *Lam.*

(2) *Bignonia tomentossa.* — Kiri. Kœmpf. fig. p. 860.

(3) *Driandra cordata.* Ce *driandra*, d'après la figure de Kœmpfer, publiée par M. Bancks (ic. Kœmpf. t. 23) n'est pas le même que le *driandra oleifera* de mon Diction. vol. II, p. 329. Ses fruits sont différens. *Lam.*

(4) *Rhus succedanea, taxus baccata.*

(5) *Solanum melongena.*

(6) *Convolvulus edulis.* Je crois que ce liseron n'est pas différent de la batate glabre, dont les fleurs ont le caractère des quamoclits. *Lam.*

(7) *Citrus decumanus.* Rumph. emb. vol. II, p. 96, t. 24, f. 2.

(8) *Perca sex lineata.* Est-ce le *perca lineata* de Linné, dont le corps est mar-

connoisse, et le cailleu-tassart (1) est si gras, qu'il peut entrer en comparaison avec le plus gros hareng d'Europe.

J'ai déjà observé qu'on ne trouvoit des saumons que dans le voisinage du mont Fakonié (2). Ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi beaux et aussi bons que les nôtres.

Ils mangent aussi des huîtres et autres poissons crustacées, mais ils les font cuire et les fricassent, ainsi que les crabes et les squilles (3).

Cette nation offre, comme toutes les autres, des preuves de l'inconséquence de l'esprit humain.

Ils se nourrissent de viande comme nous, tuent eux-mêmes les animaux nécessaires à leur consommation; mais en mer ils se feroient scrupule d'ôter la vie à une créature. Durant les navigations que j'ai faites avec eux, quand les provisions de viande nous manquoient, il falloit que je tirasse moi-même des oiseaux, si je voulois en manger.

On vend, dans presque toute l'île de Nipon, un comestible assez semblable au *macaroni;* c'est une pâte de froment ou de bled noir (cette dernière espèce se nomme ***sobakiri***, l'autre ***laxou***), façonné en feuilles de la longueur de deux brasses. On les coupe par brins plus ou moins grands, que l'on mêle dans de la soupe avec des oignons. Comme elle ne se dissout pas entièrement, elle est un peu gluante, mais très-nourrissante et d'un excellent goût. Elle sert à faire de bons ragoûts de poissons, nommés *niomen*, et *somen*, quand on y mêle du poivre d'Espagne et du soya.

Les Japonois et les Chinois ont une manière, qui leur est particulière, de conserver les prunes et autres fruits dans de la levure faite avec la lie des tonneaux de sakki (ou bierre de riz

---

qué de cinq lignes ou raies blanches, sur un fond brun? *Lam.*

(1) *Clupea thrissa.*

(2) Voyez ci-dessus, p. 68.

(3) *Cancer squilla.*

fermenté); l'acide pénètre le fruit, lui donne du goût, et le conserve pendant un an et même davantage. Les fruits ainsi confits, soit entiers, soit coupés par morceaux quand ils sont trop gros, se nomment *menaratski*. (*Me*, en langue japonoise, signifie fruit; *na* indique la contrée du Japon où l'on s'occupe plus particulièrement de confire ainsi dans la lie de sakki; et *souki*, que l'on contracte en *ski* dans la prononciation, signifie *confire*, *conserver* dans une liqueur.) On confit de cette manière une grosse espèce de concombre nommée *konomor*, que l'on transporte ensuite dans de petits tonneaux, pour les manger avec le rôti, à-peu-près comme nos cornichons, auxquels ils ressemblent assez pour le goût. Ils ont aussi le talent de faire sécher différens fruits, tels que les prunes, &c. Ces fruits secs se nomment *mebos*.

Les Japonois ne boivent que du thé et de la bierre de sakki, mais jamais de vin ni de ces agréables boissons préparées chez nos distillateurs : rarement en goûtent-ils quand les Hollandois leur en présentent. Je doute fort que l'eau-de-vie devienne jamais chez eux un objet de première nécessité. Quelques interprètes connoissent à peine le goût du café. Jusqu'à présent ils ont su se garantir des ruses et des liqueurs perfides des Européens. Pour conserver leurs anciens usages et se préserver de toute innovation dangereuse, ils n'adoptent rien, en un mot, de ce que les étrangers pourroient leur procurer même d'utile.

Le sakki est une espèce de bierre préparée avec du riz, assez claire et qui ressemble beaucoup au vin; elle a un goût tout particulier, qui ne m'a pas paru infiniment agréable. Cette liqueur, nouvellement faite, est blanche, mais après avoir séjourné quelque tems dans de petites futailles de bois, elle acquiert une couleur brune. On trouve du sakki aussi communément dans toutes les auberges, que du vin en Europe. Les personnes opulentes en boivent à tous les repas, en mangeant le quart d'un œuf dur. Ils s'en servent pour porter des santés;

les autres s'en régalent seulement à la collation ou par partie de plaisir. On le fait chauffer, parce que les Japonois ne boivent jamais rien de froid (1), et on le sert dans des tasses ou des soucoupes de bois verni. Bu très-chaud, il ne tarde pas à enivrer, mais cette ivresse se dissipe promptement et laisse un mal de tête cruel. On transporte du sakki à Batavia (2) comme un article de commerce; mais on le boit là dans des verres à vin et avant le repas, afin de gagner de l'appétit. On préfère le sakki blanc, parce qu'il est moins fade.

Le sakki est une liqueur friande; mais pour étancher la soif on ne boit que du thé; c'est pourquoi on entretient, dans toutes les maisons particulières et dans toutes les auberges, une chaudière d'eau bouillante, dans laquelle on jette du thé pilé. Chacun peut prendre de cette décoction, et la faire tiédir en y mêlant de l'eau froide.

Les grands ne présentent que du thé verd aux étrangers qui vont les voir, et ce fut le régal qu'on nous fit à Iédo. Ce thé est neuf et moulu très-fin : on en met une certaine dose dans un pot, qu'on remue avec un bâton à-peu-près comme le chocolat. Après l'avoir bien remué, on en verse dans les tasses : il faut le boire sur le champ, autrement la poudre se précipiteroit au fond.

---

(1) C'est à l'usage immodéré de l'eau chaude, tant pour leur boisson que pour leurs bains, qu'il faut attribuer le délabrement physique et moral des Chinois et des Japonois : leur énorme ventre, leurs jambes engorgées, tout leur extérieur annonce un relâchement général des fibres, qui influe plus qu'on ne pense sur leurs facultés intellectuelles. En effet, toutes leurs productions en littérature et en beaux arts, sont bien au-dessous du médiocre, et sur-tout d'une insignifiance dégoûtante. On y reconnoît tout au plus une patience qui prouve l'absence totale d'idée dans l'ouvrier. *Note du Rédacteur.*

(2) On trouve une longue notice sur le sakki dans les Mémoires de l'académie de cette ville, que j'ai souvent extraits pour mes notes. Voyez *Verhandeling. van het Bataviaasch, &c.* t. III, p. 50-55. *Note du Rédacteur.*

Un

Un homme ne se met jamais en route sans être suivi d'un domestique qui porte une boîte vernie, dans laquelle l'eau bout chemin faisant. Il a aussi du thé, des tasses, et tout ce qu'il faut pour prendre ce breuvage.

Le tabac n'est connu au Japon que depuis l'arrivée des Portugais. Les personnes des deux sexes font également usage de la pipe.

On cultive maintenant cette plante dans le pays, particuliérement l'espèce de nicotiane, dont on fait notre tabac ordinaire (1). Les Japonois lui ont conservé le nom de *tabacco*, sous lequel ils l'ont reçu des Portugais. On coupe les feuilles par petits morceaux aussi fins que des cheveux. La pipe de bambou vernie n'a pas plus d'un quart d'aune de long. L'embouchure et la cuvette sont de cuir. La cuvette est si petite, qu'elle ne peut contenir que plein un dez de tabac bien tors que l'on y fourre avec les doigts. Elle est bientôt vuidée; on la nettoie pour la remplir de nouveau : ils rendent autant de fumée par le nez que par la bouche.

Les accessoires de la pipe font partie du luxe des grands. Ils font servir à chaque fumeur une boîte longue d'un quart et demi d'aune, large d'un quart et haute de trois doigts, vernie en brun ou en noir. Cette boîte renferme des pipes, du tabac et trois tasses rondes : l'une de ces tasses est ordinairement en porcelaine épaisse, ou bien en bois verni et doublée en laiton. Elle contient de la cendre, sur laquelle on pose un charbon ardent pour allumer le tabac. L'autre tasse est destinée à recevoir les ordures de la pipe qu'on frappe sur ses bords après avoir épuisé tout le tabac qu'elle contenoit. On éteint ces ordures en crachant dessus à plusieurs reprises. La troisième tasse sert de crachoir.

Les personnes à qui vous rendez visite ne manquent guère de

(1) *Nicotiana tabacum.*



vous présenter cette boîte à fumer, et quand l'on ne croit pas trouver ce régal dans l'endroit où l'on va, on en fait porter une par son valet, en observant de lier le couvercle avec un ruban.

Les gens du peuple ne sortent presque jamais sans leur pipe et leur tabac. Leur pipe est renfermée dans un étui qu'ils passent dans leur ceinture, auprès de la hanche droite. Le sac à tabac est tout au plus large comme la main et un peu plus court. On le ferme en dessus avec une petite agraffe d'ivoire. Cette bourse s'attache à la ceinture avec un cordonnet de soie et un bouton de cornaline ou d'agate. Elle est ordinairement en étoffe de soie tissue avec des fleurs d'or et d'argent.

On ne connoît pas ici le savon blanc ni le savon noir; mais on nettoie le linge avec une farine de fève très-fine, qui est extrêmement blanche.

Les Japonois s'éclairent avec des lampes et quelquefois avec des chandelles; mais les lampes sont d'un usage bien plus universel. On en allume plusieurs dans une chambre, et on les alimente avec de l'huile de graine de moutarde. Leurs chandelles, longues d'un quart d'aune et grosses comme le pouce du haut, vont en diminuant jusqu'à l'autre extrémité; ce qui présente une forme toute opposée à celle de nos chandelles d'Europe. La mèche est en papier roulé, recouvert d'un papier plus blanc et plus fin. Dans l'extrémité inférieure est un trou qui sert à planter la chandelle sur une espèce de clou qui tient lieu de chandelier. On emploie, pour ces chandelles, une huile exprimée par la pression ou la cuisson de la graine de l'arbre à vernis, et qui se fige à l'air jusqu'à la consistance du suif: elle ne tarde pas à se jaunir et à se rancir. Cet arbre, nommé *fasi noki* (1), porte une grande quantité de graines: il croît dans plusieurs provinces du royaume; il réussit sur-tout dans celle d'Ietsidu, dont les habitans font un grand commerce d'huile. Le prince de

(1) *Rhus vernix. Rhus succedaneum.* Linn.

cette province envoie, entr'autres présens à l'empereur civil, des chandelles longues d'un pied et grosses comme le bras d'un homme, avec une mèche proportionnée. On ne brûle ces chandelles à la cour qu'à deux époques de l'année, le premier de *djogouats*, et à la fête qui arrive le premier de *djogats*. Quoiqu'elles soient très-précieuses et très-rares, je suis parvenu à m'en procurer une qui avoit servi à ces solemnités. La matière en est plus blanche et plus ferme que dans les chandelles ordinaires qui se vendent chez les fabricans. Celles-ci sont sujettes à devenir brunes et rances. Quoique les chandelles nouvellement faites soient assez blanches, sur-tout à l'extérieur, et quelquefois jaunâtres dans l'intérieur, elles éclairent fort bien, et coulent comme celles de suif. On vend ces chandelles longues d'environ deux pouces, enveloppées proprement dans du papier plié par le bas et tors vers le haut autour de la mèche, de manière qu'elles ressemblent à des fusées volantes.

On fait du feu avec des briquets d'acier et un petit morceau de caillou bleuâtre et tendre, cassé au hasard : au lieu de pattes brûlées ou d'amadou, les Japonois cardent le velouté des feuilles de l'armoise (1) comme de la laine, cette matière prend feu plus aisément que le moxa; leurs allumettes sont de la longueur du doigt, de la largeur de l'ongle par un bout, coupées en sifflet et garnies de soufre. On les vend par paquets, et pliées en demi-cercle.

Les Japonois ne connoissent pas l'usage de la cire à cacheter; ils roulent l'objet qu'ils veulent sceller dans un morceau de papier, et ils le nouent de manière à s'appercevoir aisément si l'on y a touché. Ils emploient le même procédé pour poser les scellés sur les serrures dans lesquelles ils ont moins de confiance que dans ces fragiles papiers noués avec art.

---

(1) *Artemisia vulgaris*. Voyez dans le chapitre des sciences et arts, l'article de la *Médecine*. *Note du Rédacteur*.

Mm 2

CHAPITRE XXI.

Fêtes solemnelles, amusemens et jeux des Japonois.

L'humeur grave et sérieuse de cette nation ne l'empêche pas de se livrer par fois au plaisir, et d'avoir des divertissemens et des fêtes périodiques ou de circonstance.

Les fêtes périodiques font partie du culte, et reviennent chaque année à une époque fixe. J'en connois deux principales; celle des lanternes; la seconde se nomme *matsouri*. On pourroit les comparer à des drames.

La *féte des lanternes* ou des lampes, nommée *boug*, se célèbre à la fin d'août; elle dure trois jours; mais la plus grande solemnité a lieu le soir et la nuit du second jour: elle a été établie en l'honneur des morts qui viennent, disent-ils, visiter leurs parens et leurs amis; le soir ils s'installent dans leurs anciennes maisons, d'où il faut les chasser le lendemain. Pour les recevoir, on dresse sur tous les tombeaux des perches de bambou auxquelles sont suspendues des lanternes avec des chandelles. Ces lanternes placées très-près les unes des autres, forment illumination sur les montagnes où sont ordinairement situés les cimetières. On les allume entre neuf et dix heures du soir. Après avoir fait tous ces préparatifs pour recevoir les ames des ancêtres, on a l'impolitesse de les éconduire la soirée suivante avec toutes les précautions imaginables. On construit de petits bateaux de paille avec des lanternes et des chandelles allumées. A minuit on porte ces bateaux en procession au son de la musique et avec beaucoup de pompe, jusqu'au bord de la mer; on les abandonne aux vents et aux flots, qui ne tardent pas à les engloutir; quelquefois le feu les consume avant que l'eau les ait pénétrés (1).

(1) La même fête a été décrite par un missionnaire, qui donne des détails échappés à notre voyageur. Je traduirai ce passage d'autant plus volontiers,

On célèbre le *matsouri* le jour d'une fête consacrée à quelque divinité. A Nagasaki, par exemple, je la vis célébrer en l'honneur de *Sceva*, dieu tutélaire de la ville, le neuvième jour du neuvième mois, qui est, dit-on, le jour de la naissance de ce

---

que le jésuite Charlevoix n'en a pas profité pour son *Histoire du Japon.* Au reste, ce n'est pas la seule pièce intéressante qu'il ait négligée pour de fastidieuses notes uniquement relatives aux travaux apostoliques des moines de son ordre dans le Japon.

« Les Japonois, dit Villela, consacrent deux jours du mois d'août à révérer les mânes des morts. A l'approche de la nuit ils allument aux portes de leurs maisons des lampes de différentes couleurs, et ils parcourent la ville pendant toute la nuit, les uns par dévotion, les autres par curiosité. Après la chûte du jour, une grande multitude sort de la ville pour aller au-devant des mânes de leurs ancêtres. Arrivés dans l'endroit où ils croient les rencontrer, ils leur adressent les plus tendres complimens. — « Soyez les bien-venus, leur » disent-ils, il y a long-tems que nous » sommes privés du bonheur de vous » voir : asséyez-vous un peu, reposez-» vous des fatigues de la route, en pre-» nant la nourriture que nous vous » avons apportée ». Alors ils mettent à terre du riz, des fruits et d'autres alimens. Ceux qui n'ont pas le moyen de préparer un repas, apportent au moins de l'eau chaude. Ils restent dans cet endroit une heure entière, comme pour attendre que les mânes de leurs ancêtres aient fini de manger. Ils les invitent ensuite à venir chez eux, et leur disent qu'ils vont devant eux pour disposer la maison et apprêter le repas ».

« Les deux jours étant écoulés, on allume des lanternes, le peuple sort de la ville avec des flambeaux, de peur que les mânes ne se blessent ou ne s'égarent dans les ténèbres. De retour chez eux, ils jettent des pierres sur les toits pour chasser les mânes qui pourroient s'être cachés et dont ils craignent les importunités. Quelques-uns cependant en ont pitié, en disant que ce sont de pauvres petits infortunés. Je demandai à des Japonois pourquoi ils donnent à manger aux morts; ils me répondirent que c'étoit pour ranimer les forces de ceux qui vont à leur paradis, lequel est éloigné de la terre de dix milliards de mille lieues; il ne leur faut pas moins de trois ans (ce qui est très-probable, et encore les voyageurs doivent-ils ne pas s'amuser en route). Pendant la fête des lanternes, ils nettoient les sépultures, et c'est un tems de récolte pour les bonzes. Il n'y a point de famille, quelqu'indigente qu'elle soit, qui ne leur offre quelques présens pour appaiser les mânes de ses ancêtres ».

Pour les autres fêtes des Japonois, on peut consulter Kœmpfer, *Histoire civile, &c. du Japon*, t. II, p. 20 et suiv.

dieu. Il y eut beaucoup de concerts, de danses et de comédies. La fête commença dès le sept. On visita les temples ; il y eut des sermons, des prières, des spectacles ; mais la grande solemnité n'eut lieu que le neuf. Les cérémonies, les divertissemens varient tous les ans ; les habitans contribuent aux dépenses de la fête, de manière que chaque rue en fournit une portion pour son contingent.

Je fus invité, ainsi que les Hollandois, à celle qui se célébra en 1776 à Nagasaki dans une très-grande place, et nous y assistâmes très à l'aise sous une espèce de angar, élevé exprès dans

---

et Charlevoix, *Histoire et description générale*, &c. t. I, p. 375. J'observe qu'il a mal interprété le nom de la fête du quinzième jour de la septième lune. Ce nom, qu'il n'a pas indiqué en langue japonoise même, est *gibon*, selon Villela, et *givon*, selon Kœmpfer, c'est-à-dire voix de l'homme (*vox hominis*), et non pas la fête de l'homme, comme le traduit Charlevoix.

Je terminerai cette note par quelques observations du philosophe et systématique Boulanger, dont les ouvrages mériteroient d'être souvent médités par des hommes qui veulent sapper les impostures sacrées, et anéantir l'influence sacerdotale.

On sait que la *fête des lanternes* se célèbre également à la Chine avec des cérémonies peu différentes de celles du Japon. « Elle se trouve placée au commencement de l'année, dit Boulanger. Tous les auteurs s'accordent à dire que cette nuit toute la Chine paroît en feu ; mais personne ne nous a donné des motifs raisonnables de cette fête. Chez les Chinois, comme ailleurs, ces usages sont antérieurs à l'histoire ; et ce peuple est obligé de les expliquer par des fables. Les Chinois ne consacrent pas cette fête aux ancêtres. Les uns prétendent que c'est pour féliciter l'empereur et donner un divertissement au peuple ; d'autres disent qu'elle vient d'une impératrice qui se plaisoit à illuminer son palais. Certains prétendent que c'est en mémoire d'un mandarin qui chercha avec des flambeaux sa fille morte dans un fleuve, &c. » — Notre savant auteur soupçonne que cette fête n'est qu'une commémoration du déluge, et cette conjecture ne me paroît pas dépourvue de fondement, d'après la cérémonie qui la termine chez les Japonois. Voyez l'*Antiquité dévoilée par ses usages*, t. III, p. 46. *Description de la Chine*, par Duhalde, t. I, p. 112 ; *Rerum à Societate gestar. comment. Emmanuel Acostæ. Dilingæ, 1571*, p. 172-174. *Note du Rédacteur.*

un coin de cette place, et garni de bancs pour tous les spectateurs privilégiés, tels que les employés du gouvernement, les ecclésiastiques et les étrangers. Une garde nombreuse écartoit de nous la foule. Nous vîmes arriver d'abord les prêtres revêtus d'habits noirs et blancs, portant l'image du dieu *Sceva*. Ils prirent place; dix ou douze musiciens jouoient et chantoient les exploits des dieux et des héros, tandis que de jeunes filles exécutoient de jolies danses. Quant à la musique, elle me parut un vrai tintamare. Nous vîmes ensuite un grand parasol sur lequel étoient inscrits les noms et le signe distinctif des rues; il étoit accompagné de musiciens masqués, qui chantoient en s'accompagnant de tambours, de flûtes et de petites sonnettes. Venoit ensuite l'offrande de chaque rue, dont les habitans rivalisoient entre eux en magnificence et en invention : ils s'attachoient sur-tout à des objets relatifs aux productions de leur province, à ses mines, à ses montagnes, à ses manufactures ou à son industrie, ou bien à la province dont cette rue porte le nom et d'où ses habitans sont originaires. Les habitans même de chaque rue, réunis en corps et précédés de quelques acteurs, marchoient à la suite de leurs présens, et formoient une procession séparée, qui ne mettoit pas moins d'une heure pour se rendre à la grande place, d'où elle repartoit dans le même ordre; nous les vîmes ainsi arriver et partir successivement. Une foule innombrable de tout âge et de tout sexe suivoit ce cortège. Je n'en dirai pas davantage sur leurs farces sacrées; je passe à leurs farces profanes.

J'ai eu souvent occasion d'assister à leurs comédies (1), tant

(1) Les Jésuites étoient trop adroits pour ne pas tirer parti du goût des Japonois pour les spectacles. Ils firent représenter plusieurs fois la naissance de Jésus dans leur église de Nagasaki par leurs néophites et les étudians de leur collége. Une de ces pieuses représentations dura plus de quatre heures. Le prince d'Omoura y assista avec toute sa cour et un grand nombre de specta-

à Nagasaki qu'à Osakka, pendant mon voyage à la cour, et je vais rendre un compte simple et fidèle de ce que j'ai remarqué. La salle est plus ou moins grande, les spectateurs sont assis; le théâtre leur fait face, et se trouve dans une portion de la salle plus élevée et plus étroite que le reste. Il n'y a ordinairement sur la scène qu'un ou deux acteurs; il est rare d'en voir paroître plusieurs à la fois. Ils ont un costume si singulier et si étrange, qu'on est porté à croire qu'ils viennent pour effrayer et non pas amuser les spectateurs. Leurs gestes ne sont pas moins ridicules que leurs habillemens. Ils font des contorsions effroyables qui exigent beaucoup d'exercice et un rude apprentissage. Les sujets de leurs pièces sont, en général, des actions héroïques, les amours de leurs dieux et de leurs héros, exprimés en vers, et que l'on déclame ou que l'on chante quelquefois. Le théâtre est fermé par un rideau, qu'on lève lorsque la pièce commence. Il y a aussi d'autres objets nécessaires à un théâtre; mais ils ne sont pas comparables pour les décorations, la grandeur de la salle et tous les accessoires, à ceux d'Europe. L'influence morale des spectacles ne m'a pas paru plus sensible là-bas que chez nous. J'ignore, à la vérité, si les Japonois ont la ridicule prétention des sages Européens, de vanter les spectacles comme des écoles de morale et de sagesse. Il m'a semblé que leurs pièces avoient pour but l'amusement du spectateur et le profit des acteurs. Elles sont

---

teurs. Tout se passa dans le plus grand ordre et avec beaucoup d'appareil. Les acteurs remplirent si bien leurs rôles, qu'ils auroient même reçu des applaudissemens dans quelque contrée de l'Europe que ce soit. (*Hizieron lo todo con tanta gravedad y buen orden y con tanto aparato assi del teatro como de las personas qui representavan que sin duda fuera bien recibida y alabada en qualquier parte d'Europa.* Voyez *Relacion annual de las cosas que han hecho los padres de la Comp. de J. en ia India oriental y Japon, en 1600 et 1601*, traducida de la cartas generales, por et P. A. Colaço, en *Valodid*, 1604, p. 224. *Note du Rédacteur.*

très-

très-gaies, mais d'une bizarrerie qui approche du ridicule; les interprètes avoient la complaisance de m'en expliquer les sujets: c'étoient des aventures amoureuses ou des actes d'héroïsme (1).

Quand ils veulent régaler les Hollandois, soit à Nagasaki, soit pendant le voyage à la cour d'Iédo, ils font venir de jeunes danseuses; il s'en trouve dans presque toutes les auberges; elles sont toutes richement habillées, et mènent quelquefois avec elles de jeunes garçons. Leurs danses ressemblent à nos contredanses plutôt qu'à nos ballets; jamais une danseuse ou

(1) Il est aisé de voir que l'art de la comédie n'est pas plus avancé chez les Japonois que chez les Chinois. Si l'on en juge d'après les esquisses que nous en ont rapportées les missionnaires, les pièces ne sont que de misérables farces, bien plus irrégulières encore que celles des Hindoux. Ceux-ci ont cultivé la poésie dramatique depuis un tems immémorial. Ils attribuent communément l'invention de cet art à *Bheretu*, sage qui passe pour avoir été inspiré, et qui inventa un système musical auquel on a donné son nom. Cette opinion est un peu contredite par une tradition universelle qui fixe l'invention des vers sanscrits à l'âge d'argent des Hindoux. Mais quels que soient l'auteur et l'époque de l'invention de l'art dramatique chez cette nation, nous avons des monumens historiques qui nous prouvent qu'il avoit acquis un très-grand degré de perfection dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, sous le règne de *Vicra-Maditya*. Les encouragemens que ce prince distribua aux savans et aux poètes, excitèrent parmi eux la plus grande émulation, et il s'établit bientôt une lutte avantageuse pour les arts. Celui qui se distingua le plus dans la carrière dramatique, fut un nommé *Calida*, que Will. Jones appelle le Shakespeare de l'Inde. Au jugement de tous les littérateurs Hindoux, le chef-d'œuvre de ce poète est *Sacontala*, ou *la Bague enchantée* (the fatal ring), drame en sept actes, dont le savant que nous venons de citer a donné une traduction angloise, publiée d'abord à Calcutta, et réimprimée à Londres en 1790. On trouvera dans la préface des détails curieux sur les drames, la littérature en général, et la mythologie des Hindoux. En comparant les fragmens que nous présente le P. Duhalde avec cette pièce Hindoue, la seule de ce genre que nous connoissions jusqu'à présent, l'on est étonné de l'infériorité des Chinois; il en est de même pour toutes les sciences qu'ils ont reçues des Indiens, ou qu'ils ont puisées à la même source qu'eux. *Rédacteur.*

un danseur ne figure tout seul; ils expriment des actions héroïques ou des transports amoureux, sans chant ni déclamation : un orchestre règle leur mesure et leurs pas. Ils plient leurs corps en tous sens, et se redressent quand la musique cesse. Ces filles ont sur elles une trentaine et même plus de robes de soie fines et légères, dont elles ôtent successivement les corsages, qui pendent ensuite autour de leur ceinture. Cette prodigieuse quantité de vêtemens, à la vérité aussi légers que les robes de gaze de nos actrices, ne les empêche pas de faire leurs gambades et leurs gestes lascifs avec toute la souplesse et l'agilité imaginables.

Le siobout est un jeu que les interprètes désignent en hollandois sous le nom de *gause speel* (1); on jette un dé sur un carton divisé en plusieurs carreaux, dans lesquels il y a quelques figures grossièrement dessinées. On marque sur les carreaux les points que l'on a amenés.

Les Japonois n'aiment pas beaucoup le jeu de cartes ; en outre, il est sévèrement défendu par le gouvernement. Ils s'amusent quelquefois à jouer aux cartes sur les vaisseaux, mais jamais à terre.

Leurs cartes ont deux pouces de long et un de large ; elles sont en carton noir d'un côté, et de l'autre chargé de bigarrures. Un jeu est composé de cinquante cartes, dont ils font plusieurs tas, et sur lesquels ils mettent de l'argent. Chaque joueur tire une carte, la retourne, et la plus belle a gagné.

Ce jeu ressemble assez, comme on voit, à nos petits paquets.

---

(1) Jeu d'oie.

CHAPITRE XXII.

ARMES DES JAPONOIS.

Ils se servent de l'arc avec ses flèches, du sabre, de la hallebarde (1), et du mousquet. Leurs arcs et leurs flèches sont aussi grands que ceux des Chinois. Quand un bataillon entier se dispose à lancer des flèches, il se met à genoux, de manière qu'ils ne peuvent faire une décharge subite. Les troupes se rassemblent tous les ans au printems pour tirer au blanc.

Le mousquet n'est pas leur arme ordinaire (2); je n'en ai vu que dans la salle d'audience des grands; ils sont attachés au haut de la muraille. Les canons sont d'une longueur ordinaire, mais la culasse est très-courte, et, autant que j'ai pu voir, il y avoit une mèche au lieu de pierre : le ressort qui porte cette mèche est de cuivre. Je n'ai jamais eu occasion de voir tirer un de ces mousquets, quoique j'en aie entendu plusieurs coups dans les environs de Nagasaki. Les interprètes m'assurèrent qu'on appuyoit le mousquet sur la joue, parce que la culasse étoit trop courte pour la poser contre l'épaule.

---

(1) Ces hallebardes se nomment *nanguinata* (*nanguinata quod instrumentum est bellicum*, dit un missionnaire, *simile hellebardæ sed longiore hastili*). Voyez *De rebus Japonicis, &c.* Antuerpiæ, 1605, p. 165. *Note du Rédacteur.*

(2) Le premier mousquet que l'on ait vu au Japon fut apporté par un compagnon de Fernand-Mendez Pinto : il excita d'abord l'admiration des Japonois, et pensa causer ensuite la mort des Portugais, un jeune prince du pays s'étant blessé avec une de ces armes que ces étrangers lui avoient donnée pour obtenir ses bonnes graces. Les Japonois n'ont fait qu'imiter bien imparfaitement les modèles que leur ont apportés les Européens, et aujourd'hui encore ils ne se servent que de fusils à mèche et à rouet. Voyez *les Voyages adventureux de F. M. Pinto*, p. 651. *Note du Rédacteur.*

Ils ne font pas usage du canon. Les gardes impériales en ont quelques-uns qu'ils enlevèrent autrefois aux Portugais. On ne les tire qu'une fois tous les sept ans auprès de Nagasaki, pour les essayer et les nettoyer. Ce n'est pas dans le service du canon que brillent l'adresse et l'intelligence des Japonois. Le canonnier attache sa mèche à une très-longue perche, et détourne ordinairement la tête en mettant le feu à l'amorce.

Le sabre est leur meilleure et leur principale arme; tous les hommes en portent, excepté les paysans. La lame, longue d'une aune et demie, un peu recourbée et large du dos, est d'une bonté admirable; les vieilles sont encore plus estimées, elles surpassent les lames espagnoles, si vantées en Europe. Elles coupent d'assez gros clous sans que le tranchant s'émousse; on prétend même qu'elles pourfendent un homme en deux: mais à coup sûr, ce n'est pas entre les mains d'un Japonois qu'elles font de pareilles merveilles. On ne trouve pas plus chez eux la force de Roland que les charmes d'Angélique. Les moindres lames se vendent six kobangs; il y a des sabres qui vont de cinquante à soixante-dix et même cent rixdalles (1). Au reste, c'est le meuble le plus cher et le plus précieux d'un Japonois. La poignée est longue d'un quart d'aune, avec une large coquille ronde, mais sans sous-garde. Cette poignée est ronde, un peu applatie, coupée en travers par le haut, et recouverte de peaux de hay; ces peaux ont des bosses plus ou moins élevées. Les Hollandois en apportent qui se vendent très-cher, cinquante et même quatre-vingts kobangs. On fait sur cette peau un treillis en cordonnet de soie par carreaux. La

---

(1) Quatre cents livres. Les missionnaires parlent des lames nues (*omni ornatu remoto, nudis gladiorum laminis certiorum opificum*), lesquelles se sont vendues cinq milles ducats d'or (*5000 circiter aureorum*). Ils assurent avoir vu dans l'Inde un bœuf coupé en deux d'un coup avec un sabre japonois. *Rédacteur.*

coquille est plus épaisse qu'une rixdalle, très-délicatement évuidée et ornée de figures en relief. Le fourreau du sabre est un peu plat, épais et coupé en travers par le bout. On le recouvre quelquefois d'un chagrin très-fin, enduit de vernis noir, marbré, ou moucheté noir et blanc. On passe rarement des anneaux d'argent dans le fourreau; on ménage sur un côté, vers la coquille, une petite épaisseur dans laquelle on perce un trou pour y passer un cordon de soie jaune, vert et le plus souvent noir, avec lequel on attache le sabre. En dedans de la poignée, on perce aussi un trou à fourrer un couteau long d'un quart d'aune. Ils ne connoissent point les baudriers, mais ils passent leur sabre dans la ceinture du côté gauche, et le tranchant en haut, d'une manière toute opposée à celle des Européens, et dont Kœmpfer l'a représentée; c'est une incorrection à relever dans ses dessins. Tous les fonctionnaires publics, les officiers supérieurs et inférieurs portent deux sabres du même côté, dont les lames se croisent. L'un est leur arme particulière, l'autre, leur *sabre d'office*. C'est le plus long des deux. En entrant dans un appartement ils quittent le sabre d'office pour s'asséoir, et le placent à côté d'eux ou devant eux. Nos interprètes n'en portoient qu'un, mais les banjos deux, en qualité d'officiers-inspecteurs.

CHAPITRE XXIII.

ÉTAT de l'agriculture au Japon. — Productions végétales de ces îles. — Usages et propriétés de ces productions.

Je me plais à payer aux Japonois le tribut d'éloges que me paroît mériter leur goût actif pour l'agriculture, car ils ne se bornent pas à de simples spéculations et à prodiguer des récompenses flatteuses pour l'amour-propre, mais souvent inutiles à l'art : ils font mieux que tout cela, ils labourent, et l'on ne trouveroit pas dans leur pays un seul coin de terre inculte; ils ont le talent de mettre en valeur jusqu'au sommet aride des montagnes. Malgré l'excessive redevance qu'ils paient en nature, ils sont encore moins chargés que la plupart de nos cultivateurs d'Europe, qui ont leurs terres en propre. On n'oblige point ceux-là à fournir des chevaux à la poste pendant plusieurs jours pour une somme bien moindre que les dépenses; on ne les arrache point de la charrue pour conduire un déserteur ou un prisonnier à un château voisin. Ils ne font pas non plus de corvée pour les constructions de grands chemins, d'hôpitaux, de ponts, de presbytères, ni de magasins (1); ils ne passent pas une partie de l'hiver à charrier des échalas, des branches pour faire, dès les premiers jours du printems, des haies longues et épaisses, qui nuisent tant aux plantations en Suède. Ils ne connoissent, en outre, d'autre maître que le prince de la province, et ne sont pas tourmentés par des employés inférieurs, qui, sous prétexte de percevoir la taille, la dîme, &c. exercent contre eux mille vexations décourageantes. On ne voit pas non

(1) Il est inutile de prévenir le lecteur que M. Thunberg parle des abus qui subsistent dans son pays. *Rédacteur.*

plus chez eux de terres incultes, connues sous le nom de *communes*, et qui, pour appartenir à tous, ne sont utiles à personne. Tout cultivateur qui néglige de labourer une portion de ses terres est déchu de sa propriété; on la donne à un autre. Sa femme et ses enfans partagent ses travaux. Toutes leurs terres sont labourées et ensemencées; ils ne consacrent pas, comme nous, des prairies à la nourriture des bestiaux, des chevaux, &c. Ils ont peu de plantations de tabac, et n'emploient pas le bled à des usages de luxe (1), de manière que le pays, quoique très-peuplé, fournit une nourriture abondante à ses habitans.

Les bestiaux restent toute l'année à l'étable, et fournissent conséquemment beaucoup de fumier. Les vieillards et les enfans sont toujours occupés sur les grandes routes à ramasser les crottes des chevaux avec une coquille qu'on nomme l'oreille de mer (2). Les urines, dont les Européens ne tirent aucun parti pour l'engrais des terres, sont ici très-recherchées; on les recueille avec soin dans des vases enterrés au niveau du sol, dans les villages et sur le bord des chemins. Cette attention à ramasser toutes les espèces d'engrais nous paroîtra surprenante; leur manière de l'employer n'est pas moins extraordinaire; ils ne transportent pas leur fumier sur les jachères en hiver ou en été; persuadés qu'il doit perdre de sa force par l'évaporation, ils emploient un procédé, à la vérité bien dégoûtant, et dont la description seule soulève le cœur. Ils délaient les excrémens des hommes et des animaux et autres immondices avec de l'urine ou de l'eau, et portent aux champs cette bouillie dans deux seaux; ils en versent une cuillerée sur chaque plante lorsqu'elle a un quart d'aune de haut. La partie huileuse s'est bientôt précipitée au pied, et rien n'est perdu.

---

(1) La farine nous poudre, et le son nous nourrit.

(2) *Haliotis tuberculata.*

Leurs champs sont sarclés avec tant de soin, que le botaniste le plus clairvoyant auroit de la peine à y découvrir une plante étrangère. Nos potagers ne sont pas mieux entretenus.

Il faut avoir été témoin oculaire des soins minutieux que les laboureurs donnent à la culture, pour en avoir une idée, et sur-tout pour y croire. On voit souvent au pied et sur la croupe même d'une montagne, des couches en terreau et en fumier, d'une aune en quarré, garnies d'une muraille de pierres, sur lesquelles ils sèment du riz ou des racines.

L'agriculteur dispose son champ par couches, ou plutôt par lits larges d'un pied, et séparés les uns des autres par un sillon de même longueur. Il sème sur ces couches son riz ou son froment, tantôt en lignes transversales, tantôt sur deux longs sillons. Quand la plante est parvenue à la hauteur d'une demi-aune, on prend de la terre dans le fossé pour la rechausser.

Le grain de première nécessité pour les Japonois est le riz; ils font peu de cas du sarrasin, du seigle, de l'orge, et même du froment. Ils ont beaucoup de racines excellentes, mais leurs patates (1) sur-tout ont un goût exquis, et sont très-abondantes. Ils plantent beaucoup de fèves, de pois, d'oignons, de raves, de choux, &c. dont les fleurs jaunes font l'ornement des campagnes au printems : les graines leur fournissent une bonne huile à brûler.

Vers les premiers jours d'avril, le cultivateur se met à bêcher les champs destinés à recevoir le riz. Cette plante est alors submergée dans son terrain natal, dont on a soin de garnir les limites de bourrelets assez élevés; ils se servent d'une bèche large comme la main et adaptée à un manche de bois; ils retournent la terre à un pied de profondeur. Quant aux vallées et aux terrains qui peuvent être inondés sans le secours de l'art et

(1) *Convolvulus edulis. Convolvulus batatas.* Lin.

par

par leur propre situation, on les laboure avec une charrue attelée d'un bœuf ou d'une vache, et c'est-là tout le parti que les Japonois tirent de ces animaux (1).

On commence par semer le riz sur une couche très-épaisse, semblable à celle que nous faisons pour nos choux. Quand la plante est parvenue à un quart d'aune de hauteur, on la sarcle et on la transplante en pleine terre par bouquets, séparés d'un quart d'aune les uns des autres. C'est ordinairement le travail des femmes ; elles sont obligées de marcher dans l'eau et dans la bourbe, où elles enfoncent à une assez grande profondeur. Ils inondent ordinairement leurs plantations de riz avec l'eau du ciel, qu'ils recueillent dans des terrains élevés, pour la répandre ensuite sur les plaines inférieures, garnies dans toute leur circonférence d'un petit parapet, destiné à retenir l'eau qu'ils font couler ensuite dans les vallons quand leurs rizières ont été suffisamment submergées. Le grain ne mûrit que dans le mois de novembre ; alors on le coupe et on le rentre lié en bottes. Il se bat très-aisément, car il suffit de frapper les bottes contre un tonneau ou contre une muraille, pour en faire tomber tout le grain : mais on a beaucoup plus de peines à débarrasser ce grain de son enveloppe ; cette dernière opération ne se fait qu'à mesure qu'on en a besoin, et de deux manières différentes, tantôt dans une espèce d'auge ou de mortier à plusieurs pilons, mus par la roue d'un moulin à eau, et tantôt par un homme qui foule le grain avec les pieds, et l'agite avec un bâton pour le faire passer dans une espèce de chausse. Ces auges sont rangées sur deux lignes au nombre de quatre au moins de chaque côté. On bat aussi le bled à la porte des maisons, sur des nattes en plein air, avec des fléaux à trois battans. Sur les vaisseaux et dans plusieurs contrées des Indes

(1) Dans les environs d'Iédo seulement, on les attelle à des voitures à roues. *Rédacteur.*

orientales, on bat le riz avec un pilon de bois dans une auge faite avec un tronc d'arbre creusé. Le riz du Japon est le plus estimé de toutes les Indes orientales; il est d'un beau blanc, glutineux et nourrissant.

Le sarrasin (1), moulu et réduit en farine, sert à faire des tartes de différentes couleurs; les voyageurs et leurs porteurs trouvent de ces pâtisseries toutes prêtes et à très-bon compte dans les villages, et même à toutes les stations.

Le froment (2) se sème dans le mois de novembre; on le coupe en juin; il rend une farine très-fine, dont on fait de petits gâteaux qu'on mange tout tendres.

On sème l'orge (3) à différentes époques, quelquefois dès le mois d'octobre, mais généralement en novembre et en décembre. On le coupe vers la fin de mai ou au commencement de juin; on le fait sécher et on le bat. Les champs d'orge ressemblent à des planches de choux, larges d'un pied, et séparées d'un pied les unes des autres.

On sème l'orge en travers de ces plantations étroites, en laissant un pied entre chaque sillon. Ils le sèment aussi au bord des planches, sur deux lignes seulement. Lorsque la plante peut avoir une demi-aune de haut, et avant qu'elle soit en épi, les cultivateurs creusent ces fosses, rechaussent bien soigneusement les racines, et leur procurent, par cette opération, un nouvel engrais. Au reste, les fossés ne tardent pas à se remplir, de manière que l'on creuse ensuite les portions même qui formoient couches. L'orge, dans plusieurs endroits, est sujet à la nielle, maladie qui attaque nos bleds d'Europe. A peine l'orge est-il coupé, qu'on en sème d'autre ou qu'on plante des haricots (4) dans l'intervalle des anciens sillons; ainsi le sol produit deux récoltes avec une seule

(1) *Polygonum fagopyrum.*
(2) *Triticum æstivum* et *hybernum.*
(3) *Hordeum.*
(4) *Phaseoli.*

culture. Mais on a soin de n'ensemencer que les portions qui n'ont pas encore produit. Ce grain sert à la nourriture des chevaux et autres animaux; on en fait aussi de la farine très-fine pour la pâtisserie.

On cultive dans toutes les provinces beaucoup de choux du Levant (1); ses fleurs dorées ornent les campagnes dans le courant d'avril. Ses racines ne sont d'aucun usage, mais la graine qui mûrit dans le mois de mai fournit une huile excellente pour les lampes. La plante se nomme *na tanne* en langue japonoise, et l'huile *na tanne abra*, ou *na tanne no abra.*

Les Japonois plantent beaucoup de haricots (2) pois et lentilles, de grandes et petites espèces de dolics (3). La farine des fèves de *daidsou* (4) entre dans différens mets. Le jus qu'on en exprime sert à faire du soya; on met la racine dans le potage nommé *miso*, dont le peuple fait sa nourriture journalière. On pétrit aussi de petites tartes avec la farine de haricots d'*atsouki* (5) mêlée avec du sucre.

J'ai vu aussi cultiver dans différens endroits des pois ordinaires (6) et des fèves (7), ainsi que différentes espèces de *gramen* pour la nourriture des hommes et des animaux, tels que le panic verticillé (8); la houque d'Inde appellée sorgho (9); le panic pied-de-coq (10), le coracan (11), et une foule d'autres.

---

(1) *Brassica orientalis.*

(2) *Phaseoli.*

(3) *Dolichos.*

(4) *Dolichos soïa.*

(5) *Phaseolus radiatus.*

(6) *Pisum sativum.*

(7) *Vicia faba.*

(8) *Panium verticillatum.* (*Ava* en japonois.)

(9) *Holeus solonum.* (*Kibi* en japon.)

(10) *Panicum crus corvi.* (*Kakibi* en japonois.)

(11) *Cynosurus coracanus.* (*Nambakivi* en japonois.) Cette graminée, que Linné avoit placée parmi les *cynosurus*, constitue maintenant un genre particulier, établi par Gærtner sous le nom de *eleusine.* Voyez mes *Illustr. des genres*, planche 48, f. 1. *Lam.*

Ils sément beaucoup de raves (1), de racines et d'oignons, tels que des berles (2), des carottes jaunâtres (3), des raiforts (4), des pommes-de-terre (5) très-petites, des batates (6). Ils plantent aussi des laitues (7), des melons (8) à chair blanche et rouge, soit pour leur dessert, soit pour se rafraîchir et étancher leur soif en été; des citrouilles (9), dont on fait de bons potages; des concombres (10), qu'ils mangent frais ou confits; des konomons (11), que l'on confit aussi et qu'on mange au dessert pour exciter l'appétit; des fokkes ou fruit de la mélongène (12), qui entre dans les soupes. Ils mettent aussi les callebasses (13), dont le fruit leur sert à faire des bouteilles et autres vases utiles.

Parmi les plantes qu'ils cultivent pour se procurer des épices, j'indiquerai le gingembre (14).

Les cultivateurs d'Iotsida et de plusieurs autres endroits, ont une excellente manière d'arroser les terrains bas dans les tems de sécheresse; les rivières et les ruisseaux gonflent promptement après les orages, mais ils s'écoulent avec la même rapidité dans la mer, et ne tardent pas à rester, pour ainsi dire, à sec. Les paysans pratiquent des canaux de plusieurs aunes le long des collines; ces canaux s'étendent à des distances prodigieuses, et l'on y fait des saignées pour arroser les champs inférieurs. Ils s'emplissent aisément, malgré l'élévation sur lequel ils sont situés, par la crue considérable et

---

(1) *Brassica rapa.*
(2) *Sium sisarum.*
(3) *Daucus carotta.*
(4) *Raphanus sativus.*
(5) *Solanum tuberosum.*
(6) *Convolvulus edulis.*
(7) *Lactuca sativa.*
(8) *Cucumis melo.*
(9) *Cucurbita pepo.*
(10) *Cucumis sativus.*
(11) *Cucumis conomon.* Voyez la *Flora Japonica*, p. 324.
(12) *Solanum melongena.*
(13) *Cucurbita lagenaria.*
(14) *Amomum migie.*

subite des rivières auxquelles aucun pont ne peut résister, et il faut alors les passer en bateau ou bien à gué, quand la chose est praticable. Des porteurs bien exercés entreprennent quelquefois de vous passer sur leurs épaules dans votre norimon. Cette dernière manière me semble trop dangereuse, quoiqu'elle soit extrêmement commode.

Le fagarier ou poivrier du Japon (1), dont les feuilles servent autant que les fruits à l'assaisonnement des sauces et même des soupes, le piment ou poivre d'Espagne (2). J'ai vu exposées en vente dans beaucoup de boutiques des racines de bambou, différentes espèces de champignons (3), dont ils sont très-friands; ils en mettent de secs dans leur soupe et dans leurs sauces. Ils ont à leurs desserts des fruits délicieux qu'ils recueillent dans leurs jardins, tels que des oranges, des citrons (4), des apelsines, des poires, des pêches, des prunes, des cerises, des nèfles (5) très-délicates, des figocaques (6), des raisins (7), des grenades (8), des cactes ou figues d'Espagne (9), des châtaignes, des noix. J'ai vu des houblons sauvages (10) dans plusieurs endroits, mais je ne me suis pas apperçu qu'on s'occupât de le cultiver.

Comme leurs propriétés ne sont séparées ni par des haies, ni par des barrières, on rencontre dans les champs tous les légumes et les plantes potagères que nous renfermons dans nos jardins. Pour eux, ils n'ont que des parterres d'agrément,

---

(1) *Fagara piperita*. Voyez *Fagarier*, n°. 3, *Dict. Bot.* vol. II, p. 444. *Lam.*

(2) *Capsicum.*

(3) *Agarici* de Linné.

(4) *Citrus medica, aurantium* et *decumanus.*

(5) *Mespilus japonica.* Cet arbre est cultivé à l'île de France. Il est représenté dans les figures de Kempfer, publiées par M. Bancks, planche 18. *Lam.*

(6) *Diospyros kaki.*

(7) *Vites vinifera.*

(8) *Punica granatum.*

(9) *Cactus ficus.*

(10) *Humulus.*

et n'y consacrent qu'une petite portion de terrain voisine de leur maison; ils y rassemblent des arbustes à fleurs simples ou doubles, des plantes, des oignons qui produisent des fleurs charmantes, tant par leur couleur que par leur parfum; tels sont l'azalée des Indes (1), le nandina (2), le cerisier (3), la gardène à larges fleurs (4), l'aucuba (5), des spirées (6), des magnoliers (7), la tagète à grosses fleurs (8), le passevelours (9), l'hovène (10), l'astère de Chine (11), la pivoine (12), la matricaire des Indes (13), le souci (14), la balsamine (15), le nictage ou la belle-de-nuit (16).

Ils cultivent, pour la teinture, plusieurs espèces de renouées (17), qui donnent une couleur bleue et presqu'aussi belle que l'indigo; on broie les feuilles après qu'elles sont bien sèches, et on les pétrit comme les tartes exposées dans les boutiques de pâtissier. On les fait cuire avant de s'en servir, et elles sont également bonnes pour teindre les toiles de lin, de coton et les étoffes de soie, et la couleur est toujours en raison de la force de la décoction.

Les naturels tirent un immense profit de leur coton et de leur soie, qui fournissent des habits à plusieurs millions d'hommes.

---

(1) *Azalea Indica*. Kœmpf. Amœn. p. 845.

(2) *Naudina domestica*. Illustr. des genres, t. 261.

(3) *Prunus cerasus*.

(4) *Gardenia florida*. Illust. t. 158, f. 1.

(5) *Aucuba japonica*.

(6) *Spireæ*.

(7) *Magnoliæ*. Illustr. des genres, t. 490.

(8) *Tagetes patula*.

(9) *Celosia cristata*. Illustr. des genres, t. 168, f. 1.

(10) *Hovenia dulcis*. Kœmpf. Amœn. p. 809.

(11) *Aster Chinensis*.

(12) *Pæonia officinalis*.

(13) *Chrysanthemum Indicum*.

(14) *Calendula officinalis*.

(15) *Impatiens balsamina*.

(16) *Mirabilis dichotoma*.

(17) *Polygonum Chinense, barbatum, et aviculare*.

Ils replantent le cotonnier (1) chaque année, et le cultivent avec le plus grand soin; ils élèvent aussi un grand nombre de mûriers pour leurs vers à soie.

Quoique l'arbre à vernis (2), le camphrier (3), le sapin (4), l'arbre à thé (5), le cèdre (6), le bambou (7) croissent spontanément au Japon, les habitans les cultivent aussi. Ils font, avec les branches du bambou, des gouttières, des leviers, des éventails, &c.; ils en tressent aussi des corbeilles. La charpente de leurs maisons est en sapin. Ils font aussi, avec ce bois tendre, des ouvrages vernissés très-délicats. L'arbre au vernis contient une liqueur laiteuse, que l'on peut regarder comme la meilleure résine et la plus propre à vernir. La province de Satsouma et les îles de Gotho produisent beaucoup de camphriers sauvages, et c'est de là qu'on tire presque tout le camphre que nous consommons en Europe. Les naturels coupent l'arbre et les racines par petits morceaux, et les font bouillir dans une marmite de fer pleine d'eau, fermée d'un couvercle de bois, avec un fond très-bombé. On remplit de paille et de foin la concavité de ce couvercle pour recevoir le camphre qui monte en vapeur par l'action du feu; on sépare ensuite le camphre de la paille à laquelle il s'est attaché, il retombe en poudre, et on l'emballe dans des tonneaux que la Compagnie hollandoise achète au poids.

L'usage du beurre et du suif est absolument inconnu dans toute l'étendue du Japon. Les naturels y suppléent avec de l'huile, tant pour leurs alimens que pour leur lumière.

Ils savent très-bien tirer du sumac (8) une huile qui se fige et

(1) *Gossipium herbaceum.*

(2) *Rhus vernix.*

(3) *Laurus camphora.* Kœmpfer. Amœn. p. 771.

(4) *Pinus silvestris.*

(5) *Thea bohea.*

(6) *Cuprèssus Japonica.*

(7) *Arundo bambos.*

(8) *Rhus succedanea.*

acquiert même la consistance du suif, de manière qu'on peut en fabriquer des chandelles, qui ne sont pas cependant d'un usage aussi général que les lampes. L'huile que l'on exprime du camphrier, &c. (1), du sumac à vernis (2), et de l'azedarach (3), sert également à faire des chandelles; mais ils ont généralement des lampes dans lesquelles ils brûlent différentes espèces d'huile, comme celle d'abrasin ou driandre (4), celle de navette du Levant (5), qui est la plus commune. On emploie pour la friture et la cuisine en général l'huile de sesame (6), qui est très-douce et très-agréable.

L'érable à sucre (7) n'est pas, je crois, un arbre indigène au Japon, et l'on ne l'y cultive pas même encore. Cependant les interprètes me dirent que leurs compatriotes savoient la manière d'extraire le sucre renfermé dans des cannes, qui venoient d'un arbre qui croît dans les îles voisines du Japon. Ce sucre est assez agréable, mais brun et même dégoûtant. Ainsi dans le cas où l'on regarderoit ce sucre comme denrée de première nécessité, c'est la seule de cette espèce que les Japonois soient obligés de tirer des étrangers. Du reste, leur pays produit abondamment tout ce dont ils ont besoin pour se nourrir et se vêtir. En un mot, ils trouvent chez eux tout le nécessaire imaginable, même le superflu, qui fait partie du nécessaire des nations civilisées.

Malgré sa prodigieuse population, ce royaume jouit de la plus grande abondance; la disette s'y fait rarement sentir. Cependant il a éprouvé les horreurs de la famine, mais à des époques bien éloignées. La frugalité des habitans et les soins qu'ils donnent à l'agriculture, font plus, comme on voit, que toutes les su-

(1) *Laurus camphora* et *glauca*.

(2) *Rhus vernix*.

(3) *Melia azedarach*. Illustr. des genres, t. 352.

(4) *Dryandra cordata*. Bancs et Kœmpf. t. 23.

(5) *Brassica orientalis*.

(6) *Sesamum*.

(7) *Acer saccharinum*.

blimes

blimes spéculations de tous nos profonds économistes et politiques.

Mes courses botaniques dans le voisinage de Nagasaki et dans l'île de Kosido, me procurèrent plusieurs plantes remarquables, dont je me contenterai de citer les plus utiles.

La racine de squine (1) croît par-tout en grande abondance. Cependant les Japonois en achètent pour des sommes considérables aux Chinois. Ils l'emploient en décoction dans plusieurs maladies, sur-tout pour épurer le sang.

Les interprètes me surent beaucoup de gré de leur apprendre qu'une racine aussi utile croissoit spontanément dans leur pays (2).

Les figuiers sauvages (3) croissent dans les endroits pierreux, et leurs racines se cramponnent autour des cailloux ; on en mange quelquefois les fruits, qui ne sont pas plus gros que des prunes.

Le lizeron (4) vient spontanément, et on le cultive aussi ; il a des racines blanches et noires : ces dernières servent de purgatif.

Le fagarier ou le buisson à poivre (5) se trouve par-tout; ses fruits étant mûrs, ils ont, ainsi que ses feuilles, un goût d'épice assez désagréable. Ils sont échauffans ; on en met dans la soupe en guise de poivre; la coquille du fruit se prend pour les vents et pour la colique. On fait, avec les feuilles pilées et

(1) *Smilax China*. Kœmpf. Amœn. p. 782.

(2) Si les Européens ne portoient que des connoissances de cette espèce dans les contrées lointaines qu'ils visitent, ils n'y éprouveroient pas tous les désagrémens auxquels ils sont exposés. A la vérité, ceux qui cultivent des sciences aussi utiles n'exciteroient guère les soupçons de leurs hôtes. *Rédacteur.*

(3) *Ficus pumila* et *erecta*.

(4) *Convolvulus nil.*

(5) *Fagara piperita.*

de la farine de riz, une bouillie qu'on applique au lieu de vésicatoires sur les aposthêmes et les rhumatismes.

Les habitans de la campagne emploient la garance à feuilles en cœur (1) à la teinture, comme nos paysans Suédois font de la garance ordinaire (2).

J'ai déjà eu occasion de dire que les ficelles et les cordes des Japonois ne sont pas faites de chanvre, mais ils y emploient différentes espèces d'orties sauvages qui croissent sur les collines, telles que l'ortie du Japon et l'ortie à feuilles blanches (3), dont l'écorce bien préparée fournit d'excellentes cordes. La graine de l'ortie à feuilles blanches (4) rend par l'expresssion une huile très-utile ; les feuilles de cette plante sont blanches en dessous.

On cultive dans les jardins situés dans l'intérieur et autour de Nagasaki, différentes plantes européennes qu'on nous avoit apportées à bord et à la factorerie, telles que les bettes-raves (5), dont la racine est ici d'un rouge bien plus foncé qu'en Europe ; des carrottes (6), le fenouille (7), l'anis (8), le persil (9), les asperges (10), différentes espèces d'oignons, des porreaux, &c. (11), des raves (12), des raiforts (13), de la laitue (14), de la chicorée (15).

Les collines situées auprès de la ville et des villages, sont plantées de batates (16) qui ont des racines tendres, d'un goût fort agréable, infiniment supérieures aux pommes-de-terre (17),

---

(1) *Rubia cordata*. Pall. it. 3, tab. I. f. 1.

(2) *Rubia tinctorum*.

(3) *Urtica Japonica* et *nivea*.

(4) *Rhus vernix* et *succedanea*. *Fasi noki* en japonois.

(5) *Beta vulgaris*.

(6) *Daucus carotta*.

(7) *Anethum fœniculum* et *graveolens*.

(8) *Pimpinella anisum*.

(9) *Apium petroselinum*.

(10) *Asparagus officinalis*.

(11) *Allium fistulosum*, *cepa*.

(12) *Brassica rapa*.

(13) *Raphanus*.

(14) *Lactuca sativa*.

(15) *Cichorium entybus* et *endivia*.

(16) *Convolvulus edulis*.

(17) *Solanum tuberosum*.

et sur-tout d'une digestion plus facile. Les feuilles de cette plante sont couchées sur la terre.

On a aussi tenté la culture des pommes-de-terre, mais elles ne réussissent pas.

Le genièvre (1) qui est, comme on sait, indigène dans les contrées septentrionales de l'Europe, se trouve quelquefois dans le voisinage des temples; mais ces buissons sont très-rares.

L'acore sauvage (2) croît spontanément dans les endroits marécageux. D'après son goût aromatique, les Japonois ont une grande idée des vertus de cette racine; ils n'en connoissent pas cependant le véritable usage.

Les environs de la ville de Nagasaki produisent aussi une espèce d'amome ou gingembre sauvage (3), dont la racine est chaude et piquante; elle a presqu'autant de vertus que le gingembre ordinaire, dont il tient souvent lieu. Il est fâcheux que la nature paroisse avare de cette production.

Le lière (4) me sembla d'abord avoir des feuilles entières et non découpées, comme celui d'Europe; mais je ne tardai pas à les voir changer de forme en acquérant la grandeur ordinaire. On rencontre ici beaucoup de lières d'un verd magnifique et d'une belle venue.

Le buis (5) est aussi très-commun. Il vient spontanément, et on le cultive. Son bois est d'un tissu fin et serré; on en fait des peignes que l'on peint en rouge et que les femmes portent dans leurs cheveux comme un ornement.

Le bambou (6) est la seule graminée qui parvienne à la

---

(1) *Juniperus communis.*

(2) *Acorus calamus.* Illustr. des genres, t. 252.

(3) *Amomum mioga.* Bancks. Kœmpf. ic. t. 1.

(4) *Hedera.*

(5) *Buxus virens.*

(6) *Arundo bambos.* Quoique l'on n'ait pas encore une connoissance bien positive des détails de la fructification

grosseur d'un arbre. Il varie pour la grandeur et la grosseur selon les sites, car on en trouve dans beaucoup d'endroits. Les Japonois emploient ses racines aux mêmes usages que les habitans des autres îles des Indes orientales ; ils en font un mets particulier (1), on les fait confire dans le vinaigre. Les grandes branches servent à porter des fardeaux ; on fait avec les petites des bâtons à pinceaux pour écrire, ou bien on les fend pour faire des montures d'éventails et autres objets semblables.

Je remarquai auprès des maisons, et sur-tout des temples, un buisson singulier, haut de trois ou quatre aunes, du genre des celastres (2) ; il avoit des coins saillans et pressés le long des branches, qui étoient chargées de fruits mûrs. On dit que les amans attachent une branche de ce buisson à la porte de la maison où demeure la jeune personne qu'ils veulent demander en mariage.

Plusieurs Japonois font usage de l'anserine à balais (3) comme d'un excellent remède dans plusieurs maladies.

Quelques alcées et mauves (4) sont cultivées dans les petits parterres de la ville, à cause de la beauté de leurs fleurs.

La menthe poivrée (5) vient spontanément aux environs de la ville, ainsi que le basilic crépu (6) qui ornent les colli-

---

du bambou, que Linné et la plupart des botanistes ont regardé comme un roseau (*arundo*), on en sait assez maintenant à l'égard de cette graminée remarquable, pour ne pas douter qu'elle ne constitue un genre très-distinct de celui du roseau. Ce genre est, à ce que je crois, le même que le *nastus* de Jussieu et le *bambus* de Gmelin. D'après les observations qui m'ont été communiquées de l'Isle de France, je crois que, dans l'ordre du système sexuel, ce même genre doit être placé dans la dioecie-hexandrie ; c'est-là où je le mentionnerai dans mes *Illustrations*. Lam.

(1) Nommé *atchar*.

(2) *Celastrus alatus*. Flora Japonica, p. 98.

(3) *Chenopodium scoparia*.

(4) *Alcea rosea* et *malva mauritiana*.

(5) *Mentha piperita*.

(6) *Ocymum crispum*.

nes. On fait infuser les feuilles de cette dernière, et l'on prend cette infusion dans les douleurs rhûmatismales. Cette plante bouillie dans l'eau, produit une couleur rouge avec laquelle les Japonois peignent les raiforts et les raves.

Le même terrain produit plusieurs espèces de pommes-de-terre ou d'ignames (1); mais elles ne font point partie des comestibles, à l'exception de l'igname du Japon (2) dont on mange les racines cuites et coupées par tranches : elles ont un excellent goût.

Le chanvre ordinaire (3) croît spontanément dans beaucoup d'endroits.

On cultive deux espèces de poivre-long; le piment annuel (4), quoique le plus commun, n'est d'aucun usage parmi les Japonois; ils le vendent aux esclaves de la factorerie hollandoise. L'autre espèce est le piment à gros fruits (5); on le plante dans des pots très-étroits, où il s'abâtardit et se rapetisse faute de pouvoir prendre toute sa croissance. Les Japonois ont un goût particulier pour gêner et tourmenter différens végétaux (6).

Je vis bien quelques pieds de tabac (7) dispersés çà et là,

---

(1) *Dioscorea.*

(2) *Dioscorea Japonica.*

(3) *Cannabis sativa.*

(4) *Capsicum annuum.*

(5) *Capsicum grossum.*

(6) C'est un caprice commun à tous les hommes opprimés par le despotisme; ils veulent se venger sur la nature entière de la gêne et des vexations qu'ils éprouvent : de-là la corruption du goût et des arts, qui n'ont d'autre base et d'autre aliment que la nature. Les esclaves peuvent la parodier, la rapetisser, l'outrer, en un mot, la tourmenter; mais il n'appartient qu'à l'homme véritablement libre de la connoître, de l'apprécier et de l'exprimer. Les Indiens, les Chinois et les Egyptiens ont dégrossi des magots et des colosses; mais il n'étoit permis qu'au génie républicain des Grecs d'animer le marbre, de faire respirer la toile, de créer, en un mot; des modèles aussi simples que sublimes, qui ont fait et feront à jamais l'admiration et le désespoir de tous les artistes salariés par les despotes. *Note du Rédacteur.*

(7) *Nicotiana tabacum.*

mais je n'en rencontrai pas un seul plant. Ce précieux végétal, si nécessaire à tant d'individus, a été apporté par les Portugais, et c'est pour ainsi dire l'unique vestige de leur séjour au Japon. Les Japonois ne lui ont point donné de nom particulier dans leur langue, et l'appellent tout simplement *tabucco*. Ils le hachent aussi fin qu'un cheveu, et le fument dans de petites pipes de métal.

Le muguet du Japon (1) portoit des fruits; les Japonois et les Chinois prennent, dans différentes maladies, les oignons de cette plante confits dans le sucre.

Le bled noir (2) croît en grande quantité auprès des habitations et sur les collines. On cultive le premier, et la farine qu'on en tire sert à faire des gâteaux pour le bas peuple; l'autre vient spontanément; sa racine, mangée crue, est cordiale. On dit que cuite sous la cendre elle a un goût amer.

Je vis à Iosida un varec (3) d'une longueur et d'une largeur prodigieuse. Les uns prétendent que cette plante se trouve jettée sur ces parages par la mer; d'autres disent qu'elle vient de la grande île de Matsmaï, au nord du Japon : on nettoie cette plante et on la ratisse pour enlever le sable, les ordures et la peau. Le dessous est blanc et se mange en buvant du sakki, ou bien avec du sandjo et du fagarier (4), quoiqu'elle soit un peu dure. Coupée par morceaux et cuite elle renfle prodigieusement, et on la mêle dans différens ragoûts. Pour manger cette plante crue, on la coupe par bandes longues de deux pouces et de la largeur de l'ongle. Ces bandes se plient par quarrés et forment de petits rubans qu'on lie avec une autre petite bande de la même plante, longue de trois pouces et large

---

(1) *Convallaria Japonica. Riuno fige.* Kœmpf. Amœn. p. 823 et 824. Cette petite plante a l'aspect d'un *hypoxis*.

(2) *Polygonum fagopyrum.*

(3) *Fucus saccharinus.* (*Komb* ou *kobou* en japonois; quelques-uns le nomment *nosi.*)

(4) *Fagara piperita.*

d'une ligne. Il y a quelquefois une dixaine de ces petits arbres dispersés sur la petite table aux présens qu'on offre ou qu'on reçoit dans différentes occasions. Les présens, comme on sait, forment un des principaux articles du cérémonial asiatique. Les Japonois accompagnent les leurs d'un morceau de papier plié d'une manière assez singulière, et qu'ils nomment *papier de compliment.* A chaque extrémité de ce papier, ils collent une bande de *fucus* longue d'un quart d'aune et large d'un pouce.

J'examinai, en passant par quelques villages, de quelle manière se fait l'huile de l'abrasin (1), qu'on brûle dans les lampes. Le pressoir pose immédiatement à terre; il est formé par deux poutres, entre lesquelles on écrase la graine, dont l'huile s'écoule par un canal creusé exprès dans le bois, et tombe dans un vase. La poutre inférieure reste immobile; on ajoute au poids de la poutre supérieure une pression considérable en frappant des coins avec une massue de bois.

Après avoir décrit les principaux végétaux qui ornent et enrichissent les environs de Nagasaki et les îles voisines, il ne me reste plus qu'à parler de ceux que j'ai observés pendant notre voyage à la cour d'Iédo. Je me promettois d'immenses richesses botaniques dans ces campagnes que les Européens ont si rarement occasion de parcourir. L'infatigable et minutieuse activité des laboureurs trompa mon attente. Pas un seul brin de mauvaise herbe, pas une seule plante parasite dans tous leurs champs; autant il en paroît, autant d'arrachée, et l'on trouve rarement à se dédommager dans les terrains incultes, car les Japonois ne négligent pas le moindre coin de terre susceptible de végétation. Quoi qu'il en soit, je vais présenter au lecteur le petit nombre d'observations que j'ai pu rassembler.

A notre premier passage, c'est-à-dire, au commencement

(1) *Driandra cordata.* (*Abrasin* en japonois.)

d'avril, je trouvai les rizières des environs de Méaco toutes inondées; les choux orientaux (1) étoient en fleurs, et formoient au milieu des champs de grandes nappes d'un jaune éclatant. La graine de ces choux rend au pressoir une huile à brûler excellente (2). Cette graine est mûre et on la recueille dans le mois de siogats. On ne tire aucun parti des racines. Je vis aussi, dans plusieurs endroits, une espèce de moutarde (3), que les Japonois vendent aux Hollandois pendant leur voyage à la cour, ou même à la factorerie. Les Hollandois la prennent comme de la moutarde ordinaire, mais les naturels en font peu de consommation. Leur nourriture légère, et végétale en grande partie, n'exige pas un dissolvant aussi actif.

Les habitans de la campagne apportent à Nagasaki des fèves de marais (4), des pois (5), et différentes espèces de haricots (6), qu'ils font venir dans leurs jardins. Les Hollandois achètent et mangent beaucoup de ces légumes.

Les amandiers (7) et les pêchers (8) fleurissent dans le mois d'avril, long-tems avant le développement des feuilles: je regardois toujours avec un nouveau plaisir en passant par différens villages, ces branches d'une blancheur éblouissante par les fleurs dont elles étoient entièrement couvertes.

Les pruniers (9), les cerisiers (10), les pommiers et les poiriers (11) à fleurs doubles et simples fleurissent aussi à-peu-près vers le même tems. Les Japonois font un cas tout particulier du poirier à fleurs doubles: en général ils aiment beaucoup tous ces écarts de la nature.

---

(1) *Brassica orientalis.*

(2) *Natami* en japonois; l'huile se nomme *natamiobra.*

(3) *Sinapis cernua.*

(4) *Vicia faba.*

(5) *Pisum sativum.*

(6) *Phaseolus vulgaris.*

(7) *Amygdalus communis.*

(8) *Persica.*

(9) *Prunus domestica.*

(10) *Prunus cerasus.*

(11) *Pyrus malus* et *cydonia.*

Le

Le plus beau de tous les arbres verts, l'incomparable thuya du Japon (1), embellit tous les chemins des environs de Fakonié. Sa hauteur, sa superbe tige, et ses feuilles toujours vertes en dessus, et dont le dessous est blanc comme l'argent, méritent incontestablement à cet arbre la première place parmi tous ceux de son espèce. Malheureusement il n'étoit plus en fleurs, et ses pignons n'étoient pas encore mûrs. Cependant je fis tant auprès des interprètes et de plusieurs Japonois de mes amis, que j'en obtins des rejettons que je m'empressai de faire passer en Hollande par la première occasion.

On trouve aussi dans la même contrée un arbuste que je nommai lindera (2); les Japonois emploient son bois blanc et tendre à faire des brosses pour nettoyer les dents; elles n'écorchent pas les gencives. On en fait encore plus communément des allumettes.

L'épine-vinette (3) ou le vinettier commun et le vinettier de Crète (4), étoient en fleurs à mon passage. L'osyris du Japon (5), un des buissons les plus singuliers, avoit plusieurs petites fleurs au milieu même des feuilles, chose très-rare dans la nature.

On trouve dans les bosquets un arbuste à feuilles dures et inégales, nommé deutzia (6), dont les charpentiers se servent en guise de joncs de presle pour polir leurs ouvrages.

Cette partie septentrionale du Japon est très-montagneuse et très-froide; j'y reconnus différens arbres et arbustes d'Europe, dont quelques-uns me parurent d'une espèce nouvelle. Des chênes, des airelles (7), des viornes (8), différentes es-

---

(1) *Thuya dolabrata.* Flora Japon. p. 266.

(2) *Lindera.* Flora Jap. p. 145. *Cum icone.*

(3) *Berberis vulgaris.*

(4) *Berberis Cretica.*

(5) *Osyris Japonia.* Flora Jap. p. 31.

(6) *Deutzia scabra.* Flora Jap. p. 185.

(7) *Vaccinia.*

(8) *Viburna.*

pèces d'érables (1), et un poirier sauvage (2). Les habitans cultivent divers buissons auprès de leurs maisons et dans les champs, soit pour leurs belles fleurs, soit pour faire des charmilles. Parmi ces plantes ou arbustes sont quelques nouvelles espèces de viorne (3) à fleurs, comme radiées et doubles (4), dont plusieurs même ressemblent au buisson suédois qu'on nomme boule de neige (5); les fleurs blanches des spirées (6) produisent un charmant effet dans les haies formées par ces arbustes; l'oranger à trois feuilles (7), quoiqu'armé d'épines longues et fortes, entre moins fréquemment que les précédens dans la composition des haies. A mon passage vers la fin d'avril, les branches nues sur lesquelles on appercevoit à peine les bourgeons des feuilles, étoient déjà chargées de fleurs : son fruit passe pour être purgatif.

Les érables (8), auxquels je ne craindrai point de décerner le premier rang parmi les plus beaux arbres, et que l'on cultive non-seulement à Fakonié, mais encore dans plusieurs autres endroits, commençoient à fleurir, et comme il me fut impossible d'obtenir des graines de ces charmans arbres, je commandai qu'on en mît pour mon retour quelques jeunes plants dans des pots : leur transport jusqu'à Nagasaki me coûta des peines et des dépenses incroyables.

La belle gardène à larges fleurs (9), que l'on nomme quelquefois jasmin du Cap à fleurs simples et doubles, qui est rare ailleurs, servoit ici à faire des buissons ou des haies dans les jardins des personnes distinguées du territoire de Fakonié.

(1) *Aceres.*

(2) *Pyrus Japonica.*

(3) *Viburna.*

(4) *Flores radiati.*

(5) *Viburnum opulus.*

(6) *Spirea chamædrifolia et crenata.*

(7) *Citrus trifoliata.*

(8) *Acer dissectum, japonicum, palmatum, septemlobum, pictum et trifidum.*

(9) *Gardenia florida.*

La feuille renfermée dans une coquille, sert à teindre en jaune, et forme une branche de commerce.

On cultive dans beaucoup d'endroits quelques gouets, ainsi que la draconte polyphylle (1), dont les grandes fleurs ont une odeur cadavéreuse, ainsi que le gouet comestible (2). Ces plantes ont des racines extrêmement dures et raboteuses; celles du gouet comestible (3), ratissée et coupée en morceaux, est bonne et nourrissante. Il est affreux pour un véritable ami de la nature, de mêler l'idée de la dépravation de ses semblables à l'admiration et à la reconnoissance qu'inspirent les productions de la nature, et c'est avec regret que je laisse deviner à mes lecteurs le coupable usage que les filles enceintes font de la racine de la draconte polyphylle (4).

Quoique les cyprès croissent dans tout le Japon, on n'en trouve nulle part d'aussi beaux et d'aussi nombreux qu'à Fakonié. C'est l'arbre le plus droit et le plus haut de l'espèce des cyprès du Japon (5); il est, pour ainsi dire, incorruptible; c'est pourquoi on l'emploie à la construction des vaisseaux, des ponts, et de tous les ouvrages hydrauliques. Les menuisiers l'emploient après l'avoir laissé quelque tems en terre, où l'eau qui le pénètre lui donne une teinte bleuâtre; on le couvre ensuite d'un vernis clair et transparent, à travers lequel on discerne très-bien les veines du bois, ce qui produit un effet charmant. On vend beaucoup d'ouvrages faits avec ce bois ainsi préparé.

Je remarquai avec quel soin les habitans des environs d'Iédo ramassent les varecs (6), plantes marines brunâtres qui leur fournissent un excellent comestible, quoique dures et coriaces.

(1) *Arum dracontium, dracuntes, et dracontium polyphyllum.*

(2) *Arum esculentum.*

(3) *Arum esculentum.*

(4) *Dracuntium polyphyllum.*

(5) *Cupressus Japonica.*

(6) *Fuci.*

Après en avoir ôté le sable et les avoir bien nettoyées et lavées, ils les coupent par petits morceaux, qu'ils lavent encore, et qu'ils pressent de manière à pouvoir les pétrir en petits gâteaux bons à manger.

La macre (1) croît dans les champs à riz, et l'on se sert généralement de racines noires pour la soupe et pour différens alimens; mais elles me parurent coriaces et d'un goût désagréable.

Je reconnus dans plusieurs boutiques de Nissaka des pignons d'aune (2) exposés en vente. Les Japonois s'en servent pour teindre en noir.

Les haies des environs sont formées de liciets du Japon (3) assez bas.

L'azalée des Indes (4) croissoit auprès des maisons dans toute sa beauté, et produisoit de superbes fleurs panachées.

Le chamærops à pétioles inermes (5), qui vient dans beaucoup d'endroits, est une espèce de palmier plus haut qu'un homme de taille ordinaire; son écorce ressemble à des filets: on la vend pour en faire des balais.

Les fruits du nêflier du Japon (6) commençoient à mûrir vers la fin de mai; ils ont le goût de tous les fruits de cette espèce, et fondent dans la bouche. Ils me parurent très-rafraîchissans, et j'en mangeois dans les grandes chaleurs.

On plante, dans beaucoup d'endroits du voisinage de Nissaka, des dolics à nombreux épis (7), qui sont grimpans comme les haricots, et dont on fait de jolis berceaux bien

---

(1) *Trapa natans*. Illustr. des genres, planche 75.

(2) *Betula alnus.*

(3) *Lycium Japonicum. Serissa.*

(4) *Azalea Indica.* Voyez *Tsu-tsusi.* Kœmpf. Amœn. p. 846. Voyez aussi les figures de Kœmpfer, publiées par M. Bancks, planche 55.

(5) *Chamerops excelsa.*

(6) *Mespilus Japonica.* Bancks, Kœmpfer. ic. t. 18.

(7) *Dolichos polystachios.*

converts. Leurs fleurs, suspendues à de longues perches, produisoient un joli effet, et cet ornement dure d'autant plus long-tems, qu'elles s'épanouissent successivement.

On cultive le sésame oriental (1) dans la même contrée, et sa graine, quoique très-menue, rend au pressoir une excellente huile à manger, dont on fait usage ici et dans toute l'Inde.

La corète du Japon (2) à fleurs doubles, croît spontanément dans le voisinage de Miako. Ses fleurs sont fort belles; on les fait sécher et on les donne pulvérisées pour les hémorroïdes et les saignemens de nez; on souffle cette poudre dans les narines.

Au commencement de juin, c'est-à-dire, vers la fin du troisième ou le commencement du quatrième mois de l'année japonoise, on commence à défeuiller les buissons à thé; ces feuilles sont alors jaunes, et font le thé le plus délicat. Les Japonois ne prennent pas beaucoup de précautions pour étaler le thé sur des nattes devant leurs maisons.

Le galé du Japon (3) est un arbre dont le bois fin et blanc sert à faire des peignes et autres petits ustensiles, pour lesquels on emploie encore un autre bois, que les Japonois nomment *fioun-no-ki*.

Je rassemblai à Iédo plusieurs objets d'histoire naturelle que je n'avois pas apperçu ailleurs, tels que la noix ronde (4), la véritable châtaigne (5), que je trouvai ensuite à Miaco; l'aunée ou enula campana (6), dont la racine aromatique est un excel-

(1) *Sesamum orientale.*

(2) *Corchorus Japonicus.* (*Iamma boaki* en japonois.)

(3) *Myrica nagi.* (*Nagi*, prononcez *nagui* en japonois.) Voyez dans mon Dict. (vol. II, p. 594, n°. 5) le galé du Japon et le *nagi* de Kœmpfer (Amœn. exot. p. 774.) *Lam.*

(4) *Juglans nigra.*

(5) *Fagus castanea.*

(6) *Inula helenium.*

lent corroborant pour l'estomac, ainsi que des pins (1) qui se trouvèrent sur notre passage lorsqu'on nous portoit au palais impérial.

Les interprètes me montrèrent une racine que je jugeai venir d'une sorte de fougère (2), qu'ils nomment *iaboki*. Quand on la coupe en travers, chaque tranche représente une étoile; ce qui leur paroissoit très-singulier. Ils me procurèrent à Miaco, à notre retour, un bupreste (3), qu'ils nomment dans leur langue *tamma-mousi*.

J'achetai à Osakka une partie de moxa de différentes qualités et espèces. Le plus fin est blanc; on l'emploie généralement ici aux ventouses, soit pour guérir, soit même pour prévenir une foule de maladies. Le gros est brun, et sert en guise d'amadou. Ces deux espèces se forment du duvet qui couvre les feuilles de l'armoise commune (4). On recueille ces feuilles dans le mois de juin; on les fait sécher et on les conserve pour en préparer le moxa, en les frottant et en les battant jusqu'à ce que les filamens se séparent, et qu'on puisse retirer le duvet pur et sans mélange. Certains chirurgiens de ces contrées ont fait une étude particulière de ce remède. Ils savent parfaitement dans quelle circonstance et dans quelle partie du corps il le faut appliquer. Ils en mettent une pincée sur la partie malade et l'allument; elle brûle lentement, et fait une ampoule par où les humeurs s'écoulent en suppuration. Le dos est ordinairement la partie du corps la plus propre à recevoir ce cautère, et l'on y a recours dans presque toutes les maladies, et pour les personnes de tout sexe et de tout âge. Il est souverain pour la goutte et le rhumatisme.

Les habitans d'Osakka mangent les feuilles et les fleurs de

(1) *Pinus abies.*
(5) *Filix.*
(3) *Buprestis ignota.*
(4) *Artemisia vulgaris.*

menyanthe flottant (1) en salade, confits ou salés, comme les concombres.

Le buis croît communément dans ces cantons; on en fait des peignes vernis, que les femmes portent dans leurs cheveux comme un ornement.

Le nelombo (2) vient dans l'eau : les Japonois regardent cette plante comme sacrée et agréable aux dieux, à cause de sa beauté. Ils peignent leurs idoles assises sur ces grandes feuilles.

Le badian de la Chine (3) passe chez les Japonois pour un arbre vénéneux; ils ne vouloient pas croire qu'il produit la vraie anis (4) étoilée qu'ils achètent chaque année aux Chinois. A la vérité, les gousses ne parviennent pas à une parfaite maturité dans le pays, et n'acquièrent pas ce goût agréable et fortement épicé que nous trouvons à celles que vendent nos apothicaires. Au reste, on fait beaucoup de cas de cet arbre; on le plante ordinairement auprès des temples, et l'on conserve des branches avec d'autres fleurs, dans des cruches pleines d'eau et placées dans l'intérieur même des temples. La poudre

(1) *Menyantes nymphoïdes.*

(2) *Nympha nelumbo.* Cette belle plante, malgré ses grands rapports avec les *nymphæa*, dont elle étoit congénère, selon Linné, est si particulièrement caractérisée par la forme de sa capsule, qui ressemble en quelque sorte à un arrosoir, que Jussieu (*Gen.* p. 68) et Gærtner (*de Fruct.* 1, p. 73, t. 19) l'ont distingué comme un genre particulier. Voy. *Nelumbium,* dans mes *Illustrations*, planche 453. *Lam.*

(3) *Illicium anisatum.* (*Skimmi* en japonois.) Voyez Badian, n°. 1, dans mon Dict. vol. I, p. 351, et *Illicium*, dans mes *Illustrations*, planche 493, f. 2. Au reste, nous ne connoissons sur les fleurs de cet arbre intéressant, que ce que Kœmpfer (Amœn. exot. p. 881) nous a appris. M. Thunberg auroit dû nous en donner de nouveaux détails, afin que nous puissions les comparer avec celles de l'*illicium floridanum* que j'ai figuré, et qui ne présente point des folioles calcinales obtuses, comme on le voit dans le skimmi de Kœmpfer. *Lam.*

(4) *Anisum stellatum.*

de son écorce sert à mesurer le tems, sur-tout pour les gardes nocturnes. On remplit de cendre un tiroir long d'une demi-aune, et l'on y trace des sillons d'une extrémité à l'autre. On sème dans ces sillons de la poudre fine de l'écorce de *skimmi*, que l'on divise pour chaque heure de la nuit, après avoir mis le feu à cette poussière, et on ferme le couvercle de la boîte, mais en laissant un petit trou ouvert pour entretenir le feu, qui, comme on se l'imagine bien, ne brûle que très-lentement. On indique l'heure en frappant sur les cloches des temples.

On exprime de l'huile du fruit de l'azedarach (1) comme de la graine du sumac faux vernis (2), en le mettant sous presse. Cette huile se fige comme du suif, et l'on en fait des chandelles.

Parmi le grand nombre de végétaux rares et précieux que j'expédiai pour l'Europe par la voie de Batavia, après mon retour d'Iédo, je ne citerai que différentes espèces d'érables (3), de liciets (4), de calastres (5), de viornes (6), de pruniers (7), de cycas (8), de cyprès ou cèdres (9), et d'orangers (10).

Je recommençai mes promenades botaniques aux environs de Nagasaki. Nous étions alors au commencement de l'été, c'est-à-dire, dans la saison la plus riche en fleurs de toute espèce. Aussi fus-je bien plus amplement dédommagé que l'automne et l'hiver précédens des dépenses que mes promenades me causoient.

On plante des ricins (11) dans beaucoup d'endroits; on pile

(1) *Melia azedarach.*
(2) *Rhus succedanea.*
(3) *Aceres.*
(4) *Lycium.*
(5) *Celastrus.*
(6) *Viburnum.*
(7) *Prunus.*
(8) *Cycas.*
(9) *Cypressus.*
(10) *Citrus.*
(11) *Ricinus.*

les



les graines de cette plante avec du *moxa* et du *tomhe*, et l'on met cette poudre dans une boîte, sur laquelle est étendue une nappe de soie huilée pour humecter la poudre. Quand les Japonois veulent cacheter ou sceller quelque chose, ils plongent leur cachet, qui est en corne bien gravée, dans cette poudre, et en tirent une belle empreinte. Enfin, comme cette poudre sert à-peu-près aux mêmes usages que notre noir d'imprimerie, il faut avoir bien soin d'imbiber d'huile la nappe de soie à mesure qu'elle se sèche.

Les nattes dont on couvre les planchers, sont fabriquées, pour la plupart, dans l'intérieur du royaume, et diffèrent, pour la bonté, selon les provinces : les meilleures sont de joncs épars (1), qu'ils savent tresser d'une manière aussi agréable que solide. Ils emploient aussi de la paille de riz, dont ils font des nattes épaisses de deux ou trois doigts. Quoique cette plante croisse spontanément, on la cultive dans plusieurs terrains bas pour s'en procurer de plus grandes tiges. On l'expose à l'air pour la faire blanchir, parce qu'ils aiment mieux les nattes blanches que les jaunes.

Le lis du Japon (2) est l'une des plus jolies fleurs qu'il soit possible de voir; ils en suspendent des bouquets à leurs petits navires, comme une offrande agréable au dieu de la mer.

L'uvaire ou canang du Japon (3) est un arbuste bas et rampant, qui croît dans le voisinage du port de Nagasaki. Il

(1) *Juncus effusus*.

(2) *Lilium speciosum*. M. Thunberg emploie ici un nom spécifique, qui n'est ni dans Linné, ni dans sa *Flora Japonica* (voyez p. 133). Le beau lis dont il parle ici, sans le décrire, doit-il être rapporté à son *lilium Japonicum* ou à d'autres? Est-ce le *konokko juri* de Kœmpfer, figuré (pl. 47), dans les *Icones* de Kœmpfer, publiées par M. Bancks? *Lam.*

(3) *Uvaria Japonica*. Voyez Kœmpfer, Amœn. p. 477. A l'aspect de ses fruits sessiles sur un réceptacle commun sphérique, on la prendroit pour un *ochna*. *Lam.*

mérite l'attention des naturalistes par la grande quantité quantité de liqueur mucilagineuse et limpide qu'il rend. Lorsqu'on met dans un verre ses branches dépouillées de leur écorce, elles suent cette liqueur de tous côtés, et de l'épaisseur d'une ligne; on l'emploie au lieu de celle que l'on tire de la ketmie manioth (1), pour la fabrication du papier. Les femmes en oignent leurs cheveux pour les rendre luisans.

Le camelli à feuilles étroites (2), étoit assez abondant aux environs de Nagasaki; il ressemble beaucoup à l'arbuste à thé, tant pour les feuilles que pour les fleurs, qui ne diffèrent les unes des autres que par la grandeur.

Les feuilles ont une odeur si agréable, que les femmes en font souvent une décoction pour laver leurs cheveux, et les mêlent quelquefois avec le thé pour lui donner un plus doux parfum.

On cultive, dans des pots, une espèce d'oranger (3) très-petit; cet arbuste n'a pas plus d'un quart d'aune de hauteur, et produit des fruits d'un goût doucereux, mais agréable, et de la grosseur d'une cerise ordinaire.

On déterre des truffes (4) grosses comme des prunes dans différens endroits; en sortant de la terre elles sont molles et brunes, mais elles acquièrent bientôt un goût salé et une teinte noirâtre. Quand elles ont ce goût, les Japonois les mettent dans leurs potages comme des morilles.

Leur sauce de soya, qui s'est introduite chez plusieurs nations européennes, se fait avec des fèves-soya (5), de l'orge ou du froment et du sel. Quoique ces fèves viennent spontanément et très-abondamment dans beaucoup d'endroits, la prodigieuse

---

(1) *Hibiscus maniot.*

(2) *Camellia sasanqua.* Flora Jap. p. 273.

(3) *Citrus Japonica.* Flora Jap. p. 292.

(4) *Lycoperdon tuber.*

(5) *Dolichos soya.* Voyez *Dolic du Japon, Diction.* vol. II, p. 299, n°. 28. *Lam.*

consommation qu'ils font de ce farineux, les détermine à donner un soin tout particulier à sa culture.

Je n'ai vu que peu de galé du Japon (1) auprès de Nagasaki. Le bois en est très-blanc, et sert à faire des peignes que les femmes mettent dans leurs cheveux.

Les menuisiers se servent principalement de pin sauvage (2); ils tirent aussi beaucoup de parti des cyprès japonois (3), de l'if à grandes feuilles (4), et de plusieurs autres sortes de bois.

On cultive le gouet comestible (5) sur des couches, tant pour ses racines, qui sont bonnes à manger, quoiqu'un peu aigrelettes avant d'être accommodées, que pour ses tiges qui entrent dans les potages.

On mange encore les racines de la fléchière (6), de la renouée multiflore (7), de l'ignhame du Japon (8), plantes sauvages dont les deux dernières fournissent un excellent fourrage aux bestiaux. J'en trouvai beau coup parmi les herbages qu'on apportoit chaque jour aux bêtes de somme de la factorerie hollandoise.

L'arbuste à thé croît spontanément au Japon; j'en vis particulièrement sur le bord des terres cultivées, sur des montagnes et des collines également en culture, mais qui ne conviennent pas à quelques végétaux d'une grande utilité.

---

(1) *Myrica nagi.*

(2) *Pinus silvestris.*

(3) *Cupressus Japonica.*

(4) *Taxus macrophylla.* Cet arbre est représenté parmi les figures de Kœmpfer, publiées par M. Bancks, planche 24. Ses fruits non ouverts en dessus, mais portés sur un réceptacle turbiné et épaissi, indiquent qu'il est, ainsi que mon if du Cap (*Diction.* vol. III, p. 229, n°. 2), d'un genre particulier, distingué du *taxus*, et qu'il a sans doute aussi les fleurs mâles dispo ées sur des chatons filiformes, garnis d'anthères nombreuses rangées en spirale. *Lam.*

(5) *Arum esculentum.*

(6) *Sagittaria sagittata.*

(7) *Polygonum multiflorum.*

(8) *Dioscorea Japonica.*

Ce buisson n'acquiert toute sa croissance qu'à l'âge de six ou sept ans. Il est alors de la taille d'un homme, mais ses feuilles sont bonnes dès qu'il a atteint trois ans. Un homme un peu accoutumé à faire cette récolte, peut en cueillir dix ou douze livres par jour. Plus on tarde et plus la récolte est forte; mais on n'obtient la quantité qu'aux dépens de la qualité, parce que le meilleur thé se fait avec les plus petites feuilles et les plus nouvellement écloses. On recueille le thé tous les ans à trois époques différentes; d'abord à la fin de février ou au commencement de mars (1). Les feuilles qui commencent alors à pousser sont gluantes. On les réserve pour l'Empereur et les Grands de sa cour; c'est pourquoi on les appelle *thé impérial.*

La seconde récolte se fait un mois après; les feuilles alors sont beaucoup plus grandes, et n'ont pas perdu de leur saveur.

Un mois après se fait la grande récolte; les feuilles ont acquis toute leur dimension et leur épaisseur.

Les feuilles des jeunes arbustes sont meilleures que celles des vieux; elles varient aussi suivant les provinces dont le sol leur communique plus ou moins de goût et de parfum.

On étend ces feuilles sur des platines de fer minces et chaudes, et on les remue très-vîte avec les deux mains, autant que les doigts peuvent endurer la chaleur; ensuite on les roule dans des nattes pour qu'elles y refroidissent. On répète la même opération jusqu'à ce qu'elles soient bien sèches.

Mais j'oublie que je dois donner à mes lecteurs la relation de mes voyages, et non point un traité complet de botanique du Japon. Je crains que les simples amateurs ne m'accusent de m'être déjà trop appesanti sur cet objet; les savans peuvent consulter mon *Flora Japonica*, publié en 1784, qui renferme non-seulement la nomenclature d'un grand nombre d'arbres,

(1) A la fin de *siouguats.*

d'arbustes et de plantes du Japon, mais encore leurs vertus et les usages auxquels on les emploie. Je me suis un peu moins étendu sur la zoologie, ayant déjà décrit plusieurs animaux rares et curieux du Japon dans des traités particuliers et dans des dissertations académiques, accompagnées, pour la plupart, des figures nécessaires (1). Si ma santé et mes occupations me le permettent, j'espère faire le même travail sur quelques autres objets confiés à ma garde, et que je n'ai pas encore pu faire connoître au public.

CHAPITRE XXIV.

Calendrier Japonois.

Les années des Japonois sont lunaires, et composées de douze et quelquefois treize mois; elles commencent dans le mois de février ou de mars (2). Ils ne comptent point par semaines, mais

(1) Voyez le catalogue des ouvrages de M. *Thunberg* à la fin de sa préface, dans le premier volume. *Rédacteur.*

(2) Les Japonois ont conservé cet ancien usage de commencer l'année par le 15° du verseau; c'est encore une de leurs conformités avec les Chinois, qui commencent toujours leur année au solstice d'hiver, placé jadis au 15° du verseau. La chronologie certaine des Japonois ne remonte qu'à l'an 660 avant J. C. Mais comme le solstice n'a pu être dans le 15 du verseau que vers l'an 3513 avant J. C. il s'ensuit que les Japonois ont conservé la tradition d'un tems bien plus ancien que l'époque certaine de leur chronologie. Il n'est pas superflu d'observer qu'en chinois le signe du verseau s'appelle *résurrection du printems.* Comme l'équinoxe n'a jamais pu être placé dans ce signe, et qu'au contraire il y a lieu de croire que le solstice y étoit dans les tems anciens de la Chine ou de la Tatarie, on peut conclure que par *résurrection* (ou commencement) *du printems*, ils entendoient l'instant où le soleil cessant de descendre, commence à se rapprocher de leur climat, en un mot, le solstice. Voyez l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, par Bailly, p. 521. *Note du Rédacteur.*

le 1[er] et le 15 de chaque mois sont des jours de repos que les ouvriers consacrent au plaisir, les courtisanes même interrompent leur commerce, et croient pouvoir donner ce jour à leur plaisir, après en avoir consacré quatorze à ceux du public.

Leurs jours n'ont que douze heures et non pas vingt-quatre comme les nôtres. Ils comptent six heures du lever au coucher du soleil, et six heures du coucher à son lever, de manière que midi et minuit répondent chez eux à trois heures et à neuf heures.

Ils ne connoissent ni les horloges, ni les sabliers; ils mesurent le tems avec des mêches filées comme des cordes et garnies de nœuds d'espace en espace. On allume cette mèche, et l'on compte les heures écoulées par les nœuds qui sont brûlés. On annonce l'heure pendant le jour en frappant sur des cloches qui sont dans les temples; pendant la nuit, la garde frappe deux morceaux de bois l'un contre l'autre, en faisant patrouille.

Les Japonois comptent leur âge de l'année, et non du mois ni du quantième de leur naissance. Ainsi peu importe qu'un enfant soit venu au monde au commencement ou à la fin de l'année, le premier jour de l'année suivante il est censé avoir un an.

Leur ère commune date de *Nin-o*, 660 ans avant notre ère vulgaire.

Quoiqu'ils comptent, comme nous, douze signes célestes, ils leur donnent des noms différens de ceux que nous leur avons assignés. Les voici :

1 *Ne*, la souris.
2 *Ous*, le bœuf.
3 *Torra*, le tigre.
4 *Ov*, le lièvre.
5 *Tats*, le dragon.
6 *Mi*, le serpent.
7 *Ouna*, le cheval.
8 *Tchitchous*, le mouton.
9 *Sar*, le singe.
10 *Torri*, le coq.
11 *In*, le chien.
12 *I*, l'ours.

Les années portent aussi les noms de ces mêmes signes cé-

lestes; ainsi l'année 1774 de notre ère vulgaire correspondoit à l'année japonoise du cheval, et 1776 à celle du singe (1).

(1) Voici encore une preuve de l'origine Tatare des Japonois. Les Mongols, les Kalmouks, les Mantchoux et les principales hordes Tatares, aussi-bien que les Indiens, les Chinois, les Tibétains, ont encore un cycle de douze années, désignées par des noms d'animaux, lequel se répète cinq fois dans leur grand cycle de soixante ans. Saumaise a retrouvé le même cycle duodénaire chez les Chaldéens, d'où il prétend que les Tatars l'ont tiré. Le P. Georgi étend la même observation sur les Egyptiens et les Grecs. — Les Japonois ont aussi un cycle sexagénaire comme les Chinois, les Indiens et les Tibétains. Comme ces détails nous entraîneroient bien au-delà des bornes que nous prescrivent les devoirs de rédacteur, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de Gentil, de Bailly, à la savante dissertation de Bayer *de Horis sinicis*, à l'*Alphabetum Tibetum* du P. Georgi, et sur-tout au troisième volume de l'*Ayeen Akbery*, *or the institutes of emperor Akber translated from the original Persian by Gladwin, in-4°.* Calcutta, 1786. Ce volume, entièrement consacré à l'Indostan, renferme un assez long traité de l'astronomie des Hindoux, avec des éclaircissemens et des notes de M. Reuben Burrow, célèbre mathématicien anglais, qui s'est livré à l'étude du sanscrit, et qui a déjà fait, sur l'astronomie indienne, de grands travaux qu'il se propose de publier. J'ai recueilli et dressé, d'après ces différens ouvrages, un tableau qui aura peut-être quelque mérite aux yeux de ceux qui cultivent les langues.

CYCLE DUODENAIRE (*ou* TCHOGS) DES

Tibétains	Turks.	Kalmouks.	Mongols.	Mantchoux.	Chinois.	Japonois.	
1 *Tchip*. . . .	*Keskon* . . .	*Koutougouna*.	*Koutougouna*.	*Singueri*. . . .	*Chou*....	*Ne*	La souris.
2 *Lang*	*Outh*	*Ouker*.	*Ouker*.	*Ikhan*	*Nieou*. .	*Ous* . . .	Le bœuf.
3 *Tah*.	*Pârs*	*Pars*	*Pars*	*Taskha*	*Hou*. . .	*Torra* . .	Le tigre.
4 *Io*.	*Thouchqdn*.	*Toulaï*	*Taoulaï*: . . .	*Goutmakhoun*.	*Pou*. . .	*Ov*	Le lièvre.
5 *Brou* (*a*). (le tonnerre.) . .	*Louy*	*Lou*	*Lou*	*Moudouri* . . .	*Long* . .	*Tats* . . .	Le crocodile.
6 *Proul*. . . .	*Eyldn* . . .	*Mogoï*.	*Mogaï*.	*Meikhe*	*Che* . . .	*Mi*	Le Serpent *ou* dragon.
7 *Tha*.	*Younad*. . .	*Morin*.	*Morin*	*Morin*	*Ma*. . . .	*Ouma* . .	Le cheval.
8 *Lou*.	*Gouy*	*Goïn*	*Kcïn*	*Khonin*.	*Yam* . .	*Tsitsousc*.	Le bouc.
9 *Prehou*. . .	*Pytchin*. . .	*Metchin*. . . .	*Petchi*	*Poniou*	*Heou* . .	*Sar*. . . .	Le singe.
10 *Tcha*.. . . .	*Dyqouq* . .	*Taka*	*Takiu*.	*Tchokou*. . . .	*Ki*. . . .	*Torri* . . .	L'oiseau.
11 *Ky*	*Eyt*.	*Nokoï*.	*Nokaï*.	*Indakhoun* . . .	*Keou*. .	*In*	Le chien.
12 *Pah*	*Thenghquz*.	*Gacaï*.	*Gacaï*.	*Oulguyan* . . .	*Tchou*. .	*Y*	Le porc.

(*a*) Les Tibétains entendent par le mot *brou* (tonnerre), le dragon ou la constellation du dragon chimérique, auquel les Japonois, selon Kœmpfer, donnent la forme d'un crocodile; c'est le même qui, d'après les idées des Tibétains, produit les éclipses du soleil et de la lune, en voulant dévorer avec ses dents une partie de la lumière de ces astres. *Notes du Rédacteur*.

Les mois de l'année lunaire ne peuvent, comme on sait, correspondre à ceux de l'année solaire, c'est ce qui oblige les Hollandois à dresser tous les ans un almanach japonico-hollandois, dont je donnerai un court extrait pour indiquer la correspondance entre l'année 1776 et celle du singe, qui, comme les années lunaires, n'avoit que trois cent cinquante-trois jours.

Djoguats (premier mois).

Le 1er de Djoguats répond . . . . au 19 février.
Le 11 . . . . au 29.
Le 12 . . . . au 1er mars.
Le 30 . . . . au 19.

Niguats (second mois).

Le 1er de Niguats répond . . . . au 20.
Le 12 . . . . au 31.
Le 13 . . . . au 1er avril.
Le 29 . . . . au 17.

Sangtats (troisième mois).

Le 1er de Sangtats répond . . . . au 18.
Le 13 . . . . au 30.
Le 14 . . . . au 1er mai.
Le 30 . . . . au 17.

Siguats (quatrième mois).

Le 1er de Siguats répond . . . . au 18.
Le 14 . . . . au 31.
Le 15 . . . . au 1er juin.
Le 29 . . . . au 16.

Goguats (cinquième mois).

Le 1er de Goguats répond . . . . au 16 juin.
Le 15 . . . . au 30.
Le 16 . . . . au 1er juillet.
Le 30 . . . . au 15.

Kokguats (sixième mois).

Le 1er de Kokguats répond . . . . . . au 16.
Le 16 . . . . au 31.
Le 17 . . . . au 1er août.
Le 29 . . . . au 13.

Sitsguats (septième mois).

Le 1er de Sitsguats répond . . . . . . au 14 août.
Le 18 . . . . au 31.
Le 19 . . . . au 1er septembre.
Le 30 . . . . au 12.

Fatsguats (huitième mois).

Le 1er de Fatsguats répond . . . . . . au 13.
Le 18 . . . . au 30.
Le 19 . . . . au 1er octobre.
Le 29 . . . . au 11.

Kouguats (neuvième mois).

Le 1er de Kouguats répond . . . . . . au 12.
Le 20 . . . . au 31.
Le 21 . . . . au 1er nov.
Le 30 . . . . au 10.

Siouguats (dixième mois).

Le 1er Siouguats répond . . . . au 11.
Le 20 . . . . au 30.
Le 21 . . . . au 1er décembre.
Le 30 . . . . au 10.

Djouytoguats (onzième mois).

Le 1er de Djouytoguats répond . . . . au 11.
Le 21 . . . . au 31.
Le 22 . . . . au 1er janvier 1777.
Le 30 . . . . au 9.

Djounitsguats (douzième mois).

Le 1er de Djounitsguats répond . . . . au 10.
Le 22 . . . . au 31.
Le 23 . . . . au 1er février.
Le 29 . . . . au 7.

On désigne les mois, soit par leur nom, soit par leur ordre numérique. Tous les deux ou trois ans il y a une année bissextile, et régulièrement sept en dix-neuf ans.

Les Japonois ont plusieurs fêtes qui durent un ou plusieurs jours. Je me bornerai à indiquer celles qui furent célébrées en 1776, pendant mon séjour dans ce royaume.

Le 5 du mois de goguats, qui répondoit au 20 juin, on célébra la fête de Pelang.

Le 7 de sitsguats (le 20 août), la fête de l'étoile.

Les 13, 14 et 15 du même mois (les 26, 27 et 28 août), la grande fête des lanternes.

Le 1er fatsguats (le 16 septembre), l'ouverture de la foire japonoise (1).

Les 7, 8 et 9 de kouguats (les 18, 19 et 20 octobre), la fête de Matsouri.

Le 15 du même mois (le 26 octobre), s'ouvrit la foire hollandoise.

Le 19 du même mois (les 30 et 31 octobre) étoit le jour fixé pour le départ du vaisseau hollandois de Nagasaki à Papenberg.

Le 4 de djoguats et jours suivans (le 22 février), on fit à Nagasaki et dans les environs, la cérémonie de l'Iefoumi, décrite ci-dessus, tome III, p. 57 et suiv.

CHAPITRE XXV.

Sciences et Arts. — Manufactures. — Manière de fabriquer le papier végétal.

Les sciences et les arts sont encore au berceau parmi les Japonois (2), et ils ne les porteront peut-être jamais au même degré de perfection qu'en Europe, si l'on en excepte toute-

(1) Ces foires se nomment *fassak* en japonois.

(2) Cependant ils en possèdent plusieurs, qui leur sont communs avec les Chinois, les Indiens, les Tibétains, &c. et que nous n'avons connus que très-tard, mais dans lesquels nous avons bien surpassé nos maîtres. Ces arts, à demi-ébauchés, ou peut-être barbarisés; cette philosophie dégénérée en dogmes inintelligibles et théologiques; ces préceptes dont ils ont perdu l'intelligence; ces vérités physiques couvertes par un style figuré qui les a fait prendre pour des fables, tout cela ne prouve-t-il pas l'existence de ce peuple antérieur, dont l'ingénieux auteur des *Lettres sur l'origine des sciences* a res-

fois l'agriculture ; ils s'y livrent avec une activité étonnante, et il y a bien peu de terrains rebelles à leur laborieuse et indus-

---

suscité la mémoire? « Ne pourroit-on » pas prendre ceux-ci, dit-il, pour » des héritiers en bas-âge, laissés au » milieu des livres où ils ne savent pas » lire, et qui ont placé des pantins dans » la bibliothèque de leurs pères (*a*) »? Parmi les héritiers de ce peuple perdu, mais que l'on croit avoir existé entre le quarante et cinquantième degré de latitude, les Tibétains et les Indiens me paroissent mériter le droit d'aînesse. Les Chinois et les Japonois d'un côté, les Ethiopiens et les Egyptiens de l'autre, ne sont que des débranchemens de ces deux nations secondaires. Je n'oserois pas nier cependant que les Chinois ne descendent directement de ce peuple antérieur; leurs annales prouvent qu'ils ne sont pas autoctones ; ils conservent les traces d'une origine étrangère. Malgré la destruction de tous les anciens monumens historiques de l'Egypte, la tradition et les écrits des Juifs et des Grecs, nous offrent encore des notions suffisantes sur cette contrée pour remonter à l'origine de sa religion, de ses sciences et de ses arts. Les savans Hindoux même n'ont pas perdu entièrement le souvenir de leurs anciennes liaisons avec les Egyptiens. Le Rajah de Kichnagor, l'un des plus savans antiquaires que le Bengale ait produits dans ce siècle, assuroit dernièrement à des Anglois avoir trouvé dans plusieurs livres sanskrits de sa bibliothèque, des détails sur la communication qui existoit autrefois entre l'Inde et l'Egypte. Les Egyptiens y sont représentés comme les disciples et non comme les maîtres des Indiens, chez lesquels ils venoient chercher les beaux-arts et les sciences, que leurs propres compatriotes n'étoient pas capables de leur procurer (*b*). Je n'ignore pas cependant que le rédacteur de l'*Ayeen Akbery* (*Aboufazel*, visir du Grand-Mogol *Akbar*), parle d'un philosophe Indien nommé *Temtem*, qui fit le voyage de la Grèce pour étudier la philosophie sous Platon (*c*); mais c'est un fait isolé et bien postérieur à l'époque dont il s'agit; ce fait, dont je ne prétends pas disputer l'authenticité, annonce à la fois les progrès et les recherches des Indiens dans la philosophie et dans les arts qui en sont inséparables, et ne contrarie en

(*a*) Lettres sur l'origine des sciences, p. 56 et *passim*.

(*b*) *Grammar of the Bengal language by Nath. Brassey Halhed*; Hoogly in Bengal, 1778, p. v de la préface.

(*c*) *Ayeen Akberi, or the institutes of the emperor Akber, translated by Gladwin*, t. III, p. vij de l'Introduction.

trieuse patience. On seroit tenté de croire que le besoin a fécondé leur génie, d'ailleurs si peu inventif (1).

§. I. *Architecture.*

La description des différens édifices que j'ai visités pendant mon séjour au Japon, ne doit pas avoir donné au lecteur une grande idée de l'architecture des Japonois : cet art est resté

---

rien l'extension que je voudrois donner au systême très-vraisemblable de M. Bailly, et à l'assertion positive du président de la société asiatique de Calcutta, M. William Jones, qui a composé cinq discours remplis d'une érudition aussi vaste que rare, pour prouver que les Indiens, les Chinois et les Tatars sortent de la même souche (a). *Notes du Rédacteur.*

(1) Malgré l'imperfection que nous reprochons aux Japonois, il faut convenir avec M. de Pauw que l'on n'accusera pas d'indulgence pour ces nations, qu'ils surpassent les Chinois dans les arts et dans les métiers, sans en exempter aucun, sur-tout dans l'imprimerie ; « car il n'y a pas de comparaison entre les planches gravées à » Nankin et celles qu'on grave à Miaco, où les ouvriers font très-bien les » lettres ou plutôt des caractères chinois ; d'un autre côté, les Japonois » n'ont jamais employé cette industrie » destructive par laquelle on peut si » aisément sophistiquer les couleurs » pour peindre la porcelaine, et principalement la leur. Chez eux, les magistrats préposés aux fabriques, ne » permettent point qu'on altère la pâte » ni aucune substance colorante pour » diaprer la couverte ». — Quoique leurs ouvrages ressemblent un peu à ceux de la Chine par le costume, on y reconnoît néanmoins un meilleur dessin, plus de régularité dans les contours, quelques notions de la perspective, &c. Enfin, M. de Pauw croit que les peintures japonoises ne doivent pas même être mises en parallèle avec celles des Chinois, des Indiens, des Pégouans, des Siamois, &c. qui n'ont aucune idée du dessin, de la composition, du coloris, ni de l'expression. *Note du Réd.*

(a) *Discourse on the Hindoos, on the Tartars, the Chinese, &c. by the President.* Dans les deux premiers volumes des *Asiatick researches or, transactions of the society, instituted in Bengal for inquiring into the history and antiquities, the arts, science, and litterature of Asia : Calcutta, 1788, 1790*, in-4°.

chez eux dans l'enfance. Leurs édifices ne peuvent pas entrer en parallèle avec ceux d'Europe, soit pour l'extérieur, soit pour les commodités, ni pour la solidité de la construction.

Leurs maisons, généralement construites en bois (1), revêtues de placage et blanchies en dehors, ont l'air d'être bâties en pierres. Toutes les poutres sont posées horizontalement ou perpendiculairement ; on n'en voit pas de transversales ni d'obliques, comme dans nos constructions de charpente. On entrelace parmi ces poutres minces et carrées, des cannes de bambou que l'on recouvre d'une épaisse couche de mortier en terre glaise, sable et chaux ; ce qui forme des palissades minces et blanches. Ils ne pratiquent ni entrefend, ni cloisons dans l'intérieur de la maison. Ce n'est proprement qu'une cage, que l'on distribue en plusieurs chambres avec des cloisons de papier ; des rainures sont faites dans les poutres des planchers inférieurs et supérieurs, pour recevoir ces cloisons, qui se mettent et s'ôtent à volonté et très-aisément, car ce sont de simples chassis en lattes vernies, sur lesquelles on colle de gros papier peint. Le plancher supérieur est, en général, assez uni, et formé de planches bien assemblées par le moyen des rainures et des mortaises ; mais, en récompense, les planches sur lesquelles on marche, et qui sont à quelques pouces de terre, sont bien

(1) Les fréquens tremblemens de terre auxquels ces îles sont sujettes, ne permettent que des constructions en charpentes; au reste, elles fournissent abondamment du bois de toute espèce pour la bâtisse, pour le chauffage et pour les meubles : les camphriers, par exemple, donnent des poutres longues de dix pieds sur quatre d'écarrissage. Cette manière de bâtir, et plus encore l'insouciance des habitans, donne lieu à des incendies terribles qui consument des villes entières, et dont on peut voir des descriptions dans les lettres des Jésuites. Leurs escaliers sont en beau cèdre, travaillé avec un art admirable; ils les nettoient avec tant de soin et les tiennent si propres, qu'on ne se douteroit pas que personne y ait jamais posé le pied. *Descriptio regni Japoniæ*, autor. *B. Varenio*, p. 146. ***Note du Rédacteur.***

mal jointes. Les maisons sont couvertes detuiles épaisses et pesantes, celles des pauvres, de morceaux de bois semblables à des tuiles, et chargées de pierres pour les maintenir et donner une certaine consistance à l'édifice. J'ai vu, dans plusieurs villages, et même dans de petites villes, les murs des maisons recouverts de morceaux d'écorces attachés à de petites lattes, pour empêcher l'eau de dissoudre le mortier.

Les maisons n'ont jamais plus de deux étages, et environ dix aunes de haut; le second est rarement habité, il sert de grenier ou de magasin. Les hôtels des gens riches et des seigneurs sont plus vastes et plus beaux, mais pas plus élevés que les maisons des particuliers (1). Chaque chambre a une ou plusieurs fenêtres, percées environ à une aune de terre, et qui s'élèvent jusqu'au plafond. Ce sont de légers chassis qu'on peut mettre, ôter et rapprocher, en les faisant glisser sur les deux coulisses pratiquées dans les poutres inférieures et supérieures. Chaque chassis est divisé en quarante carreaux plus ou moins, sur lesquels on colle du papier blanc très-fin, mais presque jamais huilé. L'intérieur des chambres est suffisamment éclairé, cependant on n'y peut jouir de la vue extérieure. Au reste, les Japonois ne connoissent ni les vitres ni le talc (2). Le toit excède toujours de beaucoup le corps-de-logis; on y ajoute encore souvent un supplément pour couvrir une galerie étroite construite devant les fenêtres. Plusieurs baguettes carrées plantées en

---

(1) « Les maisons des personnes de condition, dit Carron, sont divisées en deux appartemens : d'un côté est le logement des femmes, qui ne paroissent jamais; l'appartement où le maître reçoit ceux qui vont lui rendre visite, est de l'autre côté. Les femmes ont plus de liberté dans les maisons des marchands et des bourgeois; celles-là se laissent voir ». *Relation de l'empire du Japon, par Carron*, p. 24, seconde partie de la collection des *Voyages curieux de Melchisédech Thevenot. Note du Rédacteur.*

(2) Espèce de *mica*.

terre, et clouées par le haut à ce petit toit, servent à soutenir des nattes de joncs, que l'on baisse et que l'on roule; ces espèces de jalousies empêchent les passans d'observer ce qui se fait dans l'intérieur de la maison, et préservent de la pluie les carreaux de papier.

Les planchers sont toujours couverts de nattes épaisses de trois ou quatre pouces, longues d'une brasse, et large d'une demie, et bordées d'un ruban bleu ou noir. Elles ont les mêmes dimensions dans toute l'étendue du royaume; on la tresse avec une herbe fine (1) entremêlée de paille de riz. Ce n'est que dans le palais impérial d'Iédo que j'ai vu des nattes plus grandes que celles dont je parle. Chez les gens peu aisés, une partie des appartemens n'a pas de nattes, particulièrement l'antichambre où l'on ôte ses souliers; la salle de compagnie, couverte de nattes, a un plancher plus élevé; des cloisons à coulisses en forment l'enceinte. Les murs et les plafonds des appartemens sont tendus en papier fort avec des fleurs peintes sur un fond vert, jaune ou blanc, quelquefois sablé d'or ou d'argent. Comme la fumée ne tarde pas à noircir cette tenture, on la renouvelle tous les trois ou cinq ans: on colle ce papier avec de la bouillie de riz très-claire.

Les marchands et les ouvriers ont ordinairement leur magasin, ou leur attelier, ou leur cuisine sur le devant, et habitent le derrière de la maison.

Le foyer de la cuisine consiste en un trou carré, au milieu de l'appartement: ce trou est revêtu de pierres et environné de nattes. La fumée du charbon noircit tout, parce qu'il n'a pour issue qu'une ouverture pratiquée dans le toit en guise de cheminée, et les nattes dressées autour du foyer causent des incendies très-fréquens.

---

(1) *Fumus.*

Chaque



Chaque maison a ses privés formés par une ouverture oblongue dans le plancher ; ils ressemblent à une caisse posée de travers, et sur le bord de laquelle on s'assied de côté. On trouve toujours auprès des latrines un vase de porcelaine plein d'eau, pour se laver les mains.

Chaque maison a sa petite cour avec une petite montagne ou éminence couverte d'arbres, d'arbustes et de pots de fleurs. Les plantes les plus communes sont le pin sauvage, l'azalée de l'Inde, l'aukuba et le nandin (1).

Dans les grandes villes, comme Iédo, Miaco, &c. toutes les maisons ont un magasin bâti en pierres, où l'on sauve les objets les plus précieux en cas d'incendie.

Il n'y a presque pas de maison qui n'ait sa salle de bains avec les baignoires et ustensiles nécessaires ; cette salle se trouve presque toujours à une des extrémités du logis. Au reste, il ne faut pas chercher dans les appartemens des Japonois les commodités et tous les agrémens que nous avons su nous procurer dans les nôtres en Europe ; ils ne sont pas non plus, à beaucoup près, aussi chauds ni aussi gais. Les chassis de papier à demi-transparent, ne contribuent certainement pas à les embellir.

Les édifices publics sont vastes et toujours fermés avec des portes, quelquefois environnés de remparts et de fossés, et munis de tours, sur-tout quand un Grand y fait sa résidence ou y tient sa cour.

Quoiqu'il fasse très-froid au Japon, et qu'on soit obligé de s'y chauffer depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, l'usage des cheminées y est absolument inconnu ; l'on y supplée par le moyen de chaudrons de cuivre à larges bords, dont le fond est rempli de cendres ou de mortier, sur lesquels on met

---

(1) *Pinus silvestris, azalea Indica, aucuba Japonica nandina domestica.*

des charbons allumés. On place ce chaudron au milieu ou dans un coin de la chambre qu'on veut chauffer ; il faut renouveller le feu plusieurs fois, parce que les appartemens ne sont pas bien clos. Chacun prend place autour du brasier, qui a souvent une odeur très-désagréable ; en outre, la fumée fait mal aux yeux et noircit les tentures de papier.

L'intérieur des maisons japonoises est absolument nud. On n'y voit pas ces bureaux, ces sofas, ces fauteuils et tous ces meubles aussi riches qu'élégans qui embellissent nos appartemens.

Les nattes qui couvrent leur plancher leur servent à la fois de chaises et de lit. Aux repas, on place devant chaque convive une petite table haute de quatre pouces et d'une demi-aune en carré ; pour se coucher, on étend un matelas de coton sur le plancher. Les armoires, les coffres, &c. sont enfermés dans une chambre particulière ou dans un magasin. Presque tous les Indiens s'asséyent les jambes croisées devant eux ; mais les Chinois et les Japonois s'asséyent positivement sur leurs talons.

L'éventail forme le principal article de leur mobilier portatif ; chacun a le sien passé dans sa ceinture, à gauche, derrière le sabre, et renversé le manche en haut.

Quoique les miroirs fassent une partie essentielle des instrumens de la toilette, on ne les attache pas aux murailles pour orner les appartemens ; on les pose au milieu de la chambre sur un chevalet un peu penché, de manière que le beau sexe peut contempler ses propres charmes et leur donner tout l'éclat dont ils sont susceptibles. Ces miroirs ne sont pas de glace, mais d'un métal composé de cuivre et de zinc fondus ensemble et bien polis.

Leur mobilier se borne, comme on voit, aux objets de première nécessité, et les marchands en tiennent de tout prêts et en si grande quantité, qu'on ne sait comment il se trouve

suffisamment d'acheteurs. Aussi n'a-t-on pas besoin de rien commander directement aux ouvriers (1).

Nos paravents sont probablement une invention de la Chine ou du Japon, où j'en ai vu beaucoup. Ils ont, en général, quatre aunes suédoises de hauteur, se plient et forment plusieurs feuilles, de manière à environner les lits quand plusieurs personnes couchent dans la même chambre, ou à cacher les objets que l'on ne veut pas exposer à la vue de tout le monde. On les place devant les fenêtres ou les portes, pour intercepter les vents coulis; on les place autour de l'âtre du feu, pour concentrer la chaleur; enfin, ils servent à distribuer une chambre en plusieurs petits appartemens. Il y a des paravents de différentes grandeurs, selon le nombre de feuilles dont ils sont composés. Chaque feuille peut avoir une aune suédoise de large. C'est un chassis de bois recouvert de gros papier, assez joliment peint.

§. II. *Astronomie.*

Quoiqu'ils aiment beaucoup l'astronomie et qu'ils fassent le plus grand cas des astronomes, ils sont cependant obligés d'avoir recours aux almanachs chinois (2) et hollandois, pour dresser

(1) Je ne veux pas passer sous silence le témoignage d'un voyageur estimable, qui prouve la supériorité des Japonois sur les Chinois. « Les plus beaux meubles de vernis, dit Lange, comme les cabinets, les chaises, les tables, les paniers, et autres choses de cette nature, de même que les belles porcelaines, viennent du Japon à Pékin ». Osbeck accorde la même supériorité aux ouvrages de laque et aux porcelaines des Japonois sur ceux des Chinois. M. de Pauw a donc eu raison de rétorquer le P. Duhalde, *qui a eu la hardiesse de nier ce fait.* Voyez *Journal d'un voyage de Moskou à Pékin*, par de Lange, p. 214, *Osbeck's, Voyage to China and east Indies*, t. I, p. 229. *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois.* t. I, p. 266. *Rédacteur.*

(2) Les Chinois n'emploient que des astronomes européens : il y a déjà plus de cent cinquante ans que les Jésuites sont en possession de la chaire d'astronomie et de mathématiques à Pékin. Les cadrans et les autres instrumens trouvés

les leurs et calculer les éclypses de soleil et de lune à l'heure et à la minute (1).

§. III. *Physique et Chymie.*

Ils ne savent de physique et de chymie, que ce qu'ils ont appris des Européens depuis quelque tems (2).

à Pékin et à Nankin, avoient été faits pour servir au-delà du trente-sixième degré de latitude, de sorte que les Chinois n'ont jamais pu faire une seule observation juste dans l'une ou l'autre de ces deux villes. Personne n'avoit pu deviner la cause de cette singularité, M. de Pauw a découvert que ces instrumens devoient avoir été copiés sur ceux dont on se servoit dans les écoles de Balkh, capitale de l'ancienne Bactriane, à 36 deg. 38 min. où les successeurs d'Alexandre établirent une colonie grecque, qui cultiva les sciences. Ces instrumens furent apportés à la Chine par les Mongols, et voilà pourquoi les Chinois, à l'arrivée des missionnaires, soutenoient que toutes leurs villes étoient sous le trente-sixième degré de latitude. *Note du Rédacteur.*

(1) Voyez le chapitre du *Calendrier Japonois*, p. 317.

(2) NOMS DES QUINZE ÉLÉMENS EN

	Tibétain.	Japonois.	Chinois.	Mantchou.	
	ÉLÉMENS DES DEUX GENRES.				
1	*Ching.* . . .	*Keno*	*Mou*	*Moo*	Le bois.
2	*Me*	*Fino*	*Ho*	*Ouat*	Le feu.
3	*Sa*	*Tsousno*	*Tou.*	*Na*	La terre.
4	*Tchah* . . .	*Kanno (minium)* . . .	*Kin.*	*Aisin*	Le métal.
5	*Tchou.* . . .	*Midsno*	*Choui*	*Mouke*	L'eau.
	ÉLÉMENS MASCULINS.				
6	*Ching-pò* .	*Kino-ie.*			
7	*Me-pò* . . .	*Fino-ie.*			
8	*Sa-pò.* . . .	*Tsoutsno ie.*			
9	*Tcha-pò.* .	*Kanno-ie (minium).*			
10	*Tchou-pò* .	*Midsno-ie.*			
	ÉLÉMENS FÉMININS.				
11	*Ching-mò.*	*Kino-to.*			
12	*Me-mò* . . .	*Fino-to.*			
13	*Sa-mò* . . .	*Tsoutsno-to.*			
14	*Tchah-mo.*	*Kanno-to (minium).*			
15	*Tchou-mò*	*Midsno-to.*			

Nota. Les Indiens ont aussi cinq élémens, mais ce sont les mêmes que ceux reconnus par nos physiciens, auxquels ils ajoutent un air beaucoup plus subtil, nommé *ach*, qui transmet les sons; ils n'en admettent que quatre principaux, la terre, l'eau, le feu et l'air, selon l'auteur de l'*Ayeen akbery*, &c. t. III, *Préface*, p. 15. Voyez *A code of Gentoo Laws translated from the Persian, by Halhed*, pag. xv. *P. Georgi, Alphabetum Tibet.* p. 465 *Duhalde, Descript. génér. de l'emp. de la Chine*, t. III, p. 501, édit. *in*-4. *Diction. tatar-mantchou-français*, par Amyot et Langlès, 1787, 1790, *in*-4. 3 vol. *Passim. Notes du Rédacteur.*

§. IV. *Jurisprudence.*

Leur jurisprudence n'exige pas de grandes études; ils ont peu de loix, et encore moins de juges; ils ne connoissent pas les longs commentaires sur les loix, ni ces traficans de paroles, aussi subtils que diffus, qui trouvent encore le moyen de commenter les commentaires : ainsi l'on ne doit plus s'étonner si leurs procès ne traînent pas en longueur. Les loix sont claires, précises, et rigoureusement exécutées quand une fois elles ont parlé, sans égard pour les personnes.

§. V. *Langue.*

Leur langue, qui est très-ancienne, diffère de toutes celles connues; elle est riche et énergique.

Ceux qui veulent se livrer aux lettres, apprennent la langue chinoise. Les interprètes et quelques médecins veulent bien se donner la peine d'apprendre le hollandois; quelques-uns même savent un peu de latin. Ils écrivent, comme les Chinois, de haut en bas; leurs lignes perpendiculaires se suivent de droite à gauche; ils se servent d'un pinceau de poils de lièvre, et d'une encre dont ils préparent chaque fois la quantité dont ils ont besoin. Cette encre est en tablette, ils en grattent et délaient sur une pierre quand ils veulent écrire. Du reste, voyez le chapitre *de la Langue japonoise*, t. III, p. 280-386.

§. VI. *Morale.*

Leur morale n'est pas défigurée, comme celle qu'on enseigne dans nos écoles, par une foule de sophismes pitoyables; elle n'offre que des préceptes clairs et simples, qu'ils s'occupent de mettre en pratique. Les différentes sectes mêmes reconnois-

sent ces principes pour bases de leur religion, et les en croient inséparables (1).

§. VII. *Histoire.*

L'histoire, que l'on peut regarder comme la morale en action, fait partie de leur éducation nationale, aussi bien que toutes les branches de l'économie; ils connoissent peu l'histoire étrangère, mais celle de leur pays est écrite avec une fidélité scrupuleuse.

§. VIII. *Art militaire.*

On sait que la tactique de tous les Orientaux est de la plus grande simplicité (2). Ils remplacent l'art par la bravoure, par l'opiniâtreté et l'amour de leur pays. J'ai déjà raconté plusieurs de leurs victoires sur les étrangers qui avoient essayé de les asservir.

---

(1) Je doute fort que les principes exclusifs du christianisme eussent fait fortune chez les Chinois et les Japonois, si les Jésuites et autres missionnaires n'eussent pris la précaution de les atténuer. Je soutiens que le néophyte le plus fanatique de cette nation n'auroit pas écouté de sang-froid les exhortations d'un convertisseur qui lui auroit annoncé la damnation éternelle de ses ancêtres. On sait en effet que les Jésuites ont été obligés de tolérer le *culte des ancêtres* à la Chine, et cette espèce de transaction avec les principes intolérans du catholicisme, a prêté aux attaques des Dominicains, leurs émules et leurs rivaux en apostolomanie. *Note du Rédacteur.*

(2) J'indiquerai ici quatre ouvrages capables de donner une idée juste et complète de la tactique des principales nations asiatiques: *Instituts politiques et militaires de Tamerlan, proprement appellé Tymour, écrits par lui-même en langue monghole, et traduits en français d'après la version persane.* Paris, 1787, *in-8°*. *De l'Art militaire chez les Chinois.* Paris, 1770, *in-4°*. *Etat actuel de l'art militaire chez les mêmes.* Paris, 1773, *in-12*. *Traité de Tactique*, ou *Méthode artificielle pour l'ordonnance des troupes*, ouvrage publié et imprimé à Constantinople par Ibrahym Effendi, en 1731, et traduit en français par le baron de Rezvüzcky. *Vienne*, 1769, *in-12*. 1 vol. *Note du Rédacteur.*

§. IX. *Imprimerie.*

L'introduction de l'art typographique ne date pas d'une époque bien reculée, et n'a pas fait plus de progrès chez eux que chez les Chinois; ils impriment avec des planches de bois gravées en relief, et ne connoissent pas nos caractères mobiles; ils n'impriment que sur un côté du papier, lequel est trop mince pour supporter la réimposition; la première impression perce d'outre en outre (1).

(1) Les Japonois ont-ils reçu l'imprimerie des Chinois ou des Tatars? On peut élever la même question sur tous leurs autres arts. Mais quand les Japonois les auroient reçus des Chinois, ceux-ci n'en seroient pas plus autorisés à s'en attribuer l'invention : ils ne peuvent faire remonter, par exemple, celle de la typographie au-delà du dixième siècle de notre ère vulgaire, selon les PP. Couplet (*a*) et Duhalde (*b*); au reste, il n'est pas inutile d'observer que le premier ne parle pas d'invention, mais dit seulement *sub hoc* (*imperatore Mim-Çum*) *typographia cœpit.* « On commença d'imprimer sous l'empereur *Mim-Çum* », que Duhalde nomme *Mingtsong*, vers 925 de l'ère vulgaire. Quelques auteurs, tels que *Spizel* (*c*), *Trigault* (*d*), *Mendoça* (*e*), *Maffée*, prétendent que les Chinois connoissoient l'art typographique dès le cinquième siècle avant J. C. mais nous ne pouvons douter que cet art ne soit aussi ancien au Tibet (*f*) qu'à la Chine, et il est resté, dans toutes ces contrées, grossier et imparfait, faute de caractères mobiles et de presses, deux inventions réser-

(*a*) *Monarch. Sinic. Tabula chronologica*, à la suite du *Confucius sive scientia Sinensis*, p. 65.

(*b*) *Description*, &c. *de l'empire de la Chine*, t. I, p. 414.

(*c*) *De Litteraria Sinensi*, p. 800.

(*d*) *De Christiana expeditione apud Sinas.*

(*e*) Ce Jésuite est très-persuadé que l'imprimerie nous est venue des Chinois. « Queda muy claro que esta invencion vino y se communico de ellos a nos otros, y ayuda para creer esto hallarse elle dia de oy entre ellos muchos libros stampados mas de 500 anos antes de el ano en que por mestra cuenta tuvò principio la invencion en Alemania ». *Historia de las cosas mas notables*, &c. por el R. P. Gonçales de Mendoça, libro III, cap. XVI.

(*f*) *Alphabetum Tibetan.* pars prima, p. 900.

§. X. Gravure.

La gravure ne leur est pas absolument inconnue ; quoiqu'ils nous soient bien inférieurs dans le dessin, ils ont cependant un

vées au génie des Européens. A la vérité, il y a tout lieu de croire que la première idée de cet art leur a été suggérée par les livres ou les fragmens chinois que des négocians auront apportés de la Tatarie par la Russie, ou de la Chine par l'Inde et le golfe Arabique. C'est l'opinion du jésuite Mendoça ; elle me paroît appuyée sur la coïncidence assez frappante de l'invention de la boussole, de la poudre à canon, et de l'imprimerie, dont les Européens se trouvèrent enrichis en moins d'un siècle. La conformité de nos premiers essais dans ce dernier art avec les procédés des Orientaux, ne doit laisser aucun doute. On commença par graver des pages entières sur des planches de bois ; on essaya ensuite de tailler des caractères mobiles en buis, on les assembloit et on les assujettissoit en passant dans la tige un bout de corde à boyau. Enfin un artiste ingénieux (*Füst* ou *Schæffer*) imagina de polytyper chaque lettre par le moyen de la *frappe* et de la *fonte*. Il faut convenir que la simplicité et la régularité de nos lettres a pu leur inspirer cette idée et en faciliter l'exécution, tandis que nous sommes obligés d'épuiser toutes les ressources de la typographie, parvenue déjà à un haut degré de perfection, pour rendre bien imparfaitement encore les différens caractères orientaux ; on n'a même fait, jusqu'à présent, que des essais peu satisfaisans pour imprimer le Chinois en caractères mobiles.

Les Jésuites avoient établi une imprimerie pour les langues latine et japonoise dans leur collège d'Amacouso ; ils y imprimèrent en 1596 le Catéchisme du concile de Trente en latin, qu'on lisoit dans leur séminaire ; ensuite une brochure intitulée, *Contemptus mundi*, en latin et en japonois, et les *Exercitia P. Ignatii* en latin (a). Ils ont

(a) *In separatâ collegii parte instituta est officina typographica pro lingua latinâ et japonicâ, hoc anno (1596), editus est* Cathechismus Concilii Tridentici *latinè qui prælegitur in seminario. Prodiit quoque libellus dictus* Contemptus Mundi, *latinè et japonicè ;* Exercitia *item* P. Ignatii *latinè.* Voyez *Historica relatio de rebus à PP. Societ. Jesu gestis. durante persecutione*, p. 403 du recueil intitulé *De Rebus Japonicis, Indicis et Peruanis, epistolæ recentiores ab Hayo coacervatæ.* Antuerpiæ, 1665. *Rédacteur.*

grand

grand mérite à mes yeux : c'est de ne dessiner que des objets réels, tels que des animaux, des plantes, sans y mêler des créations fantastiques, et qui n'existent que dans l'imagination vagabonde de l'artiste.

§. XI. *Géométrie et Géographie.*

Ils savent assez de géométrie pour dresser d'assez bonnes cartes géographiques et topographiques de leur pays et de leurs villes. J'ai rapporté avec moi, malgré les défenses rigoureuses du gouvernement, une carte générale du royaume, et des plans d'Iédo, d'Osakka, de Miaco, de Nagasaki, &c.

§. XII. *Poésie et Musique* (1).

Ils ont beaucoup de goût pour la poésie, et se plaisent à chanter leurs dieux, leurs héros et leurs grands hommes.

---

encore imprimé d'autres ouvrages, comme on a vu au chapitre *de la Langue Japonoise*. Outre qu'il seroit impossible de s'en procurer un catalogue complet, le résultat de ces recherches ne dédommageroit pas des peines qu'elles auroient coûtées.

Nos missionnaires français ont établi à Pékin, depuis peu d'années, une imprimerie, à l'imitation de celles d'Europe. Ils m'ont fait passer le *Pater* imprimé par eux-mêmes en latin, en chinois, en mantchou, et en coréen; ils ont fait usage, pour ces trois dernières langues, de planches gravées à la manière chinoise; et, sans les convulsions qui n'ont cessé d'agiter la République, nous leur aurions envoyé une fonte des caractères tatars-mantchoux, gravés sous ma direction par le citoyen *Firmin Didot* : ces caractères, les premiers et même les seuls de ce genre, m'ont déjà servi à imprimer l'*Alphabet* et le *Dictionnaire* de cette langue, inconnue jusqu'à présent en Europe. *Note du Rédacteur.*

(1) Les Chinois ont peu de chœurs proprement dits dans leurs pièces; les acteurs chantent par intervalles ce que nous appellons des tirades, celles surtout qui expriment les fureurs et les plaintes, les folles joies ou les passions qui les agitent. La symphonie, et quelquefois des voix, les soutiennent. Les historiens en racontent des effets terribles. Il est fâcheux que *ce sujet* n'ait que *fort peu intéressé* le savant Amyot, qui étoit plus à portée que qui que ce soit

Quoiqu'ils soient aussi très-amateurs de musique, ils n'ont pas encore perfectionné leurs instrumens, ni leur systême musical (1). Ils accompagnent toutes leurs fêtes d'un charivari de tambours, de flageolets, d'instrumens à cordes, de sonnettes, de grelots, &c. Les femmes, sur-tout, cultivent la musique vocale et instrumentale.

Elles jouent par préférence d'une espèce de luth à quatre cordes, sur lequel on frappe ou plutôt qu'on pince avec les doigts; le son n'en est nullement agréable; cependant elles s'en amusent pendant des soirées entières.

Leur *koto* ressemble beaucoup à l'instrument que nous nommons *psaltérion;* il a une brasse de long et un pied de large, avec treize cordes, dont l'on tire des sons en les ébranlant avec un petit crochet. C'est, à mon avis, le plus harmonieux de leurs instrumens.

§. XIII. *Médecine.*

La médecine n'est pas plus avancée chez eux que l'astronomie; elle se borne à la connoissance des vertus de quelques simples et à la composition de quelques médicamens. Ils n'ont aucune idée de l'anatomie.

Les médecins japonois se divisent en plusieurs classes; les uns s'occupent des maladies internes, les autres des maladies externes, ou plutôt de la chirurgie; d'autres appliquent les ventouses

---

de nous procurer des notes exactes et curieuses sur la musique et le théâtre de la Chine et du Japon; il n'en parle qu'une seule fois dans tout le cours des *Mémoires sur l'histoire, les sciences, les arts, &c. des Chinois*, ouvrage trop peu connu, et cependant bien digne de l'être, par les notices de toute espèce qu'il renferme. *Note du Rédacteur.*

(1) La musique fait cependant une partie essentielle du culte de *Foé* ou *Chaca*, et tous les Bouddistes s'y livrent autant par dévotion que par goût, d'après le témoignage de Rubruquis, qui a traversé le pays des Ouyghours, c'est-à-dire, une bonne partie de la Tatarie en 1205. Voyez la *Collection des Voyages faits en Asie dans les douze, treize et quatorzième siècles, par Bergeron,* première partie, p. 50. *Note du Réd.*

avec le *moxa*, quelques-uns se bornent aux piquures d'aiguilles ou bien aux frictions ; ces derniers se promènent dans les rues tous les soirs, et offrent leurs services par des cris qui leur sont particuliers. Les refroidissemens, les transpirations interceptées et les rhumes occasionnés fréquemment par l'intempérie de l'air, rendent les frictions bien utiles.

Les médecins qui traitent les maladies internes se croient bien supérieurs aux autres en dignité et en science. Ils se font distinguer par la nudité de leur tête qui est entièrement rasée ; ils n'administrent guère que des décoctions de simples qui excitent les urines ou la sueur ; ils donnent aussi quelques poudres, mais ils ne connoissent point les remèdes composés. Ceux qu'ils emploient se trouvent dans le pays même, ou bien sont apportés par les Chinois. Ils tâtent le pouls pendant un quart-d'heure à chaque main ; ils n'ont que des connoissances bien incertaines sur la fièvre et autres maladies internes, et ne les guérissent que par hasard. Leur profonde ignorance en anatomie et en physiologie les prive des premiers secours nécessaires à l'art qu'ils se mêlent d'exercer. Les médecins les plus instruits, ou, pour parler plus correctement, les moins ignorans, sont ceux de la cour, et les interprètes qui ont occasion de fréquenter les médecins européens.

La brûlure avec le *moxa* et les piquures d'aiguilles, ne sont pas moins en vogue au Japon que la saignée en Europe. Le *moxa* sert non-seulement à guérir, mais encore à prévenir certaines maladies. On administre ce remède aux personnes de tout âge et de tout sexe, et sur presque toutes les parties du corps, sur les muscles, les nerfs, sur les chairs, principalement sur le dos. Les chirurgiens brûleurs choisissent l'endroit d'après un tableau imprimé qui leur sert de guide(1). On applique les ventouses pour

(1) Ce tableau se nomme *Kiou-jou-kagami* (*urendorum locorum speculum*). On en trouve un dans les *Amœnitates exoticæ* de Kœmpfer, page 601. *Réd.*

la pleurésie, l'odontalgie; elles sont souveraines pour la goutte et les rhumatismes.

Le *moxa* n'est autre chose que la bourre (1) des feuilles d'armoise (2); on préfère les vieilles. Voici comment on les prépare. On bat et l'on frotte ces feuilles jusqu'à ce que le vert disparoisse et qu'il ne reste que le velouté, qu'on sépare en grossier et en fin. Ce dernier est le meilleur, et l'autre remplace notre amadou. Quand il s'agit d'employer ce *moxa*, on le roule en forme pyramidale, et on le pose sur la partie malade; on y met le feu, et quand il est entièrement consumé, il laisse une petite plaie qu'on entretient pendant quelque temps pour en laisser découler les humeurs.

La principale vertu des piquures d'aiguilles est de calmer les coliques d'estomac nommées *senki*, et que j'attribue à l'usage du sacki. Ils font neuf trous pour donner, d'après leurs préjugés, des issues aux vents. On fait aussi des piquures dans d'autres parties du corps. Les aiguilles dont on se sert sont en argent ou en or, et grosses au plus comme un cheveu.

La permission de fabriquer ces aiguilles est réservée à un très-petit nombre d'artistes privilégiés qui ont seuls le talent de leur donner la dureté et la flexibilité convenables. On les fait entrer dans le corps en les tournant entre les doigts, pour éviter les parties osseuses et cartilagineuses.

Les maladies qui m'ont paru les plus communes sont la colique senki, dont je viens de parler, et dont ne sont pas même exempts les étrangers qui séjournent quelque temps dans le pays; elle cause des douleurs violentes, laisse des tumeurs dans plusieurs parties du corps, et cause souvent l'hydropisie, ensuite des maux d'yeux et des glandes endurcies.

Les paysans sont très-sujets à avoir les yeux rouges et chas-

---

(1) *Tomentum.* (2) *Artemisia vulgaris.*



sieux, à cause de la fumée de charbon, et de l'exhalaison de leurs latrines. Ils ont aussi des glandes, qui dégénèrent souvent en chancres; elles leur viennent ordinairement au col d'abord grosses comme un pois, et bientôt comme le poing.

Les vents forts et froids qui se mêlent quelquefois aux grandes chaleurs de l'été fermant tout-à-coup les pores, arrêtent la transpiration, causent des rhumes, des rhumatismes, des dyssenteries, des diarrhées. Les Européens n'y sont pas moins sujets que les Japonois; la même cause agit également sur les uns comme sur les autres, sur-tout quand ils mangent avec excès de certains fruits du pays, tels que les figues de Kaki (1), que leur excellent goût et leur parfum font tant rechercher.

Il y a déjà long-temps que la petite vérole et la rougeole sont connues au Japon; mais on ne paroît pas les craindre ici plus qu'ailleurs, et je n'ai pas même vu beaucoup de personnes qui en fussent marquées; cependant ils ne font pas usage de l'inoculation.

Pendant notre voyage à la cour, je fus consulté par un homme qui avoit une hydropisie dans la tête depuis dix-neuf mois; elle lui étoit survenue à la suite d'une rixe dans laquelle il avoit reçu plusieurs coups d'un bâton de bambou, enveloppé d'un linge. Une tumeur de la grosseur du doigt se prolongeoit depuis le sommet de la tête jusqu'à la nuque, et les os du crâne étoient tellement élevés et gonflés, qu'en portant la main sur une des fontanelles, je la trouvai toute molle.

La fièvre miliaire que nous nommons *chien-rouge*, règne pendant les mois les plus chauds de l'été, août et septembre; elle attaque plus particulièrement les Européens. Le malade la garde pendant plusieurs semaines et quelquefois des mois entiers : elle produit des pustules élevées et rougeâtres, lesquelles tantôt disparoissent en partie, et tantôt repoussent en plus grand nom-

(1) Fruits d'une espèce de *diospyros*.

bre, sur-tout pendant la chaleur du jour, à midi et au soir; la fièvre n'est pas continue : ces pustules n'excitent pas toujours des démangeaisons; mais lorsque la maladie se prolonge, elle est plus pénible sur le soir et pendant la nuit, par les insomnies et les lassitudes qu'elle cause. La démangeaison s'y mêle, quand on fait quelque mouvement ou qu'on change seulement de position pour s'asseoir, s'appuyer le dos contre un mur, plier les bras, ou même quand on reste au lit; la peau vous pique comme si l'on y enfonçoit des milliers d'aiguilles. Ces piquures cessent dès qu'on laisse en repos le membre qu'elles affectent. Ces pustules n'épargnent que le visage; elles se répandent sur tout le reste du corps, à l'extrémité même des doigts : on en est attaqué plus d'une fois, si l'on séjourne quelque temps aux Indes.

Je ne doute pas que ce ne soit les Européens qui aient introduit la maladie vénérienne (1) au Japon, comme dans plusieurs pays où ils ont pénétré; elle y est maintenant très-commune, et l'on ne la traite qu'avec des décoctions épuratives, c'est-à-dire, qu'on n'y emploie que des remèdes bien insuffisans. Plusieurs chirurgiens Hollandois leur avoient bien parlé d'exciter la salivation, mais ils la craignoient; c'est pourquoi ils reçurent avec enthousiasme et reconnoissance l'eau mercurielle (2) dont j'eus le bonheur de leur apprendre le premier l'usage. Plusieurs interprètes se trouvèrent en état de l'administrer en 1775 et 1776; et en se conformant à mes instructions, ils guérirent un grand nombre de vérolés de la ville même et des environs de Nagasaki. J'ai la douce satisfaction d'avoir contribué à sauver la vie à une foule d'individus, victimes de la lubricité des Européens et de l'ignorance de leurs compatriotes (3).

---

(1) *Lues venerea*. On sait quels ravages cette maladie contagieuse a exercés dans la belle et malheureuse île de Taïti. *Rédacteur.*

(2) *Aqua mercurialis*.

(3) La médecine des Japonois est sœur de celle des Chinois. On reconnoît encore les vestiges du passage de la mé-

§. XIV. *Navigation.*

L'art nautique ne peut avoir fait de grands progrès chez les Japonois, puisqu'il leur est défendu de voyager en pays étranger, et même de s'éloigner des côtes au point de les perdre de vue. Les pêcheurs se tiennent toujours à portée de venir relâcher dans le port pour y passer la nuit et s'y mettre à l'abri de la tempête. Non content des rigoureuses ordonnances rendues à ce sujet, le gouvernement surveille la construction des navires, et leur prescrit une forme qui ne permet pas aux navigateurs de garder la pleine mer. Ces navires sont extraordinairement évasés par derrière, et ont un gouvernail d'une grandeur démesurée, ce qui rend la manœuvre longue et embarrassante. Ces précautions, d'après leur système politique, sont d'autant plus nécessaires, que les Japonois connoissent l'usage de la boussole (1), et

---

thode et des principes de la médecine d'Alexandrie sous les Ptolemées, à l'île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan. De cette espèce d'entrepôt des Chinois, cet art a passé à la Chine même. — La connoissance du pouls chez les Japonois et les Chinois (*a*) a beaucoup de ressemblance avec la sphygmologie des médecins d'Alexandrie. On peut dire la même chose de la crainte de la saignée, ou de l'hamatophobie, pour me servir de l'expression de Galien. Erasistrate, le père de la médecine d'Alexandrie, l'avoit reçue d'Eudoxe, philosophe pythagorien, né à Gnide. Les voyages d'Erasistrate à Taprobane sont de ces vérités historiques que l'on ne peut pas contester. Ainsi l'origine de la médecine chinoise et japonoise ne remonte pas au-delà de trois cents ans avant l'ère vulgaire. *Note de Kurt Sprengel, auteur de l'abrégé allemand des Voyages de Thunberg, traduite par le Rédacteur.*

(1) L'usage de la boussole est également très-ancien chez les Chinois et les Tibétains. Ces nations ont, pour ainsi dire, absorbé le véritable usage de ce précieux instrument par une foule d'idées superstitieuses : ils attachent des vertus secrètes aux chiffres qu'ils y inscrivent eux-mêmes, comme l'a très-bien observé Bayer dans sa dissertation *de Horis Sinicis*, p. 11, à la fin de laquelle

(*a*) Voyez *Cleyer specimen medicin. Sinicæ.*

je l'étudiai moi-même, pendant notre navigation de Kamenoseki à Simonoseki. Leur boussole est distribuée en douze divisions · les quatre points cardinaux, l'est, le nord, le sud et l'ouest, qui forment chacun trois subdivisions. Voici leurs noms en japonois, à commencer par le nord, ou *koutta*.

1		*Ne*, le rat.
2		*Ous*, le bœuf.
3		*Tora*, le tigre.
	L'est, ou	*Fagasi*.
4		*Ou*, le lièvre.
5		*Tats*, le dragon.
6		*Mi*, le serpent.
	Le sud, ou	*Minouami*.
7		*Ouma*, le cheval.
8		*Foutouei*, le mouton.
9		*Sarou*, le singe.
	L'occident, ou	*Nis*.

on trouve la figure des boussoles chinoises. J'y ai remarqué quelques différences avec le *China compass of 24 points*, inséré à la fin du second volume des *Syntegmata dissertationum* de Hyde, publié par Sharpe, à Oxford, en 1767.

C'est aux Portugais que l'on doit en Europe la connoissance de l'usage de la boussole : leur compatriote Vasquès la reçut à Mehinde en 1498, de quelques Banians, qui lui montrèrent aussi des instrumens d'astronomie établis par les Arabes, bien supérieurs à ceux qu'il avoit apportés de Portugal. Le jésuite Lafiteau ne croit pas cependant que la boussole nous ait été communiquée par les Portugais, car quelques auteurs en font honneur à Flavius de Melphe dans le royaume de Naples, deux siècles auparavant ; au reste, il est persuadé, comme moi, que cet instrument, ainsi que la poudre à canon et l'imprimerie, nous sont venus de l'Inde et de la Chine. *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde, par le P. Lafiteau*, t. I, p. 122, édit. *in*-12. *Note du Rédacteur.*

10 *Ton*, la poule.
11 *Inou*, le chien.
12 *I*, le sanglier (1).

Il ne faut donc plus s'étonner des longues navigations que faisoient autrefois les vaisseaux de cette nation; elle trafiquoit avec la presqu'île de Coreé, la Chine, les îles de Formose, de Java, et autres contrées des Indes orientales.

Maintenant il leur est défendu de sortir de leur pays natal (2).

Vers la fin de cette année, deux jouques chinoises amenèrent plusieurs Japonois que la tempête avoit poussés sur les côtes de la Chine; on les reconduisit aussi-tôt dans leur province.

Il y a quelques années que le chef de la factorerie hollandoise ramena un pêcheur Japonois qui, s'étant trouvé lancé par le vent dans la haute mer, erra dans différentes îles de l'Océan indien. Après avoir passé ainsi plusieurs années, il arriva à Batavia, habillé à la manière des Malais. La régence de Batavia se chargea de le faire reconduire dans sa patrie.

J'eus occasion de voir à Mitéraï et dans différens autres ports, de quelle manière les Japonois préservent leurs vaisseaux des attaques dangereuses d'un ver perfide; ils les mettent à sec sur

(1) On reconnoît tous les noms du cycle duodénaire, cité ci-dessus, p. 319. Voyez la *Carte géographique du Japon*, publiée par Hans Sloane. *Note du Rédacteur.*

(2) Les mesures sévères du gouvernement n'empêchent pas les émigrations. Le voyageur Legentil nous apprend qu'une colonie japonoise vint s'établir à Manille vers 1600, et que dès 1603 ils se trouvèrent assez nombreux pour vouloir secouer le joug des Portugais. Ils se révoltèrent; il y eut plusieurs actions très-meurtrières; mais ils furent battus, et on détruisit leur village de Dilao, qui ne fut rebâti qu'en 1621 : ce village n'existe plus aujourd'hui, parce qu'il n'y a point, ou presque point de Japonois à Manille. Legentil vit partir en 1767 le peu qui s'y trouvoit alors. *Voyage dans les mers de l'Inde*, t. II, p. 156. *Note du Rédacteur.*

le rivage et brûlent l'extérieur de la carène jusqu'à la hauteur où elle entre dans l'eau. Par cette opération, elle se trouve recouverte d'une croûte de charbon qui la garantit aussi de la pourriture.

§. XV. *Manufactures.*

Les manufactures sont dans une grande activité; quelques-unes surpassent en perfection celles des Européens; d'autres, à la vérité, leur sont inférieures : leurs ouvrages en fer et en cuivre sont bien travaillés. Leurs étoffes de soie et de coton ne le cèdent pas à celles des Indiens. Aucun peuple n'a pu encore égaler la beauté de leur laque. Le métal factice, mêlangé d'or et de cuivre, nommé *sova*, leur sert à faire des ouvrages qu'ils ont seuls le secret de peindre en blanc ou en noir avec de l'encre de la Chine.

Ils savent aussi fabriquer du verre blanc ou peint ; mais ils n'ont pas encore essayé de faire des verres plats pour les vitres. Ils réussissent assez bien à tourner et à polir la glace ; ils en font des miroirs et même des télescopes : c'est pourquoi ils achètent des glaces des Hollandois. Ils ont reçu la verrerie des Européens, aussi-bien que l'horlogerie ; maintenant ils raccommodent et établissent même des montres pour leur usage.

L'incomparable bonté de leurs sabres prouve leur talent pour la trempe de l'acier.

Ils fabriquent une prodigieuse quantité de papier à écrire, à imprimer, à tapisser, à faire des mouchoirs, des manteaux, &c. Ils ne connoissent que le papier végétal fait avec l'écorce d'un mûrier (1).

Après que cet arbre a perdu ses feuilles, c'est-à-dire, vers le mois de décembre, on en coupe des branches longues de trois

(1) *Morus papyrifera.*

pieds qu'on fait bouillir dans de la lessive de frêne; elles sont liées par bottes et posées debout dans une chaudière hermétiquement fermée, jusqu'à ce que l'écorce soit retirée au point de laisser à nud un demi-pouce de bois à chaque extrémité; alors on les retire de la chaudière et on les fait refroidir à l'air, ensuite on les fend dans la longueur, et l'on enlève l'écorce qui est la matière du papier : le bois ne sert plus à rien. Cette écorce ainsi séchée, subit encore une autre préparation. Il s'agit de la nettoyer et de la distribuer suivant ses degrés de bonté.

On la fait tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures, et quand elle paroît suffisamment amollie, on en racle la pellicule noire recouverte d'une superficie verte. Cette opération se fait avec un couteau nommé *kaadji kousaggui*, (rasoir *kaadji*), on sépare en même temps l'écorce forte qui a un an, de la plus fine qui couvre les jets de l'année, et donne un papier beaucoup plus beau et plus blanc; on n'en obtient qu'un très-grossier de l'écorce qui a un an et plus. En faisant ce triage, les ouvriers n'oublient pas d'enlever les nœuds et toutes les ordures qui pourroient faire tache.

L'écorce ainsi nettoyée et divisée en différentes qualités, est replongée de nouveau dans une lessive bien propre. Dès qu'elle commence à bouillir, on la remue avec un fort bâton et l'on a soin de tenir la chaudière toujours pleine, en versant de la lessive à mesure qu'il s'en perd par l'évaporation. L'on ne retire cette chaudière du feu que lorsque les filamens se séparent aisément avec le doigt. On peut faire la lessive avec toutes sortes de cendres.

Le blanchissage est l'opération la plus difficile; si l'on n'y met pas assez de temps, il en résulte un papier fort, à la vérité, mais moins blanc et moins beau : si elle dure trop long-temps, le papier est plus blanc, mais gras, taché et peu propre à l'écriture; il faut donc prendre un juste milieu.

Le lavage se fait dans une eau courante. On remue les écorces

avec la main dans un crible, jusqu'à ce qu'elles se réduisent en une espèce de bouillie bien molle. Pour faire du papier très-fin, on réitère ce lavage dans un linge, pour mieux retenir les parties subtilement divisées par cette seconde façon. On recommence à émonder la matière pour en retirer les corps hétérogènes et les flocons qui n'ont pas été liquéfiés : ils servent au papier de la seconde qualité.

L'écorce suffisamment lavée, on la met sur une table de bois épaisse ; deux ou trois hommes la pilent avec des bâtons d'un bois très-dur, nommé *kous noki*, jusqu'à ce qu'elle soit assez pilée et réduite à la consistance de la pâte de papier : en la plongeant dans l'eau elle se délaie comme de la farine.

Après toutes ces préparations, on met l'écorce dans une cuve étroite avec de l'eau de riz grasse et une infusion gluante de la racine d'*oreni ;* on agite cette mixtion avec un roseau mince et propre, jusqu'à ce que le total soit parfaitement fondu et ait acquis la consistance convenable, ce qui se fait beaucoup mieux dans un petit vase que dans un grand. Cette bouillie ainsi préparée, se verse dans une cuve (1) plus vaste que les nôtres, et qui n'a pas non plus de réchauts. C'est dans cette cuve qu'on puise les feuilles de papier l'une après l'autre.

Les *formes* sont en roseaux, comme leur nom (*Miis*) l'indique ; ils ne connoissent pas celles de fil d'archal (2). On place les feuilles en pile sur une table couverte d'une double natte ; on met un petit roseau un peu plus long que le papier entre chaque feuille pour pouvoir l'enlever. Chaque pile est couverte d'une planche grande comme une feuille de papier, sur laquelle on

---

(1) Que les Japonois nomment *fine*.

(2) Je serois tenté de croire que certaines nations d'Asie tissent leurs formes avec des poils de chameaux ou tout autre crin. J'ai vu beaucoup de papier de l'Inde, dont la trame ressembloit parfaitement à celle de la toile. J'ajouterai que le papier vélin nous vient des Anglais, qui en ont reçu, je crois, le procédé des Indiens. *Rédacteur.*

met des pierres d'un poids léger d'abord, de peur que les feuilles encore trop humides ne se collent les unes contre les autres; on augmente le poids à mesure que le papier sèche. Le lendemain on ôte les pierres, on lève chaque feuille de papier par le moyen du roseau qui les sépare, et on les pose sur de longs bâtons polis, auxquels elles s'attachent aisément par l'humidité dont elles sont encore imprégnées; elles sèchent ainsi exposées au soleil : on en fait ensuite des ballots pour les garder et les vendre.

On emploie l'eau de riz pour donner de la consistance et de la blancheur au papier. Cette eau ne doit avoir qu'une infusion, et l'on se borne à presser légèrement le riz : la colle faite avec la farine, ne seroit pas à beaucoup près aussi bonne, parce qu'elle n'est pas assez gluante. Cette infusion se fait dans un vase de terre non vernissé et brut. On commence par mettre le riz pelé dans de l'eau tiède, on le frotte doucement, on y verse de l'eau froide, et on le presse à travers un linge. On réitère la même opération sur cette espèce de marc, jusqu'à ce qu'il ne renferme plus de viscosité. Le riz du Japon est le meilleur, parce qu'il est plus gras et plus blanc que celui qui croît dans tout le reste de l'Asie.

Voici la préparation de l'eau d'*oreni* (1) :

On met dans l'eau froide cette racine concassée ou pilée : une nuit suffit pour la *gélatiner*. On la presse dans un linge. Il faut varier la dose d'eau suivant la température; et la plus grande difficulté de cette préparation consiste à mettre la dose juste. La chaleur concentre la viscosité; c'est pourquoi il faut beaucoup plus d'eau dans l'été que dans l'hiver. Une trop grande quantité produit un papier foible et sans corps; il est rude et cassant si

(1) Voyez la description de cette plante dans les *Amœnitates exoticæ* de Kœmpfer. *Rédacteur.*

C'est l'*hibiscus manihot*, plante cultivée en Europe, et très-connue des Botanistes. *Lam.*

l'on en met trop peu ; tandis qu'en ne mettant que la mesure nécessaire, on a un papier égal et moëlleux. Au défaut d'*oreni*, dont on manque quelquefois en été, les papetiers y substituent les feuilles de *sane kadsoura* (1), arbuste rampant. Leur infusion procure une gélatine abondante, beaucoup moins estimée que celle de l'*oreni*.

Le papier commun sert à envelopper des marchandises, et à d'autres usages domestiques ; on le fait avec de l'écorce de *kadsoura*, de la façon indiquée ci-dessus. Le papier du Japon est fort, et l'on peut le tordre pour en faire des espèces de cordes. On en vend à *Syriga* de très-fort et joliment peint. Il est empaqueté en ballots, comme des pièces de toiles de coton ou d'étoffes de soie.

Les Chinois et les Tunquinois font du papier avec du coton et des cannes de bambou ; leur papier est clair, mince et tirant sur le jaune. Les Siamois en font avec l'écorce de l'arbre *pliok kloi*, de noir et de blanc, mais assez grossier, brut comme la nation même ; ils le plient à-peu-près dans le format de nos livres, et écrivent des deux côtés, non pas avec un pinceau, comme les Japonois, les Chinois, &c. mais avec un stylet informe d'argile (2).

Les ouvrages vernissés du Japon sont bien supérieurs à ceux de la Chine et de Siam, et conséquemment à tout ce qu'on fait de mieux en ce genre dans les autres pays. On y emploie les bois de cèdre et de sapin les plus fins, qu'on enduit d'un vernis excellent qui coule abondamment d'une espèce de sumac (3), en y faisant des incisions. Le meilleur vernis se tire des arbres qui n'ont que trois ans ; il est d'abord blanc et épais comme de la crême, il s'épaissit encore et noircit à l'air ; si on l'emploie sans

---

(1) *Uvaria Japonica*. Voyez Kœmpf. *Amœn. exot.* p. 476 et 477.

(2) Kœmpfer donne la description et la figure des plantes qui servent à faire le papier : *Ut omnis absolvatur historia*, dit-il. *Note du Rédacteur.*

(3) *Rhus vernix*,

mélange, il est diaphane et laisse appercevoir toutes les veines du bois sur leqnel on l'applique; mais ordinairement on met en dessous une couche noire qui le rend semblable à un miroir. Cette couleur noire se fait avec la poudre qui tombe des pierres de rémouleurs, ou bien avec des charbons pulvérisés; on mêle quelquefois ce noir dans le vernis, ou avec une couleur rouge, et souvent avec des feuilles d'or fines battues et réduites en poudre. Alors ce vernis se nomme *salplicat.* On orne encore ces ouvrages de figures ou de fleurs d'or et d'argent appliquées en bosse sur le vernis même; mais elles s'usent et s'effacent avec le temps. On voit beaucoup de ces figures sur les vieux laques, qui sont très-estimés et très-chers. Ce vernis en se figeant devient une gomme diaphane, qui se liquéfie difficilement et est fragile comme le verre; mais il résiste à l'eau bouillante. Ils en enduisent non-seulement leur vaisselle et ustensiles de ménage en bois, mais encore les contours de leurs portes, leurs fenêtres, leurs coffres et leurs meubles, les poignées de leurs sabres, leurs litières, &c. &c.

On vend très-cher une espèce de papier brun à raies grises, et qui passe pour une marchandise. On colle ensemble plusieurs morceaux de ce papier longs d'une demi-aune, pour en faire des robes-de-chambre. Il n'y a, dit-on, que les personnes très-âgées qui se servent de ce vêtement; dans les grands froids, ils le mettent par-dessus une ou deux autres robes, et il est défendu expressément aux jeunes gens; cependant il n'est pas très-chaud, et ne sert réellement qu'à indiquer l'âge de ceux qui le portent.

On me donna une autre étoffe encore plus rare que celle-ci, d'un blanc pur et à-peu-près semblable à nos toiles de coton. On tire le fil dont elle est tissue de la même écorce dont on fait le papier; elle sert aux mêmes usages que notre linge, mais très-rarement, parce qu'elle n'est pas forte; et si elle se lave, comme on me l'a assuré, il faut prendre beaucoup de précaution pour ne pas la mettre en pièces.

CHAPITRE XXVI.

Commerce des Japonois.

Nous traiterons plus particulièrement ici du commerce que font entre eux les habitans des ports et des villes de l'intérieur des terres ; il est très-florissant, et libre de toute espèce d'entraves ; en outre les transports se font aisément et à très-bon compte.

Les ports sont remplis de bâtimens de toute grandeur ; les chemins couverts de voyageurs, de marchands et de marchandises ; toutes les villes commerçantes sont abondamment fournies de denrées et de productions des manufactures de toutes les parties du royaume. On tient dans ces villes, et sur-tout à Miaco, qui se trouve à-peu-près au centre du royaume, des foires considérables qui sont le rendez-vous de tous les gros négocians. Il faut avouer qu'il n'y a que ceux-ci, dans les différens ordres de l'état, qui puissent aspirer à la fortune, mais non pas à l'honneur ; car, avec toutes les sommes immenses qu'ils peuvent avoir amassées, il ne leur est point permis d'acheter des titres ni d'effacer le préjugé désavantageux et assez bien fondé qu'inspire généralement leur profession. Les malheureux et barbares Japonois ne sont pas encore parvenus à ce sublime degré de civilisation où l'argent peut suppléer à tout. L'honneur ni les honneurs ne sont pas encore devenus chez eux une marchandise.

Ils comptent par dixaines.

Leurs balances ressemblent à nos romaines. Un bassin destiné à recevoir l'objet qu'on veut peser, pend à une extrémité du fléau ; de l'autre côté est un poids qu'on avance ou qu'on recule à volonté. Chaque marchand porte toujours avec soi une semblable

blable balance enfermée dans une boîte avec une table de multiplication; leurs principaux poids sont le *man*, qui contient 100,000 *kokf*, le *kokf* qui contient 3,000 *bali* ou sacs de vingt livres (1).

Il n'y a que les provinces situées à l'extrémité du royaume, qui fassent le commerce de thé; on en exporte très-peu, parce qu'il est fort inférieur au thé de la Chine.

Mais en revanche, on y fait d'excellent soya, bien préférable à celui des Chinois; on en transporte de nombreuses cuves à Batavia, dans les Indes et en Europe. Certaines provinces en font de meilleur les unes que les autres. Les Hollandois ont trouvé un moyen sûr de le rendre insensible aux effets de la chaleur et de le préserver de la fermentation. Ils le font bouillir dans des chaudières de fer, et l'entonnent dans des bouteilles dont ils goudronnent le bouchon. Cette liqueur conserve ainsi toute sa force, et peut se mêler dans toutes les sauces.

La soie forme une branche de commerce considérable. Cependant le défaut de largeur de leurs étoffes ne permet pas d'en faire une grande exportation. Les Européens ne peuvent en tirer parti pour leurs habillemens.

On exporte aussi peu de porcelaine, quoiqu'il s'en fasse un grand commerce entre les habitans; elle est d'une très-belle pâte, mais trop épaisse et bien inférieure pour la forme et les couleurs, à celle de la Chine (2).

(1) L'auteur ne donne guère plus de détails sur les monnoies que sur les poids du Japon; il se contente de renvoyer le lecteur à sa *Dissertation sur les monnoies japonoises*, lue et imprimée à Stockholm en 1779: je l'ai traduite et placée à la tête de ce quatrième volume. *Note du Rédacteur.*

(2) Ce n'est pas tout-à-fait l'opinion de M. de Pauw, que je soupçonne un peu d'avoir loué les Japonois aux dépens des Chinois. Malgré ma haute estime pour ce savant, non moins recommandable par son érudition que par sa philosophie, je ne puis me dissimuler la partialité, je dirai même la passion qui perce dans ses ouvrages: les quinze volumes des *Mémoires sur les sciences et*

Les Japonois trafiquoient avec les Chinois, bien long-temps avant l'arrivée des Européens; et c'est la seule nation asiatique à qui l'entrée des ports du Japon soit permise. Ils abordoient autrefois à Osakka, mais ils préférèrent ensuite le port de Nagasaki, où ils ont maintenant une factorerie, des temples et des prêtres. Ils expédioient, année commune, deux cents bâtimens montés de cinquante hommes d'équipage chacun : mais en 1684, on découvrit que les Jésuites établis à la Chine, glissoient des livres et autres objets relatifs à la religion catholique, dans les ballots de marchandises chinoises. Le gouvernement japonois prit des précautions, et restraignit la somme totale du commerce avec la Chine, à 600,000 thaels, et le nombre des vaisseaux admis dans le port de Nagasaki, à soixante-dix de trente hommes d'équipage; on les relégua dans une petite île voisine de la ville, où ils sont surveillés par des inspecteurs, des gardes et des interprètes.

Ils apportent de la soie écrue, des étoffes, du sucre, de la térébenthine, de la myrrhe, des agates, des calembacs, du camphre barros, du *Niensi* ou gingembre, des médicamens et des livres de médecine. On leur donne en échange, du cuivre en barres, des ouvrages de laque, &c.

Comme ils ont un goût particulier pour la chair de porc, ils ne manquent jamais d'amener quelques-uns de ces ani-

---

les arts des Chinois, par exemple, renferment une foule de notices qui prouvent que ce peuple a plusieurs connoissances que M. de Paw s'obstine à lui refuser. — Comment excuser son mépris pour les malheureux Américains, à qui il semble n'accorder qu'à regret la qualité d'hommes? Leur extrême simplicité, leur débilité physique, et leur bonté naturelle, méritoient sans doute plus d'indulgence; mais pour que leur malheureuse destinée s'accomplît entièrement, après avoir été persécutés, torturés et massacrés par des fanatiques, il ne leur manquoit plus que d'être calomniés par un philosophe. *Note du Rédacteur.*

Quand ils mettent à la voile pour s'en retourner, des vaisseaux japonois les accompagnent jusqu'en pleine mer, pour empêcher qu'ils ne reviennent faire la contrebande sur les côtes.

Les Portugais furent, comme nous l'avons déjà observé, les premiers Européens qui découvrirent le Japon et y trafiquèrent; ils firent dans le commencement un gain énorme : on prétend qu'ils en tiroient plus de cinq cents tonneaux d'or par an. Leur arrogance indisposa les naturels contre eux. En 1656, leur exportation se réduisit à deux mille trois cent cinquante caisses d'argent ou 2,350,000 thaels; en 1637, à 2,142,365 thaels; et en 1638, à 1,259,023 thaels : ils furent enfin chassés et tentèrent vainement, ainsi que les Espagnols, de s'y rétablir.

En 1640, ils envoyèrent de Macao un ambassadeur avec une suite composée de soixante-treize personnes. La Cour ne tarda pas à être instruite de leur arrivée à Nagasaki, et leur arrêt fut aussi-tôt prononcé; à l'exception de douze, tous les autres furent décapités le même jour et au même moment, chacun par un bourreau particulier. On renouvella à cette occasion la défense aux Portugais de s'introduire dans le Japon, sous peine de mort; en ajoutant que « l'on n'épargneroit ni le roi ni même » le dieu des chrétiens, s'il abordoit dans ces îles ». Un vaisseau espagnol à trois ponts, bien équipé et bien armé, eut la témérité, en venant des Manilles, d'entrer dans le port de Nagasaki, où il éprouva un traitement encore plus rigoureux que les Portugais, ce qui prouve l'invariable fermeté des Japonois dans leur résolution, et leur ponctualité à exécuter les ordres de leur souverain. Le canon des Européens ne les intimida point. Tandis que ceux-ci échangeoient leurs marchandises contre de l'argent et d'autres denrées, on instruisit la Cour de leur arrivée. Le gouvernement expédia aussi-tôt l'ordre au prince d'Arima d'exterminer tout l'équipage et de détruire le bâtiment. Ce prince livra une attaque à laquelle les Espagnols opposèrent la résistance la plus vigoureuse; mais les Japonois ne se rebu-

tèrent pas : ils obligèrent leurs ennemis de se sauver sous le premier pont. Le prince se retira, et ils firent sauter le pont; ils attaquèrent successivement et firent sauter le second et le troisième pont : enfin le vaisseau coula à fond, les vainqueurs et les vaincus périrent. Ce combat dura six heures, et plus de douze mille Japonois y perdirent la vie. Trois cents caisses d'argent furent englouties dans la mer, d'où on les a ensuite retirées.

Nous avons donné une idée des variations et des entraves que le commerce des Hollandois a éprouvées. Les Portugais avoient eu d'abord assez de crédit pour les exclure entièrement; cependant ceux-ci ne se rebutèrent pas; ils établirent leur factorerie dans une île voisine de Firando, d'où ils furent chassés dans la suite. Ils obtinrent de l'Empereur Jejassama, en 1611, la permission authentique de trafiquer dans toute l'étendue du Japon. Leur commerce fut des plus florissans jusqu'en 1619, qu'ils eurent l'imprudence de demander le renouvellement de cette permission à Fide-Tada. Depuis cette époque ils ont éprouvé des désagrémens de toute espèce, des restrictions et des prohibitions décourageantes. En 1638, on leur enjoignit d'abattre leur beau magasin de Firando, qui étoit en pierres de taille.

L'inscription A. C. placée au-dessus de la principale porte de ce magasin, donna des inquiétudes à ce peuple ombrageux et exaspéré par les outrages et les vexations des Portugais. Enfin les Hollandois eurent ordre d'abandonner Firando (1), pour passer à Nagasaki, port situé à l'extrémité du royaume, et le seul où il leur soit aujourd'hui permis de venir mouiller.

Ils apportoient, dans les commencemens, de la soie écrue,

(1) Voyez le *Récit historique de la démolition d'une forteresse et de quelques édifices construits à Firando, dans le Japon, par les Hollandois établis dans cet empire*, au mois de novembre 1640, p. 229 du tome IV du *Recueil des Voyages au Nord*. *Rédacteur.*

des étoffes de même matière, du chagrin, du maroquin, du poivre, du sucre, du gérofle, de la muscade, du camphre barros, du vif-argent, du safran, du plomb, du borax, de l'alun, du musc, du laque, du benjoin, du storax, du catechu, de l'ambre, du costus arabicus, du corail, de l'antimoine, des glaces, du lignum colubrinum, des limes, des aiguilles, des verres, des lunettes, des oiseaux et d'autres objets curieux, sur lesquels ils faisoient un gain immense. Ils tiroient de Firando la valeur de six millions de florins, dont quatre millions en argent. Ils demandèrent l'exportation du cuivre, qui leur offroit alors plus d'avantages encore que l'argent; mais dès ce moment l'exportation de ce dernier métal fut rigoureusement prohibée. Quand il s'agit d'embarquer le cuivre, on le pèse dans une grande balance hollandoise. Chaque caisse contient un picle et un catche en sus pour la tarre. Les administrateurs établis à Ourust près de Batavia, prennent un cinquième de ce catche; le capitaine garde trois autres cinquièmes pour lui, et le reste appartient au premier pilote, pour les dédommager du *deficit* qui se trouve souvent dans le poids dont ils répondent. Malgré ces indemnités, le capitaine et le pilote y sont toujours de retour, parce que les Japonois qui transportent les caisses de cuivre à bord, ont l'adresse d'en distraire quelques-unes. Ce peuple, d'ailleurs si fier, ne se fait pas scrupule de voler des marchands hollandois; ils vendent ce cuivre aux Chinois. L'année dernière le capitaine perdit cinquante-deux picles.

Le commerce essuya un nouvel échec en 1672, de la part de Inaka-Mino, favori de l'empereur Daï-Jojin et ennemi déclaré des Hollandois. Il fut parfaitement secondé par un de ses parens, gouverneur de Nagasaki. Celui-ci se fit présenter un échantillon de toutes les marchandises que les Hollandois avoient apportées cette année, il les montra aux marchands et leur demanda le prix qu'ils y mettoient, et la quantité qu'ils en prendroient : il fit ensuite pour son compte des offres bien inférieures à l'éva-

luation, ne laissant aux Hollandois d'autre alternative que d'accorder leurs marchandises sur le pied de ses offres, ou de les remporter. Chaque année on diminua le prix de leurs marchandises et l'on haussa la valeur des kobangs ou de la monnoie japonoise. A force de se plaindre et de faire des représentations, les Hollandois obtinrent la liberté du commerce; ils firent des ventes publiques à la folle enchère, mais dont le produit dès 1684 n'excéda plus 300,000 thaels.

CHAPITRE XXVII.

SÉJOUR de l'auteur à Désima depuis son arrivée d'Iédo jusqu'à son départ : du mois de juillet au 3 décembre 1776.

L'ÉTÉ que je passai au Japon après mon retour de la Cour, fut horriblement chaud. Je me promenois souvent le soir pour jouir de la fraîcheur sur le bord de la mer, et je contemplois avec étonnement des milliers de barques de pêcheurs dispersées sur l'élément liquide à plus d'un mille de distance. Chaque barque a une lumière, ce qui produit un effet très-pittoresque, sur-tout pendant les obscures soirées d'automne.

Le 31 juillet, le *Zeeduyn*, vaisseau de la Compagnie hollandoise, arriva de Batavia, et fut suivi, le 2 août, du vaisseau amiral, le *Stavenisse*, monté par le chef Duurkoop, qui devoit passer une année à la factorerie.

Le 26 du même mois au soir, commença, tant à Nagasaki que dans toute l'étendue du royaume, la fête des lanternes (1).

Le 13 septembre, au soir, on apprit la mort du prince de la province d'Ovari, cousin-germain du Coubo. Il fut défendu dans toute notre île de jouer d'aucun instrument pendant cinq jours.

(1) Voyez la description de cette fête ci-dessus, page 276.

C'est le temps fixé ici pour le plus grand deuil. Ce seigneur n'avoit guères plus de quarante ans. L'Empereur l'avoit choisi pour son gendre; mais la veille même de son arrivée à la cour, la mort enleva la princesse qui lui étoit destinée.

Plusieurs malades de l'équipage des deux vaisseaux nouvellement arrivés, ne tardèrent pas à être guéris des fièvres qu'ils avoient apportées de Batavia. Il s'en trouvoit même parmi eux qui avoient des duretés dans le corps, et le ventre enflé (1), mais tous ces symptomes disparurent.

Les cornes de licornes se vendirent moins avantageusement que l'année dernière; elles n'allèrent pas au-delà de quatre mas, huit konderyns cinq catches le mas, ce qui fait soixante-dix-huit thaels le catti. Un des capitaines nouvellement arrivés, acheta beaucoup de fer, pour le revendre aux Chinois de Batavia.

Le 10 octobre, le gouverneur de Nagasaki, nouvellement envoyé par la cour, accompagné de celui qu'il venoit remplacer, visita les deux gardes impériales, et se rendit à bord du vaisseau amiral devant l'île de Désima.

J'ai oublié jusqu'ici de donner les noms des gouverneurs de Nagasaki, pendant mon séjour au Japon. Comme ils peuvent servir à l'histoire du commerce, je ne crois pas devoir les omettre. Ceux de 1775 se nommoient *Noto-no-Kami* et *Nagato-no-Kami*.

Ceux de 1776, de même, *Nagato-no-Kami* et *Tango-no-Kami*.

Comme je jugeai que la prorogation d'une année n'ajouteroit presque rien aux connoissances que j'avois acquises pendant mon séjour, je résolus de retourner à Batavia. J'éprouvai beaucoup d'opposition de la part du nouveau gouverneur, qui employa, pour me retenir, les invitations les plus pressantes et toute l'autorité dont il étoit revêtu; mais j'opposai de mon côté

(1) *Placenta febrilis.*



d'autant plus de résistance, que son seul intérêt personnel le faisoit agir. J'avois eu le malheur de lui inspirer plus de confiance que mon successeur. Je parvins à lui échapper, et à quitter un pays dont j'avois à-peu-près épuisé toutes les productions naturelles, et où ma liberté couroit quelque danger.

Le 23 novembre, je quittai l'île de Désima pour me rendre à bord du vaisseau amiral en rade à Papenberg.

Le 30, nous levâmes la première ancre, mais nous ne démarâmes que deux jours après.

Le 3 décembre, à dix heures, nous levâmes notre seconde ancre et mîmes à la voile. Le *Zeeduyn* partit en avant, fit une décharge pour nous saluer; nous lui rendîmes son salut à onze heures, vis-à-vis de Papenberg; et à midi, auprès des montagnes de *Cavallos*, nous nous souhaitâmes mutuellement un bon voyage.

La cargaison de chaque vaisseau consistoit en 6750 picles de cuivre en barres, 364 cuves de camphre, pesant chacune cent vingt-cinq ou cent trente livres.

DIXIÈME

DIXIEME PARTIE.

Du 4 janvier 1777, au 14. mars 1778.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée et séjour de l'auteur à Batavia, ses courses et ses observations dans l'intérieur de l'île de Java (1) *: du 4 janvier au 5 juillet.*

Le 4 janvier 1777, nous mouillâmes dans la rade de Batavia, après une heureuse navigation. La grande rivière qui coule à travers la ville et se décharge assez loin dans le port, étoit considérablement enflée, et nous courûmes quelques dangers

(1) Le retour de notre voyageur à Batavia me dispense de renvoyer à un *errata* la correction d'une de mes notes sur l'île de Java. J'ai dit dans le t. I, que les Persans nomment l'île de Java *Maharadje*, et les Arabes *Djèzyret-âl-Maharadje* ou *Saryrah ;* c'est l'opinion du docteur Hyde dans son *Historia religionis veterum Persarum, &c.* p. 512. Mais en parcourant le *Taqouym âlboldân* (la géographie) d'Aboulfedha, j'ai trouvé qu'il établissoit une distinction entre Séryrah, île de Zandjor ou du pays des Noirs, située, selon lui, au quatre-vingt-huitième degré trente minutes de longitude, et au huitième degré quarante minutes de latitude, et l'île de la *grande Djavah* (*Djavah á-kebyrah*) dans l'Océan indien, vers le cent quarante-cinquième degré de longitude, et le cinquième de latitude. Elle est célèbre, dit-il, par l'abondance de ses racines aromatiques. Sur le rivage méridional de cette île se trouve la ville de Fanfour (*lis.* Canfour), qui a donné son nom à une espèce de camphre très-recherchée ; cette ville est située vers le cent quarante-cinquième de longitude, et à un degré trente minutes de latitude. Sur le rivage oriental de la même île on voit la ville de *Kalah*, qu'on nomme dans le pays *Alkalahijo.* Voyez *Abulfedha Taqouym âlboldân, table XVI*, îles de l'Océan oriental. *Note du Rédacteur.*

dans les chaloupes qui nous transportèrent sur le rivage. Je n'eus pas plutôt mis pied à terre, que je me rendis chez mon respectable ami le docteur Hoffman, qui ne voulut point que j'eusse d'autre maison que la sienne pendant mon séjour à Batavia.

M. Hoffman avoit perdu sa femme pendant mon absence, et ce ne fut pas la seule personne de mes connoissances que j'eus à regretter en arrivant ici. J'observai que de treize personnes avec lesquelles j'avois dîné peu de jours avant mon départ pour le Japon, il ne restoit que le docteur et moi; les onze autres étoient morts des fièvres, qui, pendant les trois semaines qu'elles règnent chaque année, font des ravages épouvantables : une pareille épidémie périodique suffit pour démontrer l'insalubrité de cette ville, dont l'atmosphère prodigieusement chaud est rempli de vapeurs qui affoiblissent les organes et produisent le scorbut.

J'avois aussi perdu un puissant patron dans la personne du gouverneur Van-der-Parra, mort l'année précédente. Il rendit de grands services à la Compagnie hollandoise des Indes orientales, sans négliger cependant le soin de sa fortune pendant la longue durée de son administration; car il laissa plus de quatre millions de florins à son fils unique. Van-Riemsdyk lui succéda dans le gouvernement général des Indes orientales. C'étoit un vieillard bien affoibli par les années, et qui n'avoit de talent que pour amasser de l'argent. Lorsque j'allai présenter mes respects à sa *noblesse*, car c'est le titre qu'on lui donne, il me fit la grace de me consulter sur un cancer que madame la gouvernante avoit au sein; je le jugeai incurable. Après avoir fait une visite à mon illustre ami le savant conseiller Radermacher, je songeai à visiter les effets que j'avois laissés à la garde de mon hôte. Ils étoient enfermés dans une grande caisse, et placés au milieu d'un vaste magasin, sur des bouteilles à une certaine distance du plancher. En l'ouvrant j'eus la douleur de trouver la plus grande partie de ma collection d'herbes rassemblées à Java avant mon départ pour le Japon, et mes livres, moisis et

pourris par l'humidité de l'air. Il plut encore beaucoup après mon arrivée, sur-tout les matins et les soirs. Quoique ces pluies ne durassent pas long-tems, le ciel étoit toujours nébuleux, l'air épais et humide, de manière qu'il n'y eut pas moyen de faire sécher les herbes nouvellement cueillies; car elles se gâtoient plutôt que de se sécher dans les appartemens fermés. La saison des pluies dure depuis le mois de décembre jusqu'en mars. L'air commence alors à se rafraîchir, et les maladies sont moins communes; enfin c'est l'hiver de ces contrées. Une saison plus chaude lui succède bientôt. On éprouve des chaleurs brûlantes et insupportables. Le ciel est toujours pur, aucun nuage n'obscurcit le soleil et ne tempère l'ardeur de ses rayons.

Le nouvel an des Chinois commença le premier jour de la nouvelle lune de février; c'est une fête qu'ils célèbrent avec beaucoup de solemnités (1).

Je retrouvai dans M. Radermacher la même affabilité et les mêmes bontés dont il m'avoit comblé avant mon premier séjour; je ne pus me dispenser d'aller au moins deux fois par semaine dîner chez lui, pour l'entretenir de mes observations sur le Japon, et du fruit de mes promenades botaniques aux environs de Batavia. Il étoit toujours surpris de mon activité et de ma vigueur, car j'herborisois toute l'après-midi, pendant la plus grande chaleur du jour, au moment où les Européens se livrent au sommeil.

(1) Les Chinois répandus dans les îles de la Sonde et dans plusieurs autres de l'Océan indien, descendent, pour la plupart, de ces émigrés qui, en 1644, à l'époque de l'invasion des Tatars-Mantchoux, aimèrent mieux quitter leur pays que de subir la loi des vainqueurs. En adoptant le système politique des vaincus, ceux-ci voulurent les contraindre de suivre leurs mœurs et leurs modes, et beaucoup de Chinois préférèrent de perdre la vie ou d'abandonner leur patrie, plutôt que de se couper la barbe et les cheveux, &c. *Hist. de la conquête de la Chine par les Tartares*, p. 360. *Rédacteur.*

M. Radermacher ayant un jour à sa table le chef de la factorerie de Désima, M. Feith, que j'avois accompagné à la cour d'Iedo, le questionna sur l'empereur du Japon, et lui demanda entre autres choses le nom de ce prince.

Il avoua qu'il n'avoit pu l'apprendre pendant quatorze ans qu'il étoit demeuré au Japon, et quoiqu'il eût été quatre fois en ambassade à la cour. Le lendemain je fus invité chez M. Radermacher, qui me fit la même question qu'à M. Feith; je me trouvai en état de satisfaire complètement sa curiosité, avec tous les détails qu'il pouvoit desirer; je lui donnai les noms et surnoms de l'empereur, du prince héréditaire, enfin de tous les Coubo et Daïri qui ont occupé le trône du Japon depuis le commencement du siècle. M. Radermacher en fit une note qui fut insérée dans les *Mémoires de la société de Batavia* (1). Au reste, je n'ai pas exagéré les difficultés que j'ai éprouvées pour obtenir cette note, qui sert de continuation à la table chronologique des empereurs ecclésiastiques et civils du Japon donnée par Kœmpfer. Je ne l'aurois même jamais obtenue, sans les bons offices de deux Japonois de mes amis, un interprète et un médecin, avec qui j'ai entretenu depuis une correspondance suivie : j'ai même eu occasion de leur être utile par le moyen de M. Burmann, d'Amsterdam, et je leur ai adressé et recommandé un de mes disciples chéris, le docteur Stuizen, qui est allé au Japon.

Après avoir à-peu-près épuisé toutes les productions des environs de Batavia, je résolus de m'enfoncer dans l'intérieur de

---

(1) C'est cette note que j'ai extraite du tome II *des Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap*, &c. (Mémoires de la société de Batavia), et que j'ai placée page 153 du tome II de ces Voyages. On y trouvera quelque différence avec le texte même de M. Thunberg, par qui cependant elle a été faite. Il faut attribuer ces différences à l'inexactitude de l'éditeur des *Verhandeling.* car j'ai suivi les deux textes originaux avec fidélité. *Note du Rédacteur.*

l'île. Je montai sur le vaisseau *Vreedelust*, qui devoit longer la côte septentrionale de Java pour se rendre à Samarang.

Nous levâmes l'ancre le 23 mai, et le 31 nous étions à la hauteur de Cheriboun, l'un des plus forts comptoirs de la Compagnie. Elle y entretient un gouverneur, dont on évalue le revenu annuel à 70,000 rixdalles de Hollande.

Une montagne voisine de Cheriboun jette souvent des flammes. On ressentit il y a deux ans un tremblement de terre, durant lequel la montagne vomit une prodigieuse quantité de cendres qui couvrirent des milliers de plantations de café dans le voisinage.

Le 2 avril, nous doublâmes le mont Tagal dont le sommet est souvent enflammé; il n'en sortoit alors qu'une colonne de fumée grosse comme le corps d'un homme.

Pendant cette navigation que le changement continuel des vents prolongea plus long-tems que je n'aurois voulu, je vis des serpens qui venoient de la terre en flottant et sautant sur l'eau; il y en avoit de la longueur d'une aune.

J'observai que la chaleur est plus accablante et le calme plus profond quand le vent va changer. Nous touchions à la saison où les vents de l'ouest cèdent la place à ceux de l'est. Le capitaine me communiqua à ce sujet une observation qu'il avoit faite, ainsi que plusieurs autres navigateurs. Les vents d'est viennent plus tard et les vents alisés sont plus foibles, depuis le grand tremblement qui renversa la ville de Lisbonne et se fit ressentir dans presque toutes les parties du globe.

J'eus occasion de lui faire à mon tour une autre observation aussi intéressante pour l'humanité, mais d'un tout autre genre. Quoique l'île de Java produise beaucoup de cannes, et que le sucre y soit conséquemment à très-bon marché, on ne nous en avoit donné pour notre voyage que de très-sale et très-bis. Je m'en plaignis à cet officier; il me répondit que l'administration le payoit sur le pied de la meilleure qualité; mais les admi-

nistrateurs faisoient; pour eux, une masse du produit résultant de cette différence de qualité et de prix.

Le 9 avril j'abordai à Samarang, ville d'une grandeur médiocre, mais belle, bien fortifiée; c'est la plus considérable de toutes celles qui sont situées sur la côte de Java. Tous les comptoirs de cette île, excepté celui de Cheribou n, en relèvent. Les Hollandois s'en emparèrent en 1708.

Je fus logé chez le médecin de l'hôpital, homme très-expérimenté en médecine et en chirurgie; il me témoigna beaucoup d'amitié, et me fit les offres les plus obligeantes. Mais à peine arrivé, je tombai malade d'une fièvre tierce, que j'attribuai à une transpiration interceptée. Pendant la traversée, j'avois passé plusieurs nuits les fenêtres de mon cabin ouvertes; je parvins à couper la fièvre avec de l'extrait de Chine, pendant que le vaisseau attendoit un vent favorable pour se rendre à Juana, où il devoit prendre une cargaison de poutres et autres bois de charpente.

Samarang est bâti sur le bord d'une rivière à peu de distance de la mer. Quoique la factorerie emploie au moins mille hommes, la garnison n'est composée que de cent cinquante soldats. Le gouverneur tire 80 et même 100,000 rixdalles de sa place, par année; c'est pourquoi elle ne s'accorde ordinairement qu'à quelque parent du gouverneur-général de Batavia; on ne les y laisse au plus que pendant trois ans, et on les élève ensuite à la dignité de conseiller, pour qu'un autre puisse s'enrichir à son tour.

A peine eus-je recouvré la santé, que je demandai au gouverneur la permission de parcourir l'intérieur de la contrée jusqu'aux montagnes, à la distance de soixante milles.

En accédant à ma demande, ce magistrat eut l'honnêteté de me donner des passe-ports et des lettres de recommandation pour les commandans des postes fortifiés de la Compagnie; il me donna même pour compagnon de voyage le médecin de l'hôpi-

tal, M. Bœucken, en nous recommandant à tous deux d'examiner avec un soin particulier les plantes auxquelles on avoit déjà reconnu une vertu médicinale.

Le 23 avril, nous partîmes à cheval pour nous rendre au poste de la Compagnie, nommé *Ounarang*, qui est gardé par un sergent et vingt hommes.

Le 24, à Salatiga, autre poste assez bien fortifié, et gardé par un officier décoré du grade d'enscigne, et vingt hommes.

Le 26, à Kopping, village Javan, situé sur le penchant de la montagne. L'air est ici froid et sain, mais la terre moins fertile que dans les environs. Je remarquai une espèce particulière de figuier (1) d'Inde, qui croît dans les forêts et parvient à une hauteur prodigieuse; ses longues branches fléchissent, et lorsqu'elles touchent à terre, elles y prennent racine et forment des rejettons qui sont bientôt métamorphosés en gros arbres. Ainsi un seul de ces figuiers avec toutes ses branches, peut former un bosquet considérable.

On nomme *Kamada* des feuilles qui piquent comme des orties, et sont beaucoup plus venimeuses, car leur piquure produit une assez forte inflammation. Chaque côte est terminée par un aiguillon acéré, transparent et rempli d'une liqueur vénéneuse qui cause l'inflammation. Il faut bien se garder de laver les ampoules avec de l'eau, car elles deviennent plus cuisantes; le meilleur remède est l'huile ou des grains de riz bouillis et bien crevés. Comme cette plante a été inconnue jusqu'à présent, je la rangeai parmi les orties, et la nommai *urtica stimulans* (2). Un homme de notre suite, qui ne savoit pas le danger qu'il y avoit à porter la main à cette espèce d'arbuste, essaya d'en rompre une branche, et paya chèrement sa curiosité. Les Javans la

(1) *Ficus Indica.* Voyez dans mon *Diction.* vol. II, p. 494, *Figuier des Indes*, n°. 8. *Lam.*

(2) Voyez le *Supplementum plantarum* de Linné fils, p. 418.

connoissent bien, et les Hollandois la nomment feuille de buffle. J'attribue cette dénomination à un usage atroce qui subsiste aussi parmi plusieurs nations policées de l'Europe. Dans les fêtes publiques, les princes Javans donnent différens spectacles au peuple, et les combats des bêtes féroces n'y sont pas oubliés. Je vis mettre aux prises un tigre avec un buffle. Quand ce dernier hésite à attaquer son adversaire, on le fouette avec ces feuilles qui lui font des ampoules cruelles : il ne tarde pas à entrer en furie.

Le 27, nous revînmes à Salatiga.

Le 28, l'enseigne nous conduisit à Timdang, village Javan, où nous résolûmes de passer la nuit. Les maisons bâties en cannes de bambou, entre lesquelles l'air peut circuler, sont très-petites et ressemblent à des cabinets de verdure : nous n'incommodâmes personne; on nous construisit une cabane particulière avec une célérité digne du beau tems de la féerie. Plusieurs Javans partagèrent entre eux la besogne; les uns coupoient des bambous de différentes grosseurs, d'autres y faisoient des entailles, et d'autres enfin ajustoient des bâtons plus minces dans ces entailles; ensuite ils entrelacèrent dans cette charpente de petites branches garnies de leurs feuilles. D'un autre côté on façonnoit nos tables et nos chaises. Un citadin auroit pu se plaindre de leur inégalité et de leur grossiéreté; mais des voyageurs fatigués les trouvoient encore très-commodes. A peine avions-nous débarrassé nos chevaux de leurs selles et de nos bagages, que nos cabanes étoient prêtes pour nous recevoir.

Comme l'après-midi n'étoit pas encore avancée, je profitai du reste du jour pour rassembler quelques plantes dans les forêts voisines. Les ignhames (1), tantôt cultivées et tantôt sauvages, s'élançoient et grimpoient jusqu'au sommet des arbres.

Le soir, nous fîmes allumer du feu auprès de notre cabane

(1) *Dioscoreæ.*

pour

pour nous éclairer; nous nous assîmes à l'entour, mes compagnons avec leur pipe, et moi avec mes plantes; nous fûmes bientôt entourés par des habitans du village, parmi lesquels se trouvoient des danseurs, des danseuses et des musiciens. Ceux-ci se mirent à danser et à jouer de différens instrumens à vent et à cordes. Il n'y avoit ordinairement que deux danseurs qui figurassent à la fois. Tout particulier qui vouloit danser, étoit obligé de donner une petite rétribution à sa danseuse ou aux musiciens; nous distribuâmes quelques pièces de monnoie à nos esclaves, pour qu'ils pussent prendre part au divertissement.

Ce petit bal n'étoit pas sans agrément, mais les moucherons qui nous tourmentoient y firent une pénible diversion; ils nous empêchèrent même de sommeiller pendant le reste de la nuit. Nos bas de laine et nos bottes ne garantissoient pas nos jambes; la fumée du feu et celle du tabac ne fut pas un meilleur préservatif pour nos visages. Enfin, vers une heure du matin je me déterminai à me coucher sur une botte d'herbe, la tête enveloppée dans des mouchoirs, de manière que je bravai les morsures de ces insectes dont je n'entendis plus que le bourdonnement. Ce concert, digne de succéder au bal dont on venoit de me régaler, m'empêcha de clorre l'œil. Le lendemain nous poursuivîmes notre route, et arrivâmes le premier mai à Samarang.

Je ne manquai pas d'aller chez le gouverneur pour lui rendre compte de mes découvertes; je lui indiquai plusieurs plantes dont on pouvoit se servir dans certaines maladies; savoir, la fumeterre officinale (1) que les Javans nomment *rumpung;* elle croît dans les terrains montagneux : j'en trouvai très-peu auprès de Kopping.

Entre ce dernier endroit et Salatiga, sur le penchant des

(1) *Fumaria officinalis.*

collines et particulièrement près des ruisseaux, on voyoit beaucoup de ronces des Moluques (1); et deux autres espèces, l'absinthe, et l'armoise (2) que les Javans nomment *domalo*, et les Malais *seroni*, croissent dans les mêmes endroits, sur les collines et dans les plaines.

Le laiteron commun (3), *dimboring*, en javan, vient auprès de Kopping, ainsi que la laitue (4), le *belot* des Javans. Mais je n'en vis que très-peu entre Salatiga et Kopping.

La scolopendre (5) se plaît sur les arbres, entre Unanang et Salatiga.

Je vis du poivre d'Espagne sauvage (6), entre Salatiga et Kopping. Les Javans nomment cette plante *lombo.*

L'oxalide surelle (7), *samangui koumong*, en javan, se plaît par-tout.

L'anserine (8), *Payane china* en malai, croît auprès de Kopping; et la sanicle (9), *span* en javan, sur le bord des ruisseaux, entre Salatiga et Kopping, ainsi que la renoncule (10), et une persicaire (11) que les Malais nomment *dukut parang*.

Les campagnes entre Ounarang et Kopping étoient couvertes de schenanthe (12), *sire* en malai.

Les bords des ruisseaux voisins de Kopping produisent, malgré la chaleur excescives du climat, beaucoup de fraises (13), *manikau* en japonois.

La clématite (14) grimpe autour des arbustes, entre Salatiga

---

(1) *Rubus Molucanus*. Rumph. *Herb. amb.* 5, p. 88, tab. 47, f. 2.

(2) *Artemisia*.

(3) *Sonchus oleraceus*.

(4) *Lactuca*.

(5) *Scolopendrium*. (*Asplenii species*.)

(6) *Capsicum*.

(7) *Oxalis acetosella*.

(8) *Chenopodium*. Quelle espèce?

(9) *Sanicula*.

(10) *Ranunculus*. Est-ce une espèce d'Europe?

(11) *Polygonum persicaria*.

(12) *Schœnanthus*. Le barbon odorant. *Lam.* Dict. I. p. 375.

(13) *Fragaria vesca*.

(14) *Clematis*. Laquelle?

et Kopping; l'on y voit aussi l'aigremoine (1), *oupau oupau*, *Karpo* en malai.

Les rivages de Samarang sont garnis de salicorne ligneuse (2), *titrimbine* en javan. Le gatilier (3), *simina sagoundo* en javan, est très-commun, aussi bien que le costus (4) que j'avois déjà remarqué dans les fossés qui environnent Batavia; il figure souvent parmi les arbustes depuis Samarang jusqu'à Salatiga.

L'agripaume (5), *Klenglingang* en malai, vient auprès de Kopping.

Les orties (6) sont très-communes par-tout.

Les belles feuilles et fleurs de la ketmie musquée (7), ornoient les campagnes situées entre Samarang et Salatiga.

Je cueillis des capillaires (8) sur les bords et même dans l'intérieur des forêts.

La stramoine ou pomme épineuse (9), *rotembung* en malai, se trouve entre Samarang et Ounarong; le smilace (10), dans les forêts voisines d'Ounarang, la morelle noire (11), auprès de Kopping, et l'acmelle (12), *sironi* en malai, croissent de tous côtés et abondamment.

Les Chinois sur-tout cultivent le gingembre (13) que les Javans nomment *tchaï* et les Malais *baugle*. Quant au zerum-

(1) *Agrimonia.*

(2) *Salicornia fructicosa.*

(3) *Vitex.*

(4) *Costus arabicus.* Lin. *Amomum hirsutum.* Lam. *Illustr.* n°. 10, t. 3. *Banksia speciosa Kœnig. in obs. Retzii.*

(5) *Leonurus cardiaca.* Lam. *Illustr.* t. 509, f. 1. Est-ce bien réellement cette espèce ?

(6) *Urticæ.*

(7) *Hibiscus abelmoschus.* L'ambrette ou la graine musquée.

(8) *Adianthum.*

(9) *Datura stramonium.* Lam. *Illustrat.* t. 113.

(10) *Smilax.*

(11) *Solanum nigrum.*

(12) *Verbesina acmella. Spilanthus acmella.* Lin.

(13) *Amomum zingiber.*

bet (1), mommé aussi *baugle* en javan et en malai, mais plus communément *lampoujang*, il étoit très-commun dans les endroits sablonneux entre Salatiga et Samarang : il ne croît de *curcuma* (2), *koumir* ou *kourmiel*, qu'auprès de Samarang.

La zédoaire (3) ou *sempou* se plaît dans les vallées bourbeuses, voisines de Salatiga.

On cultive dans les environs du même endroit l'amome compacte (4) ; les Javans nomment la plante *mojei*, et le fruit *kappalogo*.

Le poivrier nommé (5) poivre-long, *tchabe*, et *dandang moussou* en javan, croît par-tout abondamment dans les forêts, et même sur les petites murailles de séparation en pierres.

Le poivrier aromatique (6), *maretcho* en javan, croît dans les forêts voisines de Salatiga.

Le poivrier pédicellé (7), *koumoukou* en javan, abonde dans les forêts de Tantang ; c'est celui-là qu'on expédie en Europe.

J'avois déjà remarqué des plantes de mélilot (8), *treba* en javan et en malai, dans les environs de Batavia ; j'en retrouvai à Salati-

---

(1) *Amomum zerumbet* Lam. *Illustr.* n°. 6, t. 2, f. 3.

(2) *Curcuma*. Si c'est le *curcuma longa* de Linné, on peut le rapporter au genre de l'*amomum*, comme l'a fait M. Jacquin. *Lam.*

(3) *Kœmpferia.*

(4) *Amomum compactum*. Cet amome ne me paroît décrit ni mentionné dans aucun ouvrage de botanique.

(5) *Piper longum*. Ce poivrier est encore très-obscurément connu, à cause de la confusion des synonymes qu'on y rapporte. Si c'est le *cattu-tirpali* de Rheede (*Hort. mal.* 7, t. 14), ce ne peut être la plante de blacwelle (t. 356), qui n'a pas les feuilles en cœur ; au reste, on donne vulgairement le nom de *poivre-long* au fruit du piment commun (*capsicum annuum*), qui est d'un genre très-différent du poivrier. *Lam.*

(6) *Piper nigrum*. Voyez-en la figure dans mes *Illustrations*, planche 23, en rejettant les détails copiés de Miller, et que je crois inexacts, comme je l'ai dit dans l'observation, p. 83, qui termine le genre.

(7) *Piper cubeba*. Poivrier à fruits pédicellés sur les épis.

(8) *Melilothus*. Quelle espèce ?

ga, ainsi que le chanvre (1), *ginje* en javan. Il acquiert la hauteur et la force d'un arbuste.

Le souchet rond (2) croît spontanément par-tout; les cannes à sucre (3) nommées *tebou* par les naturels, viennent aussi spontanément auprès de Salatiga ; on les cultive dans toute l'île.

On donne un soin particulier à la culture de la nictage ou belle-de-nuit (4), nommée en malai *kambang pakoul ampat*, ce qui répond à la *vier uhrs bloem* (fleurs de quatre heures) des Hollandois. La cynoglosse (5), *oupan oupan sapi* en malai, vient entre Salatiga et Kopping.

On trouve de la ciguë (6) au-delà de Salatiga, dans les fentes des montagnes et sur le bord des ruisseaux, ainsi que le plantain (7), qui étoit aussi abondant que le ricin et le médicinier (8), nommés *jarrak* en malai.

Différentes espèces de gouets (9) garnissoient les bords des rigoles et des marres.

On me dit que le sagouier (10), que je trouvai entre Salatiga et Kopping, étoit véritablement l'arbre d'où l'on tire le sagou.

---

(1) *Cannabis sativa.*

(2) *Cyperus rotundus.* Lam. Illustr. n°. 713, et Rottb. t. 14, fig. 2.

(3) *Saccharum officinarum.* Voyez *Canamelle officinale.* Lam. Dict. vol. I, p. 593, et Illustrat. n°. 765, t. 40, f. 1. Voyez aussi, sur cette plante importante, l'ouvrage intéressant du citoyen Dutrône, publié en 1791.

(4) *Mirabilis jalapa.* Lam. Illustrat. t. 105.

(5) *Cynoglossum.* Quelle espèce?

(6) *Cicuta.* Est-ce *Cicuta* de Linné, ou son *Conium ?*

(7) *Plantago major.*

(8) *Ricinus communis*, et *jatropha curcas.*

(9) *Arum.*

(10) *Cariota urens.* Différentes espèces de palmiers fournissent du sagou, c'est-à-dire, qu'on peut faire avec leur moëlle une farine analogue à celle qu'on nomme sagou. Le cariote (*Dict.* vol. I, p. 640) en fournit d'une qualité bien inférieure à celle du sagou, qu'on obtient du *raphia* de Madagascar, qui paroît être le même que le *sagou* de Rumphius (Herb. amb. 1, p. 72, t. 17 et 18), et qui constitue un genre très-voisin du rotang (*calamus*). Lam.

Le basilic (1), ainsi que le tamarinier (2), arbre très-grand et très-beau, et le basilic d'Inde (3), sont très-communs ici et dans les environs de Batavia.

Les forêts de Tantang abondent en casse des boutiques et casse de Java (4), nommée *drangouli*, dont les fruits arrondis ressemblent à des bâtons.

Le rotang (5) vient spontanément auprès de Samarang et ailleurs; il s'accroche autour des arbres, et déchire les passans avec ses épines.

La crinolle à feuille large (6), dont on peut faire usage au lieu de scille (7), et l'abutilon ou sida asiatique (8), que les Européens nomment mauve en arbre (9), croissent ici, dans les environs de Batavia et autres parties de l'île.

On distingue deux espèces de gnaphale (10) auprès de Kopping; les Javans nomment ces plantes *somboug-madour*.

Le sureau de Canada (11), *sooba* en langue javane, remplis-

---

(1) *Ocymum basilicum*.

(2) *Tamarindus Indica*. Lam. Illustr. n°. 417, t. 25.

(3) *Ocymum sanctum*. Cette espèce, quoique décrite dans le *Mantissa* de Linné (p. 85), ne sera vraiment connue que lorsqu'on en aura publié ou indiqué une figure.

(4) *Cassia fistula* et *Javanica*.

(5) *Calamus rotang*. Les rotangs n'ont point leurs fleurs hermaphrodites, comme l'a cru Linné, qui a placé ce genre dans son hexandrie. Toutes les fleurs que j'ai examinées de ce genre étoient mâles; ainsi ces plantes sont au moins monoïques, si elles ne sont pas dioïques. Elles ont un calice monophylle, court, trifide, et trois pétales oblongs, un peu épais et concaves. Les filets des étamines sont membraneux, un peu élargis vers leur base, et de la longueur des pétales : les anthères sont oblongues. *Lam.*

(6) *Crinum latifolium*.

(7) *Scilla*.

(8) *Sida Asiatica*.

(9) *Malva arborea*.

(10) *Gnaphalium*.

(11) *Sambucus Canadensis*. Il me paroît étonnant que M. Thunberg ait trouvé le sureau de Canada dans l'île de Java; je crois que pour s'en assurer, il seroit nécessaire de confronter les exemplaires qu'il en a sans doute rap-

soit les crévasses des montagnes, le long des ruisseaux de Kopping.

La pimprenelle (1) se trouve entre Ounang et Samarang.

L'ophiorrize ou racine de serpent (2), nommé *kajo-oulan* et *bidara-lant* également en javan et en malai, étoit dispersé abondamment de tous côtés. J'ai cueilli du jasmin (3) auprès de Salatiga.

Je ne vis guère de coriandre (4), connu par les Javans sous le nom de *katonnior*, que dans les endroits où l'on en cultivoit, de manière qu'il y a tout lieu de croire que la graine a été apportée d'Europe.

La nature n'est pas avare de betèle (5), ni d'arec (6), deux plantes essentielles aux Indiens : elles croissent par-tout.

Les fleurs simples et doubles du mogori (7) servent à faire des guirlandes que les Européennes passent dans leurs cheveux. Elles en donnent de pareilles à leur danseur dans les bals, et y joignent au milieu une fleur de *tchambaca;* les hommes s'attachent cette guirlande au col. Cette fleur est blanche comme la neige, et son odeur extrêmement douce et suave.

On s'occupoit alors à planter le café, qui offre des plants très-agréables. Cet arbre ne produit qu'à la troisième année. Cent

---

portés, avec ceux qu'il pourra se procurer en Europe du sureau de Canada. J'en dirois volontiers autant de la sanicle, de la cynoglosse, de la pimprenelle, &c. qu'il y a aussi rencontré. *Lam.*

(1) *Poterium sanguisorba.*

(2) *Ophiorhiza mungos, an lignum colubrinum.* C'est une plante herbacée; ainsi le doute n'a point de fondement. Voyez-en le fruit d'après Gætner, dans mes Illustrations, pl. 107, f. 2. *Lam.*

(3) *Jasminum.*

(4) *Coriandrum sativum.*

(5) *Piper betele.* Espèce de poivrier.

(6) *Areca catechu.* Palmier des Indes.

(7) *Nyctanthes sambac.* Cet arbuste, qui est de la famille des jasmins, n'est nullement congénère de l'*arbor tristis* des anciens, à qui j'ai conservé le nom de *nyctanthes* (Illustration des genres, n°. 51, t. 6), en donnant celui de *mogori* (*mogorium*, Illustr. n°s 52-58) au sambac et à ses congénères. *Lam.*

pieds rapportent, année commune, trois ou quatre picles de fèves : le picle pèse cent vingt livres.

On me dit que dans les commencemens de son installation dans les îles de la Sonde, la Compagnie hollandoise avoit payé le picle de café vingt-cinq rixdalles. Maintenant elle ne donne que six rixdalles, sur lesquelles le sommegou ou bailli en garde deux pour lui, de manière que le cultivateur javan n'en reçoit réellement que quatre.

On a soin de planter entre chaque arbuste à café, des érythrines ou arbres de corail (1), nommés ici *dadap*, pour leur procurer une ombre suffisante contre les rayons dévorans du soleil. Les plants de caféiers offrent un charmant coup-d'œil. Ces arbrisseaux sont parfaitement alignés, quoiqu'à une distance assez considérable les uns des autres. Le même arbuste a ses branches pendantes, chargées de baies et couvertes de fleurs blanches.

Un chirurgien allemand, précédemment employé au service de la Compagnie hollandoise des Indes, et très-considéré du gouverneur de Samarang, étoit aveugle par une cataracte. Ce gouverneur ayant appris par le médecin de l'hôpital chez qui je logeois, que j'étois en état de rendre la vue à son chirurgien, m'offrit cent ducatons si je réussissois ; il envoya même un courrier pour chercher mes instrumens, qui étoient restés à bord du vaisseau à Juana : mais notre malade, non moins opiniâtre qu'aveugle, ne voulut jamais endurer l'opération. Je ne voulois pas que mes instrumens fussent venus en vain, je m'en servis à opérer un vieil Européen et une Chinoise de soixante-dix ans, tous deux aveugles par des cataractes. J'enseignai par la même occasion cette superbe opération chirurgicale à mon hôte, et

(1) *Erythrina corallodendrum*. Illustr. planche 608, fig. 1. J'observe que si l'espèce dont parle ici M. Thunberg est véritablement l'*erythrina corallodendrum*, ses fleurs sont d'un beau rouge, et paroissent avant les feuilles. *Lam.*

je lui cédai les instrumens nécessaires, et tous ceux qui ne m'étoient pas d'une utilité indispensable sur le vaisseau.

Le 3 mai, les Javans célébrèrent leur *patti* ou nouvel an. Le gouverneur de la province, qui faisoit ici sa résidence, donna pour cette fête un grand gala, où tous les employés de la Compagnie furent invités.

Le 14 du même mois je partis avec un vaisseau hollandois pour Japara, où je fus parfaitement bien reçu par M. Van-der-Beek, qui remplissoit alors les fonctions de résident dans cette place, agréablement située. M. Van-der-Beek est homme de lettres, et témoigne une bienveillance toute particulière à ceux qui les cultivent. Mais je ne pus jouir long-tems de sa société, car le vaisseau en cargaison à Juana, et sur lequel je devois retourner à Batavia, étoit sur le point de mettre à la voile.

Le 20, je continuai mon voyage à cheval, accompagné d'un Javan, que M. Van-der-Beek m'avoit donné pour guide. Comme il étoit impossible que je me rendisse en un seul jour à Juana, il me donna des lettres de recommandation pour un prince Javan qui avoit épousé la sœur de l'empereur, et qui faisoit sa résidence dans une ville située à moitié chemin de Juana. Je me présentai le soir chez ce prince, qui m'admit à sa table. Nous soupâmes tête-à-tête, et je l'entretins d'objets très-indifférens en mauvais malai. Des hiboux et d'autres animaux troublèrent mon sommeil, en heurlant et criant toute la nuit. Enfin, le lendemain soir j'arrivai à Juana, et pris incontinent une chaloupe qui me conduisit à bord. Le vaisseau avoit déjà quitté la rade et mouillé à une lieue de-là en pleine mer.

Les côtes septentrionales de Java sont très-basses, les fonds très-vaseux et peu profonds, ce qui oblige les vaisseaux de mouiller à une certaine distance de la côte, car pour le peu qu'ils approchent, ils s'embourbent dans la vase quand ils sont trop chargés. C'est ce qui nous arriva, malgré la précaution qu'on avoit eue de s'éloigner de la terre pour recevoir le reste

de la cargaison, et de ne mettre à la voile que dans le plus fort du flux. Nos matelots se virent contraints de débarquer une grande quantité de planches sur de grosses barques, pour alléger notre navire. Un bon vent nous poussa enfin l'espace de deux lieues à travers une vase épaisse, dont on voyoit la trace dans le sillage du vaisseau, car l'eau étoit trouble et bleuâtre.

Les navigateurs assurent que la profondeur de l'eau diminue dans ces parages en raison de l'accroissement des côtes. On prétend même que cet accroissement est tel, que l'on voit des marais dans des endroits où les premiers vaisseaux de la Compagnie trouvèrent à leur arrivée un très-bon ancrage. Ces côtes septentrionales sont aussi les plus fertiles de toute l'île. Celles situées du côté du midi, au contraire, n'offrent que des rochers et des montagnes peu fertiles. Dans cette partie, la mer est très-profonde et le rivage escarpé.

Une langue de terre s'avance dans la mer entre Juana et Japara; nous doublâmes cette espèce de cap. Nous vînmes au rocher qu'on nomme *le rocher du diable*, parce qu'il sert d'asyle à des corsaires, ainsi que les îles Intermaja et Boompjes; ces corsaires attaquent et enlèvent tous les bâtimens, grands ou petits, qui ne sont pas équipés de manière à leur tenir tête, ou qui n'ont pas de vaisseau de conserve. Comme ce ne sont point des Javans, mais des naturels de Bornéo et des îles voisines, il ne sera pas aisé de les détruire.

Au reste, notre navigation fut des plus heureuses. Le 1er juin nous mouillâmes dans le port de Batavia. Je ne fus pas plutôt arrivé, qu'on me commanda de garde sur le vaisseau des malades (1); mais j'en fus quitte moyennant un ducaton que je donnai à un chirurgien remplaçant.

A mon retour, je fis connoissance avec un de mes compa-

(1) Voyez le tome I, p. 389.

triotes, M. Wimmererants, capitaine-ingénieur au service de la Compagnie hollandoise, qui jouissoit d'une considération égale à son rare mérite. Il demeuroit dans un faubourg, et pendant le reste de mon séjour à Batavia, je reçus de lui plusieurs services importans, qui prouvent la tendre affection qu'il conserve pour ses compatriotes.

En attendant le départ du vaisseau qui devoit me conduire à l'île de Ceylan, que je voulois aussi visiter, le gouverneur général me permit de me promener dans l'intérieur du pays, jusqu'aux bains chauds et aux montagnes bleues. Le baron de Wurmb voulut m'accompagner; le commissaire des naturels du pays me donna un valet pour guide, et M. Vimmererants me prêta son cheval pour ce voyage.

Le 19 juin nous nous rendîmes à Tanjong, place appartenante au sénateur Cran. Elle est située à dix-huit grands pieux (1) de Batavia.

Le 20 au matin nous partîmes pour Tchipinong, à vingt-cinq pieux de là; nous y dînâmes, et passant par Tchinanguis et Tchiluar, nous arrivâmes à Buyten-Zorg (Sans-Souci), à cinquante pieux de Batavia. C'est une maison de plaisance des gouverneurs-généraux. L'un d'eux nommé Suchoff y a fait construire plusieurs beaux édifices très-élevés et divisés en deux pavillons, avec une galerie et des jardins délicieux : mais cet endroit est un peu trop éloigné de la capitale pour que le gouverneur-général y vienne aussi souvent qu'il le desireroit.

Le 22, nous allâmes à Tchiseroa, et gravîmes les hautes montagnes de Tchipannas. Ces deux endroits, ainsi que Poudogede et Arkidomas, appartiennent au gouverneur-général, ou plutôt à la Compagnie. Nous réservâmes pour le lendemain le

---

(1) J'observerai que les distances, dans cette île, sont mesurées par des pieux placés à des espaces peu égaux. *Rédacteur.*

plaisir de visiter ces bains chauds, nommés *Tchipannas* en malai; ils ont donné leur nom au pays d'alentour.

Ces bains se trouvent situés dans une vallée formée par deux hautes montagnes. L'eau n'est pas brûlante, et l'on peut y tenir le doigt : elle sort de plusieurs sources peu fortes; le bassin même est peu considérable. La terre des environs est couleur de rouille, et sur le bord de la fontaine il s'est formé une croûte mince d'un vert foncé semblable à de la rouille d'airain, c'est-à-dire, à du vert-de-gris. Le bâtiment construit au-dessus de ces bains, pour la commodité des malades, est divisé en deux portions. On fait passer l'eau d'une chambre dans l'autre; on a pratiqué dans la première deux espèces de réservoirs où l'eau se clarifie : dans la seconde chambre on a creusé un trou carré couvert de planches, avec une échelle pour y descendre. On trouve dans cet appartement deux robinets qui donnent de l'eau chaude et de l'eau froide, pour que l'on puisse prendre le bain au degré de chaleur convenable. Je remarquai sur la surface de l'eau une pellicule grasse extrêmement mince, qui avoit un goût un peu salé. On m'assura que cette eau étoit laxative, ce qui empêche de la donner en breuvage dans les maladies internes; mais elle est bonne pour toutes les maladies externes. On venoit d'y transporter plusieurs malades des hôpitaux de Batavia. Celui qu'on a construit ici ne sert plus. Un cultivateur, originaire d'Europe, avoit l'inspection de ces bains et de quelques jardins voisins.

Le climat est frais et sain; il fait même froid à trembler matin et soir. Je n'avois pas pris mon manteau, et je fus tout étonné de grelotter dans un pays situé, pour ainsi dire, sous la ligne.

On y cultive des choux, des légumes, des racines et des arbres fruitiers d'Europe, qui réussissent à merveille, tant ici qu'auprès de Arkidomas, Tchiseroa et Poudegode, d'où l'on envoie trois fois par semaine des fruits et autres végétaux rafraîchis-

sans, pour la table du gouverneur-général à Batavia. Les oranges douces y acquièrent un goût plus délicieux que celles des environs de cette ville.

Les Javans débitent sérieusement une fable à laquelle les Européens de bon sens n'ont jamais ajouté foi. Ils prétendent qu'il existe dans les montagnes de Tchipannas des singes (1) qui ont les cheveux naturellement crépus et les pieds tournés en arrière, c'est-à-dire, à l'opposé de tous les autres animaux et des hommes.

Les maisons des Javans et celles des Chinois sont couvertes de morceaux de bambou fendus et placés les uns sur les autres comme nos tuiles.

Voici les objets qui m'ont paru mériter ici quelqu'attention. Les tourterelles (2) qui ont le plumage bleu au Cap de Bonne-Espérance, sont ici d'une teinte beaucoup plus pâle, et même presque blanches; un héron (3) semblable à l'antigone (4).

Le kadondon est un arbre qu'on emploie à faire des haies vives.

L'*andevalou* est une plante rampante avec des feuilles trilobes, qui passent pour un bon antidote.

Korang-garing et *tampat-outan*, sont deux autres plantes avec lesquelles les Javans teignent en bleu. Ils appellent *boa-kirai*, un fruit très-âpre et très-astringent.

Tingling-enintik, est, selon eux, un excellent cordial.

Le 24 nous repassâmes les montagnes pour regagner Poudegoude. Arrivés sur le sommet de ces montagnes, qui sont

(1) Ourang-outang.

(2) *Columba risoria.*

(3) *Ardea, rostrum erat alboflavescens, gola nuda, caput calvum, albidum, pedes cærulescentes, remiges cinereo-nigri, dorsum et cauda nigra, abdomen albidum.*

(4) *Ardea antigone.*

couvertes de buissons et de bois, nous mîmes pied à terre pour gravir plus haut, et examiner de plus près la caverne la plus fameuse, située auprès du Méhémédon. Je me crus transporté dans les contrées septentrionales de l'Europe, tant pour la température de l'air que pour les productions végétales. Je reconnus avec une certaine émotion nos mousses et nos lichens (1), si rares et presque inconnues sous le brûlant climat de l'Inde.

Nous passâmes la nuit à Poudegoude; le lendemain nous partîmes pour Arkidomas, où nous voulions visiter plusieurs petites statues de pierres dispersées dans différens endroits de la forêt, par groupe de trois ou quatre figures. Les Javans ainsi que les Chinois ont la plus profonde vénération pour ces idoles, et ne manquent pas de leur offrir de fréquens sacrifices. Nous rencontrâmes sur notre route des paons sauvages, que nous élevons avec tant de soin en Europe. Ils voloient et se reposoient ensuite sur les arbres de la forêt pour étaler leur belle queue pendante. J'en tuai un avec mon fusil; nous le fîmes rôtir pour notre souper, mais la chair en étoit sèche et mauvaise.

Le commandant d'un petit fort, qui nous accompagnoit, avoit amené avec lui deux soldats : ils ne cessoient de donner du cor pour écarter les tigres, qui sont ici fort dangereux. On prétend qu'il leur arrive de dévorer des Javans lorsqu'ils en rencontrent sur la route. Le bruit des cors, de la trompette ou de tout autre instrument à vent, les épouvante ou leur est insupportable par son éclat.

Le soir nous arrivâmes à Buyten-Zorg, nommé *Bogor* par les Javans; mais avant de nous y rendre, nous fîmes un petit détour pour examiner une pierre antique placée auprès de Padetuulis. Cette pierre, qui est de la hauteur d'un homme et large d'une aune suédoise, porte une inscription que personne

(1) *Lichen.*

jusqu'à présent n'a pu déchiffrer : j'ai compté huit lignes et demie, qui m'ont paru aller de gauche à droite.

Le 26, nous nous écartâmes encore de la route pour faire une promenade vers la montagne Tcheraton, remarquable à plusieurs égards : elle est située au milieu d'une vaste campagne, et isolée de tous les côtés. Notre but principal étoit de voir plusieurs trous ou excavations assez curieuses, pratiqués dans cette montagne, et dans lesquels les hirondelles (1) viennent construire leurs nids : ces nids sont glutineux, et l'on peut s'en nourrir. Nous mîmes peu de tems à gravir au sommet de cette montagne, et nous trouvâmes ces excavations sur la croupe méridionale. On ne peut les attribuer à des convulsions de la nature, car je n'ai pas trouvé une seule fente sur tout ce rocher; elles ne peuvent donc avoir été produites que par l'action de l'air et par l'eau, car il y en avoit encore au fond de plusieurs de ces trous. Je descendis à une certaine profondeur avec une échelle de bambou. Leur intérieur me parut distribué en plusieurs appartemens; mais l'obscurité qui augmentoit encore le danger de la descente, ne me permit pas de pénétrer plus avant. Les Javans ne voulurent pas absolument nous permettre de détacher quelques-uns des nids d'hirondelles qui tapissoient ces antres. Mais pour ne pas trop nous contrarier, ils en cherchèrent d'autres très-bien conservés qu'ils nous apportèrent : ils y joignirent même deux hirondelles de l'espèce de celles qui habitoient ces trous; elles étoient petites et toutes noires.

Mon compagnon de voyage et moi nous dînâmes ce jour-là chez le gouverneur javan du canton. Il nous donna un magnifique repas, auquel il n'admit qu'un de ses plus proches parens.

On servit à chaque convive sa portion sur une petite assiette de porcelaine; ces portions n'étoient pas copieuses, mais en

---

(1) *Hirundo esculenta*. La salangane. Buff. *Hist. nat. des ois.* vol. VI, p. 682.



récompense les mets étoient variés : j'en comptai de quatre-vingt-dix sortes, de manière que nous pûmes à peine goûter de tout. Notre hôte parloit assez mal la langue malaise, cependant nous n'en parlâmes pas d'autre avec lui.

Le 28 nous allâmes à une superbe maison de campagne appartenant à M. Duurkoop; elle avoit une tour dont l'écho répétoit très-distinctement neuf syllabes. Après avoir visité ce charmant endroit, nous nous rendîmes à Batavia.

J'ai remarqué sur la route que les Chinois, qui sont très-nombreux dans cette île, ne se mêlent point avec les Javans : leurs habitations sont bien isolées. On m'assura qu'il est défendu à ces deux nations de se confondre, pour prévenir les querelles et les dissensions intestines. Les Chinois passent pour être très-ombrageux et irascibles; ils ne changent point de religion, et ne se soumettent jamais à la circoncision : cependant il y en a plusieurs parmi eux qui s'accommodent très-bien des Javanes; ils en prennent même en mariage, mais jamais une Chinoise n'épouse un Javan. Néanmoins il faut convenir que les Chinois ici se sont un peu apprivoisés; ils ne tiennent point leurs femmes enfermées, et ne leur pétrissent point les pieds comme à la Chine.

Je visitois très-fréquemment les hôpitaux, et je fus très-satisfait des soins que l'on prend des malades; il en périt encore beaucoup, malgré ces soins. On prétend que le nombre des morts augmente tous les ans; cette mortalité provient de la négligence que l'on met à nettoyer les canaux qui conduisent l'eau dans l'intérieur de la ville.

J'ai reconnu par moi-même la justesse de cette observation; j'ai vu les Chinois jetter dans le fleuve qui se décharge dans la rade, des épluchures d'herbes, des charognes, &c. On a laissé établir cet usage dangereux, depuis que les principaux et les plus riches Hollandois se sont mis à bâtir des maisons de campagne, et à faire des jardins de plaisance hors de la ville.

Je

Je vais donner la liste des Européens morts à l'hôpital depuis 1714 jusqu'en 1776.

459 morts en	1714.	1565 morts en	1746.
469	1715.	1881	1747.
453	1716.	1261	1748.
494	1717.	1478	1749.
591	1718.	2035	1750.
666	1719.	1969	1751.
750	1720.	1601	1752.
614	1721.	1618	1753.
730	1722.	1517	1754.
657	1723.	2109	1755.
769	1724.	1487	1756.
925	1725.	1441	1757.
904	1726.	1638	1758.
676	1727.	1373	1759.
656	1728.	1317	1760.
626	1729.	1000	1761.
671	1730.	1390	1762.
780	1731.	1750	1763.
781	1732.	1757	1764.
1116	1733.	1754	1765.
1375	1734.	2039	1766.
1568	1735.	2404	1767.
1574	1736.	1831	1768.
1993	1737.	1740	1769.
1776	1738.	2706	1770.
998	1739.	2316	1771.
1124	1740.	2305	1772.
1075	1741.	1187	1773.
1082	1742.	1757	1774.
1283	1743.	2388	1775.
1595	1744.	2877	1776.
1604	1745.		

On peut diviser ce tableau en trois époques; la première, de 1714 à 1733, a été la moins funeste à l'humanité; en 1733, on entreprit de creuser un canal pour conduire les eaux du fleuve dans l'intérieur de la ville de Batavia : cette opération coûta la vie à un grand nombre d'ouvriers, tant Javans qu'Indiens et Européens. Depuis ce moment la mortalité a toujours été en augmentant. En 1761, on transféra dans l'autre hôpital, construit hors de la ville, plus de deux cents convalescens. En 1775, on établit dans la rade un vaisseau uniquement consacré à recevoir les malades nouvellement arrivés. La mortalité a encore augmenté cette année-là et la suivante.

Je sus qu'un bâtiment destiné pour Ceylan alloit bientôt mettre à la voile; je demandai d'y être admis en qualité de premier chirurgien, et je me préparai à partir, malgré les invitations de MM. Radermacher et Hoffman, qui vouloient absolument me retenir à Batavia. La chaleur du climat ne m'incommodoit pas, et je m'y étois assez bien accoutumé; mais il m'en eût trop coûté de renoncer à mes occupations favorites, et de m'exiler peut-être pour toujours de ma patrie.

Je profitai du retard occasionné par la cargaison du bâtiment pour parcourir les environs de Batavia, et prendre de nouveaux renseignemens sur cette île.

Je visitai Jaccatra, place assez jolie à quelque distance de Batavia. C'étoit autrefois la capitale de cette partie de l'île. Les Hollandois s'en emparèrent en 1619; ils n'y entretiennent maintenant qu'un piquet de soldats, pour garder la citadelle qui sert de poste avancé à Batavia.

Quoique les Portugais soient les premiers Européens qui aient débarqué à Java, ils ne parvinrent pas à s'y fixer. Les Anglais se présentèrent après eux et ne furent pas plus heureux. Les Hollandois s'y installèrent en 1596. Cette île peut avoir cent quarante lieues d'Allemagne de long de l'orient à l'occident, et trente de large du midi au nord.

Trois religions très-différentes entre elles sont également admises, et jouissent d'une entière liberté dans l'île de Java. Le paganisme, qui est commun aux Chinois (1) et à une foule de Javans; la religion musulmane, que professent beaucoup de naturels; enfin le christianisme, qui est suivi non-seulement par les Européens, mais encore par plusieurs Javans, Malais et autres Indiens.

Je n'ajouterai rien aux observations que j'ai déjà faites sur le commerce et les productions de cette île. Le riz y est excellent; les cardamomes de l'espèce à capsules arrondies (2) y sont abondans. Il est fâcheux que le gros-bec orysivore (3) cause tant de dommage au riz; il en dévore considérablement.

---

(1) En décrivant le costume de cette nation, t. II, p. 464, j'ai oublié une partie curieuse, c'est leur chaussure. Elles ont d'épaisses semelles avec des talons; dans l'intérieur, ils mettent plusieurs morceaux de feutre, de manière que l'eau ne pourroit les percer, et qu'ils ont toujours le pied sec; mais ces pantoufles, ainsi que leurs bottes, sont prodigieusement lourdes. *Rédacteur.*

(2) *Cardamum compactum.* Cette espèce, que M. Thunberg ne désigne pas suffisamment, est peut-être mon *amomum racemosum.* Dict. n°. 5, et Illustr. t. 2, fig. 2. L'espèce enfin que M. Sonnerat a nommée *Amomum repens.* (*Voyage aux Indes*, vol. II, p. 240, t. 136.) *Lam.*

(3) *Loxia orizyvora.* Le gros-bec cendré de la Chine. *Buff.* pl. enl. n°. 152, f. 1.

CHAPITRE II.

Voyage à Ceylan : du 5 juillet au 21 août.

Le 5 juillet 1777 je montai à bord du *Mars*, destiné pour Ceylan. Je portois avec moi plusieurs lettres de recommandation pour le gouverneur et les officiers de cette île.

Le 7 on leva l'ancre, et nous quittâmes avec un bon vent une des plus belles et des plus riches contrées du globe.

Le 11 nous mouillâmes auprès d'Anjer pour y faire de l'eau. Le *Stockholm sloot* (château de Stockholm), vaisseau appartenant à la Compagnie des Indes suédoise, qui cingloit vers la Chine, avoit relâché quelques jours avant nous dans cette rade, pour faire également de l'eau. Je fus ravi de trouver plusieurs de mes amis, tels que le capitaine Petersen, et quelques autres. L'eau que l'on puisoit ici étoit très-douce et assez bonne; mais comme il étoit difficile d'approcher du ruisseau d'où on la tiroit, et qu'il falloit rouler les tonneaux assez loin dans l'eau pour les remonter à terre, le courant étoit bientôt troublé, de manière qu'on puisoit autant de bourbe que d'eau. Nos matelots et tous ceux qui burent comme eux de cette eau pure sans y faire infuser du café ou du thé, furent attaqués de dyssenteries terribles.

Je trouvai ici la plus grande espèce de bananier (1), qui produit des grains plats et de la grandeur de ceux du lin.

Les Javans établis dans ce village nous vendirent beaucoup de cannes à sucre. Les Suédois en achetèrent aussi; et sachant la langue malaise, j'eus le plaisir de leur servir d'interprète et de leur être utile dans ces petites acquisitions.

---

(1) *Musa troglodytarum*. C'est le bananier à grappe droite, n°. 3 de mon Dictionnaire. Mais est-ce bien le *musa troglodytarum* de Gærtner, vol. 1, p. 29, t. 2? *Lam.*

Secondés par un vent favorable, nous poursuivîmes heureusement notre navigation. Le 9 août nous passâmes la ligne, et le 28 nous nous trouvâmes auprès de Cochin, et reconnûmes la côte de Malabar. En longeant le rivage, nous doublâmes le Porca, Coilan et le cap Comorin.

Le 20 nous découvrîmes Ceylan, et le jour suivant nous longeâmes la côte et pensâmes faire naufrage, par l'inexpérience du capitaine. Quoique nous n'avancions que la sonde à la main, nous nous apperçûmes que le navire alloit donner contre des bas-fonds très-avancés hors du canal qui sépare l'île du continent. Le vaisseau étoit près d'échouer quand le sous-pilote, marin courageux et expérimenté, profitant de la stupeur et de l'effroi du capitaine pour saisir le commandement, embouche le porte-voix, et ordonne aux matelots de virer de bord. Cette manœuvre nous sauva. Le vaisseau étoit excessivement chargé, et je doute que nous eussions jamais pu échapper s'il eût donné contre un bas-fond, ou si nous eussions été accueillis d'une tempête. Cette surcharge souvent si fatale, est un effet de l'avidité mal entendue des employés de la Compagnie. Le capitaine et tous les officiers ont le droit de trafiquer de certaines marchandises, et on leur laisse exprès la place de plusieurs tonneaux dans le bâtiment. Ils abusent de cette permission pour entasser des ballots de marchandises outre mesure. Le capitaine et le premier pilote sont ordinairement les premiers prévaricateurs. Les particuliers avoient embarqué pour leur compte beaucoup de riz, de sucre en poudre et d'arrack.

Le lendemain de notre arrivée le vaisseau zélandois *le Guillaume V*, venant d'Europe, et le *Hoo* d'Amsterdam, vinrent mouiller dans la rade.

J'envoyai d'abord les lettres de recommandation que j'avois apportées de Batavia, aux personnes à qui elles étoient adressées, et peu après j'allai faire visite au gouverneur nommé M. Falk, homme plein de science et de mérite; il me parut aussi

très-recommandable par un désintéressement bien rare parmi les officiers de la Compagnie des Indes. Né à Ceylan, il avoit étudié à Utrecht, et devoit tout son avancement au gouverneur-général Van-der-Parra.

Parmi les estimables amis ou connoissances que je fis à Ceylan, je ne citerai que deux ou trois personnes que j'ai plus particulièrement fréquentées. M. Van-der-Sluyken, capitaine canelle, c'est-à-dire, chef des ouvriers qui dépouillent le canellier et en ôtent l'écorce interne.

Je dînois chez lui deux fois par semaine avec une nombreuse société bien choisie et deux de mes compatriotes, M. le baron Albedyl, et M. de Kenlea ou Kiellyn, qui avoit acquis le droit de bourgeoisie, et faisoit un grand commerce avec la côte de Coromandel. Je n'oublierai pas non plus un vieillard respectable, M. le capitaine Haprer, qui étoit parti de Suède très-jeune comme matelot sur un bâtiment marchand. Il avoit eu le pouce emporté par une balle dans un combat contre un corsaire d'Alger. Il entra ensuite au service de la Compagnie hollandoise des Indes, et ne dut son avancement qu'à ses connoissances en artillerie. Il excelloit à faire des feux d'artifice. Cet estimable officier ne me regardoit pas seulement comme un compatriote, il me traita comme un ami, et me fit des offres que je ne voulus pas accepter, afin de disposer de mon tems avec plus de liberté.

CHAPITRE III.

CLIMAT de Ceylan. — Etablissement des Hollandois tant à Colombo que dans le reste de l'île. — Maures.

COLOMBO est la capitale de l'établissement hollandois dans cette île; la ville est grande, belle et environnée de remparts.

Le palais du gouverneur est magnifique, quoiqu'il n'aït qu'un étage. La galerie qui s'étend sur toute la longueur de l'édifice, offre un abri très-frais contre la chaleur dévorante du climat, elle aboutit par les deux extrémités à différens appartemens.

Le climat de Ceylan n'est pas moins chaud que celui de Batavia; mais les côtes sont plus hautes, et conséquemment plus exposées au vent, qui tempère l'extrême chaleur et contribue à la salubrité de l'air (1).

---

(1) Cette île est célèbre parmi les Orientaux et même les anciens auteurs grecs et latins; les premiers la nomment *Serendip*, *Sarandib*, *Sacandib*, *Sieledi-ba*, *Silán*, *Lunka* ou *Lanca* (*a*); les autres *γυμῦνδα*, Σαλικὴ, ou plutôt Σηλινη, selon le docteur Hyde. Ils en parlent aussi sous le nom de *Taprobane*; c'est le sentiment des plus savans géographes, tels que d'Anville, Rennel, Gosselin, &c. Ils s'appuient sur sa situation et sur l'analogie de son nom actuel avec celui de *Saline*, qu'elle portoit aussi autrefois. D'Anville trouve dans cette dénomination, le *Selen-dib*, ou *Serandib*, d'où est dérivé *Ceylan*, et dont il ne diffère que par la suppression du mot indien *dib* ou *dip* (île). On sait que la mutation de l'*l* en *r* est plus autorisée par l'usage. Le moine Cos-

(*a*) D'Anville dit positivement : « Je suis » surpris que quelques savans aient pu douter, vu la situation que Ptolemée donne » à la Taprobane, que cette île ne fût pas » Ceylan ». *Eclaircissemens géographiques sur la carte de l'Inde*, p. 108. — « La Taprobane, dit M. Gosselin, ne peut être » représentée que par Ceylan ». *Géographie des Grecs analysée, ou les Systèmes d'Eratostènes, de Strabon et de Ptolemée, comparés entre eux et avec nos connoissances modernes*, p. 134 et suivantes.

Les habitans de tout âge et des deux sexes, blancs ou noirs, Européens ou Indiens, libres ou esclaves, font beaucoup d'usage des bains froids; ils vont se baigner dans la mer et dans les fleuves, où l'on ne craint pas ces terribles crocodiles de Batavia.

---

mas, dans son chapitre περι της Ταπροβανης νησυ, *de l'île de Taprobane*, dit « que les Indiens l'appellent *Siele-diba*, » et les Grecs Taprobane », παρα μην Ινδοις καλουμενη Σιελεδιβα, παρα δ' Ελλεσι Ταπροβανὴ (*a*). M. Reuben Burrow, mathématicien anglais, qui s'est livré à l'étude du sanscrit, pour mieux connoître l'astronomie des Hindoux, et qui a enrichi d'excellentes notes la partie astronomique et géographique de l'*Ayeen akbery or the institutes of the emperor Akber translated from the Persian by Gladwin* (*b*); ce savant, dis-je, malgré toutes les assertions de différens voyageurs (*c*), ne croit pas que la Taprobane des anciens soit la même île que Ceylan, ni même que cette Taprobane subsiste encore. D'après différentes observations astronomiques citées dans l'*Ayeen akbery*, il conclut « que *Lunka* » n'est pas non plus l'île de Ceylan, » comme on l'a généralement supposé, » mais un endroit déterminé par l'intersection de l'équateur et du méridien de Delhy. Cet endroit correspond à l'extrémité méridionale des » îles Maldives. Il y a, à la vérité, plusieurs raisons pour conclure que Lenka faisoit partie de la Taprobane des » anciens, et que *Taprobane* ou *Tapobon*, qui en sanscrit signifie *désert de* » *la prière* (*d*), étoit une très-grande » île qui comprenoit toutes les Maldives » ou la plus grande partie de ces îles; » elle a été probablement détruite par » des inondations ». Ceci s'accorde très-bien avec la description donnée par Ptolemée, et ses îles des Singes ressemblent beaucoup à celles dont il est parlé dans le *Ramayan*, ou poëme sanscrit sur les guerres de *Ram*, général des singes ou babouins, contre Ravan, tyran de Ceylan (*e*). Je n'essaierai pas

(*a*) *Collection des Voyages curieux*, par Melchisedech Thévenot, t. I, p. 9.

(*b*) Tome III, p. 1-50.

(*c*) Jean de Barros et Diego de Couto, assurent que cette île s'est d'abord appellée *Lança*, *Lançao*, ou *Lanças*, qui veut dire terre de délices. Ils ne peuvent avoir pris ces notions que chez les naturels même. Au reste, je me borne à rapporter les faits, sans prétendre contredire formellement M. Burrow; c'est au lecteur à prendre ses conclusions. Voyez l'*Histoire de l'île de Ceylan*, par Ribeyro, *préface du Traducteur*.

(*d*) « *Tapobon*, The Wilderness of » prayer ».

(*e*) Voyez *Heet opadès of Vishnoo Sarma in aseries of connected fables, etc. translated from an ancient ms. in the sanskreet language*, *by* C. Wilkins, p. 299 et 334, notes 39 et 336.

La

La Compagnie des Indes a élevé à ses frais une imprimerie à Colómbo; il en est sorti un assez grand nombre d'ouvrages, pour la plupart relatifs à la religion chrétienne. Voici ceux que j'ai pu me procurer, et dont j'ai fait présent à la bibliothèque de l'académie d'Upsal.

---

même de concilier les opinions des savans que je viens de citer; c'est, je crois, aux révolutions de la nature qu'il faut attribuer l'embarras et l'incertitude qui se trouve dans la géographie de cette portion de l'Océan indien. Valentyn observe avec beaucoup de justesse, par exemple, qu'on ne peut douter que l'île de Ceylan n'ait fait partie autrefois de la terre ferme de Coromandel, dont elle a été ensuite séparée (*a*). Ne pourroit-on pas en dire autant des Maldives? Ces fractions ou ces séparations n'ont pas été opérées en un jour. Les ouvrages sanscrits seuls pourront jetter quelque lumière sur cette partie intéressante de la géographie physique.

Plusieurs géographes arabes et persans parlent de Ceylan, qu'ils nomment *Serandib*, mais d'une manière bien peu satisfaisante, comme on peut le voir par les extraits suivans.

L'Edriçy (*b*) la regarde comme la plus grande et la plus célèbre île de l'Océan indien; il lui donne quatre-vingts lieues de long sur autant de large. Le mont Rahon que les navigateurs apperçoivent de la haute mer à plusieurs journées de distance, couronne cette île, et produit diverses espèces de hiacinthes et autres pierres précieuses, du parfum, &c. Les ruisseaux roulent aussi des pierres précieuses.

Le roi, qui est très-juste, a seize conseillers, quatre naturels, quatre musulmans, quatre chrétiens et quatre juifs. Il tire son vin de la Perse, tant pour sa propre consommation que pour celle de ses sujets; ce vin est fait avec de l'arak. On sait que les liqueurs enivrantes sont interdites à tous les autres habitans des Indes.

Selon *Ébn-el-Ouardy* (*c*), dans sa *Description des îles de la mer de Syn*, l'île de Serendib est la plus riche que

(*a*) *Aan't vast land* der kust van Choromandel in de allegeweest zy, en dat de zee, het roudste tyden vastgehecht door dentyd van eengescheurd heest, Valentyns *Beschryving van Ceylon*, p. 18 du cinquième volume du *Beschryving van out en Niew oost Indien* (Description des Indes orientales anciennes et modernes).

(*b*) *Geographia Nubiensis*, p. 28-32.

(*c*) *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, t. I, p.

Kon leegryp der christelike religie in de tamulsche sprache (Abrégé de la religion chrétienne en langue tamoulle), door Sigisbertus Abraham *Bronsveld*. Colombo, 1754, *in*-8°.

Tamulsch kinder Cathechismus, door Sigisbertus Abraham

---

l'on connoisse en pierres précieuses, telles que l'yagout, le sombadedje, le mas ou diamant, les belons; elle produit beaucoup d'aromates: on y pêche de très-belles perles. Les habitans de l'Iraq et de la Perse viennent y commercer. On y voit le *Rehhouân*, montagne sur laquelle Adam est descendu.

Baqouy (*a*) place Serendyb, île de la mer d'Herkend, à l'extrémité de l'Inde, vers le cent trentième degré de longitude, et le dixième cinq minutes de latitude. Il lui donne quatre-vingts parasangs de large sur autant de long. Elle est gouvernée par trois rois; on y trouve toutes sortes d'aromates et de drogues, du bois d'aloës, des cocotiers, du musc, des pierres précieuses, des mines d'or. On y pêche des perles: on y voit une montagne sur laquelle Adam est descendu. La plupart des habitans sont mages; il y a cependant quelques musulmans.

Après avoir compulsé les géographes arabes et persans, consultons les Chinois sur cette île intéressante, et dont l'histoire bien connue répandroit le plus grand jour sur les antiquités de l'Indostan.

Les Chinois (*b*) la nomment *Su-tsu-Koue* (royaume des lions), ou *Sen-Chen*, et *Polomuen-Koua* (royaume des Brahmanes). Ils disent que ce pays est à côté de l'Inde et dans la mer indienne, qu'il produit beaucoup de choses rares et précieuses; qu'on n'y connoît pas la différence de l'été et de l'hiver. Elle n'étoit pas autrefois habitée; il n'y avoit que des génies et des serpens qu'on ne voyoit pas; mais des marchands de différentes contrées s'y rendoient pour ramasser les objets précieux qu'on y trouvoit en abondance. Frappés de sa fertilité, plusieurs d'entre eux s'y établirent et formèrent un grand royaume, que l'on appelle le *pays des lions*, à cause de la quantité qu'il y avoit de ces animaux; les mœurs des habitans sont les mêmes que celles des brahmanes, et l'on y adore *Fo* ou *Boudha*. Vers l'an 405 de J. C. le roi de ce pays envoya à *Gan-ti*, empereur de la Chine, une très-belle statue de *Fo*, qui étoit de pierres précieuses. Depuis ce tems on a vu à la Chine, en différentes fois, des ambassadeurs de cette île.

Il résulte de ce récit, que l'île de

(*a*) *Notices et extraits*, &c. t. II, *passim*.

(*b*) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XL, p. 236.

Bronsveld (Catéchisme tamoul pour les enfans). *Colombo*, 1776. *in*-8°.

Evangelium Jesu Christi van Matthœus, in der malabarsche tale (l'Evangile selon Matthieu, en langue malabare). *Colombo*, 1741, *in*-4°.

Ceylan a été long-tems l'objet du commerce des nations étrangères, mais qu'elle n'étoit pas habitée; que ce sont principalement les brahmanes qui l'ont peuplée et qui y ont porté leur religion. Le P. Martini prétend que des colonies chinoises s'y sont établies; sentiment qui ne me paroît pas mieux fondé, puisque les Chinois n'en disent rien. Au reste, cet établissement, s'il est vrai, doit être postérieur au douzième siècle.

Les habitans de Ceylan ont encore la même religion; mais elle est plus conforme à celle des peuples du Malabar qu'à celle des Siamois (*a*). Ils nomment leur principale divinité *Boudou;* c'est le *Boudha* des Samanéens. Ils datent d'une époque qui part du tems où ils prétendent qu'il a vécu parmi eux, et cette époque tombe vers l'an 40 de l'ère chrétienne; elle a sans doute rapport à l'établissement de la religion chez eux par quelque samanéen ou brahmane, qui, prenant le nom de *Boudha*, a voulu faire croire que c'étoit l'ancien fondateur de la religion indienne qui reparoissoit en sa personne; imposture qui a souvent eu lieu dans ce pays. Suivant Cosmas Indopleustes, vers l'an 520 de J. C. il y avoit une église de chrétiens persans à Ceylan. Un voyageur arabe (*b*), qui y étoit en 877, rapporte qu'il y avoit beaucoup de juifs et de *tanouis* ou de manichéens, et que différentes autres religions y étoient établies; il ajoute que les habitans de Ceylan ont parmi eux beaucoup de savans qui tiennent des assemblées et des conférences sur leur religion.

Ce que racontent les Chinois, que l'ile de Ceylan n'étoit pas d'abord habitée, quoique les négocians y allassent, paroît être confirmé par le récit de Pline (*c*), qui dit, d'après Eratostènes, qu'il n'y avoit point alors de ville, mais seulement des villages au nombre de sept cents; ce qui est peu considérable, s'ils étoient répandus dans toute l'ile: d'où il faut conclure, comme le remarque M. d'Anville (*d*), que ces insulaires n'avoient point encore de villes sous le règne du troisième des Ptolemées, sous lequel vivoit Eratostènes, c'est-à dire, deux cents cinquante cinq ans avant J.C.

(*a*) *Histoire du christianisme des Indes*, par Lacrose, t. II, p. 348, et ci-dessus, p. 154 et suiv.

(*b*) *Anciennes relations des Indes et de la Chine, par deux voyageurs arabes*, &c. traduite par l'abbé Renaudot, p. 103.

(*c*) *Plinii Histor. nat.* lib. VI, cap. 26.

(*d*) *Antiquités de l'Inde*, p. 150.

Evangelium Jesu Christi van Matthœus, Marcus, Lucus, Johannes, en de Handelingen der Apostolen, en de tamulschen (l'Evangile de Jésus-Christ selon Matthieu, Marc, Luc et Jean, et les Actes des Apôtres en langue tamoulle, par Philippe de Wriest).

Grammatica of singoleesche taal kunst (Grammaire de la langue chingulaise, par J. Ruell). *Amsterdam*, 1708 (1).

Mais ils en avoient du tems de l'empereur Claude, vers l'an 50 de J. C. comme on peut le voir par la relation d'un voyage que fit alors dans cette île l'affranchi d'un Romain chargé de recevoir les tributs de la mer Rouge : ce voyage est rapporté par Pline. Comme les Romains ramènent toutes les divinités aux leurs, l'affranchi dit qu'on adoroit Hercule dans ce pays. Arrien parle aussi d'Hercule adoré dans l'Inde; et d'après Mégastènes, il dit qu'on lui rendoit le même culte qu'à celui de Thèbes. Il ajoute que, suivant les Indiens, Hercule étoit né dans l'Inde, et qu'il eut une fille nommée *Pandée*, à laquelle il donna une contrée de l'Inde, qui porta, dans la suite ce nom : c'est sans doute la contrée appellée *Pandionis regio*, qu'on place sur la côte du Malabar. Les Indiens, dans leurs livres, parlent d'un roi qu'ils nomment *Pandou* ou *Pandou-raja*.

Cette île s'étend du sixième au dixième degré de latitude nord; on évaluoit autrefois sa circonférence à quatre cents lieues; mais depuis, la mer en a inondé quarante dans la partie septentrionale. Les Hollandois lui donnent trois cents soixante lieues de circonférence. Strabon dit que cette île est aussi grande que la Bretagne (l'Angleterre), οὐκ ἐλάττων τῆς Βρεταννικῆς ἡ Ταπροβάνη. Ben Ishac (*a*) la compare, pour l'étendue, à l'Andalous (l'Espagne), et lui donne quatre-vingts parasanges de longueur sur autant de largeur. Pour toutes les dimensions comparées et les positions des principaux lieux, nous renvoyons le lecteur à l'article *Island of Ceilan*, pages 43—47, du *Memoir of a map of Hindoostan, or the Mogul empire, &c.* by James Rennel. *Lond.* 1788. *in-4°.* On peut aussi consulter l'*Histoire de l'île de Ceylan, par J. Ribeyro*, trad. par Legrand, et le *Voyage de Knox*, traduit de l'anglois. (*Notes du Rédacteur.*)

(1) M. Thunberg ne cite pas, à beaucoup près, tous les livres tamouls imprimés à Colombo; j'en pourrois ajouter un bon nombre, mais ils sont tous relatifs à la religion catholique, et je

(*a*) Cité par Hyde dans ses notes à l'*Itinera mundi* de Peritsol, p. 27, t. I du *Syntegmata dissertationum* du même docteur, publié par Sharpe à Oxford en 1767.

Les Hollandois ne se sont point bornés à leur établissement de Colombo et de quelques autres villes dans cette même île; toutes les côtes, jusqu'à la distance de six à sept lieues dans l'intérieur des terres appartiennent à leur compagnie des Indes, et sont soumises à la surveillance du gouverneur. L'intérieur du pays cependant est habité par une nombreuse population de naturels, qui, après de longues guerres, ont été contraints de reconnoître la souveraineté de la Compagnie. Les montagnes qui hérissent le centre de cette île appartiennent au roi de Candi, qui est tellement cerné de tous côtés, qu'il se trouve dans l'impossibilité de correspondre avec d'autres étrangers que les Hollandois. Ceux-ci se sont réservé le droit exclusif de commercer avec ce souverain et avec ses sujets.

C'est sur-tout à l'égard des autres Européens que les Hollandois se montrent jaloux et intraitables; ils ont plus d'indulgence pour les Indiens, et l'on voit dans cette île beaucoup de Maures.

Les Maures viennent des côtes de la terre ferme (1) en assez

---

réserve cette nomenclature pour une notice sur les travaux typographiques et littéraires des Hollandois et des Danois dans l'Inde, semblable à celle que j'ai déjà faite sur les mêmes travaux des Anglais dans la même contrée. Cette dernière notice a été insérée dans les second et troisième volumes du *Magasin encyclopédique*. *Note du Rédacteur.*

(1) Parmi les différentes espèces de toiles de coton plus ou moins fines, que l'on transporte en grande quantité des côtes de Coromandel et de Malabar à Ceylan, je n'en connois point de comparables à celle de Surate, et sur-tout du Bengale. Celles-ci me parurent les plus belles et infiniment supérieures aux autres; je remarquai une toile de coton dont les figures n'étoient pas imprimées au moule ni à la presse, mais on les avoit toutes peintes à la main, et d'une manière très-délicate et très-déliée. Ces toiles venoient d'un endroit nommé *Toutouvozin*, où on les fabrique. J'ai vu des chemises en toile de coton si fines, qu'on pouvoit en tenir une demi-douzaine dans la main : il est vrai qu'on n'en porte guère. Elles servent à faire des présens à des personnes de distinction auxquelles on veut donner une idée de la perfection à laquelle les naturels ont porté l'art de filer. (*Thunberg.*)

grand nombre à Colombo et dans quelques autres endroits. Ils y ſont un commerce considérable. Ces hommes sont généralement d'une taille avantageuse, et plus noirs que les insulaires. Leur costume me parut très-agréable. Ils portent une ample robe de coton blanche semblable à celles de nos femmes; une ceinture de la même étoffe et de la même couleur serre cette robe en la plissant sur leur taille; elle se noue sur le côté droit. Ils ont le turban, qui est la coëffure de la plupart des Orientaux. Leurs oreilles sont chargées de longs anneaux gros comme le doigt, travaillés de différentes façons; tantôt unis, tantôt enrichis de pierres rouges, bleues, vertes; les uns n'en portent qu'un, d'autres cinq et six; de manière que leur poids agrandit le trou de l'oreille au point qu'elles finissent par battre sur les épaules. On incruste dans beaucoup de ces boucles d'oreille un petit fruit rond et raboteux, qui vient, dit-on, sur une montagne sacrée du pays, nommée *Outeralié*. Il est ordinairement gros comme un petit pois, quelquefois comme une balle à fusil. Quelques Maures superstitieux croient trouver dans les plis de ce fruit sept figures humaines. Les fruits où l'on croit reconnoître ces figures les mieux prononcées n'ont pas de prix; les moins riches les paient jusqu'à deux cents écus. A peine les enfans ont-ils atteint l'âge de trois ans, que leurs oreilles sont chargées d'anneaux. On peut juger, par leur nombre et leur grandeur, du rang et de la fortune de celui qui les porte. Les Chingulais de distinction, comme les Ambassadeurs, les Grands de la Cour, ont de longues chaînes d'or passées autour du col et qui leur tombent sur la poitrine. J'en vis de pareilles aux Ambassadeurs du roi de Candi, qui vinrent à Colombo pendant mon séjour dans cette ville. Le même Monarque en donne aussi à l'Ambassadeur hollandois et à son secrétaire avant de les admettre à son audience. Ces chaînes ne sont pas composées de mailles ni de charnières, mais de boules creuses, tissues en filet d'or comme du filagramme : ces boules sont enfilées dans un cordon de soie ou dans un fil d'or de la

longueur nécessaire. Ces chaînes sont très-ingénieusement travaillées, et en même tems très-légères, de manière qu'elles ne valent guère plus de vingt à trente pagodes (1).

CHAPITRE IV.

CULTES religieux. — Idiômes de l'île de Ceylan.

PENDANT que les Portugais étoient maîtres de cette île, ils ne négligèrent rien pour y établir leur religion et leur langue, comme dans plusieurs autres contrées de l'Asie. Il reste encore des traces de l'une et de l'autre. Les Malabars et plusieurs autres nations établies sur les côtes occidentales de l'Inde, parlent encore un portugais très-corrompu. Il est presque aussi utile que le malai, sur les côtes orientales de l'Inde.

Les Hollandois, après leur installation dans cette île, ont voulu conserver parmi les naturels, les notions qu'ils avoient déjà de la religion chrétienne. La Compagnie a entretenu les églises et les écoles établies pour l'instruction des habitans et des esclaves : on y ordonne même des prêtres pour le culte.

Les idolâtres de l'île rendent leur hommage à *Boudha* ou *Bouddou*, qui est adoré par toutes les nations de l'Orient. On voit son image non-seulement dans les temples, mais encore dans les maisons. Ses adorateurs lui donnent le titre de *Dea ni Bouttoū hamdrue* (seigneur dieu Bouttou). Ils lui présentent beaucoup d'offrandes, qui font un revenu fixe et considérable pour les prêtres attachés à ses temples. Leurs présens sont toujours intéressés. Tantôt ils forgent des pièces d'argent très-minces, dont ils forment ensuite de petits simulacres humains qu'ils déposent sur les autels du dieu, pour obtenir la santé. Pour

(1) Ces pagodes valent un ducat de Hollande ou quatre livres.

l'ophtalmie, ils font la figure de deux yeux avec des plaques d'argent, dont ils façonnent aussi des feuilles du figuier des pagodes (1) ou des fruits de l'*anacarde* (2), qu'ils croient agréables à leur dieu, et sans lesquelles même ils n'oseroient paroître en sa présence. Les prêtres ramassent ces offrandes avec autant de soin que de piété, les fondent et les vendent aux orfèvres sur le pied de la valeur intrinsèque de la matière. Je me suis procuré quelques-une de ces offrandes, et même un petit dieu *Bouddou* en argent fin. Les Chingulais qui se trouvent dans le besoin, mettent quelquefois leurs idoles en gage chez les Européens, mais ne manquent jamais de les retirer. Ce dieu est constamment représenté assis à la manière indienne, une main sur la tête, deux croisées en devant; ses oreilles lui pendent jusques sur les épaules. J'en vis de pierre et de bois dans les pagodes (3).

Mon séjour dans l'île de Ceylan n'étoit pas assez long pour que je consacrasse une partie de mon tems à l'étude des langues chingulaise et malabare. Je remarquai seulement beaucoup de différences entre elles.

Je me bornerai à donner les noms de nombres malabars.

1 *Ounou*, *oundou*.	4 *Nalou*.
2 *Rendou*, *rindou*.	5 *Anji*, *anjou*.
3 *Monudou*.	6 *Arou*.

(1) *Ficus religiosus*, arbre du diable (*duyvels boom* en hollandois, *Boga* en chingulais). Les naturels regardent cet arbre comme sacré. Ils croient que *Bouddou* s'est reposé sous son ombre, et ils y contractent et passent tous leurs traités et leurs alliances.

(2) *Anacardium*. C'est sans doute du véritable anacarde des anciens et du commerce, que M. Thunberg parle ici, c'est-àdire, du *semecarpus* de Linné fils, et non de l'acajou (*cassuvium*), qui porte le nom d'*anacardium* dans les ouvrages de Linné. *Voyez*, dans mon *Dict.* les mots *Acajou* et *Anacarde*. *Lam*.

(3) *Baldæus* et *Valentyn* ont donné un long traité de la religion des Chingulais, à la suite de leur relation de cette île. *Rédacteur*.

7	*Elou.*	40	*Natpedou.*
8	*Etta, illou.*	50	*Anbedou.*
9	*Ombedou.*	60	*Arouedou.*
10	*Pattou.*	70	*Elouedou.*
11	*Pattinendou.*	80	*Enbedou, aymbedou.*
12	*Patterendou.*	90	*Toumourou, imbedou.*
13	*Pattimoundou.*	100	*Nourou, nour.*
14	*Pattindou.*	101	*Noutcondou.*
15	*Pattinanjou.*	200	*Irnour.*
20	*Iruedou.*	300	*Mounour.*
21	*Irouedoudou.*	4000	*Ayrem, ayrim.*
30	*Mouppedou.*	10,000	*Pattayrim* (1).

Un missionnaire danois, de la côte de Tranquebar, vient prêcher et communier de tems en tems les luthériens de Colombo, qui n'ont ni temple ni ministre. Celui-ci fait cette corvée par charité chrétienne, car il ne reçoit qu'une bien foible indemnité. J'entendois vanter la douceur et le zèle des missionnaires danois de la côte de Tranquebar; tout le monde s'accorde à refuser les mêmes qualités aux missionnaires romains, qui, par leur orgueil, leur avarice et leur ambition démesurée, se sont rendus odieux à tous les naturels.

---

(1) Le laconisme de notre voyageur ne me permet de faire aucune note; je me bornerai donc à renvoyer le lecteur à la onzième dissertation de *Reland de Linguis insular. oriental.* p. 80 *et seq.* et à l'*Alphabetum grandonico-malabaricum*, imprimé a Rome, à la Congrégation de la Propagande. 1771, *in*-8°. *Note du Rédact.*

CHAPITRE V.

Monnoies de l'ile de Ceylan.

La pièce nommée *laryn* est d'une forme singulière ; elle varie pour la grandeur et la valeur sur la côte de Malabar et de Coromandel. On dit que le roi de Candy en fait battre avec un cylindre d'argent, le marteau leur tient lieu du balancier qu'ils ne connoissent pas. Après que la pièce a été battue, on courbe les deux extrémités, de manière qu'elles font le crochet. La partie supérieure porte ordinairement une légende, ou des étoiles, ou des tailles légères. J'en achetai deux d'argent fin, l'une douze sols de Hollande, l'autre, un peu plus petite, neuf sols.

En fouillant dans différens endroits de l'île, on déterre une monnoie d'airain un peu plus petite qu'un denier suédois, mais plus épaisse ; elle porte des caractères qui sont encore en usage sur la côte de Malabar, d'où l'on croit qu'elle a été apportée : elle avoit cours autrefois dans cette île.

Les deniers hollandois, qui portent d'un côté la marque de la Compagnie des Indes, sont la monnoie favorite des gens du commun, qui la trouvent très-commode pour leurs emplettes. On en distingue deux sortes par la grandeur et la grosseur.

Les Européens et les Indiens ne se paient réciproquement qu'avec des roupies et des pagodes.

Il y a des roupies d'or et d'argent, lesquelles se subdivisent en demi-roupies et quart de roupies. Différens monarques indiens font battre de ces monnoies, qui sont à la vérité très-rares au-delà du Gange : elles abondent à Ceylan, et c'est la seule pièce sur laquelle on voie une effigie. L'or des pagodes est mêlé d'alliage ; je les évalue un ducaton ou deux écus un scalin de Hollande ; elles sont un peu concaves d'un côté, et plus unies de l'autre.

On distingue deux sortes de pagodes : celles qu'on reçoit dans les comptoirs hollandois ont, outre la principale empreinte, quelques points en relief sur le revers; celles des comptoirs anglais sont marquées d'une étoile. Il ne faut recevoir cette monnoie qu'avec la plus grande précaution, car il y en a beaucoup de fausses; on les reconnoît sur-tout au son.

Les pagodes qui portent l'effigie d'un éléphant sont fort rares; il est très-difficile de s'en procurer : on les dit plus fortes et d'un or plus fin que les autres; on n'en fabrique plus depuis long-tems.

Les pagodes de Masulipatnam, qu'on apporte de la côte de Coromandel à l'île de Ceylan, où elles ont cours, sont d'or fin. Elles portent trois effigies ou figures : il y en a de différentes grandeurs.

On distingue deux espèces de pagodes de Mangalor; les vieilles ont des caractères sur le revers. Celles qui ont encore cours dans le commerce portent l'empreinte d'un croissant également sur le revers, mais la principale empreinte portoit deux effigies. Il y a aussi des demi-pagodes de Mangalor.

La petite monnoie en usage à Ceylan, sur les côtes de Coromandel et de Malabar, consiste en petites pièces d'or et d'argent à bas titre, nommées *fanum*, que les princes indiens font frapper chez eux; et en pièces de cuivre de différentes dimensions, battues dans les factoreries européennes, des Anglais, des Hollandois, des Français et des Danois. Comme leur description m'entraîneroit beaucoup trop loin, je la réserve pour un Traité particulier des monnoies indiennes.

On apporte encore de la côte de Malabar deux monnoies de plomb de deux espèces, un peu plus grandes que celle de Java; l'une a dans le milieu un trou carré, l'autre un trou rond; et deux pièces de monnoie de cuivre, qu'on nomme *doudou* et *baisa;* elles portent la figure d'un éléphant. Il y en a de différentes grandeurs.

CHAPITRE VI.

PROMENADES de l'auteur aux environs de Colombo. — Notice sur les différentes espèces de cannelliers. — Manière de recueillir et de goûter la cannelle.

PENDANT que mes compagnons s'occupoient d'opérations lucratives et mercantiles, je faisois tous les jours des promenades autour de la ville avec un Chingulais, que le gouverneur avoit eu la complaisance de me donner pour guide. C'étoit un médecin du pays qui ne manquoit pas d'instruction. Il me dit les noms chingulais et malabars de chaque plante, et m'apprit même la manière dont on les employoit dans certaines maladies. Malheureusement il avoit peu d'ordre dans les idées; sa tête me parut un véritable chaos, de manière que je ne pus tirer parti de ses connoissances en médecine.

Le butonic (1) étaloit ses grandes et belles fleurs auprès des rivières et dans tous les endroits aquatiques; ses étamines tombent promptement.

Le dolic à poils cuisans (2) croît par-tout. Ses gousses hérissées de poils s'attachent aux mains et causent beaucoup de douleur. On se guérit avec de l'huile ou de la décoction de riz. Ces gousses passent pour un excellent vermifuge.

Le pangolin ou lézard écailleux (3) est très-commun dans cette île, sur-tout auprès de Negumbo; les Hollandois le nomment

---

(1) *Barringtonia. Butonica Rumphii.* Lam. Diction. vol. I, p. 521, et *Illustr. des genres*, pl. 590 et 591, fig. 1. C'est le *mammea Asiatica* de Linné, et le *barringtonia speciosa* de Forster (*gen.* n°. 38) et de Gertner (*de fruct.* t. 101) *Lam.*

(2) *Dolichos pruriens.* On le nomme en Amérique *pois à gratter*. Voyez dans mon Diction. *Dolic*, n° 8.

(3) *Manis pentadactylus.*

diable de Negumbo, et les Chingulais *caballe*. On donne sa chair pour certaines maladies. Les naturels percent ses écailles avec un couteau, et le dirigent en le piquant avec la pointe de ce couteau.

Les Européens ainsi que les Indiens font usage du fruit de la mélongène (1), qu'on regarde comme diurétique et très-propre à dissoudre les pierres qui se forment dans la vessie.

Le fruit de *tcheremelle* (2) mûrit dans les mois d'octobre et de novembre. On le mange confit.

La *marmelle* (3) mûrit à-peu-près vers la même époque. On mange la chair et le fruit avec ou sans sucre. Il est si visqueux, qu'on lui a donné le nom de pomme visqueuse (*slym apple*).

Le *boulange* mûr se mange avec du sucre, et avec du sel quand il est encore verd; il est gros à peu près comme un *appelsin.*

Le *panningai* est le fruit d'une espèce de palmier; on en trouve beaucoup dans les environs de Jafna; il est oblong en croissant, de couleur jaune, semblable à celle du pisang, mais il est bien plus gros que ce dernier fruit. Il exhale, quand on l'ouvre, une odeur forte et puante. Il paroît d'un goût doucereux à ceux qui s'y sont accoutumés, et très-fade à tous les étrangers. Il renferme deux ou trois noyaux très-durs; on plante ces noyaux, et lorsque les rejettons sont sur le point de pousser leurs premières feuilles (4), on les coupe comme des asperges pour les manger cuits avec du sel et du riz ou sans assaisonnement. On le réduit aussi en poudre pour s'en servir comme d'une farine ordinaire. Les Chingulais la mêlent avec du bouillon de poisson; ils nomment ces rejettons *kellingo.*

---

(1) *Solanum melongena.*

(2) Je présume que le fruit dont parle ici M. Thunberg, sans en donner d'autre détermination, est celui d'un corossol (*annona*). *Lam.*

(3) Il paroît qu'il est ici question du *covalam* de Rheede (*hort. mal.* 3, t. 37), qui est le *cratœva marmelos* de Linné. *Lam.*

(4) *Cotyledones.* Feuilles séminales.

Tous ces fruits sont bons à manger depuis le mois de mai jusqu'à la fin de l'année, et forment pendant tout ce tems la principale nourriture des Malabars.

Le 28 octobre et jours suivans, je fus occupé à examiner la cannelle livrée par le roi de Candy. On me donna plusieurs médecins pour aides, car il y en avoit une grande quantité. Cette cannelle étoit généralement de très-mauvaise qualité : il fallut en jetter plus de la moitié. La meilleure fut expédiée pour Batavia.

Nous sondâmes aussi cinq paquets de cannelle nouvellement plantée; on en avoit déjà porté un essai en 1775, qui s'étoit trouvé d'une qualité bien foible au débarquement, quoiqu'on l'eût reconnue pour bonne et même fine avant de l'emballer. Celle-ci avoit une odeur exquise, mais peu de goût; elle l'aura sans doute perdu entièrement dans la traversée. Cette fâcheuse altération provient de ce que l'huile de cette cannelle est trop volatile. Le tissu des jeunes branches, les tiges, ainsi que l'écorce à trois ans, ne peuvent retenir cette huile essentielle. Il ne faut pas cependant attendre plus long-tems quand on veut avoir de la cannelle de bonne qualité. En outre, en empaquetant et en emballant cette cannelle, on n'y avoit mis qu'une seule enveloppe de toile. En 1776 on en exporta quarante-sept balles en Europe.

On sait que c'est le principal article du commerce de la Compagnie avec cette île. La plus belle et la plus fine cannelle nous vient de Ceylan. On n'en trouve nulle part de comparable à celle-ci; on la tire du laurier cannellier (1), arbre d'une

(1) *Laurus cinnamomum* Voyez dans mon Dict. au mot *Laurier-cannellier* (vol. III, p. 441), la synonymie, la description, les productions et les usages de cet arbre intéressant. On le cultive depuis quelques années à l'île de France, à Cayenne et dans les Antilles, où il réussit parfaitement. C'est la seconde écorce de cet arbre qui constitue cet épice, si connu par son odeur et

hauteur et d'une grosseur médiocres. Les feuilles sont plus larges et plus obtuses que celles du laurier-casse (1) : celui-ci donne aussi une espèce de cannelle plus grossière que l'autre, et me paroît n'être qu'une variété du laurier-cannellier (2) ; je serois même tenté de croire que cette variété de cannelle fine et de cannelle grossière est un effet du climat et du sol. Cette supposition est d'autant plus probable, que dans l'île de Ceylan, qui paroît être le pays par excellence pour cette production végétale, elle varie en bonté selon les sites. La plus exquise croît dans la partie sud-ouest. Celle-ci a une vertu admirable pour corroborer l'estomac et donner du ton aux esprits. Les endroits les plus fertiles sont les cantons de Negumbo, Colombo, Coltère, Barbary, Galle et Matouré, tous situés le long de la côte. La cannelle qu'on tire de l'intérieur du pays est beaucoup plus grossière, plus épaisse, âcre ; elle pique même la langue.

Voici les qualités requises dans la bonne cannelle.

1°. Qu'elle soit mince et malléable ; elle ne doit guère être plus épaisse que du papier royal.

2°. Sa couleur doit être un jaune foncé, son goût à la fois doux et piquant, qui cause une certaine douleur.

Ainsi elle est d'autant moins estimée qu'elle est plus épaisse et plus dure ; quand elle est d'un brun très-obscur, et qu'elle a un goût de clou de gérofle si fort qu'elle semble vous brûler le palais, lequel ne tarde pas à se dessécher ; enfin, quand elle

---

sa saveur agréable, qu'on nomme cannelle. J'ai fait usage de celle déjà récoltée à l'île de France ; elle m'a paru ne le céder presqu'en rien à la meilleure cannelle de Ceylan. *Lam.*

(1) *Laurus cassia*. J'ai essayé de prouver, dans mon Dictionnaire, que ce laurier est une véritable espèce et non une variété du laurier-cannellier, comme le pense M. Thunberg. *Lam.*

(2) *Laurus cinnamomum*. Gærtner (*de fruct.* t. 92), a figuré le fruit du laurier-cannellier et celui du laurier-casse ; mais il a représenté le premier si obtus au sommet, que j'ai pu à peine le reconnoître. *Lam.*

laisse un arrière-goût âcre ou fade. La fleur du cannellier a l'odeur du clou de gérofle : on tire par l'alambic du camphre de ses racines, qui ont une odeur fort semblable à celle du safran.

Ce sont là les différentes espèces de cannelles que l'on distingue en faisant le triage dans les magasins.

Les écorceurs de cannelliers se nomment *chalias* en langue chingulaise.

Ces insulaires, chargés de recueillir cette écorce dans les forêts, distinguent plusieurs espèces de cannelliers par leurs feuilles, quoiqu'ils soient parfaitement semblables pour le port.

1°. *Rasse couroundou* ou *penni couroundou* (cannelle-miel). C'est la plus fine et la plus agréable. L'arbre d'où on la tire a de grandes feuilles larges et épaisses.

2°. *Nai couroundou* (cannelle serpent), (1) peu inférieure à la première, qui mérite, au reste, la prééminence sur toutes les autres. L'arbre porte de grandes feuilles.

3°. *Capoure couroundou* (cannelle camphrée). Elle ne se trouve que dans le territoire appartenant à l'empereur de Ceylan. On tire du camphre de sa racine.

4°. *Canatte couroundou* (cannelle astringente). Les feuilles de l'arbre qui la produit sont moins grandes que les précédentes.

Ces quatre sortes de cannelliers sont tous cependant de la même espèce, ou plutôt des variétés du laurier-cannellier (2), qui en approchent beaucoup. Les chalias les reconnoissent au goût. Ce sont les seules qui méritent d'être écorcées. Cependant on fait aussi la même opération sur le

5°. *Souvel couroundou* (cannelle mucilagineuse), dont l'écorce a en effet, lorsqu'on la mâche, un goût mucilagineux ; son écorce est molle, filandreuse, rude et beaucoup moins solide

(1) *Slange canel* en hollandois.

(2) *Laurus cinnamomum*.

que

que celle des autres arbres. On a de la peine à l'enlever : c'est une variété du laurier-cannellier (1).

6°. *Davoul couroundou* (cannelle plate ou cannelle planche), ainsi nommée parce que l'écorce en séchant ne se roule pas ; elle provient du laurier-casse (2).

7°. *Nica couroundou*, cannelle d'un arbre dont les feuilles ressemblent au *nicacol* ou gatilier découpé (3) ; elles ressemblent à des lancettes, elles sont longues, minces, et pointues.

Il semble que cet arbre soit une variété du laurier-camphrier (4).

Outre ces sept espèces, on en compte trois autres, dont les caractères sont si distincts, qu'on ne peut les confondre avec les précédentes. Je n'ai pu m'en procurer qu'une ; les deux autres sont extrêmement rares, et ne se trouvent que dans les domaines de l'empereur de Candy.

8°. *Catourou couroundou* (cannelle épine). Les feuilles de cet arbre n'ont pas la moindre ressemblance avec celles du cannellier ; il est même d'un tout autre genre : son écorce n'a point le goût de cannelle, ses branches sont garnies d'épines.

9°. *Mal couroundou* (cannelle fleur).

10°. *Tompat couroundou* (cannelle à trois feuilles), ainsi nommée parce que les feuilles sont trifides vers leur extrémité.

L'écorcement des cannelliers se fait à deux époques différentes chaque année. On appelle la grande récolte celle qui se fait du mois d'avril au mois d'août ; la petite, du mois de novembre à celui de janvier.

Quoique les chalias ne soient autorisés à recueillir la cannelle que dans les domaines appartenant à la Compagnie, ils en pren-

---

(1) *Laurus cinnamomum*.

(2) *Laurus cassia*.

(3) *Vitex negundo*. Il n'y a aucun rapport de forme dans les feuilles des lauriers, quels qu'ils soient, et celles des gatiliers. D'où vient donc cette comparaison? *Lam.*

(4) *Laurus camphora*.

nent quelquefois dans les forêts du roi, et poussent même la témérité jusqu'à s'avancer à un demi-mille de Candy. Ils savent cependant le supplice qui les attend quand on les arrête; on leur coupe le nez et les oreilles.

Il ne faut pas attribuer cette intrépidité à leur amour pour les intérêts de la Compagnie; chaque canton ou village des domaines hollandois est imposé à une certaine quantité de cannelle; on concède aux naturels qui l'habitent, une étendue de terrain exempte d'imposition, et dont le produit sert à leur subsistance. Au moment de récolter la cannelle, ils se forment en compagnie de *chalias*, qui ont chacune un certain nombre d'officiers pour diriger les travailleurs et surveiller leurs travaux. Ils ont le droit de punir les fautes d'indiscipline; eux-mêmes sont inspectés par un européen, qui a le titre de *hoof der mahabadde* (chef des *mahabudis*), et plus communément *capitein, canel:* il reçoit aussi la cannelle, et en est responsable; lui seul a le droit de connoître des délits graves, et d'infliger aux coupables la punition qu'ils ont méritée.

Je passe maintenant aux procédés usités pour écorcer les cannelliers.

1°. Les *chalias* choisissent les meilleurs cannelliers, qu'ils reconnoissent à la forme des feuilles et autres signes; ils coupent toutes les branches de trois ans avec un instrument semblable aux serpettes de nos jardiniers.

2°. Ils enlèvent l'épiderme des branches coupées en les frottant avec un autre couteau, dont le dos est arrondi et la pointe très-aiguë.

3°. L'écorce ainsi ratissée, on fait des incisions le long des branches avec la pointe du couteau, en écartant l'écorce des deux côtés jusqu'à ce qu'elle soit entièrement détachée; on la met sécher au soleil, dont la chaleur fait rouler l'écorce sur elle-même; enfin on la lie en bottes avec des rejettons de rottin (*rottingar*) : ces bottes pèsent environ trente livres, et se trans-

portent par terre ou par eau dans les magasins de la Compagnie. Les ballots, du poids de quatre-vingt-cinq livres, longs de deux aunes, sont couverts de nattes de joncs; on passe cinq livres de tarre, ce qui les réduit à quatre-vingts livres. On les coud dans un sac doublé de laine et non pas de chanvre, car la toile à voile ne conserve pas la cannelle. Après en avoir mis la cargaison nécessaire dans le vaisseau, on remplit les intervalles avec du poivre noir, dont la chaleur naturelle absorbe l'humidité de la cannelle pendant la traversée, et lui donne même du goût et de la qualité.

Au reste, la cannelle, depuis plusieurs années, n'est pas, à beaucoup près, aussi abondante qu'autrefois, et les Chingulais chargés de la récolter ne peuvent fournir la quantité à laquelle ils sont imposés : ils la nomment *couroundou* dans leur langue.

Les morceaux de cannelle qui se rompent, ou trop petits pour être mis en bottes, sont ramassés soigneusement pour en extraire l'huile de cannelle. On les jette dans des tonneaux remplis d'eau, où ils restent pendant sept ou huit jours; chaque tonneau peut contenir cent livres de cannelle; on verse ensuite ce mélange dans un alambic avec un feu très-modéré; l'eau de cannelle qui en sort (1) est presque d'un blanc de lait, et s'écoule avec l'huile dans le récipient. Vingt-quatre heures suffisent pour la distillation d'un tonneau. On nomme deux commissaires de la cour de justice pour assister à cette opération, mais ils ne viennent ordinairement que quand il s'agit de séparer l'huile de l'eau. On entonne cette huile dans des flacons, auxquels ces commissaires apposent leur cachet. Ces flacons sont renfermés dans un coffre où les mêmes commissaires mettent aussi le scellé. On veut s'assurer, par ces précautions, que les

(1) *Aqua cinnamomi.*

apothicaires de la Compagnie chargés de la distillation, n'altéreront point la qualité de l'huile et n'en soustrairont pas. Mais l'opiniâtreté de ceux-ci à ne pas vouloir m'apprendre la quantité d'huile que rend un quintal de cannelle, me prouve qu'ils ont des moyens de tromper leurs surveillans. Au reste, je suis persuadé que la cannelle rend beaucoup plus d'huile qu'aucune autre épice. Cette huile se vend quelquefois neuf écus trois quarts de Hollande l'once. La bonne est d'un jaune pâle, et conséquemment aisée à distinguer de l'huile de la grosse cannelle, qui est d'un brun obscur.

L'écorce est la seule partie précieuse du cannellier; le bois n'en est pas vilain, mais il manque de consistance. On en tire des planches pour faire des coffres et autres meubles. Son odeur ne le préserve pas des vers.

La tasssole diffuse (1) se nomme ici *janlopes*, et il ne faut pas la confondre avec la racine de *lopes* (2), qui a été transportée ici de la côte de Malabar. La Compagnie a expédié cette année-ci, pour la première fois, trois cents livres de cette *radix lopes* par ses vaisseaux, qui retournoient en Europe.

(1) *Boerhavia diffusa*. L. *Talu-dama*. *Hort. malab*. 7. t. 56. Plante de la famille des nyctages.

(2) *Radix lopes*. Qu'est-ce que c'est?

CHAPITRE VI.

Description des arbres et plantes qui croissent dans le jardin du gouverneur de Ceylan à Pass et dans les environs.

J'allai voir la campagne du gouverneur, nommée *Pass*. Elle consiste en une maison assez élevée, et un vaste jardin, où l'on avoit planté depuis peu des cannelliers, quoiqu'ils viennent spontanément dans les forêts, où les oiseaux se chargent de leur plantation. Après avoir mangé le fruit, ils en rendent le noyau dans leurs excrémens, sans l'avoir digéré. Ce noyau germe, et produit un arbre. Les naturels avoient persuadé aux Européens qu'il n'y avoit que les cannelliers sauvages qui vinssent à bien, ceux que l'on cultive ne réussissant pas. Ce préjugé subsista jusqu'en 1769, que le gouverneur Iman-Guillaume Falk essaya d'élever de jeunes cannelliers dans son jardin de Pass. On y planta des noyaux qui germèrent très-bien, mais bientôt ces jeunes plants se fanèrent et périrent. On chercha soigneusement la cause de cette destruction aussi prématurée qu'inattendue : on la découvrit. Les Chingulais, qui tirent un certain profit de l'écorcement des cannelliers sauvages, craignirent de le voir diminuer par la culture et la propagation des individus. Ils résolurent donc de faire manquer les essais des Hollandois, et réussirent en versant pendant la nuit de l'eau chaude sur les jeunes tiges. Leur ruse fut découverte, et l'on planta un beaucoup plus grand nombre de noyaux que la première fois. On surveilla très-attentivement cette nouvelle plantation qui est maintenant magnifique, et l'on a déjà fait plusieurs récoltes d'écorces. On cultive maintenant des cannelliers avec un égal succès à Sitouvaka, endroit situé sur les confins du territoire de la Compagnie, du côté du royaume de Candy. Je vis aussi

de superbes plantations de cannelliers auprès de Kaltoure et de Matouré. Quand ces arbres auront acquis la force nécessaire, la Compagnie en tirera plus de profit que des forêts même, dont le produit diminue considérablement.

Je fixai avec étonnement dans ce jardin, un arecque d'une hauteur prodigieuse et très-élancé : sa cime se divisoit en deux branches, qui avoient chacune leur couronne de fleurs.

Il y avoit aussi un palmier maritime (1), dont on avoit apporté l'amande des Maldives. Elle ne produisit sa première feuille qu'après être restée huit mois en terre, et n'avoit que trois feuilles la troisième année (2).

Le terrain sablonneux qui longe la côte, et que les Chingulais nomment *marendam*, produit la meilleure cannelle de tout Ceylan. Quand on coupe les arbres qui y croissent, et qu'on les brûle sur les lieux, leurs racines produisent de longs jets, dont les Européens font des badines qu'ils nomment *cannelle* : ils en ont en effet l'odeur quand on les frotte. Ils ressemblent, pour la couleur, aux baguettes de noisettiers. On m'en donnoit souvent en présent.

---

(1) *Borassus*. Je crois que ce palmier, déjà connu sous le nom de cocotier de mer, ou cocotier des Maldives, et qui est si remarquable par ses grosses graines ou noix didymes, dont on en voit une représentée dans l'*Herbarium amboinense* de Rhumphius (vol. VI, planche 81), est d'un genre différent de celui du *borassus* de Linné. Son feuillage et ses graines en sont bien distingués. Voyez une bonne figure du port de ce palmier, de la conformation de son fruit, et d'une portion de régime de ses fleurs mâles (qui ne paroissent pas hexandriques, comme l'indique la description), dans le *Voyage à la Nouvelle Guinée*, de Sonnerat, planches 3 à 7. *Lam.*

(2) *Fol. multipartito-primatifid. pinnis bipartitis.*

CHAPITRE VII.

VOYAGE à Matouré : du 4 novembre au 19 du même mois.

LE 4 novembre je partis de Colombo pour Matouré avec M. Frobus, que le gouverneur avoit chargé, au nom de la Compagnie, de faire emballer la cannelle à Barbary, à Galle et à Matouré. M. Scheysken venoit de partir pour faire la même opération à Negoumbo, et pour surveiller l'embarquement de cette marchandise.

Nous fîmes cette route dans un palenkin, espèce de litière un peu plus ouverte qu'un norimon japonois, avec lequel il a cependant beaucoup de ressemblance. Un bâton de bambou passé par-dessus l'impériale de cette voiture, sert à la porter. On a ordinairement pour porteurs, six ou douze Mores qui se relaient en marchant. On peut s'y tenir assis ou couché très à l'aise. Des rideaux que l'on baisse à volonté, aux deux extrémités et sur les côtés, servent à vous garantir de l'extrême ardeur du soleil.

Notre itinéraire n'est pas long; cependant je vais le donner en faveur des géographes qui pourront s'en servir pour de nouvelles cartes des possessions hollandoises à Ceylan.

De Colombo à Pantouré,	5 lieues.
De Pantouré à Koltéré,	3.
— à Barbary,	2 ½.
— à Neltottes,	1.
— à Amlagotte,	5.
— à Hekkede,	3.
— à Galle,	3.
— à Belligama,	5.
Enfin à Matouré,	3 ½.
	31 lieues.

La route longe les côtes; elle est en général très-mauvaise, sablonneuse et pénible. Toutes ces côtes sont couvertes de forêts de cocotiers, qui s'étendent de Negoumbo jusqu'à Matouré, et même au-delà. Elles contiennent aussi une foule d'arbres dont les naturels tirent la plus grande utilité. Au reste, elles ne pénètrent pas très-avant dans l'intérieur du pays; elles aiment surtout les rivages sablonneux et l'air de la mer. J'ai vu plusieurs cocotiers dont le pied étoit baigné par les vagues. Le sable dans lequel ils avoient crû étoit sans liaison, et ne présentoit aucune particule végétative. Je remarquai souvent qu'on avoit lié des feuilles de cocotier autour du tronc d'espace en espace, de manière à former une échelle pour monter au sommet et cueillir les fruits. Dans d'autres endroits, les naturels avoient tendu une corde entre plusieurs arbres pour passer, de l'un à l'autre, sans descendre. Ils se servent, pour leurs transports, de charrettes traînées par des taureaux extrêmement maigres, et gros au plus comme un veau d'Europe âgé de deux mois.

Comme il n'y a point de pont sur les rivières, nous fûmes obligés de traverser celles que nous rencontrâmes sur des canots; on en lia trois ensemble et on les couvrit de planches, ce qui formoit une espèce de radeau. Ces rivières sont larges, profondes, et même très-rapides.

Les habitans de la campagne plantent beaucoup de jarrack ou médicinier (1), pour en faire des haies qui environnent leurs propriétés.

Nous trouvâmes sur la route plusieurs édifices construits aux frais de la Compagnie pour servir d'asyle aux voyageurs; plusieurs de ces édifices étoient grands et beaux; l'intérieur étoit tapissé en toile, on en étendoit aussi sur les sièges et les tables aussi-tôt que nous arrivions; il y avoit même des bouquets com-

(1) *Jatropha curcas.*

posés



posés de fleurs de méthonique (1), d'arec (2), de lycopode penché (3), et d'ixore (4). A l'extérieur s'élevoient deux rangs de colonnes garnies de feuilles de cocotier avec des fleurs sur une draperie en toile. Quand nous arrivions dans l'avenue d'une de ces maisons, on dérouloit, depuis l'endroit où notre palenkin s'arrêtoit jusqu'à l'entrée de la maison, de longues pièces de toile, sur lesquelles nous marchions. C'est un honneur qu'on rend ordinairement aux Européens en mission pour les affaires de la Compagnie.

Le 5 novembre nous arrivâmes à Kolteré, où l'on a construit une forteresse commandée par un lieutenant.

Dans l'après-midi nous partîmes pour Barbary, où l'on apporte de la cannelle des environs; on la dépose dans des magasins en brique construits exprès. On y fabrique aussi avec du caire ou écorce filandreuse de coco, une étoffe qui porte le nom de la matière première. Les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté dans le port, qui a un fond de bonne tenue. Ils y restent tout le tems nécessaire pour recevoir leur cargaison de cannelle.

Le 6 on compléta trois cent dix-neuf balles de cannelle, parmi laquelle il s'en trouvoit de cultivée. Le 7 nous continuâmes notre

---

(1) *Gloriosa*. Cette liliacée est si remarquable par sa forme et la beauté de ses fleurs, qu'on l'a appellée *la superbe des Malabares*. Voyez-en la figure dans mes *Illustrat.* planche 257.

(2) *Areca*. Espèce de palmier dont les Indiens font beaucoup d'usage; ils ont sur-tout l'habitude journalière de mâcher le noyau de son fruit coupé par morceaux, avec du bétel, qui est une espèce de poivre. Cette mastication, qui est une sorte de régal parmi eux, sur-tout dans les visites qu'ils se rendent, teint la salive en rouge, et a une saveur aromatique d'abord un peu âcre, mais qui finit par être très-agréable. Elle fortifie les gencives, l'estomac, procure une haleine agréable à la bouche, et communique aux lèvres et même au visage, de vives couleurs, ce qui passe pour un agrément dans l'Inde. Voyez *Arec de l'Inde* dans mon Dict. vol. I, p. 239. *Lam.*

(3) *Lycopodium cernuum.*

(4) *Ixora.* Illustr. planche 66.

route jusqu'à Galle, où nous arrivâmes le 8 au soir. Cette jolie ville, située sur le sommet d'un rocher, a de bonnes fortifications. On n'y trouve que de mauvaise eau qui fait enfler le bas-ventre : elle produit un mal qu'on nomme le *mal malabar*, qui affecte sur-tout les testicules et les pieds; il est commun dans l'intérieur de la ville, mais rare dehors.

La matinée du 9 fut consacrée à faire des ballots de cannelle. L'après-midi nous reprîmes la route de Matouré, où nous arrivâmes le lendemain matin. On fit encore trois cent vingt-six ballots de cannelle dans des sacs de laine, que l'on cousit ensuite dans des peaux de vache, qui servoient d'enveloppes extérieures.

On n'emballe jamais de cannelle sans qu'elle n'ait été préalablement visitée par des chirurgiens chargés de cet examen. Ces vérificateurs sont responsables de la qualité de la cannelle emballée sous leur inspection. Je fus chargé plusieurs fois de ces fonctions; je ne m'en souciois pas infiniment. Voici comment se fait cet examen.

On prend plusieurs petits bâtons d'écorce dans chaque paquet, on les mâche, ce qui cause des cuissons sur la langue, au palais, et dessèche entièrement la bouche. Il est donc impossible de faire long-tems ces essais, et l'on mange de tems en tems une beurrée pour appaiser l'inflammation causée par cette épice.

Le 13 novembre nous partîmes de Matouré pour la ville de la pointe de Galle, où nous restâmes jusqu'au 16 : le 19 nous fûmes de retour à Colombo.

CHAPITRE VIII.

Second voyage à Matouré. — Nomenclature et description des pierres précieuses qui se trouvent dans les environs de Matouré. — Ancienne pêche des perles. Du 7 au 31 décembre.

Le 7 décembre j'entrepris un nouveau voyage de Colombo à Matouré, d'après l'invitation du gouverneur, pour donner mes soins à la femme du comte de Rantzou, malade dangereusement et depuis long-tems. Le comte de Rantzou est chef du comptoir de la Compagnie à Matouré, et j'eus beaucoup à m'en louer pendant quelques semaines que je passai à Ceylan. Je marchai jour et nuit dans un palenkin porté par douze Maures vigoureux qui ne se reposoient pas, de manière qu'en trois jours je fus rendu à Matouré.

Tout le tems que j'y restai, il ne se passa pas un jour que je ne parcourusse les environs. Comme on y déterre beaucoup de pierres précieuses en bêchant la terre, je m'attachai principalement ici à cette partie de l'histoire naturelle. On en transporte quelques-unes toutes brutes en Europe, mais la plupart sont travaillées et polies sur les lieux, et quelquefois même montées. Les Maures les plus indigens gagnent leur vie à tailler ces pierres avec une platine de plomb. Ils se contentent d'un salaire très-modique. Ils me vendirent des échantillons de toutes les pierres qu'on trouve ici, tant brutes que taillées, ce qui forma une ample augmentation à ma collection de minéraux étrangers. Je les payai d'abord très-cher, ne voulant avoir que du très-beau ; mais je trouvai ensuite beaucoup meilleur marché à les acheter en bloc.

Le minerai de fer se trouve dans la terre et dans l'argile, à

une profondeur plus ou moins grande ; après l'avoir mis en fusion dans des fournaises ardentes et excitées par deux gros soufflets, on enlève l'écume avec des tenailles faites exprès, et l'on verse la matière fondue dans un moule d'argile ; ensuite on forge ce fer bien nettoyé, pour en faire différens petits ouvrages.

Le talc (1) que les Chingulais nomment *mirinan*, est composé de grandes lames. On se sert des miettes pour garnir les talpats ou parapluies faits avec de grandes feuilles de talpat (2).

La plombagine (3), nommée en chingulais *kalou mirinan*, se trouve avec le talc, au pied des montagnes, profondément enfoncée dans de l'argile ou terre rouge.

La pierre d'acier est une marcassite crystallisée qui renferme beaucoup de soufre et un peu de cuivre : on en fait des boutons.

On donne à Ceylan le nom de pierres précieuses à toutes celles qui sont transparentes et susceptibles, par leur dureté, d'un beau poli. En voici l'énumération avec les noms hollandois, malabars et chingulais.

Le rubis, *robyn* en hollandois, en malabar *elingeces choguep-pou*, en chingulais *lankaratte*.

L'améthiste, en malabar et en chingugulais *souandi*. C'est un crystal de roche couleur de pourpre.

Le *robal*, en malabar *raouva*, en chingulais *rava*. Ce sont de petits grenats transparens, d'un rouge obscur.

---

(1) *Mica*.

(2) *Licuala*. On nomme à Ceylan *tal-pot* ou *talipot* un palmier, dont les feuilles extrêmement grandes servent souvent aux Indiens en guise de parapluie, de manière qu'une seule feuille peut couvrir et garantir de l'eau quinze hommes, ou même davantage. Ce talipot est le *codda panna* de Rheede (*Hort. mal.* 3, p. 1, t. 1 à 12), et le *corypha umbraculifera* de Linné. (Voyez mon Dictionnaire, vol. II, p. 130). Cependant M. Thunberg nomme ici talpat de Ceylan le *licuala*, palmier épineux qu'il a décrit comme constituant un nouveau genre. Voyez les *Actes de Stockholm, année 1782*, p. 284. *Lam.*

(3) *Plumbago*.

Les jacinthes, qu'on croit être les mêmes que le rubis.

Le turmalin rouge, en malabar *panni touremali*, en chingulais *penni touremali.*

Le saphir bleu, en malabar *nilim*, en chingulais *nile.* C'est un véritable saphir bleuâtre souvent parsemé de taches bleues.

Le turmalin bleu, en malabar et en chingulais *nile touremali.* C'est un quartz tirant sur le bleu.

Le saphir vert, en malabar et en chingulais *patche padiam.* C'est un véritable saphir.

Le turmalin vert, ou diamant de Matouré, en malabar et en chingulais *patche touremali*, peuvent se nommer chrysolithes ou chrysophrases. Ils présentent un prisme à quatre faces.

La topaze, en malabar *pouresieruguen*, en chingulais *pousperagan.* C'est la véritable topaze.

La pierre de cannelle, en malabar et en chingulais *komedogam.* C'est un grenat d'un beau jaune d'orange.

Le turmalin jaune, ou diamant de Matouré, en malabar et en chingulais *kaneke touremali.* C'est une topaze d'un vert jaunâtre.

Le turmalin blanc, ou diamant de Matouré, en malabar et en chingulais *soudou touremali.* C'est une topaze d'un blanc jaune.

Le crystal blanc, en malabar *ville palingou*, en chingulais *soudou palingou.* C'est un crystal de roche clair et sans couleur.

Le saphir blanc, ou saphir d'eau, en malabar *ville padjan*, en chingulais *sidou padjan.* Ce sont des morceaux du crystal le plus blanc et le plus clair.

Le taripo est un quartz blanc de lait.

Le crystal brun, en malabar et en chingulais *tilli palingou*, est un crystal de roche un peu noir, ou une topaze noire foncée.

Le crystal noir, en malabar *karte palingou*, en chingulais

kallou palingou, se trouve par morceaux. C'est le turmalin des Chingulais, doué d'une vertu électrique.

Les yeux de chat, en malabar et en chingulais *vairodi*. C'est une fausse opale.

Le rubis est rouge, et en général d'un rouge sanguin; sa teinte devient plus forte en raison de la grosseur de la pierre; plus elle est claire et pure, plus elle a de prix. Les Indiens indiquent ces différences de teintes, en disant que la pierre est plus ou moins *mûre*. Celles qu'on trouve ici ne sont pas plus grosses que des grains de sable ou d'orge. Les pierres brutes sont moins claires que les pierres taillées. Quelques-unes des premières tirent presque sur le violet. Elles sont applaties ou façonnées en rond par l'eau qui les roule. J'en ai trouvé quelques-unes à huit pans, dont quatre larges et quatre étroits; deux pointes à chacun des quatre côtés. Les Maures assurent que celles-ci approchent du diamant pour la dureté : ils les taillent pour des chatons de bagues.

L'améthiste n'est véritablement qu'un crystal de roche violet, qui varie beaucoup pour la teinte. Il y en a de si pâles, qu'on les prendroit pour de simples crystaux, si on les voyoit seuls et sans objet de comparaison. Quelques-uns ne sont colorés qu'à une extrémité ou au milieu; d'autres, au contraire, sont si foncés, qu'en les voyant posés sur une table on les croiroit presque noirs. En les présentant à la lumière, ils offrent une belle couleur violette, avec des taches ou des raies plus foncées ou plus pâles.

Quoiqu'ils varient en grosseur, on en trouve peu de la force d'une noix. Plus ils sont gros, plus pâles ils sont, et alors ils ont moins de valeur. Les petits sont en général bien colorés, mais de peu de valeur, parce qu'on ne peut en tirer grand parti. Les plus estimés sont ceux d'une grosseur médiocre, d'une teinte forte, et qui n'ont point de fente. Plus ils sont colorés, plus ils sont *mûrs*, disent les naturels. Selon toute apparence, la matière

a d'abord été en liquéfaction, et avant de se crystalliser, elle reçoit une couleur violette qui se fond avec elle, ou ne s'y mêle que par partie. Les uns sont ronds, les autres offrent des figures irrégulières, pointues de tous côtés, avec des fentes profondes, six pans et six pointes. Je n'en ai jamais trouvé de parfaitement conservé, car presqu'aucun n'a ses deux côtés entiers, et l'on voit même à l'extérieur des preuves de leur dégradation; quelques-uns ont de longues raies violettes entremêlées de raies blanches. On les taille pour faire des boutons aux vestes de toile blanche, que l'on porte généralement dans les Indes-orientales. On en fait aussi des boutons de gilet et de manches.

Le robal est d'un rouge plus sombre, mais moins dur que le rubis, et presque toujours opaque; les foncés sont ordinairement par morceaux ronds et usés. On en taille des chatons de bagues, qu'on vend souvent pour des rubis.

Le turmalin rouge, quoique sombre et opaque en apparence, est d'un rouge pâle quand on le présente à la lumière. Je n'en ai jamais vu de plus gros qu'un pois; la plupart sont comme des grains de riz, et toujours mutilés. Ils paroissent cependant avoir quatre pans égaux, et présentent une pyramide quarrée. La teinte est presque toujours la même par-tout. Il est rare que des portions de la même pierre soient plus ou moins foncées.

Le saphir bleu est, comme toutes les autres pierres colorées de Ceylan, plus ou moins *mûr*, c'est-à-dire, bleu. Il y en a qui sont pâles comme de l'eau. On en trouve rarement de foncés. Ils sont mieux colorés que l'améthiste, sans tache ni raie. J'en ai vu cependant de très-bleus d'un côté et très-pâles de l'autre, tous arrondis par l'action de l'eau, et gros tout au plus comme une noisette. On en fait des bagues et des boutons.

Le turmalin bleu n'est qu'un quartz qui tire sur le bleu.

Le saphir vert est un saphir véritable, d'un vert clair et pâle : on en tire le même parti que du saphir bleu.

Le turmalin vert est foncé, tirant tantôt sur le jaune, et tantôt

sur le bleu, et plus souvent sur le noir, transparent ou couvert d'une surface opaque, et quelquefois même tout-à-fait opaque, comme du basalte, avec des veines luisantes, des lamelles entortillées, et beaucoup de fentes longues et transversales. On en trouve de crystallisés en colonnes oblongues à quatre pans égaux, avec une pointe quarrée; mais il est presque toujours usé et en morceaux difformes, gros comme une noix ou comme un grain d'orge.

Le turmalin ou le chrysoprase, est d'un beau vert de pré clair et transparent : on le taille. On l'appelle turmalin vert, dénomination qui lui est commune avec beaucoup d'autres espèces.

La topaze proprement dite se trouve par morceaux plus ou moins jaunes. C'est la vraie topaze.

La pierre de cannelle, ainsi nommée parce qu'elle a la couleur de la belle huile de cannelle, varie cependant pour la teinte du jaune. Presque toutes celles d'une certaine grosseur que l'on ramasse, sont endommagées, aussi-bien que les petites; elles ont de longues fentes qui en gâtent la transparence, et empêchent même de les tailler. Ces fentes en font quelquefois des lames, et leur donnent la figure de morceaux de gomme de Benzoes : on en tire de belles pièrres pour des chatons de bagues et coulans de cravattes.

Le turmalin jaune, que les Maures nomment topaze turmalin, parce qu'il ressemble en effet à la topaze pour la couleur, tient un peu de la vertu électrique de l'ambre; il y en a de plus ou moins *mûrs* ou jaunes. Je n'en ai jamais pu voir dans leur état naturel de crystallisation; ils se polissent en roulant dans l'eau, et sont gros comme un grain de riz, ou tout au plus comme un pois. On en fait de belles bagues.

Le turmalin blanc, qu'on nomme *diamant de Matouré*, est plus ou moins blanc de lait, et conséquemment peu transparent; c'est pourquoi on le met au feu jusqu'à ce que sa couleur dis-
paroisse

paroisse et qu'il devienne plus clair. Cette opération se fait en enveloppant la pierre dans de la chaux et la mettant dans un feu de paille de riz. Beaucoup sont tachées ou rayées, et presque toutes polies par le roulement des eaux. Dans leur état de crystallisation, elles forment une pyramide oblongue à quatre pans égaux, avec une pointe quarrée; on en fait des entourages pour les chatons de bagues formés de pierres plus grosses, des boutons de manches ou des boutons de gillet, qui sont très-communs, et que l'on vend très-bon marché à Ceylan.

Le crystal jaune est probablement le même que le blanc, dont il ne diffère que par une vilaine teinte jaunâtre. Je ne l'ai jamais vu dans son état de crystallisation, mais toujours arrondi par l'action des eaux, qui applatissent les longs morceaux de crystal blanc; ces morceaux ne sont pas tous également transparens. J'en ai vu de ceux-ci en colonnes quadrangulaires avec leur sommité pyramidale. On en fait des boutons de vestes, de gillets, des pierres de boucles à souliers.

Le saphir d'eau ressemble au crystal blanc, quoiqu'il soit plus transparent et plus blanc, et sur-tout bien plus dur. Tous ceux que j'ai vus avoient été déformés par l'eau; il est gros comme une noix, plus cher que le crystal blanc, et sert aux mêmes usages.

Le taripo ne me parut qu'un quartz ou crystal blanc, mais moins transparent, moins clair et tirant un peu sur la couleur d'eau. Je n'en ai vu que des morceaux difformes. On s'en sert comme des pierres précédentes.

Le crystal brun se distingue du jaune par sa couleur noirâtre, semblable à de l'encre pâle. Posé sur une table, il paroît opaque, et transparent quand on le présente à la lumière. Les morceaux que les eaux charrient sont gros comme une noisette, ou au plus comme une petite noix. La surface est raboteuse et recouverte d'une croûte grise, qui lui donne de l'opacité, quoiqu'il soit diaphane intérieurement, comme on le voit en le cassant. On le taille comme les autres pierres.

Le crystal noir est un basalte noir, luisant et compact. On en trouve des morceaux défigurés par le roulement des eaux; il est brillant dans sa matrice, et se divise en lames plates et diaphanes sur les bords; les morceaux sont gros comme un petit pois, ou tout au plus comme une noix. Ceux qui sont dans leur état primitif ont six pans inégaux et une pointe triangulaire émoussée. Les boutons que l'on en fait ressemblent à de petits morceaux de charbon de terre; ils ont peu de valeur. J'ignore si les Indiens connoissent sa vertu électrique; ils ne le désignent pas sous le nom de *turmalin*.

L'*œil-de-chat* est une pierre très-dure, à demi-transparente, plus ou moins blanche ou verte, avec une raie blanche et large d'une ligne dans le milieu. Sa couleur change suivant la manière dont on la tourne. Cette propriété lui a sans doute valu le nom qu'elle porte. Les plus grosses que j'aie vues égaloient à-peu-près une noisette. Dans son état brut elle ne conserve aucune trace de sa crystallisation; sa valeur est en proportion de sa grosseur et de sa transparence. Une pierre grosse comme une noisette, et sans fente ni aucun autre défaut, se paie cinquante, soixante rixdalles, et même davantage; on les taille en rond et en ovale, sans facettes : on en fait des bagues pour les Maures.

On voit que la pierre désignée en Europe sous le nom de *tourmaline*, et renommée par sa vertu électrique, n'est pas la même que les *turmalins* des Indiens, qui sont de différentes espèces, et ne contiennent point de fluide électrique.

J'ai montré la plupart des pierres dont je viens de parler au professeur Bergman, qui m'en a donné les noms minéralogiques.

Les Maures de Colombo, de Galle et de Matouré vendent ces pierres brutes, taillées ou montées; mais un étranger doit se tenir en garde contre leurs fourberies, car ils les surfont excessivement et les imitent de manière à tromper des connoisseurs.

On déterre ces pierres dans beaucoup d'endroits à deux ou trois pieds de la surface de la terre; dans d'autres, il faut creu-

ser jusqu'à vingt pieds et même davantage. Quand il se trouve une source dans le voisinage de la fouille, la besogne en va plus vîte, car on fait aussi-tôt le lavage. Il suffit de mettre la terre dans de grandes corbeilles de joncs, que l'on tient dans l'eau de manière qu'elle se délaie et filtre à travers les joncs. Ainsi, les mines situées près des ruisseaux sont les plus agréables, quoiqu'elles ne soient pas toujours les plus abondantes.

On adjuge ordinairement pour le bénéfice de la Compagnie, au plus offrant et dernier enchérisseur, le droit de creuser et de chercher des pierres dans les environs de Matouré. J'ai appris qu'en 1778 et 1779, un Maure s'étoit rendu adjudicataire pour cent quatre-vingts rixdalles. Des commissaires de la Compagnie indiquent les terres à creuser, et ont soin de les prendre dans différens cantons. Il s'y trouve quelquefois des jardins appartenant à des Chingulais; on les retourne comme les autres terres. Le même endroit peut être creusé plusieurs fois; mais on s'attache particulièrement à ceux qui se trouvent dans le voisinage des montagnes ou des ruisseaux. Le premier adjudicataire sous-ferme des portions à raison du monde qu'il permet d'employer. Un sous-locataire, par exemple, peut, moyennant quinze rixdalles, avoir dix ouvriers, ainsi du reste à proportion, et il peut les faire travailler pendant toute l'année. Un inspecteur ou piqueur rassemble toutes les pierres qui restent après le lavage des terres, et en fait chaque mois un envoi au maître; celui-ci les classe et les arrange de la manière qui lui semble la plus lucrative et la plus avantageuse.

Je payai douze pagodes un bézoar trouvé dans le fiel d'un singe, de l'espèce qui est décrite sous le nom de *singe ouanderou* (1). On regardoit ce bézoar comme le plus rare, le plus grand qu'on ait jamais vu; on le nomme *pierre de singe :* il étoit pâle et luisant. Je l'ai déposé dans le cabinet minéralogique d'Upsal.

---

(1) *Simia silenus.*

On pêchoit autrefois des perles dans le canal qui sépare cette île de la côte de Coromandel, lequel est peu profond et rempli de bancs de sable. Un différend qui s'éleva, il y a plusieurs années, entre le Nabab de la côte et la Compagnie hollandoise, a fait suspendre cette pêche. On accuse les Anglais d'avoir excité et d'entretenir cette querelle relativement au droit de la pêche. J'ai vu des perles magnifiques qui ont été pêchées dans cette île; les femmes des négocians opulens portent des esclavages de perles dans leurs cheveux : la Compagnie affermoit cette pêche à plusieurs particuliers; on déterminoit le nombre de barques et de pêcheurs que ces fermiers pouvoient employer. Après que les plongeurs avoient ramassé les huîtres, on les accumuloit en monceaux sur le rivage de la mer, pour les vendre aux négocians à leurs risques et périls. On attendoit, pour ouvrir les coquilles plus aisément, que l'huître fût morte; quand elle commençoit à se pourrir, on tiroit soigneusement la perle. Il arrivoit quelquefois aux acquéreurs de perdre sur leur marché; mais ils trouvoient souvent une perle qui payoit toute seule plusieurs monceaux (1).

Le 28 décembre je retournai de Matouré à Colombo; le jeune comte de Rantzou avoit fait ce voyage avec moi pour voir son frère à Matouré.

Le 31 du même mois nous arrivâmes à Colombo.

---

(1) Chris. Wolf a décrit la pêche des perles de la manière la plus circonstanciée; il me suffit de renvoyer le lecteur à la traduction française de son ouvrage, p. 256-263 de la *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, &c. par W. Franklin, Chr. Wolf et Eschelskroon. *Note du Rédacteur.*

CHAPITRE IX.

AMBASSADE de l'empereur de Candy au gouverneur hollandois à Colombo. — Voyage de l'auteur à Negoumbo. — Manière de prendre les éléphans. Du 1er janvier 1778 au 20 du même mois.

VERS les premiers jours de l'année arrivèrent trois ambassadeurs de l'empereur de Candy, qui depuis long-tems est dans l'usage d'envoyer tous les ans à la même époque une députation au gouverneur hollandois de l'île. Celui-ci nomma trois commissaires pour aller à leur rencontre et les recevoir auprès de Sitoukavaka. Ils furent ensuite conduits à l'ancienne ville hors de la forteresse, dans une maison où on leur avoit disposé des appartemens. Ils devoient y rester jusqu'au jour d'audience.

Quelques troubles intestins venoient d'éclater sur la côte de Malabar; pour les appaiser dans leur origine, le gouverneur fut obligé d'envoyer des troupes à Cochin. Pendant qu'on faisoit des préparatifs pour cette expédition, il eut la complaisance de m'offrir une place à la suite du corps qui alloit partir pour la côte du continent. J'aurois accepté cette offre, qui ne pouvoit pas manquer d'être de mon goût, si je n'eusse déjà pris mes mesures pour retourner sous peu en Europe; seulement comme le vaisseau sur lequel je devois m'embarquer alloit déjà mettre à la voile, et que je voulois encore passer un mois dans cette île délicieuse, je demandai au gouverneur la permission de changer de place avec un chirurgien engagé comme moi pour un des vaisseaux retournant en Europe; j'obtins cette permission, et c'étoit tout ce que je desirois; je ne songeai plus qu'à mettre à profit le mois qui me restoit.

Le 17 janvier j'allai à Negoumbo avec MM. Sluyken et

Conradi ; nous y arrivâmes le lendemain. Je vis une petite place bien fortifiée avec un port garni de pierres de taille et des remparts : un enseigne commandoit la garnison.

Le 19, tandis qu'on emballoit la cannelle, je fis mes excursions à cheval dans l'intérieur du pays avec un Chingulais. Je voulois examiner un endroit disposé pour traquer les éléphans. C'etoit une enceinte triangulaire formée de gros pieux de cocotiers ; la partie qui regardoit la forêt étoit très-large, et garnies d'arbres moins forts et de branchages qui s'étendoient assez loin. L'extrémité opposée, qui alloit en diminuant, n'étoit pas moins solide par le moyen de ces pieux gros et drus, retenus encore par des cordages ; elle s'étrécissoit au point de ne laisser passage que pour un seul éléphant.

Le gouverneur ordonne de tems en tems une chasse aux éléphans, pour le compte de la Compagnie; cette chasse s'exécute de la même manière à peu près que celles des Tatars et autres nations septentrionales de l'Asie, qui chassent aux loups, aux ours, &c.

Le Gouvernement rassemble un grand nombre d'Européens et de Chingulais, qui se rendent dans la forêt. Tous ces traqueurs environnent la partie que l'on sait être la plus fréquentée par les éléphans. Ils avancent et resserrent l'enceinte qu'ils forment en poussant de grands cris ; les éléphans effrayés n'ont qu'un côté pour fuir, et gagnent naturellement l'endroit où sont tendus les piéges : pour achever de les épouvanter on allume des flambeaux, alors ils se précipitent dans le traquet, qu'on ferme sur eux. Dans la dernière battue on en prit cent ; les précédentes en avoient procuré cent trente.

Les éléphans pris de cette manière se vendent, pour la plupart, à Jaffanapatnam, pour les princes de la côte de Coromandel. Le premier soin, après la capture, est de les apprivoiser. On y parvient en plaçant un ou deux éléphans domestiques auprès de l'issue par où l'on fait sortir les éléphans sauvages ; on lie

ceux-ci aux autres avec des cordes; la faim et les coups de trompe de leurs dociles compagnons leur ont bientôt inspiré la même docilité (1). Il s'agit ensuite de les mesurer. On les conduit dans un endroit pavé en pierres de corail; un homme monté sur un éléphant avec une longue règle, les mesure, et détermine au juste leur taille. On examine ensuite bien attentivement le corps de l'animal, on fait son signalement, sans oublier les défauts qui peuvent le gager. On les mesure des pieds de devant aux épaules et par *covidos*, dont trois équivalent à deux aunes suédoises; la taille ordinaire est de dix *covidos*, environ six aunes et demie. La valeur des éléphans varie suivant leur taille et leurs qualités. Un éléphant apprivoisé se vend communément deux cents rixdalles; mais s'il a quelques défauts, soit la queue coupée, l'oreille arrachée, un ongle du pied de moins, chacun de ces défauts diminue cinquante, et même quatre-vingts rixdalles de sa valeur. Ceux qui sont parfaitement beaux et exempts de tout défaut, vont de cinq cents à mille rixdalles. Quand on procède à la vente, plusieurs marchands se réunissent pour en acheter un certain nombre, quelquefois cent; ils les revendent ensuite séparément, et gagnent très-gros. Avant d'exposer ces animaux en vente, on les marque du chiffre de la Compagnie avec un fer rouge. Il faut avoir soin, pour cette opération, de les attacher à un arbre bien ferme sur ses racines.

L'éléphant est incontestablement le plus intelligent et le plus doux des quadrupèdes; malgré sa force prodigieuse et sa monstrueuse grosseur, on l'apprivoise aisément, et l'on en tire les plus grands services. Il entend parfaitement la voix de son gouverneur et comprend ses ordres. Quand il souffre, on le voit

---

(1) Voyez dans le tome V du bel ouvrage de François Valentyn, intitulé: *Keulyke beschryving van Choromandel, Pegu, Arrakan, Bengale, Mocha, het eyland Ceylan, &c.* la planche 14, représentant une chasse aux éléphans, faite en l'année 1717 (*de elephants Jagt gedaan in 't jaar 1717.*) *Rédacteur.*

pleurer comme un enfant. La captivité le chagrine beaucoup, sur-tout lorsqu'après avoir appartenu à de bons maîtres, il se trouve pris dans une de ces chasses que nous venons de décrire. Il arrive, par exemple, que ceux de l'empereur, qu'on laisse paître librement dans les forêts, sont pris avec des éléphans sauvages; tant qu'ils restent enfermés dans l'enceinte ils ne mangent pas, et refusent toute espèce de nourriture jusqu'à l'arrivée des valets aux soins desquels ils sont accoutumés : ils les reconnoissent très-bien, et dès qu'ils sont en liberté, ils les suivent et leur obéissent ponctuellement.

L'éléphant est très-friand des fruits du bananier; il mange aussi beaucoup de noix de coco, qu'on lui donne cassées ou entières : il prend volontiers la peine de les casser.

Les jeunes tettent leur mère avec leur bouche, et non pas avec leur trompe. M. Sluyken s'est convaincu par plusieurs expériences, qu'un éléphant boit chaque jour une tonne d'eau de soixante pots suédois (1).

On prend encore des éléphans sauvages avec des femelles apprivoisées, qu'on laisse paître en liberté dans les forêts; elles attirent un éléphant mâle, et le conduisent dans une des enceintes faites exprès, où il se trouve enfermé. J'ai vu plus d'un éléphant pris ainsi et attachés à un arbre : au bout de quelques jours ils étoient doux et traitables.

Les éléphans dont les Hollandois se servent pour apprivoiser les autres se nomment communément *saelver kooper* (vendeurs d'ames). Un éléphant apprivoisé se laisse gouverner par un enfant, et ne fait point de mal, à moins qu'on ne l'insulte ou qu'on ne le maltraite; il plie ses jambes pour recevoir son cavalier ou un fardeau, et place quelquefois très-adroitement des enfans sur son dos avec sa trompe, et les fait descendre de même. La Com-

(1) Soixante congii.

pagnie

pagnie se sert de ces animaux pour transporter du bois et tous les fardeaux très-pesans : on les attelle aussi aux voitures ; on leur met alors une grosse corde autour du cou, et l'on passe de chaque côté une autre corde, dont l'autre extrémité s'attache à la voiture. Pour les charriots qui ont un brancard, on attelle les éléphans les uns auprès des autres. On voit aisément qu'il plie les jointures des genoux, malgré la prodigieuse grosseur de ses jambes, qui sont aussi grosses du bas que du haut ; il a un soin tout particulier de ne laisser aucune fourmi s'insinuer dans sa trompe.

On ne tue pas à Ceylan les éléphans à coups de fusil, à moins que ce ne soit dans une circonstance extraordinaire ; ainsi l'on n'y trouve pas de tireurs comparables à ceux du Cap, on aime mieux les prendre en vie. On m'assura avoir tiré treize coups de fusil à une femelle attachée à un arbre, avant qu'elle ait rendu les derniers soupirs. Elle étoit pleine, et on la fit ainsi mourir pour avoir son *fœtus*, qu'on mit dans de l'arack, et qu'on envoya au cabinet d'histoire naturelle du Prince héréditaire à la Haye. Ils reçoivent aussi de tems en tems des coups d'armes à feu, qui ne font sur eux presqu'aucune impression. Ceci me rappelle un fait qui m'a été raconté par M. Frobus, et que le lecteur apprendra peut-être avec intérêt. En faisant scier la dent d'un éléphant pris à la chasse, il fut très-étonné de trouver dans l'intérieur de cette dent une balle de plomb si bien recouverte d'ivoire, qu'on ne voyoit aucune marque à l'extérieur. Il envoya ce précieux objet au cabinet que je viens déjà de citer. D'après la douceur et la facilité des éléphans de Ceylan à s'apprivoiser, on est étonné du caractère sauvage et intraitable de ceux d'Afrique. Avant mon départ du Cap en 1775, on prit un petit dont la mère avoit été tuée à coups de fusil, et l'on fit mille tentatives inutiles pour l'apprivoiser. Il épuisoit chaque jour trois vaches pour sa nourriture, et malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il mourut peu de tems après sa mère.

Après avoir examiné à loisir l'enceinte destinée à prendre ces animaux (1), je songeai à rejoindre mes compagnons de voyage avec qui je regagnai Negoumbo avant la chûte du jour.

(1) Je trouve dans le *Miroir*, ou *les Institutes de l'empereur Akbar* (a), différentes manières de prendre les éléphans.

La première est celle qu'ils nomment *kehdeh* : on y emploie de la cavalerie et de l'infanterie. Cette chasse se fait en été; on bat du tambour et on sonne de la trompette dans l'endroit où les éléphans viennent manger. Ces animaux pesans sont effrayés, et se mettent à courir jusqu'à ce que leurs forces soient entièrement épuisées. Alors ils tâchent de se reposer à l'ombre de quelqu'arbre. Une personne adroite leur jette un nœud coulant au col, et les attache au tronc de l'arbre. On amène auprès d'eux un éléphant familier, qui les a bientôt apprivoisés et accoutumés à l'obéissance. Ceux que l'on emploie à cette chasse reçoivent, pour leur peine, le quart de la valeur de l'éléphant.

Voici une autre méthode nommée *tchourkehdeh*. On conduit dans l'endroit où viennent manger les éléphans sauvages un éléphant apprivoisé, avec son conducteur, qui a soin de se cacher de manière à n'être pas apperçu. Dès que l'éléphant sur lequel il est monté a attaqué un sauvage, il jette sur celui-ci une corde à nœud coulant.

Les Indiens ont une troisième manière de prendre ces animaux; ils la nomment *guedd*.

On creuse un fossé profond dans le sentier par où l'éléphant sauvage a coutume de passer, et on le recouvre d'herbe. Quand il passe auprès de ce piège, des gens en embuscade font beaucoup de bruit, et effraient l'animal, qui se précipite dans le trou; le manque de nourriture l'a bientôt affoibli et rendu fort traitable.

J'indiquerai encore un moyen connu sous le nom de *barferakh*. On ceint d'un fossé l'endroit où les éléphans sauvages ont coutume de se réunir dans une saison particulière, et l'on ne laisse qu'une entrée avec une porte qui se ferme en tirant une corde. On disperse de la nourriture dans l'enceinte et tout à l'entour, afin d'attirer les éléphans; lorsqu'ils sont entrés, les chasseurs sortent de leurs retraites, et tirent les cordes pour fermer la porte. Quelquefois des éléphans furieux essaient de la briser, mais alors on allume du feu, et l'on fait grand tapage : les éléphans courent de tous côtés jusqu'à ce que leurs forces soient totalement épuisées; on les laisse sans nourriture jusqu'à ce qu'ils soient devenus plus dociles, et on attache des

(a) *Ayeen Akbery or the institutes of the emperor Akber translated from the original Persian, by Francis Gladwin*, t. I, p. 297 et 298.

Un heureux hazard me procura, sans que j'y songeasse, une plante que j'avois inutilement cherchée pendant cinq mois; c'étoit la belle burmane (1); elle étoit dans des endroits un peu bas, où l'humidité n'étoit pas encore absorbée : il n'y avoit pas long-tems que ses fleurs bleues étoient écloses. Je ramassai tous les individus de cette espèce que je pus trouver, et j'eus dequoi en donner à mon respectable bienfaiteur et ami, le professeur Burman, et même à plusieurs autres botanistes de mes connoissances en Europe. Les naturels nomment cette plante *villende venne*.

Nous partîmes le soir pour profiter de la fraîcheur de la nuit, et nous arrivâmes le lendemain 20 à midi à Colombo.

éléphans familiers autour de leur enceinte, pour achever de les apprivoiser.

Toutes ces manières de prendre les éléphans sont usitées depuis long-tems; Sa Majesté (a) en a imaginé une nouvelle. On attache un troupeau d'éléphans mâles dans un lieu où ils forment un cercle, on conduit les femelles dans une autre place, mais non pas hors de la portée de leur vue; alors des traqueurs apostés poussent des cris de tous côtés; les éléphans sauvages courent pour se réunir aux femelles que l'on dresse à ce manège; elles entrent dans l'enceinte formée par les éléphans privés, les sauvages les suivent et se trouvent pris sans opposer la moindre résistance. *Note du Rédacteur.*

(1) *Burmania disticha.* C'est une petite plante liliacée, qui a le port d'un hypoxis, d'une bermudienne ou de la parthèce, et dont la tige se termine supérieurement par deux épis garnis chacun de huit ou neuf fleurs bleuâtres. J. Burman, dans son *Thesaurus Zeylanicus* (p. 50, tab. 20, f. 1.) en a donné une description détaillée et une figure. Voyez *Burmane à deux épis*, dans mon Dictionnaire, vol. I, p. 521, et dans mes *Illustr.* planche 225. *Lam.*

(a) Le Grand-Moghol *Akbar*.

CHAPITRE X.

Observations zoologiques faites à l'île de Ceylan (1).

Le singe des forêts de Ceylan (2) nommé *rolleway*, s'apprivoise aisément. J'en vis de familiers dans plusieurs maisons. Dès qu'ils voient entrer une personne qu'ils connoissent, ils accourent à elle en sautant pour l'embrasser et lui faire des caresses à leur manière. Ils expriment leur joie par beaucoup de grimaces, de contorsions et des cris aigus. Ils ne se mettent point en colère et ne font du mal qu'autant qu'on les irrite, car ils sont d'un naturel très-doux. Quand ils voient caresser un enfant, ils veulent faire de même ; mais si on le corrige, ils se dressent sur leurs pattes de derrière, font des grimaces et des cris épouvantables, et se jetteroient sur celui qui frappe, s'ils pouvoient rompre leur chaîne (3).

Leurs pattes de derrière étant beaucoup plus longues que celles de devant, ils sautent plutôt qu'ils ne courent. Ils mangent différens fruits, tels que des noix de coco, des pommes, des poires, des choux, des pommes-de-terre ; ils sont un tant soit peu plus gros que le loris (4) ; leur poil est grisâtre, quelquefois un peu foncé : il tire sur le blanc quand l'animal devient vieux. Il a le front noir et nud avec quelques poils très-rares ; ceux du

(1) Valentyn donne les noms et la description de tous les animaux terrestres, aquatiques et aériens qui se trouvent dans l'île de Ceylan, t. V, p. 53 et suiv. de son *Beschryving van Oud en Neuw Oostindien*, à l'article de l'île de Ceylan. *Note du Rédacteur.*

(2) *Simia silenus*. L'ouanderou. Buff. *Hist. natur.* t. XIV, page 169, t. 18.

(3) Ils enlèvent quelquefois des enfans et les transportent sur des arbres très-élevés, et les rapportent avec le plus grand soin. *Description de Ceylan*, par Wolf, p. 247. *Note du Rédacteur.*

(4) *Simia lemur.*

menton et des joues sont blancs, longs d'un pouce, et croissent en remontant vers les oreilles. Ceux de la lèvre supérieure sont courts, leurs oreilles sont également velues, mais les extrémités presque nues et arrondies; leurs mains et leurs pieds noirâtres et nuds, leurs ongles longs et arrondis, le pouce écarté et court; leurs fesses nues ont des callosités; leur queue, plus longue que tout leur corps, est ronde, flexible, mince vers le bout, et couverte de poils; elle leur sert à s'accrocher aux branches. Ils s'asséyent les bras croisés. J'emmenai, en partant, un de ces singes, mais il ne vécut que jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, où je le perdis. Le climat étoit déjà trop froid pour lui. Ces animaux sont des espèces de salamandres, qui ne peuvent subsister que dans une athmosphère embrasée.

La manière dont on dit que le porc-épic apporte de l'eau à ses petits, m'a paru trop singulière pour qu'on puisse y ajouter foi. Je me bornerai donc à raconter ce que l'on m'a dit. Les pointes qui hérissent sa queue sont, dit-on, creuses avec un trou à l'extrémité; l'animal sait les faire plier, et elles se remplissent aisément d'eau; il vuide ensuite ses petites pompes ambulantes dans son terrier pour rafraîchir ses petits.

Quoique les scorpions soient très-communs, ils font rarement usage de leurs dards; ils sortent de leur trou, ainsi que la scolopendre à quarante pattes (1), aussi-tôt après la pluie, et

(1) *Scolopendra morsitans.* Les scorpions sont aussi communs en Perse que dans l'île de Ceylan. Les Persans, qui redoutent beaucoup leur aiguillon, cherchent à se rassurer par des pratiques superstitieuses. Ils attachent à une certaine prière la vertu de charmer, ou, comme ils disent, de lier son dard: la personne qui récite cette prière se tourne vers le signe du scorpion qu'ils connoissent tous très-bien. Après la prière finie, chacun des assistans frappe des mains, se croyant parfaitement en sûreté. S'ils en apperçoivent un pendant la nuit, ils ne font pas difficulté de le prendre. « J'ai vu souvent le maître de la » maison où je demeurois, dit M. Will. » Franklin, réciter cette prière pour » complaire à ses enfans, qui l'invi» toient à *lier les scorpions*; toute la

ils se glissent dans les maisons dont les portes restent presque toujours ouvertes, à cause de l'excessive chaleur.

Les habitans aiment beaucoup l'écureuil à grande queue (1), qu'ils nomment *roukia*, ou *reukia;* ceux qu'ils nourrissent dans des cages ont le dos et les flancs noirs, le dessous du ventre jaunâtre, la queue noire et plus longue que tout le corps. Cet écureuil, absolument inconnu en Europe avant que M. Pennant en donnât la description, s'apprivoise aisément; il est à peu près de la force d'un chat, mais son corsage est plus effilé.

Les forêts, et les collines sur-tout, sont remplies de sang-sues (2) d'un rouge foncé, grosses comme un fil-de-fer et longues d'un pouce; elles s'attachent aux pieds des voyageurs, et les piquent à travers deux paires de bas de coton.

Le comte de Rantzow me conta qu'un Européen ayant arraché une de ces sang-sues qui s'étoit attachée à son pied, avoit péri des suites de cette blessure qu'on avoit mal pansée.

Les porcs-épics (3) ne sont pas moins nombreux dans les forêts que les sang-sues. Les Hollandois lancent des chiens à la poursuite de ces animaux. Si les chiens y mettent trop d'acharnement, ils s'enfoncent eux-mêmes les pointes de leur adver-

---

» famille alloit ensuite se coucher en » paix et avec plus de sécurité, &c. » Voyez *Observations made on a tour from Bengal to Persia in the years 1786—1787, With a short acount of the remains of the celebrated Palace of Persepolis, by* Will. Franklin. *Lond.* 1790, p. 173, et p. 200 de la traduction française qui est sous presse. *Note du Rédacteur.*

(1) *Sciurus Ceilanicus.* C'est le *sciurus macrourus* d'Erxleben (*Mamm.* p. 420).

(2) *Hirudines.* On sait que les sang-sues sont des animaux de la classe des vers, et qu'ils sont singulièrement remarquables par la faculté qu'ils ont de s'alonger et de se contracter d'une manière plus éminente que les autres animaux de cette classe. Toutes les espèces connues de ce genre sont aquatiques: or, il paroît que les sang-sues dont il est ici question sont terrestres, d'où je présume qu'elles constituent une nouvelle espèce, dont il importeroit d'avoir une description détaillée, avec la détermination de ses caractères distinctifs. *Lam.*

(3) *Hystrix. Hystrix cristata.* Lin.

saire dans le corps, et en périssent. Le porc-épic se creuse un terrier assez grand pour qu'un chien de chasse puisse y entrer et l'en chasser par une autre issue. On leur trouve quelquefois des pierres de bézoar dans l'estomac; elles sont formées de duvets très-fins imprégnés des sucs de l'estomac, et divisées par tranches de différentes couleurs. La plupart sont de la grosseur d'un œuf de poule : j'en ai vu cependant qui ne le cédoient pas à un œuf d'oie, rondes et tout-à-fait brunes : on les donne pulvérisées contre plusieurs maladies.

Les Indiens de la côte de Malabar, qui passent pour avoir le secret de charmer les serpens, promènent avec eux plusieurs de ces reptiles pour gagner de l'argent; tantôt ils les caressent et les font danser, tantôt ils les irritent et les excitent à mordre. Dès que le conducteur embouche son chalumeau, vous voyez les serpens se dresser sur leurs queues, lever la tête, et s'agiter, pour ainsi dire, en cadence avec la musique.

En parlant des serpens, je ne dois pas passer sous silence un objet plus intéressant que leur ballet, sur-tout pour ceux qui n'ont pas le secret de les charmer; je veux parler de la pierre qui porte leur nom, et qu'on regarde comme le meilleur antidote contre leur morsure. Les Malabars commencèrent par m'en apporter quelques-unes qu'ils me firent payer un prix exhorbitant; quand je n'en voulus plus, ils en furent très-embarrassés, et me les laissèrent à si bon compte, qu'en arrivant au Cap de Bonne-Espérance je pus en recéder beaucoup à mes amis à un écu la pièce.

Cette pierre est grosse comme une fève, plate d'un côté, arrondie de l'autre; elle se pétrit avec la cendre d'une certaine racine, et de la terre qu'on ramasse auprès de Diou : ces deux matières étant fondues et mêlées, on les fait brûler une seconde fois pour les repétrir et les laisser bien sécher au soleil. Leur couleur varie selon le degré de cuisson; les plus brûlées sont d'un gris blanc, les autres d'un gris obscur, tachetées quelque-

fois de noir et de gris, et en même tems si fragiles, qu'elles se réduisent en miettes si on les laisse tomber sur du pavé. Elles ont beaucoup de pores si grands, qu'on les apperçoit avec les yeux sans le secours d'une loupe. Dès qu'une personne a été mordue d'un serpent, on applique une de ces pierres sur la plaie, elle s'y colle et y reste jusqu'à ce que tous ses pores soient saturés de venin; alors elle tombe d'elle-même comme une sang-sue qui est gorgée de sang. On la met ensuite dégorger dans du lait, et on l'applique de nouveau sur la plaie pour s'assurer qu'il n'y reste plus de venin. On attribue encore à cette pierre artificielle une grande vertu contre les fièvres putrides ou malignes. On l'administre intérieurement pour ces maladies en la faisant infuser dans du vin, après l'avoir réduite en poudre; le malade boit cette infusion jusqu'à son entière guérison (1).

On contrefait ces pierres de manière à tromper les plus habiles à l'inspection. Les véritables se reconnoissent à deux signes particuliers; 1°. elles s'attachent tout de suite au front d'une personne qui a chaud; 2°. quand après les avoir plongées dans l'eau on les applique sur la peau, elles font aussi-tôt des ampoules.

---

(1) Les Anglais se servent maintenant dans l'Inde, de l'alkali volatil avec le plus grand succès contre les morsures des serpens. Voyez la description de M. N.... *on the bit of the serpents*, dans le tome II des *Asiatick researches of the transactions of the society instituted in Bengal, for inquiring in the antiquity, history, &c. of Asia*. Calcutta, 1788. *Rédacteur.*

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Description des principaux végétaux de l'île de Ceylan.

Le fruit de l'arbre à pain (1) nourrit des milliers d'Indiens; il est aussi très-abondant à Ceylan, et l'on en mange pendant plusieurs mois de l'année. Il vient sur deux espèces d'arbres, à la fois sauvages et cultivés. Celle qui porte les fruits les plus petits (à peu près comme la tête d'un enfant) et sans grains, croît à Colombo, à Galle, et dans plusieurs autres endroits; l'autre, qui est la plus commune dans le reste de l'île, a des fruits plus gros et d'un goût plus agréable; ils pèsent trente ou quarante livres, et contiennent jusqu'à trois cents pepins, chacun quatre fois plus gros qu'une amande; ces pepins servent à multiplier l'espèce. Il sort du tronc de l'arbre un suc laiteux et gluant; on peut s'en servir pour prendre des oiseaux. Cet arbre vit plus d'un siècle. Les fruits sont recouverts d'une écorce épineuse, molle et épaisse, que l'on jette aux pourceaux; on ne mange que l'intérieur, dont le goût approche beaucoup de celui du choux. Ils ont une odeur un peu cadavéreuse; ils restent pendant huit mois de l'année suspendus aux troncs et aux plus grosses branches, ce qui est un bienfait inestimable de la nature envers les habitans.

Voici la manière la plus usitée de préparer la grosse espèce de fruit à pain dans l'île de Ceylan. Les habitans lui donnent trois noms différens, suivant les différentes époques où ils les cueillent; ils le nomment *pollos* quand il n'a encore que six

(1) J'ai déjà parlé de cet arbre intéressant par son utilité (voyez la note 6 du tome I, p. 148), que les botanistes nomment en latin *artocarpus*, et dont j'ai donné la description et cité les usages dans mon Dict. au mot *Jaquier* (vol. III, p. 207). *Lam.*

semaines, et qu'il n'est pas plus gros qu'un œuf d'autruche; *hereti*, quand il est à moitié mûr et gros comme une noix de coco. Sa chair est alors blanche, laiteuse. Pour manger ce fruit dans cet état, il exige quelques préparations; on le nomme *varreka* quand il est tout-à-fait mûr, et alors on le mange crud; la chair jaunâtre et douce qui environne les pepins est un aliment à la fois salutaire et agréable. On le nomme *fruit de pain*, parce que les pauvres Indiens le mangent au lieu de pain et de riz. Ils le coupent par tranches, tantôt avec des noix de coco, tantôt avec un peu de riz, ou du sel, du poivre d'Espagne et de l'oignon. On mange les grains tout seuls comme des châtaignes, ou avec la pulpe même du fruit, et avec d'autres mets. Les pauvres les font bouillir pour la mêler avec des noix de coco raclées; on fait des farces pour garnir l'intérieur des cochons de lait, des oies et autres volailles qu'on sert rôties sur les tables des personnes aisées.

On fait avec ce fruit quinze mets différens, dont je vais indiquer le nom et la préparation.

1°. Le *courrou caledou*. C'est du *pollos* coupé par tranches très-minces, qu'on fait bouillir dans l'eau avec des racines de curcuma (1) jusqu'à ce qu'il devienne jaune; on y ajoute ensuite deux petites doses de poisson séché et pulvérisé, avec une demi-pinte de lait de coco. On fait encore bouillir le tout pendant une demi-heure en le remuant : on sert ce potage avec différentes viandes bouillies, et c'est un mets très-agréable et même succulent.

2°. Le *courri seco* ne diffère du précédent, qu'en ce qu'on y ajoute plusieurs épices et autres ingrédiens, comme du coco grillé et broyé, de la coriandre, du poivre, de la cannelle, de la fleur de muscade, du sel, de petits morceaux de lard bouillis,

(1) *Curcuma*. Plante de la famille des balisiers, et qui a des rapports avec le gingembre et les autres amomes. *Lam.*

et du lait de coco. On mêle bien le tout, et on le fait bouillir pendant une demi-heure dans l'eau; on y ajoute de l'oignon frit dans du beurre, du jus de citron, et quelquefois du poivre d'Espagne et de l'eau salée; enfin, on le remet sur le feu jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'une forte bouillie.

3°. Le *pollos tchoundido* se prépare comme le premier mets avec du *pollos* ou de l'*hereti* coupé par tranches, avec des concombres, des noix de coco raclées, du poivre d'Espagne, de l'oignon haché bien fin, et du sel; on fait bouillir tout cela jusqu'à la consistance de bouillie.

4°. *Castanie courrou* (courrou de châtaignes). Ce sont les grains même du *pollos* coupés par tranches, longues et minces, avec des concombres, du poisson sec, de la joubarbe hachée, du lait de coco : on fait bouillir tout cela en le remuant.

5°. Le *niembella* est à peu près le même mets que le précédent; il n'en diffère qu'en ce que le *pollos* ou l'*heriti* est coupé en gros morceaux.

6°. On le fait aussi griller par tranches avec du lard, lorsqu'il n'est pas encore mûr; on le met ensuite bouillir avec de la joubarbe hachée, du lard salé et bouilli, de la fleur de muscade, de la cannelle et de l'eau salée : on a soin de bien le remuer.

7°. Ce même fruit mûr, coupé avec la peau et les grains en trois ou quatre gros morceaux et bouilli tout simplement avec du sel, est un aliment très-facile et très-abondant pour les pauvres, qui le mangent comme des choux, et sans autre assaisonnement que de la raclure de coco. Ceux qui ont un peu plus d'aisance, y ajoutent du poivre d'Espagne et du poisson séché.

8°. Le *pollos* frit exige que le fruit ne soit pas tout-à-fait mûr; on le coupe par tranches très-minces, que l'on plonge dans une pâte faite avec du lait de coco et un peu de farine : les tranches étant bien imprégnées de cette pâte, on les fait frire dans de l'huile de coco bien fraîche.

9°. L'*empade* est le même mets que le précédent, auquel on ajoute de l'oignon haché, du poisson sec, de la cannelle en poudre; on fait bouillir le tout dans un plat avec du lait de coco.

10°. Pour les fricadelles de *pollos*, on fait bouillir le fruit avant qu'il soit mûr; quand il est réduit en pâte, on y ajoute de l'oignon, de la cannelle, du poivre, de la muscade, du sel, du pain de froment en poudre, et un jaune d'œuf. Ce mélange forme une pâte qu'on divise par boulettes; on la roule dans du blanc d'œuf, et on la fait frire, soit dans du beurre seulement, soit dans du beurre et de l'huile de coco, jusqu'à ce qu'elles aient atteint une teinte rougeâtre. On les glace avec une sauce au beurre et au jus de citron.

11°. On confit les grains et les pellicules charnues qui environnent les grains. On commence par les couper en deux ou trois morceaux, et on les fait frire dans l'huile de coco; en les retirant de la friture, on les essuie et on les pose sur un tamis, pour que l'huile s'égoutte entièrement. On les fait bouillir ensuite dans de la mélasse de sucre, pour les enfermer, quand elles sont bien séchées, dans des flacons de verre hermétiquement bouchés: cette confiture se conserve pendant plusieurs mois, on en mange avec du thé. On prépare de la même manière les grains bien séparés de leurs enveloppes charnues; on les recouvre de sirop dans les caraffes, quand on veut les conserver pendant une demi-année.

12°. Le *fios* se fait avec les grains du même fruit trempés dans du lait de coco, où l'on démêle un jaune d'œuf; on les fait frire ensuite dans de l'huile fraîche de coco.

13°. Les omelettes sont un mélange de suc et de lait de coco, de farine sèche et de jaune d'œufs, qu'on laisse fermenter une nuit entière.

14°. Le *pei* ou *jambol* est plutôt une sauce qu'un ragoût. On la mange avec du poisson, du riz, &c. On la prépare avec le *pollos*

non mûr, qu'on fait bouillir, de la graine de senevé, de concombre, qu'on broye séparément dans un mortier, pour les mêler ensuite et en faire une pâte délayée avec du vinaigre; on y ajoute du poivre d'Espagne, du gingembre et du sel bien broyés.

15°. On fait sécher aussi ce fruit pour le manger quand il n'y en a plus de frais. On le cueille dès qu'il est à moitié mûr, et après en avoir vuidé l'intérieur, on le laisse entier, ou bien on le coupe par morceaux; on lui fait jetter un bouillon, et quand il a été bien séché au soleil, on l'attache à la cheminée ou dans un endroit très-sec, pour le conserver tout le reste de l'année. Les pauvres en mangent avec du coco pulvérisé, ou bien tout simplement bouilli.

Je fis tout ce qui dépendoit de moi pour transporter en Europe quelques individus de ces espèces, sur-tout de la plus petite, dont les fruits n'ont pas de pepins. J'en plantai cinquante tiges dans une caisse, où elles poussèrent très-bien. Je pris des graines de la plus grosse espèce, je les semai, et les vis bientôt pousser dans une autre caisse. J'en gardai plusieurs dans de la cire, dans du sable sec, pour les empêcher de s'éventer.

L'arbre puant, nommé *strunt-hout* en hollandois, et *vourenne* en chingulais, à cause de la mauvaise odeur qu'exhalent son tronc et ses branches, et qui devient insupportable quand on ratisse ce bois et qu'on verse de l'eau sur ces raclures. Cette odeur est absolument la même que celle des excrémens de l'homme; elle n'empêche point les naturels de prendre intérieurement l'infusion de ce bois, ou bien de la raclure mêlée avec du jus de citron : c'est un excellent épuratif du sang. Ils en frottent aussi les parties malades du corps. J'aurois bien désiré voir des fleurs de cet arbre pour en déterminer l'espèce, mais tous les Chingulais que j'envoyai dans les forêts m'en apportèrent des branches sans fleurs. L'examen de ces branches me

convainquit que ce bois puant n'étoit ni l'*anagyris* (1), ni un sterculier (2). J'avois emporté de jeunes individus plantés dans des caisses remplies de terre, qui se portèrent très-bien jusqu'à notre arrivée dans la Manche; mais à cette hauteur ils ne purent résister à la violence de la tempête et à la rigueur du froid : ils périrent ainsi que plusieurs autres végétaux tendres et précieux, que j'avois également voulu transporter vivans. Les morceaux secs que j'ai conservés de l'arbre puant, ont perdu toute leur mauvaise odeur.

L'arbre-aux-serpens (*slangen-hout* en hollandois, et *godagandou* en chingulais), a un goût fort amer. On l'applique sur les morsures de serpens, et on le donne pour les fièvres inflammatoires et malignes.

Les Européens en font faire des gobelets, dans lesquels on laisse séjourner du vin, lequel ne tarde pas à s'imprégner du goût amer du bois, et on le prend pour corroborer l'estomac. Ce même bois bouilli dans l'eau, procure une couleur verdâtre. Je soupçonne que c'est l'ophiose (3), qu'on nomme aussi bois

---

(1) *Anagyris fœtida*.

(2) *Sterculia fœtida*. Puisque M. Thunberg a vu des branches de l'*arbre puant*, il auroit pu nous dire un mot de la forme et de la situation de ses feuilles, et même nous donner quelques détails sur les caractères de ses rameaux; cela nous auroit aidé à déterminer au moins ses rapports avec d'autres arbres connus. Je soupçonne que c'est l'*arbor stercoraria* du *Thesaurus Zeylanicus*, (p. 26) de J. Burman, et par conséquent l'*olax Zeylanica* de Linné, genre qui paroît voisin du fissilier, qui croît dans l'île de Bourbon, et qui a des fruits glandiformes à calice entier. Voyez *Fissilier* dans mes *Illustrations*, p. 101, n°. 432, planche 28. *Lam.*

(3) *Ophioxylon serpentinum*. Quoique M. Thunberg n'ait pu voir les fleurs de l'arbre-aux-serpens, puisqu'il soupçonne que c'est l'*ophioxylon* de Linné, il auroit pu vérifier et nous dire si cet arbre a des feuilles simples, pétiolées, et disposées trois à trois, comme celui qu'a figuré J. Burman dans son *Thesaurus Zeylanicus* (p. 141, t. 64), sous le nom de *ligustrum foliis ad singula internodia ternis* : alors son observation nous eût fait connoître le degré de fondement de sa présomption. Peut-être que ses jeunes rameaux sont lactescens,

de couleuvre, quoique je n'aie pu en avoir des fleurs. Le bois ressemble beaucoup à celui du chêne, par sa couleur grise. Il est plein de petits pores, à travers lesquels filtre l'eau que l'on met dans les gobelets faits de ce bois.

Les capsules des grains de la ketmie (1) à feuilles de tilleul détruisent les herpes ou bourgeons qui rongent et dévorent le cuir. On verse de leur jus sur la partie gâtée du cuir. Les vallées de Colombo et de plusieurs autres endroits sont bordées par des plantations de ce bel arbre. Ses charmantes fleurs flattent la vue par leurs couleurs variées pendant plusieurs mois de suite.

Les insulaires m'assurèrent que l'on extrait du camphre de la racine de *capourou couroundou*. Cette opération chymique se fait à Candy, capitale de Ceylan, et résidence de l'empereur. Cette ville est située dans le centre même de l'île, sur le sommet d'une colline. Dans le voisinage de cette haute montagne, nommée *montagne d'Adam*, et dont la cime est connue sous le nom de *Pic-d'Adam*, on prétend que notre premier père y est enterré, et que le rocher conserve encore l'empreinte de son pied. Les Chingulais y vont en pélerinage.

La plante nommée *mongos* (2), et *mondi* en chingulais, est un excellent remède contre les morsures des serpens. On fait bouillir la racine et les feuilles de cette plante dans une liqueur quelconque, et l'on donne cette décoction pour différentes maladies.

---

et dans ce cas, ses rapports avec les plantes de la famille des apocyns eussent été évidens, comme on le présume, de l'*ophioxylon*, que M. de Jussieu place avec raison auprès du *rauvolfia*, du *cerbera*, du *strychnos*, &c. *Lam.*

(1) *Hybiscus tiliaceus*. Voyez *Ketmie*, n°. 14, dans mon Dict. vol. III, p. 351. Les Indiens font des cordes pour les vaisseaux avec la seconde écorce de cet arbre. *Lam.*

(2) Est-ce l'*ophiorriza mungos* de Linné, plante de la famille des gentianes, et dont Gærtner a donné la figure des fruits? Voyez mes *Illustr.* planche 107, f. 2. *Lam.*

La *langue de serpent* (1) est une plante rampante et grimpante, qui s'accroche aux arbres. On s'en sert comme du lière, pour faire des haies capables de défendre les jardins contre les vents de mer. Ces haies sont d'abord formées par de petits pieux enfoncés en terre très-près les uns des autres; la plante s'enlace autour de ces pieux, et ne tarde pas à les couvrir.

On fait des pilotis en bois de coco, qui résistent, dit-on, un siècle entier dans l'eau sans se pourrir; ce qui me paroît peu vraisemblable.

Les plants de café de Ceylan ressemblent beaucoup à ceux de Java; les cultivateurs ont ici une précaution dont les Javans ne s'avisent point. Ils plantent çà et là un grand arbre du genre des bignones (2), dont la tête touffue répand une ombre favorable sur le café. On prétend que celui qui croît ici n'est pas comparable en bonté à celui de Java.

La culture du riz dans cette île est la même que sur la côte de Coromandel et de Malabar, où la récolte, au reste, n'est pas toujours d'une égale abondance. Il y a même des années si stériles, que les pères et mères sont obligés de vendre leurs enfans pour se procurer quelques muids de riz, ou bien les mettent en esclavage sans la moindre rétribution, pour ne pas avoir la douleur de les voir mourir de faim.

On m'apporta des cardamomes, que l'on cultive, me dit-on, dans l'intérieur du pays. Ils étoient enfermés dans des gousses triangulaires, longues d'un pouce, et différentes de ceux que l'on cultive à Java. Quoique je n'aie pu m'en procurer la fleur pour m'assurer du genre, je crois que c'est un alipinia (3).

(1) *Ophioglossum scandens*. Plante de la famille des fougères, et qui est bien distinguée, sur-tout par son port, de notre *ophioglosse* commune. *Lam.*

(2) *Bignonia*.

(3) *Alpinia*. Ce genre est tellement voisin des *amomes* par ses rapports et ses principaux caractères, que j'ai cru ne pas devoir l'en distinguer. Cependant si, comme le dit Gærtner, son

La

La gomme de *lacca* croît communément sur les buissons de croton (1), qui se trouvent dans les campagnes sablonneuses près de Colombo, et ailleurs. Cette gomme dissoute dans de l'esprit-de-vin, sert quelquefois de vernis.

Les habitans de Ceylan et des côtes de la Terre-Ferme écrivent ordinairement sur les feuilles du palmier rondier (2), ou de talpat (3), qui leur tient lieu de papier, n'en sachant pas préparer l'écorce pour le même usage, comme leurs voisins du côté de l'ouest. Ils disposent ces feuilles comme les branches d'un éventail, les polissent et les égalisent avec un couteau. Un stylet de fer très-aigu sert à écrire, ou plutôt à graver sur ces feuilles; et pour rendre l'écriture plus lisible, on passe du noir dans les traits. Ce stylet est monté dans un manche de laiton; les Indiens le portent dans un étui long d'un quart d'aune suédoise, ou bien il est tout entièrement en fer, et accollé au couteau à polir les feuilles : on le plie pour le porter plus commodément. Les lettres, les diplômes, tous les actes d'autorité des princes, sont ainsi gravés sur des feuilles, et expédiés sans enveloppe ni cachet : si une feuille ne suffit pas, on en met plusieurs, qui s'attachent ensemble avec une corde passée dans un trou qu'on fait à l'extrémité de ces feuilles. Pour les

---

fruit est véritablement à une seule loge, et que celui des amomes en ait constamment trois, ce caractère suffira pour l'en séparer et l'en distinguer facilement. *Lam.*

(1) *Croton lacciferum.* Voyez *Croton porte lacque* dans mon Dict. vol. II, p. 206, n°. 13. Il y a apparence que la résine (car ce n'est point une gomme) dont il s'agit ici, n'est pas la gomme-lacque du commerce, et qu'on prétend être l'ouvrage d'une espèce de fourmi, qui dépose cette résine sur les branches de certains végétaux de l'Inde, comme nos abeilles font la cire. Voyez dans mon Dictionnaire l'article *Erythrine monosperme*, vol. II, p. 391, n°. 5. *Lam.*

(2) *Borassus flabelliformis.*

(3) *Licuala spinosa.* Ce palmier me paroît congénère des *corypha.* Lam.

livres destinés aux temples, ou à quelqu'autre usage important, on choisit de grandes et belles feuilles de *talpat*, sur lesquelles l'écriture se grave très-correctement avec des ornemens assez jolis. On fait deux trous dans chaque feuille, pour y passer un cordon bien tissu; on place au commencement et à la fin une bande de bois verni. Le comte de Rantzow me procura l'acquisition d'un livre de cette espèce, qui contenoit les prières d'un prêtre de Ceylan.

Les naturels se font des éventails avec les feuilles du palmier rondier (1), qui est très-commun dans cette île. Le palmier licuala (2), qui est plus rare, a de très-grandes feuilles, qui ne le cèdent pas à celles même du cocotier. On les plie et on les porte pour se garantir du soleil ou de la pluie. Ces feuilles peuvent avoir une toise de haut sur presqu'autant de large. On y fait différens enjolivemens. Ces parasols se nomment *talpat*, du nom même de l'arbre d'où ils viennent. Les Indiens, ou les Européens de distinction, ont toujours derrière eux un esclave qui les garantit du soleil ou de la pluie, en tenant sur leur tête une de ces feuilles. Six hommes peuvent se tenir dessous très à l'aise. Ce beau palmier vient dans les forêts, et on le regarde comme un des plus grands arbres qui existent. La spathe qui enveloppe la fleur est très-grosse, et fait en s'ouvrant autant de bruit qu'un coup de canon. Il pousse de tous côtés des branches longues de dix-huit à vingt aunes. Les fruits ne mûrissent qu'un an après la fleur. Je les vis prêts à mûrir, et conséquemment je ne pus observer les fleurs qui avoient paru l'année précédente. On doit regretter que cet arbre ne soit pas plus commun. Il est très clair-semé dans les forêts.

---

(1) *Borassus.*

(2) *Licuala. Rumph. Herb. amb.* vol. I, p. 44, t. 9. *Licuala spinosa, Thunb. Act. Stockh.* 1782, p. 284, et *Nov. gen.* p. 70. J'ai cité ce palmier dans mon Dictionnaire, à la suite des *corypha*. Lam.

On fait une pâte de la racine de ben (1), et du poivre-long pulvérisé, qu'on applique sur la peau comme un vésicatoire.

Les insulaires désignent sous le nom de *calaminder* un arbre de la plus grande beauté, dont le bois se travaille supérieurement; on en fait des chaises, des tables, des armoires, des coffres, et même des tabatières. Il est si dur, que les outils s'émoussent ou se cassent en le travaillant. On le rape en grande partie, ou bien on le passe sur la meule. *Calaminder* signifie en chingulais un arbre tacheté d'ondes noires; en effet, l'intérieur de cet arbre est ondé de blanc, de jaune et de brun : ces ondes ou ces veines sont plus étroites et plus foncées vers la racine. On me dit que les parties extérieures du tronc ne servoient à rien. Les fourmis ne l'attaquent jamais. Je n'ai jamais eu occasion d'en voir sur pied; mais les Chingulais m'assurèrent qu'il parvenoit à une grandeur et à une grosseur considérables. Il y en a certains que trois ou quatre hommes ne pourroient pas embrasser. On alla m'en chercher quelques branches dans l'intérieur des forêts, et je crus reconnoître le véritable ébénier (2), ou l'arbre d'ébène.

Des députés du gouvernement apportent chaque année à Colombo des noix de coco des Maldives, appellées coco de mer (*zee calapper*), avec d'autres denrées. Le noyau de ce fruit ressemble beaucoup à celui du cocotier des Indes; on le regarde

(1) *Moringa.* Cet arbre ne doit pas être rangé parmi les *guilandina,* comme l'a fait Linné, parce qu'il en diffère extrêmement par le caractère de ses fruits. On tire de ses graines, par expression, une huile qui ne rancit point en vieillissant, et qui est fort recherchée des parfumeurs pour retirer et conserver l'odeur des fleurs. Voyez dans mon Dict. (vol. I, p. 398) l'article *Ben oleifère*, et dans mes Illustr. planche 537, la figure d'un rameau de cet arbre. *Lam.*

(2) *Diospyros ebenum.* C'est une espèce de plaqueminier qu'on trouve aussi à l'île de France et dans celle de Madagascar, et qui est congénère de l'arbre fruitier du Japon, qui porte les figuocaques, et que les botanistes nomment *diospyros kaki.* Lam.

comme un excellent remède pour la dyssenterie, l'épilepsie et l'apoplexie. Les habitans des Maldives nomment ce fruit *tavareas;* il m'a paru appartenir au genre du rondier (1).

Les naturels de ces contrées font leur nourriture journalière du fruit du cocotier des Indes; ils savent même, dans plusieurs endroits, en tirer beaucoup d'huile sous un pressoir composé de deux cylindres. Cette huile nouvellement faite est assez douce, et l'on s'en sert principalement pour la cuisine; devenue vieille, elle n'est plus bonne qu'à brûler : au reste, les Européens en consomment autant que les Indiens. L'écorce extérieure de la noix se file, et peut fournir tous les agrêts d'un bâtiment : elle sert aussi à d'autres usages. J'ai vu avec étonnement qu'on en faisoit des cables capables de maintenir les gros navires hollandois sur leur ancre, tout le tems qu'ils restent dans la rade de Colombo.

La nature, qui a multiplié dans les Indes les animaux et les végétaux vénéneux, a été encore plus prodigue d'antidotes, et l'on peut bien dire qu'elle a placé le remède à côté du poison. Les principaux anti-vénéneux sont l'ophiose (2), l'ophiorhise (3), et la raclure de corne de rhinocéros, selon la ferme croyance des Mores.

Deux espèces de crotalaire (4) désignées sous le nom de *jacberi*, croissent ici en abondance; la crotalaire émoussée et celle à feuilles d'aubours (5). Elles produisent toutes deux des fleurs jaunes; mais je ne les ai pas reconnues, non plus que le me-

---

(1) *Borassus lontarus*. Gærtn. *de Fruct.* p. 21, t. 8. Voyez le *Voyage à la Nouvelle Guinée de Sonnerat*, p. 3 à 18, et pl. 3-7.

(2) *Lignum colubrinum*.

(3) *Ophiorhiza mungos*.

(4) *Crotalaria*. Lam. *Illustr*. pl. 617.

(5) *Crotalaria laburnifolia* et *retusa*. Voyez dans le vol. II de mon Dict. les *Crotalaires*, n°. 11 et 23. La première est figurée dans mes Illustr. pl. 617, f. 4. *Lam.*

nisperme, pour la racine de Colombo (1), transportée dernièrement en Europe, et renommée comme un excellent remède. Quoique cette racine porte le nom de Colombo, d'où elle a été apportée par des vaisseaux européens, elle ne croît pas auprès de cette ville, ni même dans toute l'étendue de l'isle de Ceylan : on l'y transporte de la côte de Malabar.

La crotalaire émoussée (2) est une herbe annuelle ; sa racine n'a aucune vertu médicinale. Le menisperme à feuilles rondes (3), est une plante rampante fort commune dans les forêts. J'en fis déterrer plusieurs racines, que j'examinai très-attentivement, sans pouvoir découvrir la moindre ressemblance avec la *racine de Colombo*, ni pour la saveur, ni pour la grosseur, ni même pour la forme. La superficie est très-déliée, très-longue, avec des côtes très-exhaussées.

Les médecins du pays font le plus grand cas de deux plantes qu'ils nomment *sachander* et *iremus*. La première est une aristoloche (4), dont la racine, infusée dans l'eau-de-vie, a un goût amer : elle fortifie l'estomac et dissipe les vents. Elle croît dans les fonds sablonneux situés auprès de Colombo, de Matouré, et dans plusieurs autres endroits. Je jugeai, à l'inspection, qu'il falloit ranger la seconde parmi les apocynées (5) ; il paroît même que c'est une espèce de périploque (6), dont la racine est vénéneuse et purgative.

Les Chingulais nomment *binnouge* une espèce d'*ipecacuanha*, dont la racine est un bon vomitif, différent cependant de celui qui nous vient d'Amérique. On l'administre avec succès dans les

---

(1) *Radix Colombo*. Voyez *Menisperme palmé*. Dict. vol. IV, p. 99. *Lam.*

(2) *Crotalaria retusa.*

(3) *Menispermum cocculus*. Ses fruits sont connus dans le commerce sous le nom de *coques du Levant*. C'est un cissampelos. *Lam.*

(4) *Aristolochia Indica.*

(5) *Contortæ.*

(6) *Periploca.*

hôpitaux de Colombo, de Galle, de Matouré et de Jaffna. La dose doit être un peu plus forte que celle de la racine du Brésil (1).

On me montra encore deux espèces de *binnouge*, dont l'une étoit blanche, se nommoit *elle binnouge*, et l'autre rouge, *rat-binnouge ;* cette dernière est la plus estimée, elle a des racines plus épaisses ; celles de l'autre sont menues et déliées comme des filets. Ce sont des espèces de périploques (2) qui rampent sur un fonds léger et sablonneux où elles ont pris naissance ; elles s'accrochent aussi aux arbres, et grimpent jusqu'au sommet.

---

(1) A l'île de France, on donne le nom d'*ipecacuânha* à la racine d'une cynanque, qui est purgative et même vomitive, et qu'on donne avec succès dans les maladies où ce remède est indiqué. Voyez dans mon Dict. vol. II, page 235. *Cinanque vomitive*, n°. 10. *Lam.*

(2) *Periploca*. Illust. planche 177. J'ai déjà fait remarquer, en parlant des cynanques dans mon Diction. (vol. II, p. 233), que ces plantes étoient médiocrement distinguées des périploques ; j'ajoute ici que les rapports marqués de leurs qualités médicinales confirment en quelque sorte leur analogie botanique, *Lam.*

CHAPITRE XII.

Ambassade de l'empereur de Ceylan. — Installation du gouverneur-général de Batavia. — L'auteur quitte Colombo. — Il s'embarque à Galle. — Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. Du 5 février au 27 avril.

Le gouvernement arrêta le 5 février d'envoyer une ambassade à l'empereur au nom de la Compagnie ; cette ambassade étoit composée d'un négociant et de deux assistans.

Vers la même époque, on célébra l'installation du gouverneur-général à Batavia, d'après la nouvelle officielle que l'on eut de sa nomination.

Le matin tous les canons de la forteresse, des remparts et des vaisseaux, firent plusieurs décharges ; le soir il y eut bal et gala chez le gouverneur de Colombo. Tous les officiers de marine et les dames de la ville furent invités à un repas magnifique.

Le 28, je partis par terre de Colombo pour me rendre à Galle ; je laissai, à regret, plusieurs amis, entr'autres le secrétaire de police Belling, qui me remit des lettres pour les vaisseaux prêts à mettre à la voile.

J'achetai avant de partir beaucoup de fruits secs, de poivre betel, que l'on peut se procurer à très-bon compte, et dont on tire un excellent parti au Cap de Bonne-Espérance ; on gagne sur cette denrée au moins cent pour cent. Par-tout où les esclaves et les Indiens peuvent se procurer de ces feuilles pour les mâcher journellement, ils les préfèrent au poivre, dont ils ne font usage que dans les contrées trop froides pour la culture du betel : alors ils mangent le fruit au lieu des feuilles.

Le 6 février, je montai à bord du *Loo*, bâtiment destiné pour l'Europe. Le capitaine et les passagers étoient déjà rendus.

Le port de Galle est environné de bons remparts, et forme une baie d'un accès un peu difficile (1). C'est dans ce port que viennent aborder tous les bâtimens destinés pour l'Europe ou pour les Indes. Ils viennent y compléter leur cargaison.

Nous mîmes à la voile par un vent très-favorable; le 11, nous passâmes la ligne, et le 16 mars nous étions déjà au-delà du tropique du capricorne. Notre navire, capitaine Koch, norvégien, étoit chargé d'environ quinze cens balles de cannelle provenant des arbres cultivés aux frais de la Compagnie, et un peu de cannelle de Candy, en outre un grand nombre de ballots de toile de coton de Surate et de Jatacoryn, avec du poivre de la côte de Malabar.

Les officiers emmenèrent pour leur compte plus de trente esclaves, qu'ils vendirent très-avantageusement au Cap de Bonne-Espérance; tous ces esclaves étoient mâles, les uns de la côte de Malabar, les autres, mais en petit nombre, de Pampouse, avec des cheveux crépus. Je fus occupé pendant plusieurs jours à m'assurer de ceux qui avoient eu la petite-vérole ou la rougeole, à prendre aussi des mesures pour prévenir les ravages de ces deux maladies contagieuses. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que si un marin de notre équipage en eût été attaqué, il nous auroit fallu mouiller à Robben-Eyland, et y faire la quarantaine avant d'être reçus au Cap; car dans cette colonie on craint la petite-vérole et la rougeole autant que

(1) La pointe de Galle est située dans la partie méridionale de Ceylan; sa longitude est de

80 deg. 1 m. 30 s. selon Huddart.
80 — 7 — » — selon Dundas.
80 — 17 — » — selon West.

80 — 8 — 30 — pour terme moy.

Sa latitude est de

13 min. 45 sec. selon Van-Keulen.
10 — » — selon d'Après.
3 — » — selon d'Anville.

8 min. 55 sec. ou 9 min. pour terme moyen.

Memoir of a map of Hindoostan by Rennel, p. 45-46. (*Rédacteur.*)

la

la peste ; cependant les colons ne connoissent pas l'inoculation, ou au moins ne la pratiquent pas, non plus que certains moyens salutaires imaginés par les Européens contre différentes maladies épidémiques, capables de dépeupler des provinces entières.

La maladie vénérienne attaqua généralement les gens de notre équipage durant la traversée ; nos matelots et nos esclaves l'avoient gagnée avec les femmes publiques de l'île de Ceylan.

A la hauteur du 30 ou 35e degré de latitude méridionale, nous éprouvâmes des tempêtes furieuses, accompagnées d'éclairs et de tonnerre, avec de la pluie, de la grêle et de la neige, qui ne tarda pas à se fondre.

Le 28 mars, pendant que le tonnerre grondoit, nous apperçûmes une houppe de feu électrique au sommet des mâts.

Le 7 avril, et pendant les nuits suivantes, beaucoup de longs vers luisans (1) tombèrent sur le pont du navire ; ils venoient du côté d'où le vent souffloit. Ils me parurent tomber des mâts et des vergues, mais non pas des voiles. Quand on les écrasoit avec le pied ou autrement, ils rendoient une lueur phosphorique. Je ne découvris sur leurs corps aucune marque d'aîle. On prétend, et je serois assez porté à le croire, qu'ils grimpent au haut des mâts par le moyen de leurs nombreuses pattes, le vent ensuite les abat sur le pont.

Le 22 avril, à la hauteur du 45 ou 46e degré de latitude, à quelque distance du Cap de Bonne-Espérance, nous découvrîmes à midi une iris sur la surface des eaux ; il faisoit beaucoup de vent, le soleil étoit à son zénith N. N. O. ; cet arc-en-ciel se dirigeoit vers le S. S. E. Il commença par former une courbe parallèle à l'horizon ; cette portion de cercle s'éleva peu à peu, et forma une bande immense bordée d'un rouge foncé. Les deux

---

(1) *Scolopendræ electricæ.* Ne seroit-ce pas plutôt des individus du *scolopendra phosphorea* de Fabricius, ou de quelqu'espèce de néréïdes, vu que le *scolopendra electrica* n'habite pas ordinairement la mer ? *Lam.*

extrémités de cet arc s'étendirent comme deux cornes rentrantes, qui occupoient deux tiers de l'horizon. Toutes les couleurs en étoient vives; j'y remarquai du rouge, du jaune, du verd et du pourpre. Cet arc brilla environ huit minutes, et disparut : à gauche, vers l'orient, nous en apperçûmes un autre, dont les couleurs étoient dans un ordre absolument contraire à l'autre, dont il n'étoit probablement que la réflexion. Un quart-d'heure après nous vîmes une nouvelle section de cercle, mais qui ne parvint pas à former une demi-lune complette. Pendant que ces brillans météores embellissoient la surface des eaux, de petites nuées flottoient en l'air, et l'on appercevoit à peine la pluie qui tomboit à l'extrémité de l'horizon. Nous vîmes aussi beaucoup de trombes sous différentes formes. La base disparoissoit toujours la première; et tant que duroient ces phénomènes, le ciel étoit très-orageux; il tomboit même des averses accompagnées de tonnerre. Les oiseaux de Malacasse (1) commencèrent enfin à se montrer, et nous confirmèrent dans la douce espérance que nous allions bientôt découvrir la terre. On sait que ces oiseaux ne s'en éloignent jamais assez, pour ne pas retourner le soir vers les baies où ils passent ordinairement la nuit. Nous ne tardâmes pas en effet à reconnoître les terres du Cap; mais comme le vent sud-est qui souffloit nous contrarioit, nous jugeâmes qu'il étoit inutile de tirer vers la rade où les vaisseaux mouillent ordinairement; nous gagnâmes donc, le soir avec beaucoup de peine, la rade de Robben-Eyland. Les ouragans que nous éprouvâmes furent pernicieux aux jeunes plantes et aux petits arbres à pain que j'avois apportés de Ceylan, et qui m'avoient coûté tant de soins; ils ne purent résister au froid et au roulis du vaisseau : j'eus la douleur de les voir dépérir et enfin mourir.

---

(1) *Pelecanus sula*. L. Le fou commun. Buff. *Hist. nat. des ois.* vol. VIII, p. 368, t. 29. *Lam.*

CHAPITRE XIII.

SÉJOUR au Cap. — Départ pour l'Europe. — Tempête. — Arrivée au Texel. Du 27 avril au premier octobre.

LE lendemain 27 avril, nous mouillâmes heureusement dans la rade ordinaire, où nous trouvâmes onze vaisseaux à l'ancre. Quand les commissaires eurent visité le vaisseau, on nous permit de mettre pied à terre. Parmi les onze vaisseaux en rade, il y en avoit un suédois, et j'eus bientôt le plaisir d'embrasser plusieurs de mes compatriotes et de mes amis. Ils me remirent aussi différentes lettres d'Europe, qui me prouvèrent qu'en mon absence on songeoit à moi; elles m'apprirent que je venois d'être nommé démonstrateur de botanique à la place du professeur Linnée, qui lui-même avoit succédé à son savant et célèbre père.

Arrivé dans la ville du Cap, je retournai chez M. Fehrsen, mon ancien hôte, et je repris possession des appartemens que j'avois occupés trois ans auparavant à mon premier passage.

Pendant qu'on les nettoyoit, je fis une découverte qui mérite d'être communiquée au lecteur. Une cassette à couvert plat, appartenante au maître de la maison, se trouvoit dans l'antichambre: à mon premier passage elle m'avoit servi à étaler mes plantes et autres productions naturelles que je recueillois dans mes courses, et que j'envoyois ensuite en Europe par des vaisseaux de retour. Durant ces opérations, une plante qui paroissoit très-sèche, et recouverte à l'extérieur de plusieurs écailles sèches, étoit tombée entre ce coffre et la muraille, elle resta cachée jusqu'à mon retour; quand on dérangea le coffre, je trouvai qu'elle avoit poussé une tige longue d'environ un quart d'aune, quoiqu'à l'époque où je l'avois ramassée dans le désert,

elle n'eût plus aucune apparence de végétation, et il y avoit plus de trois ans qu'elle étoit privée d'eau et de terre végétale; elle n'eut durant ce long espace de tems d'autre aliment que l'air et la fraîcheur des pierres. C'est une preuve bien frappante de la force végétative des plantes indigènes dans les déserts de l'Afrique : combien de tems elles peuvent conserver cette étonnante vigueur sans le moindre aliment ! J'apportai cette plante en Europe, pour la comparer avec celles de la même espèce que j'avois déjà envoyées, et que l'on avoit plantées dans le jardin botanique d'Amsterdam.

On avoit fait de si nombreux embellissemens à la ville du Cap pendant mon absence, que j'avois de la peine à la reconnoître. On avoit exhaussé beaucoup de maisons, et construit une foule de nouveaux édifices à deux et trois étages.

Le vent du sud-est avoit fait l'été passé des ravages immenses dans ces cantons : une sécheresse excessive avoit rendu plus active l'impétuosité du vent : on manquoit de bled, et la disette étoit générale. Dans certains cantons les bleds ensemencés n'avoient pu germer, à cause de l'extrême chaleur; dans d'autres, comme vers les montagnes Hottentots-Holland, les campagnes promettoient une abondante moisson de froment; mais au moment même de la recueillir, des pluies inondèrent les campagnes; les bleds coupés et mis en germe se pourrirent; ceux que l'on n'avoit pas encore sciés germèrent sur pied. Ces fâcheux contre-tems avoient fait hausser prodigieusement le prix de cette denrée : la même mesure que l'on avoit autrefois pour dix rixdalles, en coûtoit actuellement trente-deux.

Je rencontrai un Anglois, nommé M. Paterson (1), qui étoit venu exprès à l'extrémité méridionale de l'Afrique, pour cher-

(1) Auteur d'un Voyage au Cap de Bonne-Espérance, dans le pays des Hottentots et dans la Caffrerie, traduit et imprimé à la suite de celui de *Bruce* aux sources du Nil. *Note du Rédacteur.*

cher dans l'intérieur des terres les graines et les racines des plantes rares qui y croissent. J'appris qu'il voyageoit aux frais d'un particulier opulent. Il avoit quelques notions fondamentales de botanique ; mais sa principale occupation étoit la culture des jardins.

La Compagnie accorde à tous les officiers des vaisseaux le transport gratuit d'une caisse longue de quatre pieds et demi et large de deux et demi, qu'ils peuvent remplir de toutes les marchandises qui leur conviennent, et qu'ils vendent ensuite pour leur compte à la folle enchère. Ceux qui n'avoient pas fait leur pacotille dans les Indes, achetèrent au Cap des pièces très-grosses de toile de coton, des épices et autres marchandises non prohibées, et dont la Compagnie ne s'est point exclusivement réservé le débit.

Le 15 mai 1778, je quittai le Cap pour la seconde fois, et sans doute pour n'y plus retourner. Nous appareillâmes avec quatre autres navires hollandois, qui voguoient de conserve avec nous, ce qui formoit une petite flottille. Un bâtiment danois qui vouloit aussi nous accompagner, nous eut cependant bientôt devancés, car il étoit beaucoup meilleur voilier que nous : il filoit avec une rapidité extrême ; en peu de tems nous le perdîmes de vue.

Nos matelots avoient acheté un grand nombre de babouins pour les revendre en Hollande ; ces vilains animaux sont méchans et irascibles ; ils mordent ceux qui les attaquent ou les chagrinent, c'est pourquoi il faut les tenir à l'attache : on avoit beaucoup de peine à rattrapper ceux qui s'échappoient ; ils grimpoient aux agrêts et sautoient de mâts en mâts.

Jusqu'au 25 mai le vent nous fut si contraire, que nous ne pûmes prendre la haute mer, et nous n'avions pas encore perdu de vue les côtes d'Afrique. Pour comble de disgrace, des brouillards d'une épaisseur étonnante nous enveloppèrent et nous empêchèrent de rien découvrir à quelque distance ; tant qu'ils durèrent le vaisseau vogua au hasard. Le 26 au matin le tems

s'éclaircit, et nous fûmes effrayés de nous voir tout près de la terre : le vaisseau manqua de heurter contre un rocher. Enfin un vent du nord nous poussa heureusement au large. S'il nous fût arrivé quelqu'accident, le commandant Koelbier, qui montoit le *Canaan*, auroit eu des reproches à se faire, car c'étoit lui qui, le soir du jour précédent, avoit tiré vers la côte. Notre devoir étoit de faire la même route que lui. La nuit suivante nous perdîmes de vue le vaisseau amiral, et le commandement de notre petit convoi fut conféré au capitaine Kock, qui montoit le *Loo.*

Le 28 matin nous apperçûmes encore le vaisseau amiral; mais le 30 nous le perdîmes encore de vue.

Le 3 juin nous passâmes auprès de ce vaisseau. Il avoit côtoyé la terre de si près, qu'il n'y eut pas moyen de reprendre l'avantage du vent pour rejoindre la flotte; dès le lendemain nous ne pûmes plus le découvrir, quoiqu'il eut fait un grand calme pendant toute la nuit: nous conjecturâmes que ce commandant n'étoit pas très-curieux de conduire notre convoi, et qu'il préféroit s'en écarter pour voyager tout seul, et disposer de sa cargaison à son gré. Les détours que ce caprice nous occasionna, ralentirent beaucoup notre course; les calmes et les vents contraires sembloient d'accord avec notre commandant.

Le 6, le vent alisé du sud-est vint enfin à notre secours, et nous poussa le 12 au-delà du tropique du cancer.

Le 17, de grandes fleurs blanches en apparence flottèrent sur la mer. Nous en pêchâmes quelques-unes, et reconnûmes que c'étoient des anatifes (1), qui s'attachent par douzaines à des

(1) *Lepas anserifera* et *anatifera*. Coquillages multivalves, qui sont ordinairement fixés sur des corps marins. Les deux espèces observées ici par M. Thunberg sont du genre des *anatifes*, que je distingue (ainsi que le citoyen Brugnière) des *balanites*, comme deux genres particuliers, que Linné avoit confondus en un seul sous le nom de *lepas*. Voyez dans le Dict. de Brug. *Anatife*, nos. 2 et 4. *Lam.*

cannes de bambou ou à des pièces de bois. Leur tige déliée produisoit un assez joli effet sur l'eau. Quand l'animal ouvre ses cinq écailles, elles produisent positivement la figure d'une fleur épanouie.

Le 25 matin, nous apperçûmes l'île de Sainte-Hélène, qui appartient aux Anglois. Ils ont établi de fortes batteries dans le port. Cette île est élevée, montagneuse, et se découvre de très-loin. La mer est très-profonde, et le fond d'un excellent ancrage; les vaisseaux peuvent en toute sûreté venir mouiller tout près de la terre. C'étoit le rendez-vous des vaisseaux anglois pendant la guerre de la Grande-Bretagne avec l'Amérique. Une fois réunis ici, ils partoient ensemble, et formoient ainsi des flottes plus ou moins nombreuses.

Ignorant le sort de notre commandant, et incertains si nous pourrions le retrouver, les officiers de marine tinrent conseil, et décidèrent de ne pas l'attendre plus long-tems. Il étoit pressant de profiter d'un vent favorable pour continuer notre route.

Le 30 juin après-midi, nous doublâmes l'île de l'Ascension, où viennent souvent relâcher les vaisseaux des différentes nations de l'Europe. Ils ne manquent guère, sur-tout à leur retour, de venir y pêcher des tortues pour le reste de leur voyage. Mais ceux qui ont abordé au Cap de Bonne-Espérance doublent l'île de l'Ascension sans s'y arrêter : elle est montagneuse et stérile, couverte d'une surface de cendres qui prouvent l'existence d'anciens volcans, aujourd'hui épuisés et éteints. Cette île manque d'eau fraîche.

La nuit du 6 au 7 juillet, nous passâmes la ligne; les deux vaisseaux qui nous accompagnoient nous saluèrent de onze coups de canon : nous leur rendîmes leur salut.

Le 24, le soleil se trouva positivement à notre zénith à midi, et nous l'eûmes à pic; les corps placés perpendiculairement ne projettoient aucune ombre. Jusqu'à ce moment le soleil avoit lui

pour nous du côté du nord, nous l'eûmes ensuite du côté du midi, et il s'abaissa de plus en plus à l'horizon.

Le 29, les capitaines se rendirent à notre bord pour ouvrir les lettres qu'on leur avoit remises, et qui indiquoient si les vaisseaux devoient prendre par la Manche, ou passer derrière les îles Britanniques : on prend cette dernière route en tems de guerre.

Nous voguions alors sur cette portion de l'Océan qu'on nomme *Kross sjou*, et qui abonde tellement en varec (1), que la surface de l'eau en semble toute couverte. Dans un tems calme, on croit traverser une immense prairie; quelquefois ces plantes forment des îles flottantes que le vent disperse et détruit quand il souffle avec un peu de véhémence. On voit aisément que ce fucus prend de l'accroissement et pousse de nouvelles branches en flottant ainsi sur les eaux; ces branches acquièrent même une certaine grosseur. En examinant de plus près cette plante marine, je vis qu'elle servoit d'asyle et de nourriture à différens animaux, tels que la scyllée (2), le crabe nain (3) de différentes grosseurs, et de la baudroie tachetée (4), poisson que les Hollandois nomment *kronfisk* (poisson couronné), à cause des raies qu'il a sur la tête et sur le dos, lesquelles ressemblent assez à une couronne; il est très-bigarré et très-beau, mais de peu de valeur : son prix est en raison de sa grosseur, car ces poissons sont ordinairement fort petits : il est rare d'en voir de la longueur du doigt. J'en conservai quelques-uns dans de l'esprit-de-vin. Il est très-difficile de transporter ce poisson vivant en Hollande; quand on y parvient, et qu'il est un peu gros, on le vend jusqu'à douze ducats.

Le 25 août on tua un porc, dont la vessie contenoit une pierre calcaire presque ronde, grosse comme une balle à fusil, dure dans

---

(1) *Fucus natans*. Le varec flottant.

(2) *Scyllœa pelagica*. Ver de l'ordre des mollusques.

(3) *Cancer minutes*.

(4) *Lophius histrio*.

l'intérieur,

l'intérieur, un peu applatie, avec quelques rugosités. Elle étoit d'abord d'un brun de châtaigne, mais elle blanchit en se séchant. Ce porc avoit été acheté à Ceylan.

Le 12 septembre, on sonda pour connoître la profondeur et la qualité du fond : on salua ensuite de onze coups de canon les deux autres vaisseaux, qui nous les rendirent.

Nous avions à notre bord un vieillard nommé Bergakker, dont le sort me toucha vivement; il eut le malheur de s'attirer la haine d'un capitaine hollandois, sur le vaisseau duquel il servoit en qualité de premier chirurgien. Celui-ci ne consultant que sa haine, non-seulement permit aux mousses d'insulter ce vieux chirurgien, mais il sut même le faire passer pour insensé, et dressa un procès-verbal en conséquence. Il remit au directeur cet écrit calomnieux, revêtu de la signature de plusieurs officiers assez lâches pour seconder ses coupables intentions. L'infortuné Bergakker se vit remplacé et enfermé comme fou, sans avoir même la permission de prendre l'air sur le tillac. Arrivé au Cap de Bonne-Espérance, on le conduisit en prison sans lui laisser le moyen de faire parvenir ses plaintes au gouverneur ou à quelques conseillers. Au moment de la revue de l'équipage, on le fit paroître comme prisonnier; on l'embarqua pour le transporter en Europe sans lui donner d'appointemens. Quoiqu'on l'eût déclaré fou, je n'ai découvert en lui, pendant plusieurs mois que dura notre traversée, aucun trait de démence. Au reste, ce n'est pas le seul acte de vengeance et d'audace dont j'aie été témoin pendant les sept années que j'ai passées aux Indes. Je pourrois citer mille exemples de l'injustice, du despotisme et de la cruauté des capitaines hollandois. Mais ils n'ont rien à redouter de l'insouciance du gouverneur et des conseillers du Cap de Bonne-Espérance, qui épargneroient bien des maux aux subalternes par des examens sévères de la conduite des officiers. Celui qui persécuta mon respectable confrère, se nommoit *Klein;* tous ceux qui le connoissoient le méprisoient et l'abhor-

roient comme un homme également féroce et inepte, car il n'avoit pas même les connoissances nécessaires pour le poste qui lui étoit confié.

Le 16, nous découvrîmes les côtes de la Grande-Bretagne, vers le Cap Lézard; nous passâmes un jour et une nuit dans ces parages, à ne faire que des bordées. Nous reconnûmes bientôt des vaisseaux de guerre hollandois qui venoient pour escorter les bâtimens marchands qui reviennent des Indes richement chargés. Notre flottille les signala par quatre coups de canon, en hissant et baissant le pavillon. Lorsque les navires furent à peu de distance les uns des autres, un lieutenant et un écrivain du vaisseau de guerre visitèrent le bâtiment marchand très-soigneusement, pour s'assurer s'il ne contenoit pas de marchandises prohibées.

Le 18, les trois capitaines de notre convoi se rendirent au vaisseau de guerre pour l'ouverture d'une lettre apportée par l'*Overduyn*, qui revenoit de la Chine. Cette lettre nous apprit que les cargaisons étoient destinées pour Amsterdam.

Depuis quatre mois que notre chef Koelbier, qui montoit le *Canaan*, s'étoit séparé de nous, nous n'en avions eu aucune nouvelle; on nous apprit qu'il étoit arrivé depuis deux jours.

Nous continuâmes notre route avec le vaisseau de guerre chargé de nous escorter jusqu'au Texel.

Le 28, nous nous engageâmes dans la Manche; un vent favorable nous faisoit voguer à pleines voiles, et nous avions déjà doublé Douvres et Calais, lorsque, sur les dix heures du soir, il s'éleva une tempête horrible, qui déchira nos voiles, brisa le haut de nos mâts, et nous poussoit vers la terre. Le vaisseau étoit si violemment agité, qu'on ne pouvoit tenir pied sur le tillac, et nous approchions si près des écueils, que pas un seul d'entre nous ne se flattoit d'éviter le naufrage. Nos matelots même n'avoient plus le courage ni la force de faire quelque tentative pour sauver le vaisseau; plusieurs tombèrent de foi-

blesse. Cette débilité étoit l'effet trop naturel de la mauvaise nourriture qu'on leur avoit distribuée pendant la traversée. Le capitaine et le pilote ne comptant pas que cette traversée dût être aussi longue qu'elle le fut, avoient vendu à leur profit une grande partie de la viande, du lard, et des autres provisions destinées à nourrir l'équipage; les pauvres matelots furent les premières victimes de cette coupable avarice : ils ne mangèrent, pendant long-tems, que du riz, des fruits, des légumes, et autres alimens très-peu substantiels; il n'est donc pas étonnant qu'ils aient manqué de courage et de force dans un moment aussi critique que celui où nous nous trouvions. Au reste, la conduite du capitaine et du pilote ne resta pas impunie. Dès qu'ils furent arrivés à terre on leur intenta un procès criminel; ils furent dégradés, et déclarés incapables d'être jamais employés au service de la Compagnie.

Le lendemain à la pointe du jour, nous reconnûmes que le vent et les vagues nous avoient fait considérablement dériver : nous étions à la hauteur d'Ostende, au milieu des bancs de sable, et très-éloignés de nos compagnons. Les matelots revenus de leur extrême affoiblissement, reprirent courage et travaillèrent à nous dégager des bancs et à nous tirer de cette périlleuse situation : ils furent bien secondés par un vent favorable, qui s'éleva dans la matinée. Parmi plusieurs pertes que me causa cette misérable tempête, la plus sensible pour moi fut la mort de plus de cent jeunes plants d'arbres-à-pain des deux espèces, et autres végétaux très-rares, qui furent culbutés et détruits.

Le 29, nous arrivâmes à l'embouchure du Texel.

CHAPITRE XIV.

L'AUTEUR arrive au Texel. — Se rend à Amsterdam. — Fait un voyage à Londres. — Retourne enfin dans sa patrie.

LE 1er octobre nous entrâmes dans la rade entre le Texel et Helder, et après avoir salué la ville de plusieurs décharges d'artillerie, nous jettâmes l'ancre. Enfin je mis pied à terre, pénétré de joie et sur-tout de reconnoissance envers l'Être suprême, qui m'avoit protégé pendant sept années de voyages longs et périlleux.

Le 6, le directeur vint à bord visiter les caisses et les malles des passagers et des matelots, pour voir si elles ne contenoient aucune marchandise prohibée; en même tems il congédia l'équipage, à l'exception de soixante personnes, qui restèrent pour décharger le vaisseau.

Plusieurs officiers et moi nous louâmes un bâtiment pour nous rendre à Amsterdam. En arrivant, j'allai rendre mes devoirs à mon respectable patron le professeur Burmann, en qui je trouvai toujours la même affabilité, et je m'amusai à voir les plus belles collections de cette ville, entre autres celle d'un riche négociant, M. Vender-Meulen; c'étoit la plus riche en oiseaux et en insectes. Je fis ensuite une tournée aux environs de Harlem pour voir mes trois protecteurs, MM. Van-der-Poll, Van-der-Dentz et Ten-Hoven; ils étoient parvenus, à force de dépenses et de soins, à métamorphoser des sables en une terre végétale, couverte de superbes plantations d'arbres et d'arbustes étrangers, et ce ne fut pas sans la plus vive satisfaction, que je reconnus divers végétaux de l'Afrique et du Japon, qui prouvoient que les soins que j'avois pris de les recueillir n'étoient pas perdus. J'eus beaucoup à me louer de leur réception et de tous les témoignages d'estime dont ils m'honorèrent, mais qui ne pouvoient

rien ajouter à la reconnoissance dont j'étois moi-même pénétré; je n'oublierai jamais que c'est à leur munificence que je dois l'avantage d'avoir fait un voyage très-instructif, et d'avoir vu sur-tout un pays trop peu connu en Europe. M. Ten-Hoven mit le comble à toutes ses honnêtetés, lorsqu'il fut de retour à Amsterdam, en venant me voir seul et sans suite; enfin il m'obligea d'accepter un présent de cent vingt-huit ducats d'or.

Je retournai encore à Harlem avec le docteur Kochar, pour examiner à loisir les nombreuses collections d'insectes des cabinets de MM. Vrends, et les différens animaux qui sont dans l'hôtel de la société des sciences de Harlem.

La phalène des vergers (1) étoit alors très-commune dans les jardins; le professeur Bergmann a trouvé un moyen de l'empêcher de déposer ses œufs dans le calice des fleurs, c'est de lier autour du tronc de l'arbre un morceau d'écorce goudronné.

A Amsterdam comme ailleurs, on a coutume de vendre à l'encan les collections d'histoire naturelle. Pendant mon séjour dans cette ville, il y eut plusieurs ventes de cette espèce, pour lesquelles on distribuoit un catalogue imprimé.

Parmi les collections curieuses que je vis dans cette ville, je ne dois pas oublier le beau médailler du pasteur de l'église *Oudekerk;* j'y vis, pour la première fois, une suite complète des roupies d'or nommées *zodiaques*, que je n'avois pu me procurer dans l'Inde. Il les avoit achetées trois cents florins, et d'après mes vives sollicitations, il se détermina à me les céder pour sept cents florins. Cette précieuse collection, ainsi que le portrait de Sélym Ier, avoit été donné en présent par Imhoff, gouverneur-général de Batavia, à un de ses parens, que le besoin força de s'en défaire. La sulthane *Nour-Mahhal* (2), épouse de

(1) *Phalæna Brumata.* De Geer. ins. 1, t. 24, f. 11, 19.

(2) Elle se nommoit d'abord *Mher-ül-Niçá (a);* sa beauté, sa taille, ses graces,

(a) La plus grande des femmes.

ce Sélym, fit frapper ces roupies pendant les vingt-quatre heures qu'elle exerça l'autorité souveraine du consentement de son mari. Ces monnoies furent défendues après la mort de ce monarque; on les fondit parce qu'elles n'avoient plus cours, de

---

l'inexprimable et irrésistible volupté qui respiroit dans tout son maintien (*a*), captivèrent le Grand-Moghol Djihânguyr (*b*); il fit périr le mari de *Mher-úl-Niçá*, qui étoit un prince patane, et l'épousa en 1019 de l'hégire (1611 de l'ère vulgaire). Le jour même de ses noces, il changea le nom de sa nouvelle épouse en celui de *Nour-Mahhal* (*c*); mais elle préféroit celui de *Nour-Djihân* (*d*), sans doute à cause de sa ressemblance avec le nom de son époux. Sa faveur monta à un si haut degré, qu'elle obtint de Djihânguyr, en 1021 (1612), et dans la septième année de son règne, l'exercice du pouvoir souverain pendant six mois, et prit même le titre de *Pâdichâh* (*e*). Il est probable que pendant ce règne momentané, elle ait fait battre monnoie; mais tous les historiens Indiens s'accordent à dire que les pièces au zodiaque dont parle notre auteur, et sur lesquelles plusieurs voyageurs contemporains ont débité le conte qu'on lit ici dans le texte, ainsi que dans *Moreri*, à l'article *Nour-Djehan*, ne sont point de cette princesse (*f*), mais qu'en 1018 de l'hégire (1610 de l'ère vulgaire), Djihânguyr

(*a*) « Her shape, her beauty, her grace, » and that inexpressible volupteousnefs of » mein which it is impossible to ressist ». *Dow's history of Hindoostan*.

(*b*) Et non pas Sélym, comme le nomme M. Thunberg. Djihânguyr, fils d'Akbar, naquit à Sigrefalpour en 977 de l'hégire (1569), administra l'empire en 1006 (1597), fut reconnu roi (*pâdichâh*) en 1014 (1605), régna 22 ans, mourut de maladie en revenant du royaume de Kachmyr en 1037 (1628). La pièce qu'on frappa à son avénement au trône, portoit: « Le favori de la victoire, » la lumière de la religion, Mohhammed » Djihânguyr, roi, destructeur des infidèles; frappée dans la ville capitale d'Agrah. 1014 (1605) ». *Hist. ms.*

(*c*) *La lumière du Hharem*, que nous nommons improprement *sérail*.

(*d*) *La lumière du monde.*

(*e*) Mot persan qui signifie *monarque*, *souverain*.

(*d*) L'inscription même de ces monnoies prouve qu'elle n'osa pas s'attribuer cette prérogative du pouvoir souverain; car on y lisoit: *Par l'ordre du roi Djihânguyr, cette pièce d'argent a trouvé cent graces avec le nom de la begum* (princesse) *Nour-djihân, souveraine, frappée dans la ville d'Agrah*, l'an 1021, premier de son règne. *Hist. des pièces de monnoies qui ont été frappées dans l'Hindoustan, tirée de plusieurs historiens du pays, à Fayzâbâd*, 1773, par le cit. Gentil, ancien capitaine au service de France dans l'Inde. Ce précieux manuscrit, orné de miniatures, m'a été communiqué par l'auteur.

manière qu'elles sont devenues très-rares ; il est difficile surtout de les rassembler toutes les douze. D'un côté elles portent un des douze signes du zodiaque, de l'autre, des inscriptions arabes ou persanes.

Je touchois à l'expiration de mes engagemens avec la Compagnie hollandoise ; après avoir reçu mes appointemens et la gratification ordinaire, je résolus de faire un tour en Angleterre, et de passer une partie de l'été à Londres.

Je partis au mois de novembre pour la Haye, où je vis plusieurs objets curieux d'histoire naturelle et d'art qui ornent le cabinet du Gouverneur héréditaire. J'allai rendre visite à M. Lionnet, pour voir sa belle collection de coquillages. Je passai par Rotterdam pour me rendre à Helvoetsluys, où un vent contraire me retint pendant plusieurs jours ; il changea,

---

réforma l'ancienne monnoie indienne, et y substitua celle du zodiaque. On frappoit chaque nouvelle année le signe qui dominoit le jour de son avénement au trône; la première pièce portoit le signe de l'écrevisse, ainsi des autres, jusqu'à la mort de cet empereur. Une preuve qui vient à l'appui du témoignage des historiens Indiens, et à laquelle M. Thunberg auroit dû faire attention, c'est que la légende du revers ne porte pas le nom de Nour-Mahhal ; on y lit : « *L'or a trouvé de l'embellissement dans la ville d'Agrah, par le* » *nom de Djihânguyr, fils du roi Akbar,* » *hégire 1018* (1600 de l'ère vulgaire), » *quatrième de son règne* (a) ». Le jésuite Catrou (b) avoit déjà observé très-judicieusement que si la Sulthane a fait frapper ces monnoies, elle n'a pas eu au moins la témérité de le faire en son nom ; enfin le témoignage des historiens Indiens ne permet plus même de les lui attribuer en aucune manière. *Notes du Rédacteur.*

(a) *Histoire manuscrite des pièces frappées dans l'Hindoustan*, à l'article *Djéhanguyr*, suivant l'orthographe du capitaine Gentil.

(b) *Histoire générale de l'empire du Mogol, depuis sa fondation jusqu'à présent, sur les Mémoires Portugais de M. Manouchi*, par le R. P. Catrou, 1715, t. I, p. 322, 323. M. Tychsen a aussi parlé, mais très-légèrement, de ces pièces dans son *Introductio in rem numerariam Mohammedanorum*. Rostochii. 1794. p. 295.

ce Sélym, fit frapper ces roupies pendant les vingt-quatre heures qu'elle exerça l'autorité souveraine du consentement de son mari. Ces monnoies furent défendues après la mort de ce monarque; on les fondit parce qu'elles n'avoient plus cours, de

---

l'inexprimable et irrésistible volupté qui respiroit dans tout son maintien (*a*), captivèrent le Grand-Moghol Djihânguyr (*b*); il fit périr le mari de *Mher-úl-Niçá*, qui étoit un prince patane, et l'épousa en 1019 de l'hégire (1611 de l'ère vulgaire). Le jour même de ses noces, il changea le nom de sa nouvelle épouse en celui de *Nour-Mahhal* (*c*); mais elle préféroit celui de *Nour-Djihân* (*d*), sans doute à cause de sa ressemblance avec le nom de son époux. Sa faveur monta à un si haut degré, qu'elle obtint de Djihânguyr, en 1021 (1612), et dans la septième année de son règne, l'exercice du pouvoir souverain pendant six mois, et prit même le titre de *Pâdichâh* (*e*). Il est probable que pendant ce règne momentané, elle ait fait battre monnoie; mais tous les historiens Indiens s'accordent à dire que les pièces au zodiaque dont parle notre auteur, et sur lesquelles plusieurs voyageurs contemporains ont débité le conte qu'on lit ici dans le texte, ainsi que dans *Moreri*, à l'article *Nour-Djehan*, ne sont point de cette princesse (*f*), mais qu'en 1018 de l'hégire (1610 de l'ère vulgaire), Djihânguyr

(*a*) « Her shape, her beauty, her grace, » and that inexpressible volupteousnefs of » mein which it is impossible to ressist ». *Dow's history of Hindoostan*,

(*b*) Et non pas Sélym, comme le nomme M. Thunberg. Djihânguyr, fils d'Akbar, naquit à Sigrefalpour en 977 de l'hégire (1569), administra l'empire en 1006 (1597), fut reconnu roi (*pâdichâh*) en 1014 (1605), régna 22 ans, mourut de maladie en revenant du royaume de Kachmyr en 1037 (1628). La pièce qu'on frappa à son avénement au trône, portoit : « Le favori de la victoire, » la lumière de la religion, Mohhammed » Djihânguyr, roi, destructeur des infidèles; frappée dans la ville capitale d'A» grah. 1014 (1605) ». *Hist. ms.*

(*c*) *La lumière du Hharem*, que nous nommons improprement *sérail*.

(*d*) *La lumière du monde.*

(*e*) Mot persan qui signifie *monarque*, *souverain.*

(*d*) L'inscription même de ces monnoies prouve qu'elle n'osa pas s'attribuer cette prérogative du pouvoir souverain; car on y lisoit: *Par l'ordre du roi Djihânguyr, cette pièce d'argent a trouvé cent graces avec le nom de la begum* (princesse) *Nour-djihân, souveraine, frappée dans la ville d'Agrah*, l'an 1021, premier de son règne. *Hist. des pièces de monnoies qui ont été frappées dans l'Hindoustan, tirée de plusieurs historiens du pays, à Fayzâbâd*, 1775, par le cit. Gentil, ancien capitaine au service de France dans l'Inde. Ce précieux manuscrit, orné de miniatures, m'a été communiqué par l'auteur.

manière qu'elles sont devenues très-rares ; il est difficile surtout de les rassembler toutes les douze. D'un côté elles portent un des douze signes du zodiaque, de l'autre, des inscriptions arabes ou persanes.

Je touchois à l'expiration de mes engagemens avec la Compagnie hollandoise ; après avoir reçu mes appointemens et la gratification ordinaire, je résolus de faire un tour en Angleterre, et de passer une partie de l'été à Londres.

Je partis au mois de novembre pour la Haye, où je vis plusieurs objets curieux d'histoire naturelle et d'art qui ornent le cabinet du Gouverneur héréditaire. J'allai rendre visite à M. Lionnet, pour voir sa belle collection de coquillages. Je passai par Rotterdam pour me rendre à Helvoetsluys, où un vent contraire me retint pendant plusieurs jours ; il changea,

---

réforma l'ancienne monnoie indienne, et y substitua celle du zodiaque. On frappoit chaque nouvelle année le signe qui dominoit le jour de son avénement au trône ; la première pièce portoit le signe de l'écrevisse, ainsi des autres, jusqu'à la mort de cet empereur. Une preuve qui vient à l'appui du témoignage des historiens Indiens, et à laquelle M. Thunberg auroit dû faire attention, c'est que la légende du revers ne porte pas le nom de Nour-Mahlhal ; on y lit : « *L'or a trouvé de l'embellissement dans la ville d'Agrah, par le nom de Djihânguyr, fils du roi Akbar, hégire 1018* (1600 de l'ère vulgaire), *quatrième de son règne* (*a*) ». Le jésuite Catrou (*b*) avoit déjà observé très-judicieusement que si la Sulthane a fait frapper ces monnoies, elle n'a pas eu au moins la témérité de le faire en son nom ; enfin le témoignage des historiens Indiens ne permet plus même de les lui attribuer en aucune manière. *Notes du Rédacteur.*

(*a*) *Histoire manuscrite des pièces frappées dans l'Hindoustan*, à l'article *Djéhanguyr*, suivant l'orthographe du capitaine Gentil.

(*b*) *Histoire générale de l'empire du Mogol, depuis sa fondation jusqu'à présent, sur les Mémoires Portugais de M. Manouchi*, par le R. P. Catrou, 1715, t. I, p. 322, 323. M. Tychsen a aussi parlé, mais très-légèrement, de ces pièces dans son *Introductio in rem numerariam Mohammedanorum*. Rostochii. 1794. p. 295.

et devint si favorable, que le paquebot royal dans lequel je m'étois embarqué avec plusieurs autres passagers, sortit aisément du port, et gagna la haute mer; mais de nouvelles bourasques nous écartèrent encore de notre route, et nous contraignirent d'aborder à une très-grande distance de Londres, où je me rendis par terre le 14 décembre. Mon compatriote et mon ancien camarade de collège, M. Driander, avoit eu la complaisance de me louer des appartemens commodes qui étoient tout prêts à mon arrivée. J'allai donc le joindre, en arrivant, chez M. Banks, à qui il me présenta. Cet Anglais, aussi estimable que célèbre, me montra son superbe cabinet d'histoire naturelle, et me combla de bontés pendant mon séjour à Londres. Il me donna le libre accès de son cabinet, et cette permission me flatta d'autant plus, qu'elle remplissoit mes intentions et secondoit le projet que j'avois formé de faire un cours de règne végétal dans cette magnifique collection. Je passois toutes les matinées à examiner avec l'attention la plus scrupuleuse ses magnifiques herbiers, qui contiennent des plantes recueillies dans toutes les parties du globe. Je trouvois à la fois à satisfaire ma curiosité et à accroître la sphère de mes connoissances en botanique. Il poussa la complaisance jusqu'à me montrer les plantes qu'on lui avoit rapportées des îles de la mer du Sud, et qui n'étoient pas encore classées dans son herbier selon les genres et les espèces. MM. Solender et Driander firent descendre cette magnifique collection du plus haut étage de la maison pour que je pusse l'examiner à mon aise.

M. Banks peut se flatter de posséder la bibliothèque la plus riche et la plus complète sur l'histoire naturelle qu'il y ait en Europe. Elle occupe seul un vaste appartement, contigu à un cabinet d'histoire naturelle; de manière qu'en examinant une plante, on peut aisément consulter l'auteur qui l'a décrite.

La maison de M. Banks est une espèce d'académie de naturalistes, où se rassemble chaque jour un grand nombre de savans.
J'eus

J'eus occasion d'y faire plusieurs connoissances honorables et intéressantes.

Quoique je ne sois resté que peu de tems à Londres, j'ai visité ce que cette ville renferme de curieux, sur-tout en histoire naturelle, le *British museum*, le cabinet de Lewer, et de quelques autres amateurs, qui méritent une attention particulière. Le *British museum* renferme de belles et nombreuses collections de différentes espèces, une bibliothèque nombreuse de livres manuscrits et imprimés, des antiques, des médailles, des costumes de différentes nations, et d'autres raretés. On y conserve les manuscrits rapportés par Kœmpfer, ses plantes et ses dessins, que j'examinai avec bien du plaisir. Il y a plus d'un siècle que le chevalier Sloane les acquit après la mort de ce voyageur. Le cabinet de Lewer, qu'on me montra moyennant une petite gratification que je donnai aux domestiques, renfermoit particulièrement une collection de minéraux et d'animaux empaillés.

Dans mes courses aux environs de Londres, je visitai un beau jardin confié aux soins de M. Ayton, situé à Kiew, riche en plantes étrangères vivantes; celui de M. Lée, rempli d'arbres et d'arbustes; celui du docteur Fothergill, à Chelsea, et plusieurs autres. On me montra aussi, chez M. Lée, une nombreuse collection d'insectes rassemblée par sa fille, et augmentée d'un grand nombre d'insectes du Bengale, que Mme Monson avoit recueillis elle-même, et légués avant de mourir à Mlle Lée.

J'allai voir le professeur Forster l'aîné, qui me fit l'accueil le plus amical; il poussa la complaisance jusqu'à me montrer dans le plus grand détail, les plantes et les coquillages qu'il avoit rapportés de ses voyages dans la mer du Sud; il m'en donna même une colletion complète.

De toutes les nations que j'ai visitées, ce sont les Anglois qui savent le mieux distribuer leur journée. Ils déjeûnent à neuf heures, et prennent ordinairement du thé; après ce léger repas, chacun vaque à ses affaires jusqu'à trois heures après-midi : on

dîne à quatre heures, c'est-à-dire, lorsque les négocians reviennent de la Bourse. Les gens de qualité dînent une heure ou deux plus tard. Le reste de la soirée est consacré à la société : cette manière de vivre me paroît très-sage et très-favorable au travail. Les assemblées ne se tiennent conséquemment que le soir à six heures. Les membres de la *société royale* se réunissent un jour par semaine, et j'eus le plaisir d'assister à plusieurs de leurs séances; leur salle est garnie de bancs comme une église, les membres de la société s'y asseyent; le président et les secrétaires sont placés autour d'une table, et enfermés dans une enceinte de barrières : chaque membre a droit d'amener un ami, en prévenant le président, et en lui disant son nom.

Le froid fut très-vif au commencement de cette année, et le vent souffla si violemment, qu'il abattit plusieurs tuyaux de cheminées, qui crevèrent des toîts, et même des étages; ce qui occasionna beaucoup d'accidens et de dégâts.

Le 30 janvier étoit le jour fixé pour mon départ; le colonel commandeur Cromstedt, nouvellement arrivé de l'Amérique septentrionale, m'accompagna, et nous prîmes ensemble le chemin de la Hollande. Nous nous embarquâmes à Harvich pour traverser le canal et nous rendre à Helvoel, et de-là à Amsterdam, où je ne restai que quelques jours.

Le 16 février nous nous remîmes en route pour Grœninghe, et ensuite pour Hambourg. Le 2 mars, nous arrivâmes à Stralsond, après avoir passé par Lubek, Vismar, Rostock, et Banangart. Comme le paquebot ne devoit mettre à la voile que vers le 8 ou le 10 du courant, nous allâmes faire un tour jusqu'à Gripsvald, pour voir sa célèbre université, sa belle bibliothèque, et plusieurs autres monumens curieux. Nous nous embarquâmes enfin pour la Suède : la traversée ne fut pas longue, et le 14 mars je revis ma chère patrie, que j'avois quittée depuis neuf années.

FIN.

EXPLICATION DES FIGURES,

Avec des notes descriptives et des renvois dans le corps de l'ouvrage ;

PAR LE CITOYEN LAMARCK.

PLANCHE PREMIÈRE.

Arctomis (*Africana*) *auriculis nullis*, *dentibus primoribus prœlongis*, *superioribus sulcatis*, *cauda abbreviata*.

—— *Mus maritimus. Gmel. Syst. nat. 1*, p. 140. *Mus suillus. Schreb. saeugth.* t. 104. B.

—— *La grande taupe du Cap*. Buff. Hist. nat. suppl. 6, p. 255, planche VIII.

—— *Marmotte d'Afrique.*

La marmotte d'Afrique est distinguée de notre marmotte d'Europe, par son défaut d'oreilles extérieures, par la longueur de ses dents incisives, et par la couleur blanche de sa robe. Elle n'a point un museau alongé, droit et pointu, comme on la représente dans les figures ci-dessus citées de Buffon et de Schreber ; son museau est au contraire obtus, un peu court, et incliné, ou légèrement arqué, comme dans toutes les marmottes. Cet animal, qui est bien distingué du suivant par sa taille, puisqu'il est d'une grandeur à peu près double, ayant dix à douze pouces de longueur, ne doit pas être associé aux taupes, comme l'a fait Buffon. Il me paroît donc, comme l'a aussi pensé M. Thunberg, que c'est une véritable marmotte. *Voyez* le vol. I, page 188 et suivantes.

Au reste, cette marmotte d'Afrique est bien différente du *cavia Capensis* d'Erxleben, qui est l'*hirax Capensis* de Schreberg, et c'est par erreur que dans la note 3 de la page 188 du premier volume, j'ai laissé entrevoir des doutes à cet égard.

PLANCHE II.

Mus (*Capensis*) *brachyurus, dentibus primoribus supra infraque cuneatis, auriculis nullis, palmis pentadactylis, ore albo.* Gmel. Syst. nat. 1. page 140. Pall. Glir. page 76.

— *Mus Capensis*. Schreb. Saeught. t. 204.

— *La petite taupe du Cap*. Buff. Hist. nat. suppl. 6, p. 252, planche XXXVI; et édit. d'Amst. suppl. 4, pages 76 à 78, planche XXVIII.

Ce petit animal, qui n'a que cinq à six pouces de longueur, n'est pas entièrement blanc comme la marmotte d'Afrique, mais il est d'un brun minime, plus foncé, et même bleuâtre sur la tête, avec une tache blanche sur chaque œil, sur chaque oreille, et autour du museau.

Il est mentionné dans cet ouvrage, au vol. I, p. 189, sous le nom de marmotte houpée, ou marmotte du Cap; mais ce n'est véritablement qu'une espèce de rat (*mus*), ou plutôt qu'une taupe, quoiqu'elle ait le boutoir ou le nez fort court. La figure que l'on en donne ici est empruntée de l'ouvrage de M. Pallas, intitulé *Glires*, et non dans son *Spicilegia zoologica*, comme il est dit par erreur dans la note de la page 188 du premier volume de ce voyage. Elle a été aussi copiée par M. Schreberg, dans son *Saeugthiere*. Cette figure n'est pas mauvaise, mais on auroit pu choisir celle ici citée de Buffon, qui me paroît meilleure.

PLANCHE III.

Mullus (*fasciatus*) *imberbis*, *fasciis sex* transversis *albis*, *cauda macula fusca*. Th.

—— *Le rouget à bandes.*

——D. $\frac{9}{10}$ P. 9. v. $\frac{1}{5}$ A. $\frac{2}{8}$ C. 15.

Corps ovale-oblong, comprimé, long de huit à neuf pouces, brun, avec six bandes blanches transversales. Ses écailles sont grandes, ovales, striées, entières.

La tête est comprimée, lisse, à opercules entières : les dents sont un peu obtuses, fort petites; mais deux antérieures à chaque mâchoire sont plus grandes que les autres.

Les nageoires sont tachées de brun; la queue est arrondie, avec une grande tache brune au milieu.

Ce rouget habite l'Océan du Japon. Il semble avoir des rapports avec le *perca vittata*. *Gmel. Syst. nat.* 2, p. 1314, et peut-être avec le *perca picta*, dont parle M. Thunberg à la page 257 de ce volume.

PLANCHE IV.

Campanula (*hispidula*) *hispida*, *floribus erectis*, *calycibus longitudine Corollæ*. Lin. f. suppl. 142.

—— *Campanula* (*hispidula*) *foliis lanceolatis ramisque diffusis hispidis*. Thunb. Fl. cap. prodr. p. 38.

—— *Campanule hispide*. Lam. Dict. vol. I, p. 585, n° 40.

Les tiges de cette petite campanule sont menues, hispides, feuillées, longues de trois ou quatre pouces; les feuilles sont alternes, linéaires, pointues, ciliées ou bordées de poils roides, courts, blancs, spinuliformes; les fleurs terminent les tiges et leurs rameaux : leur calice est profondément divisé en cinq découpures linéaires, droites, ciliées comme les feuilles, et

au moins aussi longues que la corolle. Je doute fort que la campanule citée de Commelin (*Hort.* 2, p. 73, t. 37) appartienne à cette espèce.

Cette campanulle croît au Cap de Bonne-Espérance : j'en possède différens individus, parmi lesquels il s'en trouve dont la tige n'a qu'un pouce de longueur.

PLANCHE V.

Diosma (*tètragona*) *foliis ovatis carinatis ciliatis quadrifariam imbricatis, floribus terminalibus solitariis.* Thunb. Fl. Cap. prodr. p. 43.

—— *Diosma tetragona.* L. f. suppl. p. 155, et Lam. Dict. vol. II, p. 287, n°. 15.

Ce petit arbuste a le port du *diosma capitata;* mais il en est distingué par son feuillage, et par ses rameaux moins serrés. Ses feuilles sont courtes, ovales, ou presqu'en cœur, pliées en deux, carinées sur leur dos, ciliées en leur bord, nombreuses, et embriquées sur quatre rangs, ce qui fait que les rameaux qui en sont couverts paroissent tétragones; les fleurs sont terminales, assez grandes, sessiles, ordinairement solitaires.

M. Thunberg, qui a découvert cette plante au Cap de Bonne-Espérance, n'en fait point mention dans son voyage, non plus que des suivantes.

PLANCHE VI.

Echites (*bispinosa*) *aculeis binis extrafoliaceis, foliis lanceolatis glabris, corollis hypocrateriformibus.* L. f. suppl. 167, et Thunb. Fl. Cap. prodr. p. 37.

Cet arbrisseau a plus l'aspect d'un *barleria* ou d'un *carissa*, que d'un échites; mais M. Thunberg qui l'a observé, s'est

sans doute assuré que ses fleurs ont cinq étamines, ce qui les éloigne des *barleria*, et que ses fruits ne sont pas des baies comme ceux des *carissa*.

Ses rameaux sont cylindriques, tortueux, épineux, et feuillés dans leur partie supérieure. Les épines sont la plupart géminées, droites; les supérieures sont les plus longues, les feuilles sont lancéolées, glabres, sessiles, situées dans les aisselles des épines: les fleurs viennent en petit nombre aux sommités des branches : elles sont presque sessiles, à calice court, et à corolle infundibuliforme.

Cet arbrisseau croît au Cap de Bonne-Espérance. Il paroît qu'il est très-voisin de l'*echites succulenta* par ses rapports; et si leur fruit n'a point été observé, je présume que l'un et l'autre sont des *carissa*. Voyez ce genre à l'art. *Calac*, dans mon Dictionnaire.

PLANCHE VII.

Lobelia (*cardamines*) *foliis pinnatis, pinnis ovatis dentatis, scapo erecto*. Thunb. pl. cap. prodr. p. 39.

—— *Lobelie à feuilles de cresson*.

Cette lobelie est remarquable par son feuillage. Sa tige est une hampe simple, droite, velue, striée, haute d'environ six pouces; les feuilles sont radicales, pétiolées, pinnatifides, de la longueur du doigt, à découpures ovales, dentées ou lobées, irrégulières, un peu velues : les fleurs viennent en grappes terminales, et sont soutenues par des pédoncules propres fort courts; leurs anthères sont velues et séparées.

On trouve cette plante au Cap de Bonne-Espérance, dans les champs sablonneux.

PLANCHE VII.

Lobelia (bifida) foliis ovatis dentatis, caule erecto bifido. Thunb. pl. cap. prodr. p. 40.

C'est une des plus petites espèces de ce genre; sa racine, qui est très-menue et annuelle, pousse une tige droite, herbacée, filiforme, presque nue, pubescente, bifide supérieurement, et haute de deux à trois pouces. Ses feuilles sont la plupart radicales, un peu pétiolées, ovales, légèrement dentées, obscurément pubescentes, et longues d'environ deux lignes. Les caulinaires sont encore plus petites, en petit nombre, et situées dans la partie inférieure de la tige; elles sont droites, lancéolées, alternes. Les fleurs sont bleues, terminales, solitaires sur chaque bifurcation. On observe une petite bractée lancéolée dans chaque dichotomie de la tige.

Cette plante croît au Cap de Bonne-Espérance, sur le mont Bockland, vers les bords des rochers : elle fleurit en novembre.

PLANCHE VIII.

Lobelia (radicans) foliis lanceolatis undulatis, caule decumbente radicante. Thunb. manuscrit.
—— *Lobelia erinus.* Thunb. Fl. Japon. p. 325.

Cette espèce me paroît tenir, par ses rapports, à la lobelie traînante (*lobelia serpens*, Dict. n°. 32), et à la lobelie alsinoïde (*lobelia alsinoïdes*, Dict. n°. 29); elle a le feuillage de la première, le port et les longs pédoncules de la seconde.

Sa tige est menue, herbacée, couchée, radicante, rameuse, glabre, filiforme, anguleuse, feuillée; ses rameaux sont droits et en petit nombre ou écartés; les feuilles sont alternes, sessiles, lancéolées, ondulées, obscurément dentées, glabres, et de la longueur de l'ongle : les fleurs sont axillaires, solitaires, sou-

tenues

tenues par des pédoncules une fois plus longs que les feuilles. Cette plante croît naturellement au Japon, à Désima.

PLANCHE VIII.

Viola (*Capensis*) *fruticosa*, *caule erecto*, *foliis obovatis serratis.* Thunb. pl. cap. prodr. p. 40.

Sa racine, qui est vivace, pousse plusieurs tiges droites, menues, fruticuleuses, ou souligneuses inférieurement, filiformes, feuillées, légèrement pubescentes, et qui s'élèvent à quatre ou cinq pouces de hauteur. Les feuilles sont alternes, ovales, un peu obtuses, obscurément dentées, finement pubescentes des deux côtés, à bords un peu roulés en dessous, et portées sur des pétioles fort courts. Ces feuilles sont longues d'environ six lignes; les fleurs sont blanchâtres, axillaires, solitaires, portées par des pédoncules filiformes, un peu plus longs que les feuilles.

Elles ont un calice de cinq folioles, dont les deux inférieures sont naviculaires et conniventes, et cinq pétales inégaux, dont l'inférieur, beaucoup plus grand que les autres, est onguiculé, arrondi, un peu cordiforme, et presque de la grandeur de l'ongle.

Cette violette croît au Cap de Bonne-Espérance, dans le bois nommé Galgebosch : elle fleurit en décembre.

Observation. On voit que cette violette a de grands rapports avec le *viola enneasperma*, et le *viola suffruticosa*, qui croissent dans l'Inde; mais qu'elle en diffère principalement par ses feuilles plus larges, et ses pédoncules plus longs. L'une et l'autre n'ont point d'éperon postérieur, non plus que quelques autres espèces qui croissent à l'île de France, que je possède en herbier, et qui forment une section bien marquée dans le genre *viola*.

FIN DE L'EXPLICATION DES FIGURES.

TRAITÉ

DES MONNOIES, POIDS ET MESURES

DU JAPON.

Les détails que M. Thunberg donne dans le cours de cet ouvrage sur ces différens objets ne m'ayant point paru satisfaisans, j'ai cru devoir en faire un Traité particulier, et il m'en fournit lui-même les principaux matériaux dans sa *Dissertation sur les monnoies japonoises* (1), lue à l'académie de Stockholm le 25 août 1779 : je l'ai traduite en entier avec des additions tirées de différens ouvrages, que j'aurai soin d'indiquer en note.

Les Japonois ne comptent pas par *thaëls*, comme les Chinois, mais par *mas*, dont dix font un thaël; ainsi, au lieu de dix thaëls, ils disent cent mas, et mille mas au lieu de cent thaëls; et pour faire les appoints, ils ont différentes monnoies en or et en argent, en cuivre et en fer, qui répondent assez à celles de France et aux rixdalles d'argent et de cuivre d'Allemagne. Ils ne connoissent point le papier-monnoie, mais ils paient tout en argent

(1) *Intrades-tal, om de mynt-sorter, som i aldre och sednare tider blifvit slagne och varit gangbare ati kejsare domet Japan : hallec for kongl. vetensckaps. academien den 25 august 1779, af C. P. Thunberg.* Stockholm hos J. G. Lange, 1779. Cette dissertation a été traduite et publiée en allemand par J. T. Pyl, à Stendal en 1784, et en hollandois dans le troisième volume des *Verhandelingen van het Bataviaasch, &c.* (Mém. de la Société de Batavia), que j'ai eu souvent occasion de citer dans mes notes. Mon intention étoit d'abord de la mettre au commencement de ce volume; mais j'ai cru qu'elle seroit mieux placée à la suite de l'*explication des fig.* donnée par le citoyen Lamarck. (*Langlès, réd.*)

comptant et frappé par ordre du Gouvernement. Cependant, comme les mêmes pièces ne sont pas toujours de la même grandeur, les marchands ont la précaution de les peser avant de les recevoir; leurs balances sont décrites dans le voyage même, à l'article du commerce, page 353 de ce volume, et on peut en voir la forme sur la planche 2, fig. 2.

Les monnoies du Japon sont simples, unies, la plupart n'ont ni *bourrelet* ni cannelure sur les bords; on n'y remarque point ces enjolivemens de nos monnoies européennes; presqu'aucune n'a une valeur fixe : c'est pourquoi chaque marchand les pèse et y appose son poinçon, pour indiquer que la monnoie est de poids et de bon aloi. On voit beaucoup de ces petits poinçons sur les *kobang* anciens et modernes, sur les *itchib*, et principalement sur les grosses pièces d'argent.

Aucune de ces pièces, excepté les *daikokoguin*, ne porte d'effigie ni de *millésime*, pour indiquer l'époque de leur fabrication.

Le docteur Kœmpfer, qui visita le Japon quatre-vingt-cinq ans avant l'arrivée de M. Thunberg dans le même royaume, a fait graver sur la carte de la ville de Nagasaki (1), plusieurs pièces de monnoie qui avoient cours à cette époque.

Il y avoit dès-lors plusieurs espèces hors de cours, et depuis on en a introduit de nouvelles, dont le nombre augmente chaque jour.

Les Japonois emploient quatre métaux à la fabrication de leurs monnoies; l'or, l'argent, le cuivre, et le fer.

Ils n'ont que deux hôtels impériaux des monnoies, où l'on frappe des pièces d'or et d'argent; l'un à Méaco, l'autre à Iédo. Chaque prince particulier fait battre une monnoie qui a cours dans tout son domaine. Cette monnoie est généralement de cuivre (2).

---

(1) *Histoire civile et naturelle du Japon*, par Kœmpfer, planche 19.

(2) Ingeel japan zyn maar twee keizerlyke munthuyzen, te Meaco en

§. I.

Les pièces d'or sont plates et de trois formes, longues, carrées et rondes. En voici l'énumération et la description.

1°. *L'obang* (1),

Est la plus grosse monnoie que l'on connoisse dans tout le royaume. On peut la regarder autant comme une médaille que comme une pièce de monnoie. Elle n'est guère en usage dans le commerce; on en trouve très-peu chez les marchands ou chez les particuliers; elle est oblongue, plate et épaisse comme un liard de Suède (2). D'un côté sont des lignes fines et entrecoupées et quatre poinçons aux quatre coins de chaque angle. Ces poinçons sont aux armes du *Daïri* ou empereur ecclésiastique. De l'autre côté, qui est très-uni, on trace le nom du prince particulier qui a mis ces pièces en émission, et une inscription en gros caractères noirs vers le milieu de la pièce; elle se prolonge quelquefois jusqu'au bord, et garantit au propriétaire la valeur de cette pièce. Dès qu'elle commence à s'effacer, ou qu'on ne s'y reconnoît plus par le laps de tems qui s'est écoulé depuis

---

Iedo, daar Gouden en Zilveren munten geslaagen worden, doch ider land heer slaat een munt die alleen in zyn land gangbar is en ook gemeenlyk maar von kooper is. *Verhandelingen van het Batav. genootschap*. t. III, p. 209. *Rédacteur.*

(1) Planches I et II, fig. 1.

(2) A-peu-près comme une pièce de deux gros de Prusse (*Prussische zwei groschenstuck*); nous la donnons sur les planches I et II, fig. 1. Elle a six pouces de long sur trois de large. Celle que Krünitz a décrit d'après Kœmpfer, avoit quatre pouces ½ de long et deux ½ de diamètre; elle pesoit 1115 grains ou trois ⅖ loth (onces) de Cologne. L'or en étoit à vingt-deux carats; elle contenoit quatorze ¼ ducats d'or, et équivaloit à quatre-vingt-quatre marcs de banque. *Note de Pyl, auteur de la traduction allemande de la Dissertation, de M. Thunberg sur les monnoies du Japon.* Réd.

qu'elle a été frappée, le prince particulier ou son secrétaire la rafraîchit : on paie pour cela un *itchip*.

L'*obang* vaut près de dix vieux *kobang*. Plus on approche d'Iédo, capitale du royaume, plus on en trouve, et moins ils sont chers; mais au fond des provinces, ils sont très-rares, et ont conséquemment beaucoup plus de valeur. A Nagasaki on les évalue communément de dix-sept et demi à vingt *kobang*, ce qui fait environ cent à cent vingt rixdalles (1); l'or en est très-fin et d'un jaune foncé.

Les *obang* se trouvent plus communement chez les princes particuliers des provinces, et chez les magistrats, qui en donnent en présent dans les circonstances urgentes où ils n'ont rien autre chose sous la main.

2°. *Le kobang*,

Est une pièce d'or oblongue, ronde et plate, longue de près de deux pouces et large d'un, épaisse comme un liard de Suède, (*rund stuck*.) Il y en a de deux espèces différentes.

A. Le vieux *kobang* (2) est en or fin, un peu plus long et plus large que le nouveau *kobang*, d'un jaune foncé; il porte d'un côté des lignes transversales et entrecoupées : à chaque extrémité de la pièce est la figure d'un *itchip*, en carré oblong, avec des lettres en relief; entre cette figure d'*itchip* et le bord même de la pièce, on réserve un champ demi-circulaire, sur lequel se trouve une fleur en relief : de l'autre côté, et au milieu même de la pièce, est l'empreinte d'un poinçon rond avec des lettres également en relief, et vers une des extrémités, on remarque deux petits poinçons avec des lettres aussi en relief : ils varient pour chaque *kobang*.

---

(1) De quatre cent cinquante à cinq cent trente *francs* argent de France.

(2) Voyez planche III, fig. 2.

Cette pièce vaut 100 *mas* du Japon (1), ou un peu plus; ce qui équivaut à dix thaëls du Japon ou autant de rixdalles, selon la manière de compter des Hollandois. A Batavia, elle passe pour dix rixdalles et demi (50 l.).

B. Le nouveau *kobang* (2) à l'inspection ressemble au premier; mais il est plus petit dans toutes ses dimensions, et d'un or inférieur et plus pâle : il porte d'un côté des inscriptions semblables à celles dont nous avons déjà parlé; et de l'autre, il ressemble parfaitement à la première pièce, excepté qu'entre le grand poinçon et le bord même de la pièce, il s'en trouve un autre semblable, plus petit, avec des lettres en relief : il vaut ordinairement soixante *mas* japonois (24 liv.), et même un peu plus, selon que la monnoie hausse ou baisse. A Batavia, on l'évalue six rixdalles et demi ou six rixdalles un quart (environ 30 liv.).

O. en japonais signifie ***grand.***

Ko, *petit.*

Bang, *monnoie* ou *denier.*

Ainsi *obang* signifie *grande pièce*, et *Kobang*, petite pièce.

On trouve souvent sur le haut du *kobang*, et quelquefois vers le bas, outre le gros poinçon, une autre marque très-petite, que les négocians apposent eux-mêmes pour annoncer qu'ils ont éprouvé la pièce, et qu'ils se sont assurés de son titre et de son poids (3).

Quand un *kobang* est fendu ou trop léger, les marchands refusent de le recevoir au taux courant, et souvent le déclarent faux.

---

(1) Environ quarante francs. (*Réd.*) Dix mas font un thaël chinois, ce qui revient à une rixdalle de Hollande, ou à quinze écus de cuivre. Les Japonois ne se servent pas de thaël, mais de mas et de catche, dix catche font un mas. *Note de M. Thunberg.*

(2) Voyez planche III, fig. 3.

(3) Voyez planche III, fig. 2.

Les anciens kobang maintenant sont très-rares et le deviendront encore davantage par la suite, ainsi que les nouveaux; car l'on n'en émet que dans un pressant besoin : on exportoit autrefois beaucoup des uns et des autres sur la côte occidentale de Coromandel, pour les échanger avec un grand avantage contre des toiles, des indiennes. La Compagnie hollandoise exportoit plusieurs milliers de *kobang* chaque année; mais on n'ose plus à présent en emporter un seul.

3°. *L'itchibou* ou *itchip*,

Est une pièce d'or, carrée, longue et plate, un peu plus épaisse qu'un liard (rund stuck), avec beaucoup de lettres en relief d'un côté, et deux figures de fleurs également en relief de l'autre : j'en ai distingué de trois espèces.

A. Le vieil *itchibou* (1), qui est un peu plus long, plus large et plus épais que le nouveau, d'un or pâle; on l'évalue vingt-deux mas cinq konderyns (10 à 11 liv.).

B. L'*itchibou* courant (2), ressemble beaucoup au premier : il est un peu plus court, plus étroit et plus mince, et d'un or aussi pâle : il a, vers le haut du côté droit, un caractère qui ne se trouve point sur le premier : il vaut communément quinze *mas* (6 l.); de manière que quatre de ces *itchibou* équivalent à-peu-près à un *kobang* nouveau (24 liv.).

C. L'ancien demi *itchibou* (3) est beaucoup moindre que le vieil *itchibou*, décrit dans le paragraphe (A); il est sensiblement plus court, plus étroit et plus mince que les précédens; du reste il leur ressemble beaucoup : celui-ci cependant a d'un côté à droite de la partie extérieure, des lettres comme ceux là; mais elles sont

(1) Voyez planche IV, fig. 4.
(2) Voyez planche IV, fig. 5.
(3) Planche V, fig. 6.

plus grandes et ne se ressemblent pas : l'or en est plus haut en couleur; il vaut cinq *mas* deux *konderyn* et cinq *catche* (environ 2 l. 10 s.).

Tous ces *itchip* sont parsemés sur les bords et quelquefois dans le *champ*, de points en relief, avec de petits poinçons frappés par les marchands, pour s'assurer de leur bonté.

Les premiers et les derniers sont de vieilles pièces hors de cours, que l'on rencontre bien rarement.

4°. *Les kojou-kin, kojou-bang* ou *kojou-itchip, nichou* et *chounak*,

Sont de petites pièces d'or qui avoient autrefois plus de cours qu'à présent; il en reste très-peu : on les frappoit dans le district de *Kojou* ou *Kaï*, d'où elles ont tiré leur nom : elles sont d'un or pâle, plates, avec deux empreintes d'un côté, et quatre de l'autre.

J'en ai remarqué de cinq espèces, quatre rondes et une carrée, qui diffèrent entre elles pour la grosseur, mais qui se ressemblent pour le poinçon supérieur qui est d'un côté, et pour les deux qui sont à la droite de l'autre. Quant au poinçon inférieur d'un côté et aux deux à gauche de l'autre, ils varient sur les différentes pièces.

Les rondes ont une bordure de points en relief, mais les petites carrées n'en ont pas.

A. Le *kojou-bang* ou *kojou-kin* (1) est rond, moins fort qu'un double stuber hollandois, et plus épais qu'une pièce de six stubers de Suède, ou écu de banque : il vaut douze *mas* cinq *konderyn* (environ 5 liv.).

B. Le *kojou-kin* ou *kojou-itchib* (2) est rond, un peu plus

(1) Planche IV, fig. 7.
(2) Planche IV, fig. 8.

petit



petit et imperceptiblement plus mince que le premier; mais du reste semblable à l'extérieur : il vaut onze *mas* deux *konderyn* et cinq *catche* (environ 4 l. 10 s.).

C. Le *kojou-itchip* (1) est également rond, aussi grand que celui décrit ci-dessus, mais moins épais de la moitié.

D. Le *nijou* (2) est rond, un peu moins grand et moins épais que le précédent; il vaut cinq *mas* et six *konderyn* (environ 45 s.): il a une grande ressemblance avec le premier, mais il est de moindre valeur et moins épais.

E. Le *chounak* (3) est encore une petite pièce d'or, longue de trois lignes, large de deux, et plus mince qu'un ducat; elle vaut deux *mas* huit *konderyn* (environ 1 liv.).

§. II.

Les Japonois ont des monnoies d'argent de toute espèce; aucune, excepté le *gonome-guin* et le *nandio-guin*, n'a de valeur fixe, et on les pèse toujours en les recevant ou bien en les donnant; elles ont pour la plupart la couleur de l'étain ou du plomb, et sont en effet d'un argent plein d'alliage, toutes épaisses, forgées au marteau, en barre longue ou en masse ronde; on y applique le poinçon sur un côté seulement; excepté les *gonome-guin* et les *nandio-guin*, qui sont certainement jettés au moule, et qui portent des inscriptions en relief des deux côtés.

Les pièces d'argent varient pour la forme dans tout le Japon; il y en a de longues, de rondes, de sphériques, de carrées, de rabotteuses et de plates. Les marchands y appliquent leur poinçon comme sur les monnoies d'or, pour indiquer qu'ils les ont éprouvées et trouvées bonnes.

(1) Planche IV, fig. 9.
(2) Planche IV, fig. 10.
(3) Planche IV, fig. 11.

On enveloppe dans du papier plusieurs de ces pièces d'argent pour des sommes plus ou moins fortes, et le directeur des monnoies, ou celui qui paie, met son cachet sur le paquet; on y inscrit aussi le montant de ce qu'il renferme. Ce paquet ainsi cacheté, passe par une multitude de mains sans être ouvert, et tant qu'il est cacheté, le propriétaire du cachet répond de la somme contenue : et si, à l'ouverture, elle ne se trouve pas conforme à l'indication, il est obligé de remplir ce qui manque. Ces paquets restent très-long-temps sans être ouverts.

5°. *Le gonome-guin* (1),

Dont le nom signifie *cinq mas d'argent*, est une pièce de ce métal, plate, longue de deux pouces et large d'un, avec des angles émoussés, et épaisse comme un stuber de cuivre suédois; l'argent en est assez fin : on frappe plusieurs étoiles à l'entour de la pièce et des deux côtés, pour annoncer qu'elle n'a été ni ébréchée ni altérée. Une moitié de chaque côté a une élévation qui ressemble parfaitement à un *nandio-guin* (2) qu'on y auroit appliqué, avec l'empreinte d'un gros poinçon qui représente des lettres en relief: la plus petite moitié de la pièce est unie d'un côté, et de l'autre environnée de deux rangs de points, avec deux filets droits, entre lesquels circule une ligne tortueuse toujours en relief : elle vaut cinq *mas* (40 s.); elle avoit cours autrefois à Iédo et à Miaco : aujourd'hui on n'en reçoit plus.

6°. *Le nandio-guin* (3),

Est une pièce d'argent fin, longue d'un pouce, et large de la moitié, plate et épaisse comme un stuber de Suède. Elle est

(1) Planche IV, fig. 12.
(2) Voyez ci-dessus, n°. 1.
(3) Planche IV, fig. 13.

couverte, sur le bord, d'un rang d'étoiles, qui la préservent de la rognure, et bordée de points en relief. Un côté est uni et parsemé de caractères toujours en relief; l'autre porte des caractères sur la plus grande partie du champ; la plus petite portion est couverte d'un double croissant en bosse et uni, avec un point en relief à droite et à gauche. A la gauche de ce double croissant on met, après que la pièce a été fondue, un caractère qui indique sa valeur, laquelle est ordinairement de sept *mas* cinq *konderyn* (3 liv.) : elle a cours principalement dans l'île de Nipon, et dans les deux capitales, Iédo et Miaco.

7°. *L'itaganne* ou *tcho-guin*,

Est une pièce d'argent blafard, longue, arrondie des deux côtés, très-épaisse et plate, un peu concave d'un côté, marquée de huit gros poinçons et de lettres en bosse; et de l'autre, raboteuse, et sans inscription.

Nota. Ita signifie en japonois plat ou planche, et *ganne*, métal; *tcho*, le district (1) où cette pièce a été frappée, et *guin*, de l'argent : il y en a de deux espèces.

A. Le *grand itaganne* (2) est épais d'un doigt, long de trois pouces, large d'un peu plus d'un, aminci vers les bords; il vaut soixante-deux *mas*, plus ou moins, selon son poids qui varie beaucoup.

B. Le *petit itaganne* (3) est épais comme un double stuber de Suède, long d'un peu plus de deux pouces, et large d'un; il vaut trente-trois *mas*, plus ou moins.

---

(1) *Landschaft.*
(2) Planche V, fig. 14.
(3) Planche VI, fig. 15.

8°. *Le kodama*,

Est une pièce de mauvais argent blafard, qui a cours dans tout le royaume, semblable à un pois ou à une fève, d'une forme inégale, plus ou moins rond, sphérique, un peu mais rarement applati, portant d'un côté des caractères plus ou moins gros, et souvent aussi la figure de Daïkokou, suivant sa grandeur : l'autre côté est tantôt uni, et tantôt raboteux, et quelquefois marqué d'un petit poinçon par les marchands.

Il y a des *kodama* de diverses espèces, que l'on distingue selon la grandeur, l'empreinte, le poids et la valeur. Ils diffèrent très-souvent par les caractères du poinçon, quoique ce soit la principale partie de la pièce. Ce poinçon est très-gros, et ne peut conséquemment tenir tout entier sur une petite pièce ; il n'y en a tantôt que la moitié, tantôt que le quart.

Voici les *kodama* qui m'ont passé par les mains.

A, long *kodama* (1), de trois *mas* huit *konderyn* (30 s.).

B, un autre long (2), de deux *mas* neuf *konderyn* (20 s.).

C, un ovale un peu plat (3), d'un *mas* neuf *konderyn* (13 s.).

D, un autre également ovale (4), d'un *mas* sept *konderyn* (10 s.).

E, six ronds, plus ou moins sphériques (5) ou applatis du côté des poinçons ; ils valent tout au plus cinq, six, sept, huit, neuf *konderyn*, et jamais un *mas*. Ils portent différens caractères, suivant les différentes positions du poinçon, sur les pièces indiquées ici et sur les deux suivantes. Ce poinçon est absolument indéchiffrable.

---

(1) Planche V, fig. 16.
(2) Planche V, fig. 17.
(3) Planche V, fig. 18.
(4) Planche V, fig. 19.
(5) Planche VI, fig. 20, 21, 22, 23, 24, 25.

F. Deux très-petits (1) sphériques, et un peu applatis par le poinçon, à-peu-près semblables pour la grosseur, mais avec des inscriptions différentes.

9°. *Le Daïkokou* (2),

Est ainsi nommé, parce qu'il porte la figure du dieu des richesses des Japonois, nommé *Daïkokou*, et très-grotesquement faite. Il est un peu plus grand et aussi épais qu'un double stuber hollandois, tout rond, très-plat. D'un côté est cette figure de *Daïkokou*, de l'autre des lignes ou des points en croix; cette monnoie, autrefois très-commune, est maintenant très-rare. L'argent en paroît plus fin que celui du *kodama*.

Les poinçons de *l'itaganne* et du *kodama* sont divisés en deux parties; à droite est la figure de *Daïkokou*, à gauche différens caractères entassés les uns sur les autres. C'est de la figure de ce dieu Japonois que ces deux pièces ont tiré le nom de *Daïkokou-guin* ou *Daïkokou-ganne;* parmi toutes les pièces de cette espèce qui m'ont passé entre les mains, je n'ai pu en trouver dont l'effigie fût plus distincte que celle représentée sous le n°. 28, b, de la VI[e] planche.

Daïkokof ou *Daïkokou* est le dieu des richesses, du commerce et du trafic parmi les Japonois; on le représente assis sur deux vases, avec un marteau dans la main droite, un sac auprès de lui à sa gauche. Les Japonois prétendent qu'il a le pouvoir, en frappant la terre avec son marteau, d'en faire sortir tout ce qui lui plaît, soit du riz, ou tout autre comestible, des vêtemens, de l'argent, (3) &c.

---

(1) Planche VI, fig. 26, 27.

(2) Planche VI, fig. 28.

(3) On peut voir la figure de ce Dieu dans l'*Histoire civile et naturelle du Japon*, de Kœmpfer, vol. I, planche V, édit. *in-fol.* Cet auteur le nomme *Daïkokou*, et le représente assis à l'orientale sur un sac, tenant des deux mains

§. III. *Monnoie de cuivre.*

10°. On désigne sous le nom de *Séni* toutes les espèces en cuivre, en laiton et en fer, tant grandes que petites. Elles sont coulées, et ont au milieu un trou carré de deux lignes de diamètre, par le moyen duquel on peut les enfiler dans un cordon de paille, pour les compter et les transporter plus commodément.

Chacun de ces chapelets est composé de cent pièces, mais plus communément de quatre-vingt-seize. Les premiers se nomment *Metasfiakf*, les autres *Qvourokkoufiakf*, et équivalent à un *mas* cinq *konderyn* (9 s.).

Ces chapelets sont rarement composés de pièces d'une même espèce; il y en a de deux, trois et quatre grandeurs, les plus grosses sont à un bout, et les plus petites de suite, toujours en diminuant. Il n'y en a guère plus de cinq ou six grosses par chapelet; au reste, plus on en met de celles-là, moins il en faut pour compléter le montant des chapelets. Plus les *séni* sont petits, plus il en faut.

Ces chapelets de *séni* se trouvent tout faits dans la plupart des boutiques des villes et des bourgs fréquentés par les voyageurs. Ils peuvent, sans perdre de tems à compter, changer leurs espèces d'argent ou d'or, et se procurer promptement de la monnoie.

Les Chinois apportent aussi à leur comptoir de Nagasaki des pièces chinoises rondes en cuivre jaune : mais il ne faut pas les mettre au nombre des monnoies Japonoises, quoiqu'elles res-

---

un marteau, avec lequel il a l'air de vouloir frapper sur un sac, posé auprès de lui à gauche. On reconnoît sans peine l'Ἑρμῆς ou le Mercure des anciens, qui portoit originairement une petite massue, dont il se servoit aussi pour frapper la terre.

semblent beaucoup au *séni*, mais les inscriptions sont différentes. Les habitans de la ville les nomment *Canton-séni* (*séni de Canton*).

Tous les *séni* indifféremment sont ronds, épais comme un liard de Suède, plats, avec un bourrelet, et de différentes grandeurs.

Les *séni* de cuivre sont très-anciens et très-rares; le premier drogman Kosar en a procuré plusieurs à notre voyageur. Ils sont tous de cuivre rouge, et semblables aux autres *séni* pour la grandeur et l'épaisseur, également avec un trou carré. Mais les inscriptions en sont entièrement différentes.

A. Celui qui se trouve n°. 29 de la VII[e] planche, passe pour avoir 1135 ans, et a servi de base aux mesures du pays : il a un pouce de diamètre, et ne porte aucune inscription sur le revers.

B. Celui du n°. 30, planche VII, a 758 ans, et point de caractères sur le revers.

C. Celui du n°. 31, a 748 ans, point de caractères sur le revers.

D. Celui du n°. 32, planche VII, a 718 ans, point d'inscription sur le revers.

E. Celui du n°. 33, planche VII, a 651 ans, point de caractères sur le revers.

F. Celui du n°. 34, 596 ans, point de caractères sur le revers.

G. Celui du n°. 35, planche VII, a, dit-on, 566 ans, et porte deux caractères sur le revers.

On a calculé leur ancienneté en 1776 de l'ère vulgaire, époque où M. Thunberg a pris ces notes dans le pays même.

Voici maintenant la description des *séni* qui ont cours.

H. *Le sjoumon séni* (1),

C'est-à-dire, dix *séni* (il en vaut dix en effet, 13 ou 14 s.), six font un *mas*; cette pièce déjà ancienne, et qui a peu de cours aujourd'hui, est de la grandeur d'un double stuber de cuivre, mince comme un liard, et d'un cuivre rouge pâle. D'un côté de la pièce aux quatre coins du trou, sont des caractères en relief, et au revers dessus le bourrelet, quatre poinçons avec des lettres en bosses.

I. *Simoni séni* (2),

C'est-à-dire, quatre *séni* (5 s. le montant de sa valeur). C'est une pièce très-commune, sur-tout dans l'île de Nipon. Elle est de laiton, grande comme un stuber de cuivre, et mince comme un liard. D'un côté sont les mêmes caractères que ceux du *sjoumon séni*, ou de la pièce de dix *séni*; de l'autre plusieurs portions d'arc en bosse qui s'entrecoupent réciproquement.

K. *Le too séni* ou *ou too séni*,

Est une monnoie à la fois japonoise et chinoise, de cuivre couleur d'or, mince comme un liard, mais un peu plus grande, avec des lettres très-distinctes d'un côté, et semblables à celles décrites ci-dessus. Elle vaut deux *séni* (2 s. 6 den.); selon toutes les apparences, elle est originairement venue de la Chine. J'en ai vu de deux espèces.

Les unes (3) n'avoient ni caractères ni inscription sur le revers.

Les autres (4) n'en avoient qu'un sur le revers.

---

(1) Planche VII, fig. 36. Je crois qu'il faut prononcer *joumon*. Un *séni commun* vaut neuf den. ou trois liards.

(2) Planche VIII, fig. 37.

(3) Planche VIII, fig. 38.

(4) Planche VIII, fig. 39.

C'est

C'est une monnoie ancienne.

L. Le *séni* proprement dit, c'est-à-dire le *séni* commun, est grand comme un liard, en cuivre rouge, et portant des caractères sur un côté comme les pièces précédemment décrites. Soixante font un *mas* (ou 8 s. il vaut donc 9 den.); j'en ai vu de deux sortes.

L'une (1) sans caractères sur le revers.

L'autre n'a qu'un seul caractère de ce même côté. On le nomme aussi *bon-séni;* c'est une ancienne monnoie courante.

Les deux directeurs de la Compagnie ont la permission chaque année d'exporter une certaine quantité de *séni* de cuivre. En 1775 chacun d'eux en reçut soixante-quinze caisses.

§. IV. *Monnoies de fer.*

Les Japonois en ont aussi quelques-unes.

M. *Le doosa-séni.*

Il ressemble, pour la grandeur, la forme et la valeur, au *séni* courant (10°); j'en ai remarqué de deux espèces.

L'un (2) sans caractères sur le revers.

L'autre (3) avec un seul caractère sur le revers. Cette monnoie est coulée et non pas frappée. La matière est conséquemment si aigre et si cassante, qu'elle se brise pour le peu qu'on laisse tomber la pièce de haut. On risque d'être souvent trompé en recevant cette monnoie. Il y a quelques années qu'un gouverneur de Nagasaki fit couler une grande quantité de ces *séni* de fer dans un hôtel des monnoies qui subsiste encore de l'autre côté du port, en face de l'île où est située la factorerie hollandoise.

---

(1) Planche VIII, fig. 40.
(2) Planche VIII, fig. 42.
(3) Planche VIII, fig. 43.

Parmi toutes les pièces décrites dans cette dissertation, celles qui ont un cours journalier dans le commerce, sont les *kobang* nouveaux, les *itchip* courans, les *itaganne* de deux espèces, les principaux *kodama*, les *nandio-guin*, les *simon-séni*, les *too-séni*, les *séni* communs et les *doosa-séni*.

M. Thunberg a remis toutes ces monnoies entre les mains du roi de Suède.

Voici le cours des monnoies de la Chine à Pékin et à Canton, et de celles du Japon à Nagasaki, Miaco et Iédo en 1786.

Cours de la Chine.

1 catche valoit	$\frac{2}{25}$ schilling d'Hambourg.
10 catche, ...	1 konderyn, 18 den. de France.
10 konderyn, ...	1 mas ou 6 gros 3 $\frac{6}{5}$ fenin, 7 francs.
35 konderyn, ...	1 roupie d'argent, de 45 à 50 sols.
70 konderyn, ...	2 roupies, ou une rixdalle, de 4 l. 10 s. à 5 l. de France, ou une *couronne* anglaise.
7 mas, ...	1 écu de 6 francs, ou une rixdalle 12 gros.
10 mas, ...	1 thaël ou une rixdalle 28 gros.

Cours du Japon.

1 Piti, ...	$\frac{2}{5}$ schilling d'Hamb.
20 pitis, ...	1 mas, ou 3 gros 1 $\frac{5}{6}$ fenin.
15 mas, ...	1 once d'argent, 1 rixd. 12 gros.
20 mas, ...	1 taël 1 rixdalle 29 gros.
30 mas, ...	1 lingot (morceau d'argent,) 2 rixdal. 21 gros.
13 onces d'argent, ...	1 once d'or.

2 onces d'or, ...	1 once du Japon, ou 33 rixdalles 23 gros 1 fenin.
2 onces d'or du Japon, . .	1 doublon, 67 rixdalles 10 gros 2 fenins (1).

Les poids du Japon se divisent en pickel de cent vingt-cinq livres.

En catche de seize thaël.

En thaël de dix mas.

Et en mas de dix konderyn.

Le *mas* ou *seo*, que les Hollandois nomment *ganton*, est l'unique mesure reçue dans tout le Japon, pour le riz, le froment, et autres grains : c'est une boîte carrée en bois; trois mas de riz équivalent exactement à quatre livres poids de Hollande, trois livres de seize onces poids de marc.

Cette mesure fut déterminée et envoyée dans toutes les provinces du Japon, par le *Mon-mou*, quarante-deuxième daïry ou empereur ecclésiastique, qui régnoit en 697 de l'ère vulgaire, 1357 après *Syn-mou*, fondateur de l'empire Japonois.

(*Langlès.*)

(1) Langstedt's *reisen nach süd America, Asia und Africa nebst geographischen, historischen und das kommercium betreffenden anmerkungen* (Voyage de Langstedt dans l'Amérique méridionale, l'Asie et l'Afrique, avec des remarques historiques, géographiques et commerciales.) Hildesheim, 1789, p. 470, 471. *Note du Rédacteur.*

FIN DU TRAITÉ DES MONNOIES.

NOTICE

ALPHABÉTIQUE ET RAISONNÉE

Des ouvrages cités dans les *Notes du Rédacteur.*

A

ABOULFEDHA (*Ismael*) *taqouym ál-boldân* (la rectification des contrées ou des pays). C'est une géographie universelle, divisée en sept climats et par *tables*, avec des notes qui ne sont pas toujours d'une grande exactitude. Cependant l'auteur a compulsé un grand nombre de géographes Orientaux, et même Grecs. Comme on le consulte assez souvent, on me saura peut-être gré d'indiquer les portions de cet ouvrage traduites en langues européennes.

Reiske en a fait une traduction complète en latin, que Busching a insérée dans le V et VI[e] vol. de son Magasin *Fur die neue. Historie und Geographie.* Hamb. 1770, *in*-4°. Mais il a supprimé les degrés de longitude et de latitude, et les *tables* déjà traduites.

Greaves, savant orientaliste anglais, publia en 1650 une traduction latine de la *description de la Khorasmie et du Maouarâlnahar* (*la transoxiane*) avec le texte arabe à la suite des époques célèbres d'*Ulugbeg*. Il traduisit aussi l'*Arabie* insérée dans les *Geographi grec. Scriptor. minores*. La même description de l'Arabie a été publiée en français par Laroque, à la suite du voyage de d'*Arvieux* (Voyez ce mot).

Koehler nous a donné en 1766 une traduction de la Syrie, *cum excerpto geographico ex Ibn ál'ouardi, geographia et histria naturali, &c.* arabe et latine, *in*-4°. La préface et le titre furent réimprimés avec des additions en 1786.

Nous devons au docte Michaelis une excellente traduction de l'*Egypte*, accompagnée du texte et de notes savantes. *Gotting.* 1776, *in*-8°.

Theod. Rinck a inséré dans son *Macrizi historia regum islamit in Abyssinia.* Lugd. Bat. 1790, *in*-4°. la description de la Nigritie (Belâdês-Soudân) d'Aboulfedhâ. Le même savant a publié *Abulfedæ tabulæ quædam geographicæ*, *Lipsiæ* 1791, mais en arabe seulement, et sans notes.

Eichhorn a donné aussi une édition arabe de l'*Afrique*, à Gotting. en 1791.

On trouvera enfin beaucoup de fragmens d'Aboulfedhâ dans l'index geographicus de Schultens *ad vitam Saladini*. Lugd. Bat. 73.

Gagnier avoit commencé une traduction complète de cette géographie, qu'il n'a pas terminée; ce qui ne doit pas inspirer de vifs regrets, car il ne savoit que foiblement l'arabe. Il existe à la bibliothèque nationale une copie de cette géographie faite par Schikard, avec de longs fragmens de traduction du même érudit.

Aboulfedhâ a composé aussi une Histoire universelle, traduite en latin par Reiske, et publiée avec des notes considérables et le texte par M. Adler, à Copenhague, 1789-1794, *in*-4°. 5 vol. Voyez les citations de cet auteur, t. I, p. 437, t. II, p. 360.

Acosta (Emmanuel) rerum a societate Jesu in oriente gestarum, ad annum usque 1558. Commentarius Dilingæ 1571. Le même recueil a été reimprimé à Cologne en 1574, et à Anvers en 1605, augmenté d'un Ve livre de lettres *de rebus japonicis.* T. II, p. 125, 148, 278.

Akber. Ayeen akberi or the institutes of emperor Akber, translated from the original persian by Francis Gladwin (le miroir d'Akbar, ou Institutes de l'empereur Akbar traduits du persan par F. Gladwin). *Calcutta*, 1783-1786, *in-4°.* 3 vol.

Cet ouvrage, unique en son genre, est le plus complet et le plus exact que l'on ait écrit sur l'Inde, sur les antiques sectateurs de Brahma et sur les Moghols leurs maîtres. C'est véritablement un tableau religieux, historique, naturel, civil et politique de l'Inde ancienne et moderne, composé par une société de gens de lettres, sous les auspices du grand moghol Akbar, et rédigé par Aboulfazel son premier visir, vers 1500 de l'ère vulgaire. On peut voir dans le *Magasin encyclopédique*, t. III, p. 486 et suivantes, l'analyse que j'en ai donnée. Quoique le nom de M. Gladwin suffise pour attester l'exactitude de sa traduction, j'observerai qu'il a travaillé sur des textes non exempts de fautes. Les nombreux tableaux de chiffres rendent très-difficile la transcription de cet ouvrage; et dans toute l'Inde on n'en connoissoit qu'un exemplaire parfait et sans fautes, c'étoit celui de la bibliothèque du grand Moghol, écrit pour Akbar lui-même. Cet exemplaire a été acquis il y a quelques années au pillage de Dehly, par un officier anglois, qui a bien voulu me le céder. T. I, p. 437. T. II, p. 166, 324, 328, 392, 434 et 435.

Alphabetum grandonico malabaricum, seu sanscrudonicum. Romæ. 1772, typis sac. congreg. de fide. *in*-12 de 100 pag.

Le malabar est une des trois langues usitées dans la contrée de ce nom, laquelle s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au royaume de Canary. Cette langue à cinquante-une lettres radicales, seize voyelles et 35 consonnes, dont on forme ensuite des ligatures qui font monter le nombre des types à 1128. Les savans qui ont approfondi cette langue y ont reconnu beaucoup de mots syriaques ou anciens chaldéens, ce qui prouveroit que la religion chrétienne y a pénétré autrefois, comme le dit formellement Cosmas, moine égyptien, surnommé *Indopleustes*, qui écrivoit en 535. En outre, Lacroze assure que les chrétiens Malabars se servent pour leur liturgie de caractères très-ressemblans au stranghélo ou ancien syriaque.

Les Malabars préfèrent la poésie à la prose; et c'est pour cela que les poëtes chez eux sont très-communs. Les mots malabars et tamouls ont à-peu-près les mêmes racines; mais les deux caractères sont si différens; que j'ai vu un Indien lire couramment le malabar, et ne pouvoir déchiffrer un seul mot tamoul. Au reste, toutes ces langues indiennes ont le sanskrit pour base. T. II, p. 200.

Amyot et Langlès. Dictionnaire Tatar-Mantchou-Français, traduit d'un dictionnaire Mantchou-Chinois, par Amiot, rédigé et publié avec des additions et l'alphabet de cette langue, par L. Langlès. Paris, 1787-1790, *in*-4°. 3 vol.

Le mantchou est le plus savant de tous les idiômes Tatars: il acquiert chaque jour un nouveau degré d'intérêt par les nombreuses et fidelles traductions du Chinois, du Tibetain, &c. dont on ne cesse de l'enrichir par ordre même de l'Empereur. Ce prince, d'origine mantchoue, entretient un nombre de savans traducteurs pour ces travaux littéraires, auxquels il croit

l'honneur de sa nation intéressé. T. II, p. 176, 328.

Amyot. Introduction à l'histoire des peuples qui ont été ou qui sont actuellement tributaires de la Chine, composée par ordre de l'Empereur Kang-hi, et traduite par Amyot. Voyez la notice et un extrait de ce manuscrit. T. I, p. 97, 98, 132.

Anville (d'), Antiquités géographiques de l'Inde. Paris, 1750, in-4°. 1 vol.

« Elles méritent, dit le major Rennell, p. 115 de son *Memoir for a map* » *of Hindoostan*, autant d'attention que » ses *éclaircissemens;* quoique, je l'a» vouerai, je ne puisse suivre Arrien » dans sa marche d'Alexandre dans ces » contrées limitrophes de la rive occi» dentale de l'Indus, &c. » La réputation de Danville est trop solide encore pour que j'ose seulement mêler mes éloges aux témoignages flatteurs de tous les géographes. Les Anglais particulièrement ne le citent jamais qu'avec la plus haute estime. T. I, p. 436, T. II, p. 395.

Anville (d'), Eclaircissemens géographiques sur la carte de l'Inde. Paris, imp. roy. 1754, in-4°. 1 vol. T. II, p. 391.

Art (de l') militaire chez les Chinois. Paris, 1770, un vol. in-4°. — (*Etat actuel de l') chez les mêmes.* Paris, 1773, un vol. in-12. T. II, p. 330.

Arvieux (d'), Voyage fait par ordre de Louis XIV dans la Palestine vers le grand Emir, chef des princes Arabes du désert, &c. publié par Laroque, qui y a joint une traduction de la description de l'Arabie d'Abulfedhâ. Paris, 1717, in-12, 1 vol.

Ce n'est qu'un extrait curieux des *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, rédigés et publiés par le P. Labat en 1735, in-12, 6 vol. Ces Mémoires quoique très-exacts, ont quelquefois l'intérêt du roman. L'auteur a fait un assez long séjour chez les Arabes bédouins, et dépeint leur vie paisible et innocente, avec une grace et une naïveté qui prouve qu'il n'étoit point déplacé parmi eux; aussi le grand Emir employa-t-il tous les moyens imaginables pour le retenir auprès de lui. Enfin d'Arvieux est le premier et même le seul voyageur jusqu'à présent qui ait donné des détails aussi circonstanciés sur ces nomades. T. I, p. 138.

Asiatick researches or transactions of the society instituted in Bengal for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences and litteratur of Asia. (Recherches asiatiques ou Mémoires de la société établie au Bengale, pour faire des recherches dans l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie). Calcutta, 1788-1793, 3 vol. in-4°.

J'ai donné dans le *Magasin encyclopédique*, T. III, une notice historique sur cette société de savans anglais, établie à Calcutta, et je me propose de faire connoître leurs Mémoires par différens extraits. Il suffit pour ce moment de dire qu'on y trouve les notices les plus curieuses sur la géographie, les productions, les sciences de l'Inde. En un mot, ils remplissent parfaitement l'idée avantageuse qu'on peut s'en former. On doit joindre à cette précieuse collection un recueil non moins précieux, les Asiatick Miscellanyes (mélanges asiatiques anciens et nouveaux), qui formoient 3 vol. in-4°. en 1789. Ils renferment un grand nombre d'extraits de pièces originales sur l'Inde, en persan, en bengale et en anglais. T. I, p. 449. T. II, p. 325.

B

Bailly. Histoire de l'astronomie ancienne depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'école d'Alexandrie. Paris, 1775, *in*-4°. 1 vol. — *Lettres sur l'origine des Sciences et sur celle des Peuples de l'Asie*, adressées à M. de Voltaire. *Paris*, 1777.

C'est dans ces lettres, où l'érudition se trouve réunie à l'élégance du style, que M. Bailly a développé son ingénieuse idée d'un peuple antérieur et savant. Que ne s'est-il uniquement occupé de nouvelles recherches pour appuyer un systême aussi vraisemblable ! Il eût levé un coin de ce voile impénétrable qui nous dérobe la connoissance de la véritable antiquité ; il eût aussi conservé à sa patrie un citoyen célèbre, à ceux qui le connoissoient et le chérissoient, un ami aussi sincère que vertueux et foible, T. II, p. 317, 327, 324.

Bayer (Theophil Sigef.) de Horis sinicis ; de cyclo horario commentationes, accedit ejusdem autoris parergon sinicum de calendario sinico, &c. Petropoli, 1735, *in*-4°. de 32 p. avec 8 pl.

Bayer est un des savans qui s'est livré avec le plus de succès au Chinois, aux langues indiennes, tatars, &c. Outre son *Museum Sinicum*, son *Historia Oshroena* et *Edessena* les douze premiers vol. des anciens *commentaria academiæ petropolitanæ*, les *acta eruditorum* de Leipzig, renferment de nombreuses dissertations de ce savant sur le Chinois, le Mongol, le Kalmouk, le Tibetain, &c. M. Sharpe a donné un catalogue complet des ouvrages de Bayer dans l'appendix au *Syntegmata Dissertationum* de Hyde T. II, p. 339.

Beniowskys Travels into Sybiria, Kamtchatka, &c. London, 1790, *in*-4°. 2 vol. fig. T. II, p. 126.

Bergeron. Voyages faits en Asie dans les XII, XIII, XIV et XV siècles, par Benjamin de Tudele Plan, Carpin, Rubruquis, Asselin, &c. recueillis par P. Bergeron. Paris, 1734, *in*-8°. 1 vol. réimprimé à la Haye, 1735, *in*-4°. 2 vol., et à Leyde en 1759, *in*-4°.

Ce précieux recueil est assez connu ; nous avons l'obligation à Bergeron d'avoir rassemblé différentes relations de même très-rares et presque introuvables. T. I, p. 393, 394.

Bericht Wegnes de hoogte der barometer en thermometer. Voyez le titre complet de ce mémoire, T. I, 496.

Bernard. Recueil des voyages au Nord, contenant divers mémoires très-utiles au commerce et à la navigation. Nouvelle édit. Amsterd. 1731. *in*-12, 10 vol.

Ce recueil de voyages, un des plus curieux que l'on ait encore fait, est rarement complet ; il est très-difficile de réunir les dix volumes ; T. II, p. 357.

Beschryving van de staade Batavia. Voyez tome I, 423.

Begin en wortgang van de oostind compagnie. (commencement et accroissement de la Compagnie). T. I, p. 436, 444.

Beschryving van het eyland Borneo (description de l'isle de Borneo). Voy. T. I, p. 423.

Blanc (Vincent le). Voyages aux quatre parties du monde, à savoir les Indes orientales et occidentales, en Perse et Pegu, &c. enrichis d'observations, par P. Bergeron. *Paris*, 1649, augmentés par Coulon. *Troyes*, 1659, T. I, p. 392.

Bontii (*Jacob*). *De medica indorum lib. IV.* 1°. *notæ in Garciam ab ortá*, 2°. *de dieta nosarum*, 3°. *methodus medendi indica*; 4°. *observationes è cadaveribus*. Ce savant traité se trouve à la suite de celui de Prosper Alpin, intitulé *Medicina Egyptiorum*. Lugd. Bat. 1745, *in*-4°. 1 vol. T. I, p. 494.

Bougainville. *Voyage autour du monde par la frégate l'Etoile en* 1766 — 1769. *Paris*, 1771, *in*-4°. fig. Deuxième édit. aug. *Paris*, 1772, *in*-8°. 2 vol. réimprimé à Neufchâtel dans la même année.

On y joint ordinairement un supplément, ou *Journal d'un voyage* par *Bancks et Solender*, 1772. Ce voyage a été traduit en Allemand, et imprimé à Leipzig avec des augmentations en 1783, *in*-8°. T. I, p. 387, 389, 448, 454, 456, 464.

Boulanger. *L'antiquité dévoilée par ses usages*. Amsterdam, 176 , *in*-12. 3 vol.

Cet ouvrage que l'on doit regarder comme le commentaire du *despotisme oriental*, a été uniquement composé pour démontrer les révolutions hydrauliques du globe, et le profond souvenir que les hommes en ont conservé. A travers les conjectures souvent forcées et peu naturelles, on reconnoît un génie profond et une érudition immense. On ne doute plus maintenant que Boulanger ne soit un nom supposé, sous lequel s'est caché le véritable auteur. T. II, p. 300.

Breitkopf. En nommant ce savant typographe, j'ai oublié de citer son ouvrage sur la typographie chinoise, intitulé *Typographia Sinica, &c.* T. II, p. 16.

Bruyn (*Corn. le*), *Voyages par la Moscovie en Perse et aux Indes orientales*. Amsterdam, 1700, 2 vol. *in-fol.* *ibid.* 1718, *in-fol.* max. 2 vol. avec 320 fig. — *Voyage au Levant, c'est-à-dire, dans les principaux endroits de l'Asie mineure, en Egypte et en Syrie*. Delft, 1700, *in-fol.* Paris, 1714, *in-fol.* et Rouen, Paris, 1725, *in*-4°. 5 vol.

Cette dernière édition a été dirigée par Banier, qui l'a enrichie de notes savantes et curieuses; elle est conséquemment supérieure aux autres, quant à la partie littéraire, mais en même temps bien inférieure pour les gravures; ce qui est d'autant plus fâcheux qu'elles constituent un des principaux mérites de l'ouvrage, car Corneille le Bruyn étoit dessinateur et peintre, conséquemment en état de donner lui-même tous les objets tels qu'il les avoit vus. T. I, p. 383, 387, 392, 423.

C

CALIDAS. *Sacontala, or the fatal ring. An Indian drama by Calidas translated from the original sanscrit and pacrit.* (Sacontala, ou la bague enchantée, drame Indien de Calidas, traduit de l'original sanscrit et pacrit par M. Will. Jones,) imprimé à Calcutta, et reimprimé à Londres chez Edward, 1790, *in*-4°.

Le répertoire du théâtre Indien est au moins aussi nombreux que le nôtre; mais il ne faut pas chercher dans ces pièces les unités prescrites par les maîtres de l'art. Leur plus célèbre poëte dramatique est Calidas, qui florissoit 500 ans avant J. C. et dont il reste encore une autre pièce en cinq actes, et quelques poëmes plus ou moins considérables; mais celle-ci est son chef-d'œuvre. T. II, p. 281.

Carron. *Notes sur le Japon, avec les*

remarques de M. Hagenaar, t. II *de la collection des voyages curieux de Melchisedech Thévenot*, t. II *du Recueil des voyages de la Compagnie des Indes.*

Le même ouvrage en Allemand avec les voyages de Schouten et de Mecklin. *Nurenberg*, 1663 et 1672, *in*-8°. — En Anglais, 1663, *in*-8°.

Carron avoit fait un très-long séjour au Japon étant au service de la Compagnie hollandaise des Indes. A son retour il essuya des tracasseries; Colbert en profita pour l'attacher au gouvernement français, et le chargea de négocier un traité de commerce entre l'Empereur du Japon et la France; mais Carron étant mort en route, cet utile projet avorta. Les notes que nous citons sont des réponses faites par lui à un savant de ses amis. Les observations de Hagenaar méritent peu de confiance. T. II, p. 13, à la note, lisez *Carron* au lieu de *Carré*. T. II, p. 13, 147, 234, 239, 248, 327.

Catalogue des livres de la bibliothèque nationale de Paris. Paris, 1739 *et années suiv. in-fol.* 10 *vol.*

Ce catalogue de la plus belle bibliothèque de l'Europe, interrompu depuis long-temps, va se poursuivre avec la plus grande activité. Maintenant que la convention nationale a donné à ce magnifique établissement une organisation fraternelle et républicaine, chaque conservateur se piquera de faire connoître les trésors qui sont confiés à sa garde, et le gouvernement favorisera sans doute la publication de ces utiles travaux. *Voyez* Notice des manuscrits. T. I, p. 18.

Catalogus librorum tam impressorum quam manuscriptorum bibliothecæ publicæ universitatis Lugduno Batavorum, studio Worferdi Senguerdii et Jacob. Gronovii et Johan. Heyman, Lugd. apud Batavos, 1716.

Supplementum ab anno 1716 *ad* 1741, *in-fol.* 1 *vol.*

Cette bibliothèque est d'autant plus précieuse qu'elle renferme celle de Vossius; tous les manuscrits orientaux, arabes, persans, turks, éthiopiens, coftes, &c. &c. de Scaliger, de Warnier et de Golius, lesquels forment en tout 1198 articles, notés, pour la plupart, de la main de leurs doctes propriétaires.

J'ai remarqué avec peine que les rédacteurs du catalogue n'étoient pas très-versés dans la langue persane, et qu'ils n'avoient pas consulté des savans, à qui cette langue fût familière. Par exemple, ils traduisent par *loquia moralia, politica*, &c. *chah' nâmeh by Hhakym menssour âbyl qâcem el ferdoucy*. (*Livre* ou *histoire des rois par le Sage Menssour aboul qacem él ferdoucy*); c'est une histoire des rois Perses en 60,000 vers, par un poete célèbre sous le surnom de Ferdoucy, et dont j'ai donné une notice dans mes *Fables et contes orientaux*. T. I, p. 15.

Catrou. Histoire générale de l'Empire du grand Mogol, abrégée des mémoires de Manouohi, médecin du grand Mogol. La Haye, 1705, *in*-12, 2 *vol.* 1708, *in*-12, 4 *vol.* T. II, p. 471.

Chardin (Jean), Journal d'un voyage en Perse et aux Indes Orientales (depuis 1664 *jusqu'en* 1677) *par la mer Noire et par la Colchide. Londres*, 1686, *in-fol. Amsterdam, même année, in*-12, ibid, 1711, *in*-4°. 3 *vol, et in*-12, 10 *vol. Paris et Rouen*, 1723, *in*-12, 10 *vol. Nouvelle édit. augmentée du couronnement de Soléiman et d'un grand nombre de passages tirés du manuscrit de l'auteur, qui ne se trouvent pas dans les éditions précédentes. Amsterdam*, 1735, *in*-4°. 4 *vol. fig.*

Le même ouvrage traduit en Allemand. Leipzig, 1687, *in-fol.* en Hollandais. Amsterdam, *ibid*, *in*-4°. en Anglais. Londres, 1720, *in*-8°.

Peu de contrées d'Europe ont été

aussi exactement et aussi minutieusement décrites que la Perse l'a été par Chardin ; ce négociant a véritablement voyagé en observateur et en philosophe sans avoir aucune des prétentions de nos grands hommes ; son style agréable et simple contraste d'une manière bien piquante avec ces phrases contournées et souvent énigmatiques si fort à la mode. Nous nous bornerons à observer, qu'à l'exception de quelques-unes de ses discussions philologiques sur les ruines de Persépolis, tous les voyageurs modernes ont d'un accord unanime confirmé la véracité de celui-ci. T. II, p. 13.

Charlevoix. (*P. Fr. Xav.*) *Histoire et description générale du Japon*, &c. *avec des fastes chronologiques de la découverte du nouveau monde.* Paris, 1736, *in-4°*. 3 *vol.* et *in-12*, 6 *vol.* — Nouvelle édition augmentée et mise dans un nouvel ordre par l'auteur. *Paris*, 1754, *in-12*, 6 *vol. fig.*

Ce jésuite n'a pas épargné les recherches, mais il s'est plus occupé de l'histoire ecclésiastique que de l'histoire civile du Japon, et l'on reconnoît aisément le missionnaire ; au reste, il s'y trouve d'excellentes notices. T. I, p. 504. T. II, p. 4, 5, 11, 13, 30, 36, 43, 95, 148, 157, 277, 278.

Colaço. Relacion annal de las cosas que han hecho los padres de la compania de Jesus en la India Oriental y Japon en los ânnos de 600 *y* 601, &c. *Sacada de las cartas generales*, &c. *traduzida de Portuguez.* Valodid, 1604. T. II, p. 243.

Collado. Ars grammaticæ Japonicæ linguæ in gratiam et adjutorium eorum qui prædicandi evangelii causâ ad Japoniæ regnum se voluerint conferre. Romæ typis Sacræ Cong. de prop. fide, 1632, *in-4°*. T. II, p. 178.

Constantin. Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas. Amsterdam, 1702-1706, *in-12*, 5 *vol.* Amsterdam, 1707, 1710, *in-12*. 6 *vol.* — Nouvelle édition augmentée de plusieurs pièces. Amsterdam, 1725, *in-12*, 10 *vol.* On y joint ordinairement les *voyages* de Schouten, *in-12*. 2 *vol.* T. I, p. 388, 393, 450, 451, 496, 504. T. II, p. 5, 13, 36, 147.

Couplet. Tabula chronologica monarchiæ Sinicæ juxta cyclos annorum, 60. *Ab anno ante christum*, 295. *Usque ad annum*, 1683. *è biliotheca regia.* Paris, 1686, *in-fol.*

Ce précieux fragment de chronologie se trouve ordinairement à la suite du *Confucius sive scientia Sinensis.* Paris, 1687. Ouvrage de philosophie Chinoise traduit par les Jésuites Intorcetta, Herdtricht, Rougemont et Couplet. M. de Guignes (*préface du Chouking*, p, xv) leur reproche, ainsi qu'au P. Noel, de n'avoir pas toujours distingué dans leurs traductions les additions ou éclaircissemens postérieurs du texte même. T. II, p. 99, 132, 331.

Craufurd. (*Q.*) *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos, with a concise account of the present state of the native powers of Hindostan.* Second édit. *Enlarged.* (*Essais particulièrement relatifs à l'histoire, à la religion, aux connoissances et usages des Hindoux, avec une notice abrégée de l'état présent des naturels de l'Hindostan.* Seconde édit. augmentée.) Londres, 1792.

M. Craufurd a rassemblé dans cet ouvrage les notions des meilleurs auteurs modernes qui ont écrit sur l'Hindostan, en y ajoutant celles que lui-même a recueillies dans cette intéressante contrée. Il est fâcheux que sa modestie ou ses occupations l'aient empêché de rédiger un ouvrage com-

plet ; au reste, il nous présente d'excellens matériaux dont les savans pourront profiter. T. II, p. 166, 249.

Croze (*Mathur. Vezière de la*) *Histoire du christianisme des Indes.* La Haye, 17 , *in-12*, 2 *vol.*

L'auteur ne s'est pas borné à tracer les pieux travaux des missionnaires chrétiens ; il a donné une histoire assez exacte et très-précieuse alors de la religion des Hindoux, les mémoires des missionnaires Danois lui ont été d'un grand secours ; il avoit aussi lui-même des notions du Sanscrit et même du Tibétain. T. II, p. 395.

D

Dows (*Alex.*) *History of Hindostan. Translated from the original Persian.* Seconde édit. Revised, altered, corrected and greatly enlarged. (Histoire de l'Hindostan, traduite du Persan. Seconde édition, revue, changée, corrigée et considérablement augmentée.) Londres, 1770, *in-4°.* 2 *vol.* On réunit à cette édition un volume du même auteur, intitulé, *the history of Hindostan from the death of Akbar to the complete settlement of the empire under Aureng-Zebe, to which are prefixed,* 1°. *A dissertation on the origin and nature of despotism in Hindostan,* 2°. *An enquiry into the state of Bengal.* (L'histoire de l'Hindostan depuis la mort d'Akbar jusqu'au complet établissement de l'Empire sous Aureng-Zèbe ; on y a joint une dissertation sur l'origine de la nature du despotisme dans l'Hindostan. 2°. Des recherches sur l'état du Bengale.)

La base fondamentale de l'ouvrage de Dow est l'histoire de Férichta, Musulman, qui écrivoit dans le dix-septième siècle, et qui a consulté les meilleurs auteurs Musulmans ; notre savant Anglais l'a traduite, et y a fait une foule d'additions qui sont le fruit de ses recherches et de ses conversations avec les savans de l'Inde. La première édition de cet ouvrage n'étoit qu'en deux volumes ; celle que je cite, et qui est en ma possession, est infiniment plus rare et plus chère. T. II, p. 470.

E

Ebn el Ouardy, géographe et naturaliste Arabe, qui florissoit vers 1360 de J. C. Outre l'extrait de sa cosmographie donné par M. de Guignes dans les *notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque*, &c. on en trouve encore un autre assez étendu dans *l'Abulfedæ tabula Syriæ*, publié par Kohler. Le savant Aurivillius a tiré du même auteur la description de la date insérée dans le recueil de ses dissertations, (*Car. Aurivillii dissertationes*) publié par J. D. Michaelis à Gottingue et à Leipzig, 1790, *in-8°.* 1 *vol.* T. II, p. 393.

Edrissy, lisez *Edrycy*, cité ordinairement et mal-à-propos par les géographes sous le nom de *Géographe Nubien*, est auteur d'une géographie universelle intitulée *Nozahat êl-mochtâq fŷ îkhtirâq âl ifâq*, (egressio cupientis ad peragrandas terræ regiones.) L'édition arabe publiée à Rome par les Maronites porte pour titre *Ketâb nozahat âl-mouchtâq dhzikr êl âqthâr oue êl boldân oue êl djezr oue êl medâin oue êl îfâq.* On cite encore cet ouvrage sous le titre de *Djagrafia. Al Kolliâh*, (géographie universelle) ou *Ketab rodjâr.* (Livre de Roger). Il paroit en effet que

cette géographie, ou plutôt le texte original dont nous ne possédons encore en Europe que l'abrégé, a été composée par ordre de Roger, second roi de Sicile, vers 1153, pour l'intelligence d'un globe d'argent fin qui représentoit la figure de la terre. Ce savant géographe se nommoit *Abou A'bdoullah Mohhammed ben Mohhammed ben A'bdoullah ben Édrys émyr él moumeïnyn*, et descendoit de la fameuse famille des *Edrissites* qui régna en Afrique, fonda la ville de Fès, et fut détrôné par Mahady A'bdoullah en 919 de J. C. Notre auteur ne conserva de sa royale origine que le surnom d'Emyr âl-Moumeïnyn, (chef des fidèles.) Il est maintenant incontestable que *Cheryf Edryçy* étoit Musulman, d'origine Barbaresque, et non pas Chrétien et Nubien, comme l'ont cru les Maronites, auteurs de la traduction latine de sa géographie, publiée à Paris en 1619, sous le titre de *Geographia Nubiensis*. Cette traduction n'est pas très-fidelle, et leur préface l'est encore moins. En la lisant il ne faut pas négliger de consulter *Hartman commentatio de geograph. Africæ edrissiana*. Gotting. 1791. T. II, p. 100, 393.

F

FORRETS (*Th.*) *new voyage to new Guineas and the Moluccas, from balangbang during the years*, 1774, 1775 et 1776. Londres, 1779, grand *in*-4°.

Cet ouvrage a été traduit en français et imprimé en 1780, *in*-4°. — Et en allemand. Hamburg, 1782, *in*-8°.

Le même voyageur a publié en 1792 une autre relation bien précieuse pour la géographie des mers de l'Inde. *Voyage from Calcutta to the merguy archipelago*, &c. *Also an account of the Islands Jan-Sylan, Pulo pinang, and the port of Quedah, the present state of Atcheen, an Account of the Island Celebes*, &c. London, 1792, *in*-4°. planches et cartes. T. I, p. 379.

Foucher (d'Obsonville.) Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, avec des observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples, &c. Paris, 1783, *in*-8°. 1 *vol.*

Ces excellentes observations ont été traduites et abrégées en allemand avec des notes, par Reichard. Leipzig, 1784, *in*-8°. de 286 p. T. I, p. 484, 486, 489.

Franklin (Will.) Observations made on a tour from Bengal to Persia, &c. Londres, 1788, *in*-8°. 1 *vol.*

Cet ouvrage a été dernièrement traduit en Français sous ce titre; *Voyage du Bengale à Chyraz en 1786 et 1787, contenant une courte notice sur les ruines de Persépolis, des observations sur les mœurs des naturels de la Perse et l'abrégé historique des troubles et des révolutions qui ont agité cet empire depuis Nâdir Châh jusqu'en* 1788, *avec des notes du traducteur*. Cette traduction augmentée de plusieurs notes, est actuellement sous presse, et paroitra sous peu. T. II, p. 437.

Froès (Ludov.) De rebus Japonicis historica relatio. Coloniæ, 1582. Mogunt. 1599, *in*-8°. T II, p. 135.

G

Gaubil. Histoire de Gentchiskan et de toute la dynastie des Mongous, ses successeurs, conquérans de la Chine, tirée de l'histoire Chinoise. Paris, 1739, *in-4°.* 1 *vol.*

Voyez un jugement sur cet ouvrage. T. II, p. 134 et 135, *note.*

Genti. Histoire des monnoies de l'Inde, manuscrite. T. II, p. 470, 471.

Gentil (le), Voyage dans les mers de l'Inde à l'occasion du passage de Vénus. Paris, 1779 et 1781, *in-4°.* 2 *vol.* Heidelberg, 1782, *in-8°.* 8 *vol.*

Ce voyage a été traduit en Allemand, publié avec celui de Chappe d'Auteroche, &c. à Hambourg, 1781, 1782 et 1783.

Nous n'avons des notions sûres et claires de l'astronomie des Indiens, que depuis que le Gentil a été, pour ainsi dire, dérober aux Brahmanes leur science dont ils font un secret. T. I, p. 496. T. II, p. 345.

Georgi (August. Anton.) Alphabetum tibetanum, mission. apost. commodo editum, premissa est disquisitio qua de vario litterarum ac regionis nomine, gentis origine, moribus, superstitione ac manichæismo fusè disseritur, &c. Romæ, 1762, *in-4°.* 2 tom. en 1 vol.

Jusqu'à la publication de ce précieux ouvrage, nous n'avions sur le Tibet que des renseignemens bien vagues, qui se réduisoient à quelques lettres d'Andrada, à une description du Tibet par Théod. Rhay, publiée en 1658, et la relation *d'Orazio della penna.* Rome 1742. — La relation de M. Bogle, envoyé par la Compagnie des Indes Anglaise auprès du grand Lama en 1783, vient d'ajouter encore à nos connoissances sur cette curieuse contrée.

La partie grammaticale est la moins considérable de l'ouvrage du P. Georgi, puisque sur les 760 pages des deux vol. le discours préliminaire en occupe 552; ce discours est entièrement consacré à la religion, à la géographie et aux mœurs du Tibet, avec de longues discussions théologiques contre le manichéisme. Cet ouvrage manque à la fois de philosophie, d'ordre, et de critique; c'est un chaos épouvantable, dans lequel il faut chercher les élémens dont on peut avoir besoin. La religion du Tibet y est sur-tout développée avec la plus scrupuleuse exactitude.

Puisqu'il s'agit du tibétain, je ne laisserai point passer une aussi belle occasion de venger la mémoire de M. Fourmont, du ridicule dont un savant bibliographe moderne s'est amusé à la couvrir. Dans le courant de septembre 1787, le citoyen S. L. inséra deux lettres dans le journal de Paris, pour apprendre au public et pour démontrer que *M. Fourmont prit pour du tibétain ce qui depuis a été reconnu pour du manchéoux.* (découverte qui, à coup sûr, n'a pas été faite par un Mantchou) *Voilà*, ajoute-t-il, *ce que j'ai rapporté d'après les anecdotes de Stæhlin, et ce qui, je le savois bien, est très-opposé au narré de l'académie et des auteurs de l'abrégé de la vie de Fourmont. Mais cette opposition des deux récits ne prouve rien contre la vérité de l'anecdote, à moins que l'on ne démontre que le rouleau en question étoit réellement écrit en langue et avec les caractères du Tibet;* — et c'est positivement ce qui n'a pas même besoin d'être démontré à quiconque a les plus foibles notions, non pas des langues, mais seulement des caractères usités par les habitans de l'Asie septentrionale. Le tibétain s'écrit horizontalement; le mantchou, (et non pas *manchéoux*) perpendiculairement; la différence me paroit assez prononcée: mais ce n'est pas, je crois, dans des *anecdotes* qu'on peut s'en instruire, on n'y apprend pas non plus que *Bayer*, *Müller* et *Georgi*, n'ont jamais élevé le moindre doute sur les caractères de ces fragmens. Les deux premiers dans la préface du *Musæum sinicum*, p. 109,

et dans le *de scriptis nuper in Sibiria repertis commentatio*, les désignent toujours par ces mots, *lingua tangutana*, *textus tanguticus*, *lectio tangutica*, &c. Georgi, *alphab. tibetanum*. p. 655, par *lingua tibetana*, *folia tibetana*. Tout le monde sait que le Tangut et le Tibet sont le même pays, *Tangutum et Tibetum unum idemque sunt*, dit Müller, p. 1; et plus bas *tangutanos* (caractères) *et tibetanos eosdem esse*. Le nom de Tangut se donne plus particulièrement à la partie méridionale de ce royaume. Suivant Georgi, *alphab. tibet*. p. 9. (*regnum meridionale propriè Tangut*, *septentrionale Tibetum utrumque Tibetum*. — Comment le tibétain de Fourmont, le tangut de Müller, ont-ils été métamorphosés en mantchou par l'auteur des *anecdotes* copié par notre bibliographe? C'est ce que je tâcherai d'expliquer plus bas.

Après avoir démontré qu'il n'y avoit jamais eu le plus léger dissentiment entre les savans sur les caractères de ces rouleaux, et que tous se sont accordés à les reconnoître pour du tibétain ou du tangutain, je dirai deux mots des traductions qui en ont été faites.

Fourmont et Fréret n'ayant eu d'autre secours qu'un petit *dictionnaire tibétain-français* que j'ai vu entre les mains de M. Deshautesrayes, neveu de Fourmont, n'ont pu hasarder une traduction littérale; aussi se sont-ils bornés à donner une espèce de glose qui n'est pas aussi éloignée du texte que notre critique voudroit nous le persuader.

Gérard Frédéric Müller lui paroît *un peu plus habile dans la langue tibétaine*, d'après le mémoire circonstancié sur les rouleaux apportés de Sibérie (*de scriptis nuper in Sibiriâ repertis*); mais il y a tout lieu de croire que le citoyen S. Leg. ne cite ce mémoire que d'après une citation; car s'il l'eût parcouru lui-même, il auroit vu d'abord, p. 4, comme je l'ai déjà dit plus haut, que le tangut et le tibétain sont le même idiôme; il auroit vu (page 46), que Müller n'étoit habile ni dans le tibétain ni dans le mongol, puisqu'il remit une ectype de ces fragmens à un lama (*sacrificulus*), qui en traduisit et transcrivit les premiers mots en mongol, langue que Müller ne savoit pas plus que le tibétain. Les plus savans interprètes Russes, même des lamas, à qui il montra cette version mongole, la trouvèrent inintelligible, et lui assurèrent que ce prêtre n'étoit pas en état d'écrire en mongol. Néanmoins ce savant ne voulant point que ses peines fussent entièrement perdues, fit paraphraser, et expliqua comme il put les premières lignes de la version mongole, fit graver le texte tangut (*textus tanguticus*) avec la prononciation interlinéaire en caractères romains, donna aussi la prononciation de ce même texte tangut en lettres mongoles (*pronuntiatio textûs tangutici litteris mongolicis expressa*), la version mongole du texte tangut, (*textûs tangutici. Versio mongolica*) le certificat de l'interprète mongol (*testimonium interpretis mongolici*); enfin la prononciation et la traduction mongoles.

L'obscurité du texte latin de Müller, la réunion des caractères tanguts et mongols sur les mêmes planches, la ressemblance des derniers avec les caractères mantchoux, auront probablement causé dans la tête de quelque érudit l'imbroglio consigné dans les anecdotes de Stoehlin, et fidellement copié par le citoyen S. L.

La troisième traduction, qui est incontestablement la plus fidelle et la plus complète, a été faite par le P. Georgi, et insérée à la fin de son *alphabetum tibetanum*, ouvrage que notre bibliographe ne connoissoit peut-être pas, ou qu'il auroit dû consulter avant de composer ses deux diatribes contre des savans qui depuis plus d'un demi-siècle jouissent d'une juste célébrité dans toute l'Europe. Voici avec quelle déférence le père Georgi s'exprime sur

leur compte, (t. II p. 663) : « Je serois désespéré, dit-il, qu'on s'imaginât que mes efforts tendent à diminuer la réputation de MM. Fourmont, qui, par leur science et leur érudition, se sont acquis l'estime et l'admiration de la république des lettres, et nous ne croyons pas leur traduction très-éloignée du sens de l'auteur tibétain, quoiqu'ils n'aient pas traduit littéralement, parce que la lecture des manuscrits tibétains est extrêmement difficile, et le sens presque toujours incertain. Les plus habiles s'y trompent souvent, et trouvent des sens différens. Un mot séparé a, dans le dictionnaire, une signification toute différente que lorsqu'il est joint dans le discours au commencement ou à la fin d'un autre mot. — MM. Fourmont n'ont connu que la première partie de l'inscription de Leipzig, et dans cette portion les caractères de l'écriture magique ne sont pas aussi prononcés que dans la seconde. Si ces illustres savans en langues étrangères les eussent pu examiner, je ne doute pas qu'ils n'y eussent reconnu le même sens que nous : nous tenterons d'expliquer aussi l'autre partie de ces rouleaux gravée dans les *acta erudito*r de Leipzig, sur lesquels personne ne s'est encore exercé. Les savans y verront que tout ce que nous avons rapporté touchant les dieux et les superstitions des tibétains, n'est pas d'invention nouvelle. Ce monument précieux de l'antiquité tibétaine, tiré des décombres et des ténèbres, et fameux depuis longtemps dans toute l'Europe, renferme des louanges aux divinités dont j'ai parlé dans mon ouvrage, &c. »

Malgré tout l'intérêt que cet article peut avoir pour ceux qui cultivent les langues orientales et septentrionales, je ne dois pas m'étendre davantage, puisque je crois avoir suffisamment justifié les illustres savans dont j'ai osé entreprendre la défense contre un autre savant dont je respecte la personne et dont j'estime aussi infiniment les vastes connoissances en bibliographie; je terminerai donc cet article par un extrait des trois traductions dont j'ai parlé.

Lecture et version
de Fourmont
dans le *Musæum Sinicum* de
Bayer, t. I, p. 109.

Par chiou soui
Attrita fortitudine quisnam
groupa te tonh sem cian
brevis equus frigoris vita des-
r'nam la
truatur (pro) spiritu in (est)
pen par sgi ne?
putredo. Contritus orat ne?
Di ghe tam cie scio
Hoc (est) irrisio omnes vident
sgie pcia par ni
orat avis contrita? Morbida?
mi scie
Non scit (non potest ampliùs)
so cio
os aperire legis (ratiocinatio-
r'nam chi (ki)
nis) spiritus æmulatio ostentio
(si quis in morbum incidat est)
cio chi
legis (ratiocinationis) ambula-
tsam (çam.)
tionis explicatio.

Lecture et version
de Müller,
De script. Tanguticis.
p. 45.

Bar toug sou
Firma conscientia mediante
tchoud ba. dei don
omnia parvi pendendo in prin-
sem djan nam la
cipio vienti unicumque auxi-
pan bar ched naï, di dag
lium orituor indè. Quibus om-
tam djadjad, cheï dja bar
nibus consummatis futurum
ni mi cheï so thoi
quid nemini notum est. Religio
nam dji nitchoï dji
tota namque religionis explica-
tsan.
tio.

Lecture et version
de Georgi,
Alphabet. tibet.
p. 679.

Nota. Le P. Georgi ayant adopté la lecture de Fourmont avec de légères variations, qu'on peut voir dans son ouvrage même, *ubi ac supra*, il suffira de donner sa traduction.

« Misericordia recreat et a crutiatibus absolvit summus protector viventes omnes, qui eam adoratoribus suis revelat. Beneficii largitoris virtutem sciunt omnes sed orationis invocationisque vim et efficaciam exponere, et aperire nesciunt. Nomen ea exprimit et arcanum illius legis, quæ lex est spirituum. Summua proinde legis altitudinem ignorat (*qui efficaciam orationis ignorat*) arcanam signicationem legis universorum spirituum explicatio aperit que ».

T. II. p. 162, 166, 167, 169, 170, 319, 328, 331.

Gossellin. Géographie analysée, ou les systêmes d'Eratosthènes, de Strabon et de Ptolémée, comparés entre eux et avec nos connoissances modernes. Paris, 1790, *in-4°.*

Cet ouvrage a été couronné par l'académie des belles-lettres, et méritoit cet honneur. L'auteur à non-seulement comparé ensemble Erathosthènes, Strabon et Ptolémée, mais il a recherché quelles étoient les connoissances des Grecs à l'époque où elles furent recueillies pour la première fois par l'école d'Alexandrie. T. I, p. 436. T. II, p. 391.

Gravii (Joh) Præfatio ad Chorasmiæ et Mauaralnahar descriptionem ex tabulis Abulfedæ. Londin, 1650.

Le savant traducteur donne dans cette préface des renseignemens précieux sur les mesures itinéraires des Arabes et des Persans. T. I, p. 437.

Grégoire. Rapport sur les destructions opérées par le Vandalisme, et sur les moyens de le réprimer, fait par le citoyen Grégoire à la Convention nationale, dans la séance du 14 fructidor, an second.

La date de ce rapport prouve que ce courageux représentant a dénoncé et poursuivi le vandalisme dès que ses ravages se sont manifestés. Les dangers auxquels l'a exposé son amour pour les arts, ne seront pas entièrement perdus ni pour lui ni pour les arts. En voyant les monumens échappés à la fureur destructrice des bourreaux de leurs pères, nos descendans béniront le législateur qui les a protégés par sa plume et par ses discours. T. I, p. 460.

Gualtieri. (Guido) Relazione della venuta degli ambasciatori Giaponesi à Roma, 1585, *in-8°.*

J'ai extrait de cet ouvrage le petit nombre de passages qui méritent d'être lus. Il a été traduit en allemand et en latin. T. II, p. 160, 172, 245.

H

HAGER (*Van der*); son voyage aux Indes Orientales, cité T. I, p. 451.

Halde (le P. du). Description générale, historique, géographique, chronologique, politique et physique de la Chine et de la Tartarie chinoise. Paris, 1735, *in-fol.* 4 vol. — réimprimée à la Haye avec des additions, particulièrement avec une description de la Bukharie, 1736, *in-4°.* 4 vol. — trad. en anglais, Lond. 1736, *in-8°.* 4 vol. — en allemand, 1747-1749, *in-4°,* 10 vol.

Malgré la crédulité du P. du Halde, et son manque de critique, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir donné une espèce d'encyclopédie chinoise, dans laquelle ont puisé les savans et même les littérateurs. T. I, p. 467. T. II, p. 14, 278, 328, 331.

Halhed (Nathanael Brassey). A code of gentoo Laws or ordinations of the pundets from a persian translation made from the original Written in the shanscrit language (code de lois gentoues, ou réglemens des Pandits, d'après une traduction persane faite sur l'original, écrit en langue sanscrite), Lond. 1781. *in-8°.*

Cet ouvrage ayant été traduit en français, nous renvoyons le lecteur à la préface de cette traduction; il y verra que l'intérêt seul a déterminé les anglais à charger des Brahmanes de compiler toutes leurs lois en un corps pour diriger les magistrats et autres préposés de la Compagnie, chargés de juger les différends qui peuvent s'élever entre les naturels des contrées soumises à cette même Compagnie marchande et souveraine. T. I, p. 3 8.

Gramma

Grammar of the Bengal language. (Grammaire de la langue Bengale). *Hougly* au Bengale, 1778, *in*-4o. 1 vol. Le Bengale tient encore plus du sanscrit (l'ancienne langue des Hindous) que le malabar et le tamoul, tant pour la forme des lettres que pour celle des mots. C'est l'unique moyen de correspondance que l'on ait avec les Hindoux, habitans du royaume dont ils portent le nom. Ils s'en servent dans toutes leurs affaires, et n'en connoissent guères d'autre. Cette langue est même aussi nécessaire que le persan pour traiter avec les officiers et magistrats du gouvernement moghol, lequel ne promulgue presqu'aucun acte en persan, sans y joindre une traduction bengale. Un autre avantage de quelque poids auprès des négocians, c'est que les chiffres bengales, aussi-bien que les tibétains, ressemblent beaucoup à ceux généralement adoptés en Europe, tant pour la forme que pour la manière de les *poser*. La plus grande difficulté de cette langue consiste dans le nombre des lettres et dans la variété de leurs formes et de leurs combinaisons; du reste, les règles en sont simples, et elle a peu d'anomalies.

M. Halhed a mis à la tête de cette grammaire une préface extrêmement curieuse, comme on peut en juger par ma citation. Ce livre est devenu d'une rareté extrême, parce qu'on l'a tiré à très-petit nombre, et que presque tous les exemplaires sont restés dans l'Inde. T. II, p. 324.

Hayus. De rebus Japonicis indicis, peruanis epistolæ recentiores in librum unum coacervatæ. Antuerpiæ. 1605, *in*-8°.

Ce recueil volumineux contient des fragmens utiles pour l'Histoire politique de l'Inde et du Japon. T. II, p. 91, 93, 97, 145, 152, 331.

Hérodote (histoire d'), traduite du grec, avec des remarques, &c. par M. Larcher. *Paris*, 1786, *in*-8o. 7 vol. La réputation de cette savante et fidelle traduction étoit faite avant qu'elle parût; l'attente du public a été parfaitement remplie. T. II, p. 253, 254.

Hhadjy Khalfah, que d'Herbelot et d'autres savans orientalistes citent souvent sous le nom du géographe Turk, florissoit à Constantinople en 1050 de l'hégire (1680 de l'ère vulgaire); il a composé une géographie en turk, intitulée *Djihân numâ* (miroir du monde). Elle a été imprimée par Ibrâhym Efendy muteferraqâ; il y en a une traduction françaisc, manuscrite d'Armain, à la bibliothèque nationale, d'un style pour ainsi dire illisible, cependant quelques géographes l'ont consultée avec assez de succès. T. II, p. 100.

Hhamdoullah ben aboubeqr, cité sous le nom du géographe persan, a composé en persan un traité d'astronomie, de physique et de géographie, intitulé *Nozhat âl-qoloub*, (les délices des cœurs). Il s'occupe exclusivement de la Perse, après avoir toutefois payé son tribut aux villes sacrées de la Mekke, Médine et Jérusalem que les Musulmans nomment la *Maison Sainte, beit al moqaddes*, ou la Maison éloignée, *beit al-âqssa*, parce qu'elle est à quelque distance des deux autres. Il existe deux manuscrits de cet ouvrage à la bibliothèque nationale, que j'ai conférés, et entre lesquels j'ai remarqué des différences considérables, particulièrement dans les chiffres. T. I, p 437.

Historica relatio de legatione regis cinensis, fragment historique très-curieux, inséré dans le *de rebus Indicis, Japonicis epistolæ*. Voyez *Hayus*, & T. II, p. 93.

Hogendorp (W. van) Bijvolgels tot de Beschryving, &c (addition à la description des îles de Java, de Bornéo et de Sumatra), insérée dans le tome I des *Verhandel.* ou Mémoires de *Batavia*. T. I, p. 437, 422.

Hooyman (*J.*). *Beschryving van des vogelnetjes*. Voyez T. I, p. 467.

Hop. Nouvelle description du Cap de Bonne-Espérance, avec un journal historique d'un voyage fait par ordre du gouverneur Tulbagh dans l'intérieur de l'Afrique (vers le Nord), par une caravane de quatre vingts personnes, sous le commandement de M. Hop. Amsterdam, 1778, *in*-8°. fig.

Cette relation a été traduite en allemand, par Allamand, et imprimée à Leipzig, 1779, *in*-8°. 3 parties. T. I, p. 371.

Hunter (*Will.*) *A concise account of the climate, production, governement, &c. of the Pegu* (description abrégée du climat, des productions, du commerce, du gouvernement, des mœurs et usages du royaume du Pégu, avec des remarques morales et politiques, et un appendix contenant, 1°. des recherches sur la cause de la variété des laines des moutons sous différens climats; 2°. la description des caves de Canara, d'Elephanta et d'Ambola, le tout recueilli dans un voyage fait par ordre de la Compagnie des Indes orientales). Calcutta, 178 , réimprimé à Londres en 1789, et traduit en français avec la description de Ceylan par Wolf. *Paris*, 1792, *in*-8°. 1 vol. T. I, p. 485, T. II, p. 158, *note* où vous lirez *Hunter* au lieu de Franklin.

Hyde (*Thom.*). *Syntegmata dissertationum quas olim doctissimus Thomas Hyde S. T. P. separatim edidit, accesserunt nonnulla ejusdem opuscula hactenùs medita, cum appendice de lingua sinensi aliìsque linguis orientalibus, omnia diligente recognita à Greg. Sharpe*. Oxonii, 1767, *in*-4°. 2 vol.

Ces dissertations de Hyde étoient devenues extrêmement rares, celles sur-tout sur le jeu d'échecs et les autres jeux des Orientaux, ainsi que les tables des étoiles fixes d'Ulugbeg. M. Sharpe entreprit de les réunir toutes dans une nouvelle édition, où il inséra des notes et des lettres de différens savans; on y voit encore des planches de caractères orientaux gravées au commencement de ce siècle pour un ouvrage qui n'a pas été exécuté. T. II, p. 340, 396.

Hyde (*Thom.*) *Veterum Persarum, Parthorum et Medorum religionis historia, editio secunda*. Oxonii, 1760, la première parut en 1700.

Le docteur Hyde a fondu dans ce bel ouvrage à-peu-près ce qu'il y a de plus intéressant sur la religion, les mœurs et usages des anciens Perses. Les fragmens lithurgiques attribués à Zoroastre, apportés de l'Inde, traduits et publiés par M. Anquetil, n'ont pas effacé l'ouvrage du *Destour* anglais, à qui nous croyons pouvoir donner ce titre du consentement unanime des savans de l'Europe, excepté peut-être M. Anquetil, qui lui reproche de ne savoir ni le Zend, ni le Pehlvi. (*Zend-avesta*, t. premier, p. CCCCLXXXIX.) Comme ces deux anciens idiômes persans forment encore la base du persan moderne, et que le même critique convient que Hyde connoissoit les caractères Zends, il me semble qu'il n'étoit pas très-éloigné de cette science recondite. Enfin, quand même cette inculpation seroit fondée, Hyde n'en a que plus de mérite d'avoir composé un ouvrage bien plus intéressant et plus instructif que le Zend-avesta. T. I, p. 436.

I

Ibrahym Effendy. *Traité de tactique, ou méthode artificielle pour l'ordonnance des troupes*, publié et imprimé à Constantinople par Ibrâhym en 1731, et tr. en fr. par le baron de Rezvüski. *Vienne*, 1769, *in*-12. T. II, p. 3[illegible]0.

Iperen (*Josuah van*), *Begin van Javansche historie*, (commencement de l'histoire de Java,) inséré dans le t. I des *Verhandel*. (Mémoires de Batavia) T. I, p. 449.

J

Jablonski (*Paul. Ernesti.*). *Pantheon Ægyptiorum sive de diis eorum commentarius cum prolegomenis de religione et theologiâ Ægyptiorum. Francofurti ad viadrum*, 1752, *in*-8°. 3 vol.

Puisqu'un érudit aussi profond, aussi ingénieux que Jablonski n'a pu déchiffrer un seul hiéroglyphe, il faut désormais renoncer à cette étude. Cependant tous ses travaux n'ont pas été perdus pour les lettres, comme on le voit par l'ouvrage que je cite ; c'est le résultat des plus vastes recherches dans tous les auteurs de l'antiquité et dans les débris de la langue égyptienne qui se trouvent encore dans le Cophte. On peut regarder cet ouvrage comme un cours de théologie égyptienne : M. de Pauw en a beaucoup profité pour ses *Recherches sur les Egyptiens*. T. II, p. 167.

Juvenalis satyræ. Les satyres de Juvénal, traduites par Dussaulx. Paris, 1782, *in*-8°. 2 vol.

Après avoir heureusement lutté contre les difficultés du premier satyrique de Rome, son vénérable traducteur devoit le surpasser en infortunes et en vertus. Dussaulx a vu des tems non moins désastreux que les règnes de Tibère et de Domitien ; et si, comme Juvénal, il n'est pas mort dans un exil, il a enduré mille morts pendant une année et demie au fond d'un donjon, d'où il voyoit disparoître et se renouveller sans cesse ses compagnons d'infortune, attendant lui-même chaque jour l'ordre de marcher avec eux au supplice. T. I, p. 485. T. II, p. 253.

K

Kleyer. *Specimen medicinæ sinicæ*. T. II, p. 339.

Kæmpfer (*Engelbr.*) *History of Japan*, &c. *Written in high dutsch, and translated by Scheuchzer*. London, 1727, *in-fol.* 2 *vol.*

Histoire naturelle civile et ecclésiastique du Japon, traduite sur la version anglaise. La Haye, 1729, *in-fol.* 2 *vol. ibid.* 1732, *in*-12. 3 *vol.* — La même en hollandais. *Amsterdam*, 1733, *in-fol.* — En allemand par Dohm, d'après la version anglaise. *Lengo*, 1777, 1779, *in*-4°. 4 *vol.*

La même traduction abrégée et augmentée d'une description du Japon de *Medicus*, et des additions tirées d'un manuscrit en allemand de Kæmpfer. *Leipzig*, 1782, 1783, *in*-8°. avec planches et cartes.

Cet ouvrage est au-dessus de tout éloge ; il suffit de dire que le texte renferme encore plus de choses que le titre n'en promet. T. I, p. 498. T. II, p. 1, 7, 13, 19, 36, 39, 42, 55, 78, 136, 232, 253, 254, 277.

Kæmpfer. Amænitatum exoticar. fo-

litico-physico-medicar. fasciculi, V, &c. Lemgoviæ, 1712, *in-4°*.

Cet ouvrage, devenu très-rare, quoique très-mal exécuté, tant pour l'impression que pour les gravures, est cependant une mine abondante de renseignemens sur l'Asie dans tous les genres. T. I, p. 90, 439, 467. T. II, p. 9, 335, 349.

Kolbe (*Peter*). *Reise nach dem vorgebürge den guten hofnung*. Nürnb. 1719, *in-fol*. 3 *vol*. avec des cartes. Le même ouvrage traduit en hollandais. Amsterdam, 1727, *in-fol*. 2 *vol*. avec des cartes.

Le même abrégé en français, sous le titre de *description du Cap de Bonne-Espérance*, &c. Amsterdam, 1741, *in-12*. 3 *vol*. cartes et figures, réimprimé en 1743, même format. Cet abrégé a été ensuite traduit en Allemand, et imprimé à Francfort et à Leipzig en 1745, *in-4°*. 1 *vol*. avec des cartes.

« Le terme de la mission de Kolbe étant presque expiré, il se trouva que pendant son séjour au Cap il n'avoit fait que boire et fumer. Ne sachant que rapporter en Europe, pour fruits de son voyage, il s'adressa aux habitans du Cap, qui s'étant vainement plaints de la mauvaise administration de la Colonie, imaginèrent de lui dicter une description pleine de traits merveilleux pour la rendre plus intéressante, et dans laquelle ils insérèrent leurs mémoires contre le gouvernement du Cap, en indiquant les moyens de remédier aux malversations L'ouvrage eut un succès surprenant, et les officiers de la Colonie furent rappellés et punis.

Des libraires d'Amsterdam, témoins de ce succès de l'ouvrage, imaginèrent d'en donner un abrégé en français, en supprimant tout ce qui avoit rapport au gouvernement et aux affaires publiques de la Hollande, de manière qu'il ne resta que les contes ridicules et merveilleux dont les habitans avoient cru devoir embellir leur narration, mais dont toute la fausseté fut bientôt reconnue. « On peut voir dans le *journal historique du voyage de l'abbé de la Caille*, d'où cette notice est tirée, des notes et des réflexions sur l'ouvrage de Kolbe. T. I, p. 235.

L

LAFFITEAU (*le P. J. F.*). *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le nouveau monde*. Paris, 1732, *in-4°*. 2 *vol. ibid*, 1734, *in-12*. 4 *vol. fig*.

La première partie de cet ouvrage, pleine de recherches, a été traduite en allemand, et insérée dans le premier volume de l'*Allgemeine geschichte der lander und vælker von America*. (Histoire générale du pays et des habitans de l'Amérique.) Halle, 1752, *in-4°*. 2 vol. T. I, p. 77. T. II, p. 5, 340.

Lange (*Laurent*). *Journal d'un voyage de Moskou à Pekin, et de sa résidence à la cour de la Chine en 1721 et 1722*. Leyde, 1726, *in-12*. 1 *vol*, inséré dans le recueil des voyages au Nord.

Laurent Lange fit deux autres voyages en 1727, 1728 et 1736 à Pékin par la Mongolie, &c. dont la relation a été imprimée en allemand à Leipzig en 1781, *in-8°*. T. II, p. 327.

Langlès (*L.*). *Alphabet Tatar-Mantchou, dédié à l'académie des belles-lettres*. Paris, *Didot* l'aîné, 1787, *in-4°*. de 24 pages.

C'est le premier ouvrage de cette langue imprimé avec des caractères mobiles. Les Mantchoux n'ont aucune idée de l'alphabet; leurs enfans ap-

prennent un syllabaire de 14 à 1500 grouppes plus ou moins compliqués. J'ai été assez heureux pour tirer de ce syllabaire un *alphabet* de 60 lettres simples avec lesquelles je rétablis les 1500 grouppes du syllabaire ; c'est cette découverte que j'ai consignée dans la dissertation dont il s'agit. T. II, p. 176.

Langlès. De l'importance des langues orientales pour l'extension du commerce, les progrès des sciences et des arts, Adresse à l'Assemblée nationale. Paris, 1790, *in*-8°.

Il est des vérités importantes qu'il ne faut pas se lasser de répéter, jusqu'à ce que ceux capables de les faire fructifier en soient bien pénétrés. — Je le répète donc : la connoissance des langues orientales est indispensable pour commercer en Asie et en Barbarie ; dès qu'on voudra reprendre ce commerce, il faudra ranimer et encourager cette étude. T. II, p. 2.

Langsteds reisen nach Süd America, &c. (Voyage de Langsted dans l'Amérique méridionale, &c.) 1774, *in*-8°. 1 vol. T. II, p. 499.

M

MAFFEI (*Jo. Petr.*). *Historiarum Indicar. lib.* XVI. *select, item ex India epistolar. lib.* IV. *Colon. Agripp.* 1589, *in-fol in*-8°. 1 *vol.* La même histoire traduite en ital. par Serdonati. *Florence*, 1559, *in*-4°. *Bergam*, 1749. — En français par de Pure, *Paris*, 1665, *in*-4°. 1 vol. T. II, p. 247.

Magasin encyclopédique rédigé par Millin, Noel et Warens Paris, an III, (1794), *in*-8°.

Les hommes qui se livrent aux sciences ou à l'érudition, ont enfin le moyen de communiquer au public leurs observations. Le plan de ce journal est beaucoup plus vaste que celui du journal des savans. T. II, p. 397.

Mailla (le Père Jos. A. M. de Moyriac). Histoire générale de la Chine, ou Annales du Tong-Kien-Kang-mou, par feu le P. de Mailla, publiées par l'abbé Grosier, et dirigées par le Roux des Hautesraies. Paris, 1777, *in*-4°. 12 vol.

Les Chinois ont eu dès le commencement de leur monarchie des tribunaux pour l'histoire, chargés de recueillir avec impartialité tous les faits importans, les bonnes et mauvaises actions de leur souverain, &c. Les princes vassaux avoient aussi leurs historiens, et il y a plusieurs preuves de leur courageuse impartialité. Ces tribunaux, ou plutôt vingt-un historiens de ces tribunaux, ont produit un recueil d'environ 500 volumes, dont quatorze renferment tous les mémoires historiques avant J. C. Ce volumineux recueil a été abrégé en 56 volumes, sous le titre de *Tong-Kien-Kang mou.* (*Kang-mou*, texte ou principal de l'histoire *Tong-Kien*, commentaire.) En effet, la moitié du second volume et le troisième sont remplis de notes nombreuses pour éclaircir le texte, et renferment l'histoire depuis Yao jusqu'à la troisième dynastie, c'est-à-dire, toute la première (440 ans), et la seconde (646 ans, en tout environ 1236.) La troisième et quatrième dynasties jusqu'en l'an 207 avant J. C. occupent 9 volumes. Les quarante-quatre autres commencent à cette époque, et finissent vers 1368 de l'ère vulgaire. Lorsque Kang-Hi, second empereur de la dynastie des Tatars-Mantchoux, aujourd'hui maîtres de la Chine, monta sur le trône, il fit traduire dans sa langue maternelle le *Tong-Kien-Kang-mou;* c'est d'après cette version Mantchou que le père de Mailla a fait la sienne. Son manuscrit est resté dans la biblio-

thèque de Lyon d'où, l'abbé Grosier le tira en 1775, et en confia la publication au savant et modeste des Hautesrayes. T. II, p. 99, 130.

Marsden. History of the island of Sumatra, containing an account of the government, laws, costums and manners of the natives habitans, with a description of the natural productions and a relation of the ancient political state of this Island. Londres, 1783. (Histoire de Sumatra contenant une description du gouvernement, des loix, coutumes et usages des habitans, &c.) Histoire curieuse, mais écrite d'une manière aride et rebutante pour le commun des lecteurs; elle a été traduite en allemand en 1784, et en français en 1786, par M. Parraud. T. I, p. 422.

Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1705, 1790, *in*-4°. 43 vol. T. II, p. 395.

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, &c. des Chinois, par les Missionnaires de Pe-king. *Paris*, 1776 et années suiv. *in*-4°. 15 vol.

Cette précieuse collection doit sa naissance aux questions nombreuses dont on chargea deux Chinois, qui, après avoir fait leurs études chez les Jésuites, s'en retournèrent dans leur patrie en 1766; depuis cette époque ils ne manquèrent pas jusqu'en 1791 d'envoyer au ministre chargé de cette correspondance, des notes considérables dont on avoit déjà formé 15 vol. quand la communication fut interrompue. Nous leur devons en outre les matériaux du *dictionnaire Mantchou*, &c. Dès que nous aurons recouvré, sous la sauve-garde de la Constitution républicaine, cette tranquillité indispensable pour la culture des beaux-arts, on renouera sans doute cette intéressante correspondance. T. II, p. 43, 52, 99, 334, 353.

Mendoça (*A. P. Gonçales de*). *Historia de las cosas mas notables, ritos, y costumbres del gran regno de la China*, &c. Roma, 1585, *in*-8°. — La même histoire traduite en italien par Avanco. *Venet.* 585, *in*-8°. *ibid.* 1588, *in*-8°. — en français avec des additions par Laporte. *Paris*, 1588, *in*-8°. 2 vol. — en latin, par Brulins. *Francfort*, 1589, *in*-4°. Antuerp, 1665, *in*-4°. et par Hening, *Francof.* sans date, *in*-8°. — en allemand, *Frankf.* 1589, *in*-8°. T. II, p. 331.

Menzels (*O. F.*) *Vollstandige und Zuverlassige geographische Beschreibung des vorgebürges des guten hofnung*, &c. Glogau, 1785, (description détaillée et geographique du cap de Bonne-Espérance), premier volume.

Cette description est aussi fidelle que circonstanciée. T. I, p. 371.

Millin (*Louis-Aubin*) *Dissertation sur le thos ou jackal, insérée dans le journal d'histoire naturelle.* Décembre, 1787.

On trouve dans cette dissertation, les passages des plus célèbres naturalistes grecs et latins qui ont parlé du chacal sous différens noms. En traçant la description et l'histoire de cet animal; le cit. Millin a expliqué plusieurs difficultés sur lesquelles les commentateurs s'étoient vainement exercés. T. I, p. x.

Mohhsyn (*Mohhammed*), *natif de Kachmyr, auteur du Dâbistân* (ou *Ecole des mœurs*), traité aussi rare qu'intéressant, écrit en persan sur les douze principales religions de l'Asie: ce traité commence par un chapitre extraordinairement curieux, (*Wonderfully curious chapter*, dit M. Jones, *discourse on the Persians*, p. 48 du T. II des *Asiatick researches*), sur la religion de *Houchenk*, bien antérieure à celle de Zeratocht, et qui n'a pas cessé d'être professée par plusieurs savans de la Perse jusqu'au tems de l'auteur. Quelques-uns des plus distingués d'entre

eux différant en plusieurs points du sentiment de Guèbres, furent persécutés, et se retirèrent dans l'Inde, où ils compilèrent plusieurs ouvrages extrêmement rares, que Mohhsyn a consultés et dont il a connu les auteurs. On peut voir une longue notice sur cet intéressant écrivain, et une portion considérable du commencement de son ouvrage en persan, avec une version anglaise dans les deux premiers nos. des *New Asiatick miscellanyes*, Calcutta, 1788 et 1789. Recueil formé par M. Gladwin, pour servir de suite aux premiers *Asiatick miscellanyes*, dont il n'a paru que huit numéros, en 2 vol. *in*-4o. T. I, p. v.

Montesquieu, *de l'Esprit des loix*. Londres, 1757, *in*-12. 4 vol.

Ce grand homme, du fond de son cabinet, a mieux connu et défini le gouvernement Japonois que les missionnaires mêmes qui ont passé une grande partie de leur vie dans ce royaume. On peut juger par les passages cités dans mes notes, si cet immortel légiste étoit un fauteur du despotisme, comme on l'a prétendu pendant un certain temps. T. II, p. 98, 155, 156.

Mohhammed alcorani textus universus, &c. ex edit. arab. lat. Maracci. Patavi, 1698, *in-fol.* 2 vol.

La traduction latine, traduite en français par Savary, et les notes dont le P. Maracci a enrichi son édition arabe du Qoran, sont un chef-d'œuvre d'érudition qui lui fait pardonner ses *réfutations*. Il y a deux autres éditions arabes du Qoran, l'une donnée par Hinkelmann, *in*-4o. en 1694, l'autre *in-fol.* imprimée par ordre de la Czarine, vers 1789, pour les Tatars musulmans de ses états. Cette édition est très-rare, et je possède, je crois, l'unique exemplaire qui existe en France. T. I, p. 101, 447.

Murillo. Historia de la provincia de Phillipinas. Voyez T. II, p. 166.

N

NIEBUHRS (*Carsten*). *Reisebeschreibung nach Arabienund andern umliegenden lændern*. Copenhag. 1774, 1778, *in*-4o. 2 vol.

Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins, traduit de l'allemand *Amsterdam*, 1776, 1780, *in*-4o. 2 vol. et réimprimé très-incomplètement à Berne, en 1780, *in*-8o. 2 vol. T. I, p. 101, 447.

Niebuhrs (*Carsten*). *Beschreibung von Arabien aus eigenen beobachtungen, und im lande selbst gesammleten nachrichten*. Copenhag. 1772.

Description de l'Arabie d'après différentes notices, recueillies sur les pays mêmes, et traduite de l'allemand. *Copenhague*, 1775, *in*-4o. réimprimé à *Amsterdam* en 1776, avec les *questions du savant Michaelis* aux voyageurs Danois, en 2 vol. *in*-4o. et à *Paris* également en deux volumes *in*-4o. en 1779; mais les textes arabes de cette dernière édition fourmillent de fautes, au point de n'être ni intelligibles, ni même lisibles. T. I, p. 398.

Nieuhoff. Ambassade de la compagnie des Provinces-Unies vers l'Empereur de la Chine, ou Voyage des Ambassadeurs, &c. Paris, 1666, *in-fol.* dans la *collection* de Thévenot. *Amsterdam*, 1682. *in-fol.* Je cite la traduction française, parce qu'elle est plus généralement connue que l'original hollandais, imprimé à *Amsterdam* en 1665, que la traduction allemande, publiée dans la même ville en 1669 et 1675, et que la traduction latine de 1668.

On a lieu de s'étonner qu'un ou-

vrage dont les gravures sont aussi infidelles que le texte, ait été traduit dans autant de langues. T. I, p. 388.

Noort (Olivier Van) Beschrivinge van de voyagie om de Geheelen Weerlet-eloots. Rotterd. et Amst. (sans indication d'année.) *in-fol.* — description du pénible voyage autour du globe terrestre en 1599, 1600, et 1601. *Amsterd.* 1610, *in-fol.*

Ce voyage curieux se trouve dans la collection de Debry, de Purchas, &c. T. II, p. 13.

Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque (du roi) nationale, lus au comité établi dans l'académie des belles-lettres Paris, 1787-1790, *in-4°.* 4 vol.

Divers savans Français et étrangers s'étant plaints de l'oubli dans lequel on laissoit ensevelis les manuscrits de la bibliothèque nationale, le gouvernement chargea l'académie des belles-lettres de les faire compulser par plusieurs de ses membres. On créa huit pensions de 1500 liv. pour un nombre égal de savans qui seroient designés pour cet utile travail. L'académie nomma des commissaires pour les manuscrits orientaux, grecs, latins et français; ils avoient déjà produit en 1790 quatre volumes *in-4°.* de notices, parmi lesquelles on distingue celles des citoyens Deguignes, Silvestre Sacy pour les manuscrits orientaux; Laporte Dutheil, Ameilhon, pour les manuscrits grecs, &c. Les savans se flattent que ce travail n'est qu'interrompu, qu'il va recommencer avec plus d'activité sous les auspices d'un gouvernement républicain et ami des sciences et des arts. T. II, p. 393 et 394.

O

ORMES. *Historical fragments of the Mogol empire, of the Moratoes, and of the English concern in Indostan from the year*, 1659, (fragmens historiques de l'empire Moghol, des Marhates, et des affaires des Anglais dans l'Indostan.) Lond. 1783, *in-8°.* 1 vol.

Quoique publié postérieurement à *l'history of the military transactions of the English in Indostan* (ouvrage abrégé en français, sous le titre de *Guerres de l'Inde.* Paris, 1765, *in-12.* 2 vol. et *l'Anglais aux Indes*, par Archenbolz. *Lausanne*, 1790, *in-12.* 3 vol.) Ces fragmens en sont proprement l'introduction; M. Ormes n'a encore publié que la première partie, qui va jusqu'en 1689; le texte forme la moitié du volume; la deuxième est remplie de notes tirées des meilleurs voyageurs, et de quelques traductions du Persan. T. I, p. 388.

Osbeck (Peter). Dagbok ofver en ostindisk resa, med anmarkingar uti naturgkundigheten, med Torren resa til Surate och ost Indien (journal d'un voyage dans les Indes orientales, avec des remarques sur l'histoire naturelle; avec le voyage de Torren à Surate, aux Indes orientales en suédois). *Stockholm*, 1757, *in-8°.*

Ce savant voyage a été traduit en allemand par Gottl. Georgi. *Rostock*, 1765, *in-8°.* et en anglais, d'après la version allemande, par Forster. *Lond.* 1772, *in-8°.* 2 vol. T. I, p. 471, 473, 476, 477, 478, 479, 480, 483. T. II, p. 327.

P

P

PALAFOX. *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares ; contenant plusieurs choses remarquables touchant la religion, les mœurs et les coutumes de ces deux Nations, et principalement de la dernière ;* trad. par Collé. *Paris*, 1670, *in-8°*. 1 vol. T. II, p. 363.

Pallas (P. S.) *Reisen durch verschiedene Provinzen des Russischen reichs in den jahren*, 1768 *bis*, 1773. (Voyages dans plusieurs provinces de l'empire Russe, depuis 1768-1773.) S. Petersburg, 1773, 1776, *in-4°*. 3 vol. — Ces mêmes voyages abrégés et publiés à Frankfort et à Leipzig en 1776-1778, *in-8°*. 3 vol. — traduits en français par Gauthier de la Peyronnie. *Paris*, 1787-1793, *in-4°*. 5 vol. — nouvelle édition, revue et augmentée de notes par Lamarck, Langlès et Billecocq, 1794, *in-8°*. 7 vol. et un atlas. T. II, p. 257.

Paw (*M. de*), *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*. Berlin, 1773, *in-12*. 2 vol.

On ne disputera point à M. de Paw une érudition vaste, variée et bien entendue, mais son esprit systématique, ses préventions et son ton tranchant, lui ont attiré de vigoureuses réfutations ; celle des missionnaires de Peking, consignée dans le tome II des *Mémoires concernant l'histoire*, &c. *des Chinois*, pag. 363-574, n'est pas tout-à-fait dénuée de raisonnemens ni de raison ; nous n'en citerons que quelques articles. Il dit, page 6, *qu'on n'a pas vu un assesseur en état de comprendre une proposition d'Euclides*. R. Les missionnaires ont traduit ces livres en chinois, et d'autres traités de mathématiques. On a imprimé dernièrement un calendrier jusqu'en 1832, où sont indiquées les éclipses de soleil et de lune.

(P. 11). *Par-tout où l'empereur passe il faut se renfermer, sous peine de mort, de peur de le voir.* — R. Le moindre paysan a droit de le voir à son passage.

(*Ibid.*) *Dans l'intérieur des provinces il n'y a presqu'aucune ombre de culture.* R. En 1761, vingt-unième année du règne de Kien-Long, on comptoit dans l'Empire, d'après le dénombrement légal, 198,214,555 ames dans toute la Chine ; il faut quelque culture pour nourrir une telle population.

Pag. 261, *la première verrerie qu'on ait vue en Chine, fut établie à Pé-kin par un religieux, sous le règne de Kan-hi.* — R. L'histoire parle d'une verrerie établie à la Chine plus d'un siècle avant l'ère vulgaire.

Les Missionnaires révoquent en doute l'existence de l'ancienne école de Balkh, et observent que « Kai-fong-fou est sur les cartes chinoises juste, un peu au-delà du trente-sixième degré de latitude. Les Mongoux, habiles astronomes, ayant pris cette île et détruit la dynastie des *Songs*, auront voulu se servir des instrumens dont ils s'étoient emparés ; les fondateurs des Mings les ayant chassés de la Chine, et dégradé Pé-kin leur capitale, auront fait reporter ces instrumens dans le Kian-nan comme un monument de leur victoire ». — En outre, les *Yuen* se servirent d'abord des instrumens pris sur les Kin, Tatars comme eux, et élevèrent un Observatoire à Pe-kin. Quant à l'état de l'astronomie chinoise à l'arrivée des Mongoux, un Missionnaire savant en astronomie et en chinois, assuroit avoir trouvé dans les livres de Tchou-sée beaucoup de choses qu'on ne sait en Occident que depuis peu de temps, et que sur le mouvement du soleil, cet astronome a été aussi loin qu'on le puisse ». M. de Paw a encore été réfuté par l'abbé Grosier dans son dis-

cours préliminaire de *l'Histoire générale de la Chine*, par le P. Mailla. T. II, p. 217, 325, 327, 353.

Paterson. Voyage en Caffrerie, traduit en français, et inséré à la suite de celui de Bruce. T. I, p. 344, 371. T. II, p. 460.

Pigneyra (*Louis*). *Nouvelle histoire du Japon, divisée en cinq livres, dans lesquels il est amplement traicté de l'estat de la chrestienté, du progrès de la foy*, &c. composée en espagnol par le R. P. *Paris*, 1618.

Je ne connois pas l'original espagnol. T. II, p. 81, 90, 91, 93, 165.

Pinto (*Fernan Mendez*). *Perenigraçam en que da conta de muytas et muyto estranhas cousas que vio e ovvio no reyno da China no da Tartaria, no du Sornau que vulgarmente se chama Siamo*, &c. (voyage dans lequel il rend compte de ce qu'il a vu et qui est arrivé dans le royaume de la Chine, dans la Tartarie, dans le royaume de Sornaou, vulgairement appelée Siam). *Lisboa*, 1614, *in-fol.* 1 vol. — traduits en français par Figuier, sous le titre de *Voyages adventureux de Fernand Mendez Pinto.* Paris, 1624 et 1645, *in-4°.* — en espagnol, par Herrera. *Valence*, 1645, *in-fol.* 1 vol. — en hollandais. *Amsterdam*, 1653, *in-4°.* avec cartes et fig. — en allemand. *Amsterdam*, 1671, avec cartes et fig. T. II, p. 4, 101, 235, 283.

Plinii secundi naturalis historia cum interpretatione et notis integris. J. Harduini, itemque cum commentariis et adnotationibus Hermolai, Dalecampi, Salmasii, &c. *et variorum, recensuit.* J. Georg. F. Franzius. *Lipsiæ* 1776, 1791, *in-8°.* 10 vol.

C'est jusqu'à présent la meilleure édition qui ait été faite de cet immortel ouvrage. T. II, p. 395.

Pluche. Concordance de la géographie des différens âges. Ouvrage posthume. *Paris*, 1772, *in-12.* 1 vol. T. I, p. 388.

Polo (*Marco*). *Delle maraviglie del mondo da lui vedute o viaggi*, &c Venetia, 1496. *Venetia*, 1508, *in-fol.*

Les mêmes voyages traduits en allemand et imprimés à Nuremberg, 1477, *in-fol.* et à Ausbourg, 1481, *in-fol.* Allento, 1609. Leipzig, 1611. — en espagnol, avec un traité de Rogio sur les mêmes pays. *Sevilla*, 1520, *in-fol.* — en latin, par André Müller. *Bandenburg*, 1671, *in-4°.* 1 vol. — en français, dans la collection de *Bergeron.*

La relation que ce voyageur a donnée de la Tartarie et de la Chine, a été regardée pendant long-tems comme un tissu de fables faites à plaisir; mais une connoissance plus approfondie de ces contrées, nous a convaincus de sa véracité. T. I, p. 393. T. II, p. 133.

R

RADERMACHER (*J. C. M.*). *Verschil der tydre keninge de Asiatische*, &c. T. I, p. 453.

Radermacher. Korte schets van de Bezittingen der nederlandsche oost indische maatschapye, &c. T. I, p. 438.

Racvyoxu. Vocabulaire Japonois. Voyez Tom. II, p. 232.

Raynal (*Guill. Th.*). *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes.* Amsterdam. (Paris) 1770, 1772, *in-8°.* 7 *vol.* — *La Haye*, 1774, *in-8°.* 7 vol. Supplément, tom. VIII, IX et X. *Leipzig*, 1782, *in-8°.* — *Genève*, 1781, *in-12*, 10 vol. *Leipzig*, 1782, *in-8°.* 10 *vol. Genève.* Pellet, 1782, *in-4°.* 5 *vol.*

Cet ouvrage a été traduit en Alle-

mand. Copenhag, 1774, 1778; Leipzig en 1780 et en 1783. T. I, p. 13.

Récit historique de la démolition d'une forteresse et de quelques édifices construits à Firando dans le Japon, par les Hollandais établis dans cet empire, au mois de novembre 1640. Tom. IV *du recueil des voyages au Nord.* Voyez *Bernard.* T. II, p. 356.

Relandi (Adr.). Dissertationes miscellaneæ. Trajecti ad Rhenum, 1705, *in*-12, 3 *vol.* T. I, p. 423, 436, 446, 452. T. II, p. 401.

Renaudot. Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux Voyageurs mahométans, traduit. de l'arabe par Renaudot. Paris, 1707. *in*-8°. On avoit répandu des doutes sur l'authenticité de ces relations; mais M. de Guignes en a retrouvé le texte original dans la bibliothèque nationale. *Voyez* Tom. II, p. 100, 395.

Rennel (James). Memoir for a map of Hindoostan, or the Mogul empire. With an introduction, &c. (Mémoire pour une carte de l'Hindostan avec une introduction pour la géographie et la division actuelle de cette contrée.) *Londres*, 1788, *in*-4°. *seconde édit.* T. II, p. 396, 458.

Rodriguez. Grammaire Japonoise en Portugais, avec des caractères européens. T. II, p. 178.

Ribeyro (Jean). Histoire de l'île de Ceylan écrite en 1685, et traduite du Portugais par Legrand. Trévoux, 1701, *in* 12. *Amsterdam*, même année. *Trévoux*, 1707. *Amsterdam*, 1719.

L'original de cette histoire est resté manuscrit. T. II, p. 392, 396.

Rousseau (J. J.). Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. T. I, p. 320.

Rubruquis (Guill. de). Voyage en Tartarie dans la collection de Bergeron.

Louis IX faisant la guerre en Syrie, envoya le cordelier Rubruquis et quelques autres moines de son ordre, auprès du grand Khân de la Tatarie vers 1253. L'objet de cette ambassade étoit de se liguer avec ce souverain contre les Mahomét[illegible] de l'engager même à embrasser la religion chrétienne. Ces négociations eurent le succès qu'il est aisé de deviner, mais au moins elles nous ont procuré une relation extrêmement curieuse de ces contrées. T. II, p. 334.

Rhumphii hortus malabaricus.—Amboinensis. Amstel. *in-fol.* 12 vol. T. I, p. 477.

S

Sande. De missione legatorum Japonensium, &c. Macao, 1590, *in*-4°. Japonico-latine. *Voyez* T. II, p. 172.

Schotus (Andreas). Litteræ annuæ societatis Jesu. — Litteræ Japonicæ annorum 1609 et 1610. Ex italicis latinæ factæ. Antuerpiæ, 1615, *in*-8°. 1 vol. T. II, p. 166, 172.

Shaw (Thomas). Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant. Oxford, 1738, *in-fol.* 1 vol. Seconde édition très-augmentée. *Londres*, 1757, *in*-4°. —Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant, &c. *La Haye*, 1743, *in*-4°. 2 vol. — Supplement to the travels and observations, &c. *Oxford*, 1746, avec cart. *in-fol.*

Ce supplément a été traduit en allemand. *Leipzig*, 1765, *in*-4°. T. I, p. 449.

Sonnerat (P.). Voyage aux Indes

Orientales et à la Chine, depuis 1774 *jusqu'en* 1781. Paris, 1782, *in*-4°. 2 vol. avec 140 fig. et 2 cart. *ibid. in*-8°. 3 vol. avec quelques figures. -- Traduit en allemand. *Zurich*, 1783, *in*-4°. 2 vol. fig. — Extrait dans la même langue. *Leipzig*, 1783, *in*-8°. — Autre extrait fait en 1784 à Francfort et à Leipzig, 1784, *in*-8°. avec 17 planches. — Extrait en suédois, avec un discours préliminaire de Samuel Odmann. *Upsal*, 1786, *in*-8°.

Quoique l'ouvrage de Sonnerat soit rempli de faits curieux, et même neufs pour la plupart, on pourroit lui reprocher d'en avoir hasardé beaucoup dont il n'étoit pas sûr, ou au moins de ne s'être pas toujours exprimé avec la précision convenable. Sur les révolutions de l'Inde il n'a pas eu soin de marquer les époques précises de plusieurs événemens qu'il cite. Cette inexactitude lui a attiré une vigoureuse réfutation bien motivée de M. Law de Lauriston dans le neuvième volume, p. 8 des *Mémoires concernant l'histoire*, &c. *des Chinois*. T. I, p. 449.

Sparrmann (*And.*). ***Resa til godahopps udden, Sædra-Polkretsen, och omring jord Klotet, samt til Hottentot och cafferlanden. æren*, 1772-1776. *Stockholm*, 1783, *in*-8°. planch.** — Traduit librement du suédois en allemand par Groskurd, avec une préface de Forster. *Berlin*, 1784 (1783), *in*-8°. pl. — Traduit en anglais. *Londres*, 1785, *in*-8°. 12 vol. — En français d'après la version anglaise par Letourneur (mais plutôt sous son nom). *Paris*, 1787, *in*-4°. 2 vol. pl. et *in*-8. 3 vol. T. I, p. 98, 173, 235, 371.

Spizel (*Theophil.*). ***De re litterariâ sinensium commentarius, in quo scripturæ pariter ac philosophiæ sinicæ specimina exhibentur et cum aliarum gentium, præsertim Ægypt. Græcor et Indorum liter. conferuntur.* Lugd. Batav. 1669, *in*-12. 1 vol.**

Quoiqu'on ait acquis depuis Spizel des notions bien plus étendues sur les Chinois, on trouve chez lui des rapprochemens très-ingénieux. T. II, p. 331.

T

TACHARD (*Guy*). *Journal du voyage de Siam des PP. Jésuites, envoyés par le roi de France aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques*. Paris, 1686, *in*-4°. *Amsterdam*, 1687, 1688, *in*-12. *Amsterdam*, 1770, *in*-12. 2 vol. — Traduit en italien. *Milan*, 1693. — En allemand. *Hambourg*, 1705, 1709, *in*-8°. 2 vol. T. I, p. 148, 186.

Thevenot (*Melchisedech*). *Relations de divers voyages curieux, non encore publiées ou traduites*. Paris, 1664-1672 et 1683, quatre parties et deux volumes. Les exemplaires complets de cette collection sont extrêmement rares, et il faut consulter la bibliographie de M. Debure, qui a décrit **les volumes avec un soin tout particulier. T. II, p. 234, 239, 327.**

***Thunberg* (*C. P.*). *Intrades tal om de mynt sorter*, &c. (Dissertation sur les monnoies du Japon), en suédois, *Stockholm*, 1779, et traduite en hollandais et en allemand. T. II, p. 483.**

Tong-Kien-Kang-mou. Histoire générale de la Chine, Voyez *Mailla*.

Trigault. De Christianis apud Japonicos triumphis, &c. *Lib. v*, *cum Raderi auctario et iconibus Sadelerianis*. Monachii, 1623, *in*-4°. 1 vol. T. II, p. 152, 331.

Tychsen (*Olai Gerh*). ***Introductio in rem numerariam muhhammedanorum*. Rostochii, 1794, *in*-12. 1 vol.**

Cet ouvrage annonce une vaste érudition arabe. On regrette que l'auteur n'ait pas assez soigné les monnoies persannes, sur les inscriptions desquelles il s'est souvent trompé. J'ai relevé quelques-unes de ces erreurs dans l'extrait que j'en ai fait pour le *Magasin encyclopédique*. T. II, p. 471.

(*Tymour*) *Tozoukâti*. (*Réglemens de Tymour*) *Institutes political. of Tymour by Davy and White*. Oxford, 1785, *in*-4°. *Persian and English*. — *Instituts politiques et militaires de Tymour, improprement appellé Tamerlan*, écrits par lui-même, &c.

Cet ouvrage, dont quelques critiques ont voulu contester l'authenticité, porte un cachet d'originalité; on y reconnoît le génie auquel tous les savans de l'Asie s'accordent à l'attribuer; et quand même Tymour ne l'auroit pas écrit, il ne l'eût pas désavoué. T. II, p. 330.

V

VAILLANT (*le*). *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*. Paris, 1790, *in*-4°. 1 vol. et 2 vol. *in*-8°. T. I, p. 131, 135, 136, 173, 182, 190, 224, 235, 371.

Valentyn (*Franc.*). *Beschryving van oud en nieuw oost Indien*, &c. *Of niederlands mogentheid in die Gewesten*, &c. (Description de l'Inde orientale ancienne et moderne, ou la puissance des Hollandais dans ces contrées). *Amsterdam*, 1724-1726, *in-fol.* 5 vol. avec des planches et des cartes.

Il est vraiment surprenant que cet ouvrage capital, et jusqu'à présent unique sur l'Inde, soit tellement ignoré en France qu'aucun auteur ne l'a encore cité; Buffon seul l'indique sans l'avoir vu. Le premier exemplaire qui en soit entré à la bibliothèque nationale, est arrivé cet hiver de la Hollande à la demande des conservateurs de cet immense dépôt.

L'auteur a demeuré plus de vingt années dans différentes contrées de l'Inde, dont il donne séparément la description géographique, l'histoire naturelle, civile et ecclésiastique. Il a rassemblé aussi toutes les découvertes des Hollandais dans les terres Australes; en un mot son ouvrage est le plus complet que l'on connoisse sur l'Inde. T. I, p. 436. T. II, p. 393, 431, 436.

Varenii (*Bernardi*). *Descriptio regni Japonicæ et Siam*. Amsterdam. Elzev. 1649, *in*-16. — *De Japonior. religione et Siamensium*. Cantabr. 1670, *in*-8°. *ibid*, 1673, *in*-8°. maj.

Varenius a consulté les meilleures sources, et plusieurs relations manuscrites. T. II, p. 249, 326.

Veeshnoo Sarma. (*The heetopades of.*) *In a series of connected fables, interspersed With moral maxims*, &c. (l'hitopades, ou instruction utile de Vichnou Sarma, dans une suite de fables liées et entremêlées de maximes de morale et de politique, traduite d'un ancien manuscrit sanscrit, par Charles Wilkins). Bath and London, 1787, *in*-8°. 1 vol.

C'est vraisemblablement le prototype de ces fables Indiennes attribuées à Bidpay, ensuite à Lokmann, et puis à Esope, et traduites dans presque toutes les langues cultivées; au moins l'identité est incontestable. Tom. II, p. 392.

Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap, &c. Mémoire de la société de Batavia). Ces mémoires ne sont pas plus connus en France que

la société qui les a publiés. Il y en avoit quatre volumes en 1784; j'ignore si on les continue; les citations que j'en ai extraites prouvent combien ils méritent d'être consultés. T. I, p. 389, 393, 436, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 449, 453, 467, 470, 478, 495. T. II, p. 5, 18, 119, 153, 178, 364.

Villela. Epistolæ, &c. insérées dans le recueil *de Rebus Japonicis*. Ab Hayo. Voyez T. II, p. 170, 247, 277.

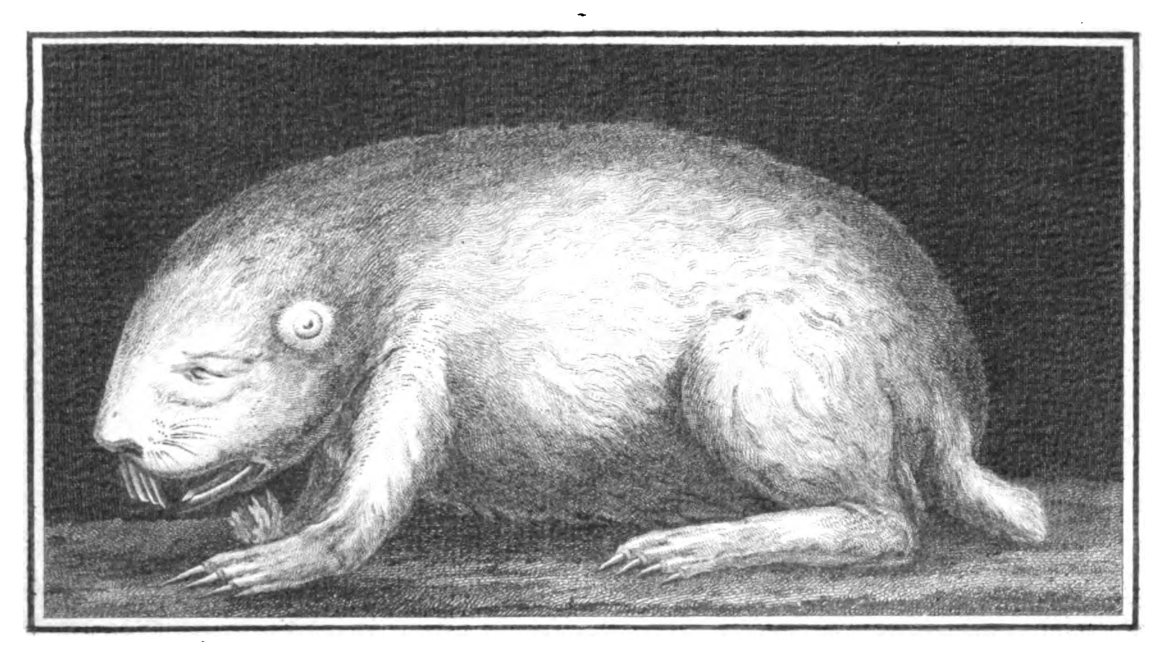
W

WOLF (*Joh. Chris.*) *Reise Nach Zeilon nebst Bericht von der Holland regierung*, &c. Berlin, 1782, *in*-8°. seconde édit. augmentée. *Berlin*, 1784, *in*-8°. (the life and adventures of), *Londres*, 1785, *in*-8°. 1 vol.

La vie et les aventures de Christophe Wolf, traduites en français, et insérées à la suite de la description du Pegu de W. Hunter. T. II, p. 428, 436.

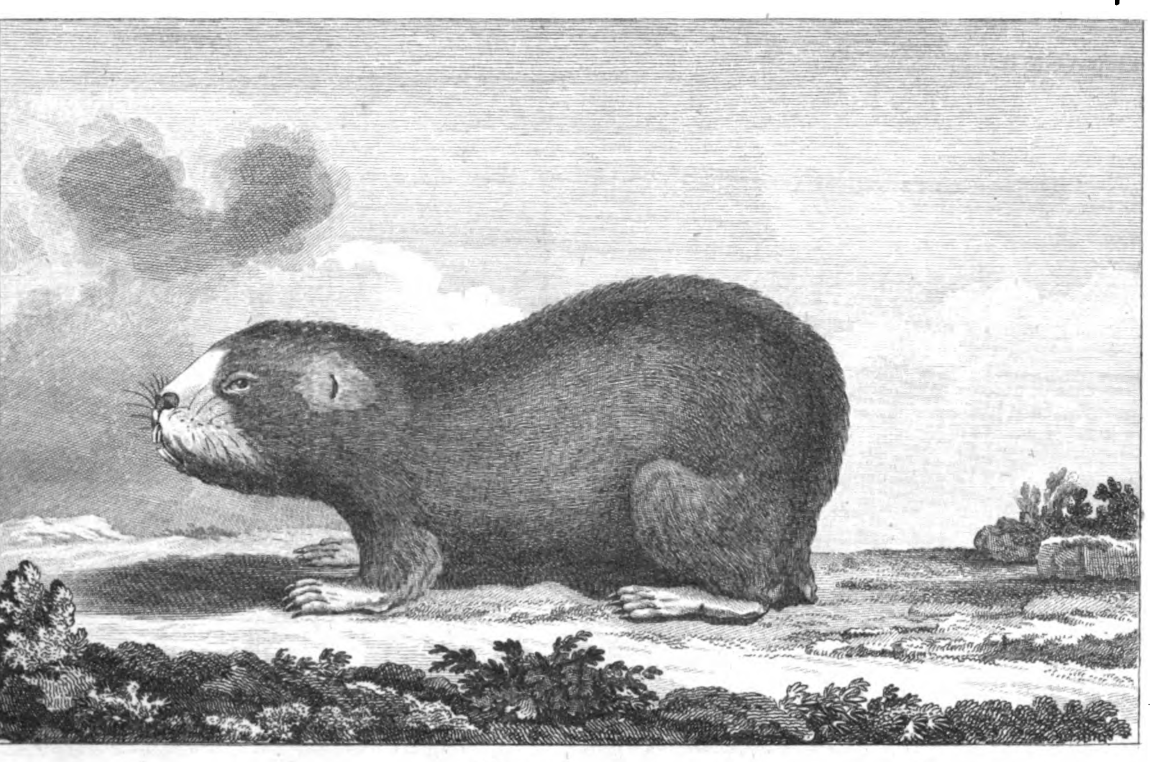
FIN DE LA NOTICE.

Pl. 1.

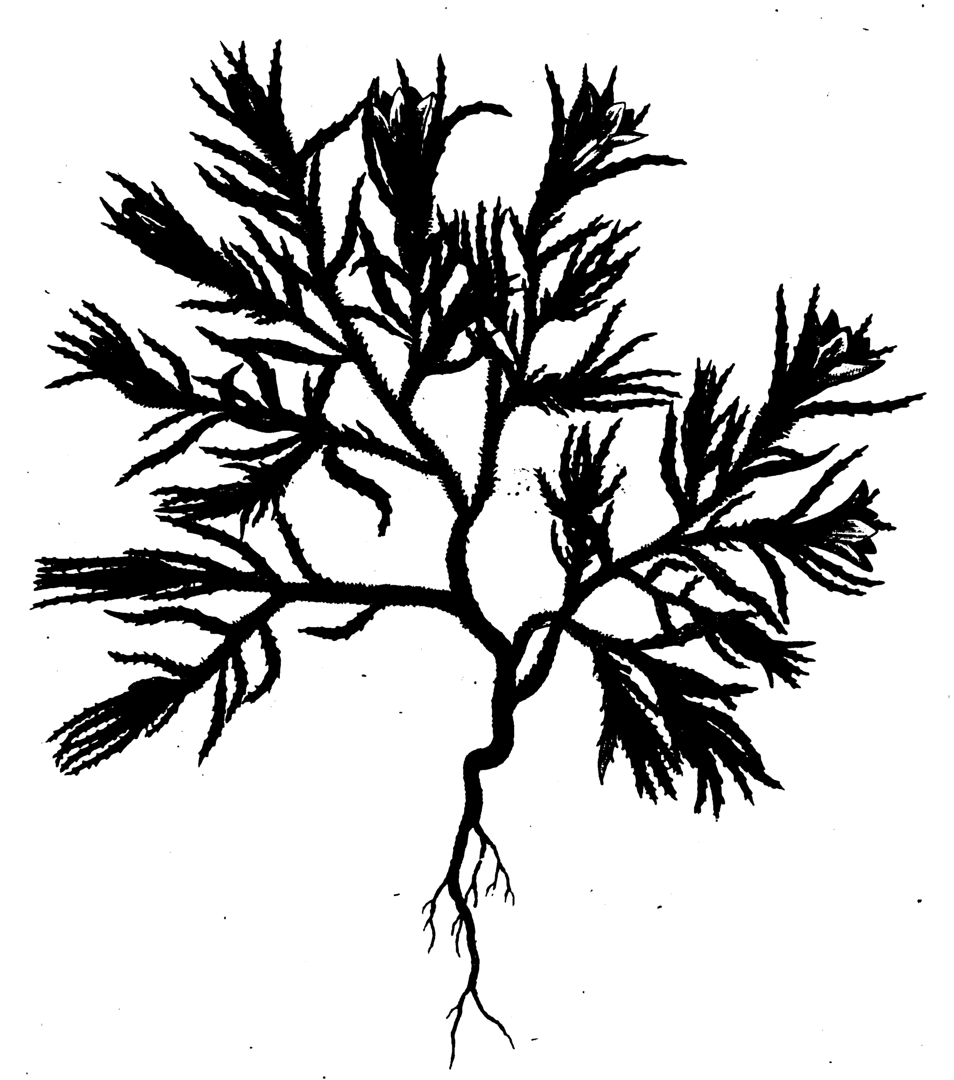


Marmotte Africaine

Pl. 2.



Mus Capensis



Campanula Hispidula



Diosma tetragona.



Diosma tet

Pl. 6.





Lobelia Cardamines.

Viola Capensis



Lobelia bifida Capensis





TABLE DES MATIÈRES.

Nota. Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes, la page.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

I

J

K

L

M

N

O

Q

R

S

T

W

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, rue de la Harpe, n°. 155.

